

THE SHERIDAN LIBRARIES



3 1151 03717 8948

BIBLIOTHECA FICTIVA



VVAGENFELD
NAUDET
EGGEN &
MÉLANGES

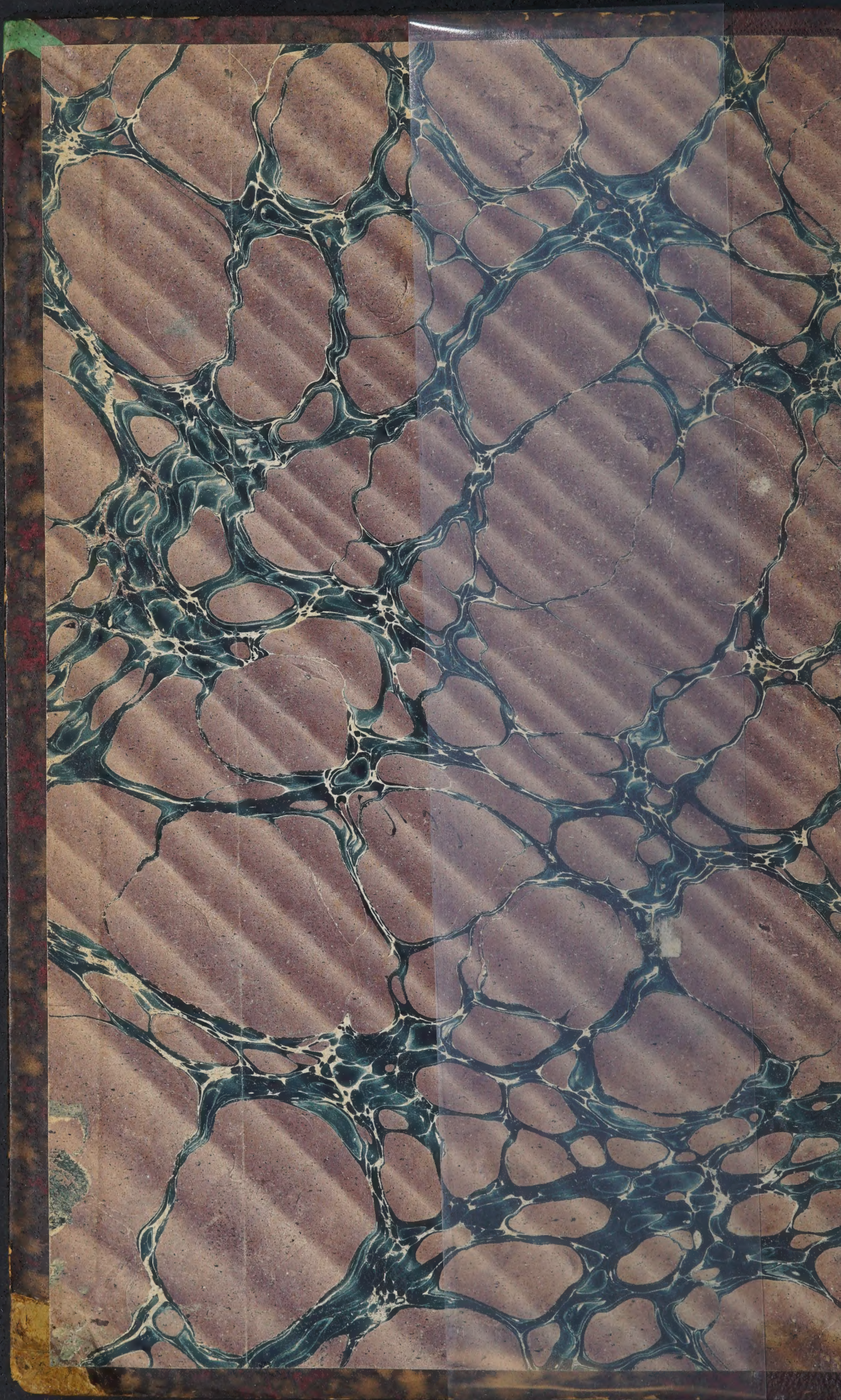


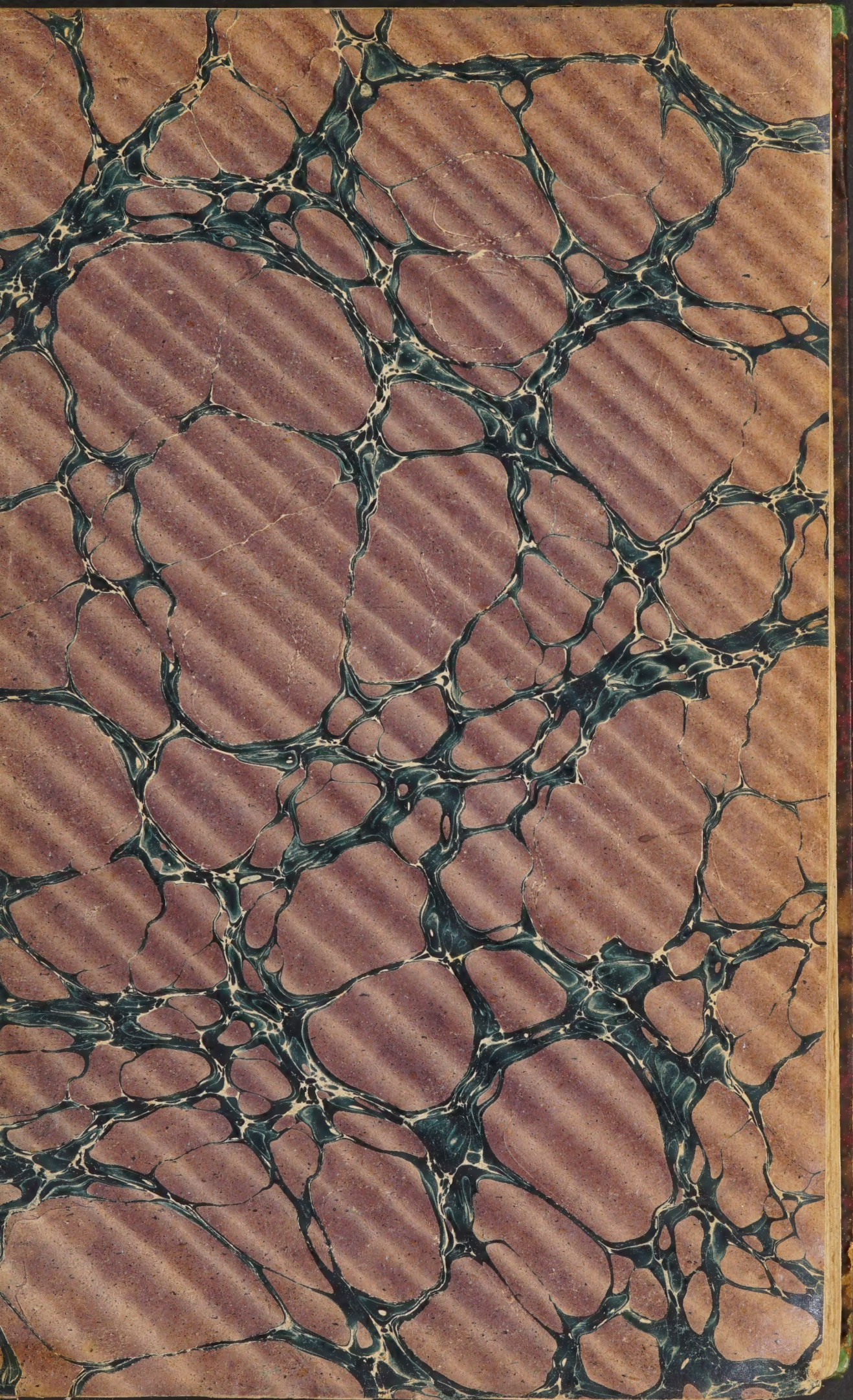
1802-1876











claudine
+ 285

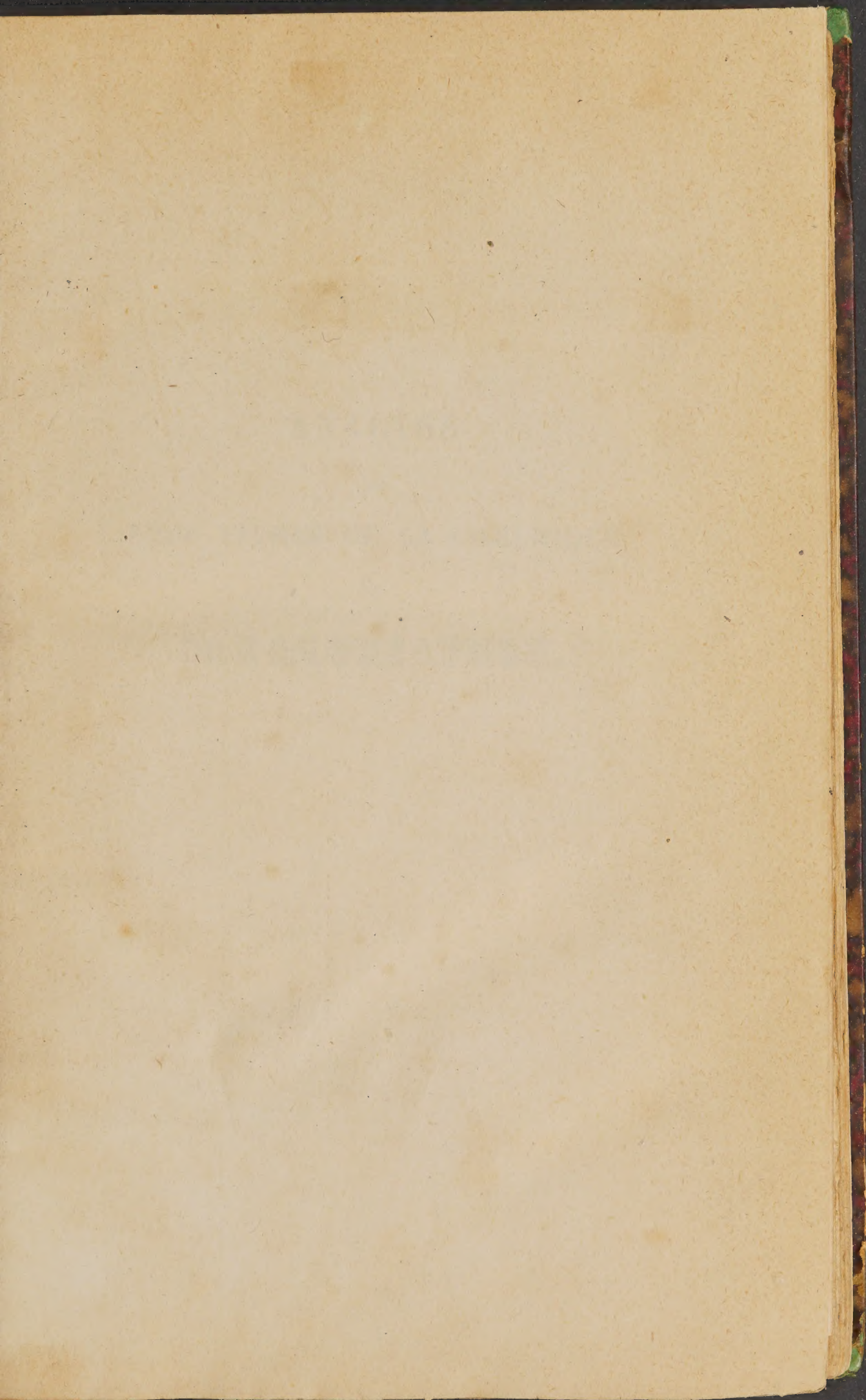
1891

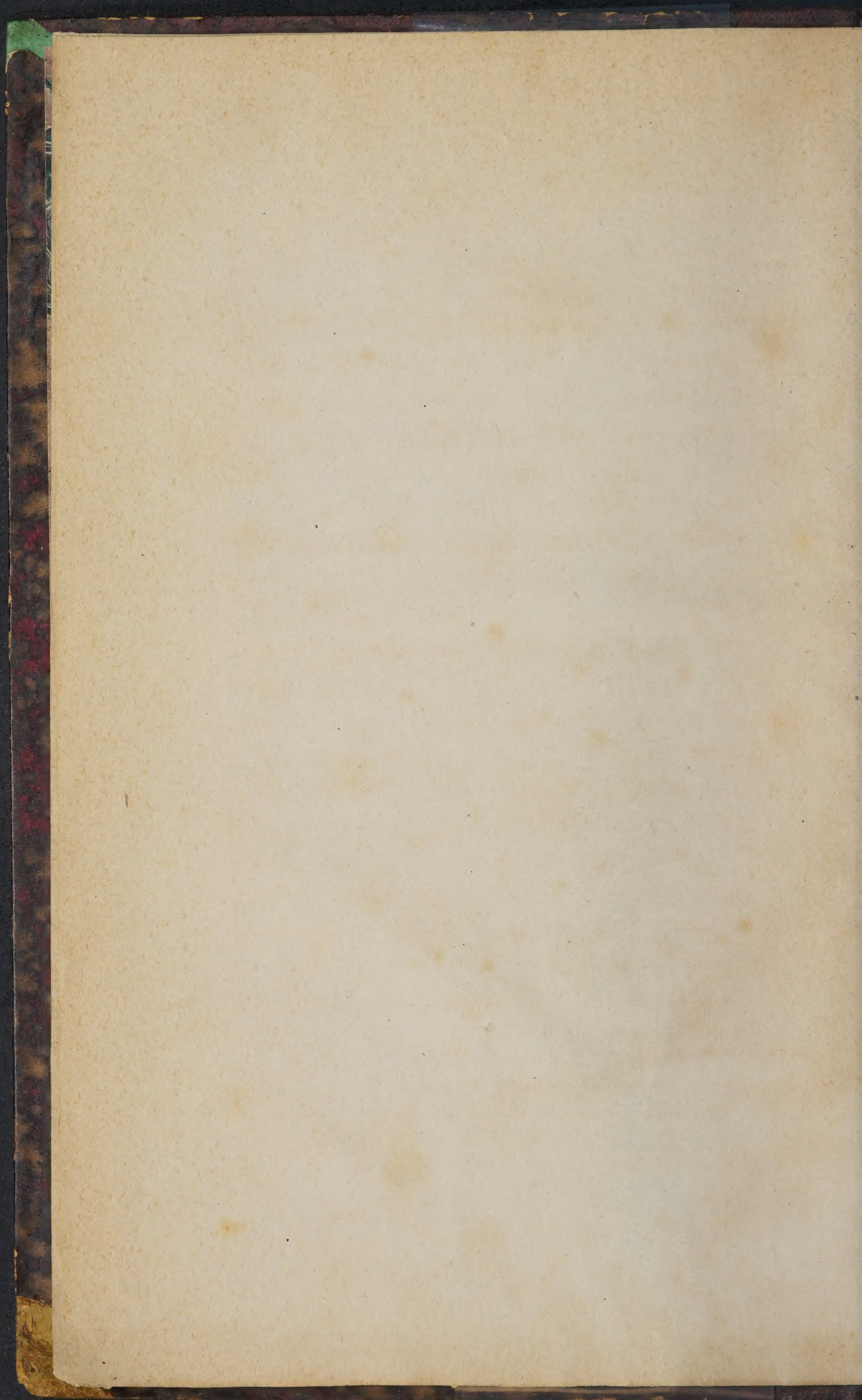
1891

25 +

1891

E. Libris
E. Garriel
E. Garriel
Can: porojis
Charactophylaxis
1891





ANALYSE
DES
NEUF LIVRES DE LA CHRONIQUE
DE
SANGHUNIATHON.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, 4.

ANALYSE

DES

NEUF LIVRES DE LA CHRONIQUE

DE

SANCHUNIATHON,

AVEC DES NOTES,

Par M. Magenfeld,



ET PRÉCÉDÉE D'UN AVANT-PROPOS,

PAR M. G. - F. GROTEFEND,

Directeur du lycée de Hanovre.



TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR M. PH. LEBAS,

Maître de conférences à l'École normale.

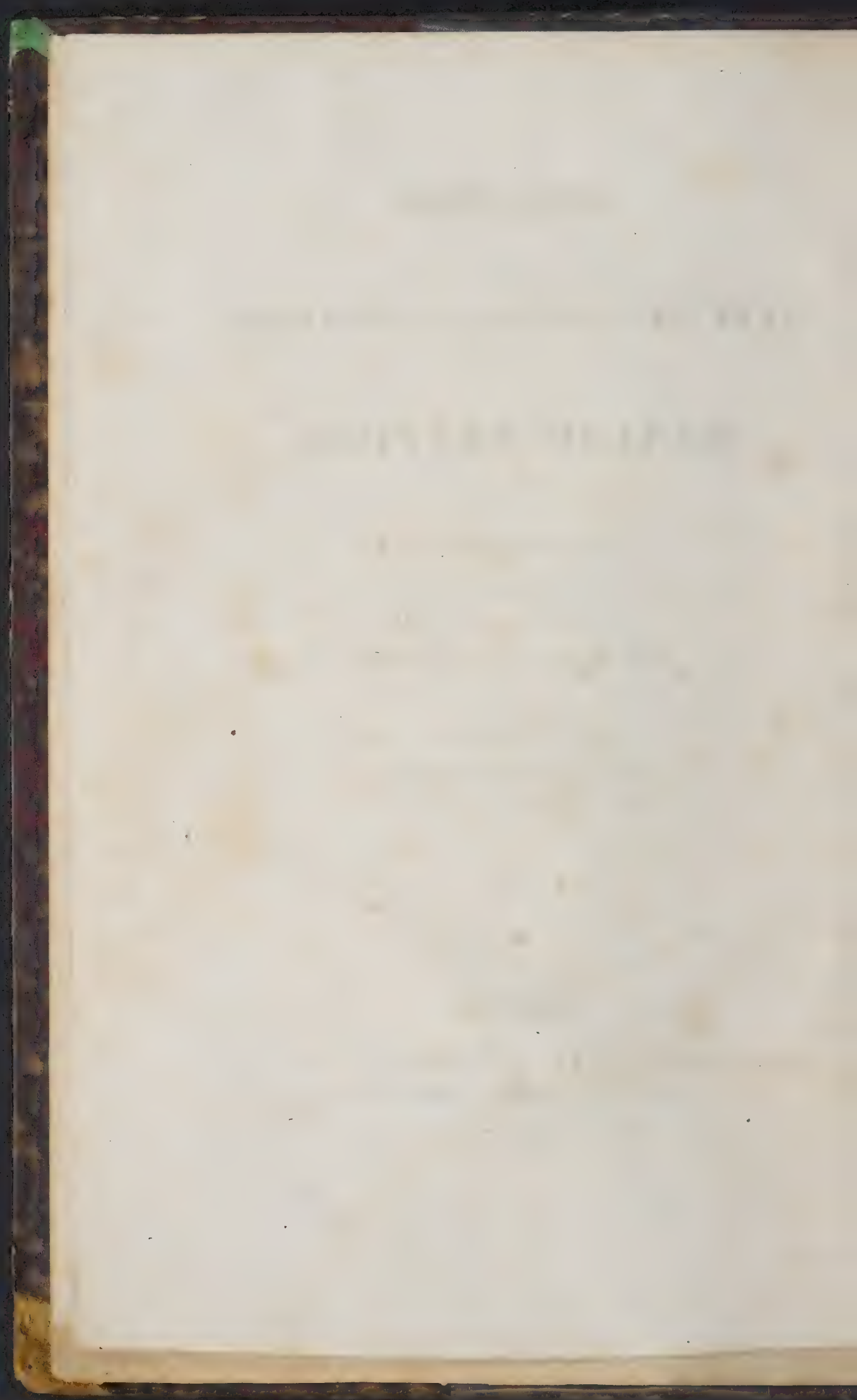


Paris.

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 33.

1836.



PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

« Si l'histoire ancienne, dit un savant historien (1), a essuyé une perte sensible et à jamais irréparable, c'est surtout par la disparition des écrits qui traitaient de la constitution des entreprises et des travaux des Phéniciens. Plus ce peuple a influé sur le développement de l'humanité par ses propres inventions, par l'établissement de nombreuses colonies et par son commerce immense, plus on sent la lacune que la perte de ces écrits a laissée dans les fastes du genre humain. » Et cependant, malgré cette ab-

(1) M. Heeren, *Idées* sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité, t. II, p. 2.

sence totale de documents originaux, le vénérable professeur de Göttingue, n'ayant d'autre secours que quelques données éparpillées dans la Bible et dans les auteurs grecs et latins, mais guidé par cette conscience intime qu'il a de la vie des peuples de l'antiquité, est parvenu à nous faire connaître l'état politique, la constitution, les colonies des Phéniciens, et les routes que suivait leur immense commerce, tant sur terre que sur mer. Mais que de fois il regrette dans son livre de n'avoir pas sous les yeux les histoires de Dius et de Ménandre d'Éphèse, dont Josèphe nous a conservé quelques fragments, et surtout l'histoire de la Phénicie, par Sanchuniathon, dont Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, a cité de longs fragments, qui, malheureusement, ne contiennent que la partie cosmogonique de l'ouvrage. Aussi a-t-il dû apprendre avec une joie bien vive, mais sans doute mêlée de quelque incertitude, la nouvelle annoncée, il y a environ six

mois, par les journaux, que la traduction grecque de Sanchuniathon, par Philon de Byblos, avait été retrouvée dans un couvent de Portugal. Sa joie et son incertitude, tous les amis de l'antiquité les ont partagées ; mais le découragement a bientôt succédé à l'espérance, quand on a vu que cette annonce n'était suivie d'aucun autre document, soit sur l'état et le contenu du manuscrit, soit sur son futur éditeur.

Ce silence affligeant vient enfin d'être rompu par la publication d'une brochure annoncée comme l'avant-coureur du texte grec de Philon, et ayant pour titre : *Analyse de l'histoire primitive des Phéniciens par Sanchuniathon, faite sur le manuscrit nouvellement retrouvé de la traduction complète de Philon* ; avec des observations de Fr. Wagenfeld. Cette brochure, qui a paru à Hanovre, chez Hahn, contient en outre un *fac-simile* du manuscrit, et un avant-propos de M. le docteur G.-F. Grotefend, directeur du lycée de Hanovre et connu depuis long-

temps dans le monde savant par les importants travaux auxquels il s'est livré sur les inscriptions de Persépolis et de la Lycie.

Que doit-on penser de cette publication ? faut-il la regarder comme une mystification ou comme un document sérieux ? Le nom de Hahn, et surtout celui de Grotefend, si l'on n'en a pas abusé comme on a abusé cet hiver du nom d'Herschell, ne permettent guère de voir dans cette brochure l'œuvre d'un faussaire. L'Allemagne n'est pas la terre classique de ces sortes de supercheries, dont l'Italie a donné de si funestes exemples. La bonne foi, disons plus, la candeur germanique, n'admet guère un pareil soupçon. Le *fac-simile* du manuscrit est d'une écriture fort ancienne, qui annonce la main, non d'un Grec, mais d'un homme de l'Occident. Or, un faussaire n'eût pas choisi de préférence un caractère de ce genre qui pouvait le trahir. De plus, un mystificateur, dont le but eût été surtout d'obtenir un débit considérable, aurait

cherché à composer un livre plus divertissant, à y jeter plus d'épisodes romanesques. On invente difficilement l'histoire complète d'un peuple tel que les Phéniciens, car à chaque pas l'on est exposé à se trahir. Or, il faut en convenir, dans l'analyse de Sanchuniathon, la simplicité et la vérité de la narration, ses coïncidences avec la Bible, la multiplicité des détails, l'élevation poétique des chants nationaux, la facilité avec laquelle les noms propres s'expliquent par l'hébreu, tout semble annoncer une composition originale. Enfin, et cet argument n'est pas sans quelque force, l'auteur, qui fixe l'existence de Sanchuniathon au sixième siècle avant notre ère, n'eût pas manqué d'insérer dans son livre l'histoire de la fondation de Carthage, et surtout le récit du siège de Tyr par Nabuchodonosor, tandis qu'il s'arrête au neuvième siècle, se bornant à indiquer les historiens qui ont raconté les événements postérieurs. On ne peut non plus tirer un

argument négatif de l'époque tardive de cette découverte, autrement il faudrait nier l'existence de la République de Cicéron, des *Institutes* de Gaius, de la chronique d'Eusèbe, des différents ouvrages de Lydus, etc. Ce n'est pas d'ailleurs la première mention qui soit faite d'un manuscrit de Sanchuniathon. Beck, dans une note sur la Bibliothèque grecque de Fabricius, prétend qu'il existe un fragment inédit de cet auteur à la Bibliothèque de Médicis à Florence; il ajoute qu'un troisième fragment avait été recueilli en Orient, par Peiresc, qui le porta à Rome au père Kircher, mais que ce dernier refusa de le publier. Enfin, Léon Allatius a, si je ne me trompe, dit quelque part avoir vu de ses propres yeux, dans un monastère des environs de Rome, un manuscrit de Philon de Byblos.

Le seul argument négatif qui ait quelque force, c'est l'absence de tout renseignement précis sur le manuscrit et sur le lieu où il a été trouvé. Mais s'il est vrai, comme on

l'assure, que ce livre provienne d'un couvent portugais qui fut pillé lors de l'expédition de don Pédro contre son frère, et qu'il ait été porté en Allemagne par un officier hanovrien (1), on conçoit qu'on ait hésité à citer des noms propres.

Déjà des opinions très-opposées ont été émises sur cette découverte. Nous savons par l'*Athenæum* du 23 juillet dernier, que le savant Gesenius, le plus célèbre de tous les hébraïsants de l'Allemagne, Gesenius, qui nous promet l'explication prochaine des inscriptions phéniciennes que le temps a respectées, s'est prononcé en faveur de l'authenticité de la découverte faite par M. Wagenfeld. Il est vrai que, suivant

(1) C'est ce que semblait prouver le début de la préface de M. Grotefend : « Quel écrit pourrais-je recommander avec » plus de joie aux savants, que celui qui nous fait connaître » le contenu d'un livre dont la perte a été si longtemps déplorée, et qu'un heureux hasard a fait retrouver dans un » manuscrit bien conservé et tomber entre des mains allemandes? »

le même journal, M. Wilken, l'historien des croisades, s'est prononcé pour la négative; mais, quel que soit le respect que mérite l'opinion de M. Wilken, en pareille matière celle de M. Gesenius doit l'emporter. D'un autre côté, s'il faut en croire l'article de l'*Athenæum*, M. Grotefend a, postérieurement sans doute à la publication de sa préface, fait insérer dans les journaux allemands la note suivante sur le livre de M. Wagenfeld : « Pour prévenir l'inten-
» tion où l'on pourrait être de traduire
» cet ouvrage dans d'autres langues, je
» crois qu'il est de mon devoir de déclarer
» publiquement, et sans perdre de temps,
» que, d'après les renseignements recueillis
» jusqu'ici, je suis moralement convaincu
» que l'extrait de Sanchuniathon n'est
» qu'une ingénieuse fiction, et je fais cette
» déclaration sans attendre aucune recher-
» che, qui prendrait trop de temps, car,
» en supposant qu'en définitive le résultat
» démontrât que cette déclaration n'était

» pas fondée , elle suffit dès à présent pour
» engager M. Wagenfeld à défendre son
» honneur en donnant des preuves de sa
» probité. »

Mais , en l'examinant bien , cette note paraît difficilement pouvoir être l'ouvrage de M. Grotefend. Comment ! ou il a été cruellement mystifié , ou l'on a déloyalement abusé de son nom , et , avec de tels griefs , il se borne à qualifier l'ouvrage d'ingénieuse fiction ; et cette déclaration de sa part n'a d'autre but que d'empêcher la traduction de la brochure dans des langues étrangères ? Mais dans l'une ou l'autre supposition , qui n'aurait commencé par accabler le faussaire sous le poids de sa juste indignation , sans s'inquiéter si des traductions dans d'autres idiômes pourraient contribuer à propager l'erreur ? Si la note de l'Athenæum est de M. Grotefend , il faut qu'elle ait été dénaturée par le traducteur anglais , soit involontairement , soit dans un but d'intérêt personnel.

Telles étaient les réflexions que suggéraient une telle complication d'incidents et de doutes, quand on a reçu la lettre suivante de M. Grotefend, auquel on s'était adressé pour lever toutes ces incertitudes.

« Hanovre, le 18 août 1836.

» MONSIEUR,

» Peu de temps après avoir recommandé
» aux savants l'analyse de la traduction de
» Sanchuniathon par Philon de Byblos,
» qu'on prétend avoir découverte récem-
» ment, j'ai eu lieu de me convaincre que
» l'auteur de cette analyse n'était qu'un
» mystificateur, et je me suis vu dans la
» nécessité d'exprimer publiquement mes
» doutes sur l'authenticité de sa découverte.
» *Il est vrai qu'il y a tant de motifs qui*
» *plaident en faveur de l'authenticité de l'ou-*
» *vrage, que les hommes les plus habiles peu-*
» *vent difficilement y trouver la matière d'un*
» doute. Mais comme tout ce qui a paru

» à ce sujet dans le public annonce dans
» M. Wagenfeld un insigne mystificateur,
» et que personne n'a pu jusqu'ici exa-
» miner le manuscrit, on est autorisé à
» douter de l'authenticité, sinon de l'en-
» semble, du moins de beaucoup de dé-
» tails.

» On était d'autant plus éloigné de s'at-
» tendre à une pareille supercherie de la
» part d'un jeune homme, candidat en
» théologie et en philologie à Brême, que
» l'amour de la vérité est le trait caracté-
» ristique des Allemands. Mais malheureu-
» sement M. Wagenfeld a si peu d'amour
» pour la vérité, que je me suis vu obligé
» de rompre toute relation avec lui. Les
» doutes que j'ai émis dans les journaux
» n'avaient d'autre but que de le mettre au
» pied du mur, afin d'arriver au moins à
» quelque certitude. Ils ont eu pour résultat
» *de le faire traiter avec la librairie Schüne-*
» *mann, à Brême, pour l'impression de l'o-*
» *riginal grec.* Mais malheureusement on

» doute également de l'authenticité de cet
» original. Et , en admettant même que
» ce texte grec eût pour base un ancien
» manuscrit, on ne peut prendre pour ar-
» gent comptant ce qui vient d'un homme
» qui, comme M. Wagenfeld, est convenu
» que, pour le plaisir de mystifier le public,
» il ne craindrait pas de recourir à l'impos-
» ture.

» Recevez, Monsieur, etc.

» G.-F. GROTEFEND. »

On voit, par cette lettre, que tous les doutes sont encore loin d'être levés. Mais elle nous prouve que M. Grotefend est véritablement l'auteur de la préface qui précède l'analyse en question, et que, ne connaissant pas les antécédents peu honorables de M. Wagenfeld, il a cru dès le principe à l'authenticité de l'ouvrage. Qu'on ne se hâte pas de blâmer le respectable direc-

teur du lycée de Hanovre d'avoir accordé confiance à ce travail , car il est fait avec tant d'habileté et de savoir, qu'il peut tromper l'œil le plus exercé. Comment penser qu'un jeune homme, qui vient à peine de quitter les bancs de l'université, ait déjà acquis assez de science pour faire revivre un ancien peuple dans une histoire suivie et probable? Comment croire surtout que, pour satisfaire une fantaisie aussi bizarre qu'inexplicable, ce jeune homme, dès son début, compromette tout son avenir, et s'expose à jamais au mépris de ses concitoyens? Tout autre savant que M. Grotefend, qui sans connaître le caractère du jeune étudiant eût reçu la communication de son travail, se serait passionné pour la découverte; car, je le répète, rien de plus vraisemblable que tout ce récit.

Dans cet état de choses, il nous a paru utile que le public français eût sous les yeux les pièces du procès, afin qu'il ne s'en tint pas, comme cela arrive trop souvent dans

notre pays, à l'opinion de quelques esprits crédules ou sceptiques. Nous avons donc cru devoir donner une traduction du livre de M. Wagenfeld, aujourd'hui que la publication du texte grec est promise d'une manière formelle, et que les doutes de M. Grotefend paraissent plutôt tenir au caractère de M. Wagenfeld qu'à l'ouvrage en lui-même, *sur lequel*, de son propre aveu, *les hommes les plus habiles trouveraient difficilement la matière d'un doute.*

PRÉFACE

DE

M. G.-F. GROTEFEND.

Quel écrit pourrais-je recommander avec plus de joie au public savant que celui qui nous fait connaître le contenu d'un ouvrage dont nous avons longtemps déploré la perte, et qu'un hasard inattendu a fait retrouver dans un manuscrit bien conservé et tomber dans des mains allemandes? Qui ne sait que l'Europe doit ses premiers progrès aux Phéniciens qui, civilisés de bonne heure, jetèrent par leurs grandes découvertes le fondement des plus hautes sciences, et qui en même temps, par leur commerce étendu, répandirent au loin chez les nations étrangères leurs connaissances si variées. Jus-

qu'ici ce peuple qui joua un rôle si important dans l'histoire de l'humanité, qui surtout, par son commerce maritime, exerça une si grande influence sur tout le littoral de la Méditerranée, ne nous était connu que par quelques fragments épars. Aussi M. Heeren, dans ses profondes recherches sur la politique, les rapports et le commerce des principaux peuples de l'antiquité, a-t-il pu se plaindre avec raison de la perte de presque tous les documents authentiques relatifs à la constitution et aux entreprises des Phéniciens, car même les fragments de l'historien phénicien Sanchuniathon, qu'Eusèbe nous a conservés d'après la traduction de Philon, ne nous font connaître que l'introduction mythique de l'histoire proprement dite, et encore enveloppée d'une obscurité si grande, qu'elle nous rend plus sensible la perte de toutes les histoires phéniciennes. Qu'on juge, d'après cet exposé, de la joie que chacun doit ressentir en apprenant qu'on a enfin retrouvé dans son entier l'ouvrage qui contient l'histoire la plus ancienne du peuple phénicien et des peuples voisins, et que si cet

ouvrage n'offre pas autant de développements que l'histoire contemporaine des Hébreux, du moins elle nous a conservé tous les faits essentiels jusqu'à l'époque où les sources historiques commencent à devenir plus abondantes.

Il est seulement à regretter que Sanchuniathon qui heureusement vivait plus tard qu'on ne l'a cru jusqu'ici, n'ait pas conduit son récit plus loin que l'avènement d'Adonilibnas, le chef de la dynastie qui régnait de son temps à Byblos, car par-là nous perdons l'histoire de la période où les Phéniciens fondèrent Carthage, où ils naviguèrent jusqu'en Angleterre, où ils entrèrent en communications fréquentes avec l'Asie supérieure, l'Égypte et la Grèce, et furent enfin forcés de se soumettre à la puissance persane. En effet Adonilibnas obtint la couronne de Byblos, environ un demi-siècle plus tard que l'époque où le roi de Tyr, Hiram, s'allia avec Salomon pour une expédition lointaine; et de plus comme Sanchuniathon était encore enfant quand Nébukadnézar fit le siège de Tyr en 584 av. J.-C., il ne doit avoir obtenu que vers le milieu du sixième

siècle la charge de secrétaire royal, qu'il remplissait lorsqu'il écrivit son histoire. Or, si l'on considère la position de Sanchuniathon et la gloire que ses ancêtres s'étaient acquise par leurs exploits et par la supériorité de leur esprit, si l'on songe que ses deux aïeux étaient des guerriers célèbres, que l'un d'eux, Okalothon, fut aussi comme lui secrétaire royal, tandis que l'autre, Kidmon, qui paraît avoir élevé notre auteur et son frère aîné Agmon, était en même temps historien, on concevra qu'il devait être parfaitement instruit de tout ce qui concernait la dynastie alors régnante. De quelle importance son histoire n'eût-elle pas été pour nous si, ayant à sa disposition les documents les plus sûrs, il ne s'était pas contenté de nous transmettre le récit de l'histoire primitive, et qu'il n'eût pas omis les événements racontés dans les ouvrages historiques indiqués à la fin de son livre, et dont on peut voir la liste dans le *fac-simile* du manuscrit joint à cette brochure. Ce qui paraît l'avoir surtout déterminé à composer son livre, est précisément ce qu'il y a pour nous de plus important,

je veux parler du voyage de découverte à Ophir ; du relevé des forces militaires de Tyr sous Hiram , et de l'indication des contrées avec lesquelles les Phéniciens avaient des rapports de commerce.

Ce voyage remarquable, que le roi de Tyr, Hiram ou Joram, comme l'appelle Sanchuniathon, fit entreprendre de concert avec Salomon (Rois, I, 9, Chron. II, 8), du port Iduméen d'Eilotha ou d'Élath jusque vers les contrées les plus orientales de l'Océan indien, réussit d'une manière si heureuse, que dès ce moment Tyr devint l'une des villes les plus riches et les plus brillantes du monde. Joram, en conséquence, fit rédiger le récit de ce voyage, ainsi que le catalogue de toutes les forces militaires des Tyriens et des pays alors connus, avec lesquels les Phéniciens commerçaient ; il le fit rédiger par Joram, fils de Madynus, et prêtre de Mélicerte, ordonna qu'il fût gravé sur l'une des colonnes du parvis du temple de ce dieu, et prescrivit au scribe Sydyk d'en préparer quatre copies pour les autres villes royales de la Phénicie. Un tremble-

ment de terre, survenu du temps de Sanchuniathon, renversa la colonne en question et la brisa en partie; mais, comme des quatre copies il en existait encore une dans le temple de Baaltis à Byblos, Sanchuniathon résolut de dérober aux ravages du temps un monument d'une aussi grande importance, et de le transcrire textuellement dans son livre avec d'autres documents de différents genres et non moins précieux. Il était naturel qu'il y insérât surtout l'histoire de Byblos, sa patrie; et, d'un autre côté, le plan de son ouvrage explique comment il se proposa de rassembler tout ce qu'il pouvait savoir plus ou moins exactement sur les temps anciens. En effet, dans ce livre, remontant des différentes traditions mythiques sur la création du monde et sur les progrès de l'humanité jusqu'à la fondation des premiers états, il rattache l'histoire de sa patrie à celle des villes qui ont obtenu successivement l'hégémonie, c'est-à-dire à celle de Sidon, puis de Tyr, sans cependant passer sous silence les événements importants qui, dans le même intervalle, avaient eu lieu chez les peuples voisins.

Le livre de Sanchuniathon n'est peut-être pas exempt d'erreurs. Ainsi, dans l'énumération des peuples qui s'enfuirent d'Égypte en Asie, il dit en parlant des Israélites : « Enfin vinrent aussi Judas et Somyron. » Et encore, la seule inexactitude qu'offre ce passage, c'est que l'auteur y désigne le peuple juif, comme on le fit plus tard après la séparation des deux royaumes de Judas et d'Israël, dont le dernier eut pour capitale Samarie⁽¹⁾; du reste, il fixe fort exactement l'émigration des Judéens et des Somyréens aux environs de l'an 1500 avant Jésus-Christ, et il a fait un usage si scrupuleux des sources dont il avait connaissance, que l'on peut distinguer dans la traduction le coloris des différents originaux. Son compatriote Philon a aussi fort heureusement conservé, dans sa traduction grecque, tout le contenu de l'original, et cela, avec une

(1) En hébreu, *Schomron*. C'est ainsi que dans la Bible elle-même (Rois, liv. 1, chap. 13, 32) on se sert du nom de Samarie pour désigner le royaume d'Israël, bien qu'il ne soit question de la fondation de cette ville, qu'au chapitre 16, v. 24.

fidélité dont il est facile de s'assurer, en comparant les passages qui sont répétés dans l'ouvrage; en sorte que nous n'avons pas à craindre d'avoir sous les yeux une copie inexacte dans laquelle les données de Sanchuniathon seraient dénaturées par les idées de l'écrivain beaucoup plus récent qui l'a traduit; car, bien que Philon ait inséré dans le texte ses propres observations et quelques explications qu'il a jugées nécessaires, il a eu soin de distinguer ce qui lui appartient de l'original même. La seule chose qu'on ait à regretter, c'est que Philon, dans le dessein de se faire mieux comprendre des Grecs, ait dénaturé de différentes manières les noms phéniciens, et cherché à leur donner une physionomie plus hellénique, soit en y substituant des noms grecs d'une forme à peu près semblable, mais d'une signification tout opposée, soit en les traduisant littéralement en grec sans nous conserver leur prononciation phénicienne. Ainsi, suivant l'usage des écrivains grecs, il change la terminaison *bal* tantôt en *balus*, tantôt en *bal*. Ainsi le nom d'Ève

est remplacé par celui d'Æon, et le nom de Salomon par celui d'Irenius.

On peut juger, d'après la liste qu'en a dressée l'éditeur, combien étaient variées les sources consultées par Sanchuniathon pour la rédaction de son histoire. Elles se divisent en traditions et en ouvrages écrits, en documents historiques et en chants nationaux. Il est évident que les traditions ne sont pas uniquement locales, et que plusieurs d'entre elles proviennent d'une source étrangère ; c'est ce que prouve le double caractère qu'offre la période la plus reculée de l'histoire du monde et de l'humanité, car l'on ne peut se dissimuler que la seconde théogonie, dont l'ensemble est assez obscur, ne renferme des idées empruntées aux Grecs, ce qui peut, jusqu'à un certain point, justifier ces derniers du reproche que leur adresse Philon de s'être approprié des idées phéniciennes, bien qu'il soit vrai cependant qu'ils ont attribué à leur Hercule tout le mythe de Mélicerte retracé par le prêtre Hierbas (ou Hiérombal, suivant Porphyre).

Mais si les traditions des Phéniciens se dis-

tinguent de celles des Grecs, en ce qu'elles indiquent dans une suite naturelle les progrès de la civilisation, leurs poésies peuvent aussi soutenir la comparaison avec celles des Hébreux, dont les idées se rapprochent beaucoup des leurs. Il est vrai que la poésie phénicienne semble annoncer une tendance élégiaque, car les hymnes extraits du livre des chants héroïques ont tous pour objet des lamentations et des plaintes, mais tous annoncent un sentiment poétique beaucoup plus élevé qu'on ne s'y attendrait chez un peuple commerçant. Indépendamment de ce genre de compositions, on trouve encore dans notre auteur des chants de victoire, des éloges consacrés à des rois ou à des femmes, et même des chants satiriques, et l'on peut voir que déjà l'on trouvait un grand charme aux aventures romanesques et au récit des voyages extraordinaires. Il est permis de douter que le chant de Nama, ou la grâce personnifiée (1), soit vraiment l'ouvrage d'une femme;

(1) En hébreu, *Naamah*.

mais il faut que dans les temps postérieurs les connaissances se soient répandues dans toutes les classes du peuple phénicien , puisque nous voyons que les soldats et les marchands écrivaient l'histoire tout aussi bien que les prêtres et les secrétaires royaux.

L'écriture alphabétique était connue des Phéniciens depuis un temps si reculé , qu'on en attribuait l'invention à un dieu , à Taaut, qui , à en juger par les images de divinités dont il embellit sa cosmogonie , ne peut être autre que l'inventeur des hiéroglyphes égyptiens. Dès le milieu du dix-huitième siècle avant notre ère , époque où Bélirus fonda à Sidon une école supérieure pour les fils des prêtres , école que plus tard Sydyk , successeur de Joram , transporta à Tyr pour mettre un terme aux désordres qui s'y étaient introduits , les marins étaient dans l'usage d'emporter des livres de tout genre pour se distraire durant la traversée. Du temps de Joram , c'est-à-dire un peu avant le dixième siècle , on put prescrire à tous les gouverneurs des villes et des îles de dresser un état exact des reve-

nus et des forces militaires de l'état, et d'envoyer des secrétaires dans les pays voisins pour en faire la description. De cette manière on obtint un relevé que ne saurait égaler en étendue le tableau retracé par Ezéchiel du commerce tyrien au temps de Sanchuniathon, quelque exact qu'il soit d'ailleurs dans les détails. Disons plus : pour l'élan poétique, le chant d'Ezéchiel sur la ruine de Tyr, le cède de beaucoup au chant analogue de Sidon, conservé dans le catalogue de Joram ; car Ezéchiel se borne à une longue énumération, tandis que le poète phénicien ne procède que par images, par comparaisons. Pour s'en convaincre, il suffira de mettre en regard les versets suivants :

CHANT DE SIDON,
dans Sanchuniathon.

V. 1. La mer t'a-t-elle rejetée
sur le rivage comme une perle
brillante, ou bien es-tu né du
ciel, astre lumineux ? Le conti-
nent brille de ton éclat et la mer
réfléchit ta beauté.

PLAINTES D'ÉZÉCHIEL,
sur la chute de Tyr. (Ch. 27.)

V. 3. O Tyr (Zor) tu as dit :
Je suis d'une beauté parfaite.
Tes bornes sont dans le sein de
la mer, ceux qui t'ont bâtie n'ont
rien négligé pour t'embellir.

V. 2. O reine des flots, quand tu vois ton peuple naviguer, tu te réjouis comme une heureuse mère à la vue de ses enfants.

V. 3. Mais jette les yeux au loin, et des larmes rouleront sur tes joues et baigneront le sol; et la mer retentira de tes cris douloureux.

V. 4. Car tes trirèmes ont été brisées à Tartessus, et les plus braves de tes fils étendus morts sur un rivage lointain sont la proie des vautours et des poissons.

V. 9. Tous les vaisseaux de la mer et ceux qui les conduisent sont venus dans ton enceinte pour commercer avec toi. Les Perses, les Lydiens, les Libyens, servaient dans tes armées; ils ont suspendu leurs boucliers et leurs casques à tes murs, et faisaient ton ornement

V. 26. Tes rameurs t'ont conduite sur les flots impétueux, mais le vent d'est t'a brisée au sein de la mer.

V. 27. Tes richesses, tes commerçants, tes marchandises, tes matelots, tes pilotes, tes charpentiers, tes portefaix, tous tes guerriers, toute la multitude renfermée dans tes murs, tous seront engloutis dans le sein de la mer au jour de ta ruine.

Sans doute dans le passage du psaume XXXIII, 6 : « Les cieux ont été faits par la parole du Seigneur ; toute leur armée a été formée par le souffle de sa bouche ; » et dans ces paroles du chant de la création (Genèse I, 3), Dieu dit : « Que la lumière soit ! et la lumière fut ; » il y

a bien plus d'élévation que dans le récit cosmogonique que Sanchuniathon place au commencement de son histoire ; mais cependant la poésie phénicienne ne manque point d'énergie et de feu , non plus que de grâce et de charme.

Je n'examinerai point ici ce que l'histoire de l'antiquité gagne dès à présent par l'analyse de l'ouvrage de Sanchuniathon , et en quoi les traditions phéniciennes sur les premières inventions des hommes , l'emportent sur les onze premiers chapitres de la Genèse ; un pareil examen donnerait à cette préface plus d'étendue qu'à l'analyse elle-même de l'ouvrage , et je l'abandonne d'autant plus volontiers au jugement du lecteur , que , sans toucher aux questions que le prochain éditeur doit développer d'une manière plus étendue , il nous reste à examiner certains faits historiques dont la solution ne se présente pas d'elle-même.

Nous reconnaissons dans la Genèse (1) un élément persan (*Jehovah-Elohim*) ; où l'on peut

(1) Chap. 2 et 3.

distinguer deux éléments spéciaux (*Jehovah* et *Elohim*), qui furent la source du premier. Et comme l'un de ces éléments contient des idées de polythéisme et des conceptions qui ne peuvent appartenir qu'à la Haute-Asie, il doit provenir de la Mésopotamie, et avoir été introduit dans la Bible par un diascévaste juif au temps de Sanchuniathon, puisque le récit du déluge d'après l'opinion du professeur Bohlen, porte une empreinte chaldéenne qui ne peut dater que du septième siècle avant notre ère. D'un autre côté, ce que Sanchuniathon dit sur l'origine de la mer Morte dans la légende d'Amorius, à laquelle il rattache l'origine de sa ville natale (1), nous prouve que les traditions phéniciennes avaient été également exploitées par le rédacteur de la Genèse, car la présence seule du nom d'Ophir, dans le dixième chapitre consacré à l'énumération des peuples de la terre, prouve que ce livre ne saurait être antérieur à l'alliance d'Hiram et de Salomon.

(1) Liv. 3.

Ainsi le Zendavesta lui-même ne peut jeter sur les plus anciennes histoires bibliques autant de lumière que l'histoire d'un peuple qui, voisin des Israélites et parlant la même langue, a exercé dès les temps les plus reculés une influence si immédiate sur le développement intellectuel de la nation hébraïque, que l'on peut dire de lui à cet égard ce qu'Horace disait de la Grèce relativement à Rome :

*Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio* (1).

« La Grèce prise a pris à son tour son farouche vainqueur, et a porté ses arts dans l'agreste Latium. »

L'histoire de Sanchuniathon fournit des éclaircissements non moins précieux sur le développement primitif de la civilisation en Europe, développement que l'on peut suivre dans la mythe de Mélicerte, qui avait, suivant la description géographique de Joram, laissé l'em-

(1) Épîtres 2, 1; 156.

preinte de ses pas sur le mont Libnas en Ersiphonie (c'est-à-dire sur les Alpes de la Ligurie), et qui, après ses merveilleuses aventures dans l'île de la reine des serpents, Leiathana, et dans les îles d'Obibakros, le père des troupeaux (îles Baléares), avait élevé à Tartessus les colonnes (Calpé et Abyla) destinées à marquer les limites du monde à l'occident. Sanchuniathon, il faut en convenir, place l'expédition de Mélicerte sept ou huit cents ans plus tard que ne semble l'indiquer Hérodote (1), auquel les Tyriens avaient assuré que leur temple de Mélicerte était bâti depuis deux mille trois cents ans, âge que Josèphe, de son côté (2), donne à la ville d'Hébron, qu'il dit plus ancienne que Memphis, et qui, suivant Moïse (3), avait été fondée sept ans plus tôt que Zoan ou Tanis en Egypte. C'est ainsi que, suivant Pomponius Mela (I, 11), et Pline (V, 13), Joppé aurait aussi été bâtie avant

(1) II, 44.

(1) Bell. Jud., IV, 9, t. 2, p. 303, Hav.

(3) Nombres, XIII, 23, Cf. Josèphe, Antiq. Jud., I, 9.

le déluge. Mais on ne peut s'attendre ici à une date précise ; car l'expédition de Mélicerte appartient à l'époque mythique où les grossiers habitants du pays de Tartessus , si riche en or et en argent , possédaient, il est vrai , des barques pour la pêche, mais n'avaient d'autres vêtements que les peaux des animaux qu'ils tuaient à la chasse pour en faire leur nourriture , et n'avaient aucune idée , ni de l'art de tisser les étoffes , ni d'aucune autre industrie , et en durent la connaissance à Mélicerte.

L'histoire traditionnelle proprement dite commence , dans Sanchuniathon , avec le père de Mélicerte , Demaroon , qui s'appelle encore fils d'Ouranos ou du ciel , mais qui , d'après les documents de Joram , doit avoir fondé dans l'île de Chypre la ville de Cittium , dont les habitants repoussèrent dans l'intérieur les barbares du voisinage , qui , par leur langage et par leurs mœurs grossières , offraient beaucoup de ressemblance avec les géants du mont Liban ; et bientôt on put , dans les pays qu'ils avaient occupés , bâtir les villes de Lygdana et de Gola , et un

grand nombre de villages et de châteaux-forts.

Ce même Démaroon fonda, suivant Sanchuniathon, la première colonie phénicienne sur la côte opposée de la Cilicie, quand Sabib, attaqué et pressé par Typhon (Joël, II, 20) (1), remit le gouvernement à son frère Jurus, qui, devenu vieux et aveugle, prédit à son neveu Mélicerte qu'il découvrirait des pays inconnus et lui donna ensuite sa bénédiction.

Après ces deux générations commence enfin l'histoire de Byblos, dont la déesse Baaltis fit présent à un prince désigné sous le nom grecisé de Leonturgos et frère de cet Amorius, sous le règne duquel Sidumia (Sodome et Gomorrhe), fut engloutie par suite de l'apparition soudaine de la mer Morte. Leonturgos régna cinquante ans, son successeur six mois seulement; puis vinrent les règnes de Sydyk et de son fils aîné Garusaus, dont la durée n'est pas déterminée, mais durant lesquels les Cérates, venus de l'île

(1) En hébreu, *Tsafon* ou *Tsefoni*.

de Crète s'établirent à Gaza, et fondèrent le royaume des Philistins à Ascalon. Après un interrègne de cinquante ans, Béthobal propagea le culte de Baal dans toutes ses possessions et dans les îles voisines. C'est à cette époque, où déjà depuis plusieurs siècles les villes de Phénicie étaient gouvernées par des rois, que Mathaibal fonda la royauté en Syrie, après s'être bâti la forteresse d'Hamath (1).

Après la mort de Béthobal il y eut encore à Byblos un interrègne de vingt ans; durant lequel les pasteurs (Hyksos), qui à une époque antérieure s'étaient soustraits au pouvoir de Taaut et avaient occupé les pâturages qui s'étendaient le long de la mer jusqu'à Eilotha ou Élath, furent repoussés en Arabie, où ils se fixèrent, sous la conduite d'Omlakos, d'Idumas, d'Amon et de Mobas (2). Pendant les soixante années que Jabis régna à Byblos, l'un des nombreux fugitifs de l'Égypte, Damascon, se mit à la tête des Ona-

(1) En hébreu, *Khamath* ou *Hamath*.

(2) En hébreu, *Amalek*, *Edom*, *Ammon* et *Moabt*.

kynes (1), et fonda plus tard la ville de Damas, après avoir conclu une alliance avec Bimalus, roi de Sidon. Ce Bimalus, vers le milieu du XIX^e siècle avant J.-C., assura l'hégémonie aux Phéniciens, en procurant à ses fils, Baradodus et Rabothès, les trônes de Béryte et de Byblos, en fondant pour un troisième fils la ville d'Aradus, en confiant à son gendre Melkarinus le gouvernement de la région des montagnes, dont il avait subjugué les sauvages indigènes, et enfin en obtenant pour son quatrième fils la couronne de Tyr.

Il peut y avoir beaucoup d'éléments fabuleux dans cette tradition, car il est évident, par exemple, que le nom de Melkarinus désigne un roi des montagnes; mais ce qu'elle renferme de vraiment historique, c'est ce fait que Bimalus réunit le premier toute la Phénicie sous son sceptre. Quand peu de temps après il marcha contre Hamath pour venger un outrage fait à Melkarinus, il commandait déjà une armée de

(1) En hébreu, *Anakim*.

30,000 hommes, dont 10,000 Sidoniens, 8,000 Tyriens, 6,000 Bybliens, 3,000 Bérytiens, 2,000 Aradiens et 1,000 archers venus des îles ; et bien que les guerriers d'Hamath fussent au nombre de 50,000, Bimalus leur fit essuyer une entière défaite dans les plaines où plus tard fut bâtie la ville de Damas. Il dut ce succès aux secours des Onakynes, et surtout aux cent chars garnis de faux que lui amena Damascon, et dont l'usage, jusqu'alors inconnu en Syrie, avait été emprunté par ce chef aux Égyptiens.

Le territoire enlevé aux Hamathéens fut réuni au gouvernement de Melkarinus, et toutes les peuplades du voisinage se soumirent volontairement à Bimalus. Les habitants des îles eux-mêmes, qui jusqu'à cette époque s'étaient rendus redoutables sur les côtes de la Syrie, entrèrent en négociation avec lui. Ce fut alors qu'il expédia une flotte à Tartessus, dont les habitants conclurent un traité d'alliance avec les Sidoniens ; et, pour protéger son riche commerce, il fonda dix colonies, dans chacune desquelles il envoya mille colons. De ces dix colonies il en établit :

Deux dans l'île de Chypre , sur la côte méridionale et sur la côte occidentale , savoir : *Citium* déjà fortifiée par Démaroon, mais détruite peu de temps après par les habitants des montagnes; et *Masuda* (Amathus), qui avait sur une montagne voisine un autel élevé en l'honneur de Kronos, et dont l'éclat brillait au loin.

Quatre dans l'île de Rhodes, et sur les côtes voisines de l'Asie, savoir : *Rhodes* dont les habitants furent plus tard contraints, par la stérilité du sol, à se disperser dans plusieurs villages, *Machera*, *Supha* et *Zoara* ἐν τῇ Περάλῃ τῶν Ποδίων ἢ Καρὰ Φοινίκην (Carie phénicienne), où plus tard s'établirent quatre colonies tyriennes et une colonie d'Aradus.

Une en Crète, nommée *Mapiza*, à laquelle on réunit plus tard un port, appelé le port de Tyr (*Mapristor*). Mapiza fonda à son tour *Gadera* ou Cythère, avec un temple magnifique consacré à Astarté.

Un à Malte (l'île où s'élevaient les autels d'Astarté Mylité).

Deux en Ersiphonie (le pays du nord, la Ligurie).

Par-là ses forces de terre furent bientôt portées à 100,000 hommes et 100 chars de guerre, et ses forces navales à 70 trirèmes, plus, un nombre infini de vaisseaux marchands. Les tributs annuels qui lui étaient payés en temps de paix s'élevaient à 1,000 talents; enfin 1,000 doryphores, portant des cuirasses d'argent, escortaient son char royal.

Les descendants de Bimalus furent appelés les Ochritobimales. Si d'accord avec Séthus Calvisius on fixe la mort du roi Joram à l'an 992 avant J.-C., et qu'on détermine d'après le synchronisme des rois de Sidon et de Byblos, l'étendue de quelques règnes dont l'auteur n'indique pas la durée, on peut, à quelques années près, fixer ainsi qu'il suit le temps de l'hégémonie sidonienne.

ROIS DE SIDON.	Av. J.-C.	ROIS DE BYBLOS.	Av. J.-C.
1. Bimalus, après la fondation de l'hégémonie, règne 30 ans.	1820	1. Rabethès, 2 ^e fils de Binalus, règne. 30 ans.	1820
2. Rabethès, roi suprême à Sidon. 30 —	1790	2. Barsibus, noble de Byblos. 30 —	1790
3. Bélirus, fils de Rabethès. ? 47 —	1743	3. Obadus ou Obdobaltis, Obdastartus. 60 —	1730
Il fonde une école pour les fils des prêtres.		Découverte de Tenga (Tingis) et des Imyrcha-kines (Canaries).	
4. Amoaas, fils de Bélirus. 13 —	1730	4. Hannon, fils de Molkoæmas, fils d'Obadus. 54-55 —	1675
5. Jasinson, fils d'Amoaas. 20 —	1710	5. Hierbas, fils d'Hannon. 32 —	1643
6. Sidon. 40 —	1670	6. Basanus, élu par le peuple. 51 —	1592
7. Kitylbas 42 —	1628	Colonies à Tenga.	
8. Agathon, fils de Kitylbas. 28 —	1600	7. République 120 —	1472
Colonies fondées en Sicile, en Corse et en Ligurie.		Le pirate Gommadès de Tenga détruit par Jitras.	
9. Asmunius. ? 50 —	1550	Les Tartessiens se rendent indépendants.	
10. Kybozus. 31 —	1519	Conquêtes des Juifs.	
11. Nasukus, fils de Kybosus 8 —	1511	8. Odas établi par Ratops 40 —	1432
12. Kison, fils de Nasukus 39 —	1472	9. Tolomon, fils d'Odas 42 —	1390
13. Ratops, fils de Kison. 62 —	1410	10. Arorphel 26 —	1364
Longue paix.		11. Sybnas, fils adoptif d'Arorphel 26 —	1338
14. Jakylbas. 48 —	1362	12. Barkas établi par Pétas. 33 —	1305
15. Pétas, fils de Jakylbas. 29 —	1333	13. Potinax établi par Obdokernus. 50 —	1255
16. Obdokernus, fils de Pétas. 36 —	1297	14. Obadas, neveu de Jonakus 27 —	1228
17. Mokbas, fils d'Obdokernus. 42 —	1255	15. Rois inconnus jusqu'au règne de Si-maroon et d'Adonlibnas.	
18. Jonakus. 18 —	1237		
19. Soromolkas. 32 —	1205		
20. Silence d'un siècle.	1105		
21. Gadyllkarus, fils de Moliokus ? 50 —	1055		

Le roi de Hamath avait fait présent à Gadylkarus de trois esclaves éthiopiens, qu'il avait achetés aux Babyloniens. Ces hommes, qui savaient calmer des serpents irrités, avaler impunément des épées nues, etc., parvinrent, par leurs tours d'adresse, à captiver tellement les bonnes grâces du roi, qu'il les éleva aux plus hautes dignités, et les laissa agir en maîtres dans ses états. Gagnés par le roi de Tyr, Bartophas, ils persuadèrent à Gadylkarus, qui n'avait pas d'enfants, de nommer pour son successeur le roi de Tyr, de préférence aux Ochritobimaies de Béryte, d'Aradus et des îles. Une guerre fut la suite de cette résolution; Bartophas en sortit vainqueur, força ses ennemis à se réfugier dans les îles, et lui-même transporta le siège de l'empire de Sidon à Tyr. Il survécut encore six ans à sa victoire, continuellement en guerre avec ses rivaux, qui ne furent vaincus que par son fils et son successeur Joram. Celui-ci, aidé des conseils que lui donnèrent les esclaves éthiopiens de Gadylkarus, défit complètement ses adversaires à Cittium. Ce fut alors que ces mêmes Éthio-

piens engagèrent le roi Joram à nouer des relations avec les riches habitants des pays situés à l'orient de la mer du Sud. Comme le chemin par lequel on pouvait y parvenir le plus facilement passait à Babylone, Joram promit à Natombalus, roi de cette ville, de lui faire don de cent manteaux de pourpre s'il consentait à lui fournir les vaisseaux nécessaires pour cette expédition. Déjà, à cette époque, les vaisseaux des Babyloniens fréquentaient le pays des Éthiopiens, et ceux-ci, de leur côté, se rendaient aussi à Babylone pour y faire le commerce; en sorte que la crainte d'une rivalité d'intérêt fit rejeter l'offre de Joram, qui se décida en conséquence à tenter le voyage en partant du golfe Arabique, et se lia à cet effet avec Salomon, roi des Juifs.

Telle est l'expédition connue sous le nom de voyage à Ophir, dont il est fait mention dans le premier livre des Rois (1); je m'y arrêterai quelques instants pour mettre fin aux doutes qui,

(1) Chap. 9, v. 26 et suiv.; et chap. 10, v. 22.

jusqu'à ce jour, ont existé à cet égard dans l'esprit des savants. Et d'abord il est incontestable que le roi des Hébreux, nommé Irenius, auquel Joram fournit le bois nécessaire pour la construction d'un palais, ne peut être autre que Salomon, et que, par conséquent, Joram est le roi tyrien que la Bible appelle tantôt *Hiram* (1), tantôt aussi *Huram* (2), et que Josèphe désigne sous le nom d'Εἰραμος ou d'Εἰρωμος. Il est également certain que le voyage, pour l'exécution duquel Joram, au lieu de vingt villes de la Galilée que lui offrit Salomon, avait demandé la ville et le port d'Eilotha ou Élath, n'est autre que le voyage que la flotte de Salomon et d'Hiram faisait de trois ans en trois ans à Ophir. Les mêmes produits que les vaisseaux de Salomon apportaient d'Ophir, comme l'or, l'argent, l'ivoire, les singes, les paons (I^{er} liv. des Rois, 10, 22), le bois d'ébène, les pierres précieuses (I^{er} liv. des Rois, 10, 11), les perles, etc., sont attribués, par

(1) II Sam., chap. 5 et suiv.; I. liv. des Rois, chap. 5.

(2) II Chron., chap. 2.

Sanchuniathon , aux pays éthiopiens que Joram fit visiter par sa flotte. Mais , si nous nous demandons quels étaient ces pays éthiopiens où les navigateurs phéniciens abordèrent , non-seulement tout ce qui a été dit plus haut des Éthiopiens et de leurs jongleries indiennes nous conduit à voir la Caramanie et la Gédrosie dans ce pays éthiopien aride et sablonneux sur le littoral , hérissé de montagnes dans l'intérieur des terres , que les Phéniciens , en franchissant la mer du Sud , trouvèrent à l'est de l'Arabie ; mais nous voyons aussi , dans la statistique dressée par ordre de Joram , que les Éthiopiens , qui habitaient vers l'est , sont expressément distingués des Éthiopiens noirs qui occupent les pays méridionaux de l'Égypte. Ce fait est confirmé par Homère et par Hérodote , qui distinguent deux races d'Éthiopiens.

Ainsi donc , quand nous remarquons que le pays où abordèrent enfin les Phéniciens après avoir navigué pendant dix jours vers l'est le long de la côte déserte des Éthiopiens Malais , puis trente-six jours dans la direction du midi , est tantôt nommé l'île , tantôt la presqu'île de Rachius ,

nous ne pouvons nous défendre d'y reconnaître Tap-ro-bane ou Selan-div (Ceylan), dont le chef suprême, sous le règne de l'empereur Claude, portait, au témoignage de Pline (1), le nom de Rachia (Radscha); et, à cet égard, les circonstances du voyage et la description de l'île ne peuvent laisser aucun doute. Une flotte tyrienne, composée de dix vaisseaux construits à grand' peine, mit à la voile sous le commandement de trois marins habiles. Un des Éthiopiens, désireux de revoir son pays natal, qui est indiqué par le nom de Lancapatus (2) qu'il portait, leur servait de guide.

Partant du golfe Élanitique, ils entrèrent dans la mer Rouge, où des tempêtes les contraignirent à aborder dans une île pour y attendre des vents favorables. Durant leur séjour dans cette île, ilsensemencèrent la terre et y firent la récolte, ce qui nous rappelle les Monsoons, qui dans la mer Rouge et l'océan Indien retardèrent

(1) H. N., VI, 24, 22.

(2) *Lanka* est le nom sanscrit de Ceylan.

si longtemps le voyage de la flotte de Salomon, jointe à celle des Phéniciens (I^{er} liv. des Rois, 10, 22), qu'elle ne put le terminer que dans l'espace de trois ans. Bremer nous assure (dans son livre intitulé *Découvertes* faites dans le domaine de l'antiquité, t. I, p. 149), qu'au rapport de Salt, durant le même intervalle de temps, les vents soufflent du sud au nord dans la partie septentrionale de la mer Rouge, et du nord au sud dans la partie méridionale, tandis qu'au milieu ils sont variables; voilà pourquoi aujourd'hui encore, comme l'affirme Niebuhr, les vaisseaux ne peuvent faire annuellement qu'un seul voyage entre Suez et Dsjidda. Il était dangereux de sortir de la mer Rouge avant le mois d'août, et, au témoignage de Pline, la violence des ouragans faisait redouter la mer voisine de Taprobane, surtout durant les cent jours qui suivaient le solstice. Pline ajoute qu'on ne pouvait naviguer dans cette mer plus de trois ou quatre mois (1), ce qui explique parfaitement

(1) *Nec plus quaternis (ou quam ternis) mensibus navigant.*

comment on a pu mettre trois ans à faire le voyage de Ceylan (1). Par la même raison, il fallait des marins aussi expérimentés que l'étaient les Phéniciens (livre I des Rois, IX, 27), pour ne point faire naufrage, comme cela était arrivé à Josaphat (2). Les vaisseaux qu'on avait employés à ce voyage étaient de la grandeur de ceux qui faisaient le trajet de Tartessus, et qu'on nommait vaisseaux tartessiens, circonstance qui a induit en erreur l'auteur de la Chronique, qui, dans le livre II, ch. 9, v. 21, et ch. 20, v. 36 et suivants, a fait de l'expédition d'Ophir une expédition à Tarschisch (Tartessus), et après lui Josèphe, qui, dans ses Antiquités judaïques (VIII, 7), suppose l'existence d'une mer tartessienne.

De pareilles conclusions nous permettent de conjecturer que le voyage de découverte, ordonné par Néchao, n'était qu'un voyage d'Ophir; car

(1) Voyez à ce sujet Bredow, *Recherches sur quelques points de l'histoire, de la géographie et de la chronologie anciennes*, chap. 2, p. 302.

(2) Liv. I, des Rois, 22, 49.

tout ce qu'Hérodote nous en rapporte (livre II, ch. 42) s'applique au voyage de Ceylan, et la manière dont Pline (1) parle du périple d'Hannon, que nous possédons encore, peut nous donner une idée de la facilité avec laquelle on a transformé des voyages de ce genre en voyages autour d'une partie du monde tout entière. C'est donc avec raison que Strabon (2) se moque de ces prétendus voyages autour de l'Afrique. Et ne voyons-nous pas que Pline lui-même (VI, 24, 22) mentionne, au sujet des ambassadeurs que le roi Rachia avait envoyés à Rome du temps de Claude, une circonstance sur laquelle on s'était fondé pour prouver la réalité du prétendu voyage autour de l'Afrique, exécuté par les Phéniciens, sous le règne de Néchao? « Ce qui les étonnait surtout, dit-il, c'était de voir leur ombre projetée sur notre terre, tandis qu'ils ne la voyaient pas sur la leur, c'était de voir le soleil se lever à gauche et se coucher à droite,

(1) II, 67.

(2) II, p. 98.

tandis que dans leur pays le contraire avait lieu. »

« *Maxime mirum iis erat, umbras suas in nostrum orbem cadere, non in suum, solemque a læva oriri et in dexteram occidere, potius quam e diverso.* »

Ce que Sanchuniathon nous raconte de l'ignorance où étaient les Éthiopiens de l'usage des voiles, est attribué par Strabon, XV, 1, 15, pag. 691, sur l'autorité d'Onésicritus aux habitants de l'île de Taprobane, tandis que les détails que nous transmet Pline sur Taprobane, ne sont point entièrement confirmés par Sanchuniathon, dont le récit est beaucoup plus conforme à l'état actuel de cette île (1). « Pour y arriver, dit-il, il faut traverser une mer parse-

(1) *Mare interest, radosum senis non amplius altitudinis passibus, sed certis canalibus ita profundum, ut nullæ ancoræ sidant; ob id navibus utrimque proræ, ne per angustias alvei circumagi sit necesse: magnitudo ad terna millia amphorûm. Siderum in navigando nulla observatio: septentrio non cernitur (Cf. Diod. Sic. II, 58) sed volucres secum vehunt, omitentes sæpius, meatumque earum terram petentium comitantur.*

mée de bas-fonds, et qui n'a pas plus de six pas de profondeur, mais qui dans certaines passes est tellement profonde, que les ancres ne peuvent y trouver le fond, ce qui oblige à donner deux proues aux vaisseaux qui y naviguent, afin qu'ils ne soient pas contraints à virer de bord dans ces passes si étroites. Le port de ces vaisseaux est d'environ trois mille amphores (1). Les navigateurs n'observent point les astres, car on n'aperçoit point le nord, mais ils emmènent des oiseaux qu'ils lâchent souvent, et ils suivent la direction que ces derniers prennent pour gagner la terre.

Cette dernière phrase nous rappelle les corbeaux et les pigeons que Noé laissa échapper de l'arche; peut-être même que les corbeaux, qui, suivant le récit biblique (liv. I des Rois, 17, 6) ont nourri le prophète Élie, n'étaient autres que des guides de ce genre qu'il suivait pour se procurer sa nourriture. Mais la description que Plin nous fait du détroit est contraire au récit de San-

(1) 58 tonneaux métriques.

chuniathon, qui nous représente l'île de Rachius comme une presqu'île, car, suivant lui, la contrée où l'on recueille les perles vers le nord-ouest communique avec le continent opposé par un isthme dans la largeur duquel s'élève un grand mur destiné à la défendre contre les incursions des barbares de la terre ferme. Il est aisé de reconnaître là le pont d'Adam, dont les deux passages n'ont que cinq à six pieds de profondeur.

Puisque les Phéniciens ont abordé à la côte occidentale de l'île, qui est précisément le point où arriva, au rapport de Pline, l'affranchi d'un certain Annius Plocamus; Bochart (1) a pu, non sans quelque probabilité, comparer le nom de Hippurus avec celui d'Ophir; on pourrait même à cet égard citer le Suphara d'Abulféda, ainsi que le Σουφείρ, Σωφείρα, Σωφίρα des Septante. Josèphe nous fournit une preuve frappante de la confusion qui peut s'introduire dans les notions géographiques et de l'erreur par suite de laquelle on rapportait au continent de l'Inde ce qui concernait l'île

(1) Geogr. sacr., 5, 1, 46.

de Ceylan, quand, en décrivant l'expédition de Salomon à Ophir (1), il dit « qu'on était arrivé dans le pays, qui portait jadis le nom de Sophira, mais qui était alors appelé la terre d'or, et qui est une partie de l'Inde. » Le nom de *Rochapatta*, donné à la résidence royale située dans l'intérieur de l'île, a une terminaison commune avec l'*Ulispada* que Ptolémée place au pied du pic d'Adam : cette terminaison correspond au mot *patam* ou *patnam*, usité aujourd'hui. Tap-robane paraît désigner, d'après la description que Kosmas en fait, une île de rubis, et c'est ainsi que nous retrouvons dans le golfe arabe une île de Topases. D'un autre côté, le nom de Paléogones, que Pline donne aux habitants de Ceylan, semble indiquer leur haute antiquité : et, en effet, au récit de Sanchuniathon, leur roi suprême descendait de Baaut, la matière primitive du monde, le chaos, dont les traces, appelées aujourd'hui le pied d'Adam, se voient encore sur la montagne.

(1) Antiq. Jud., VIII, 6.

L'hospitalité des habitants envers les étrangers qui arrivent par mer est célébrée dans tous leurs chants nationaux. Il est assez remarquable que l'histoire de Sanchuniathon nous montre à Ceylan l'existence d'un jeu qui n'est peut-être autre que la *marelle* d'aujourd'hui, où le dé perdu porte le nom de vache. C'est sans doute un fait assez curieux que de retrouver ce jeu dans une île où la tradition place l'invention du jeu d'échecs, et où le jeu de dames est encore aujourd'hui l'amusement favori des habitants. Dans la profanation de la bouse de vache commise par un Phénicien et par un Juif de Jérusalem, on reconnaît la profonde différence des religions.

De même que dans la Phénicie, un roi suprême commandait à quatre autres rois, nous voyons aussi Ceylan gouverné par quatre rois soumis au roi suprême, Rachius, leur frère aîné. Diodore (1) et Pline (2) rapportent également qu'à Taprobane, l'aîné de la famille royale hé-

(1) II, 58.

(2) VI, 24 (22).

ritait de la dignité de grand roi. Les quatre autres rois occupent non-seulement des territoires différents, ils sont encore distingués par les quatre principaux produits, que chacun d'eux envoie en tribut au grand roi.

Le grand roi, établi au centre de l'île, possède l'or des montagnes;

Le premier des autres rois règne au sud, et possède les éléphants des forêts;

Le second, à l'ouest, récolte la cannelle de la plaine fertile;

Le troisième, au nord, recueille les perles sur le rivage de la mer;

Enfin le quatrième, à l'est, les pierres précieuses sur les bords des fleuves.

Quelque fabuleuse que paraisse une pareille division de territoire dans une île qui n'a que douze journées de longueur sur six de largeur, elle est néanmoins parfaitement conforme à la vérité, bien qu'aucun Grec, aucun Romain, ni Ptolémée, ni Cosmas, ne fasse mention de la cannelle, qui est le produit principal de l'île, et qui n'est nulle part ailleurs d'une aussi bonne

qualité. Denys le Périégète (1) ne signale Taprobane que comme *mère des éléphants*, et, chez les Romains, le nom de *Regio cinnamomifera* est donné à un tout autre pays situé sur la côte orientale de l'Afrique. Je pense également que l'*île d'Or* de Denys (2) et de Ptolémée n'est autre que Taprobane, car l'or que Josaphat voulait envoyer chercher, surtout à Ophir (3), était apporté en si grande quantité, que du temps de Salomon (4) on ne faisait plus aucun cas de l'argent, et que Joram put revêtir d'or sa garde, qui, sous Bimalus, portait des cuirasses d'argent.

Déjà Onésicrite et Mégasthène, au témoignage de Pline, avaient parlé avec éloge de la beauté des éléphants, des perles et des pierres précieuses que produisait l'île de Ceylan, et le même Pline nous raconte que dans les fêtes la chasse aux éléphants

(1) v. 593.

(2) v. 589.

(3) I. Liv. des Rois, ch. XXII, 49.

(4) Ibid. ch. X, 21.

et aux tigres était un des plus agréables divertissements. Le voyageur mahométan, Ibn Batuta, qui avait assisté à une chasse de ce genre, rapporte, d'accord avec Sanchuniathon : « Que le grand roi avait un éléphant blanc qu'il montait aux jours de fête et que l'animal était orné de quelques-uns de ces beaux rubis que l'on trouve partout à Ceylan. » Ptolémée atteste aussi que les éléphants se trouvaient dans le midi de l'île. On sait généralement que l'on récolte la cannelle à l'ouest, et que c'est au nord que se fait la pêche des perles. Enfin nous voyons encore dans Ptolémée que la plupart des fleuves, sur les bords desquels on recueillait des pierres précieuses, se jetaient à l'orient dans la mer. Au moyen-âge, les mahométans allaient chercher l'ivoire et les éléphants à Point-Gales, la cannelle et les pierres précieuses à Colombo, les perles à Cudramalle.

L'importance du pays nouvellement découvert engagea le roi Joram à faire graver sur une colonne placée dans le parvis du temple de Melicerte à Tyr, une relation de tout le voyage, avec un catalogue des pays alors connus. Ce

monument nous présente un tableau complet du commerce des Phéniciens au temps de Salomon, ainsi qu'une statistique exacte des forces militaires de Tyr. J'en donnerai ici un aperçu sommaire, d'autant plus que, précisément dans les parties les plus importantes de l'ouvrage de Sanchuniathon, les notes explicatives de l'éditeur sont beaucoup plus rares que dans le premier livre, consacré tout entier aux traditions mythiques. Jetons d'abord un regard général sur les forces de la Phénicie, nous voyons, d'après le calcul suivant, qu'elles se montaient à 250,000 hommes de différentes armes, plus 180 chariots garnis de faux, et 643 bâtiments de guerre.

I. — *Continent de la Phénicie.*

	Combattants.	Lanciers.	Chariots armés de faux.	Vaisseaux de guerre.	
1. Tyr.	60,000	1,000	80	100	Avec un nombre infini de vais- seaux de trans- port. Avec 500 archers.
2. Sidon.	40,000	1,000	20	60	
3. Byblos	20,000	2,000	20	85	
4. Béryte	10,000	1,000	40	30	
5. Aradus	8,000	1,000	20	50	
6 Habitants de la montagne . .	30,000	»	»	»	» 2,000 »
Total. . .	168,000	6,000	180	325	2,500

II. — *Iles et colonies.*

	Combattants.	Bâtiments de guerre.	Archers.
1. Cittium dans l'île de Chypre. .	10,000	60	500
2. Masuda	4,000	20	
3. Rhodes.	3,000	10	
4. Machira dans l'Asie mineure .	5,000	20	
5. Supha.	2,000	10	
6. Zoara.	1,000	10	
7. Sale.	1,500	8	
8. Ozyne.	2,000		
9. Béthomalkrot	1,200	15	
10. Masaba	500		
11. Kasra	800		
12. Mapiza en Crète	3,000	15	100
13. Mapristor.	1,400	6	
14. Gadirra ou Cythère	7,000	30	2,000
15. Mazaurisa ou la Sicile. . . .	11,000	38	
16. Mylita ou Malte	2,000	15	
17. Maphyle dans le pays de Tenga.	4,000	36	
18. L'Ersiphonie ou Ligurie . . .	12,000	25	
Total.	71,400	318	2,600

Il faut ajouter, à ce tableau, une petite ville située sur le détroit qui sépare Cyton et Gadyla, la Corse et la Sardaigne (1), et les Tartessiens, qui, bien que gouvernés par leur propre roi Nausitanus, fils de Charon, amenaient néanmoins aux Tyriens, dans le cas d'une guerre maritime, des secours considérables en vaisseaux de toute espèce.

Quant à l'étendue du territoire que possédait chacun des états mentionnés ci-dessus, il est difficile de s'en faire une idée précise; nous ne connaissons que les noms de quelques villes qui en faisaient partie. Ainsi nous trouvons, dans le territoire de :

Tyr. — Les villes de Hysora, Mainé, Silyphe, Béthobarkas ou Béthataba, et Ramasé.

Sidon. — Monychus, Jauphé, Moyra, Dibon, Nébra et Soate.

Byblos. — Asmunia, Jasudé, Nébité et Nébra des Bybliens.

(1) En hébreu, *Katon* et *Gadol*.

Béryté. — Arbé, Isbas, Sydrobal et Béthas-taroth.

Aradus. — Arboze, Casauron, Ityna, Délibas et Asypotia, avec les oracles Misybata.

Chez les habitants des montagnes. — Les villages de Gabara, Oryx, Gadra et Momigura.

Si nous devons entendre, sous le nom d'Hysora, l'Ἀσώρα mentionné par Josèphe, cette capitale de toutes les petites principautés du Chanaan septentrional fut réduite en cendre sous le roi Jabin par Josué (1), et elle devint, ainsi que Rama et d'autres places fortes, le partage de la tribu de Nephthali, dont le territoire s'étendait de Helaph, en Syrie, jusqu'à Lakum sur le Jourdain (2); mais cent vingt ans plus tard, Barak et Débora furent de nouveau forcés de combattre un roi Jabin (3). Salomon fortifia la ville de nouveau (4), quand il offrit au roi Hiram vingt villes de la Galilée; néanmoins, elle fut prise par

(1) Jos. ch. XI, 1-13. — Hysora, en hébreu, *Hazor*.

(2) Jos. ch. XIX, 32 — 39.

(3) Juges, ch. 4.

(4) I. liv. des Rois, ch. IX, 15.

Tiglath-Piléser, lorsqu'il fit la conquête de Gilead, de la Galilée, ainsi que tout le pays de Nephthali, et qu'il emmena les premiers captifs d'Israël en Assyrie (1).

Parmi les villes de Sidon, Jauphé (*Yafô*) paraît être Joppé ou Jaffa, sur les frontières du territoire de la tribu de Dan (2). Le roi de Tyr, Hiram, y fit transporter, des sommets du Liban, le bois dont il fit présent à Salomon pour la construction du temple (3), ce qui eut également lieu lors de la fondation du nouveau temple sous Cyrus, roi des Perses (4). C'est en se rendant de cette ville à Tarschisch (5) que Jonas fut dévoré par une baleine.

Moyra doit être le *Mearah* de la Bible (6), que l'on croit être la caverne tyrienne dont il est fait mention dans les guerres des croisades, comme

(1) II liv. des Rois, ch. XV, 29.

(2) Josué, ch. XIX et suiv.

(3) Chron. II, 2°, 16.

(4) Esdras III, 7.

(5) Jon. III.

(6) Jos. XIII, 4.

d'une forteresse imprenable entre Sarepta et Sidon. Dibon (*Dibon*), selon Sanchuniathon, était la résidence des enfants du roi; l'une des deux villes du nom de Nébra, appartenait aux Bybliens. On donnait le nom de Nébité (*Nefet*) aux vallées fertiles et aux montagnes riches en baume, qui, avec leurs villages, furent données par les Bybliens à Kidmon, aïeul maternel de Sanchuniathon, en récompense de ses hauts faits. De Kidmon, ce territoire passa à l'aîné de ses petits-fils, nommé Agmon. Jasudé était la patrie d'Adonilibnas. Quant aux autres lieux, il est difficile d'en rien dire de certain, bien que des noms semblables se retrouvent dans la Bible.

Parmi les autres colonies déjà mentionnées qui furent fondées par Bimalus, Cittium, qui, à une époque plus récente, sous la domination des Grecs, fut toujours habitée par les Phéniciens, avait été bâtie par Démaroon, puis détruite par les habitants des montagnes peu de temps avant l'événement de Bimalus. Masuda (*Matsod*), autre colonie attribuée à Bimalus, dans la partie occidentale de l'île, n'est peut-être autre chose

que Amathonte (Amathus), dans le territoire de laquelle se trouve le mont Olympe, d'où brillait aux yeux des navigateurs l'énorme autel de Kronos ou Ilus. La ville que les Sidoniens avaient fondée à Rhodes étant située dans la partie la plus stérile de l'île, fut bientôt abandonnée par eux, et la population se répartit dans un grand nombre de villages. Sur la côte opposée, qui était plus fertile, ces mêmes Sidoniens bâtirent Machira, Supha, Zoara; les Aradiens, Sale; et les Tyriens, Ozyne, Béthomalkrot, Mosaba et Kasra. Tous avaient à combattre les barbares du Nord, qui possédaient des vaisseaux aussi grands que les leurs.

En Crète, Bimalus, roi de Sidon, avait fondé Mapiza, dont le véritable nom était peut-être *Mifrats*; car les Tyriens, ayant de leur côté fondé un établissement dans l'île, l'appelèrent Mapristor (*Mifrats tor*) pour la distinguer de la ville des Sidoniens. Les Mapizéens fondèrent Gadirra ou Cythère, qui reçut son nom de l'enclos du temple d'Astarte. Si les forces que fournissait cette île nous paraissent trop considérables, nous ne

devons pas oublier que les Gadiréens possédaient, sur la côte opposée, beaucoup de villages et de châteaux forts. A quatre journées de là, en naviguant vers l'ouest, on arrivait à Mazaurisa (*Metsar eschah*, le territoire du volcan ou la Sicile), où les Sidoniens et les Tyriens habitaient six villes, Nasbos de Mélicerte, Jamnia, Jitron, Malkuba, Ophalé et Moraba, ainsi qu'un grand nombre de villages. Il serait inutile d'en vouloir fixer la position, quand on lit dans Thucydide (1) : « Les Phéniciens se sont établis sur toutes les côtes de la Sicile, après s'être emparés des promontoires et des îles adjacentes pour commercer avec les Sicules ; mais lorsque les Grecs y eurent abordé en grand nombre, ils abandonnèrent la plus grande partie de leurs établissements, et se réunirent pour habiter Motyé, Soloïs et Panorme, dans le voisinage des Élymes. »

Mylita, distante de Moraba (*Maarabah*) en Sicile, d'un peu plus d'une journée, avait été fondée par Bimalus, mais ne renfermait que des

(1) VI, 2.

villages avec des autels dédiés à Astarté Mylité. Cependant, dans une inscription de Malte, on lit aussi le nom de Mélicerte, dieu tutélaire de Tyr (*Melkart baal tsor*). Sanchuniathon nous apprend que cette île importante fut possédée, tantôt par les Sidoniens, tantôt par les Tyriens. De ce point on allait à Maphylé (*Maflah*) dans le pays de Tenga, contrée vaste, mais déserte, à cause de l'ardeur des rayons du soleil, et du manque d'eau qui se faisait sentir sur certains points. Cinq colonies y avaient été détruites par les Libyens indigènes. Les habitants, qui avaient survécu à ce désastre, s'étaient rassemblés dans un lieu qu'habitaient en commun les Aradiens, les Bybliens et d'autres.

Dans l'Ersiphonie (*Erets tsafon*), ou le pays au nord de la Sicile, de la Sardaigne et l'île de Corse, les Sidoniens avaient établi quatre colonies pour se fortifier contre les Tartessiens, qui avaient toujours résisté avec succès à toutes les tentatives faites pour les soumettre. Les Sidoniens bâtirent aussi une petite ville sur le détroit qui sépare la Sardaigne de la Corse. De cet établisse-

ment, en passant près de l'île déserte de Leithana et des îles d'Obibakros, on arrivait en dix jours à Tartessus, qui était situé sur le détroit qui conduit dans l'Océan. Les Tartessiens, descendants de Mélicerte et alliés de Tyr, s'étaient maintenus indépendants; ils habitaient cinq grandes villes, ainsi que beaucoup de villages, dont deux surtout, Ardiabé et Ophilé, possédaient de riches mines d'or et d'argent. La navigation des Phéniciens dans l'Océan n'était pas à cette époque aussi étendue qu'elle le fut plus tard (1). Les Phéniciens ne se hasardaient alors, ni au nord ni au midi, au delà du promontoire des orages, appelé Tiborsypha (*Tabbour soufah*), bien qu'à l'ouest ils eussent aussi découvert, à une distance de dix journées, les îles Hyresa (*Hourescha*), Hyrizima (*Har etsim*), Mazau-

(1) Pline — H. N. II, 67. *A Gadibus columnisque Herculis, Hispaniæ et Galliarum circuitu, totus hodie navigatur Occidens. — Alio latere Gadium, ab eodem Occidente, magna pars meridiani sinus, ambitu Mauritanix, navigatur hodie.*

risa (*Metsar escha*), Igydula (*Iy gedola*) et les Imyrchakines (*Iy hammer khokim*) (1).

Voilà jusqu'où s'étendaient déjà, au dix-huitième siècle avant notre ère, les connaissances des Phéniciens à l'ouest. Mais à l'est, ce fut seulement Okalothon, le grand-père de Sanchuniathon, qui établit quelques exilés de Tartessus à Tarse en Cilicie, où depuis longtemps les Bybliens avaient abandonné leur antique colonie ; mais au bout de dix années le siège de Tyr, en le privant des secours de la mère-patrie, rendit sa position si difficile, qu'il fut contraint de ramener ses colons dans l'île de Chypre. Quand vers la fin du dix-septième siècle Tyr triompha de Sidon, la colonie établie sur le détroit de Sicile se vit réduite à une position plus malheureuse encore.

Parmi les peuples voisins de Tyr Joram comptait au nombre de ses alliés les Cérates ou Philistins, les Juifs, les Arabes, les Égyptiens, les Damascènes et les Hamathéens. Au

(1) Voyez Esaï. XXIII, 6.

nord on connaissait les Arméniens, les Phrygiens, les Lydiens, et plus loin les Gambres (*Gomer*, Κιμμέριοι), habiles à travailler l'airain, et les Amydones (*Amutsim*, Ἀμύζονες), et à vingt journées de distance des Mèdes les Titans féroces, et à moitié nus, qui, habitant autour d'un grand lac (la mer Caspienne), allaient chercher en Médie des chevaux blancs, auxquels ils rendaient les honneurs divins. Les mythes du premier livre nous apprennent quels étaient ces Titans. Il y est dit que d'Agros et d'Agrotès descendaient les cultivateurs et les chasseurs, qu'on appelait Alètes et Titans.

On pourrait comparer les Alètes (les errants) avec Jabal (1), qui le premier se livra à la vie nomade, et les Titans avec Meschech et Thubal (2), soit que l'on prenne le nom de Titans dans le sens d'après lequel Ezéchiel (3) compte Meschech et Thubal au nombre des barbares précipités dans l'enfer, après avoir été la terreur

(1) Gen. IV, 20.

(2) Gen. X, 2; Ezech. XXVII, 13; XXXII, 26; XXXVIII, 2 et suiv., XXXIX, 1.

(3) Ch. XXXII, 26.

des mortels, soit enfin en les considérant comme des hommes armés de l'arc, d'après l'étymologie grecque du nom de Titans que l'on faisait dériver de τῶξα τιτάλευν ; c'est ainsi que les Hébreux désignent les peuplades scythiques par l'expression *Meschah hakkeschet*. Cette dernière opinion est la plus probable, leurs frères étant des nomades errants, et leur chef suprême Gog, établi dans le pays de Magog (1), portant l'arc et les flèches. Magog ou Madschudsch, dans les langues arabe et persane, ne diffère point essentiellement de Meschech, comme on le voit par le passage du psaume CXX, 5, où Meschech marque les confins du nord, comme Kédar (nom que portait aussi le navigateur tyrien qui a découvert l'île de Ceylan) désigne le midi le plus reulé. Dans le périple de Joram, nous trouvons dans les contrées méridionales les plus éloignées le pays des Éthiopiens, nom commun aux nègres du Nil, habitant au-dessus de l'Égypte, et aux Malais cuivrés, établis près de l'île de

(1) Ezech. XXXVIII, 2 ; XXXIX, 3.

Ceylan. La Chersonèse de Rachius, où l'on voyait le soleil sortir des ondes de la mer, est indiquée comme la limite du monde à l'orient. Les autres peuples orientaux, avec lesquels on entretenait des relations, étaient les Babyloniens et les Mèdes.

Après la mort de Joram, Sydyk régna pendant quarante-deux ans à Tyr. C'est lui qui transporta de Tyr dans cette ville l'école fondée par Belirus à Sidon. Sanchuniathon ne nous a pas transmis d'autres détails sur ce roi, parce qu'à la même époque, Adonilibnas, le fondateur de la dernière dynastie de Byblos, monta sur le trône. La succession des rois de cette ville peut, il est vrai, être établie, sans peine, jusqu'à la fondation de Carthage, au moyen des fragments de Ménandre d'Ephèse, que Josèphe nous a conservés, et que Scaliger a joints à son ouvrage, *de Emendatione temporum*, p. 5; mais dès le commencement nous nous trouvons arrêtés par un récit incompatible avec celui de Sanchuniathon. En effet, Ménandre, d'accord avec Dios, cité également par

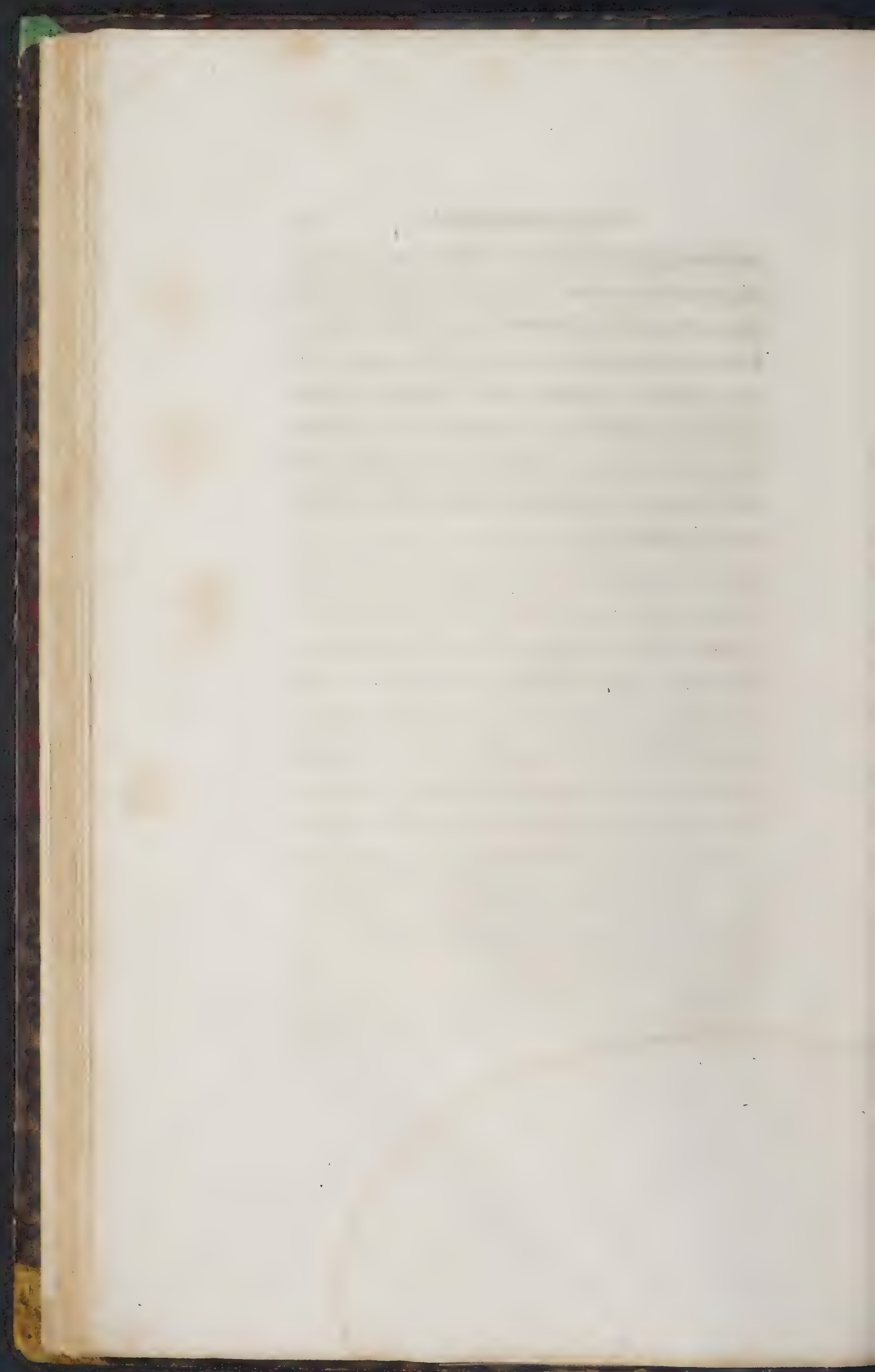
Josèphe, fait d'Iromus un fils d'Abibalus, qui, après avoir vécu 53 ans et en avoir régné 34, eut pour successeur Baleazar, mort à l'âge de 43 ans, après avoir occupé sept ans le trône. Cette différence dans les noms pourrait à la rigueur s'expliquer par cette circonstance, que nous retrouvons aussi quelquefois dans Sanchuniathon deux noms de roi ou de ville, et que Joram lui-même était appelé par les Tyriens Hierbas, de même qu'Achis, roi des Philistins, du temps de Saül (1) porte, dans le titre du psaume XXXIV, le nom d'un roi contemporain d'Abraham, appelé Abimélech (2). Mais dans ce cas, pour mieux concilier les récits de Ménandre et de Sanchuniathon, il faudrait aussi admettre, que le premier, ainsi qu'il est arrivé à Josèphe dans son calcul sur l'époque de la construction du temple de Salomon (3), aurait confondu la durée du règne de ce roi avec son âge, bien que, même à l'aide de cette supposition,

(1) I. Sam. XXI, 10; XXVII, 2.

(2) Gen. XX, 2; XXVI, 1.

(3) Scaliger, op. cit. p. 29.

nous ne puissions encore obtenir une concordance parfaite entre les deux écrivains. Il serait plus convenable d'admettre que Ménandre et Dius avaient pris des rois de Béryte pour des rois tyriens, attendu que Porphyre désigne également Abibalus et Sanchuniathon comme Bérytiens, bien que d'autres erreurs plus graves de Porphyre ne permettent guère de s'appuyer sur cet auteur.



INTRODUCTION.

§ 1.

Jusqu'à ce jour on avait pensé, et tout semblait justifier cette opinion, que la littérature des Phéniciens avait entièrement disparu; car, si l'on excepte quelques inscriptions peu intéressantes ou presque inintelligibles, que nous restait-il de cette littérature? La traduction grecque du périple Hannon, et deux ou trois phrases en langue punique, que Plaute, dans son *Pœnulus*, fait prononcer par le Carthaginois Hannon. Encore ce fragment est-il un document d'autant plus incertain, que ce n'est pas un Carthaginois qui parle, mais bien un Romain, qui, selon toute vraisemblance, n'avait pas une connaissance fort étendue

de cette langue. Ajoutons encore, pour ne rien omettre, la cosmogonie de Taaut, citée par Eusèbe, mais que l'on regarde avec raison comme suspecte.

Ainsi, par un caprice aussi bizarre qu'injuste, le temps semblait avoir détruit toute la littérature d'un peuple auquel on attribue généralement l'invention de l'écriture, et par conséquent les plus anciens monuments écrits. Mais nos plaintes vont cesser. Le vieillard de Byblos a enfin quitté les murs solitaires du cloître, où il avait été enfermé durant tant de siècles; il va nous révéler des faits depuis trop longtemps oubliés. Ce ne sera point, il est vrai, dans la langue de sa patrie qu'il nous fera ce récit intéressant, depuis des siècles elle est perdue pour nous (1); mais il aura un interprète digne de lui dans son compatriote

(1) Elle cessera de l'être quand M. Gesenius aura publié le livre dont le prospectus a été répandu au mois de février dernier, et qui a pour titre : *Scripturæ linguæque Phœnicæ monumenta, etc., illustravit Guil. Gesenius. (L.)*

Philon, dont nous croyons devoir nous occuper avant tout.

§ 2. PHILON.

Philon, comme nous venons de le dire, est le traducteur de l'Histoire de Sanchuniathon, dont nous ne connaissons que quelques fragments conservés par Eusèbe dans sa Préparation évangélique (livre I, chap. 6 et 7)(1), mais dans un état de falsification si manifeste, que quelques critiques (2) ont émis l'opinion que Philon n'avait pas traduit ce livre, mais qu'il l'avait composé. Ils appuyaient leur opinion sur cette circonstance, que le nom de Sanchuniathon n'a été prononcé par aucun auteur avant

(1) Ces fragments ont été recueillis et publiés par M. Conr. Orelli (Leipzig, 1826, in-8°), avec un résumé des différentes opinions auxquelles ils ont donné lieu. (L.)

(2) Notamment J. H. Ursinus, Ant. Van Dale et H. Dodwell. La haute antiquité de ce livre a été défendue par Cumberland dans son écrit *On the Cosmogonie of Sanchuniathon*.

le second siècle (1), que la chronologie des fragments est inexacte, et qu'enfin on y découvre des idées qui appartiennent à une époque beaucoup plus récente. Le premier argument n'a aucune force. De ce qu'un ouvrage n'est point cité, on ne saurait en conclure qu'il n'existait pas. Les livres des Hébreux, des Perses et des Indiens ne sont point cités dans les écrits des Grecs et des Romains, niera-t-on pour cela leur ancienneté? L'objection tirée de l'inexactitude des dates n'est pas plus sérieuse; car comment s'attendre à une chronologie exacte dans l'un des premiers documents écrits d'un peuple, dans une cosmogonie? C'est au contraire une preuve d'authenticité; car si Philon eût été un faussaire, il n'eût pas manqué de chercher à donner à son œuvre l'apparence d'une plus grande vérité, en y introduisant une chronologie d'une exactitude rigoureuse. Enfin, le troisième re-

(1) Athénée est le premier qui en fasse mention, liv. III, ch. 37. (L.)

proche qui, dans l'état du texte reproduit par Eusèbe, pouvait conserver une certaine force tombe entièrement aujourd'hui devant l'original, qui n'est point défiguré par les omissions et par les interpolations d'Eusèbe, et dans lequel ce qui appartient à Philon est séparé du texte de la manière la plus distincte. En effet, à la suite de chacune de ses explications, le traducteur a soin de nous prévenir qu'il revient à l'original par cette formule précise : « Sanchuniathon dit » ; en sorte que nous avons toujours le texte de Sanchuniathon pur de tout mélange.

Philon annonce en général l'intention de reproduire son auteur avec la plus scrupuleuse fidélité ; souvent même il sacrifie la pureté du langage grec au désir de conserver à certains passages leur coloris particulier. Par-là il nous offre une copie exacte de l'original, et nous permet de reconnaître dans sa traduction jusqu'au caractère différent des sources auxquelles Sanchuniathon avait puisé. On reconnaît encore cette fidélité du traducteur dans le

seul passage qui soit répété deux fois dans l'ouvrage (1), car, bien que l'ordre des mots et le choix des expressions présentent quelques différences, une traduction des deux passages dans la langue de l'original devait reproduire le même texte. Nous pouvons donc admettre que nous possédons dans l'ouvrage de Philon une traduction extrêmement fidèle de l'original phénicien.

(1) Livre VIII, 4, Joram dans son catalogue des villes phéniciennes, rapporte, à l'occasion de la description de Sidon, la première moitié d'un ancien chant qui se trouve en entier livre IV, ch. 10. En voici la traduction avec les variantes : « La mer (IV, 10. θάλαττα; VIII, 4. πόντος) t'a-t-elle rejetée sur le rivage (ἀκτὴν — ἡύνα) comme une perle brillante, ou bien es-tu née du ciel, astre lumineux (αὐγῆς — φωσφόρος)? Le continent brille de ton éclat, et la mer (θάλαττα — κύματα) réfléchit ta beauté. O reine des flots! quand tu vois ton peuple naviguer, tu te réjouis comme une heureuse mère à la vue de ses enfants. Mais jette tes yeux au loin, et des larmes rouleront sur tes joues et baigneront le sol, et la mer retentira de tes chants plaintifs; car tes trirèmes ont été brisés à Tartessus, et les plus braves de tes fils, étendus morts sur un rivage lointain, sont la proie des vautours et des poissons. » On voit que les différences des deux passages ont tout à fait insignifiantes.

Mais Philon s'adressait à un public grec, peu familiarisé avec l'antique simplicité des récits orientaux. Il dut donc, pour plaire à ses lecteurs, s'efforcer de donner à l'ensemble un coloris grec, et dans cette intention il place en tête de chaque livre, à l'exemple de Xénophon dans sa *Retraite des Dix mille*, un résumé succinct de ce que renfermait le livre précédent, mais il a toujours soin de le séparer du texte de Sanchuniathon par la formule indiquée plus haut. Ces résumés, et l'explication qu'il donne de quelques termes phéniciens, sont les seules additions qu'il ait faites à l'original, du livre II au livre IX.

§ 3. SANCHUNIATHON.

Nous avons déjà dit plus haut que quelques savants avaient complètement nié l'existence de Sanchuniathon, et regardé comme faux les écrits qui lui sont attribués. D'autres ont émis des opinions si étranges sur sa per-

sonne et sa haute antiquité, qu'il est presque devenu un personnage mythique. Le hasard ne nous ayant fait connaître que la partie la plus ancienne de son histoire, certains écrivains, séduits par la couleur simple et antique de la cosmogonie, supposèrent que l'auteur était contemporain de Moïse, d'autres prétendirent qu'il vivait 1200 ans avant Jésus-Christ, d'autres, enfin, à une époque antérieure à la rédaction du Pentateuque. Sans rectifier ces diverses opinions, nous allons réunir ici les documents isolés que, dans le cours de son ouvrage, l'auteur nous fournit sur lui-même et sur sa famille.

Sanchuniathon était issu d'une famille noble de Byblos. Ses ancêtres, autant qu'on peut en juger, étaient des hommes distingués qui occupèrent les premières dignités à Byblos. Son père était Kusabas, fils d'Okalothon, et son grand-père, du côté maternel, s'appelait Kidmon. Occupons-nous d'abord de sa famille.

Son grand-père, Okalothon, fut chargé par le roi de Byblos de conduire une colonie d'exilés de Tartessus. Ces derniers s'étaient adressés au roi de Tyr pour qu'il leur assignât des terres. Le roi les renvoya aux Bybliens, qui possédaient en Cilicie, en face de l'île de Chypre, un établissement abandonné depuis longtemps. Ils y envoyèrent les exilés, qui vinrent s'y fixer sous la protection de la flotte des Bybliens, commandée par Okalothon. Ce dernier, voyant les mauvaises dispositions des indigènes, se hâta d'entourer la ville de murs, et des hostilités ayant éclaté après le départ de la flotte, il sut se maintenir avec succès, malgré le nombre supérieur de ses ennemis, auxquels il n'avait à opposer que les faibles ressources de la colonie (1).

(1) Cette colonie portait le nom de Tartessus (Cf. V, 9) ou Tarsis, suivant la prononciation phénicienne (VIII, 15) parce que le plus grand nombre de ceux qui la composaient étaient Tartessiens. Et comme plus tard on retrouve dans cette contrée la ville de Tarse, la conformité des deux noms

Malgré l'insuffisance de ses forces (car les secours qu'il recevait de Byblos étaient tout-à-fait insignifiants), il résista pendant dix ans aux attaques de ses ennemis, jusqu'à la première année du siège de Tyr. Mais alors, la flotte byblienne ayant été appelée au secours de la ville assiégée, Okalothon dut renoncer à l'espoir d'être secouru par la métropole. Il ne songea plus qu'à sauver la vie et les propriétés des colons. Il abandonna donc la ville, et en transporta les habitants dans l'île de Chypre, et les ramena de là dans sa patrie. Peu de temps après il mourut dans un âge très-avancé, du chagrin que lui causa la mort prématurée de son fils Kusabas. Il trouva un biographe dans un certain Bardatès (voy. IX, 10, et V, 9).

Le père de Sanchuniathon, Kusabas, se

ne permet pas de douter que cette ville ne soit l'ancienne colonie des Tartessiens qui, plus tard, fut rebâtie dans des temps plus tranquilles, alors que la métropole put envoyer des secours plus considérables.

distingua également dans une expédition où il réduisit le premier les montagnards rebelles. En mémoire de cet exploit, il érigea un autel à Kronos, et lui consacra un champ et un bois, d'où les prêtres tiraient ce qui était nécessaire à leur subsistance. Il mourut, comme nous venons de le rapporter, avant son père, laissant deux fils, Agmon et Sanchuniathon qui était le plus jeune (liv. VI, 6).

Il paraît qu'après la mort de leur père, Agmon et Sanchuniathon restèrent sous la tutelle de leur grand-père maternel, nommé Kidmon. C'était un homme d'un haut mérite, également distingué comme guerrier et comme écrivain (1); il fut chargé, entre autres missions, de lever le contingent des îles et des colonies, et d'amener l'armée auxiliaire des Tartessiens (liv. II, 15). Il s'acquitta de cette mission d'une manière

(1) Il est dit au livre IX, chapitre 10, qu'il avait composé des mémoires sur le siège de Tyr, où il avait joué un rôle important

brillante, et rendit pendant toute la durée du siège les services les plus éminents. Pour l'en récompenser, les Bybliens lui donnèrent à son retour (VI, 6) la ville de Nébita, avec les villages adjacents, et un territoire, dont les montagnes produisaient du baume en abondance, et dont les riches vallées étaient fertiles en blé. Cette principauté passa à un petit-fils de Kidmon, nommé Agmon, frère aîné de notre Sanchuniathon (VI, 6).

Nous savons fort peu de chose sur le compte de ce dernier. Car, bien que dans son ouvrage il s'étende avec complaisance sur sa famille, il ne nous apprend cependant que peu de chose sur lui-même. Son grand-père Kidmon l'avait emmené avec lui à Tyr. Il assista au départ d'Okalothon, et fut témoin des fêtes qui, la veille de l'embarquement des Tartessiens, furent célébrées dans le temple de Mélicerte par les matelots et par le peuple rassemblé (II, 15). Comme il était fort jeune à cette époque, nous pou-

vons en induire que son ouvrage fut composé vers le milieu du sixième siècle avant notre ère. A l'époque où il le rédigea, Sanchuniathon occupait l'une des charges les plus distinguées de Byblos : il était secrétaire du roi ; son grand-père Okalothon avait précédemment rempli le même emploi (IX, 10).

Nous sommes forcés de nous contenter de ce peu de renseignements sur notre auteur ; mais ils suffisent pour rectifier ou réfuter les opinions qui, jusqu'à ce jour, ont été émises sur son compte. Parlons maintenant de son ouvrage.

§. 4. SUR LES OUVRAGES HISTORIQUES DE SANCHUNIATHON.

L'auteur avait entrepris, soit par l'ordre du roi de Byblos, soit de son propre mouvement, d'écrire l'histoire de sa ville natale dans les temps les plus reculés ; et, comme

les ouvrages historiques alors connus n'embrassaient que la dynastie qui occupait le trône à cette époque, il dut conduire son récit jusqu'au temps où les autres historiens avaient commencé le leur. Dans ce dessein, il s'occupe d'abord de l'origine du peuple byblien, ou plutôt, suivant un usage antique, de la création de toutes choses. Il nous raconte les événements arrivés dans sa patrie depuis cette époque reculée jusqu'au temps où Adonilibnas, chef de la dynastie contemporaine, monta sur le trône. Ainsi nous avons avant tout une histoire de Byblos. Mais comme de très-bonne heure les Sidoniens, et plus tard les Tyriens, obtinrent l'hégémonie, l'histoire de ces villes importantes, qui exercèrent une si grande influence sur le sort de toute la Phénicie, ne pouvait être naturellement passée sous silence. Il arrive même que souvent l'histoire de ces deux états domine tellement le récit de Sanchuniathon, que l'on perd tout à fait de vue la chronique byblienne, et

que l'on se croit parfois transporté au milieu de Sidon et de Tyr. L'auteur nous raconte aussi les événements arrivés chez les peuples étrangers, qui s'étaient trouvés en rapport, soit avec Byblus, soit avec la Phénicie en général, comme par exemple l'histoire de Hamath (III, 10), de Damas (IV, 5), de l'Égypte (III, 15, 16), la migration des Juifs (IV, 6-8), etc. L'ouvrage de Sanchuniathon remplit ainsi plusieurs lacunes dans nos connaissances historiques.

Le style de l'auteur n'est pas toujours le même, ce qui est une preuve évidente que les sources ont souvent été copiées textuellement. Dans les morceaux les plus anciens il offre un cachet antique, il est bref et parfois obscur; dans ce qui est plus récent, il règne plus de clarté, et les détails sont plus nombreux. Partout la diction est noble et naturelle, et nous rappelle les anciennes chroniques des Juifs. Néanmoins, l'esprit qui règne dans les productions de ces deux peuples si voisins, et de même

origine, est très-différent; la raison en est simple : chez les Hébreux, l'art d'écrire était presque exclusivement le partage des prêtres; chez les Phéniciens plus civilisés, au contraire, les hommes de toutes les conditions s'occupaient des travaux de l'esprit (1). Cela seul suffit pour expliquer la différence notable que présentent les ouvrages des deux peuples. Les prêtres juifs, écrivant dans un esprit de théocratie, relevaient leur peuple aux dépens de tous les autres qu'ils accablaient d'un profond mépris. Ce point de vue étroit ne se fait nullement remarquer dans notre auteur : la haine nationale, telle qu'elle éclate presque à chaque pas chez les Juifs, quand il est question des Moabites, des Ammonites, des Cananéens et des autres

(1) Les femmes aussi se livraient à l'art d'écrire ; c'est ce qu'indiquerait le chant de Nama, lors même que cette dernière n'en serait pas l'auteur, et qu'on répugnerait à attribuer une telle composition à une femme. Du reste, ce qui prouve qu'aucune profession n'était étrangère aux occupations littéraires c'est le passage (IX, 10), où parmi les historiens de Byblos figurent un soldat et un cabaretier (κατάπηλος).

peuples du voisinage, est totalement étrangère à notre auteur. Il rend hommage à ce qu'il y a de bien, même chez ses ennemis, et, en parlant des Hébreux, il les loue de leur courage et de la simplicité de leurs mœurs (VI, 6).

On conçoit qu'il ne faut pas s'attendre ici à une œuvre d'art. Le livre de Sanchuniathon est une chronique. Les faits y sont racontés d'une manière simple, sans aucun raisonnement; tout est abandonné à l'appréciation du lecteur. Aussi l'auteur ne se renferme pas exclusivement dans le récit de ces événements importants qui décident du sort des peuples et des états, mais, à la manière des chroniqueurs, il introduit dans son livre des récits d'une importance secondaire; il suffit pour cela qu'ils méritent l'intérêt du lecteur (1).

C'est ainsi que nous trouvons dans ce livre le récit des plus anciens voyages entrepris dans des contrées lointaines, chez des

(1) Voyez ce qu'il dit à ce sujet, livre IV, chap. 12.

peuples inconnus (1); ou l'histoire de certains aventuriers et de certains brigands, qui, par leur cruautés, répandirent au loin la terreur (III, 12); des traits d'un grand courage ou d'une adresse astucieuse (IX, 9; III, 12); des détails fort circonstanciés sur la licence effrénée qui régnait dans l'école des prêtres de Sidon (IX, 2-8); des recherches sur l'origine de certains proverbes, et leur explication (voy. liv. IV, ch. 11, où il explique l'origine du proverbe : « Les Bérytiens prennent le fumier pour de l'or »); enfin, beaucoup d'autres détails, qui jettent une nouvelle lumière sur les mœurs, les usages, les opinions et la vie privée des anciens Orientaux.

Quant à la forme extérieure de l'ouvrage de Sanchuniathon, il est divisé en neuf sections ou livres. Cette division doit probablement être attribuée à Philon, qui, suivant l'usage adopté chez les Grecs et chez les Romains, voulait par ce moyen faciliter l'étude de son ouvrage.

(1) IV, 12 et suiv.; II, 4, 9 et suiv.; VII, 8 et suiv.

Chacun de ces livres commence par les mots : « Sanchuniathon dit, » ou « Sanchuniathon raconte, » formule par laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, le traducteur a voulu séparer ses réflexions du texte de l'original.

Ces neuf livres renferment tous les événements relatifs à Byblos, depuis l'origine du peuple jusqu'au neuvième siècle avant notre ère; dans les deux premiers livres sont racontées les traditions populaires des peuples de la Phénicie; ce n'est qu'à partir du troisième que commence la véritable histoire, qui est accompagnée d'une chronologie fort exacte. Mais, malgré les efforts de l'auteur pour s'appuyer sur une base historique plus certaine, on remarque encore dans ce troisième livre une lutte continuelle de l'histoire et du mythe, jusqu'à ce qu'enfin, au quatrième livre, l'histoire se montre dégagée de toute altération, et se continue ainsi jusqu'au neuvième. Nous reviendrons sur le contenu de cette histoire, puisque le but

de cette publication est de donner une analyse des parties les plus intéressantes de l'ouvrage entier. Mais auparavant nous dirons quelques mots des sources auxquelles Sanchuniathon a puisé.

§ 5. SUR LES SOURCES CONSULTÉES PAR SANCHU-
NIATHON.

Les documents auxquels Sanchuniathon a eu recours sont nombreux, et l'auteur a eu l'heureuse idée d'en indiquer le plus souvent les titres. Par là nous pouvons juger des ressources qu'offrait la littérature phénicienne. Sanchuniathon a eu de préférence recours aux documents historiques, sans toutefois dédaigner de tirer parti des poèmes qui reposaient sur une base historique, soit en y puisant de nouveaux faits, soit en confirmant par l'autorité des chants nationaux les faits que d'autres sources avaient fait connaître.

Nous aurons par conséquent à distinguer

les sources poétiques et les documents rédigés en prose.

1° Les livres de Taaut, cités souvent par l'auteur (I, 1 et III, 16). Mais, comme il y est fait mention d'événements qui sont arrivés longtemps après la mort de Taaut, on doit en conclure que ces livres furent ou interpolés, ou, ce qui est plus probable, rédigés à une époque beaucoup plus récente. C'est ce que semble indiquer l'avertissement qui se trouve à la fin du premier livre : « Tous les faits, concernant les Kabires et leur huitième frère, Asclépios, ont été consignés ici d'après l'ordre du dieu Taaut. »

2° La Chronique de Béthobal (*Τὰ περὶ τὸν Βεθόβαλον*, III, 9). Dans cet ouvrage étaient racontés les faits et gestes d'un ancien roi de Byblos, nommé Béthobal, et principalement les services qu'il rendit en répandant le culte de Kronos dans les îles. Le morceau, emprunté à ce livre par notre auteur, semble indiquer qu'il émanait de

la plume d'un prêtre de Kronos, car il porte un cachet singulièrement religieux (III, 6-9).

3° Sanchuniathon fait mention (IV, 15) de l'histoire d'un jeune homme (τὰ περὶ τὸν νεανίσκον), dont le contenu enchantait les auditeurs.

4° Le livre des voyages, qui contenait le récit des navigations extraordinaires. C'est de là qu'il a emprunté l'histoire contenue livre IV, 12-19.

5° La colonne qui, en mémoire du voyage dans l'Inde, avait été érigée dans le parvis du temple de Mélicerte à Tyr. Un tremblement de terre la renversa, mais sans la briser : elle portait une inscription très-lisible, et sert de base au récit contenu livre VII, chapitres 8-13.

6° La plus importante des sources consultées par Sanchuniathon, c'est incontestablement le périple que le prêtre Joram avait rédigé sur l'ordre du roi de Tyr, et qui

contenait un catalogue de toutes les villes, colonies et îles des Phéniciens, avec l'indication de leurs forces de terre et de mer, et de leurs curiosités. Il se termine par une énumération de tous les peuples connus des Phéniciens à cette époque. Ce périple, dont Sanchuniathon avait trouvé une copie dans le temple de Baaltis à Byblos, est inséré mot pour mot dans l'ouvrage, et remplit tout le huitième livre.

7° Un certain Barmirchabas avait écrit l'histoire de Sidon (τὰ τῶν Σιδονίων. Liv. IX, 1; Cf. IX, 8).

Nous pouvons ajouter à cette liste les ouvrages suivants, dont à la vérité Sanchuniathon n'a pas fait usage, mais qu'il indique formellement (liv. IX, 10). Ces ouvrages contenaient l'histoire de Byblos, depuis le moment où Sanchuniathon interrompt la sienne jusqu'à l'époque où il vivait, savoir :

8° Kaukabas, Histoire d'Adonilibnas (le chef de la dynastie qui régnait à Byblos du

vivant de Sanchuniathon) et de ses successeurs.

9° Charodès, le soldat, Histoire de la guerre contre les géants ou habitants de la montagne.

10° Chylcas, scribe du roi; Histoire de la guerre contre Damas.

11° Bordatès, le cabaretier ou le mercier (κάπηλος); Mémoires sur la fondation de la colonie de Néo-Tartessus en Cilicie, sous la conduite d'Okalothon (Voyez ci-dessus la Vie de Sanchuniathon, § 3).

12° Kidmon le Nébitéen, secrétaire du roi de Byblos, Récit du siège de Tyr.

Indiquons maintenant les chants nationaux et les collections de chants dont il est fait mention dans l'ouvrage :

1° Le chant sur le départ des vaisseaux pour Tartessus, où sont racontées les aventures de Mélicerte. Sanchuniathon était présent quand son grand-père, Okalothon, entreprit ce voyage (Voyez la Vie de Sanchu-

niathon (§ 3), et ces chants que le prêtre Hierbas⁽¹⁾ fit entendre, peuvent avoir servi de base à l'histoire de Mélicerte, contenue dans le second livre (ch. 9-15).

2° Un chant de victoire, où est racontée la bataille que plusieurs villes phéniciennes soutinrent contre les Cérates, qui avaient envahi le pays. On y vante la justice dont Sydyk, roi de Byblos, fit preuve dans le partage du butin fait sur l'ennemi (III, ch. 4).

3° Au chapitre 8 du livre III l'auteur cite quelques mots d'une chanson satirique composée contre deux frères qui avaient bâti la ville de Béthatoba; on y fait allusion à la petitesse et à la pauvreté de la ville.

4° Le livre des héros, ou le livre des

(1) Ou Hierbal, car Philon représente la terminaison de ce nom tantôt par *bas*, tantôt par *balos*. Ce nom de Hierbal paraît avoir donné naissance à l'opinion mentionnée par Porphyre, suivant laquelle Sanchuniathon aurait écrit son histoire sous la dictée d'un prêtre de Jéhovah, nommé Hiérombal.

chants, est souvent cité dans l'ouvrage. Au livre III, chapitre 10, l'auteur emprunte à ce recueil un chant plein de chaleur et d'énergie, attribué à un roi d'Hamath, chassé de ses états. C'est également de ce livre qu'est extrait le chant funèbre de Damascon sur la mort de son frère, et l'élégie du roi de Sidon sur la défaite que les Tartessiens ont fait essuyer à son armée (IV, 10, et VIII, 4). Il est très-probable que l'auteur lui doit le chant de Mélicerte (II, 9) et les plaintes des vierges de Sidon sur la mort du héros Nasukus, le vainqueur des lions (VI, 4).

5° Les chants de Nama paraissent avoir été composés en l'honneur des femmes célèbres (Voyez livre III, chap. 12). Ils sont encore cités livre IV, chap. 15.

6° Chants populaires. L'auteur en fait connaître deux : la victoire emportée par les Sidoniens sur les Syriens (Voyez liv. IV, chap. 4); la défaite d'un habitant de la montagne (IX, 7).

D'après cette courte énumération des

sources consultées par Sanchuniathon, sources qui, pour la plupart, ne se rapportent qu'à l'histoire de Byblos, on peut juger combien était riche la littérature phénicienne, dont, malheureusement, tous les autres trésors paraissent entièrement perdus. Les livres n'étaient pas rares chez les Phéniciens; lorsqu'on se mettait en mer, on emportait des livres pour se distraire durant la traversée (IV, 15). Ainsi, parmi les objets sauvés d'un naufrage, il est fait mention d'un grand nombre de livres. Les livres étaient écrits avec beaucoup de soin et d'élégance, et souvent ornés de dessins, surtout d'images des divinités. Ainsi, au chapitre 15 du livre IV, il est question d'une figure cornue d'Astarté, et l'usage d'orner ainsi les livres paraît être fort ancien. En effet, la tradition qui nous apprend que Taaut avait ajouté à sa cosmogonie les images des divinités (Cf. lib. I); paraît reposer sur un souvenir historique de cette ancienne coutume, bien que Taaut, comme

nous l'avons dit plus haut, ne soit pas l'auteur de cet ouvrage et n'ait même probablement laissé aucun ouvrage écrit, lui à qui cependant on attribue l'invention de l'écriture (1). Cette invention est à plus juste titre donnée (2) aux Araméens, chez lesquels on trouve une civilisation plus ancienne encore. L'écriture fut transmise par ce peuple aux Phéniciens, chez lesquels les Cabires furent les premiers qui la mirent en usage. Terminons par quelques mots sur cet ordre de prêtres.

§ 6. DES CABIRES (3).

Il en est fait mention dans plus d'un passage de Sanchuniathon, et il leur attribue

(1) Les auteurs classiques attribuent aussi dans plus d'un passage l'invention de l'écriture aux Phéniciens. Cf. Lucain, Phars. III, 220. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Phéniciens furent les premiers qui apportèrent l'écriture en Occident.

(2) Voyez Plin. H. N. VII, 56.

(3) En hébreu *ghiber*, hommes, héros : peut-être la forme plus ancienne *ghebir* était-elle plus en usage chez les Phéniciens ?

plusieurs inventions utiles. C'est à eux qu'on doit l'art de guérir, et surtout l'art de guérir les blessures venimeuses. On leur doit aussi les chants et les formules d'enchantement contre les maladies, d'où l'on peut conclure qu'ils s'occupaient surtout de médecine. Ils inventèrent en outre l'art de construire un vaisseau complet, et tentèrent de traverser la mer. Mais ils firent naufrage, et bâtirent un temple, probablement au dieu Pontos. Du moins il est fait mention, dans les temps postérieurs, d'un temple bâti sur le mont Cassius aux Cabires Cassiens, où se trouvait de l'eau consacrée à Pontos (1). Ainsi, auprès de Taaut, leur principale divinité, Pontos paraît avoir été surtout honoré par cette confrérie religieuse. Voilà pourquoi la tradition dit que Kronos avait donné la ville de Béryte à Neptune, fils de Pontos, *ainsi qu'aux Cabires*, agriculteurs et pêcheurs, qui ado-

(1) Voyez l'aventure racontée livre VII, ch. 14.

raient à Béryte les restes de Pontos. Nous voyons aussi qu'Amorius, descendant des Cabires, eut recours à Pontos pour obtenir vengeance de son fils, et que Pontos, cédant à la prière de son adorateur, submergea le pays du fils et en fit un lac (Cf. liv. II, 6). Dans un autre passage, où il est fait mention des dieux de ce descendant des Cabires, on trouve Pontos près de Kronos et de Baaltis (Cf. III, 5).

Ainsi, dans l'origine, les Cabires étaient des prêtres, qu'en reconnaissance de leurs nombreux services, les peuples regardèrent bientôt comme des héros ou des dieux, et de là leur nom.

ANALYSE
DES NEUF LIVRES DE LA CHRONIQUE
DE
SANCHUNIATHON.

LIVRE PREMIER.

§ 1. COSMOGONIE DE TAAUT. Chap. 1-2.

Avant la création régnait une obscurité profonde, appelée Baaut (1), et qui renfer-

(1) Eusèbe omet ici le nom de Baaut, et ne le cite qu'au chap. 3, en l'unissant à celui de Colpias. Dans la cosmogonie hébraïque, le chaos est appelé *Bohu*. — L'esprit, le vent, le souffle, est la force invisible qui émane de la vie et qui en est la source. Appliqué à la divinité, ce mot désigne la force divine qui vivifie tout, et qui agit de mille manières sur l'existence. Ici, par le mot *Baaut*, il faut entendre la force créatrice, qui remue et développe le chaos ténébreux. Dans la tradi-

mait tous les germes d'un développement futur. L'Esprit créateur féconda Baaut et les germes qui étaient déposés dans son sein, et par l'influence de l'Amour (1), tout fut appelé à l'existence. C'est l'Amour qui est le père de toutes choses. Après cette union mystérieuse, il se forma peu à peu une masse limoneuse, nommée *Mot* (2), d'où sortirent

tion hébraïque, l'esprit créateur plane sur le chaos comme l'oiseau qui couve plane sur son nid. L'une et l'autre de ces deux cosmogonies suppose qu'il existait des êtres inanimés avant que les êtres animés eussent été créés. *L'Æon*, que nous voyons plus bas cueillir le fruit de l'arbre, est la même, sans aucun doute, qu'Ève. Les deux cosmogonies offrent de nombreuses conformités, et doivent provenir de la même source. Cumberland dans *Genos* retrouvait Caïn. Chez les Phéniciens, comme chez les Hébreux de la seconde génération, on trouve les premières traces du culte de Dieu.

(1) Chez les Indiens et chez les Egyptiens, c'est aussi l'Amour qui a formé le monde.

(2) Vigier, dans ses notes sur Eusèbe, rapporte le mot à l'hébreu *mouth*, mourir, ou *mout*, se mouvoir. Bochart, Ch. I, 2, 2, l'explique par l'arabe, et lui donne le sens de *matière première des choses*. Cumberland renvoie avec raison à Castelli (Heptagl. s. voce *moth*), où l'on trouve en arabe les mots *matha* et *mauatha*, limon, mucilage.

d'abord les êtres inanimés, et ensuite les êtres animés.

L'Esprit avait quatre fils. Devenus grands, ils se livrèrent des combats continuels, et par leurs dévastations le monde, à peine créé, courut le risque d'être détruit de nouveau. Alors leur père les sépara pour toujours, et leur assigna des contrées différentes : à Orbius il donna le midi, le nord à Typhon, l'est à Cadmus, et l'ouest à Rachimus (1).

§ 2. ORIGINE DES PREMIERS HOMMES. Ch. 3-4.

Au commencement de ce chapitre, l'Esprit créateur est désigné par le nom de Colpias. Il engendre avec sa femme Baaut le premier homme, Protogonos, et sa femme Æon. Cette dernière imagina de se nourrir de fruits, qui, pendant longtemps, restèrent l'unique aliment des générations suivantes.

(1) Orbius, en hébreu *Khoreb*, sec, subst. chaleur, sud ; Typhon, *Tsafon*, (*Ζέφως*) le nord ; Cadmus, *Kadim*, l'est ; Rachimus, *Rouakhyam*, le vent de la mer, le vent d'ouest.

Celles-ci, dans leur reconnaissance, vénéraient pendant longtemps les plantes comme des divinités (1). Des premiers hommes naquirent *Genos* et *Genea*.

Dès lors les mythes semblent se proposer pour but d'indiquer d'une manière suivie les inventions successives des hommes et les progrès de la civilisation. Ainsi il est dit des enfants de *Genos*, nommés *Phos*, *Pyr* et *Phlox*, que les premiers ils produisirent le feu par le frottement de deux différentes sortes de bois, d'après cette idée fort juste que c'est le feu qui est le principe de toute civilisation. Quelques générations après vint *Hypsouranios*, qui bâtit des cabanes à *Tyr*, et son frère *Usous*, qui se vêtit de peaux de bêtes. Ce dernier aussi, placé sur un tronc d'arbre, osa se confier à la mer; il érigeait au feu et au vent des colonnes, et leur offrit en sacrifice le sang des animaux. C'est ainsi que fut fondé le culte des élé-

(1) Ce passage est transposé dans Eusèbe.

ments qui se maintint longtemps encore.

Longtemps après, deux autres frères, Agreus et Halieus inventèrent la chasse et la pêche. Deux frères, leurs descendants, introduisirent l'usage du fer, et enseignèrent les moyens de le travailler. L'un d'eux, nommé Cryphor (1) (le nom de l'autre ne nous est point rapporté), est représenté comme un homme doué de facultés supérieures; il se distingua comme chanteur et comme prophète, et perfectionna plusieurs inventions. Il construisit aussi de petits canots, et inventa la voile. Plus tard on lui rendit des honneurs divins sous le nom de Jupiter *Michius* (2).

Son frère fut le premier qui construisit des murailles en pierres. Bientôt après, deux frères, *Technitès* et *Geïnos Autochthon*, inventèrent l'art de cuire les tuiles. Leurs

(1) En hébreu *Karach*, qui travaille les métaux et le bois.

(2) Peut-être comme divinité marine s'appelait-il en phénicien *Baal makhasch*, le dieu protecteur, ou *Baal Makhos*, le maître des côtes de la mer.

descendants, *Agros* et *Agrueros* ou *Agrotès* s'occupèrent les premiers d'agriculture, et plantèrent une haie. Après leur mort on les adora comme divinités de l'agriculture et des limites, et leurs temples étaient portés par un ou par plusieurs attelages de bœufs.

Leurs descendants, *Amynus* et *Magus*, bâtirent des villages, se livrèrent aux occupations pastorales, et bientôt *Misor* et *Sydyk* découvrirent l'usage du sel. Les fils de ces deux derniers sont particulièrement célébrés dans la légende. *Taaut*, fils de *Misor*, inventa les lettres de l'alphabet; et les fils de *Sydyk*, les *Dioscures* ou *Cabires*, construisirent un vaisseau complet. C'est d'eux que descendaient les inventeurs de la médecine et du chant.

Ainsi, c'est par ces premiers développements de la civilisation que commence le récit de Sanchuniathon, et il nous conduit jusqu'aux deux découvertes les plus importantes, l'écriture et la navigation. On conçoit facilement que la plus grande partie

de ces mythes ait été inventée par des poètes; c'est ce qu'on peut conclure du nom des personnages, qui a toujours rapport aux inventions attribuées à chacun d'eux.

§ 3. MYTHES. Ch. 4-9.

Dans tout ce récit, relatif à une ancienne famille qui fut divinisée, l'histoire est confondue avec la fiction. Au lieu de répéter ici tout au long la généalogie, déjà suffisamment connue par Eusèbe (Préparation évangélique, liv. I^{er}), nous allons chercher à éclaircir ce qu'il y a d'obscur dans quelques-uns des mythes contenus dans cette partie de l'ouvrage. Cette obscurité provient surtout de ce que Philon s'est efforcé de gréciser les noms indigènes.

1. La femme d'Ouranos, Gæa, se sépare de son époux. Mais celui-ci va la trouver quand il lui plaît, et elle ne peut se soustraire à la violence de ses embrassements. Pour venger cet outrage fait à sa mère, Kronos déclara

la guerre à Ouranos, et le vainquit avec le secours d'Hermès et d'Athéné, c'est-à-dire au moyen de l'épée et de la lance : car c'est là ce que signifient les paroles du texte : « Kronos, d'après les conseils d'Athéné et d'Hermès, fabriqua une épée et une lance (1). »

2. Un autre point fort obscur, c'est le mythe d'Atlas. On raconte que Kronos, ayant conçu quelque soupçon sur son frère Atlas, le jeta, d'après le conseil d'Hermès, dans une caverne profonde où il l'ensevelit, ce qui veut dire qu'il le vainquit dans un combat. Or, cette tradition est dérivée du nom d'Atlas, ou le nom lui-même a été inventé après le coup. On pourrait conjecturer que ce mythe se rapporte à l'antique exploitation des mines de ces contrées, à laquelle un

(1) Hermès de l'hébreu *Khereb* ou *Hereb* suivant la méthode de transcription que l'on adopte), et avec le changement de *b* en *m*, *Hérem*, *Her'm*. — Athéné, *Etsen*, lance.

peuple vaincu fut contraint par le vainqueur (1).

3. Le dieu Ouranos éleva le premier des bétyles (2), et fit avec un art particulier des pierres qui se mouvaient comme si elles étaient douées de l'existence. Le nom vient probablement de *Bethel*, *maison de Dieu*, *lieu sacré* : au livre VIII, 8, en parlant des habitants des montagnes, l'auteur dit : « On trouve chez eux les bétyles, ou oracles, dans les villages de Gabara, d'Oryx et de Gadra ; ils ont été aussi érigés par Ouranos. Mais les plus grands se voient sur les hauteurs du mont Zétunos, sur la route qui conduit des montagnes à Tyr ; » et ailleurs, liv. VIII, 6 : « Entre Ityma et Dolbé se trouvent les Misybates, τὰ Μισύβατα (3), pierre prophétique,

(1) Le nom d'Atlas vient de l'arabe *Atala*, traiter avec violence, ou *adhala*, être sombre.

(2) C'étaient des pierres auxquelles la superstition prêtait une puissance divine. Voyez Bochart, *Geogr. sacr.*, II, 2, p. 707. (L.).

3 En hébreu *mattseba*, colonne, pierre élevée en l'honneur d'un dieu, et de là aussi, image de la divinité.

œuvre du dieu Ouranos. » Cet usage remonte à une haute antiquité. Nous trouvons les bétyles déjà mentionnées sous le même nom dans la Genèse, XXIV, 18 et suiv.

4. Kronos, dans son voyage autour du monde, donna à sa fille Athéné le royaume de l'Attique. Ce royaume ne figure sans doute ici qu'à cause du nom d'Athéné, que nous avons rencontré plus haut.

LIVRE DEUXIÈME.

§ 1. HISTOIRE DES PEUPLES ÉTRANGERS. Ch. 1-2.

Quand Typhon alla faire la guerre à Sabib, Demaroon, profitant de la position difficile où se trouvait ce dernier, s'empara, avec le secours des Cabires, des états de ce prince, qu'il donna à Jurus, son frère. C'est ainsi que fut fondée la première colonie phénicienne, dont la position peut être déterminée par ce passage du chap. 10 de ce livre, où il est dit que Mélicerte, en partant de Citium, fit route vers la côte opposée, et arriva dans le pays de Jurus. Il faut donc chercher ce pays sur la côte méridionale de l'Asie mineure, peut-être en Cilicie.

Mais, dans l'absence des Cabires, ceux des compagnons de Taaut qui étaient restés dans le pays attaquèrent leur roi, et se

rendirent maîtres de la contrée. Ils bâtirent des villes, et occupèrent principalement les pâturages situés le long de la mer, en sorte qu'Eilotha leur servait de limite. Eilotha est incontestablement la ville d'Elath⁽¹⁾ en Idumée. Il est donc permis de supposer que ces pasteurs sauvages sont les mêmes que nous retrouvons dans d'autres écrivains sous le nom d'Hyksos. Taaut et ses successeurs eurent avec eux des guerres fréquentes et longues; enfin, après bien des vicissitudes, ils les vainquirent, et les forcèrent à émigrer en Arabie et dans les pays environnants (Voyez liv. III, 15-16).

§ 2. HISTOIRE D'AMORIUS. Chap. 3-7.

Ensuite vient l'histoire d'Amorius et de ses fils, les Emorites ou Amorites⁽²⁾, puissante peuplade phénicienne, établie dans le

(1) Dans l'ancien Testament *Elath*, ou *Eloth*, qui offre plus de rapport avec le texte de Sanchuniathon.

(2) En hébreu ils sont appelés *Emori*.

midi du Chanaan, et à l'orient du Jourdain. Tout ce récit ne repose que sur des traditions populaires, tandis que les deux chapitres précédents sont empruntés aux anciens livres des Cabires ou au livre de Taaut. Aux renseignements qu'il donne sur l'origine des Amorites, l'auteur joint quelques détails sur la mer Morte, dont la nature merveilleuse avait donné naissance chez les anciens à beaucoup de conjectures, qui, malgré leurs différences, s'accordaient toutes sur ce point, que le sol imbibé d'huile de naphthe, ayant été embrasé par le feu du ciel ou par les rayons du soleil, s'était englouti, et avait détruit presque entièrement les habitants de la contrée. Le mythe représente ceux qui avaient échappé à la destruction générale comme protégés spécialement par la Divinité, ce qui, d'un autre côté, nous ramène naturellement à l'idée d'un châtiment, dont la justice divine voulut punir les crimes de ceux qui avaient péri, et la même idée se retrouve

dans le récit de cet événement, que nous a conservé la Genèse (chap. 29).

Après l'énumération des descendants d'Amorius, et le récit de la fondation d'Aradus (1), l'auteur continue en ces termes : Amorius demeurait avec son fils Sidimus, qui bâtit la ville de Sidumia dans une vallée fertile, appelée d'après lui la vallée de Sidimus. Aux environs de cette ville, il y avait de nombreuses sources d'asphalte, où Amorius recueillait le bitume, qu'il vendait à des caravanes égyptiennes, et qui devint pour lui une source de richesses. Des hommes de l'Égypte, qui pour se soustraire aux malheurs de la guerre avaient fui leur pays, rencontrèrent l'une de ces caravanes, et, comme ils ignoraient le chemin, ils la prirent pour guide, et arrivèrent ainsi dans la vallée de Sidimus, où Amorius leur assigna un terrain ingrat, que les Égyptiens, à force de travail, par-

(1) Au sud du Chanaan. Il ne faut pas confondre cette ville avec Aradus, ville maritime de la Phénicie.

vinrent à féconder. Bientôt la différence des cultes amena des différends entre eux et les indigènes. Peut-être même ne fut-ce qu'un prétexte qu'Amorius saisit pour satisfaire sa cupidité.

En effet, entre autres objets précieux, les Égyptiens avaient apporté avec eux deux taureaux sacrés, en or, de la longueur d'un doigt (δακτυλικάιους), et dont les yeux étaient faits de pierres précieuses. A cette nouvelle, Amorius se mit en route pour aller trouver les Égyptiens, et, voyant qu'ils avaient érigé un temple aux taureaux, il les en blâma sévèrement, et leur reprocha de provoquer sur toute la contrée le courroux des dieux indigènes, en introduisant de nouveaux dieux. Il demanda qu'on lui livrât les taureaux, promettant aux Égyptiens de leur envoyer en échange Kronos, Baaltis et Pontos. Mais les Égyptiens s'y refusèrent, et partirent dans la nuit pour se réfugier à l'est, dans le pays qu'arrose l'Euphrate, chez les ennemis d'Amorius.

Celui-ci se mit à leur poursuite, et les atteignit le jour même : il tua les hommes, mais ramena leurs femmes, leurs enfants et leurs trésors dans la vallée de Sidimus. Or, ce fils dénaturé, à la vue des richesses de son père, devint jaloux, et l'en dépouilla de vive force. Il s'empara aussi de l'exploitation lucrative de l'asphalte, et chassa son père de la vallée. De tous ses trésors, Amorius n'avait sauvé que les deux taureaux en or, avec lesquels il se réfugia chez son autre fils, Chittius. Dans sa fuite, peu s'en fallut qu'il ne pérît de faim ; alors, s'abandonnant au désespoir, il pria Pontos de punir son fils Sidimus, l'auteur de son malheur. Pontos exauça sa prière, et dit : Je veux le punir par la cause même de son crime. En conséquence, il mit le feu à l'asphalte, et la flamme dévora Sidimus, ses enfants, ses bestiaux, ses trésors, et personne n'échappa à la destruction générale. La vallée de Sidimus fut engloutie, et devint une mer qui fume éternellement, et ne nourrit point de

poissons, et offre ainsi un monument de la vengeance divine.

Après cet événement, Amorius vécut encore dix années, et laissa à sa mort les taureaux à son fils Chittius (1); celui-ci les donna à Pimosis, esclave égyptien, habile dans l'art de fondre et de fabriquer des bracelets et autres objets en métal, en le chargeant de lui en faire un diadème royal. Pimosis en fit un cercle, orné de feuilles, avec quatre pointes, dont chacune était embellie d'une émeraude. C'étaient les émeraudes qui avaient formé les yeux des taureaux. De ce qui restait d'or il fabriqua des bracelets et une garde d'épée.

Ces joyaux firent pendant plusieurs siècles la parure des rois d'Aradus, jusqu'à ce qu'enfin le diadème se brisât en morceaux sur la tête du dernier d'entre eux, Adonius; par-là fut décidé le sort du royaume, d'a-

(1) Moïse fait aussi mention d'un certain *Kheth*, auteur de la race des Héthites, peuple établi aux environs d'Hébron (Gen. X, 15).

près l'ancienne prédiction de Pimosis : « La domination des Amorites ne subsistera qu'autant que ce cercle ne sera point brisé (1). »

§ 3. ORIGINE DES GÉANTS. Chap. 8.

Les dieux quittent la terre, irrités de la méchanceté des hommes qui se marient avec les filles des ennemis de Kronos et de Taaut. De ces hymens impurs naît la race des Géants, des Nabales, des Moallakines et des Onakynes. Pour punir les hommes de leurs crimes, les dieux les livrent aux mains de leurs monstrueux enfants, et dès ce moment il y a lutte continue entre les habitants gigantesques de la montagne et l'habitant de la plaine. Comme il est souvent fait mention de ces Géants, même plus bas dans les chapitres purement historiques, nous devons à cet égard entrer dans quelques détails.

(1) La chute de ce royaume est aussi racontée dans l'ancien Testament (Nombres, ch. XXI).

D'après les traditions des Juifs, et les traces qui se trouvent dans Sanchuniaton, la majeure partie de la population se compose d'immigrations, et, par les dernières traces historiques, nous sommes ramenés à un peuple primitif, dont l'origine nous échappe. Que ce peuple soit autochtone, c'est-à-dire né dans le pays même, c'est ce qu'il est difficile d'admettre d'après ce qui précède. Nous devons plutôt chercher son berceau sur les pentes de l'Himalaya, ou sur quelque autre point de l'Asie centrale, d'où il émigra à une époque antérieure à l'histoire, vers les bords de la Méditerranée et sur les rives du Jourdain, d'où l'arrivée d'autres races phéniciennes les refoula peu à peu dans les montagnes. Ainsi, quand les Juifs vinrent prendre possession du pays, ils se trouvèrent réduits aux montagnes et aux déserts de l'est et du midi.

Comme tous les peuples primitifs établis dans les contrées méridionales, ils se distinguaient par leur force corporelle et

par une stature extraordinaire; c'est à quoi font allusion tous les noms qu'on donne aux restes épars de ce peuple. Ainsi la peuplade qui, du temps de Moïse, habitait de l'autre côté du Jourdain, était appelée Rephaïm (géants); plus tard encore, pour prouver quelle avait été la taille de ces antiques géants, on montrait un lit d'une longueur démesurée, qui avait servi à leur roi Og (Deutér., III, 2). Voyez sur les Rephaïms, la Genèse, chapitre XIV; le Deutéronome, II, 11-20; III, 11. Nous retrouvons aussi des Rephaïms dans le voisinage de Jérusalem (Isaï, XVII, 5). A côté de ce peuple, on nomme toujours les Emims (peur).

On cite encore une autre tribu de ce peuple, les Énakims (au long cou), de la grandeur desquels les espions juifs furent tellement effrayés, qu'ils se comparèrent eux-mêmes à des sauterelles (Nombres, XIII; Deutér., IX, 2). Du temps de Moïse, ils habitaient surtout les montagnes méridionales; plus

tard (Jos., XI, 21) ils occupèrent les environs d'Hébron et les montagnes de Juda; ce sont les Onakynes de Sanchuniathon (II, 8; III, 17). A côté d'eux nous rencontrons également au sud de Chanaan, les Néphalims (géants), appelés Nabales (1) par Sanchuniathon. Dans des temps postérieurs, on ne les rencontre plus que sur la côte sud-ouest, où ils sont mêlés avec les Philistins.

Toutes ces branches de l'ancien peuple primitif sont appelées géants par Sanchuniathon; et comme la plupart d'entre eux s'étaient retirés dans les montagnes, ce mot était devenu à peu près synonyme d'habitant des montagnes.

§ 4. MYTHE DE MÉLICERTE. Chap. 9-15.

Ce mythe est raconté fort au long d'après les chants sacrés que Sanchuniathon entendit à Tyr dans son enfance, et dont le sens

(1) En arabe *Nabilun*, de noble prestance.

merveilleux devait avoir fait une forte impression sur son esprit. L'idée renfermée dans ce mythe c'est qu'on ne peut s'élever jusqu'à la divinité qu'en poursuivant un grand et noble but à travers tous les dangers, et en surmontant toutes les fatigues. Mélicerte se propose un but éloigné de l'autre côté de la mer orageuse, au bout de la terre (chap. X). Ce but est digne d'un dieu; celui qui l'atteindra s'élèvera vers la Divinité. Mélicerte arrive en effet à Tartessus. Ses contemporains, étonnés, lui élèvent des temples et des autels, et l'invoquent à l'égal de Kronos et des autres dieux. Mais il est incontestable que ce mythe renferme aussi plusieurs souvenirs historiques, comme, par exemple, la notion d'une grande quantité de métaux précieux en Espagne.

L'auteur commence par nous raconter une aventure amoureuse de la jeunesse de Mélicerte, et la fin tragique de cet amour. Les fils de Démaroon, Mélicerte et Isroas, après une expédition contre les géants, se

disputèrent, en partageant le butin fait sur l'ennemi, la possession de Deisone (1), jeune fille des montagnes, d'une rare beauté, dont Isroas s'était emparé. Mélicerte propose de s'en remettre au choix de la jeune fille. Isroas y consent, et Deisone choisit Mélicerte, car il était aussi beau qu'Isroas (2) était laid.

Mélicerte alors célèbre son épouse dans des chants qui s'étaient conservés jusqu'aux temps de Sanchuniathon, et que l'on chantait à la fête de ce héros. Mais Isroas vint pour lui enlever de force Deisone, et assiégea la tour de Mélicerte. En vain celui-ci tenta de l'apaiser. « Le vautour tue le vautour, et le cèdre de la montagne renverse son frère dans sa chute. Mais pourquoi désires-tu le combat? Pourquoi veux-tu la guerre contre ton frère? Tu connais mon courage; je ne voudrais point te rencontrer dans le combat. Ne sommes-nous pas, ô mon frère,

(1) En hébreu *Dechen*, fertilité.

(2) En hébreu *Ich roa*, l'homme de la méchanceté, l'homme de la laideur.

deux torrents qui s'élaucnt du même ravin? Pourquoi cherches-tu le combat contre moi, Isroas? » Lorsqu'Isroas vit qu'il ne pouvait point s'emparer de la jeune fille, il la perça de loin d'une flèche, afin que son frère ne pût pas non plus en jouir. Méllicerte accourt, et la trouve morte. Il la pleura trois jours ; et demanda alors aux Cabires des vaisseaux avec lesquels, à la tête de ses nombreux compagnons, il fait route vers Cittium, dont les habitants étaient alors en guerre avec les montagnards. Aidés par Méllicerte, les Cittiens remportent la victoire ; et, en reconnaissance de ce service, ils veulent que ce héros devienne leur roi. Mais lui part pour la côte située en face de Cittium, où demeurerait le frère de son père, nommé Jurus (1). Le récit de l'entrevue, entre Méllicerte et le vieillard aveugle, est fort touchant.

Là il s'arrête quelque temps, car la mer est orageuse, et les vents soufflent avec

(1) Voyez livre II, ch. I.

violence. Jurus, sentant approcher sa fin, donne sa bénédiction à Mélicerte, d'après un ancien usage de l'Orient, l'exhorte à continuer son voyage, et lui prédit l'avenir. « Tu triompheras d'une mer inconnue, et le premier de tous les mortels tu verras les bornes de la terre; et tu deviendras si grand, que Kronos et les autres dieux te regarderont comme leur égal. »

Jurus mourut. Mélicerte l'ensevelit et le pleura pendant trois jours. Le quatrième jour il se relève, se purifie, et s'embarque avec ses compagnons pour continuer son voyage; mais une violente tempête les fit longtemps errer sur la mer. Enfin, ils entrèrent dans une baie; mais, comme il s'y trouvait un grand nombre de bas-fonds, ils essuyèrent un naufrage, où quelques hommes de l'équipage périrent. Cependant le plus grand nombre échappa aux dangers et atteignit le rivage.

D'abord ils formèrent le dessein de se construire un nouveau vaisseau sur cette plage;

mais ils furent contraints d'y renoncer, parce que les forêts du pays ne leur offraient pas de bois de construction, et que d'ailleurs, dans ces parages, les écueils et les bas-fonds rendaient la navigation très-dangereuse. Ils résolurent donc de remonter la côte jusqu'à ce qu'ils trouvassent un port sûr et des matériaux convenables.

Ce naufrage doit avoir eu lieu sur la côte occidentale de l'Italie, car la contrée où les voyageurs arrivèrent ensuite est nommée Ersiphonia (1). Ils s'y établirent au pied d'une montagne qu'ils appelèrent Liban (2), et il résulte, de la comparaison d'autres passages, que, sous le nom d'Ersiphonie, il faut entendre les côtes de la Ligurie, et sous celui de Liban les Alpes. Il y avait aussi un chemin qui conduisait au delà de la montagne, le long des côtes de la mer.

(1) En hébreu *Erets tsafon*, proprement *la terre du Nord*, nom que lui avaient donné les colons relativement à la Sicile et à l'Afrique; car, pour eux, les côtes de la Ligurie étaient ce qu'il y avait de plus au nord.

(2) En hébreu *Lebanon*, montagnes de neige, Alpes.

Mélicerte, qui avait appris que cette montagne était sacrée, et que les dieux y résidaient, envoya ses compagnons en avant par le chemin indiqué, et lui-même gravit la montagne pour y sacrifier et y prier. Ainsi, dans la légende hébraïque, le peuple reste dans la plaine, et Moïse seul monte sur le sommet de la montagne pour se mettre en rapport avec la Divinité. Un autre point de comparaison se présente dans l'une et l'autre tradition, c'est que le séjour de Mélicerte sur la montagne fut de quarante jours, comme celui de Moïse (Cf. Exod. XXXIV, 28). Le héros phénicien y vécut dans un commerce intime avec les dieux; puis il redescendit auprès de ses compagnons, qui, dans l'intervalle, avaient construit un vaisseau sur les bords d'un grand fleuve. Ce fleuve ne peut être autre que le Rhône, car il est dit que Mélicerte dut descendre durant cinq jours, en se dirigeant à l'ouest, avant d'y retrouver ses compagnons.

Ici l'auteur donne quelques détails sur la montagne sacrée. Mélicerte est le seul mortel qui ait gravi ce pic inaccessible, parce qu'indépendamment des horreurs d'une nature sauvage, une telle entreprise offrait des dangers qui devaient détourner les plus audacieux. En effet, dans les marais et dans les lacs qui entouraient la montagne, se trouvaient des dragons d'une grosseur démesurée, qui enlaçaient pour le dévorer quiconque s'approchait de ces lieux, et dans les forêts voisines on voyait au milieu des arbres des fantômes effrayants. Le milieu de la montagne est enveloppé de brouillards et de nuages. Au-dessus des nuages s'élève la cime la plus haute, couverte de neiges éternelles. Là se trouve la demeure des dieux, inaccessible à tous les mortels.

Mélicerte se remit en mer avec son vaisseau nouvellement construit, et aborda dans une île où se trouvaient de nombreux troupeaux de bœufs. Il désirait se procurer

quelques pièces de bétail; car il était dans une grande détresse. Mais l'avare et inhospitalier Obybakros (1), auquel appartenaient ces troupeaux, refusa d'accéder à sa prière, et Mécerte se vit contraint de recourir à la violence pour l'éloigner. Pendant ce temps, ses compagnons emmenèrent tranquillement les bestiaux dont ils avaient besoin, et accablèrent de leurs railleries Obybakros, qui de loin exhalait sa fureur en vaines injures.

Il est inutile de faire ressortir la conformité parfaite qu'offre avec cette tradition celle où les Grecs racontent l'enlèvement des bœufs de Géryon par Hercule. Cette dernière a pris évidemment naissance chez les Phéniciens, et les Grecs n'ont fait que l'embellir en l'attribuant à leur Hercule (2). Du reste, les Phéniciens et les Grecs sont d'accord sur le lieu de la scène, que les uns

(1) En hébreu *abi bakar*, le père du bétail.

(2) Cependant Justin (XLIV, 4, 15) dit qu'Hercule est originaire d'Asie. *Herculem ex Asia*.

et les autres placent dans les îles Baléares. Ainsi, Mélicerte était parvenu près des côtes de l'Espagne.

Parti de ces lieux, il fit naufrage sur les côtes d'une île voisine. Cette île était couverte de forêts, et comme Mélicerte se trouvait malade, personne n'osa pénétrer dans ces bois épais pour y chasser; car tous étaient effrayés par les sons terribles qui s'y faisaient entendre, semblables au rugissement d'un lion redoutable. Ils se virent donc réduits aux coquillages et aux poissons, dont le port était pourvu en abondance.

Témoin de la frayeur de ses compagnons, Mélicerte sentit se ranimer son ardeur chevaleresque, et, ne trouvant personne qui voulût l'accompagner, tout malade qu'il était, il s'aventura seul au milieu de la forêt. Bientôt il aperçut au milieu du taillis le plus touffu une femme d'une grande beauté, qui était endormie. Au bruit des pas du héros, elle se réveille et lui ordonne de s'approcher. Il obéit; mais, ô prodige! les

jambes de cette femme se terminent en queue de serpent. Mélicerte, qui ne connaît pas la crainte, s'avance intrépidement pour connaître sa volonté. Elle lui annonce qu'elle est l'une des servantes de Leithana (1), la reine des serpents, et l'invite à la suivre auprès d'elle. Mélicerte y consent, et trouve dans une caverne la reine entourée de ses suivantes, qui toutes sont semblables à elle. La reine lui apprend qu'elle a été chassée de ses états par Masisabas (2), qui la retient en ces lieux par ses enchantements (ἐπωδαῖς). Mais, ajoute-t-elle, je t'ai choisi pour me venger, car je vois que tu es un homme de cœur. Va donc ! tu le rencontreras à Tartessus, aux bornes du monde, et, quand tu l'auras abattu sous tes coups, tu trouveras pour ta récompense d'immenses richesses dans sa demeure. Elle

(1) En hébreu *lieyathan*, recourbé, sinueux ; expression employée en parlant des monstres d'une grande dimension, et notamment des crocodiles et des serpents.

(2) Ou Masisabal, le trait (*massa*) de Baal.

dit, et en le congédiant elle lui remit une boîte qui contenait un poison mortel. « En trempant tes flèches dans ce poison, tu ne peux manquer de lui donner la mort. » Mélicerte alors se hâte de regagner le rivage, où il raconte à ses compagnons les prodiges dont il a été témoin, et l'accueil qu'il a reçu.

Ses compagnons sont émerveillés de son récit, et se hâtent de réparer le navire. Pendant plusieurs jours, ils font route vers l'Ouest, et abordent enfin en terre ferme.

Ils débarquent alors, et aperçoivent dans l'intérieur du pays de Tartessus une citadelle, qui, d'après la description de Leiathana, ne pouvait être que la demeure de Masisabas. Celui-ci, qui avait vu de loin le vaisseau s'approcher des côtes, n'attendit pas que les étrangers l'attaquassent, et accourut vers le rivage pour engager le combat. Il était d'une taille démesurée, et dépassait Mélicerte de toute la tête; ses armes brillantes, sa force prodigieuse,

tout semblait rendre la victoire douteuse pour le héros phénicien. Un accident inattendu rendit encore la position de Mécerte plus difficile; car, au moment où il marchait à la rencontre de son ennemi, son arc, trop fortement tendu, se brisa, et par-là il se vit dans l'impossibilité de faire usage du poison que Leiathana lui avait donné. La tradition, sans doute, a ajouté cet épisode pour montrer comment un héros, par sa propre force, peut, sans le plus léger secours, mener à bout toutes les entreprises.

Dans cette extrémité, Mécerte saisit un javelot, et le lance à son ennemi avec tant de vigueur, qu'il le perce de part en part, et le cloue même à un arbre voisin. La victoire de Mécerte est assurée, il s'approche de Masisabas, et lui coupe la tête.

Vient ensuite l'énumération des trésors que le vainqueur trouva dans la citadelle conquise, et qui consistaient en beaucoup d'or et des monceaux prodigieux d'ar-

gent (1). Au bruit de ce glorieux exploit, les habitants des contrées voisines accoururent pour rendre hommage au héros, et lui témoignèrent leur reconnaissance. Ils lui apportèrent aussi en présent une quantité énorme de métaux précieux.

Mélicerte apprit d'eux que près de là se terminait la mer et se trouvait un détroit qui conduisait dans l'Océan. A cette nouvelle, il remonte aussitôt sur son navire, et, suivant la direction indiquée, il parvint le jour même au détroit. Mais, comme il était déjà tard, il résolut de ne descendre à terre que le lendemain. Les habitants des côtes, en apercevant suspendue à la proue du navire la tête de Masisabas qu'ils avaient jusqu'alors regardé comme invincible, chantèrent les louanges et l'intrépidité de Mélicerte et l'accueillirent avec joie.

(1) Les richesses de l'Espagne en métaux précieux étaient célèbres dans l'antiquité. Justin (XLIV, 1, 6), en parlant de ce pays, fait aussi mention de ses *abstrusorum metallorum felices divitias*.

Ainsi Mélicerte avait enfin atteint le but qu'il se proposait depuis longtemps. « Il fut le premier qui parvint aux bornes de la terre. Avant tous les Sidoniens et tous les Tyriens, il pénétra sur les plaines désertes de l'Océan. » Aussi reçut-il la récompense qui lui était promise. Aux yeux des habitants, race grossière et sauvage, tout dans les étrangers était un sujet d'admiration, leur navire, leur costume, leurs ustensiles. Il vivaient de pêche et de chasse, et avaient, il est vrai, des barques, mais très-petites et très-grossièrement construites. Ils ne portaient pas non plus de vêtements, et se couvraient de peaux de bêtes, car ils ne connaissaient ni l'art du tissage ni aucun autre art. Tous leurs meubles étaient d'un travail grossier et d'une simplicité extrême. Les étrangers, au contraire, avaient un grand vaisseau, de beaux vêtements, des meubles pleins d'élégance. A ces différentes circonstances, et surtout aux grandes choses qu'il avait accomplies,

ils reconnurent que Mélicerte était un dieu. Ils regardèrent aussi ses compagnons comme des dieux, mais comme des dieux inférieurs.

Ensuite Sanchuniathon raconte l'érection des deux colonnes par Mélicerte, son règne à Tartessus et son apothéose. Sur l'une et l'autre rive du détroit il y avait une montagne, au haut de laquelle il éleva une colonne. « Ces deux colonnes, on les voit encore aujourd'hui et elles doivent leur nom à Mélicerte. »

Personne n'ignore que la légende de l'Hercule grec s'est approprié cette expédition; mais comme dans les temps bien postérieurs où les Grecs osèrent aussi se hasarder dans cette contrée, les anciennes colonnes de Mélicerte avaient disparu depuis longtemps, l'Hercule grec éleva les montagnes de Gibraltar et de Ceuta, comme monument de ses exploits, et depuis lors on n'a pas cessé de les appeler les colonnes d'Hercule.

Mélicerte s'établit dans cette contrée, et s'efforça d'initier les habitants à la civilisation de l'Orient. Avant tout il bâtit une citadelle et une ville. Les Tartessiens reconnaissants lui élevèrent des temples dans cette ville et dans les contrées environnantes, où ses images, d'argent pur, étaient l'objet d'un culte religieux. Un jour, enfin, qu'il était parti sans suite pour la chasse, il ne revint pas, et l'on ne put jamais retrouver ni son corps, ni son tombeau; car, d'après les opinions de l'ancien Orient, le tombeau des hommes, qui comme Mélicerte ont été admis dans le commerce de la Divinité, reste toujours inconnu. C'est ainsi que jamais personne n'a vu le tombeau de Moïse (Deutéron. XXXIV, 6).

Après la disparition de Mélicerte, ceux de ses compagnons qui lui avaient survécu résolurent de faire connaître à leur patrie les résultats de leur expédition, et choisirent pour cette mission les hommes non mariés. Car beaucoup d'entre eux avaient épousé des filles

du pays. Après beaucoup de fatigues et de dangers, les envoyés arrivèrent enfin dans la mère-patrie, et élevèrent, sur le lieu même d'où ils étaient partis, un temple en l'honneur de Mélicerte. « Ce temple, on le voit encore dans l'ancienne ville des Tyriens. » La ville de Tyr elle-même fut bâtie plus tard sur ce même emplacement.

Dans le dernier chapitre de ce livre, l'auteur décrit les statues du dieu, et les fêtes que célébraient en son honneur, un jour avant leur départ, ceux qui s'embarquaient pour Tartessus.

LIVRE TROISIÈME.

Avec ce livre commence enfin l'histoire proprement dite. L'on voit clairement que l'auteur s'efforce de ne présenter désormais que des faits historiques et de les appuyer sur une chronologie exacte; mais l'on sent encore que souvent la fable se mêle à l'histoire.

§ 1. HISTOIRE PRIMITIVE DE BYBLOS, chap. 1-9.

Cette partie de l'ouvrage contient les origines de la ville de Byblos; mais, pour se placer à un point de vue exact, Sanchuniathon reproduit une partie de la généalogie des Cabires et l'histoire des premières années de cet Amorius, père des Amorites, dont il a été mention dans le livre précédent. Cet Amorius s'était emparé d'un manteau

de différentes couleurs, et se vit forcé de se dérober par la fuite à la jalousie de son frère. Pour se mettre à l'abri des poursuites de ce dernier, il bâtit une tour, et jeta ainsi les fondements de la ville de Betmichyia. La position de cette ville n'est point à la vérité déterminée d'une manière exacte; mais, comme il est dit que les rois d'Aradus régnaient aussi sur Betmichyia, on doit supposer qu'elle était également située dans la partie méridionale du pays de Chanaan. A cette occasion l'auteur répète, en l'abrégeant, toute la légende d'Amorius, parce qu'il doit ne plus faire mention de cette branche de la famille et se borner à retracer l'histoire de l'autre frère, nommé Leonturgus, et de ses descendants, les rois de Byblos.

Leonturgus reçoit la ville en présent de Baaltis. Sous son règne les Moallikes envahissent son territoire et le ravagent entièrement. Le roi en est si vivement affligé, qu'il tombe malade et meurt. La légende le

représente comme un homme pieux , et ajoute que , quelque temps après sa mort , le tombeau royal étant tombé en ruines , on y trouva son manteau et son épée , mais non son corps , « ce qui prouvait qu'il avait » été enlevé par les dieux en récompense » de sa piété. » Cette piété , il l'avait prouvée de plus d'une manière , mais surtout en donnant trois cents esclaves au temple de Baaltis. On dit aussi qu'il s'était endurci aux fatigues et qu'il était d'une sévérité excessive. Ainsi un jour , pendant un orage terrible , ayant en personne inspecté les sentinelles qui gardaient les murailles , il tua sur la place même quelques-unes d'entre elles qui étaient ivres. Il était monté sur le trône à l'âge de vingt-neuf ans et en avait régné cinquante.

Tout ce que Sanchuniathon sait sur le successeur de Leonturgus , c'est qu'il régna six mois. Du reste , il ne peut dire ni d'où il venait ni ce qu'il fit (μηδὲ ποδαπὸν , μηδὲ ποῖον). Il a seulement trouvé son nom sur les listes (περὶ γὰρ αὐτοῦ , πλὴν ἀλλ' ἢ τὸ ὄνομα , οὐδὲν ἔγνων).

Après sa mort la ville redevint encore une fois la proie des géants ou habitants des montagnes, et les Bybliens furent pour la plupart tués ou faits prisonniers. Mais on put voir bientôt que la ville était particulièrement protégée des dieux, car, au moment même où les ennemis exerçaient leurs ravages avec le plus de fureur, et où le malheur était parvenu à son comble, le feu du ciel, tombant tout à coup, tua les géants ou les dispersa. Ceux qui échappèrent à la mort se hâtèrent de se réfugier sur les bords de la mer; mais les Bybliens, dont le courage s'était ranimé, massacrèrent ce que le feu et les flots avaient épargné. « Or là, sur le rivage de la mer, il y avait alors un emplacement nu et sans aucune construction, qui forme aujourd'hui un port et qui est couvert d'édifices. »

Après cet événement malheureux, les Bybliens pensèrent qu'ils seraient plus en état de résister à l'ennemi s'ils étaient commandés par un roi; ils élurent donc Aga-

ræus, fils de Leonturgus; mais il perdit sa couronne avant même de l'avoir reçue. Voici comment : au moment où il entra dans le temple de Baaltis pour recevoir l'onction sacrée des mains du prêtre, ce dernier, soit par erreur, soit à dessein (l'auteur nous laisse dans l'ignorance à cet égard), passa devant l'élu sans paraître le voir, et sacra un Tyrien qui se trouvait derrière lui. L'auteur ne fait pas connaître non plus l'impression que cette substitution inattendue produisit sur l'esprit d'Agoræus; mais il nous apprend que Sydyk (c'était le nom du Tyrien favorisé par le prêtre de Baaltis), resta en possession de la royauté. Bien qu'il fût de petite taille et fort laid (*τὴν μορφήν μικρὸς καὶ δυσειδής*), il se distingua par son amour pour la justice et par son courage. Il ne put faire preuve de cette dernière vertu contre les géants, qui pendant son règne ne descendirent point dans la plaine, et qu'il eût été trop dangereux d'aller chercher dans leurs montagnes. Mais il eut à lutter contre

un grand danger, que les efforts réunis des villes phéniciennes parvinrent seuls à détourner. Partis de leurs îles avec une flotte considérable, les Cérates, peuple brave et adonné à la piraterie, se préparaient, après avoir pillé toutes les côtes voisines, à débarquer dans le voisinage de Byblos. Sydyk envoya des courriers aux habitants de Sidon, de Tyr et de Béryte pour leur demander du secours. Les Tyriens ne purent répondre à son appel, parce qu'ils étaient en proie à des troubles civils ; mais les Bérytiens et les Sidoniens accoururent au nombre de quatre mille. Aidé de ce renfort, Sydyk attaqua les pirates, qui avaient opéré leur débarquement, et les vainquit.

Au nombre des prisonniers se trouvaient les deux rois des ennemis, Golus et Gorus, qu'il rendit le lendemain aux Cérates, moyennant une riche rançon. Cette rançon, qui consistait en beaucoup d'or et en cent esclaves, il la partagea avec ses alliés, ce qui est considéré par l'auteur comme

une preuve frappante de sa justice, et donna lieu à un chant national en l'honneur de Sydyk, chant qui s'était conservé jusqu'au temps de Sanchuniathon, et que cet historien nous fait connaître.

Dans les chapitres suivants, l'auteur suit les Cérates dans leur expédition vers le Sud, jusqu'à leur établissement sur les côtes de cette partie de la Phénicie; il ajoute même quelques détails sur leur sort ultérieur. Après leur défaite près de Byblos, ils se rembarquèrent et se dirigèrent vers le Sud. Ils y furent accueillis avec joie par les géants Ascalonites, qui soutenaient une guerre malheureuse contre les Onakynes. Les Ascalonites, avec le secours de leurs nouveaux alliés, s'emparèrent du territoire ennemi, et donnèrent aux Cérates, en récompense de l'appui qu'ils leur avaient prêté, la ville de Gaza, enlevée aux Onakynes.

Les Cérates se tinrent en repos jusqu'au moment où ils eurent convenablement fortifié la ville qu'ils venaient d'acquérir; mais

alors ils firent aux Ascalonites, naguère leurs amis, une guerre sanglante, où ils demeurèrent vainqueurs, et chassèrent du pays ce même peuple dont ils avaient été les alliés. Encouragés par cet heureux début, ils poussèrent plus loin leurs conquêtes, et occupèrent tout le pays qui s'étend jusqu'aux frontières de l'Égypte; mais ils ne purent s'emparer des montagnes, où les Ascalonites s'étaient réfugiés après leur défaite.

Quel était ce peuple des Cérates? On ne peut s'empêcher d'y reconnaître le peuple qui est désigné dans les livres des Hébreux sous le nom de Philistins (*Pelichtim*), et qui habitait le pays voisin d'Ascalon et de Gaza, où les Cérates s'établirent. Le nom de Philistins lui-même annonce des étrangers qui se sont établis dans le pays à la suite d'une invasion. Or, ils venaient de la Crète, comme paraît l'indiquer la légende et leur nom de Κέραιοι, que, dans le second

livre de Samuel (1), la leçon marginale reproduit sous la forme *K'rethi* (Κερεθι dans la version des Septante). Il est vrai que dans ce passage le texte offre la leçon *Al-hakkere*. Peut-être des tribus des autres îles et des côtes de l'Asie-Mineure prirent-elles part à cette invasion. On sait que plus tard les Cariens se rendirent célèbres comme navigateurs et comme guerriers. Les auteurs classiques n'ont pas compris cette tradition quand ils ont fait venir les Juifs de l'île de Crète. Cette confusion provient sans doute de ce qu'au temps des Romains tout le pays fut appelé Palestine, et que parmi les peuples de cette contrée les Juifs étaient le plus connus.

§ 2. GARUSAUS. BÉTHOBAL. LE CULTE DE KRONOS
EST INTRODUIT DANS LES ÎLES. Chap. 6-9.

La plus grande partie de ce paragraphe paraît empruntée à un prêtre de Kronos qui

(1) XX, 23.

avait écrit la vie du roi Béthobal, le pieux serviteur de son dieu, afin d'exciter le zèle religieux des autres princes. Suivant ce récit, le plus beau titre de gloire de Béthobal fut d'avoir introduit le culte de son dieu dans les îles, où il eut de nombreux obstacles à vaincre, sans doute parce que l'ancien culte national y était en opposition avec celui de Kronos.

Après la mort de Sydyk, son fils aîné, Garusaus, monta sur le trône. Malgré la perversité de son caractère, il chercha à conserver une apparence de justice. Sa méchanceté alla si loin, qu'il exila Béthobal uniquement parce qu'il était d'une vertu exemplaire, et cependant il sut si bien aveugler les yeux de la multitude, qu'il passa pour un pieux serviteur de Kronos, bien que son orgueil surpassât de beaucoup son humilité. Après ce court portrait du roi, Sanchuniathon raconte l'histoire merveilleuse du jeûne extraordinaire d'un prêtre de Kronos.

Après la mort de Garusaus, il y eut à Byblos un interrègne de cinq ans (Cf. ch.7). Vers cette époque, les habitants des îles pillèrent le pays des Cérates, parce que ces derniers avaient donné asile au roi Obadilus, chassé des îles pour son orgueil. Mais ces dévastations ne se bornèrent pas au pays des Cérates, car les insulaires, après avoir ravagé Gaza et les autres villes occupées par ce peuple, se dirigèrent sur Byblos. Les habitants de cette ville, voyant que les ennemis leur étaient de beaucoup supérieurs en force, crurent devoir recourir à la ruse. Ils leur firent donc de brillantes promesses, et parvinrent ainsi à prévenir l'attaque qui les menaçait; mais, durant la nuit, ils fondirent sur les insulaires, et les exterminèrent si complètement, que ceux-là seuls échappèrent qui étaient restés sur les vaisseaux pour les garder.

Peu de temps après, Béthobal revint de son exil, et prit le gouvernement de Byblos.

Pour mieux le faire connaître, Sanchuniathon raconte quelques traits de sa jeunesse. Il nous apprend ensuite qu'Obadilus vint implorer le secours de Béthobal, qui accueillit sa prière ; car, bien qu'Obadilus fût un homme fier et arrogant, il avait un mérite aux yeux des habitants de Byblos : il était zélé sectateur du culte de Kronos (1). Béthobal équipa donc une flotte imposante, défit les insulaires, et ramena le roi expulsé dans ses états. Obadilus, rétabli sur le trône, introduisit le culte de Kronos dans toutes les contrées qui lui étaient soumises. Cette guerre semble offrir le caractère d'une guerre religieuse.

Mais un autre titre de Béthobal à l'éternelle reconnaissance de Byblos, ce fut la fondation d'un *xénodochéion* ou caravansérail, que son successeur Mélichorus agrandit encore. Ce fait est l'indice d'un commerce fort ancien et d'une grande af-

(1) C'est ce qu'indique son nom, en hébreu *Obed el* (en arabe *Abdallah*), adorateur d'Ilos ou Kronos.

fluence de marchands étrangers dans la ville. Ensuite l'auteur raconte la fondation de la ville de Béthataba.

Après la mort d'Obadilus, son fils Iryx devint roi. Bethobal, ayant appris qu'il avait renversé les autels élevés par son père à Kronos, lui envoya une ambassade pour l'engager à les rétablir. Iryx, qui redoutait la puissance formidable du roi de Byblos, releva non-seulement les anciens autels, mais en fit même construire un grand nombre de plus grands (*ἀλλὰ καὶ ἐπέβαλε πολλοὺς καὶ μεγάλους θώμους*). Après la mort de Béthobal il y eut un long interrègne à Byblos (Ch. 12).

§ 3. FONDATION ET HISTOIRE PRIMITIVE DE LA VILLE D'HAMATH EN SYRIE. Chap. 10 et 11.

Les villes phéniciennes étaient déjà gouvernées par des rois depuis plusieurs siècles quand la royauté commença à s'établir en Syrie. Au temps de Béthobal, Mathaïbal faisait paître paisiblement ses trou-

peaux sur les bords du fleuve de la Syrie (1) (παρὰ τῷ Συρίας ποταμῷ). Mais des bergers étrangers vinrent de l'intérieur du pays s'établir sur le territoire qu'il occupait. Après les avoir inutilement invités à se retirer, il les attaqua pendant la nuit, et tous tombèrent en son pouvoir. Mathaibal les contraignit à lui bâtir une ville, ayant au centre une forteresse, d'où la ville tira son nom d'Hamath (Ἀμαθίαν γὰρ λέγουσιν οἱ Σύροι ἀκρόπολιν) (2).

Mathaibal acquit ainsi une grande puissance, et imposa aux autres bergers un tribut de cent bœufs et de quatre cents moutons. Il fut le premier roi de la Syrie.

Il eut pour successeur son général Balmachanès, qui revenait d'une expédition victorieuse contre les géants. Mais, comme celui-ci se montra bientôt cruel et sanguinaire, ses sujets le chassèrent, avec l'aide d'un berger, nommé Ammisus. Il erra longtemps

(1) L'Oronte.

(2) En hébreu *Khamath* ou *Hamath*, forteresse, ἀκρόπολις.

en fugitif, et n'osa rentrer à Hamath qu'après la mort d'Ammisus (ch. 11).

Sanchuniathon cite (ch. 10) un passage du livre des chants, dans lequel Balmachanès exprime en ces termes les sentiments qu'il a éprouvés durant son bannissement :

« Ammisus m'a chassé de la ville; mes ser-
» viteurs m'ont accablé de leurs railleries;
» mais je ferai fouetter mes ser viteurs et
» je tuerai Ammisus. Autrefois, je reposais
» sur la pourpre de Tyr, et mon chevet
» était fait de soie babylonienne. Maintenant
» les rochers sont ma demeure et mon
» chevet c'est le désert. Mais croyez-vous
» que je tremble parce que l'obscurité des-
» cend sur la forêt et que l'orage passe à
» travers les arbres (περιέρχεται τὰ δένδρα)
» comme un lion rugissant? Croyez-vous
» que je m'épouvante à l'aspect des rochers
» brillant à la clarté de la lune, et des pâles
» fantômes (ὑπὸ τῶν πελιδνῶν προσώπων) qui
» surgissent de chaque môtte de terre? Le
» lion est-il sans courage dans son obscure

» tannière? Avez-vous jamais vu le sanglier
» saisi de crainte? Le sanglier sauvage par-
» court sans effroi les ravins de la monta-
» gne, et le rugissement du lion fait trem-
» bler ses ennemis. »

Après sa mort, les Hamathéens abolirent la royauté, et, pour empêcher que désormais aucun de leurs généraux ne s'emparât du trône, ils établirent un usage aussi singulier que cruel. Tout général, qui au retour d'une guerre faisait son entrée à la tête de ses troupes, devait être mis à mort. Pour se soustraire à cette loi, le général, en pareille circonstance, restait en dehors de la ville, et faisait conduire l'armée par un prisonnier de guerre qui portait ses vêtements et ses insignes, et qui était exécuté à sa place aux portes d'Hamath. Le lendemain, le général entrait seul dans la ville, et recevait alors les récompenses et les honneurs dus à sa bravoure.

Cet usage cruel se maintint très-long-temps; mais enfin Bariabas, au retour d'une

heureuse expédition contre les géants, sut gagner les guerriers par de riches présents, et s'empara de la royauté avec leur secours. Il devint le fondateur d'une riche et puissante dynastie, qui gouvernait encore Hamath au temps de Sanchuniathon.

§ 4. DESTINÉES DE LA VILLE DE BYBLOS PENDANT L'INTERRÈGNE QUI SUIVIT LA MORT DE BÉTHOBAL. Chap. 12-14.

Après cet épisode, l'auteur revient à l'histoire de Byblos, et raconte tout ce que les habitants de la ville et de la contrée environnante eurent à souffrir des violences de deux voleurs de grand chemin, Semphus et Pasurgus. Ces brigands, échappés de l'Égypte, s'étaient arrêtés quelque temps dans le pays des Cérates, et avaient fini par s'établir dans un désert entre Byblos et Béryte. Le récit merveilleux de leur séjour, de leurs expéditions, et enfin de leur défaite obtenue par la ruse d'une jeune fille, nom-

mée Adramusa (1), remplit tout un chapitre. L'histoire rapporte même le nom des deux chevaux que les deux brigands avaient amenés d'Égypte, et qui, à cette époque, étaient eux-mêmes une apparition extraordinaire pour ce pays. Ils s'appelaient Dolixurus et Mira. Philon donne l'explication de ces deux noms : Dolixurus (2) signifie *qui saute par-dessus les murs*, Mira (3), *aux pieds agiles*.

Mais ces brigandages ne furent pas les seules vexations que les Bybliens eurent à essuyer; car, pendant l'inter règne, les riches et les puissants exercèrent dans l'intérieur même de la ville toutes les violences possibles contre leurs concitoyens, et chassèrent ou mirent à mort leurs adversaires; en sorte que personne n'osant plus tenter

(1) En hébreu *Khatsarmaveth*, vestibule de la mort, d'où, avec une terminaison grécisée, *Ἀδράμουσα*, d'après l'analogie du participe féminin.

(2) *Doleg chour*, δολιξοῦρος.

(3) *Mahir*, féminin *Mehira*, Μίρα.

d'arrêter leurs excès, ni même leur tenir tête, le découragement s'empara de tous les esprits ; mais enfin le sang de l'innocence cria vengeance et exalta les courages trop longtemps abattus.

Gerus, citoyen paisible (*ἀνὴρ εἰρηνικός*) possédait une gazelle apprivoisée, que Baris, l'un de ceux qui s'étaient emparés du pouvoir, l'invita à lui abandonner. Gerus s'y refusa, et, comme cette réponse fut faite en présence d'un grand nombre de citoyens qui auraient pu s'opposer facilement à tout acte de violence, Baris se retira sans insister, et la rage dans le cœur. Mais le lendemain, ayant réuni ses amis et ses partisans, il pénétra dans la demeure de son ennemi, tua Gerus qui était endormi, et l'esclave de cet infortuné qui voulut défendre son maître.

Cet horrible assassinat, commis sur la personne d'un citoyen très-aimé du peuple, excita une révolte qui obligea Baris et ses complices à sortir de la ville pendant la nuit. Il firent, ils est vrai, une longue guerre

à leur patrie; mais, bien que soutenus par le roi de Sidon, ils ne purent contraindre Byblos à les recevoir. Ce que ne put faire la violence ils le durent à la trahison. Un traître leur prépara les voies, et leur ouvrit les portes de la ville. Alors les bannis se répandent dans Byblos, immolent leurs ennemis ou les forcent à fuir. Enfin, après un interrègne de vingt-cinq ans, les Bybliens, pour mettre un terme à leurs troubles civils, élurent un roi, et leur choix tomba sur Jabis, fils d'Adramusa.

§ 5. DE NOMBREUSES TRIBUS ÉGYPTIENNES ABANDONNENT LEUR PATRIE, ET S'ÉTABLISSENT EN ARABIE ET EN PHÉNICIE. Chap. 15-17.

L'auteur raconte ici les troubles survenus en Égypte. A la suite de ces troubles, de nombreuses tribus émigrèrent et vinrent s'établir parmi les peuples phéniciens ou dans le voisinage.

Après l'extinction de la race de Taaut,

la dynastie qui lui succéda chercha à reconquérir la puissance qu'elle avait perdue, et entreprit une guerre contre les pasteurs établis sur les bords de la mer. Mais les rois furent vaincus, et les pasteurs cernèrent la capitale de si près, qu'un grand nombre d'habitants moururent de faim. Ce fut alors qu'un prêtre inventa le char garni de faux, et communiqua son invention au roi, qui fit fabriquer cent chars de ce genre, à l'aide desquels il vainquit ses ennemis.

Alors il conquit tout le pays, recouvra les anciennes possessions de Taant, et chassa les pasteurs qui s'y étaient fixés. Cependant il ne put s'emparer de la forteresse imprenable (*δυσάλωτον*) qu'ils avaient sur le bord de la mer.

La plus grande partie de la population expulsée se réfugia en Arabie, où se trouvaient de vastes déserts propres au labourage. Ils s'y fixèrent sous la domination d'Omlakos, d'Idumas, d'Amon et de Mobas,

dont les descendants, au temps de Sanchuniathon, régnaient encore sur les Omlakynes (1), les Iduméens (2), les Amonéens (3) et les Mobéens (4).

Une autre troupe pénétra dans le pays des Cérates et dans les montagnes, où se fixa plus tard la race de Juda. Ils s'y unirent aux habitants primitifs, ou géants, et bâtirent des villes fortifiées, où ils s'établirent. Cette tribu guerrière se rendit redoutable à tous les peuples du voisinage, surtout par les chars garnis de faux qu'elle avait apportés d'Égypte. Un chef de cette tribu, Damascon, devint célèbre dans l'histoire. D'abord il s'était aussi établi dans le pays des Cérates, et s'était uni aux Onakynes ;

(1) En hébreu *Amalek*, en arabe *Emlik*, les Amalécites au S.-O. de la Palestine et à l'E. de la mer Morte.

(2) Les Édomites, *Edom*, au S. de la Palestine.

(3) Les Ammonites, *Ammon*, entre les fleuves Arnon et Jabbok.

(4) *Moab*, les Moabites, à l'E. de la mer Morte jusqu'à l'Arnon.

mais plus tard (Voy. liv. IV, 5) il pénétra plus avant en Syrie, et y fonda la célèbre ville de Damas (Damascus). Semphus et Pasurgus, dont l'histoire a été racontée au treizième chapitre, paraissent avoir également appartenu à cette horde.

Tels sont, dit Sanchuniathon, les peuples qui, fuyant de l'Égypte, vinrent se fixer dans l'Asie antérieure. Et, pour en compléter le catalogue, il fait mention de l'émigration bien postérieure des Hébreux. « Enfin vinrent encore Judas et Smyron (1). » Ce qui prouve du reste qu'il regarde cette immigration des Hébreux comme plus importante que toutes les autres, c'est qu'il cherche, ce qu'il n'a point fait

(1) On voit que sous ce nom il veut désigner le peuple hébreu. Ces deux noms sont une personnification de ce peuple, tel qu'on se le représentait à l'époque de Sanchuniathon, où, par suite de la séparation, opérée depuis plusieurs siècles, des royaumes de Juda et d'Israël (capitale Samarie, *Chomron*), le souvenir de l'unité primitive de la nation s'était perdu chez les peuples du voisinage.

pour toutes les autres, à déterminer exactement l'époque où elle a eu lieu, et les rois qui régnaient alors dans les différents états.

LIVRE QUATRIÈME.

§ 1. INVASION DES INSULAIRES. ILS SONT DÉFAITS
PAR JABIS. Chap. 1.

AU temps du roi Jabis, les insulaires renouvelèrent leurs attaques sur les côtes de la Syrie, et s'emparèrent de plusieurs villes. Cette lutte paraît avoir eu un caractère religieux, car l'auteur dit expressément qu'ils voulaient abolir le culte de Kronos (τὰ τοῦ Κρόνου καθεῖλον ἱερὰ πάντα). Barcas, fondateur de la ville de Béthataba (1), marcha à leur rencontre, avec dix autres rois confédérés; mais il fut tué avec tous les siens. « On voit encore le tombeau de ce roi. »

(1) Elle était située dans le voisinage de Tyr (Voyez liv. VIII, ch. 3), et s'appelait aussi Béthobarkas.

Après cette victoire, les insulaires se dirigèrent sur Byblos. Un combat acharné s'engagea, et l'avantage demeura aux Bybliens. Ils avaient été surtout entraînés par l'exemple de leur roi, Jabis, qui se précipita valeureusement au milieu des rangs ennemis, et les culbuta. Ayant été blessé dans le combat, il s'assit sur un rocher, « où l'on peut voir encore aujourd'hui les traces de son sang (αἱματόεστα). Là, où le sang a coulé, le sol est toujours couvert d'une herbe épaisse (αἰεζωον). » Dix mille ennemis succombèrent dans cette bataille, et Jabis bâtit dans la plaine, où l'engagement avait eu lieu, un sanctuaire en l'honneur de Kronos. Jabis régna soixante ans, et mourut dans un âge avancé.

§ 2. BIMALUS JETTE LES FONDEMENTS DE LA SUPRÉMATIE DES SIDONIENS. Chap. 2-4.

Après la mort du roi de Béryte, les habitants de cette ville ne pouvant s'accorder

sur le choix du nouveau souverain, Bimalus, roi de Sidon, profita de cette dissension pour assurer le trône vacant à son fils Baradodus. Mais, comme les Bérytiens ne voulurent pas le recevoir, les Sidoniens les assiégèrent par terre et par mer, subjuguèrent le pays, et installèrent Baradodus de vive force.

Après la mort de Jabis, Bimalus jeta aussi les yeux sur Byblos. Il invita les habitants à choisir son fils Rabothès pour maître, et, par la réunion des forces militaires de Sidon et de Béryte, chercha à donner plus de poids à sa demande. Les Bybliens, qui se rappelaient encore le sort de Béryte, se virent forcés d'accéder au désir de Bimalus, et Rabothès fit son entrée à la tête de mille doryphores. Il régna trente ans à Byblos.

Vers le même temps, une horrible famine vint désoler le pays. Les villes de la côte eurent surtout à en souffrir. Pour en diminuer un peu la population, Bimalus

résolut d'établir à deux jours de marche de Byblos une colonie, qu'il nomma Aradus, du nom de l'un de ses fils qu'il y établit comme roi. Ensuite, il défit les habitants primitifs, peuplade sauvage, qui jusque-là s'était maintenue indépendante dans ses montagnes, et envoya son gendre Melkarius (1) comme gouverneur dans le Liban, et dans la Cœlé-Syrie.

De cette manière, Bimalus étendit sa domination sur les villes maritimes et surtout l'intérieur du pays, jusqu'au fleuve Oronte. Cette vaste puissance fut encore accrue, quand le vieux roi de Tyr, qui n'avait point d'enfants, eut transmis sa couronne au plus jeune fils de Bimalus. Ainsi, Bimalus le premier réunit en un seul royaume toutes les villes situées au nord du pays, qui plus tard seulement, fut

(1) Il est ainsi appelé, à cause de sa nouvelle dignité *melek harim* ou *melek harin*, roi des montagnes, gouverneur du pays des montagnes.

appelé Phénicie, et une grande partie de l'intérieur des terres.

Alors il rassembla une armée formidable pour châtier la ville d'Hamath, qui avait envoyé des secours aux indigènes, révoltés contre Melkarinus. L'auteur, dans cette circonstance, fait connaître avec exactitude le contingent fourni par chaque état, ce qui permet de juger quelle était alors leur puissance. Bimalus se mit en marche, à la tête de 10,000 Sidoniens, auxquels se réunirent les Tyriens, forts de 8,000 hommes. Ensuite vinrent 3,000 Bérytiens, 6,000 Bybliens, et 2,000 Aradiens, et enfin 1,000 archers des îles. Les Onakynes avaient aussi envoyé cent chars garnis de faux, en sorte qu'il passa les montagnes à la tête de 30,000 combattants.

Les Hamathéens l'attendaient campés dans la plaine, et pleins de confiance dans leurs forces considérables ; car leur armée, qui avait reçu des secours de toutes les parties de la Syrie, se montait à 50,000 hom-

mes. Mais, quand les terribles chars pénétrèrent dans leurs rangs, ils s'enfuirent de tous côtés. Leur défaite fut complète : 10,000 d'entre eux restèrent sur le champ de bataille, et 16,000 furent faits prisonniers. Le butin fait par les vainqueurs fut immense. Bimalus marcha aussitôt avec son armée contre Hamath, et força l'ennemi à lui céder toutes ses possessions jusque dans le voisinage de la ville. Les pays conquis furent réunis au gouvernement de Melkarinus.

§ 4. FONDATION DE LA VILLE DE DAMAS PAR UN ALLIÉ
DES SIDONIENS, Chap. 5.

Bimalus donna à Damascon, qui lui avait amené les chars des Onakynes, le pays où avait eu lieu la bataille. Damascon y bâtit une ville, qui devint bientôt populeuse et florissante (πόλιν Δαμασκὸν πολυάνθρωπον καὶ εὐδάρμονα). Elle s'appela Damascus (Damas), du nom de son fondateur.

Viennent ensuite quelques détails sur les destinées du fondateur de cette ville. Forcé de fuir l'Égypte à la tête d'une horde nombreuse, il était venu dans le pays des Onakynes, et s'était brouillé avec le gouverneur cérate de Gaza, qui avait tué son frère. Après avoir pleuré (1) et enseveli ce dernier, il rassembla les Amoréens et les Onakynes pour une guerre de vengeance, attaqua l'ennemi devant sa ville et le vainquit, surtout à l'aide de chars garnis de faux, qu'il avait fait venir d'Égypte, et qui étaient encore inconnus dans ces contrées (2).

§ 5. LES SIDONIENS ÉTENDENT AUSSI LEUR PUISSANCE SUR MER, SURTOUT EN ÉTABLISSANT DES COLONIES. RICHESSES DE BIMALUS, chap. 6-8.

Toutes les peuplades voisines, en appre-

(1) Dans un chant lugubre que l'original nous a conservé.

(2) L'auteur, en parlant de Damascus, dit qu'il fut le premier de toute la Phénicie et de toute la Syrie qui eût des chars garnis de faux. Πρώτος γὰρ ἄρματα εἶχε δρεπανηφόρα πάντων τῶν ἐν Φοινικίᾳ καὶ Συρίᾳ.

nant cette victoire de Bimalus, se soumirent à lui volontairement. Les insulaires, qui jusque-là s'étaient rendus si redoutables par leurs invasions sur les côtes de la Syrie, lui envoyèrent des ambassadeurs, qui promirent que tous les prisonniers de guerre faits sur les villes maritimes seraient rendus, et que les temples de Kronos seraient relevés (1). Alors Bimalus envoya des garnisons dans les îles, et sa flotte fit voile pour Tartessus, dont les habitants conclurent un traité avec les Sidoniens.

On conçoit que, dans de telles circonstances, le commerce des Sidoniens dut prendre un accroissement considérable. Dans le dessein de le protéger, le roi résolut d'établir dix colonies, qui étaient comme autant de stations pour les navires qui se rendaient à Tartessus, et qui, portant sur les rives lointaines de l'Occident les pro-

(1) Ils négocièrent, dit l'auteur, *περὶ τῆς τῶν τοῦ Κρόνου ἀποκαταστάσεως*.

ductions des contrées orientales , recevaient en échange les métaux les plus précieux.

Ces colonies furent établies dans les ports qui offraient de bons mouillages (λιμένες). On commençait par bâtir une citadelle pour protéger les colons , et ensuite la nouvelle ville s'élevait. Bimalus décida qu'on enverrait mille colons dans chacune de ces villes , afin qu'elles fussent assez fortes pour se défendre. En cas de danger extraordinaire, il y avait dans le port de chaque colonie des bâtiments légers et bons voiliers, qui en portaient la nouvelle à Sidon , et les colons pouvaient ainsi en obtenir de prompts secours.

Cittium fut la première colonie que fonda Bimalus. Ce lieu avait déjà été fortifié par Démaroon ; mais, depuis peu, les habitants des montagnes en avaient détruit les retranchements. Bimalus établit encore une autre colonie à l'ouest de l'île de Chypre. Une troisième fut envoyée dans l'île de Rhodes, et

trois autres sur les côtes de l'Asie-Mineure, vis-à-vis de cette île. Il bâtit également une ville dans l'île de Crète (1); il envoya même une colonie dans l'île de Mylita (Malte), et deux en Ersiphonie ou Ligurie. On peut juger de la promptitude avec laquelle ces colonies devinrent florissantes par l'exemple de la colonie crétoise, dont la population prit en peu de temps un accroissement si considérable qu'elle put fonder dans une île voisine une ville nonmoins populeuse, où l'on éleva un temple magnifique à Astarté.

Par ce moyen, Bimalus devint le maître de la mer (θαλαττοκρατῶν), et il ne lui fut pas difficile de protéger ses vaisseaux contre la piraterie. Les gouverneurs, ou plutôt les vice-rois de ces colonies, furent choisis par lui parmi ses fils et ses parents; ce qui était le moyen le plus sûr de confondre leurs intérêts avec ceux des Sidoniens, et de les em-

(1) Ἐν τοῖς Κεράτοις, dans la mère-patrie des Cérates, et non pas dans leur nouvelle demeure.

pêcher de songer de se rendre indépendantes de la métropole.

Comme les tributs annuels se montaient à mille talents, Bimalus acquit bientôt des richesses immenses, et put dépenser des sommes considérables pour son armée. Aussi fut-il le plus puissant de tous les rois sidoniens qui le précédèrent et qui le suivirent. Son armée se montait à cent mille combattants, cents chars garnis de faux et soixante-dix gros vaisseaux de guerre (τρίηραι). Le nombre des vaisseaux marchands était immense. Il prouvait encore sa puissance par le luxe et la pompe dont il s'entourait, car il ne se montrait jamais en public que monté sur un char, couvert d'étoffes précieuses, et escorté de mille gardes qui portaient des cuirasses d'argent. Il mourut après un très-long règne.

§ 6. SUCCEPSEURS DE BIMALUS. Chap. 9 et 10.

Après la mort de Bimalus, tous les rois

phéniciens se réunirent pour nommer son successeur. Leur choix tomba sur Rabothès, qui se rendit à Sidon, et y prit le titre de roi suprême (*μέγας βασιλεύς*). Il fit monter à sa place, sur le trône de Byblos, Barsidus, homme de noble origine, mais dont le frère avait été tué par les Bybliens à cause de ses violences.

Barsidus était déjà depuis longtemps roi de Byblos, quand une guerre terrible éclata contre les habitants des montagnes. Rabothès, affaibli par l'âge, se voyant dans l'impossibilité de marcher en personne contre les ennemis, confia à Barsidus le commandement en chef des forces réunies de toutes les autres villes. Le fils de Damascon prit aussi part à cette campagne, à la tête de deux cents chars, et contribua beaucoup à la victoire des Sidoniens, qui d'abord furent mis en fuite par les géants; mais quand les Damascènes, que la pluie avait retenus dans les montagnes, se montrèrent sur le champ de bataille, la

défaite de l'ennemi fut bientôt décidée. Barsidus fut blessé dans cette bataille, et mourut bientôt après: Il eut pour successeur son fils, Obdobaltis⁽¹⁾, qui est aussi appelé Obdastartus⁽²⁾.

Bientôt après, Rabothès mourut après soixante ans, dont trente à Byblos, et trente à Sidon. Son fils, Belirus, lui succéda, mais ne fut pas aussi heureux dans ses guerres. La tentative qu'il fit pour rendre les Tarsessiens tributaires, échoua complètement.

§ 7. GUERRE DES BYBLIENS ET DES BÉRYTIENS.

Chap. II.

Après Barsidus, Obadus monta sur le trône. Ce prince, on ne sait pour quel motif, fit la guerre aux Bérytiens, et assiégea leur ville; mais, ayant appris que les insu-

(1) *Obed Baltha*, serviteur de Baaltis (L.).

(2) *Obed Acharoth*, serviteur d'Astaroth ou Astarté (L.).

lares avaient opéré un débarquement, il revint en toute hâte pour défendre sa capitale. Le bruit se répandit à Béryte, que les ennemis, dans leur retraite précipitée, avaient enfoui des trésors considérables, avec l'intention de les déterrer quand la guerre serait finie. Aussitôt une multitude innombrable se rendit dans le camp que les Bybliens venaient d'abandonner, et fouilla de tous côtés le sol pour s'emparer du trésor qu'il devait contenir; mais ce fut en vain. Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, un orage terrible les surprit, et la pluie tomba sur eux avec tant de violence, qu'ils s'en retournèrent le soir tout découragés. Il arriva que l'un d'eux, dans la marche, glissa et tomba; et, comme il cherchait la cause de sa chute, il s'aperçut qu'à l'endroit même une caisse de bois avait été enfouie. Chacun de croire qu'elle contenait les trésors en question; car, lorsqu'on la souleva, on la trouva si lourde, que l'on ne put s'empêcher de penser qu'elle était rem-

plie de vases d'or et d'argent ; mais, comme ils craignaient de tomber dans une embuscade s'ils se les partageaient en rase campagne, ils résolurent de transporter le coffre dans la ville le plus promptement possible. En conséquence, quatre hommes vigoureux le chargèrent sur leurs épaules ; mais, comme chacun se pressait autour d'eux pour les aider à le porter, il en résulta un grand désordre, au milieu duquel quelques Bérytiens furent blessés. Alors les chefs de l'expédition, pour prévenir de semblables malheurs, proposèrent de faire le partage sur-le-champ, et tous y consentirent. On brise donc la caisse, on regarde, et que voit-on ? des cailloux et du fumier. Tous alors de s'irriter, car il était évident qu'ils avaient été le jouet des ennemis ; et, ce qui accrut encore leur fureur, c'est qu'en rentrant dans la ville, ils se virent accablés des railleries de ceux qui y étaient restés. De cette époque date le proverbe généralement répandu : « Les Bérytiens prennent le fumier pour de l'or. »

§ 8. DANGERS COURUS PAR QUELQUES BÉRYTIENS
DANS UN VOYAGE SUR MER. Ch. 12-17.

Cadmius, Anabæus, Ischabérathon et plus de trente autres hommes de Byblos, qui avaient résolu de faire un voyage à Tartessus, furent égarés de leur route par un pilote ignorant, et arrivèrent à Tenga; mais, comme ils ignoraient le nom du pays, ils envoyèrent quelques-uns des leurs dans l'intérieur des terres, où ils avaient aperçu une ville, pour obtenir des renseignements sur la contrée et sur ceux qui l'habitaient. Les envoyés furent accueillis avec beaucoup de bienveillance par les naturels, quand ceux-ci eurent appris qu'ils avaient une grande abondance de blé dans leur vaisseau; car le pays était alors en proie à une affreuse disette. Alors un grand nombre de barques quittèrent le rivage pour aller conduire le vaisseau dans un lieu où le débarquement était facile et sûr; mais ceux qui étaient restés sur le vaisseau, croyant

qu'ils venaient avec des intentions hostiles, s'éloignèrent précipitamment et abandonnèrent leurs envoyés. Ils errèrent longtemps à l'aventure, ne sachant où diriger leur course; et les vases où ils puisaient leur eau s'étant brisés, ils se virent réduits à la dernière détresse.

Ils résolurent donc d'abandonner leur vaisseau et d'aller chercher une source à terre; mais en débarquant ils trouvèrent tout le rivage couvert de sel. Dans ce voyage, plusieurs d'entre eux moururent de soif; et tous vraisemblablement auraient éprouvé le même sort si un vaisseau qui passait dans ces parages ne les eût aperçus, recueillis et conduits chez les Imyrchakines⁽¹⁾. Là, quand on eut appris qu'ils n'étaient point des pirates, il leur fut permis de parcourir l'île, et ils y reçurent d'abondantes aumônes; mais ils ne purent partir, et une

(1) *Jimrakhokim*, îles éloignées. Ce qui suit prouve que les îles Imyrchakines n'étaient autres que les Canaries.

tentative de fuite échoua contre la vigilance des habitants. Enfin ceux-ci, longtemps après, conduisirent ces infortunés à Tartessus, d'où ils purent facilement retourner dans leur patrie. Arrivés à Byblos, ils y retrouvèrent ceux qu'ils avaient laissés à Tenga. Ils étaient rentrés depuis longtemps dans leurs foyers; mais, eux aussi, ils avaient eu bien des maux à supporter. Parmi eux, le dernier qui mourut fut Bolidamus; parmi ceux qui avaient été dans l'île, ce fut Anabius.

§ 9. DESCRIPTION DES IMYRCHAKINES. Ch. 18.

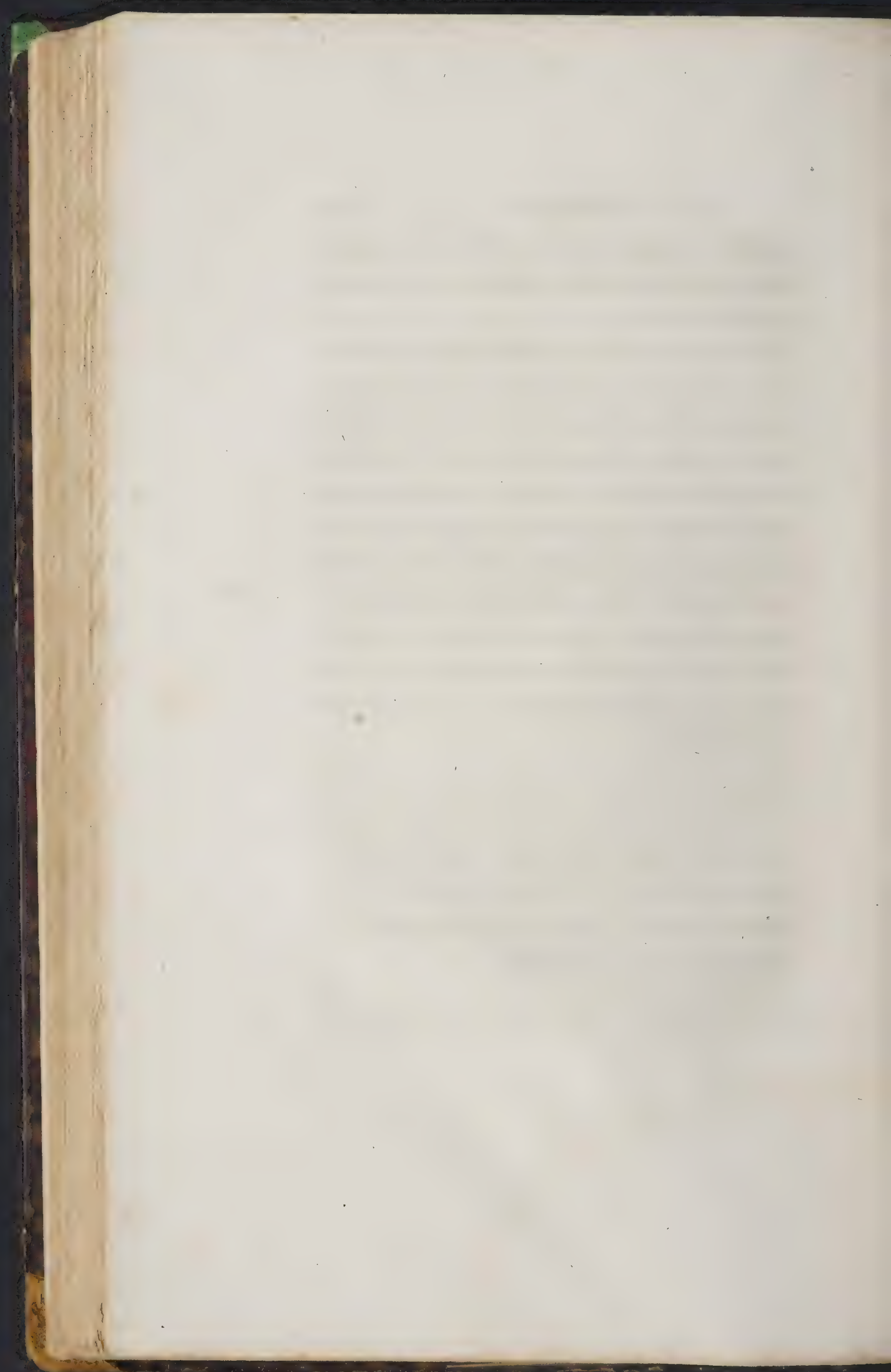
Les Imyrchakines sont les dernières îles à l'ouest. La plus éloignée d'entre elles est à dix journées du promontoire des tempêtes. Le nom des plus considérables est Hyresa, Hyrizima et Igydula. Dans les temps anciens il y avait beaucoup d'hommes dans ces îles; mais il advint que le roi d'Hyresa vint débarquer à Hyrizima avec des forces consi-

dérables , et s'en rendit maître. Il soumit aussi à sa puissance toutes les îles dont il tua les princes.

Quand il se fut défait de tous ses ennemis, il devint si arrogant , qu'il méprisa même les dieux. Alors eut lieu un tremblement de terre ; l'eau et le feu du ciel tombèrent avec tant de violence, que la plupart des habitants périrent. Ceux que les éléments épargnèrent passèrent dans d'autres contrées, de sorte que maintenant ces îles sont entièrement dépeuplées. Il y a dans ces îles de très-hautes montagnes. La plus élevée, qui est un volcan, se trouve dans l'île d'Hyresa.

§ 10. FONDATION D'UNE ÉCOLE PAR BELIRUS. Ch. 19.

Belirus construisit près de sa capitale un bâtiment où les fils des prêtres étaient instruits dans la science des choses sacrées, du droit et de la médecine.



LIVRE CINQUIÈME.

§ 1. GUERRE DES SIDONIENS CONTRE TARTESSUS. RÉVOLTE DES TYRIENS. Ch. 1-3.

Après la mort de Belirus, son fils et son successeur Amoas, qui avait conduit l'expédition malheureuse entreprise contre Tartessus, résolut de venger son offense, et ordonna à toutes les villes maritimes de lui envoyer des hommes et des vaisseaux pour faire la guerre à cette ville lointaine. Les colonies lui fournirent du blé et des vaisseaux de transport; les Cérates, des lanciers et des archers. De cette manière, Amoas rassembla près de Sidon des forces considérables qu'il fit camper par peuples, par villes et par races. Il se trouva que les Bybliens, les Bérytiens, les Aradiens, les habitants des îles et ceux des montagnes,

et même les Cérates, étaient venus au rendez-vous, tandis que les Tyriens étaient restés dans leur ville. Voici ce que le roi d'Aradus apprit à Amoas :

Les Tyriens se sont armés pour secourir, non les Sidoniens, mais les ennemis. Car ils veulent se montrer reconnaissants envers eux des avantages dont ils jouissent à Tartessus, puisque, seuls de tous les Phéniciens, ils sont admis à commercer dans cette ville. Les colonies de Tenga et d'Ersiphonie se sont aussi alliées aux ennemis.

Cette nouvelle fut confirmée par Daborpis, fugitif tyrien, qui apprit en outre à Amoas que Tyr avait déjà envoyé trente galères aux Tartessiens.

En apprenant cette nouvelle, Amoas fut transporté de colère. Néanmoins, il essaya par des négociations de détacher les Tyriens de l'alliance ennemie; mais ceux-ci refusèrent d'abandonner les descendants de Mélicerte (τὸ γένος τοῦ Μ.), et les fondateurs de la ville de Tyr. Amoas réclama encore

une fois leur secours ; et , comme ils persistèrent dans leur refus, il envoya le fils d'Obadus , Molkoæmas, croiser devant le port de Tartessus ; lui-même marcha contre Tyr pour la détruire de fond en comble.

Mais, arrivé sous les murs de cette ville, il fut surpris par les Tyriens, qui firent une sortie durant la nuit, et taillèrent en pièces une partie de son armée. Lui-même, blessé dangereusement, ne dut son salut qu'à son char, qui le ramena en toute hâte à Sidon. Là, il trouva sa flotte qui était rentrée dans le port après avoir été battue à la hauteur de Cittium où elle avait perdu son amiral Molkoæmas. A la nouvelle de la mort prématurée de son fils, le vieil Obadus mourut de désespoir. Quant à Amoas, il succomba à ses blessures. Obadus avait régné soixante ans, Amoas treize.

§ 2. JASIMON FAIT LA PAIX AVEC LES TYRIENS.
Ch. 4-5.

Amoas eut pour successeur son fils Ja-

simon. Les Bybliens, de leur côté, élurent le fils de Molkoæmas, malgré sa grande jeunesse. Il régna vingt-quatre ans, et se fit chérir de ses sujets. Il était paralysé d'une jambe, et, pour dissimuler cette infirmité, il ne sortait jamais qu'à cheval.

Jasimon se vit forcé de conclure une paix dont ses ennemis dictèrent les conditions. Il céda aux Tyriens les colonies de Tenga et d'Ersiphonie, promit que ses vaisseaux ne se rendraient plus à Tartessus, ni dans les possessions tyriennes situées au delà de Mylita, et autorisa au contraire les Tyriens à faire le commerce dans tous les établissements sidoniens. Tant que Jasimon régna, c'est-à-dire durant vingt ans, il vécut en paix avec les Tyriens, et rassembla dans ces temps de troubles des trésors considérables, tandis que les Tyriens s'appauvrirent peu à peu, par suite du mauvais succès de quelques entreprises.

§ 3. HUMILIATION DES TYRIENS. Ch. 6-9.

Vis-à-vis de l'île de Mylita est située celle de Mazaurisa (1), qui renferme une montagne lançant du feu. En traversant le détroit qui sépare cette île du continent, on arrive très-promptement en Ersiphonie; mais, si l'on ne prend pas ce chemin, on est forcé de faire le tour de l'île, ce qui était regardé comme préférable autrefois, parce que des peuplades farouches et inhospitalières habitaient les côtes du détroit, et augmentaient encore les dangers du passage.

Pour protéger efficacement la navigation de leurs vaisseaux, les Tyriens résolurent de fonder des colonies sur le détroit. Avant tout ils bâtirent une ville dans l'île, et sur la côte du continent opposé, une tour avec des retranchements. Mais les barbares attaquèrent ce dernier établissement, dont

(1) Mylita, Malte — Mazaurisa est la Sicile, pays (*Mesr* en arabe) du feu (en hébreu *Ech*). Elle était ainsi appelée à cause de son volcan.

ils massacrèrent la garnison, et comme on craignait aussi une attaque pour la ville, toutes les forces navales des Tyriens vinrent mouiller dans le voisinage, et les habitants de l'île furent vaincus. Cette victoire devait être funeste aux Tyriens, car elle accrut leur confiance au point qu'il ne fut pas difficile aux naturels de leur faire essuyer une grande défaite pendant la nuit. En même temps un grand nombre de barbares s'approchèrent des vaisseaux à la nage, y mirent le feu et incendièrent cinquante galères. Quatre mille Tyriens perdirent la vie dans cette nuit funeste, et tous les magasins devinrent la proie des flammes.

Les Tyriens ne parvinrent pas sur-le-champ à repousser les indigènes; ils durent pendant longtemps se tenir continuellement sur leurs gardes, et entretenir dans la ville une garnison très-considérable pour se défendre contre les attaques auxquelles on devait s'attendre à chaque instant;

aussi accueillirent-ils avec joie la proposition que leur firent les Sidoniens de les aider à soumettre entièrement l'île. Sidon leur envoya trente trirèmes et trois mille combattants, avec le secours desquels les Tyriens achevèrent la soumission de leurs ennemis; mais ils durent à leur tour se soumettre aux Sidoniens et leur abandonner toutes leurs conquêtes.

Sidon, qui avoit ainsi rendu aux Sidoniens leur ancienne considération et leur ancienne puissance, mit un terme à ses jours après un règne de quarante ans. On ignore s'il s'empoisonna ou s'il se perça de son épée, mais ce qu'on sait; c'est que les douleurs intolérables d'une longue maladie le portèrent à cette résolution désespérée. Après lui Kitylbas régna quarante-deux ans.

§ 4. BYBLOS EN GUERRE AVEC LES SIDONIENS.

Ch. 9 et 10.

Annon ou Hannon, roi de Byblos, mou-

rut aussi après avoir occupé le trône durant cinquante-cinq ans. Après lui son fils, Hierbas, porta le sceptre pendant trente-deux ans, et vécut d'abord en bonne intelligence avec les Sidoniens, parce qu'il tenait sans cesse à leur disposition mille soldats et dix vaisseaux. Mais quand le successeur de Sidon, bien que la guerre de Mazaurisa fût terminée depuis longtemps, voulut l'obliger à tenir toujours sur pied ce contingent, Hierbas refusa de se prêter à ce caprice; et comme les Aradiens et les Bérythiens se prononcèrent en faveur du roi de Byblos, Kitylbas se vit contraint de céder.

Nous avons déjà parlé plus haut (1) des colonies établies par Hierbas en Cilicie, et des événements ultérieurs qui signalèrent le règne de ce prince. Dans la trente-deuxième année de son règne, il fut assassiné par Basanus, que le peuple élut pour

(1) P. 81 et suiv.

roi. et qui, après un règne de cinquante-un ans, fut chassé par les Bybliens pour n'avoir pas réprimé l'arrogance de ses ministres.

§. 5. AGATHON, ROI DES SIDONIENS. LES TYRIENS OCCUPENT ASCALON. Chap. 10 et 11.

Kitylbas eut pour successeur son fils Agathon. Celui-ci, pendant les vingt-huit années que dura son règne, voulant donner un écoulement à la population de Sidon, devenue surabondante, fonda cinq colonies dans l'île de Mazaourisa, et une sixième en Ersiphonie, pour mettre ce pays à l'abri des attaques des Tartessiens. Entre les deux îles de Cyton et de Gadyla (1), situées vis-à-vis de cette côte, et dont le sol fertile, fournit du bois en abondance, est un détroit sur les bords duquel Agathon bâtit également une ville. Il engagea les Bybliens et les Aradiens à envoyer des colonies à Tenga, et les Bérytiens à

(1) *Katon* et *Ghedola*, la Petite et la Grande. Ce ne peut être que la Corse et la Sardaigne.

rendre leur port plus sûr et plus commode.

Toutes ces mesures excitèrent la jalousie des Tyriens, qui cependant ne purent s'y opposer. Mais comme Agathon, pour châtier les Cérates de leurs pirateries, s'était emparé d'Ascalon, et après y avoir laissé une garnison de mille Tyriens, pénétrait plus avant dans le pays, il fut, durant la nuit assassiné dans sa tente par un général tyrien, nommé Melkolax, qui se rendit aussitôt à Ascalon. Par là, le meurtrier assura pour longtemps aux Tyriens la possession de cette ville.

Le reste de l'armée, qui se composait de Sidoniens, d'Aradiens et de Bérytiens, regagna sur-le-champ ses vaisseaux, mais fut en grande partie détruite pendant le trajet. Byblos n'avait pas fourni de contingent pour cette malheureuse expédition.

Asmunius, le successeur d'Agathon, était encore enfant quand il monta sur le trône; il était de plus d'une santé faible et délicate.

LIVRE SIXIÈME.

§ 1. L'AUTORITÉ ROYALE EST ABOLIE A BYBLOS.

Ch. 1 et 2.

Vers cette époque, les ministres de Basanus s'étant permis de nombreux actes de violence, sans que le vieux roi cherchât à les réprimer, le peuple se dirigea en foule vers la citadelle, et demanda à grands cris la mort des coupables. Au lieu de satisfaire à ce vœu, le roi envoya ses doryphores pour dissiper l'émeute. Le peuple furieux massacra les gardes, envahit le palais, et mit à mort les amis du roi. Basanus ne parvint qu'avec peine à s'échapper; mais il mourut le jour suivant de ses blessures. Alors les Bybliens abolirent pour toujours

la royauté, et confièrent le gouvernement aux anciens (τῇ γερονσίᾳ).

Les fils du roi résolurent de venger la mort de leur père et d'attaquer la ville pendant la nuit; mais un traître fit connaître leur projet à Byblos, et ils ne purent l'exécuter. Ils se décidèrent donc à prendre la ville par famine, et comme les Bybliens recevaient par mer presque tous leurs moyens de subsistance, les fils de Basanus tendirent devant le port une chaîne de fer pour en fermer le passage aux vaisseaux. Ils occasionnèrent par-là une telle famine, qu'ils pouvaient s'attendre à voir bientôt les Bybliens tomber en leur pouvoir.

Mais les Bybliens armèrent leurs trirèmes et vinrent les ranger le long de la chaîne. Alors, se portant tous sur le côté des vaisseaux qui faisait face à la haute mer, ils les firent pencher vers l'estacade; ensuite ayant attaché des cordes aux pieux qui la retenaient, ils s'élancèrent tous de l'autre côté de leurs navires, et, faisant ainsi rele-

ver le côté penché vers la chaîne, parvinrent à arracher les pieux auxquels elle était attachée. La chaîne et les pieux furent transportés dans la ville au milieu des plus joyeuses acclamations.

Par-là, les communications avec la mer furent rétablies, et les assiégeants perdirent tout espoir de réussite ; ils entrèrent donc en négociations avec les Bybliens, et la paix fut bientôt conclue. A partir de cette époque, Byblos resta cent vingt ans sans roi. Durant cet intervalle, chacun fit tout ce qu'il voulut ; mais le pays fut ravagé par plusieurs guerres, et les animaux sauvages se multiplièrent dans le pays d'une manière effrayante.

§ 2. LE PIRATE GOMMADÈS EST VAINCU. Ch. 3.

Pendant cet interrègne, les Bybliens furent surtout inquiétés par un pirate nommé Gommadès. Celui-ci se rendit avec ses immenses richesses chez le roi de Tenga,

auprès duquel il obtint une grande considération. Mais, comme il traitait les Aradiens et les Bybliens avec arrogance, un marchand (χρηματιστής) de Byblos dit en plaisantant : Vraiment cet homme est devenu bien insolent et bien fier ; et cependant autrefois, quand il était dans notre ville, il ne bougeait pas, même quand on l'assommait de coups.

Gommadès, instruit de ce propos, chercha à s'emparer du mauvais plaisant, mais ce fut en vain. Alors il arma des vaisseaux, et, par ses attaques réitérées, rendit la mer impraticable aux Bybliens. Pour mettre un terme à ses pirateries, Byblos envoya contre lui des vaisseaux de guerre (1) sous la conduite de Jitras, qui atteignit les ennemis à la hauteur de Cittium, et les fit pour la plupart prisonniers. Tous ceux dont il s'empara, et de ce nombre était Gommadès, eurent la tête tranchée.

(1) Μάλιστα δὲ τὴν λεγομένην βοῦν, et surtout le vaisseau appelé la Vache.

§ 3. HISTOIRE DE SIDON. Ch. 4 et 5.

A Asmunius succéda Kybosus, qui, après un règne de trente-un ans, perdit la vie dans une bataille contre les Syriens. Son fils et son successeur, Nasukus, chassé par les Sidoniens, se retira dans les montagnes, et se fit une grande réputation, en exterminant les lions qui étaient devenus très-nombreux. Aussi les Sidoniens, vivement pressés par les Tyriens, jetèrent de nouveau les yeux sur lui, et le choisirent pour leur général et pour leur roi.

Il justifia cette confiance de la manière la plus brillante; car, en peu de temps, il soumit les Tyriens et les Bérytiens. Mais il mourut, après huit ans de règne, au siège d'Ascalon, où ce prince, qui fixait sans effroi ses regards sur l'œil fauve (χλωρόν) de la lionne, qui voyait fuir devant lui la panthère, et choisissait pour sa couche la tanière du lion, fut tué sur la porte par une pierre que lui lança la main d'un en-

fant (1). Les Sidoniens transportèrent son corps par mer dans leur ville. Ils l'exposèrent dans le port, revêtu des ornements royaux, et ensuite, le plaçant sur son char, ils le transportèrent au milieu des chants funèbres dans la sépulture de leurs rois.

Ensuite ils choisirent pour roi son fils Kislon qui régna trente-neuf ans. Ce prince équipa une flotte redoutable, et fonda une colonie dans le voisinage de Tartessus, pour faire de ce point le commerce avec les indigènes, attendu que les Sidoniens étaient exclus du marché de Tartessus. Mais cette nouvelle colonie devint bientôt la proie des Tartessiens, qui en vendirent tous les habitants aux peuplades de l'intérieur du pays.

Enhardis par ce succès, les Tartessiens naviguèrent vers Tenga et l'Ersiphonie : ils y ravagèrent les colonies des Sidoniens, et firent un butin immense. Depuis cette époque, les Sidoniens, redoutant leurs puis-

(1) Ce sont les termes exprès d'un hymne lugubre qui fut chanté à ses funérailles.

sants ennemis, n'osèrent plus aller à Tenga et en Ersiphonie.

§4. HISTOIRE DES JUIFS ET DES SOMYRÉENS. Ch. 6-8.

Vers le même temps, Dotrèpès s'empara du trône des Onakynes, après en avoir chassé leur roi Calylops. Celui-ci se réfugia chez les Juifs, qui alors habitaient encore l'Idumée. Il en résulta une inimitié entre les Onakynes et les Juifs, et lorsque ces derniers vinrent faire paître leurs troupeaux dans les pâturages voisins des sources salées, ils furent attaqués pendant la nuit par les Onakynes et les Omlakynes, qui tuèrent les pasteurs et s'emparèrent des troupeaux.

Alors Dotrèpès envoya Ismilynas pour conquérir toute l'Idumée. Les Juifs furent battus dans la première bataille; mais quand les ennemis se furent séparés et que les Omlakynes se furent retirés chez eux avec leur butin, les Juifs fondirent sur les Ona-

kynes et les mirent en fuite. Le général ennemi lui-même, Ismilynas, fut fait prisonnier.

Les princes des Juifs le firent amener devant eux, et, comme il était sans vêtement et qu'il avait faim, ils lui firent donner un manteau pour le couvrir, et du fromage frais avec un pain d'orge. Mais il leur répondit qu'il n'était point habitué à une pareille nourriture, et que le vêtement qui lui convenait était la pourpre. Sur quoi l'un des princes lui dit : Si tu trouves nos vêtements et notre nourriture indignes de toi, qu'es-tu donc venu chercher chez nous ? Et ils lui donnèrent la mort.

Mais la guerre n'était point terminée : elle continua longtemps encore. D'un côté étaient les Onakynes, les Omlakynes et les Cérates ; de l'autre les Juifs et les Somyréens. Les Juifs conquièrent le pays des Onakynes ; tandis que les Somyréens s'emparèrent de Basan, qui produit le baume en abondance, et promènèrent leurs trou-

peaux dans les contrées des Mobéens, des Omlakynes et des Basanites. Mais ces derniers les défirent complètement. En effet, les Basanites, désirant s'emparer des riches troupeaux des étrangers, se concertèrent avec les Mobéens pour surprendre leurs ennemis. Les Basanites devaient prévenir les Mobéens, quand les Somyréens qui s'étaient établis dans le Basan, seraient partis pour une expédition lointaine, afin qu'avec leurs forces réunies ils attaquaient ceux des Somyréens qui seraient restés dans le pays. Un succès complet couronna leur entreprise.

Mais quand les Somyréens, de retour de leur expédition, apprirent ce qui s'était passé, ils se tournèrent d'abord contre les Mobéens, qu'ils subjuguèrent, puis ils marchèrent contre les Basanites, mais ils ne parvinrent point à conquérir ce pays de montagnes. Ainsi donc, les Somyréens étaient établis à l'est de la mer salée.

Les Juifs, au contraire, habitaient les con-

trées situées à l'ouest. De là, ils se répandirent sur tout le pays : les villes maritimes furent les seules qui leur opposèrent une résistance efficace. Effrayées du voisinage d'un ennemi si puissant, elles avaient formé entre elles une alliance, à laquelle se réunirent aussi les habitants des montagnes. Il fut convenu qu'on se porterait un secours mutuel dans le cas probable d'une invasion prochaine des Somyréens. Ils envoyèrent en outre à Momigura, village situé dans le voisinage des montagnes, un corps de 10,000 hommes pour garder le pays. Par ces préparatifs ils prévirent toute tentative de la part de l'ennemi.

§ 5. HISTOIRES PHÉNICIENNES. Chap. 9 et 10.

A Kislou succéda son fils Ratops, qui régna soixante-deux ans. Pour terminer la longue anarchie (*ἀνομία*) qui régnait à Byblos, il y envoya un nouveau roi, nommé Odas, qui fut bien accueilli par les Bybliens,

et régna pendant quarante ans. Après lui, son fils Tolomon fut pendant quarante-deux ans roi de Byblos. A cette époque les princes des villes maritimes vivaient en paix entre eux.

Après Tolomon, Arorphel régna vingt-six ans sur les Bybliens. N'ayant pas d'enfants, il adopta un esclave appelé Sybnas (1), que les Bybliens, après la mort d'Arorphel, reconnurent pour roi.

A Ratops, roi de Sidon, succéda Jakylbas, qui occupa le trône des Sidoniens pendant quarante-huit ans. Il avait deux fils, dont l'aîné, nommé Péta, lui succéda sur le trône et régna vingt-neuf ans. Le plus jeune, appelé Barkas, vécut d'abord avec son frère

(1) Ζύβναν γὰρ λέγουσιν οἱ Βύβλιοι ἀργυράνητον. *Zeban* en Chaldéen signifie acheter. Ce mot se trouve aussi employé comme nom propre, dans Esdras, X, 43, sous la forme *Zébina* (Ζεβεννάς dans les Septante), acheté, ἀργυράνητος. — On sait qu'un roi de Syrie, Démétrius II, fut surnommé Zabinas, parce qu'il avait été esclave des Parthes (L).

à Sidon; mais , après la mort de Sybna , Pétas lui confia le sceptre de Byblos , qu'il garda pendant trente-trois ans.

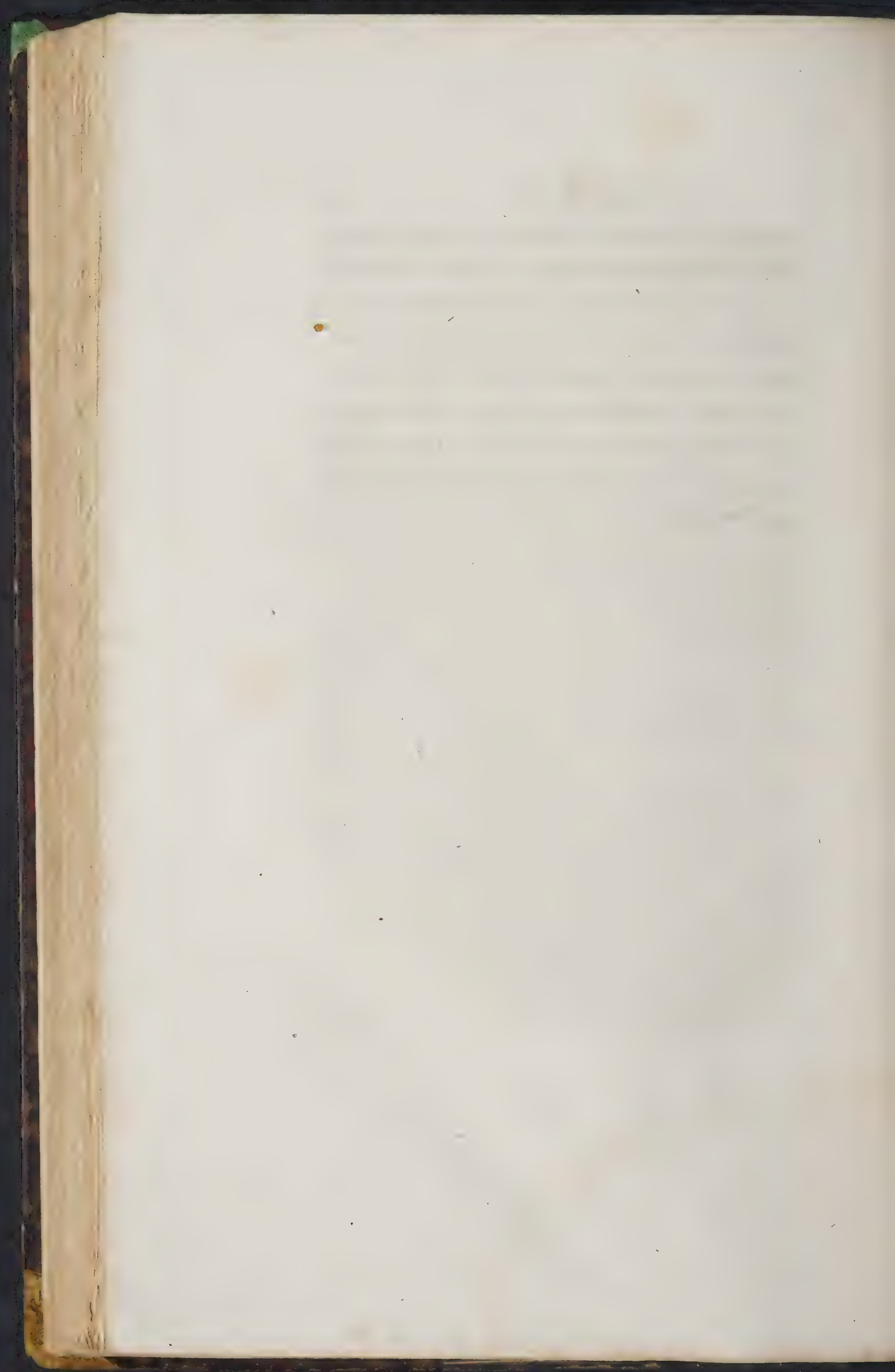
A peu près à la même époque , les Hamathéens , sous la conduite d'un descendant des géants , qui avait huit pieds de haut , envoyèrent une colonie dans les plaines de l'est. De là le géant pénétra dans les montagnes de l'Arménie , et rendit le pays tributaire.

Après la mort de Pétas , les Sidoniens eurent pour roi , pendant trente-six ans , Obdokernus , qui , après la mort de son oncle Barkas , envoya son propre frère , Potimax , gouverner les Bybliens , et celui-ci régna cinquante ans.

Obdokernus , devenu aveugle , abdiqua en faveur de son fils Mokbas , qui régna quarante-deux ans ; son successeur fut Jonakus , qui occupa le trône dix-huit ans. Il engagea Potimax , qui alors était courbé par les ans , à céder le trône au fils de son frère Obudas , qui le conserva pendant vingt-sept

ans. Après Jonakus, son fils Soromolkas fut pendant trente-deux ans roi des Sidoniens.

Les rois des Sidoniens et des Bybliens qui vinrent ensuite ne firent rien de remarquable, jusqu'à ce qu'enfin, près d'un siècle plus tard, Gadylkarus, fils de Moliokus, s'assit sur le trône de Sidon. A la mort de ce prince, l'hégémonie passa des Sidoniens aux Tyriens.



LIVRE SEPTIÈME.

§ 1. INFLUENCE DE TROIS ESCLAVES ÉTHIOPIENS
SUR LES AFFAIRES PUBLIQUES. Ch. 1 et 2.

Au nombre des présents qu'Elasarus, roi d'Hamath, envoya au roi Gadylkarus, se trouvaient trois esclaves éthiopiens qu'Elasarus avait achetés aux Babyloniens. Ils étaient habiles dans plus d'un art; avec un lambeau de pourpre, ils mettaient un serpent en fureur, et au moment où celui-ci allait les mordre, ils le baisaient sans en recevoir aucune blessure (Τῷ στόματι ἐφίλησαν ἀκίνδυνοι). Ils savaient aussi, sans se blesser, s'enfoncer par la bouche un glaive à deux tranchants jusqu'au fond de la poitrine.

Par ces tours d'adresse et par beaucoup d'autres, ils s'insinuèrent dans les bonnes grâces de Gadylkarus, qui les combla d'hon-

neurs. Il fit de l'un son secrétaire, et il nomma le second au commandement de la flotte. Pour le troisième, il était fort embarrassé sur la charge qu'il pourrait lui confier, car il ne savait pas écrire, et ne comprenait rien à la guerre; et eût-il été l'homme le plus capable, comme il ne connaissait pas le dialecte sidonien, il lui eût été difficile de remplir convenablement son emploi. C'est pourquoi le roi le fit juge suprême (Πρῶτον τῶν δικαστῶν), mais il lui donna des assesseurs qui devaient rendre la justice à sa place aux portes de la ville.

Outre ces honneurs, Gadylkarus leur fit présent de superbes vêtements et d'autres objets précieux. Ils habitaient avec lui dans le château royal, et quand la nuit le roi ne pouvait pas dormir, il les faisait venir pour le distraire par leurs tours merveilleux.

Mais chez le peuple aussi bien que chez les autres rois, ils étaient l'objet d'une haine générale, car ils opprimaient l'un par d'énormes exactions, et blessaient les autres

par leur orgueil et leurs intrigues. Ainsi, par exemple, ils traitèrent le roi d'Aradus avec une extrême insolence, et lorsque le souverain (ἀρχων) de Béryte vint solliciter le commandement des troupes dans la guerre contre les géants, ils persuadèrent à Gadylkarus de rejeter sa demande. Ils l'engagèrent aussi à nommer, de son vivant, un successeur au trône; et comme Gadylkarus n'avait pas d'enfants, ils le décidèrent à choisir Bartophas, roi de Tyr, dont ils avaient reçu beaucoup de présents.

Mais les rois d'Aradus et de Béryte, qui étaient des Ochritobimales (Οχριτοβίμαλοι, c'est ainsi qu'on appelait les descendants de Bimalus), et qui enviaient la faveur accordée à Bartophas, se voyant trop faibles pour s'y opposer, résolurent de tirer vengeance de ceux qui avaient donné ce conseil, et de perdre les trois Éthiopiens. Ils les accusèrent donc, auprès de Gadylkarus, de conspirer contre ses jours; et comme leur accusation était soutenue par de faux témoins, Gadylkarus

les fit garrotter et transporter à Cittium pour y languir dans un exil perpétuel.

§ 2. SIDON CESSE D'ÊTRE LA RÉSIDENCE DU GRAND ROI; L'HÉGÉMONIE PASSE DE SIDON A TYR. Ch. 3 et 4.

Peu de temps après mourut Gadylkarus. Aussitôt les rois de Béryte et d'Aradus, ainsi que les souverains des îles, se préparèrent à combattre Bartophas; car tous, en qualité de descendants de celui qui avait fondé l'hégémonie de Sidon, croyaient avoir des droits à la succession de Gadylkarus. Bartophas n'avait d'autres alliés que les Bybliens et le roi de Mylita. Les Sidoniens restèrent neutres, décidés à se soumettre à celui qui sortirait vainqueur du combat. Le vainqueur fut Bartophas; toutes les villes reconnurent sa puissance, et ses ennemis, avec tous leurs partisans, se virent obligés d'aller chercher un refuge dans les îles, où ils fondèrent beaucoup de colonies.

Après sa victoire Bartophas envoya dans

toutes les villes conquises des rois de son parti. Pour lui, il n'établit point sa résidence chez les Sidoniens, qui étaient restés spectateurs du combat, mais à Tyr, qui, depuis ce moment, occupe le premier rang (πρωτεύει) parmi toutes les villes, soit de la côte, soit de l'intérieur du pays.

Mais Bartophas eut encore de longs combats à soutenir contre ses adversaires, les Ochritobimales, qui, grâce à la supériorité de leur flotte, étaient restés maîtres de la mer. Pour les punir, et soumettre en même temps les colonies, Bartophas ordonna à tous les rois de son empire d'envoyer dans l'arsenal (ναυπήγιον) de Tyr, qu'il avait fait agrandir, la quantité la plus considérable possible de matériaux de constructions. Mais s'étant rendu au port pour inspecter l'équipement de la flotte et animer par sa présence l'ardeur (ταχυσργίαν) des ouvriers, une esquille le blessa à l'œil, et il mourut le lendemain des suites de sa bles-

sure, après avoir été pendant six ans roi suprême.

§ 3. DÉFAITE DES OCHRITOBIMALES; LES COLONIES SE SOUMETTENT AUX TYRIENS. Chap. 5 et 6.

Les Tyriens choisirent alors pour roi Joram, appelé par eux Hierbas, et qui régna cinquante-sept ans. Il continua les préparatifs que son père avait commencés, et fit le siège de Cittium, où se trouvaient réunies toutes les forces de ses ennemis. Mais le siège traînait en longueur, et déjà les Tyriens, désespérant de prendre la ville, faisaient leurs préparatifs de départ, quand arrivèrent les esclaves éthiopiens, qui étaient échappés à leurs bourreaux. Ils les informèrent que les assiégés, dans la conviction que les Tyriens allaient abandonner le siège, célébraient leur délivrance par une grande fête, et que bientôt toute la ville serait plongée dans l'ivresse; qu'en conséquence ils devaient feindre de s'embarquer

et revenir durant la nuit; que la prise de la ville serait alors assurée.

Ce plan, qui fut suivi, réussit complètement. La ville devint la proie des Tyriens; un grand nombre des habitants fut égorgé, et parmi les Ochritobimales aucun n'échappa à la mort. Alors toutes les colonies se soumirent au vainqueur, et Joram réunit sur sa tête toute la puissance des anciens rois de Sidon.

Pour reconnaître les services que les Éthiopiens avaient rendus à son père et à lui-même, Joram les combla de bienfaits pendant toute leur vie.

Cette guerre, si heureuse pour Joram, eut les suites les plus funestes pour son allié Obdalius, le souverain de l'île de Mylita. Comme ce prince avait envoyé tous ses vaisseaux à Cittium, pour aller porter secours aux Tyriens, son gendre, Plusakon, souverain de Tenga, profita du moment où tous les hommes en état de porter les armes étaient absents : il surprit l'île, tua Obdalius

et beaucoup d'autres , pillà et saccagea tout le pays, et mit en partant le feu à la ville.

§ 4. SERVICES RENDUS PAR JORAM A LA GÉOGRAPHIE. Chap. 7.

Joram ordonna aux commandants des villes et des îles de dresser un état exact du nombre des habitants, des vaisseaux, des armes, des chevaux, des chars garnis de faux, et enfin de toutes les richesses publiques. Il envoya aussi un secrétaire dans les pays voisins, et voulut que tout fût inscrit dans un livre. De cette manière il prépara une description de tous les pays situés vers l'Occident et l'Orient, de toutes les îles et de tous les continents. Les Éthiopiens ayant eu connaissance de ces travaux, apprirent à Joram que vers le midi il y avait aussi de vastes pays et des contrées populeuses : que la population y était immense; les productions variées et

remarquables; qu'elles consistaient en or, en argent, en perles, en pierres précieuses, en bois d'ébène, en ivoire, en singes, perroquets et paons, etc. Que toutes ces productions se trouvaient dans la Chersonèse la plus éloignée vers l'Orient, là où les hommes voyaient sortir le soleil des ondes de la mer.

§ 5. VOYAGE DES TYRIENS DANS LES CONTRÉES ORIENTALES. Chap. 8 et 9.

Joram envoya alors une députation à Natambalus, roi de Babylone, et lui fit dire : « J'apprends que le pays des Éthiopiens est vaste et peuplé, et que de Babylone on peut y arriver facilement, mais non pas de Tyr; si tu consens à fournir à mes sujets les vaisseaux nécessaires pour ce voyage, je t'enverrai cent manteaux de pourpre. » Le roi se montra d'abord disposé à y consentir; mais il retira sa promesse, quand les marchands éthiopiens, qui se trouvaient à Babylone, amenés par le com-

merce, l'eurent menacé d'abandonner la ville s'il donnait des vaisseaux aux Tyriens.

Alors Joram offrit au roi des Juifs, Irenius, de lui fournir tous les bois nécessaires pour la construction d'un nouveau palais, s'il consentait à lui céder un port sur la mer d'Éthiopie, et Irenius lui abandonna la ville et le port d'Eilotha (Élath).

Bien qu'il y eût dans le voisinage de ce lieu d'immenses forêts de palmiers, comme il ne s'y trouvait pas de bois de construction, Joram se vit forcé d'y faire porter par huit mille chameaux tout celui dont il avait besoin. On y construisit une flotte de dix vaisseaux, dont Kédar, Jamine et Kotilus obtinrent le commandement. Lankapatus (1), le seul des trois Éthiopiens qui eût survécu, désirant revoir sa patrie, s'embarqua avec eux et la flotte mit à la voile.

La mer d'Eilotha fut bientôt franchie,

(2) En sanscrit *Lankapati*, le seigneur de *Lanka*, Ceylan.

mais des tempêtes ne permirent pas aux voyageurs de traverser le détroit pour pénétrer dans la haute mer. Ils se décidèrent donc à débarquer dans une île pour y attendre la fin du mauvais temps. Pendant leur séjour dans cette île, ils semèrent du froment dans un endroit favorable, et recueillirent une abondante moisson. Ensuite ils franchirent le détroit, se dirigèrent à l'est, et rencontrèrent, longtemps après avoir quitté l'Arabie, des vaisseaux babyloniens qui revenaient d'Éthiopie dans leur patrie.

Le jour suivant, les Phéniciens aperçurent le pays des Éthiopiens désert et sablonneux sur le rivage, mais hérissé de montagnes dans l'intérieur. Durant dix jours ils longèrent cette côte inhospitalière, faisant toujours voile à l'est, et atteignirent enfin le point où elle se dirige vers le sud à une distance infinie, couverte de villes populeuses. Les Éthiopiens possédaient aussi des vaisseaux et se livraient à la na-

vigation; mais leurs bâtimens n'étaient pas équipés en guerre, et l'usage des voiles leur était inconnu. Les Tyriens continuèrent leur route pendant trente-six jours, et arrivèrent enfin dans l'île de Rachius.

§ 6. SÉJOUR DES TYRIENS DANS L'ÎLE DE RACHIUS.

Ch. 10 et 11.

Ils débarquèrent sur un rivage très-bas et couvert d'arbres énormes; mais, durant la nuit, un vent impétueux les en éloigna, et ils coururent de grands dangers jusqu'au moment où ils trouvèrent enfin un mouillage sûr. Dans l'intérieur du pays s'élevaient de nombreux villages très-peuplés, et quand les Phéniciens opérèrent leur débarquement, ils furent entourés par les indigènes, qui accoururent en grand nombre; et les conduisirent au gouverneur de la province. Celui-ci les traita somptueusement pendant sept jours. Durant ce temps il envoya un messenger au roi de la contrée, pour l'informer de l'arrivée des étrangers et lui demander

ses ordres. Le septième jour le messager revint, et le jour suivant le gouverneur conduisit les Tyriens au roi, qui habitait la grande et populeuse ville de Rochapatta, dans l'intérieur de l'île.

La marche était ouverte par une troupe de doryphores que le roi avait envoyés pour escorter les étrangers et pour écarter par le bruit de leurs armes les éléphants dont ce pays abonde, et qui rendaient le voyage très-dangereux. Ensuite venaient les Tyriens, dont les chefs, Kédar, Kotilus et Jamine, étaient voiturés dans des litières, et les habitants du village qui portaient les présents destinés à leur souverain. Venait enfin le gouverneur, monté sur un éléphant, et entouré de sa propre garde. Durant le voyage ils arrivèrent aux bords d'un fleuve, où se trouvaient un grand nombre de crocodiles qui dévorèrent l'un des hommes de l'escorte.

Au bout de trois jours ils aperçurent devant eux la ville de Rochapatta entourée

de hautes montagnes. Au moment où ils s'approchèrent de la ville, une multitude innombrable accourut à leur rencontre, les uns montés sur des éléphants, les autres sur des ânes, d'autres encore portés en palanquin; mais le plus grand nombre était à pied.

Là, ils furent reçus par un officier qui les conduisit dans le vaste et splendide château de roi, dont il ferma les portes derrière eux, afin que la foule des curieux n'y pénétrât pas avec le cortège. Ensuite il les présenta au roi Rachius, qui était assis sur un tapis précieux. Les Tyriens lui offrirent leurs présents, qui consistaient en chevaux, en étoffes de pourpre et en sièges de bois de cèdre. Le roi, de son côté, leur fit remettre des perles, de l'or, deux mille dents d'éléphants et une grande quantité de cannelle. Puis il leur donna l'hospitalité pendant trente jours.

Quelques Tyriens moururent dans l'île, l'un d'eux de maladie, les autres frappés par les dieux. Un Tyrien, ayant trouvé des

crottes de chèvres, traça quelques sillons dans le sable, et invita l'un de ses compagnons, qui était près de là, à venir jouer avec lui. L'autre chercha vainement du crottin de chameau, attendu qu'il n'existe pas de chameaux dans cette île, et pour le remplacer il prit une bouse de vache qu'il coupa en morceaux. Puis il se plaça vis-à-vis de son compagnon, déposa les morceaux de fiente dans les sillons tracés sur le sable, et le jeu commença. Un prêtre qui passa par-là les invita à cesser ce jeu, attendu que la fiente de vache était sacrée dans ce pays. Mais les deux Tyriens se rirent de cette injonction et continuèrent leur jeu. Le prêtre s'éloigna, mais quelques instants après les deux joueurs tombèrent morts, au grand effroi des assistants. L'un des deux morts était né à Jérusalem.

§ 7. DESCRIPTION DE L'ÎLE. Ch. 12 et 13.

La grande île de Rachius est entourée de tous les côtés par la mer, si ce n'est vers le

nord-ouest, où elle communique par un isthme avec le continent opposé. Baaut (dont les pieds ont laissé des vestiges sur les montagnes) a créé cette île en amoncelant le limon primitif. C'est de Baaut que descend le grand roi. L'île a, en largeur, six jours de marche, et douze en longueur. Les productions en sont précieuses et variées. La mer fournit avec profusion aux habitants de la côte, des poissons d'un goût agréable; et le gibier abonde dans les montagnes. La cannelle y a beaucoup de force; et les éléphants qu'on rencontre dans l'île sont les plus grands qui existent. On trouve dans les fleuves de l'or, des pierres précieuses, et des perles sur le bord de la mer.

Quatre rois règnent sur le pays, mais ils sont soumis à un roi suprême, auquel ils envoient en tribut de la cannelle, des éléphants, des perles et des pierres précieuses. Ils ne lui donnent pas d'or, parce qu'il en possède en grande quantité.

Le premier roi a ses états au sud, dans la

partie où se tiennent les éléphants, et dans laquelle on les prend en grand nombre. Le second, à l'ouest, où l'on récolte de la cannelle. C'est dans cette contrée que s'est opéré le débarquement des Tyriens. Le troisième a son royaume au nord, où l'on recueille les perles en abondance. Une muraille est élevée dans toute la largeur de l'isthme pour défendre l'île contre les attaques des barbares du continent. Enfin, les possessions du quatrième sont à l'est, et c'est là qu'on trouve les pierres précieuses en très-grande quantité. Les quatre rois sont frères du roi de Rochapatta, le roi suprême, dignité qui est toujours conférée à l'aîné.

Ce roi suprême possède mille éléphants noirs, qui sont très-communs dans le pays, et cinq blancs, dont l'espèce est extrêmement rare, et ne se trouve pas dans les autres contrées. Quand les chasseurs prennent un éléphant de cette couleur, ils le

conduisent aussitôt au roi de Rochapatta ; car la loi ne permet qu'à lui d'en posséder de semblables.

Les crocodiles sont aussi très-communs dans le pays ; mais les habitants les chassent dans les marais, et les tuent à coups d'épieux. Les Tyriens assistèrent à ce genre de chasse dix jours après leur arrivée à Rochapatta. Les crocodiles ne sont pas les seuls objets d'effroi qu'on rencontre dans ces lieux solitaires. Les mouches y sont si nombreuses et si altérées de sang, que les messagers du roi, qui, pour plus de promptitude, sont obligés de traverser les plus épaisses forêts, sont très-souvent tués par elles.

Tous ces détails, Joram, au retour des vaisseaux, les fit graver sur une colonne, qui, par son ordre, fut érigée sur le parvis du temple de Mélicerte. « Il est vrai que cette colonne a été renversée par le tremblement de terre qui s'est fait sentir il y a un an

(ἐν τῷ πέρυσι σεισμῷ τῆς γῆς); mais elle n'a point été brisée, et l'on peut encore y lire facilement l'inscription. »

§ 8. PROFANATION DE L'ENCEINTE SACRÉE DU
TEMPLE DES CABIRES DU MONT CASSIUS. Cha-
pitre 14.

C'est vers ce temps que fut profané (1) le sanctuaire des Cabires du mont Cassius. Un homme, établi près de Gabula, aimait une jeune fille à l'insu du père de cette dernière. Afin de mieux tenir secrètes leurs entrevues, ils avaient coutume de se rencontrer dans le bois sacré qui se trouve sur le bord du lac (λίμνη) de Pontos. Là, ils passaient leur temps à boire et à se divertir. Les ministres du temple les ayant surpris, la jeune fille voulut s'enfuir, mais ils la retinrent. Alors son amant déchira les vête-

(1) Le texte ajoute διὰ φόνον, ce qui annonce qu'il y eut du sang répandu.

ments de l'un des deux prêtres, et, frappant l'autre d'un vase plein de vin (λαγήνω) qu'il portait à la main, il lui fit sauter l'œil hors de la tête.

LIVRE HUITIÈME.

PÉRIPLÉ DE JORAM.

§ 1. RÉDACTION DU PÉRIPLÉ. Chap. 1 et 2.

« Ceci est le périple dont Joram, roi de Tyr, a ordonné la rédaction à Joram, prêtre de Mélicerte, et qu'il a voulu qu'on gravât sur une colonne élevée dans le vestibule du temple de Mélicerte. Il a prescrit au scribe Sydyk d'en faire quatre copies pour être envoyées aux habitants de Sidon, de Byblos, d'Aradus et de Béryte. » Nous avons vu plus haut que la colonne elle-même avait été brisée et que presque toutes les copies avaient été perdues. Un seul exemplaire fut conservé dans le temple de Baaltis, à Byblos; l'auteur nous en a rapporté les termes exprès (διὰ γραμμάτων τὰδε

λέγουσα). Le commencement était ainsi conçu :

« Joram, fils de Bartophas, roi de Tyr,
 » a fait appeler devant lui Joram, fils de
 » Madynus, vers le temps des premières
 » figues, et lui a dit : Prends ton livre, et
 » dresse le catalogue de toutes les villes, de
 » toutes les îles, de tous les pays barbares ;
 » de leurs forces, de leurs trirèmes, de leurs
 » navires et de leurs chars ; car nos tri-
 » rèmes, en naviguant vers l'île de Rachius,
 » ont atteint les bornes de la terre à l'est,
 » en sorte que nous connaissons les pays
 » les plus éloignés et leurs habitants, et que
 » nous savons ce que nos pères ignoraient,
 » eux qui naviguaient vers les îles et vers
 » l'Occident, sans connaître les contrées
 » orientales qui nous sont connues aujour-
 » d'hui. Écris tout cela, pour que le sou-
 » venir s'en transmette chez nos descen-
 » dants. Quand le roi eut dit ces mots, je
 » me prosternai, et m'éloignai pour rédiger
 » cet écrit. »

§ 2. POSSESSIONS DES TYRIENS SUR LE CONTINENT.

Chap. 3-8.

1. Tyr et Sidon. Chap. 3 et 4.

De même que parmi tous les rois, le roi des Tyriens est le plus puissant, de même aussi la ville de Tyr est la plus grande et la plus riche de toutes les villes. C'est elle qui a inventé tous les arts. En effet c'est dans cette contrée que les compagnons d'Usous ont les premiers construit un vaisseau pour se dérober à la poursuite d'Hypsouranios ; ce sont les habitants du pays qui, les premiers, se sont livrés à l'agriculture et à d'autres travaux.

L'armée du roi se compose de soixante mille combattants, cent trirèmes, et une quantité innombrable de vaisseaux de transport. Il a en outre mille lanciers couverts d'armures en or, et quatre-vingts chars de guerre. Le temple de Mélicerte et toute la ville ont été bâtis par les compagnons de ce dieu, à leur retour de Tartessus. Aux

232 ANALYSE DE SANCHUNIATHON.

environs de Tyr se trouvent les villes d'Hysora, de Mæné (*Μαίνη*), Silyphé, Béthobarkas, qu'on appelle aussi Béthataba, et Ramasé.

La ville des Sidoniens est aussi très-puissante. Leurs forces de terre consistent en cent mille combattants, mille lanciers et vingt chars; leurs forces navales se composent de soixante trirèmes. Au territoire des Sidoniens appartiennent aussi les villes de Monychus, Jauphé, Moyra, Dibon, séjour des enfants du roi, Nébra et Soaté.

2. Byblos, Aradus, Béryte. Chap. 5-7.

L'armée des Bybliens consiste en vingt mille combattants, deux mille porte-lances et vingt chars; ils ont en outre quatre-vingt-cinq galères. Dans leur ville sont les temples de Kronos, qui a fondé la ville, de Baaltis et d'autres dieux. Près de Byblos sont situées les villes d'Asmunia, de Jasudé, de Nébité et de Nébra, différente de celle des Sidoniens.

Les Aradiens ont une armée de huit mille hommes ; plus mille porte-lances , cinq cents archers , vingt chars de guerre et cinquante trirèmes. Les villes de leur territoire sont : Arbozé , Kasauron , Itynna , Délibas et Asypotia. Entre Délibas et Itynna se trouvent les Misybata , pierres prophétiques élevées par le dieu Ouranos (1).

Les Bérytiens peuvent mettre sur pied dix mille combattants , mille porte-lances et quarante chars de guerre ; leur marine se compose de trente galères. Leur ville a été bâtie par Eliun , qui lui a donné le nom de sa femme Béryte. On y admire surtout les temples de Pontos et d'Astarté. Les villes peuplées par les Bérytiens sont : Arbé , Isbas , Sydrobal et Béthastaroth. Sur le chemin qui conduit à Byblos , près de la ville de Sydrobal , s'élèvent les ruines de la tour des Egyptiens , qui , sous la conduite

(1) Τὰ Μισύβατα, μαντείον λίθινον, chap. 6; en hébreu , *Matsebeth*,

de Pasurgus, cherchèrent à soumettre la contrée. Une vierge, Adramot (1), les vainquit et détruisit leur repaire.

3. Les montagnes. Chap. 8.

Les forces des habitants des montagnes s'élèvent à trente-deux mille hommes; dont deux mille archers; ils n'ont ni villes, ni vaisseaux, ni chars de guerre, et habitent de nombreux villages. C'est chez eux que, dans les villages de Gabara, d'Oryx et de Gadra, se trouvent les bétyles (2), qui sont aussi des oracles établis par Ouranos. Les plus célèbres sont sur le sommet du mont Zétunus, qui est couvert d'oliviers, et sur la route qui conduit des montagnes à Tyr. Sur la montagne qui lui fait face, est le village de Momigura, où se trouve une forteresse avec des retranchements et une garnison.

(1) Philon donne ailleurs au nom d'Adramot la forme grécisée Adramusa. Comp. l'arabe *Hadhramaut*.

(2) Voyez page 111.

§ 3. ÉNUMÉRATION DES FORCES DE TYR.

Chap. 9.

Ces villes, ces villages, ces montagnes, sont tributaires du roi Joram, et, quand ce prince se dispose à la guerre, il rassemble à Tyr toutes les forces militaires dont il dispose, savoir : cent soixante huit mille combattants, cent quatre-vingts chars, six mille porte-lances, deux mille cinq cents archers et trois cent vingt-cinq trirèmes. Quand la guerre doit avoir lieu sur mer, les habitants des îles et des colonies lui envoient leur contingent, qui consiste en soixantedix mille soldats, deux mille six cents archers et trois cent dix-huit vaisseaux de guerre.

§ 4. POSSESSIONS DES TYRIENS AU DELA DE LA MER.

Ch. 10-14.

La première des îles est Cittium (Chypre). Elle est fertile et bien peuplée. L'intérieur de l'île est habité par des barbares impies

et grossiers qui ressemblent par les mœurs et par le langage aux géants du mont Liban. Sur les côtes, riches en ports, sont situées des villes, des villages et des forteresses bâties par nos ancêtres. La ville de Cittium, fondée par Démaroon, a une armée de dix mille hommes, soixante galères et cinq cents archers; mais elle n'a pas de chars, l'usage en étant inconnu dans les îles. Dans la même contrée se trouvent encore les villes de Lygdana et de Gola, ainsi que beaucoup de villages. L'île renferme aussi la ville de Masuda, qui fut fondée par le Sidonien Bimalus, et peut équiper quatre mille hommes et vingt galères. Près de cette ville, au sommet d'une montagne, est un grand autel élevé à Kronos, et qui, brillant toujours d'un vif éclat, peut être aperçu des navigateurs, même par un temps pluvieux.

En naviguant vers l'Occident, on rencontre l'île des Rhodiens, qui, en cas de guerre, peut fournir trois mille hommes et

dix vaisseaux. Les Sidoniens , dans des temps fort reculés, y ont fondé une ville ; mais la stérilité du sol a contraint les habitants à l'abandonner , et depuis lors ils habitent dispersés dans plusieurs villages.

La côte opposée est , au contraire, fertile et très-peuplée. On y trouve trois établissements des Sidoniens , un des Aradiens et quatre des Tyriens. Les noms des villes sidoniennes sont Machira (Μαχείρα), Supha, Zoara ; celui de l'établissement d'Aradus, Salé ; ceux des cités tyriennes Ozyné , Béthomalkrot, Masaba et Casra. Les habitants de Machira ont une armée de cinq mille hommes et vingt vaisseaux. Ceux de Supha peuvent armer deux mille hommes et dix vaisseaux , ceux de Zoara mille hommes et dix navires. Les Saléens, de leur côté, ont quinze cents guerriers et une flotte de huit vaisseaux. Enfin , les habitants d'Ozyné mettent sur pied deux mille hommes, ceux de Béthomalkrot douze cents , ceux de Masaba cinq

cents et ceux de Casra huit cents. Les quatre villes réunies possèdent quinze vaisseaux.

Les Machiréens, les Suphéens et les Ozynéens font souvent voile vers des îles et des détroits situés au couchant, pour combattre les barbares de ces pays, qui se livrent à la piraterie, et ont des vaisseaux semblables aux nôtres.

L'île des Cérates (Crète) est d'une étendue considérable. Les Sidoniens y ont fondé une ville de Mapiza, et les Tyriens un établissement nommé Mapristor (1), « parce que les Tyriens y ont un port. » Mapiza fournit trois mille combattants, quinze vaisseaux et cent archers; Mapristor quatorze cents hommes et six vaisseaux. Dans les montagnes habitent les Cérates, aujourd'hui subjugués, mais qui, autrefois redoutables sur mer, ont fondé des établissements dans le pays de Gaza.

(1) En hébreu *Mifrats Tor*, le port de Tyr.

Gadira (Γάδειρα), ville riche et peuplée, est une colonie des Mapizéens. On y trouve un temple d'Astarté, entouré de murs, ce qui a fait donner à la ville le nom qu'elle porte (1). La ville a sept mille combattants, deux cents archers et une flotte de trente galères. Sur la côte opposée, les Gadiréens ont peuplé beaucoup de villages et de châteaux.

Si l'on navigue à l'ouest de cette île, on arrive en quatre jours, avec un vent favorable, dans l'île de Mazaurisa, également très-peuplée. Les Tyriens et les Sidoniens y habitent six villes, Nasbos, la ville de Melicerte, Jamnia (Ἰαμνέταν), Jitron, Malkuba, Ophala, et Moraba, et beaucoup de villages. Ces colonies fournissent onze mille hommes et une flotte de trente-huit vaisseaux.

De Moraba on arrive en un jour à Mylité, où l'on ne trouve pas de villes, mais

(1) Γάδειραν γὰρ τεῖχος λέγουσιν, ajoute Philon; en hébreu, *Ghedera*.

seulement des villages. L'île met sur pied deux mille combattants, et peut armer quinze vaisseaux. Elle est couverte d'autels consacrés à Astarté Mylité.

De là on aborde promptement à Maphilé, colonie peuplée par des Aradiens, des Bybliens et d'autres encore. Dans des temps plus anciens, il y avait là cinq colonies, que les sauvages indigènes détruisirent. Les habitants des cinq villes se réunirent sur ce point, et y bâtirent Maphilé. Leurs forces consistent en quatre mille combattants et trente-six vaisseaux. Cet établissement se trouve dans le pays de Tenga, contrée vaste, mais déserte, parce qu'elle est dépourvue d'eau et brûlée par le soleil.

En naviguant au nord de Mazaurisa, on arrive en Ersiphonie, où se trouvent quatre colonies, dont l'armée monte à douze mille hommes et à vingt-cinq vaisseaux. Cette force imposante date de l'époque où, au moment d'une guerre contre les Tartes-

siens, les Sidoniens y envoyèrent des renforts. On n'a rien à craindre des indigènes, car ils sont peu nombreux et très-pacifiques. Dans ce pays est le mont Libnas, consacré à Mélicerte, qui y a laissé l'empreinte de ses pieds.

Près de l'Ersiphonie sont situées les deux îles de Kyton et de Gadyla, séparées par un détroit, sur lequel est située une petite ville. De là on arrive en dix jours à Tarsessus, en passant près de l'île déserte de Leiathana et des îles d'Obibakros.

Maintenant, si l'on réunit toutes les forces de terre et de mer du roi Joram, on trouvera que son armée consiste en vingt-cinq myriades de combattants de toute arme, et sa flotte en six cent quarante-trois vaisseaux. Il possède en outre cent quatre-vingts chars de guerre et d'immenses trésors; car si en temps de guerre les villes lui envoient des troupes auxiliaires, en temps de paix elles lui payent un tribut.

§ 5. TARTESSUS ET LES IMYRCHAKINES. Ch. 15.

Les Tartessiens, descendants de Mélicerte, sont alliés des Tyriens et habitent à l'Occident. Leur prince est Nausitanus, fils de Charon, qui est très-puissant, et possède beaucoup de galères et d'autres vaisseaux. Ce peuple habite cinq grandes villes et beaucoup de villages. Les contrées voisines des fleuves sont très-fertiles, les montagnes renferment de riches mines d'or et d'argent, surtout aux villages d'Ardiabe et d'Ophilé.

Tartessus est située sur le détroit et sur l'Océan. L'Océan septentrional n'est pas navigable, à cause du soulèvement des vagues, celui du sud parce que les côtes y sont désertes. Là est le promontoire de Tiborsypha. Les contrées les plus éloignées dans cet océan sont les Imyrchakines, c'est-à-dire les îles d'Hyresa, Hyrizima, Mazaurisa et Igydula, qui étaient fort populeuses dans le principe, mais qui ont été entièrement dépeuplées par une peste. Elles sont à dix

jours de marche du promontoire de Tiborsypha.

§ 6. LE SUD , LE NORD ET L'EST DE LA TERRE.
Ch. 16.

Dans le voisinage des Tyriens habitent les Cérates, les Juifs, les Égyptiens, les Arabes, les Damascènes et les Hamathéens, alliés de Joram.

En Égypte est le Nil. En le remontant, on arrive en sept jours à la capitale, où l'on trouve un grand nombre d'esclaves éthiopiens venus des contrées méridionales. Ils ont la peau noire, mais, par leurs mœurs et leur manière d'être, ils ressemblent beaucoup aux Égyptiens. Les Éthiopiens habitent les contrées les plus méridionales de la terre.

Au nord habitent les Arméniens, les Phrygiens et les Lydiens. Bien plus au nord encore, les Gambres, les Amydones et les Titans. Les Gambres et les Amydones tra-

vaillent l'airain , tandis que les Titans sont une race sauvage et à demi-nue , qui va chercher en Médie des chevaux blancs qu'elle regarde comme des dieux. Ils habitent autour d'un grand lac , et sont à vingt jours de marche des Mèdes.

Vers le levant habitent les Babyloniens , les Mèdes et les Éthiopiens. La ville des Babyloniens est grande et peuplée. La Médie nourrit de nombreux troupeaux de chevaux blancs. Le pays des Éthiopiens est sablonneux et aride sur les côtes , montagneux dans l'intérieur des terres.

Le pays le plus reculé à l'orient est la Chersonèse de Rachius , où les trirèmes de Joram sont parvenues.

LIVRE NEUVIÈME.

§ 1. SYDYK TRANSPORTE L'ÉCOLE DE SIDON A
TYR. Ch. 1-8.

Après la mort de Joram, Sydyk régna quarante-deux ans. Il ordonna que les élèves du grand établissement formé par Belirus à Sidon seraient transférés à Tyr, parce qu'ils n'étaient pas suffisamment surveillés à Sidon, et que dans la fougue de la jeunesse ils se permettaient parfois certains excès que l'âge mûr désapprouve. Pour mieux caractériser la situation de cet établissement, l'auteur nous fait connaître quelques extraits de l'histoire sidonienne de Barmirchabas, d'après lesquels il est facile de voir qu'une surveillance plus exacte des étudiants était fort désirable.

Sydyk entoura la nouvelle école (παιδευ-

τήριον), bâtie à Sidon, d'un mur haut de huit toises, pour s'opposer à l'évasion des étudiants. « Cet édifice est situé derrière le temple de Kronos à Tyr. »

§ 2. CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE BYBLOS.

Ch. 9 et 10.

A cette époque, Asdruilus se vit, à la suite de plusieurs actes de cruauté, forcé de s'exiler de Byblos. Il bâtit alors sur le rivage une tour, d'où il attaquait et pillait les Bybliens qui se mettaient en route. La ville ne put empêcher ces brigandages.

Alors vivait dans les montagnes un vieillard qui savait guérir les blessures les plus dangereuses. Aussi lui amenait-on les malades de très-loin. Asdruilus fit également ce vieillard prisonnier, et le retint dans sa tour, où il continua à exercer son art. Mais le brigand, bien qu'il gardât pour lui les riches présents des malades qui avaient été guéris, traitait le vieillard avec une ex-

trême rigueur. Adonilibnas, fils de ce dernier, l'ayant appris, résolut d'employer tout pour délivrer son père. Dans ce dessein, il rassembla une troupe de jeunes gens auxquels il distribua des armes. Alors tous, cachant leurs épées, entrèrent isolément dans le château comme s'ils voulaient consulter le vieillard, se rendirent maîtres des gardes, tuèrent le brigand et ses compagnons, et s'emparèrent d'immenses trésors qu'ils transportèrent à Byblos. Au moment où ils arrivèrent, les anciens (ἡ γερουσία) étaient rassemblés pour donner un successeur au roi Simaron, qui venait de mourir. On conçoit que le choix dut tomber sur Adonilibnas, le héros du jour; celui-ci devint le chef de la dynastie, qui florissait encore à Byblos du vivant de Sanchuniathon.

L'auteur termine son ouvrage par l'indication des livres qui continuent jusqu'à son temps l'histoire qu'il a commencée.

Ce sont ces derniers documents que contient le *fac-simile* du manuscrit de Philon.

En voici le sens :

Adonilibnas est le chef de la dynastie, qui depuis son règne occupe le trône de Byblos. Voici sa généalogie : Il était fils de Rhophus, qui eut pour père Daton, le Jasudéen. Ce qu'ont fait Adonilibnas et ses successeurs est raconté dans le livre de Kaukas. La guerre contre les géants a été écrite par Charodas, le soldat; celle qui a été soutenue contre Damas, par Chylkas, le scribe du roi; les malheurs des colons qui ont fondé Tartessus en Cilicie, sous la conduite d'Okalothon, par Bardatès, le cabaretier; le siège de Tyr, par Kidmon, le Nébitéen. Or, Okalothon fut secrétaire royal.

Fin de l'histoire de Sanchuniathon, secrétaire du roi.

FIN.

77. Етеден та сѣторнѣшнос тор папа тивъ Басілетъ Травнтеронто. 777777

Lib. de la ville de Paris

DES RÉVOLUTIONS

DE

L'EMPIRE ROMAIN

VERS LA FIN DU III^e SIÈCLE

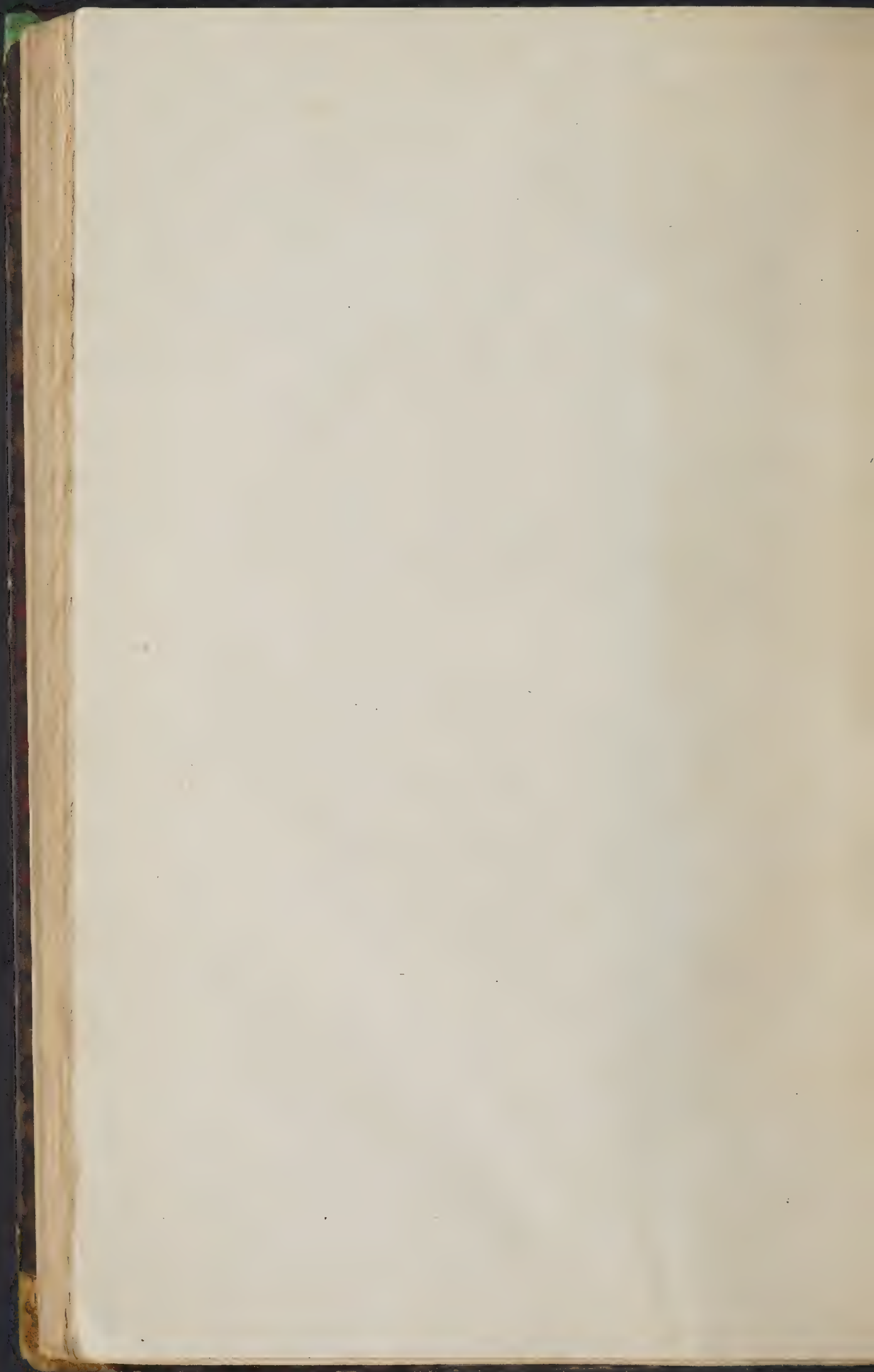
(235 — 285)

PAR M. NAUDET

MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS

—
1875



DES RÉVOLUTIONS
DE
L'EMPIRE ROMAIN

VERS LA FIN DU III^e SIÈCLE

(235 — 285)

PAR M. NAUDET

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

—
1875

EXTRAIT DU COMPTE-RENDU
De l'Académie des Sciences morales et politiques.
RÉDIGÉ PAR M. CH. VERGÉ, AVOCAT, DOCTEUR EN DROIT,
Sous la direction de M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie.

DES

RÉVOLUTIONS DE L'EMPIRE ROMAIN

VERS LA FIN DU III^e SIÈCLE

(235-285).

Je me suis aperçu, à la réflexion, qu'entre mes deux mémoires sur l'administration du Haut et du Bas-Empire, j'avais laissé une lacune historique et une question pendante. En effet, lorsqu'on vient de considérer l'état du premier empire et qu'on commence l'étude de l'histoire byzantine, on se trouve en présence d'un spectacle tout nouveau, d'institutions différentes, de choses, de noms, de formes, qu'on n'avait pas encore vus, en un mot, d'un autre monde officiel. Comment s'est opérée la métamorphose? Soudainement, ou par modifications successives? Par quelles causes? Par quelle suite d'événements? Que s'est-il passé entre la dynastie des Sévères et celle de Dioclétien (235-285)?

Montesquieu et, après lui, l'historien Gibbon dans un récit plus explicite, ont dessiné les grands traits de cette partie de l'histoire: je m'applique à en rechercher les détails, aidé de l'exact et savant Le Nain de Tillemont et des documents mis au jour depuis qu'ils ont écrit.

L'avènement de la nouvelle ère impériale fut, non pas une simple succession aux précédents empereurs, mais une révolution radicale de l'État romain: transformation des provinces, transformation des pouvoirs, transformation de la hiérarchie administrative.

Mais cette révolution ne résulte point d'une conception théorique de son premier auteur ; les événements l'avaient préparée par vingt années de troubles et de convulsions politiques, lorsque Dioclétien et après lui Constantin vinrent la consommer et l'ordonner.

Je voudrais démêler à travers les récits confus et incomplets des historiens de ce temps, et indiquer par quelles péripéties, par quel travail de décomposition fut amenée la réforme.

Après le règne de Septime-Sévère, qui avait rendu à l'empire une consistance factice par le succès de ses armes et la terreur de ses violences, mais en aggravant le mal qui minait le corps social, savoir : le régime militaire ; après le règne d'Alexandre Sévère, qui, par la générosité et la fermeté précoce de son caractère, sous l'autorité d'une mère d'un esprit supérieur, réparait les folies d'Héliogabale, et remettait l'ordre dans l'administration, la discipline dans les armées, la sagesse dans le gouvernement, tout à coup la domination brutale de la soldatesque personnifiée et triomphante dans les deux Maximins, vient tout confondre, ne connaît plus ni frein ni trêve sous le règne de Gallien, et précipite par ses discordes la dissolution de l'empire.

Ce prince, qui chantait en vers élégants l'épithalame de son neveu, tandis que son père captif servait de marchepied au monarque persan pour monter à cheval, qui, du sein des plaisirs, ordonnait le massacre, sans distinction d'âge ni de sexe, d'une cité rebelle vaincue, qui, à chaque nouvelle de province perdue, demandait philosophiquement si Rome ne pouvait pas vivre sans le lin d'Égypte et sans les tissus de la Gaule, ce prince, tour à tour voluptueux, sanguinaire et indolent, sou-

leva contre lui, pendant l'espace de douze ans, la haine et le mépris des peuples et des armées.

C'est l'époque fatale que la tradition nomme *des trente Tyrans*, par une allusion aux trente tyrans d'Athènes, invention d'un chroniqueur bel esprit du iv^e siècle, sans autre raison ni prétexte qu'un nombre composé à toute force et une fausse assimilation de titres. A combien d'entre ces prétendus tyrans n'a-t-il manqué que le temps ou les moyens de venir jusqu'à Rome s'imposer au Sénat pour lui arracher ou pour recevoir de sa soumission empressée la consécration de leur puissance et de leurs honneurs, et pour tenir une place glorieuse dans la série officielle des empereurs et dans l'histoire? Une femme très-spirituelle de la fin du xviii^e siècle a dit que César et Pompée étaient deux termes synonymes, dont la différence est victoire. On ferait injure à plusieurs de ces usurpateurs, si l'on proposait un pareil rapprochement entre eux et Gallien. Ce fut moins l'ambition qui en poussa plus d'un à la révolte que l'appréhension des soupçons d'un maître implacable, ou la violence de la multitude : ils furent souvent décorés de la dignité impériale malgré eux. La révolte était dans l'humeur des troupes encore plus que dans les complots des chefs. Elles égorgèrent plus d'une fois, au bout de quelques mois, au bout de quelques jours, le général qu'elles avaient contraint de prendre la pourpre. Il ne fallait qu'un refus de pillage après une victoire, qu'une prétention d'assujétir leur paresse et leur licence à la discipline, qu'un caprice de mécontentement.

Ainsi, plus des trois quarts de l'empire demeurèrent pendant douze ans aliénés de Rome, et sans gouverne-

ment régulier ou légitime, mais non pas toujours sans gouvernants dignes d'un meilleur sort.

Les contrées de la haute Asie, après la catastrophe de Valérien, en proie aux invasions du roi des Perses, furent délivrées ensuite par l'arabe Odénat, et passèrent sous son protectorat et en sa possession. Il les laissa en héritage à sa veuve Zénobie, qui les garda quatre ans encore après lui (268).

Les Gaules avec l'Espagne et l'île de Bretagne obéirent pendant dix ans à Postumius, qui sut les défendre contre les barbares de la Germanie et se faire aimer des peuples en maintenant l'ordre intérieur et la justice. Mais cette vertu pouvait devenir un crime au jugement des soldats ; ils le tuèrent, parce qu'après avoir détruit dans Mayence un usurpateur du nom de Lollianus, il ne consentait point à leur abandonner la ville pour butin de la victoire. Sa mort ne fit pas rentrer dans la dépendance de Rome la Gaule ni les autres provinces occidentales. Il avait adopté comme collègue un vaillant homme de guerre, non moins habile que lui aux soins du gouvernement, Victorinus, qui aurait pu, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, lui opposer une rivalité redoutable, et qui devint son digne successeur, capable de tout point de continuer un règne réparateur et glorieux, s'il eût su modérer sa passion pour les femmes. Mais, deux ans à peine écoulés, des maris offensés se vengèrent en l'assassinant.

Il se produit, en ce temps, dans les Gaules, un phénomène historique propre à montrer la dégénération de l'esprit de ces légions recrutées depuis deux siècles parmi les populations d'en deçà et d'au-delà du Rhin.

Ce Victorinus qu'elles ont élu, se nomme, contrairement aux usages romains, du nom de sa mère Victoria ou Victorina, au lieu du nom paternel. Elles décernent à cette femme, avec le titre d'*Augusta*, celui de *mater castrorum*, et, quand Victorinus n'est plus, cette mère des armées a encore assez d'ascendant sur elles, ainsi qu'une autre Velléda, pour faire successivement deux empereurs, d'abord Marius, soldat de fortune, sorti d'une boutique d'armurier, puis Tetricus, ancien sénateur, gouverneur actuel de la province d'Aquitaine. Ce dernier prolongea, dirai-je, son règne? ou plutôt sa captivité, au milieu des complots et des tumultes militaires, jusqu'à ce qu'Aurélien vînt le délivrer en le détrônant. *Eripe me his, invicte malis*; c'était le cri de détresse de ce pauvre esclave couronné, appelant à son secours le prince qui venait pour le combattre.

Si nous tournons nos regards vers l'Orient de l'Europe, les provinces y sont de même en pleine insurrection, déchirées par les guerres civiles, ou ravagées par l'invasions des Barbares; souvent les deux fléaux à la fois.

Le traître Macrianus, qui, avec le préfet du prétoire Baliste, son complice, a livré aux Persans l'infortuné Valérien, prétend s'emparer de l'héritage impérial. Déjà dans ses desseins il le partage: à Quintus, son plus jeune fils, l'Asie sous la tutelle de Baliste; à lui avec l'aîné, l'Occident. Mais la punition ne tarda pas à frapper les criminels. Macrianus rencontra, aux confins de la Thrace et de l'Illyrie, Auréolus, que les légions de Mésie venaient de saluer César. Quand les deux armées furent en présence, celle de Macrianus passa du côté de l'ennemi, en tuant ses deux chefs, le

•

filz avec le père. Le palmyrénien Odénat s'était chargé de faire justice de l'autre filz et de Baliste.

Auréolus fut plus heureux que deux autres usurpateurs comme lui, ses contemporains, Ingénuus, commandant de la Marche Pannonienne, et Regillianus, général des légions qui défendaient la Dardanie. Le premier avait à peine revêtu la chlamyde de pourpre aux acclamations des soldats et du peuple, auquel il promettait un défenseur contre l'irruption des Sarmates, que Gallien accourut, le vainquit, le réduisit à se donner la mort, et exerça d'atroces vengeances contre le peuple et les soldats qui s'étaient donnés à lui. L'exemple n'intimida point Régillianus ; il eut la même ambition, qu'il semblait justifier par de nombreuses victoires sur les Barbares ; mais le même sort l'attendait après un règne de moins de trois ans. Ses soldats, soit par inconstance, soit par la crainte des terribles cruautés de Gallien, lui ôtèrent l'empire avec la vie.

Auréolus, en se renforçant des troupes de Macrianus, s'était rendu trop redoutable pour être poursuivi en criminel. Gallien l'accepta pour collègue, et s'en fit un allié contre les autres rebelles, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de le traiter comme eux. Leur alliance n'était qu'une trêve aux hostilités. A cinq ans de là, nous voyons Auréolus vaincu par Gallien en Italie et assiégé dans Milan. Mais, au moyen d'écritures habilement contrefaites et de listes de proscription supposées qu'il fait répandre parmi les assiégeants, l'empereur est assassiné par ses propres officiers. La même année, Auréolus tombe lui-même sous la puissante main d'un plus noble et plus juste ennemi, Claude, successeur de Gallien.

Au milieu de cette perturbation universelle, surna-

gent plusieurs noms qui ne furent pas sans quelque gloire, Victorinus, Regillianus, Auréolus ; deux par-dessus tous les autres, qu'Eutrope mentionne avec éloge à la honte du prince qui méritait bien mieux le nom de tyran : « Ainsi, dit-il , tandis que Gallien laissait le gouvernement à l'abandon, l'empire romain était sauvé en Orient par Odénat, par Postumius en Occident. »

Ce serait œuvre de curiosité frivole de dresser la liste de cette foule d'obscurs et éphémères usurpateurs que les historiens nomment en passant pour mémoire, et ceux qu'ils ne nomment pas, et dont l'existence nous est révélée par quelques rares médailles ; vains fantômes d'empereurs, qui apparaissent tous un instant pour finir tous par une mort violente, impuissants à rien édifier , mais travaillant , chacun dans la mesure de son pouvoir fugitif et précaire, à la destruction de l'unité de l'empire.

Et comme si c'eût été trop peu de ces divisions intestines, les attaques du dehors bien autrement redoutables l'assaillaient de toutes parts, menaçant, non pas seulement de le diviser , mais de l'anéantir. Les Goths s'emparent de la Thrace, inondent la Macédoine, la Grèce, le Pont, l'Asie-Mineure, portant partout le fer et le feu, et traînant après eux, avec les troupeaux et le butin, des multitudes de captifs. La Pannonie est ravagée par les Sarmates, la Mésie par les Quades et les Marcomans, et Gallien les arrête en épousant la fille d'un de leurs rois. Les Alamans et les Francs sillonnent la Gaule par leurs incursions , et portent le ravage, d'un côté en Italie jusqu'à Ravenne, de l'autre en Espagne jusqu'à Tarragone.

Trois grands capitaines se succédant presque sans

intervalle procurent quelque répit à l'empire aux abois; Claude, surnommé le Gothique, d'abord simple commandant d'une aile de cavalerie, est promu au rang d'empereur, non tout à fait exempt du soupçon d'avoir participé au meurtre de Gallien. Mais le soupçon disparaît dans le silence officieux de Trebellius Pollion, et mieux encore dans la gloire du vainqueur des Goths, du pacificateur des provinces danubiennes et de l'Italie.

Après lui, Aurélien rétablit la domination romaine, dans la Syrie et dans les Gaules, par la défaite et la captivité de Zénobie et de Tétricus. Il règne six ans, sévère aux soldats, craint des sénateurs, prodigue de distributions alimentaires à la multitude. Enfin Probus, non moins habile guerrier, prince plus débonnaire, triomphe des Barbares et des rebelles, et essaie de rendre au Sénat son autorité et son prestige. Il eût restauré la République avec la liberté, si une telle restauration eût été possible dans l'état des choses et surtout des esprits et des mœurs. Jadis l'élection de Galba par les légions d'Espagne avait étonné le monde au dire de Tacite. On ne croyait pas alors qu'il fût possible de créer un empereur ailleurs qu'à Rome, c'est-à-dire, par la volonté du Sénat et du peuple romain. C'était une révélation du secret de l'empire, à savoir : la prépondérance désormais irrésistible et déclarée des armes sur la toge, de la force sur le droit. Cependant, quel que fût l'abaissement du Sénat, durant encore deux siècles, le pouvoir de l'élu des armées demeurerait incertain et contesté dans l'opinion des peuples, tant qu'il n'était pas, pour ainsi dire, sacré par les décrets du Sénat, qui lui conféraient, avec la puissance tribunitienne et avec les noms d'*imperator*, de César

et d'Auguste, tous les titres et prérogatives de la dignité impériale, ce qu'Ulpien appelle la *lex regia*. Mais depuis à peu près trente années de ce mouvement désordonné, universel de sécession, les provinces s'étaient habituées à ne plus tourner leurs regards du côté de Rome et à recevoir les maîtres que les soldats leur imposaient, sans se préoccuper de ce que le Sénat en [pourrait dire, de ce qu'il y pourrait faire. Le Capitole n'était plus le centre et l'asile des nations. Y avait-il encore quelque part le culte de « l'autel de Rome et d'Auguste ? »

Les écrivains de cette époque ne se recommandent ni par la composition, ni par le style, ni par l'intelligence critique, mais ils fouillaient consciencieusement dans les dépôts publics et dans les archives, et ils en ont tiré et nous ont transmis des pièces d'une grande valeur. Vopisque reproduit ainsi les aveux solennels, les déclarations authentiques de la déchéance du Sénat, constatée par lui-même.

Cet historien rapporte un fait unique dans les annales romaines. Par les intrigues perfides d'un secrétaire d'Aurélien, qui se sentait coupable et menacé de châtiment, il se trama parmi les officiers de l'armée un complot dont le prince périt victime. Les soldats qui le regrettaient et s'indignaient à l'idée de se donner pour chef un de ses meurtriers, remirent, par un message, au Sénat, l'élection de son successeur. L'assemblée déclina cet honneur inattendu, où elle entrevoyait un danger pour l'élu, une déception pour les électeurs. L'armée insista par une nouvelle députation ; le Sénat refusa encore. Six mois se passèrent dans ces combats de déférence réciproque, et l'empire demeura six mois sans empereur, et il n'en fut ni plus

ni moins invalide et souffrant. Les sénateurs finirent par céder aux sollicitations de l'armée ; ils choisirent Tacite, un patricien étranger à la profession des armes, un vieillard maladif et débile. C'était l'image de leur propre caducité.

Le préfet du prétoire alla aussitôt présenter Tacite aux légions. Il faut voir le ton humble et soumis de l'une et l'autre harangue, celle du préfet, celle de l'empereur à la suite. « Le Sénat, très-vertueux camarades, dit le préfet, vous donne le prince que vous avez demandé. La noble compagnie obéit à votre mandat et à vos volontés. Il ne m'est pas permis d'en dire davantage en présence de l'empereur, qui doit veiller sur nous. Entendez-le lui-même avec les sentiments qu'il mérite. » Alors l'empereur Tacite prit à son tour la parole : « Trajan était vieux aussi, lorsqu'il parvint à l'empire, et il y fut appelé par le suffrage d'un seul. Aujourd'hui, c'est vous d'abord, très-vertueux camarades, vous qui savez juger des princes, c'est ensuite le Sénat, qui m'a jugé digne de ce nom. J'aurai soin, je tâcherai, je ferai en sorte que vous trouviez en moi, sinon les glorieux exploits, au moins la sagesse d'un empereur. »

Autre était le langage des dépêches par lesquelles le Sénat notifiait l'heureux événement aux provinces.

« L'emplissime Sénat à la curie de Carthage,

« Paix et bonheur, et sécurité et prospérité à la république et au monde romain.

« Le droit de donner l'empire, de nommer le prince, de décerner le titre d'auguste nous est rendu. En conséquence, adressez à nous vos consultations dans les questions importantes. Toutes les justices ressortiront en appel au préfet de la ville, c'est-à-dire, celles des

proconsuls et des juges ordinaires. Et nous vous croyons par là restitués en votre ancien et digne état, puisque le Sénat, en recouvrant le premier sa force, conserve à tous leurs droits. »

Une autre dépêche portait encore : « Nous croyons que vous sentez le bonheur d'être libres, comme vous l'avez toujours été. Le Sénat rentre en possession du droit de choisir le prince. En même temps, un décret attribue à la préfecture de la ville les jugements d'appel de tout l'empire. »

Le même auteur a copié encore et cite les textes de quelques correspondances privées. Je les abrège : « Le sénateur Autronius à son père : Reviens, reviens prendre ta place dans l'assemblée. On peut se montrer avec honneur dans ses délibérations, à présent que l'ordre illustre a repris son autorité et que la république est rétablie en son ancien état. Rome est florissante. Nous faisons les empereurs, nous faisons les princes. Nous pouvons empêcher ce que nous pouvons faire. »

Dans ces transports de folle joie, dans cette ivresse de vain orgueil et de prétentions chimériques n'aperçoit-on pas, mieux encore que dans leurs basses soumissions et dans leur aveu de la suzeraineté militaire, les signes d'un affaiblissement sénile, d'un incurable dépérissement ? Ils auraient bien dû cependant ouvrir les yeux à la triste vérité. A qui toutes leurs proclamations étaient-elles directement adressées ? Aux sénats de Carthage, d'Antioche, d'Aquilée, de Milan, de Thessalonique, de Corinthe et d'Athènes. Que parlaient-ils de proconsuls et de juges ordinaires ? il n'y avait pas dans toutes les provinces un seul gouverneur, légat propréteur ou proconsul, qui fût de leur création, ou auquel ils pussent envoyer un ordre ou un message.

Le rêve ne fut pas de longue durée, les soldats leur firent un brusque réveil. Six mois à peine écoulés, les soldats rompirent la trêve; une sédition précipita du trône le vieil empereur. L'élection du nouveau maître se fit dans le camp, sans consulter le Sénat. Mais le choix de la troupe était tombé cette fois sur un grand homme, un héros, qui croyait encore aux lois, à la liberté, qui partageait, avec le désintéressement d'un autre âge, les illusions du Sénat et l'y entretenait encore pendant les six ans de son règne. C'était Probus, à qui il n'a manqué pour vivre et briller à l'égal de Trajan dans l'histoire, que des temps plus heureux et un historien.

Six mois de règne sénatorial avaient suffi pour ramener les hordes germaniques et les usurpateurs. Probus défit trois de ces derniers : Saturninus en Égypte, Proculus dans la Gaule lyonnaise, Bonosus sur les bords du Rhin. Il chassa les barbares des provinces envahies, il repeupla de leurs captifs les campagnes dévastées, il répandit dans les légions seize mille recrues de leur jeunesse, il fit travailler les soldats à couvrir de vignobles les montagnes de Pannonie, et, tandis qu'il remettait tout en ordre et en paix, il ne voulait être, sous le nom d'empereur, que le général des armées de la république. Au Sénat il céda le droit de prononcer sur les appels des grandes magistratures, de nommer les proconsuls et leurs légats et tous les gouverneurs de provinces sans exception, de confirmer par ses décrets les ordonnances de l'empereur. On remontait tout d'un coup aux temps bien antérieurs à César et Auguste. L'excès même de libéralité de cette constitution nouvelle entraînait fatalement sa ruine. Une seule main, une seule volonté la tenait debout, et, lorsque

Probus tomba, comme les autres princes. sous le fer des soldats, le Sénat se retrouva encore une fois en présence de l'anarchie militaire, mais irrévocablement déchu cette fois, sans résurrection possible, sans espoir. C'en était fait du Sénat romain. Il ne restait plus qu'un grand décurionat, le plus grand de tous, environné d'une auréole de gloire historique, mais destitué de toute puissance réelle. Rome elle-même n'était plus qu'un municipe, municipe privilégié, bien nourri et toujours amusé, la ville sainte pour les fidèles à l'antiquité, mais sans influence politique sur le reste du monde.

Dioclétien (1), avec son cortège d'un Auguste et de deux Césars, fut le dernier empereur qui accepta le protocole ordinaire des différents titres et pouvoirs dont se composait la puissance impériale avec la fiction d'investiture par décret du Sénat; il fut le dernier qui vint à Rome donner le spectacle d'un triomphe d'empereur et rendre grâce de ses victoires au Jupiter du Capitole. Il la déshérita ensuite de ces vains simulacres de suprématie, de ce prestige, si précaire qu'il fût. Le nombre même et les titres de ses victoires, remportées par lui ou ses collègues sous ses auspices, six sur les Germains, quatre sur les Sarmates, d'autres sur les Carpiens, sur les envahisseurs de la Bretagne, de l'Égypte et des Gaules, faisaient ressortir les symptômes de mort future qui menaçaient l'empire en Occident. Il résolut d'en transférer le foyer et les pénates dans l'Orient. Seulement, il les emportait trop avant, dans l'Asie; son continuateur les ramena sur les confins

(1) Entre la mort de Probus, avril 282, et l'avènement de Dioclétien, août 284, Carus et Carin, son fils, remplissent un intervalle de deux ans et quatre mois.

d'Europe, dans l'admirable position du Bosphore. Mais Dioclétien est le premier auteur de la constitution nouvelle, où il fit entrer les éléments qui restaient de l'empire, vieillis ou changés, et qu'il façonna encore pour les accommoder à son plan et à ses desseins.

Il n'était pas possible qu'un seul prince, quelle que fût son activité et sa force, pût suffire à défendre et à contenir de si vastes états dans cet ébranlement universel et incessant. Dioclétien s'associa d'abord un collègue, qu'il essaya quelques mois en qualité de César, et qu'il fit ensuite Auguste, Maximien Hercule, bon général, esprit médiocre, dévoué d'instinct à son auteur ; à lui l'Occident. Dioclétien se réservait l'Orient avec l'Illyrie. Mais le gouvernement de l'empire, après six ans d'expérience, lui paraissant encore trop étendu pour deux, il adopta comme fils Maximien Galère et fit adopter pareillement Constance Chlore par Maximien Hercule. Il y eut alors deux frères Augustes et deux Césars, leurs fils. Cette tétrarchie se divisa en quatre départements, dont les chefs-lieux administratifs étaient Nicomédie, Thessalonique, Trèves, Milan. Rome ne comptait plus entre les résidences impériales. Dioclétien régna ainsi pendant douze ans comme le Roi des rois.

Ce partage de famille souveraine put se déranger par les accidents de l'humanité ou par les attentats de l'ambition. Mais la division en quatre préfectures du prétoire subsista toujours. C'était une des innovations les plus importantes du règne de Dioclétien.

Tant qu'il y avait eu auprès d'un empereur unique habituellement deux préfets, souvent un seul, maître de la correspondance d'État, de la police générale, de l'administration civile et militaire, presque tous les

empereurs périrent trahis ou assassinés par leurs préfets. En en créant quatre, placés chacun sous l'œil d'un Auguste ou d'un César, à des distances immenses les uns des autres, n'ayant d'autorité chacun que sur une des quatre parties de l'empire, Dioclétien affaiblissait d'autant leur puissance. Il fit plus, il sépara le prétoire du palais. Grande révolution de ministère, presque une révolution d'État.

On a vu précédemment que les trois sections de chancellerie, qui avaient commencé par être des emplois de la maison des empereurs confiés à des affranchis, étaient devenus depuis Adrien, des offices du palais réservés à des chevaliers et obéissant aux préfets du prétoire. Dioclétien créa un grand maître des offices palatins à l'exclusion des préfets.

Autre nouveauté ; il y avait longtemps qu'on se plaignait de l'inquisition vexatoire des frumentaires, service moitié militaire, moitié civil, exercé par des centurions et des soldats légionnaires, espèce de commissaires des vivres pour l'armée, et à la fois inspecteurs de la sûreté publique, la seconde de ces fonctions, remplie avec plus de zèle que la première et plus fructueuse pour le fonctionnaire tracassier. Dioclétien abolit ce service, ou plutôt il en divisa les attributions, en le remplaçant par des emplois de *primipilaires* dans les bureaux des gouverneurs de province pour les vivres de l'armée, et par des *agents d'État* pour la police générale, qu'il mit à la disposition et sous le commandement du grand maître des offices (1). Il ne restait plus aux préfets que la direction

(1) Les frumentaires, en leur qualité de commissaires des vivres de l'armée, avaient relevé des préfets du prétoire. La compagnie des agents d'État, *schola agentium in rebus*, qui n'avait rien de

supérieure des affaires civiles et judiciaires ; ils furent désormais impuissants à défaire les empereurs.

Les cohortes prétoriennes se ressentirent de leur disgrâce. Du moment que Rome cessait d'être la résidence impériale, et que les préfets devenaient des fonctionnaires de l'ordre civil, elles n'avaient plus leur raison d'être, en même temps qu'elles perdaient leurs chefs. Les empereurs s'étaient fait d'ailleurs, depuis à peu près un demi-siècle, une ou plusieurs compagnies de gardes du corps, nommés *protectores*, et encore d'un nom analogue à la *Maison militaire* de nos anciens rois, *domestici*. Dioclétien lui-même était leur capitaine sous l'empereur Carus et après lui, lorsqu'il tua le préfet du prétoire, Aper, assassin du plus jeune des deux fils et successeurs de ce prince(1). Ces compagnies se composaient-elles de soldats détachés des cohortes prétoriennes, ou des autres corps, ou de Barbares, comme ces Germains qui avaient gardé Néron et avaient voulu venger Galba ? L'histoire n'en dit rien. Elle dit seulement que le préfet Macrin fit assassiner Caracalla par quelques-uns de ces *protectores*, ce qui peut donner lieu de conjecturer qu'ils n'étaient pas étrangers aux préfets. Quant aux cohortes prétoriennes, Aurélius Victor nous apprend que Dioclétien en diminua l'effectif, ainsi que tout ce qui était armé à Rome. Quelques années encore, et elles seront définitivement dissoutes par Constantin, qui démolira même leur camp.

Pour conquérir avec la paix la puissance de fondateur, Dioclétien eut huit ans de guerre continuelles à

commun avec les soldats, passa dans le palais à la suite du Grand-Maître, ἡγεμόνα τῶν ἐν τῇ αὐλῇ τάξεων ὄντα. Zozim., II, 25.

(1) *Domesticos regens*. Vopisc. Car. 13.

soutenir, soit par lui-même, soit par ses collègues, en Illyrie, en Egypte, en Afrique, dans les Gaules, dans la Bretagne, en Orient. Quelles troupes avait-il ralliées sous ses drapeaux pour combattre l'odieux Carin, et après la victoire qui avait décidé du sort de l'empire ? Qu'étaient devenues à cette époque les vingt-cinq légions d'Auguste, les trente d'Adrien, déjà si différentes de ces légions que César avait menées à la conquête de la Gaule, toutes composées d'italiens (1) ?

Je ne crois pas m'écarter de mon sujet, m'étant proposé de retracer une des plus grandes et des plus décisives révolutions de l'empire, si j'entreprends de rechercher quelles furent, pendant la période des trente années précédentes, les destinées des armées romaines, dont les changements coïncidèrent toujours comme cause ou comme effet avec les changements des institutions politiques : vérité mise en pleine lumière par M. Fustel de Coulanges, dans un remarquable chapitre d'histoire (2), auquel je ne fais qu'apporter ici une pièce justificative.

On retrouve ça et là, chez les historiens, les noms des anciennes légions ; on les retrouve encore dans les documents officiels du Bas-Empire. On retrouve leurs noms ; ce ne sont plus les légions romaines. La double *Notice* d'Orient et d'Occident en nommera cent trente-deux. Mais leur effectif s'est diminué en proportion de l'augmentation de leur nombre. Lorsqu'Honorius enverra cinq légions au secours de Rome, cette armée ne comptera pas plus de douze mille hommes. Et déjà, sous Constance, la petite place forte d'Amida,

(1) Sext. Ruf. *Breviar.* 6 : *cum decem legionibus quæ quaterna millia militum Italarum habuerunt.*

(2) *Revue des Deux-Mondes*, novemb. 1870.

assiégée par les Perses, et défendue par sept légions, auxquelles étaient venues se joindre les garnisons circonvoisines, renfermait au plus vingt mille âmes en y ajoutant la population ordinaire avec les réfugiés.

Mais revenons au temps de Dioclétien. Tout alors était changé dans les légions, les formes et les nombres, comme l'esprit et la discipline.

Le Digeste nous offre une sorte de révélation dans une sentence d'un jurisconsulte du milieu du III^e siècle : « Autrefois, dit-il, ceux qui ne répondaient pas à l'appel de la milice étaient réduits en servitude comme traîtres à la liberté. Mais, par suite du changement dans l'état militaire, on a renoncé à la peine capitale, parce que les corps, *numeri*, se recrutent pour la plupart de volontaires (1). »

Est-ce que les sujets des empereurs étaient devenus plus belliqueux que les Romains d'autrefois ? On avait vu, déjà au temps d'Auguste, des chevaliers couper un doigt de la main droite à leurs fils pour les dérober au service. Trajan avait été encore obligé de prononcer la peine de la déportation contre un crime pareil. Pline nous apprend qu'il était permis de se faire remplacer, et Tacite, qu'il se commettait beaucoup de fraudes en matière de recrutement. Les lois et l'histoire nous montrent que les mœurs n'étaient pas meilleures au III^e siècle sous ce rapport ; elles avaient plutôt empiré.

Voyons d'où pouvaient sortir ces volontaires avec les autres recrues, et il nous sera facile de comprendre les changements dont parle Arrius Menander, et en même temps les causes des troubles fréquents de l'empire.

(1) Arrius Menander *Dig. fr.* 4. § 10 *de re mil.*, XLIX, 16.

La populace des villes, *plebs urbana*, fainéante et séditieuse, était peu propre au métier de soldat. Tibère le disait au Sénat assemblé. On la ménageait dans l'intérêt de la paix publique, et l'on songeait plutôt à l'entretenir satisfaite et calme par l'abondance des vivres, le bon marché des bains et les amusements des spectacles. C'était une sorte d'impôt forcé à la charge des riches.

Au contraire, la condition du peuple des campagnes, *plebs rustica*, était misérable ; un rude et continuel travail, des salaires très-bas par la concurrence des esclaves ; très-peu de petits propriétaires, des colons métayers, toujours de plus en plus pauvres et plus voisins de la servitude, en outre, exposés sans cesse aux incursions de l'ennemi, aux marches et contre-marches des guerres civiles, aux déprédations des procureurs et des gens de guerre en temps de paix.

Ces robustes travailleurs, endurcis à la fatigue et aux intempéries des saisons, voyaient auprès d'eux les soldats vivant des contributions des provinces en argent et en vivres, enrichis de fréquentes largesses, *donativum*, usant et abusant des licences d'une discipline très-relâchée. Les camps apparaissaient à ces forts et malheureux paysans [comme un lieu d'asile, comme un port de salut, comme la voie qui menait à la fortune, et peut-être aux honneurs. En y entrant, de corvéables qu'ils avaient été, exposés aux rigueurs et aux cruautés des agents du fisc et de l'administration, ils devenaient des salariés, vêtus, nourris, gratifiés souvent, des privilégiés même par la justice d'exception et par l'exemption de la torture. De là tant de volontaires. En effet, parcourez la liste des empereurs et de ceux qui prirent la pourpre sans la sanction du

Sénat ; ce sont presque tous des soldats parvenus, parvenus par leur vaillance , gens de naissance obscure , du plus humble état, des pâtres, des laboureurs, des artisans. Le farouche Maximin, né dans la Thrace , de parents ignorés, sans aucune instruction, sans aucune vertu que sa force extraordinaire et sa bravoure , fut le premier empereur issu de la soldatesque ; phénomène tout nouveau.

Autrefois , l'esprit aristocratique dont Rome était animée, et qui avait fait une partie de sa force , avait pénétré dans les mœurs des peuples et des armées, et les avait comme imbus de certains préjugés. Le soldat, accoutumé à n'être commandé que par des prétoriens et des consulaires, c'est-à-dire par des sénateurs, s'il s'arrogeait le droit de choisir les empereurs , n'aurait pas accepté pour maître un soldat comme lui, un soldat de fortune, sans nom et sans titres. Maintenant l'ordre équestre et la dignité sénatoriale si loin d'eux n'avaient plus rien qui leur imposât.

Deux princes entre tous, qui cependant avaient l'esprit cultivé, exercèrent à cette époque l'influence la plus pernicieuse sur les destinées de l'empire déjà caduc, l'un, en achevant de pervertir les mœurs militaires , l'autre , en consommant la dégradation du Sénat.

Septime Sévère, pour s'attacher les soldats, caressa leur orgueil et leurs caprices, leur permettant de porter l'anneau d'or et de se marier pendant la durée du service. Il irrita de plus leur cupidité en s'efforçant de l'assouvir, et laissa pour instruction suprême à ses fils cette maxime : « Enrichir les soldats et se moquer du reste. »

■ Gallien, dont les déportements soulevaient contre lui

l'indignation du monde entier, se flattait d'enlever des chefs à la révolte en interdisant la profession des armes aux sénateurs. Ils se résignèrent trop facilement à cette sorte d'incapacité légale, qu'ils auraient dû regarder comme une ignominie, tout au moins comme un danger, mais qu'ils acceptèrent comme une douce et commode immunité. Le savant Borghesi a remarqué que, déjà depuis le règne de Caracalla, on ne voyait plus les carrières politiques inaugurées nécessairement, comme autrefois, par quelque commandement d'une aile de cavalerie ou par un grade de tribun légionnaire. Aurélius Victor reproche aux sénateurs ce lâche abandon. Ils auraient pu, selon cet honnête et judicieux historien, après la mort du tyran, abolir son décret. Il leur était possible, s'ils s'étaient mêlés à la vie des soldats, de modérer leurs emportements, de leur inspirer des sentiments de devoir, d'honneur, par l'autorité des conseils et de l'exemple. Mais non, les héritiers des grands noms de Rome et de l'Italie aimèrent mieux se concentrer dans les jouissances et les vanités du luxe et des plaisirs, n'ayant souci que de conserver à tout prix leurs richesses énormes, dont la vue rendait plus sensible à la multitude son extrême pauvreté et fomentait contre eux l'envie et les convoitises. Le premier des Gordiens avait pu célébrer son édilité par des fêtes somptueuses et des distributions, non-seulement à Rome, mais dans l'Italie pendant un mois entier, L'empereur Tacite, à son avènement, fit cession au domaine de ses biens estimés fabuleusement à une somme égale à cinquante millions de revenus. Qu'on juge par ces exemples des autres fortunes. Et ils s'étonnaient, s'indignaient, lorsque les soldats leur imposaient pour

maître un Pannonien, un Dace, un Illyrien, quelque fils de serf ou de paysan.

Les Romains furent de toutes les nations civilisées celle chez laquelle l'orgueil et les prétentions de l'esprit aristocratique régnèrent avec le plus de ténacité dans les mœurs et les lois. On sait les querelles des patriciens et des plébéiens à l'origine ; puis, la conspiration de la noblesse élective, qui repoussait dédaigneusement les hommes nouveaux, enfin la classification des privilégiés, les *virī clarissimi*, les *perfectissimi*, les *egregii*, et au-dessous d'eux la vile multitude, la *plebs urbana*, la *plebs rustica*, les *minores*, *tenuiores*, *humiliores homines*. Ce fut une grande calamité pour l'empire, lorsque les classes riches et cultivées se dégoûtèrent de la profession des armes. La scission fut désormais consommée entre l'autorité impuissante et la force brutale.

Plus de foi militaire, plus de gouvernement stable. L'empire en proie à ses défenseurs également craints et méprisés, aurait péri un siècle plus tôt, si la fortune de Rome n'avait fait sortir par intervalle de ces classes abjectes quelques hommes supérieurs, qui lui rendaient l'ordre et la vie pour un temps. Un Claude, un Aurélien ; Probus seul fait exception. Dioclétien était fils d'un jardinier de Dalmatie, son collègue, Maximien Hercule, un paysan de la Thrace ; le César Galère, qu'il envoya conquérir cinq provinces au-delà de l'Euphrate, avait été bouverier dans sa jeunesse, ce qui lui valut le sobriquet d'*armentarius*, très-probablement dans la bonne compagnie à Rome. Elle se vengeait de ses humiliations et de ses terreurs par ses médisances et ses malignes ironies, où se trahissait plus de vanité dédaigneuse que de légitime orgueil, et certainement

un symptôme de dégénération. Une réflexion toute simple échappée à Aurélius Victor, dans le récit d'un fait qui se passait trente ans avant Dioclétien, est un trait de lumière sur l'état de l'opinion alors chez les Romains : « Valérien, dit-il, suivait la carrière des armes, quoique né de bonne maison, *quanquam genere satis claro*. »

Si l'on veut se faire une idée de l'avilissement dans lequel était tombé, au jugement de la société polie, le métier de soldat, on n'a qu'à considérer les nouvelles formes du recrutement et de l'enrôlement en ce temps-là. Le martyrologe nous en offre le récit en action et en grand détail dans un procès-verbal authentique de la condamnation à mort d'un milicien réfractaire.

L'an 295, onzième du règne de Dioclétien, le proconsul Dion, tenant les assises à Téveste, en Numidie, le recruteur Fabius Victor amène le jeune Maximilien, qu'il offre comme recrue ; l'avocat du fisc est introduit et dit : « Fabius Victor, recruteur, accompagné de Quintianus Valentianus, commandant de la garnison de Césarée (c'est le capitaine de recrutement), présente Maximilien, fils du même Fabius Victor, recrue bonne. Je demande que le jeune homme passe à la mesure, *incumetur*. » Le proconsul interroge Maximilien : « Quel est ton nom ? » — « Pourquoi mon nom ? répond Maximilien ? Je ne peux pas être soldat, je suis chrétien. » Le proconsul : « Mesurez-le. » L'employé déclare cinq pieds onze douzième (environ 1 mètre 72 ou 5 pieds 3 pouces). Maximilien protestant toujours, pendant l'opération, qu'il est chrétien, qu'il ne peut pas servir, le proconsul ordonne de le marquer, *signetur*. « Non, s'écrie Maximilien, je n'accepte pas la marque, je suis chrétien, il ne m'est pas permis de

porter le plomb à mon col, *plumbum collo portare*. » Alors le proconsul s'adressant au père : « Tâche par tes conseils de le rendre sage. » Fabius répond : « Il sait ce qu'il a à faire. » Le proconsul dit alors à Maximilien : « Tu es en âge de servir, reçois la marque, *signaculum*, ou tu mourras. » Maximilien répond : « Je sers le Seigneur, je suis chrétien. » — « Mais il y a des chrétiens dans le sacré cortège, *sacro comitatu*, de nos maîtres Dioclétien et Maximien, et ils sont militaires. » Maximilien reste inébranlable, le proconsul prononce la sentence de mort.

On le voit, ce n'est plus le temps où les empereurs envoyaient des chevaliers et des sénateurs dans les provinces pour le recrutement des légions, *ad dilectum, dilectatores*. Le recrutement est devenu une fonction locale et municipale dans l'empire, *temonoria functio*.

Les jurisconsultes du III^e siècle divisent en trois catégories les charges et fonctions de la cité : 1^o celles qui exigent une garantie de propriété de la part des personnes à qui la charge est imposée, *munera patrimonialia* ; 2^o celles qui demandent seulement les soins et le travail de la personne, *munera personalia* ; 3^o enfin, celles qui participent de l'une et l'autre espèce, *mixta*.

Le recrutement, fonction peu estimée et dévolue aux plébéiens d'une certaine aisance mais non de fortune décurionale, est rangée parmi les charges personnelles, et le jurisconsulte Arcadius Charisius l'a décrite en ces termes : *productio tironum et equorum*, la réquisition et la livraison des recrues et des chevaux. L'association des matières de la perception est caractéristique.

On a vu tout à l'heure l'avocat du fisc intervenir

en cette occasion; pourquoi? C'est que le service militaire, jadis un devoir personnel du citoyen, s'est changé en impôt foncier. Les propriétaires de l'arrondissement municipal devront fournir un nombre prescrit de recrues en raison de leurs biens, collectivement. Alors l'avocat du fisc assiste le recruteur qui présente les recrues, avec le témoignage de l'officier militaire qui les a examinées, et il constate l'acquittement, comme de tout autre impôt, en requérant l'enrôlement. Fabius Victor, le recruteur, avait vendu son fils aux décursions, qui devaient payer au fisc vingt-cinq ou trente pièces d'or (environ 375 ou 450 francs) pour chaque homme du contingent à fournir, lorsque le gouvernement convertissait en argent la contribution, ce qui s'appelait *adæraræ*.

Le soldat une fois reçu, on inscrivait son nom et sa taille sur les matricules, on lui passait au col un collier soudé, *plumbum*, et on le marquait de stigmates au nom des Césars, *victuris in cute punctis*, selon l'expression de Végèce. Les fils de Théodose prescriront plus tard de marquer au bras les ouvriers des ateliers impériaux, « à l'instar des soldats, » pour empêcher les désertions.

Peut-être ne faudrait-il pas se figurer que les enrôlés de ce temps-là considéraient tous cette pratique des mêmes yeux que nous. Les légions se remplissaient souvent de barbares venus du dehors comme prisonniers ou comme volontaires à prix d'argent, chez lesquels le tatouage n'était point inusité, et elles recevaient les pauvres gens de la plèbe rustique, *humiliores*, *tenuiores*, dont les habitudes de la vie ne tendaient guères à éveiller des instincts d'honneur et de dignité personnelle.

Servius Tullius avait réglé jadis les rangs dans la légion en proportion des biens de chaque citoyen. Au temps de Dioclétien, la fortune emportait exclusion du service militaire. On voulait avant tout des contribuables. La sévérité à les retenir et à les garder dans leur condition s'accroissait en raison de leur solvabilité. C'est conformément à ce principe que fut dicté ce rescrit de Dioclétien : « Non-seulement les fils de décurions, mais tous ceux qui, pour se dérober aux charges publiques, s'engagent dans un corps de milice, ne doivent point profiter de la fraude, telle est notre volonté. » Tout homme qui possédait quelque chose étant ainsi écarté, que restait-il pour le recrutement de l'armée ? Les pauvres et les barbares.

Nous n'aurons plus lieu de nous étonner, lorsqu'à la cour des fils de Constantin, dans les conseils de guerre de Valentinien, nous entendrons les officiers généraux s'appeler Dagalaiphe, Merobaude, Sintula, Teutomere, Richomere, Bellovède. Ce sera le règne des Francs, plus tard celui des Goths.

Adrien et même Septime Sévère, s'ils étaient revenus à la vie, n'auraient plus reconnu l'organisation des troupes romaines.

Il y avait d'ailleurs longtemps qu'on se plaignait à Rome de la disette de soldats et de l'amoindrissement des légions.

Lorsque Marc Aurèle se préparait à la guerre contre les Marcomans, il fut réduit à enrôler des esclaves, qu'on appela volontaires, *voluntarios*, des gladiateurs, qui reçurent le titre de dociles, *obsequentes*, et jusqu'à des brigands de Dardanie, *latrones*, et enfin il acheta des troupes de barbares, *Germanos contra Germanos*. Probus, après plusieurs grandes victoires, répandit

dans les légions quinze mille prisonniers. C'est aussi de ce temps que commencent les concessions de terres à des barbares, qui, sous le nom de lides, lites ou lètes, selon la diversité des prononciations, s'engageaient à protéger les frontières. Leurs stations se nommèrent *terres létiques*, *terræ leticæ*, et, par une confusion de la langue teutonique avec le latin, les orateurs de la décadence célébraient cette naturalisation acquise par la joie de servir Rome. Une subtilité pareille avait fait trouver à un rhéteur grec la matière d'un compliment flatteur à l'empereur Marc Aurèle et à son collègue dans cette nécessité de chercher hors de la population romaine des recrues pour les légions : « Vous leur faites échanger votre patrie contre la vôtre ; vous en faites des citoyens en même temps que des soldats, de sorte que vos citoyens sont dispensés du service militaire, et que néanmoins vos soldats sont des citoyens, ayant abdiqué leur patrie pour devenir citoyens et défenseurs de la vôtre. »

On comprendra aisément ce que pouvaient être devenues les armées romaines vers la seconde moitié du III^e siècle, même avant la perturbation du règne de Gallien.

Lorsque Valérien charge Aurélien, alors tribun, de chasser les Goths de l'Illyrie, il lui donne 300 archers Ityréens, 600 Arméniens, 150 Arabes, 200 Sarrasins, 400 auxiliaires de Mésopotamie, avec une *troisième légion Félix*, et 800 cavaliers bardés de fer, *cataphractus*. Aurélien aura de plus avec lui, Hariamond, Haldegaste, Hildemond et Carioviscus, probablement chefs de bandes germaniques. Ce même empereur, envoyant le tribun Claude occuper les Thermopyles et protéger le Peloponèse, mit à sa disposition 200 soldats

de Dardanie, 100 cuirassiers, 160 cavaliers, 60 archers Crétois et 1,000 recrues bien armées. Probus, déjà officier des plus distingués, quoique simple commandant de légion, fut mis à la tête de six cohortes de Sarrasins avec des auxiliaires Gaulois et une troupe persane, que le Syrien Artabase avait vendue à l'empereur, *mancipavit*.

Les légions disparaissent en quelque sorte au milieu de tous ces bataillons étrangers. Leurs noms et leurs numéros subsistent, leur effectif s'est beaucoup diminué, soit par le désordre des temps, soit par la préférence des volontaires pour les troupes légèrement armées. Il n'est plus question pour elles de légat pro-préteur. Elle n'ont chacune pour commandant en chef qu'un tribun.

M. Lange, dans son histoire des révolutions de la milice romaine, n'hésite pas à dire que les légions se composaient encore de 6,000 hommes, en dix cohortes et soixante centuries; il fonde cette assertion sur l'unique témoignage de Végèce, qui raconte que deux légions d'élite, dont Dioclétien fit plusieurs légions de *Joviens* et d'*Herculiens*, contenaient 6,000 soldats. Mais il n'a pas réfléchi que, si tel eût été alors le nombre réglementaire, Végèce ne l'aurait pas noté expressément, et cet auteur lui-même, lorsqu'il vient de décrire théoriquement la légion, a soin d'avertir dans le chapitre suivant qu'il n'a retracé que l'image du passé, *antiqua ordinatione legionis exposita*. Autrement, de quelle manière expliquerait-on la lettre de Valérien à Claude, lorsqu'il le met avec le grade de tribun, à la tête de la cinquième légion Martia? et cette autre du même empereur à Probus tribun: « Prends possession de la troisième légion Félix? » et cette autre encore

d'Aurélien à Probus, toujours tribun : « Reçois le commandement de la *dixième*, elle ne connaît de chefs que les futurs empereurs? » et ce récit de Jules Capitolin : Alexandre, ayant nommé Maximin tribun, lui donna aussitôt la quatrième légion qu'il venait de former lui-même? Lorsque Gallien adressa une proclamation aux armées d'Illyrie, la suscription était ainsi conçue : *Gallienus Augustus tribunis exercituum Illyricianorum* ; il n'existe point d'autres chefs de corps auxquels il doive s'adresser. De ces documents extraits la plupart de pièces officielles, la conclusion qui semble sortir nécessairement, est que chaque légion alors était commandée par un tribun, pareil aux colonels de régiments chez les modernes, et que les légions du III^e siècle ne pouvaient se comparer aux anciennes, pas plus pour l'effectif que pour la discipline.

Toujours dans le même temps, on inventa un nouveau grade avec un nom nouveau, ou plutôt une signification spéciale attribuée à un nom commun, *dux*, analogue au titre de général. Une inscription contemporaine des Antonins nous fait voir un personnage décoré entre autres honneurs du titre de « général de l'armée de Mésie dans l'expédition d'Asie et dans celle des Parthes, » et une autre fois « général des forces de terre et de mer contre les rebelles des deux provinces d'Espagne. » Mais ici le mot *dux* ne sort pas encore de l'usage ancien pour affecter une signification restreinte, il ne s'agit que d'une commission extraordinaire, et non d'une possession d'état. Je n'en dirais pas autant d'une autre inscription, où l'un des officiers de Septime Sévère est qualifié : *dux exercitus Mysiaci apud Byzantium et apud Lugdunum*.

Lorsqu'on arrive au temps de Valérien, on trouve le

grade consacré dans la hiérarchie militaire et dans le langage officiel; il s'appelle *ducatus*, et il a son uniforme, *tunica ducalis*. L'avancement est désormais réglé ainsi, de *tribunus* à *dux*, comme chez nous de colonel à général.

C'est alors qu'on voit se dessiner de nouvelles situations politiques et de nouvelles pratiques de gouvernement, de grands commandements militaires et un commencement de séparation des armes et de l'administration. On peut remarquer à cette époque une tendance des empereurs à étendre outre mesure les ressorts des pouvoirs civils et militaires. Singulière imprévoyance en présence de tant d'esprits disposés à la révolte! L'empereur Dèce nomma Valérien censeur en soumettant à son autorité suprême les armées et leurs chefs, les provinces et les magistrats et jusqu'aux préfets du prétoire. Et Valérien lui-même; à son tour, quand il fut monté sur le trône, créait des commandements qui ne se renfermaient plus dans des limites de province, mais qui embrassaient des portions considérables de l'Empire, soit l'Illyricum tout entier, avec les armées de Thrace, des deux Mésies, de Dalmatie, des deux Pannonies et de Dacie, soit toutes les contrées orientales. A côté ou au-dessous de ces généraux, étaient des gouverneurs de grands districts provinciaux; Mettius administrait l'Illyricum en même temps que Claude y présidait aux opérations de la guerre. D'autres fois on voyait les pouvoirs civils et militaires réunis dans une seule main. Lorsque Postumius leva l'étendard de la révolte contre Gallien, il tenait, par une disposition de Valérien, la Gaule tout entière comme gouverneur et comme général.

On reconnaît une époque de transition aux perpé-

tuelles fluctuations du gouvernement et au relâchement des anciennes institutions mélangées d'éléments nouveaux. Il ne me semble pas hors de propos d'exposer ici le tableau d'une cour plénière tenue par Valérien à Byzance, tableau que l'historien a emprunté au mémorial du maître des cérémonies.

Valérien Auguste prend séance en présence de l'armée, en présence des offices du palais ; à sa droite, le consul ordinaire Memmius Tuscus, Bébius Macer, préfet du prétoire, Q. Ancharius, gouverneur d'Orient ; à sa gauche, Avulnius Saturninus, duc de la frontière Scythique, Murentius, nommé à la préfecture d'Égypte, Julius Tryphon, duc de la frontière orientale, Mecius Brundusimus, préfet de l'annone d'Orient, Ulpius Crinitus, duc de la frontière de l'Illyricum et de la Thrace, et Fulvius Boius, duc de la frontière Rhétique.

Cette fastueuse représentation d'un fantôme de potentat précédait d'à-peine quelques mois le désastre de Valérien, et de bien peu d'années le soulèvement universel des provinces contre son indigne fils, et enfin les dernières manifestations où se montre la vanité, dirai-je des efforts ? ou plutôt des prétentions de l'aristocratie sénatoriale contre l'anarchie militaire.

Ce fut en cet état que Dioclétien prit l'empire. L'union de tant de nations à contenir sous le joug d'un seul maître était une violence par elle-même ruineuse, et l'on pourrait dire, selon le langage de Montaigne, que l'Empire s'abattait par l'extravagance de sa grandeur ; *mole ruit sua*. Dioclétien comprit tout d'abord que pour le conserver il fallait le diviser. Les historiens et les orateurs chrétiens, ardents de haines récentes, chargèrent sa mémoire d'invectives et de malédictions,

que la tradition moderne a trop facilement acceptées.

Il n'entre pas dans mon plan de faire son apologie ou son histoire. Je me suis proposé seulement de noter, sans préoccupation des personnes, les changements par lesquels fut inaugurée la transformation de l'empire romain dans les dernières années du III^e siècle et les premières du IV^e.

Un des plus implacables ennemis de Dioclétien me fournira les principaux linéaments de cette esquisse, dans laquelle je n'indiquerai que les faits dégagés, on me le permettra, des jugements de l'auteur.

Lactance lui reproche d'abord les magnifiques embellissements dont il dota Nicomédie. On a vu précédemment quels motifs le déterminèrent à transférer la demeure du souverain en Orient. Seulement il commit la faute, bientôt réparée par Constantin, de passer à côté de Bysance sans s'y fixer.

Un autre grief de Lactance est le partage du territoire en quatre districts impériaux, avec quatre armées sous le commandement de deux Augustes et de deux Césars, leurs fils adoptifs. Quand la tétrarchie se sera dissoute et aura fait place à la monarchie de Constantin, le même partage subsistera en quatre préfectures, dont les forces devront se faire équilibre et se contenir réciproquement. L'histoire depuis ce temps ne raconte plus guère de complots des préfets, ils se renfermèrent dans leur rôle d'administrateurs.

Lactance accuse encore Dioclétien d'avoir morcelé les provinces et multiplié à l'excès les magistratures et les offices. Ici je ne puis me dispenser de citer le texte. Chaque mot porte l'indication trop sommaire d'une ou plusieurs institutions, chaque mot est un

argument de chronologie et de justice distributive, qui donne lieu de reporter au compte de Dioclétien ce qu'on met ordinairement à celui de Constantin.

Provinciae in frusta concisæ. Multi præsides et plura officia singulis regionibus ac pæne jam civitatibus incubare. Item rationales multi, et magistri, et vicarii præfectorum.

Ce peu de mots contient en somme toute la nouvelle constitution de Dioclétien en même temps qu'un témoignage péremptoire qui l'en déclare le seul et véritable auteur.

Le morcellement des provinces ne fut ni aussi excessif, ni aussi indignement motivé que le dit Lactance. Une fois maître assuré de tout et tranquille souverain, Dioclétien régla la distribution des provinces, non pour la satisfaction d'un plus grand nombre de favoris ambitieux ou avares, mais pour la sécurité du gouvernement. Moins vastes les sphères d'action des pouvoirs secondaires, moins de tentations et de chances de révolte. Un seul exemple suffirait à indiquer le dessein qui présida au nouvel établissement. De toutes les provinces, la plus subdivisée relativement fut l'Égypte, objet continuel de sollicitude pour la subsistance de Rome et d'inquiétude pour les princes à cause de l'esprit remuant de ses peuples : cinq gouvernements au lieu de la préfecture unique d'un simple chevalier. Un document découvert depuis quelques années nous montre l'économie et la mesure de l'opération. C'est une liste officielle des cercles administratifs, rédigée dans une des six dernières années du III^e siècle, la douzième environ du règne de Dioclétien. Elle donne les noms de quatre-vingt seize ou dix-sept

provinces. On jugera qu'elles étaient bien assez grandes encore, si l'on réfléchit qu'elles se partageaient un territoire dont les limites touchaient aux rives du Tigre et aux montagnes de la Calédonie, aux déserts de l'Afrique et à la mer du Nord. On comptait déjà quarante-cinq provinces après Trajan.

Pour les gouvernements provinciaux, Dioclétien n'eut presque rien à créer. Son unique soin dût être de reconstituer ce que la tourmente des trente dernières années avait désorganisé, de limiter à nouveau ce que l'imprudence ou la faiblesse avait étendu outre mesure, d'uniformiser ce que les compromis nécessaires de la première institution d'Auguste y avait introduit de divers et de variable.

La différence, qui n'était plus depuis longtemps qu'une fiction, entre les provinces du Sénat et celles de l'empereur, disparut avec les titres de légats propréteurs. Désormais une seule espèce de provinces, toutes impériales, réparties seulement en trois classes.

Les proconsulaires, par respect de l'ancienne tradition et en souvenir de la prééminence d'honneur, non de puissance, des provinces du Sénat et du peuple romain, telles que l'Afrique, l'Asie et l'Achaïe, occupèrent le premier rang.

Les consulaires, celles des légats propréteurs d'autrefois, furent placées au second.

Au troisième, les moindres, qui avaient été le partage des simples chevaliers procureurs de César, avec le titre de *præses* et le droit du glaive, c'est-à-dire, droit de justice criminelle sur les sujets de l'Empire, formèrent la classe des présidiales.

Tous les gouverneurs, à quelque classe qu'ils appar-

tinssent, furent investis de fonctions pareilles, cumulant, selon l'usage romain, les pouvoirs exécutif et judiciaire avec la perception des impôts.

Ils s'appelèrent tous indifféremment de deux dénominations communes, *judices* et *rectores*. Seulement, dans les rapports avec chacun individuellement, on avait soin d'observer la distinction des proconsuls, des consulaires, des présidents, sauf, par le solliciteur ou le subordonné, à qualifier ceux-ci de *rectores* et de *judices*.

La création des vice-préfets du prétoire, *vicarii præfectorum*, est encore un des sujets d'accusation de Lactance contre Dioclétien. Elle avait cependant sa raison d'être. Dioclétien était éminemment un esprit d'ordre. Il put craindre qu'à la faveur des distances, les administrateurs provinciaux n'échappassent à la surveillance de l'autorité préfectorale ; peut-être aussi, qu'une correspondance directe et immédiate ne surchargeât les préfets d'une trop grande multitude d'affaires et de trop de détails. De là, les ressorts intermédiaires des vice-préfectures, les diocèses, au nombre de cinq pour l'Orient, de sept pour l'Occident.

Une des innovations les plus caractérisées de Dioclétien, et qui se trouve encore signalée dans la déclamation de Lactance, c'est l'organisation du régime financier, *rationales multi*.

Les distinctions de provinces césariennes et de provinces sénatoriales une fois abolies, l'uniformité d'administration de la fortune de l'Empire était une conséquence nécessaire ; seulement deux branches principales : 1^o la trésorerie, *sacræ largitiones*, dénomination fastueuse, inconnue avant Dioclétien, les paiements devenaient des bienfaits du prince ; 2^o le

domaine de la couronne, *res privata*, héritage des précédents empereurs.

Plus de questeurs auprès des proconsuls, plus de procurateurs de César, *procuratores provinciarum*, embrassant plusieurs provinces. En même temps disparaît aussi cette armée de procurateurs spéciaux et subalternes, que l'on avait vue depuis Auguste, se répandre sur toute la face de l'Empire, avec des titres et des emplois divers : *procuratores vicesimæ hæreditatum*, *procuratores vicesimæ libertatis*, *procuratores hereditatum caducarum*, *procuratores ad bona damnatorum*, etc., etc.

Les procurateurs généraux sont remplacés par des intendants comptables, *rationales*, deux dans chaque province, un pour la trésorerie, un pour le domaine de la couronne. Ils réunissent, dans leurs bureaux, les attributions des mille offices procuratoriens.

De même que Dioclétien avait institué des vice-préfectures au-dessus des gouvernements de provinces, il fit des contrôleurs généraux de cercles diocésains au-dessus des intendants provinciaux, on les nommait *magistri*. Constantin leur laissera encore ce nom ; sous les successeurs, ils recevront le titre de comtes.

Les fonctionnaires en sous-ordre, ce que nous appelons les bureaux, les employés, ce que les Romains appelaient *officia*, *officiales*, ne furent pas oubliés par Dioclétien.

Il y avait assez longtemps que les gouverneurs de provinces n'emmenaient plus de Rome, avec eux, leurs appariteurs, scribes, licteurs, suivants, *viatores*, crieurs publics, *præcones*. Nous savons par un légiste, contemporain de Septime-Sévère, que le personnel des bureaux était devenu local et permanent. Quelle est

la date, quel est l'auteur d'un changement si important? Est-ce l'enseignement de l'expérience et du temps dans quelque cité, dans quelque province? Est-ce une ordonnance générale d'Adrien? Plus d'une ville de la Grèce, dans ses voyages, aura pu lui en offrir le modèle. La nécessité d'un tel régime dut se faire de plus en plus sentir aux Romains, à mesure que, par la durée, la possession de leurs conquêtes perdait le caractère d'occupation armée, pour se changer en domination paisible et incontestée. Propriétaires reconnus et acceptés, leur domaine demandait une administration, non plus étrangère et mobile, mais naturalisée et constante. Je ne serais pas étonné que le prince, administrateur entre tous, eût le premier réalisé cette pensée.

L'abrégiateur de la biographie des Césars, qui vivait sous Théodose, dit bien que, sauf quelques changements dus à Constantin, les offices publics et palatins se trouvaient de son temps, tels qu'Adrien les avait établis. Toutefois, il éveille quelques doutes sur la parfaite exactitude de son récit, lorsqu'il étend la ressemblance jusqu'à l'état militaire. Comment comparer les légions d'Adrien aux troupes de Théodose?

Quoi qu'il en soit, il nous laisse dans l'ignorance du détail. Ses contemporains avaient sous leurs yeux, le commentaire vivant qui nous manque. Il nous faut le ramasser çà et là par fragments, sans prétendre à le compléter, à moins de nous exposer à tomber dans les anachronismes, en allant chercher nos instructions parmi des monuments qui ne doivent pas encore exister pour nous.

Les noms d'*apparitio* et d'*apparitores* subsistaient toujours, plutôt dans la langue littéraire que dans la

pratique ; ceux d'*officium* et d'*officiales* avaient prévalu.

Pour répondre aux diverses attributions du gouvernement provincial, l'*officium* se divisait en plusieurs sections , deux principales : 1° la direction administrative et judiciaire ; 2° celle des contributions, la moins estimée, comme la plus suspecte (nous la connaissons mieux plus tard), et composée de commis du cadastre et des comptes, *tabularii*, avec leur chef, *princeps tabularius*.

La partie contentieuse des affaires, ainsi que l'instruction des jugements, était soumise à un chef qui s'appelait *cornicularius* ; il avait la haute main sur tout l'*officium*.

Au-dessous de lui siégeait le greffier, *commentariensis*, auquel appartenait l'intendance des prisons, et qui présentait les accusés à l'audience ; il présidait à la rédaction et à la conservation des actes.

Puis venaient les commis d'ordre, les rédacteurs, les expéditionnaires, *tabularii*, *cartularii*, *exceptores*.

Sous Dioclétien et les Césars de sa dynastie, une force armée demeura, comme par le passé, au service des gouverneurs de provinces. Dans le temps où l'on distinguait encore les régimes différents des provinces césariennes et sénatoriales, celles-ci qualifiées *inermes*, parce qu'elles n'étaient point soumises à un commandement militaire en même temps qu'administratif, les proconsuls avaient à leur disposition un certain nombre de cohortes avec de la cavalerie, pour le maintien de l'ordre public seulement, non contre les dangers de la guerre. Ces soldats fournissaient une garde au proconsul, des escortes aux commissaires impériaux en voyage, des auxiliaires pour l'exécution des arrêts de

la justice et des ordres de l'autorité en cas d'impuissance des officiers civils ; c'est ce que les légistes appellent l'emploi du bras militaire , *manus militaris*. Il y avait aussi des postes de sûreté disséminés sur différents points, *stationes militum* ; *milites stationarii*. Quelquefois un soldat isolé suffisait à la surveillance , comme à Nicomédie sous le gouvernement de Pline le Jeune. Ceux que les proconsuls attachaient à leur service personnel, en qualité de *statores*, nous dirions des plantons, des ordonnances, et d'autres qu'ils chargeaient d'emplois divers, prenaient la qualification de *beneficiarii*, comme avantagés par le magistrat ou le chef qui les avait choisis et comme serviteurs en titre.

La prison, la torture, les supplices étaient du ministère spécial des soldats et même de leurs officiers , et ils ne se croyaient nullement déshonorés par de tels services. Les légistes, les historiens, les relations de la mort des martyrs en offrent de nombreux témoignages. Chaque légion, chaque cohorte prétorienne ou urbaine avait ses *quæstionarii*, ses *speculatores*, nom que les vieux glossaires donnent pour synonyme de bourreau, *δήμιος, ἀποκεφαλίζων*. On voit, au moment de la persécution, les soldats des postes de sûreté torturer par ordre du magistrat et en sa présence les chrétiens qu'ils lui avaient amenés. *Tunc attentantur numerosis durisque cruciatibus per stationarium militem, justorum piorumque carnificem*.

Ulpien a parfaitement distingué et caractérisé, par des dénominations différentes, les deux espèces d'agents mis à la disposition des gouverneurs : les gens des bureaux, *officiales, cartularii*, la force armée, *milites, speculatores, optiones*.

Nous voyons encore à l'œuvre, mais toujours im-

parfaitement, en attendant que l'histoire des temps postérieurs nous apporte des lumières rétrospectives, un autre ordre de fonctionnaires assujétis, déjà bien avant Dioclétien, par des engagements non volontaires, à des services publics importants, tels que l'entretien des routes, les relais de la poste impériale, la police de sûreté, et surtout la perception des impôts, les convois des espèces, aux risques et périls des convoyeurs, *prosecutores*. Ces fonctionnaires étaient les notables des cités, *principales*, les décurions et jusqu'aux plébéiens, pour peu qu'ils eussent d'aisance et de capacité. Les offices provinciaux ordonnaient, contrôlaient, contraignaient ; les municipalités exécutaient sous la double condition de la gratuité et de la responsabilité.

Dioclétien n'aggrava pas leurs charges ; on ne peut pas dire non plus qu'il les allégea. Sa justice et son équité n'adoucirent point la rigueur de la loi romaine envers les sujets en ce qui touchait aux intérêts du fisc. Il était de son temps. On ne concevait pas à Rome cette idée de droit et de raison, qu'il n'est permis d'imposer de responsabilité aux hommes que pour les emplois recherchés par eux, ou librement acceptés. Voici un rescrit de Dioclétien, qui montre l'esprit du gouvernement romain en matière de finances et l'une des causes de la ruine des cités, à savoir : la solidarité de chacun au nom de tous.

« Les empereurs Dioclétien et Maximien à Januarius et autres.

« Vous assurez que vous avez été unis et associés à Augerius et à son fils pour le recouvrement d'un arriéré de contributions ; qu'il n'a eu, pour sa part personnelle, qu'un certain nombre de débiteurs à poursuivre, et qu'il n'y a entre lui et les autres pré-

posés élus pour le recouvrement aucune communauté d'opérations ni de responsabilité, *periculi*; mais que ses obligations et ses comptes sont entièrement séparés et distincts. Il est juste que les principaux préposés, *exactores principali loco*, soient tenus les premiers de satisfaire et indemniser le fisc, et qu'après eux, s'il reste encore du déficit, le fisc exerce son recours contre les magistrats qui les ont désignés à l'élection, *nominatores*. En conséquence notre intendant comptable, *rationalis*, procédera selon le droit, et si, après qu'on aura exécuté lesdits préposés et ensuite les magistrats qui les ont désignés, le fisc n'a pas obtenu pleine et entière satisfaction, les poursuites seront dirigées contre vous. »

Il ne faut pas oublier que, soit par l'excès des impositions, soit par les inconvénients de la perception, il existait perpétuellement des arriérés de plusieurs années.

Dioclétien n'a point créé, il a organisé et reconstitué. Il remplaça par une sorte de monarchie formée d'une famille de princes sous un chef suprême, le fantôme d'aristocratie républicaine, qui s'évanouit avec l'autorité politique du Sénat; sa grande innovation ne fut qu'une combinaison nouvelle d'éléments anciens, la limitation des districts provinciaux et l'uniformité du régime administratif, une subordination graduée, substituée à la dispersion des pouvoirs, la concentration des services publics sous des directions hiérarchiques, la formation des sphères d'action intermédiaires entre les unités provinciales et le centre de la puissance souveraine.

Dans sa colère contre les persécuteurs du christianisme, Lactance a dépeint Dioclétien comme un

tyran féroce et sanguinaire. Cependant il avoue que son règne fut pendant vingt ans glorieux et fortuné, tant qu'il n'eut pas rendu l'édit de persécution, édit que Galère avait fini par lui arracher.

Le jugement d'Aurelius Victor est plus équitable et plus sensé ; il blâme dans ce prince l'excès de vanité qui lui inspira l'idée de charger son diadème, ses vêtements et jusqu'à sa chaussure d'or et de pierreries, de se faire adorer comme un Dieu. Il ajoute encore cette réflexion ; que les hommes, même supérieurs, lorsqu'ils sont partis de très-bas, ont plus de penchant que d'autres à se laisser enivrer d'orgueil.

Contraste singulier : c'est Probus, né dans une condition assez élevée et poli par l'éducation, qui rêve la république et s'efforce inutilement de relever le Sénat. C'est le fils de l'affranchi, le soldat parvenu, qui ambitionne le faste et la puissance. D'un côté l'élan et l'illusion d'une âme généreuse, de l'autre, moins de magnanimité et plus de sens politique.

Aurelius Victor, après la juste critique, fait la part de la juste louange ; il reconnaît que Dioclétien racheta ses défauts par de grandes vertus, et que, s'il affecta le nom de maître, il gouverna en père. Nous serions tentés de dire : sinon en père très-tendre, du moins en grand et sage empereur. Remarquons à sa gloire que de tous les princes, c'est celui dont le code Justinien a conservé le plus grand nombre de jugements et d'ordonnances, douze cent vingt, presque autant que de tous les autres ensemble.

Dioclétien, dans un règne de vingt années, fit sortir des déchirements de l'Empire et de ce cahos des guerres civiles et de l'anarchie militaire, l'ordre d'un gouvernement régulier, cet ordre si bien établi que les

révolutions et les querelles sanglantes de ses successeurs durant quinze années ne purent en déranger l'assiette ni en ébranler les fondements.

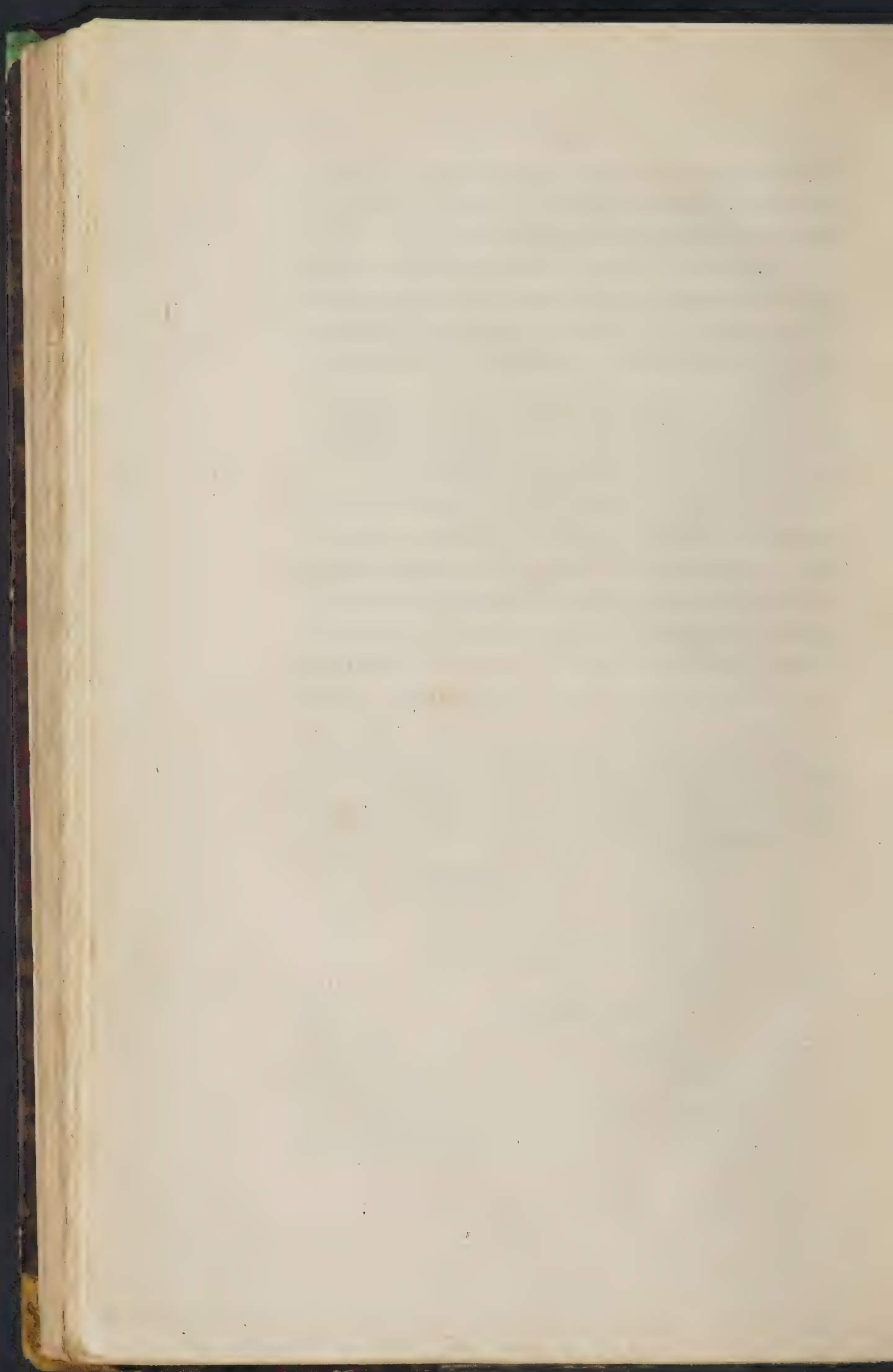
Avec Dioclétien et avant lui, les paysans et les pâtres, en passant par les camps, ont pris la place des patriciens sur le trône, et les patriciens sont leurs préfets, leurs ministres, les officiers de leur maison impériale.

Ces dynasties de paysans, qui remplissent un intervalle de soixante-dix ans, seront à leur tour supplantées par les dynasties des empereurs chrétiens.

Après les guerres civiles et les insurrections de la soldatesque, les guerres intestines et furieuses dans le sein du christianisme, la guerre acharnée des empereurs contre le paganisme et les hérésies, quand ils ne sont pas hérétiques eux-mêmes et persécuteurs des orthodoxes ; après les commotions politiques, le gouvernement occulte et énervant des offices palatins et des eunuques.

Vienne à présent Constantin, nous pouvons ouvrir, avec une préparation à peu près suffisante et en connaissance de cause, les annales du Bas-Empire et le code Théodosien.

NAUDET.



M. Desjardins

SUR LA SIGNIFICATION DU MOT *FRUMENTARIUS*,

À PROPOS DE LA COMMUNICATION DE M. E. DESJARDINS ¹.

PAR M. NAUDET.

MEMBRE DE L'INSTITUT.

(Extrait des Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.)

Au nombre des nouveaux *graffiti* de la septième cohorte des *vigiles*, si bien expliqués et si savamment commentés par notre confrère, M. Desjardins, il s'en trouve un écrit par un nommé Harius, qui se dit *frumentarius septimæ cohortis*.

Selon M. Desjardins, Harius serait un soldat qui, en vertu de la règle établie pour les veilleurs de nuit, ayant accompli son temps de service triennal ², aurait obtenu son congé et serait gratifié d'une ration de blé à vie, *frumentarius*.

Car il croit pouvoir affirmer, en s'appuyant d'une des plus grandes autorités épigraphiques, un des maîtres de la science, que les frumentaires qui habitaient le quartier des *pérégrius* à Rome s'appelaient ainsi, parce qu'on leur donnait, comme rémunération ou indemnité de service pendant leur séjour, le *frumentum* gratuit.

J'ai le regret de me trouver en dissentiment avec lui sur ce point.

¹ Voir Séance du 18 juin.

² Ulpian. *Fragm.* IV, 5 : « Militia jus Quiritium accipit Latinus, si inter vigiles sex annis militaverit ex lege Visellia. Præterea ex senatusconsulto concessum est ei ut, si triennio inter vigiles militaverit, jus Quiritium consequatur. » Voir Kellermann, *Vigil. roman. laterc. duo*.

Je pense, à la suite de Saumaise¹, de Casaubon², de Le Beau³ et d'autres érudits, que les frumentaires nommés dans l'*Histoire auguste* et dans beaucoup d'inscriptions étaient des centurions et des soldats faisant le double office de commissaires des vivres et d'inspecteurs de la police générale.

Plaute⁴, le poète Lucile⁵, Cicéron⁶ me montrent le mot *frumentarius* signifiant, pendant tout le cours des vi^e et vii^e siècles de Rome, un marchand de blé.

César, au commencement du viii^e siècle, en ses Commentaires de la guerre des Gaules⁷, applique ce nom à une troupe de Gaulois qui voulaient faire entrer un convoi de vivres dans la place d'Uxellodunum : *in frumentarios impetum fecit*.

L'acception de ce nom, au sens que lui donnent Casaubon et Saumaise, est démontrée encore par un passage de Laurentius Lydus⁸, qui a écrit un traité *Des magistratures romaines*. Dans un autre ouvrage, il donne *σιτῶναι* pour traduction de *frumentarii*, lorsqu'il parle des frumentaires supprimés par Dioclétien, qui les remplaça par les *agentes in rebus*.

Je suis confirmé encore dans mon opinion par une particularité des changements opérés dans l'administration romaine, à l'époque de Dioclétien. Les frumentaires ayant disparu, leur double attribution, vivres des armées et police générale, fut partagée entre les offices palatins et les bureaux des gouverneurs de provinces; la police générale aux *agentes in rebus*, sous les ordres du grand maître; le commissariat des vivres à un employé supérieur de chaque administration provinciale,

¹ Notæ in Spartian. p. 28-30, Hist. aug. script. in-f°.

² Ibid. Notæ Casaub. p. 22.

³ Mém. de l'Acad. des inscr. t. XXXVII, p. 214.

⁴ Pseud. act. I, sc. 2.

⁵ Fragm. XXXII, ex lib. IX, éd. de Lemaire, à la suite de Juvénal.

⁶ De offic. III, 13.

⁷ VIII, 35.

⁸ Cité par Du Cange dans le Dictionnaire *infin. græcit.* au mot *φρουμεντάριοι*.

qu'on nomma *primipilaris*, et son emploi *primipilatus*¹. Pourquoi ce nom d'un grade militaire dans une administration civile, si ce n'est un héritage des *centuriones frumentarii*?

Pour admettre l'interprétation de mon savant confrère, il faudrait que le nom de *frumentarius* eût changé du sens actif au passif, « celui qui reçoit au lieu de celui qui procure. » Cette transformation grammaticale me paraît difficilement admissible.

Mais il oppose une inscription attestant que seize soldats des *vigiles*, comme *Harius*, ont obtenu une récompense pareille, ce lui semble. Alors, comment expliquerez-vous l'inscription, si vous prenez le mot *frumentarius* au sens actif?

Examinons d'abord le document. Le voici, tel que le donne Kellermann². Je retranche seulement les détails de protocole ordinaire, qui empêcheraient de saisir plus distinctement les particularités essentielles.

IMPERATORIBUS SEVERO ET ANTONINO AUGG....

.....
Clarissimo Viro II [P. Septimio Geta] II COS³.....

GENIO CENTURIAE II QUI FRUMENT. PUBL. INCISI SUNT

DE SUO POSUERUNT QUORUM NOMINA INFRA SCRIPTA SUNT, MILITES
 FACTI

ANNULINO II ET FRONTONE COS⁴.

T. SCUTRIUS T. LIB. FAB. SABINIANUS, ROMA, *Miles Factus Pridie Kalend. JUNIAS MAGNO PR[æfecto annonæ?] Frumentum Publicum Accepit Die X Titulo CXL*⁵.

¹ C. Theod. VIII, tit. 4, *De cohortalib.*

² N° 12 de l'Appendice.

³ Sous le second consulat de P. Septimius Geta, frère de Septime-Sévère, et le second de Plautien, l'an 203. Le nom de Plautien est effacé en punition de ses crimes.

⁴ An 200.

⁵ Ces indications sont suivies de quatre initiales I, V, K, C, qui laissent des

M. ANNIUS M. *Filius* FAB. PRIMITIUS, ROMA, *Miles Factus* VIII Kal. AUG., et le reste comme pour le précédent.

Suivent les quatorze autres, avec la répétition toute pareille du libellé, indiquant les nom, prénom, lieu de naissance, date de l'enrôlement et date de l'inscription au registre des bénéficiaires.

On voit que les seize *veilleurs* ont été reçus dans la septième cohorte en l'année 200, et c'est en l'année 203 qu'ils édifient à leurs frais le monument, *de suo posuerunt*, lorsqu'ils obtiennent la pension frumentaire, *frumentum publicum accepit*.

Ils ont fait leurs trois ans de service, et nous savons par Ulpien qu'à ce terme le *veilleur*, qui n'était d'abord que *civis latinus*, acquérait la qualité de *quirite*; à plus forte raison celui qui avait été affranchi *optimo jure*.

Donc ces seize soldats licenciés n'étaient point des vétérans ordinaires, il leur aurait fallu vingt ans de service, mais des *quirites*, nous dirions des bourgeois de Rome, et ils sont inscrits sur les registres de l'assistance publique avec les deux cent mille plébéiens auxquels on distribuait cinq modius de blé par mois (environ 45 litres).

Qu'est-ce qui nous prouve tout cela? Le texte même de l'inscription : *Incisi frumento publico die decima titulo CXL*.

D'abord n'oublions pas la signification propre du mot *publicum*, qui n'est que la déformation de *poplicum*. Il s'agit ici de la *frumentatio* du peuple, et non de l'*annona militaris*. Les subsistances militaires et la distribution mensuelle du blé au peuple faisaient deux régimes tout à fait séparés.

Ces expressions : *incisus die x titulo CXL*, nous font voir clairement l'administration du service des secours publics à Rome.

Lorsque Pline félicite Trajan de sa libéralité envers les

doutes pour l'interprétation : *Incisus urbis Karthaginiis condito?* ou IV (quarto) *Kalendarii capite?* Mais ce détail n'importe en aucune façon à la question qui nous occupe.

pauvres et de sa facilité à augmenter le nombre des enfants assistés, il s'exprime ainsi : *Omnes recipi, incidi jussisti*, et ailleurs : *Quanto majorem infantium turbam videbis incidi*¹. *Incisus* est le terme consacré pour dire « enregistré au rôle des plébéiens secourus. »

Il n'aurait pas été possible de faire la distribution aux deux cent mille inscrits à la fois, le même jour et dans le même lieu. On les divisait en séries de jours différents, et l'on avait établi un grand nombre de bureaux de distribution, qu'on appelait *ostium*², et qui avaient leurs numéros d'ordre. Chaque plébéien recevait une tessère portant la marque de son jour et le numéro de l'*ostium* auquel il ressortissait. Les tessères des hommes de l'inscription marquaient pour eux le 10 du mois et le 140^e bureau. Les registres de contrôle, *titulus*, étaient des tables de bronze affichées dans les bureaux, et sur lesquelles étaient inscrits, *incisus*, les noms des parties prenantes³.

Le Bas-Empire ne changea rien aux formes et usages de cette partie de l'administration civile. Il n'y eut de changement que dans quelques noms et dans la matière distribuée : *gradus* au lieu d'*ostium*, parce qu'on montait alors sur une estrade; du pain au lieu de blé, *panis gradilis*⁴.

Ainsi paraît-il que le frumentaire de la septième cohorte des vieillards ne peut être assimilé à ceux de l'inscription, qui ne sont plus soldats, et font partie du peuple en leur qualité

¹ *Panegy.* 26, 28.

² Orell. *Insc.* 3358.

³ Une inscription empruntée par Orelli, 3365, à Gruter, 828, 6, finit par ces sigles : ING FR · PVBL · DIV · FAVST · IVNIOR ·, qu'il explique ainsi : « *Ingenue frumento publico divæ Faustinae junioris.* » Au lieu de ING, pour *Ingenue*, qui n'est nullement justifié par le contexte de l'inscription, je crois qu'il faut lire INC, *incisæ*.

⁴ C. Th. XIV, tit. 17, l. 5 : « *Popularibus . . . quibus idem panis hodieque distribitur . . . Clementia Nostra deputabit . . . propriis gradibus erogandum. Quibus titulus figendus est æneus, in quem et panis modus et percipientis nomen debebit incidi.* » Cf. l. 3, *panem gradilem*.

nouvelle de *quirites*, tandis que lui est encore en activité de service, et qu'il est fourrier de sa compagnie, *frumentarius*, et non gratifié, *frumento publico incisus*.

La brièveté de la durée du service des *vigiles* et la promptitude de l'éméritat étaient moins un privilège, une distinction, qu'un appât pour attirer dans cette milice, fort peu estimée et même très-dédaignée, des hommes de bonne volonté; car elle n'était pas obligatoire, comme la milice ordinaire. Elle ne comptait point dans l'armée, quoiqu'elle eût des armes¹.

Auguste, à l'origine, l'avait composée tout entière d'affranchis. Elle se recruta ensuite de gens de toute condition et de toute provenance, pris dans ce monde si mélangé de la plèbe urbaine. Dans les seize titulaires de l'inscription citée plus haut, on voit six Romains, deux hommes de Reggio, un d'Udine, un de Neapolis, un d'Adria, trois de Carthage, un Cilicien, un Macédonien, et parmi eux cinq affranchis. Sortis de la foule plébéienne, ils y rentraient au bout de leurs trois ans avec la pension alimentaire, non pas comme *frumentarii*, mais comme *incisi frumento publico*.

Quant aux militaires des légions, centurions et soldats, ce nom de *frumentarius*, dans le sens passif, n'aurait pas eu sa raison d'être, outre qu'un centurion n'aurait point accepté une qualification qui l'aurait assimilé pour le traitement à un simple soldat, tandis qu'il était dans la règle que des soldats lui fussent associés dans le service. Je dis que la qualification de *frumentarius* n'aurait pas eu sa raison d'être, appliquée à des militaires pour désigner une situation particulière et un bénéfice. En effet, elle aurait appartenu à tous les soldats de l'armée; tous recevaient le blé gratuitement.

Est-ce que nous n'avons pas tous lu, dans Tacite, le discours de ce soldat séditieux qui, pour pousser ses camarades

¹ Tac. Hist. III, 64.

à la révolte, leur dit qu'on estime leur vie au prix de dix as par jour, sur lesquels ils souffrent encore une retenue pour les vêtements, les armes et les tentes ¹? Quel beau sujet de déclamation pour le harangueur, s'il avait pu ajouter qu'on leur faisait payer aussi leur pain, cette première nécessité de la vie! Ou Percennius l'aurait oublié, ou Tacite ne l'aurait point su.

Mais Polybe nous apprend que les légionnaires payaient leur pain. — Les choses étaient bien changées depuis qu'au lieu de n'admettre dans la légion que des censitaires, Marius avait introduit l'usage de la remplir de prolétaires, *capite censos plerosque* ². Armées permanentes, armées mercenaires.

Les prétoriens, nous dira-t-on encore, achetaient leur pain jusqu'au temps de Néron, qui le premier leur donna le blé gratuit ³. Mais les prétoriens avaient une solde double; ils vivaient à Rome, auprès du marché, où l'autorité avait soin d'entretenir continuellement la vileté des prix, tandis que les légions étaient nourries des contributions des provinces en nature, dans leurs campements lointains. Et d'ailleurs, si la gratuité n'avait pas existé déjà pour les légions, l'exemple des prétoriens en eût fait bientôt une nécessité pour elles; et les frumentaires n'apparaissent pas dans l'histoire avant Adrien.

Lorsque Dion Cassius parle des légions placées en tel ou tel lieu, il se sert du verbe *τρέφειν* ⁴ et du nom *τροφή* ⁵.

Enfin, les soldats auteurs des *graffiti* étaient, ainsi que M. Desjardins l'a remarqué, contemporains d'Alexandre Sévère, et voici ce qu'Alexandre Sévère disait à une légion mutinée : « Assurément, ce ne sont pas vos instructeurs qui vous ont appris à pousser de telles clameurs contre celui qui reçoit

¹ « Vestem, arma, tentoria. » *Ann.* I, 17.

² *Sall. Jug.* 86.

³ *Tac. Ann.* XV, 72; *Suét. Ner.* 10.

⁴ Πάμπολλά τε γὰρ ἐς αὐτὸν στρατόπεδα ἐτρέφει. 56, 16. Cf. *Ibid.* 41, 28.

⁵ Πρὸς τὴν τῶν στρατιωτῶν τροφήν. 41, 17.

des provinciaux et vous donne vos vivres, vos vêtements, votre solde ¹. »

Concluons en deux mots : les autorités grammaticales et les documents historiques s'accordent ensemble pour démontrer que le mot *frumentarius* signifie, en matière de vivres, non pas *pourvu*, mais *pourvoyeur*.

Il faudra s'en tenir encore à l'interprétation de Casaubon et de Saumaise.

¹ « Qui acceptam a provincialibus annonam, qui vestem, qui stipendia vobis attribuit. » Lampr. *Alex.* 53.

M. Desfrères

LETTRE

A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. LABBÉ

SUR

L'APPARITIO DES MAGISTRATS ROMAINS

PAR

Lucius SIMPLEX.



PARIS

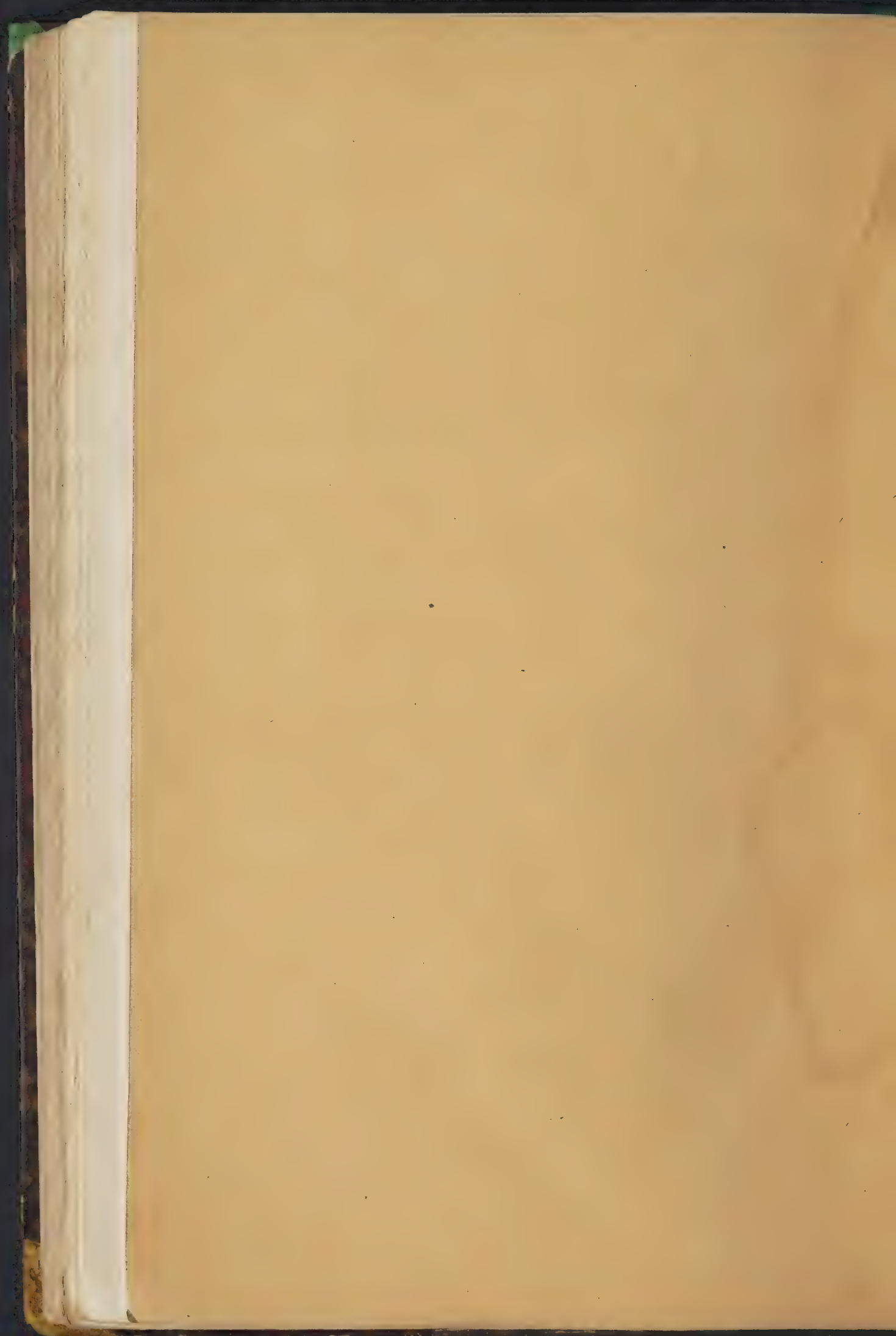
ERNEST THORIN, ÉDITEUR

LIBRAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE

ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

7, RUE DE MÉDICIS, 7

—
1875



LETTRE

A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. LABBÉ

SUR

L'APPARITIO DES MAGISTRATS ROMAINS

PAR

Lucius SIMPLEX.



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR
LIBRAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE
ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
7, RUE DE MÉDICIS, 7

—
1875

Extrait de la *Revue de Législation française et étrangère.*
(Livraison de juillet-août.)

TOULOUSE , IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES , 28.

LETTRE

A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. L'ABBÉ

SUR

L'APPARITIO DES MAGISTRATS ROMAINS.

MESSIEURS LES DIRECTEURS,

La *Revue de législation* qui intéresse les amateurs de la science de l'antiquité aussi bien que ceux de la science du droit, contenait, dans la première livraison de l'année 1875, un article de 35 pages (1), signé d'un nom très-honorable (2) et intitulé : « De l'*apparitio* des magistrats romains, » titre qui n'annonce pas tout ce que l'article comporte.

Il paraît qu'une controverse s'est élevée, il y a quelque temps, entre deux membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (3) au sujet des exécuteurs du sup-

(1) P. 47-81.

(2) M. Labbé, professeur à la Faculté de droit de Paris.

(3) MM. Le Blant et Naudet.

plice de Jésus-Christ, et, par suite, au sujet de la part que les soldats romains ont pu prendre aux exécutions capitales. Les dits et contredits se sont multipliés, et le savant professeur prend, dit-il, « la plume de *rapporteur* (1) » pour rendre compte du débat. C'est bien plutôt celle d'un avocat plaidant; car on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il a été subjugué par « la vigueur élégante avec laquelle M. Le Blant accumule, enchâsse des citations heureuses dans un tissu nerveux et en exprime des conséquences claires et précises, » à ce qu'il lui paraît.

J'ose vous prier de m'accorder une place dans une de vos prochaines livraisons, afin de plaider franchement à mon tour pour M. Naudet.

Il y a, ce me semble, une question qui prime ici toutes les autres dans l'ordre chronologique, puisqu'elle en est l'origine, et qui les domine par l'importance du sujet sacré. Cependant le savant *rapporteur* ne semble pas l'avoir prise en considération.

La question est celle-ci : Lorsque les quatre évangélistes affirment unanimement que des soldats ont crucifié Jésus-Christ, ont-ils dit ce qu'ils voulaient dire ?

M. Naudet l'affirme. M. Le Blant le nie.

Le savant professeur avec M. Le Blant vont se récrier contre l'imputation injurieuse d'un tel blasphème. Et cependant, si nous acceptons, avec la foi respectueuse des chrétiens, le texte des Evangiles, tel qu'il nous est donné en latin et en grec, si nous réfléchissons que les évangélistes avaient une suffisante connaissance des choses romaines, que saint Marc fut le fidèle compagnon de saint Paul, qui était lui-même citoyen romain de naissance (2); que saint Matthieu commença par le métier de publicain, c'est-à-dire d'employé dans les fermes générales des impôts de l'empire; que saint Luc, natif d'Antioche et méde-

(1) P. 48.

(2) *Act. apost.*, XXII, 28.

cin de profession, ne pouvait pas être étranger à la société romaine, qui habitait en grand nombre dans la capitale de la province de Syrie; si nous considérons que les trois synoptiques, ou leurs traducteurs, ainsi que l'apôtre saint Jean, écrivant pour des Grecs et des Latins, attestent que des soldats, *milites*, στρατιῶται, ont crucifié Jésus-Christ, *crucifixerunt*, ἐσταύρωσαν, qu'ils étaient commandés par un centurion, *centurio*, ἑκατονταρχος, κεντυρίων, qu'ils faisaient partie d'une cohorte, *cohors*, σπειρή, alors, quoi que disent M. Le Blant et le savant *rapporteur*, quelles que soient la pureté de leurs intentions, les habiletés de leur dialectique et la richesse de leur érudition, ils sont ramenés de toute nécessité à ce dilemme : ou c'étaient des soldats romains qui ont crucifié Jésus-Christ, ou les évangélistes n'ont pas dit ce qu'ils voulaient dire.

Il est vrai que M. Labbé, en approchant de la fin de sa discussion, avance une proposition (1), qui, produite dès le début, aurait tranché tout de suite le différend, si elle eût été fondée : « Or Ponce-Pilate était un magis- » trat civil, un magistrat investi d'une juridiction sur » une population civile, et non d'un commandement pu- » rement militaire. Il ne devait avoir dans son *apparitio* » que des hommes étrangers à l'armée. »

Je ne sache pas qu'il y ait eu jamais une province romaine, celles de César, comme celles du sénat, qui ne renfermât point une population civile à gouverner. De plus, M. Labbé oublie que la Judée était une annexe, une sous-préfecture de la province de Syrie, qui obéissait à un consulaire légat propréteur, commandant à quatre légions; que le procurateur de Judée, dont le quartier général était à Césarée, y résidait avec une cohorte, et que Ponce-Pilate, pour braver les Juifs, qui avaient en horreur toute espèce d'images, se faisait un malin plaisir, en entrant à Jérusalem avec son escorte militaire, d'y

(1) P. 76.

arborer les enseignes qui portaient les images des Césars (1).

Quoi qu'il en soit, le savant professeur n'est pas à bout d'arguments pour soutenir que ce ne sont pas des soldats qui ont mis à mort Jésus-Christ.

Nous regrettons seulement que son argumentation ne reste pas fidèle à l'excellente règle de critique posée par lui-même au commencement, p. 50 : distinguer les époques dans l'application des autorités.

Il rétrograde tout à coup de plus de deux siècles pour aller demander à Tite-Live des faits à l'appui de sa thèse (2). Quintus Fulvius vient, avec deux mille cavaliers, punir les habitants de *Calatia* d'avoir trahi Rome, *præconi imperavit, ut lictorem lege agi juberet. Ita de iis qui Calibus erant sumptum supplicium* (3). Dans la guerre de Macédoine, Paul Emile condamne Bæbius pour avoir employé les soldats *ad ministerium cædis* (4) ; un carnage, non pas un supplice.

M. Labbé ne pense pas à la révolution radicale opérée par Marius dans l'état militaire des Romains (5). Depuis que l'aptitude au service légionnaire n'avait plus été réglée par la loi du cens, la condition de soldat était devenue un métier plutôt qu'un devoir civique, et les légions, désormais permanentes et mercenaires, se recrutaient de gens de toutes sortes, même dans les provinces. On n'aurait pas demandé aux soldats de Fabius et de Paul Emile ce que faisaient volontiers les stipendiaires de César et d'Octave.

Des guerres puniques on nous transportera aux ser-

(1) Joseph., *Bell. jud.*, II, 9, 2, *Antiq. jud.*, XVIII, 3, 1.

(2) P. 55, 56.

(3) Tit. Liv., XXVII, 15.

(4) Tit. Liv., XLV, 28, 29.

(5) Nous l'invitons à lire, dans la *Revue des Deux Mondes*, novembre 1870, l'article de M. Fustel de Coulanges, qui démontre que toute révolution dans la milice romaine est cause ou effet d'une révolution politique.

mons de saint Augustin, postérieur de quatre siècles à Ponce-Pilate, pour qu'il nous déclare lui-même que Jésus-Christ a été crucifié par des appariteurs, et non par des soldats : *apparitores potestatis hora sexta crucifixerunt* (p. 76).

« M. Naudet essaie, » dit-on, « d'affaiblir l'autorité de ce témoignage. » Il faut qu'on l'entende lui-même ; le lecteur jugera du résultat de l'essai (1).

« Examinons ce que les hommes du temps de saint Augustin (car en général on parle plus volontiers la langue de ses contemporains que celle des siècles éloignés), examinons, dis-je, ce que, pour les contemporains de saint Augustin et pour lui-même, pouvait signifier le mot *apparitores*.

« On sait, on savait longtemps avant nous, que *officium* et *apparitio*, par conséquent *apparitor* et *officialis*, sont des termes équivalents, d'une signification identique, et, s'ils différaient par quelque nuance, ce serait quelque chose de plus général et de plus compréhensif dans le mot *apparitor*, tout homme fait et placé pour obéir à une puissance quelconque, civile ou militaire (2).

« Cela posé, les rédacteurs de l'Almanach officiel de l'empire, *Notitia dignitatum*, me font connaître que l'*officium* des maîtres de la milice, comprenant des commis aux écritures, des commis comptables, un greffier, des expéditionnaires et tous autres appariteurs, et *reliqui apparitores* (3), se compose d'éléments purement militaires, soldats détachés momentanément de leurs corps respectifs (4).

« Le code Théodosien me fait connaître encore que

(1) « Lettre à M. Le Blant » qui n'a paru dans aucune Revue et n'a été imprimée et distribuée qu'à un petit nombre d'exemplaires.

(2) Servius *ad Æn.*, XII, 850 : *Apparent, videntur, præsto sunt ad obsequium. Unde etiam apparitores constat esse nominatos.*

(3) *Not. dign. Or.*, cap. 4.

(4) *Officium autem suprascriptæ magisteriæ in præsentî potestatis in numeris militat et in officio deputatur.*

» l'empereur Valentinien I^{er}, en assujétissant tous les
 » employés de tous les bureaux à exercer la perception
 » des impôts, exempte de cette obligation ceux des maî-
 » tres de la milice, *parce qu'ils sont soldats* (1).

» Et la même disposition est répétée encore au titre *De*
 » *privilegiis apparitorum magisteriæ potestatis* (2).

» Et Tribonien, à son tour, remaniant ces lois dans le
 » titre LV, livre XII, du Code Justinien, *De apparitoribus*
 » *magistrorum militum*, écrit que tous ceux qui font par-
 » tie de cet *officium* doivent être tirés de la milice (3).

» Et Jacques Godefroy (4) et M. Böcking, le savant
 » éditeur de la *Notice* (5), expliquent tout cela parfaite-
 » ment dans leurs commentaires.

» Voilà donc des soldats qui sont des appariteurs ;

» Donc des appariteurs peuvent être des soldats ,

» Donc saint Augustin ne contredit pas les Evangélis-
 » tes. »

La logique de M. Le Blant, dans l'argumentation qu'il appuie sur le texte de saint Augustin, diffère peu de celle d'un érudit, qui, dans un siècle ou deux, pour démontrer qu'autrefois les huissiers exploitants étaient des militaires, ou que les militaires étaient des huissiers, viendrait alléguer l'autorité de Racine, en sa comédie des *Plaideurs* :

« Comment ! c'est un exploit que ma fille lisoit.

.

» Je connois force huissiers.....

.

» Oui, vous êtes sergent, monsieur, et très-sergent ! »

(1) Loi 6, *De susceptor.*, XII, 6.

(2) Liv. XIII, tit. 3. Le même Code distingue expressément les appariteurs civils et les appariteurs militaires, *togatus apparitor ullus aut militans*, l. 10, *De metatis*, VII, 8. Et pour le sens précis du mot *militans*, « soldat, » voy. l. 3, *De Salgamo*, VII, 8.

(3) Liv. XII, tit. 55, l. 3.

(4) Ad l. 6, *De suscept.*

(5) T. I, p. 197.

L'argumentation n'en paraît pas moins convaincante et péremptoire à M. Labbé. Qu'on lui représente les exemples nombreux d'exécutions ordonnées par les empereurs et faites par des prétoriens, l'élite de l'armée ; ce sont des assassinats, et non des condamnations judiciaires ; cela ne prouve rien.

Et cependant, selon le droit public de l'empire, un ordre impérial était plus qu'un jugement : il avait force de loi : *Quod principi placuit, legis habet vigorem, utpote quum lege regia quæ de imperio ejus lata est, populus ei et in eum omne suum imperium et potestatem conferat* (1). Et la *lex regia* le disait expressément ainsi : *Utique, quæcunque ex usu reipublicæ majestatis divinarum humanarum publicarum privatarumque rerum esse censebit, ei agere facere jus potestasque sit, ita ut Divo Augusto Tiberioque Julio Cæsari Augusto... fuit* (2).

On aura beau citer l'exemple de Didius Julianus condamné par le sénat et décapité par un soldat, et le *miles decollandi artifex* de Caligula, et les glossaires qui assimilent les *speculatores* aux bourreaux, δῆμιος, ἀποκεφαλίζων, et les inscriptions qui nous font voir dans les cohortes prétoriennes, dans les cohortes urbaines, dans les cohortes des *vigiles*, dans les légions, des *speculatores*, des *quæstionarii* ; on citera les Actes des martyrs, relations authentiques de procédures et de supplices, où les soldats figurent comme exécuteurs (3), enfin le témoignage de Tertullien, qui défend aux chrétiens d'accepter le métier de soldat, parce qu'il faudrait faire l'office de geôlier, de tortureur, de bourreau ; M. Labbé opposé une fin de non-

(1) Dig., fr. 1, *De constit. princip.*, I, 4.

(2) Orell. *inscript.*, t. I, p. 567.

(3) « *Perducebantur ad præsidem... nec, ut aliis in locis, unus hoc aut alius stationarius miles agebat, sed centurio... Tunc attentantur numeros durisque cruciatibus per stationarium militem, justorum piorumque carnificem.* » Ruinart, A. S., p. 224 et suiv. Voy. aussi *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XXVI, 2^e série, p. 179-185.

recevoir triomphante : « L'opinion contraire se délivre de » l'objection en faisant observer que les soldats coupables » de crimes étaient déferés à un tribunal militaire et exécutés par leurs compagnons d'armes. La justice militaire avait ses agents spéciaux, geôliers, *commentarienses*, *tortionnaires*, *quæstionarii*, bourreaux, *speculatores*, remplissant les divers offices de l'*apparitio*, pris tous dans les rangs de l'armée. Or, c'était précisément un *speculator*, le soldat qui était poursuivi pour avoir refusé de se couronner en l'honneur de l'empereur, et dont Tertullien prit la défense (1). »

Ainsi ces soldats *quæstionarii* n'exerçaient leur office que sur la personne des soldats. Le savant professeur oublie sans doute cette opinion du jurisconsulte Modestin, qu'il doit avoir lue dans le Digeste : « *Pœnæ militum hujusmodi sunt; castigatio, pecuniaria mulctatio, ... nam in metallum aut in opus metalli non dabuntur*, NEQUE TORQUENTUR (2). » Et cette loi du Code : « *Milites NEQUE TORMENTIS, neque plebeiorum pœnis in causis criminum subjugari concedimus* (3). »

L'office de *quæstionarius* dans les corps militaires serait devenu une sinécure.

J'ai passé en revue jusqu'ici la plupart des arguments négatifs des deux contradicteurs de M. Naudet; il faut examiner leur théorie de l'*apparitio*. Je cède la parole à M. Labbé.

« Le magistrat, gouverneur d'une province, avait à côté de lui ou sous ses ordres des légats par lui choisis, approuvés par le sénat, des questeurs désignés par le

(1) P. 75.

(2) Fr. 3, § 1, *De re mil.*, XLIX, 16.

(3) L. 8, *De quæstionib.*, IX, 41. Le martyr Tarachus disait à son juge : « Quoique la loi vous défende de me soumettre à la torture, parce que je suis militaire, je vous abandonne mon corps. » Ruinart, A. S., p. 436.

» sort et exerçant un contrôle (1), un certain nombre
» d'amis ou compagnons, *comites*,... enfin des agents d'un
» ordre inférieur, choisis dans des catégories de citoyens
» formant des collèges, tels que les scribes (2), ou pris
» parmi des affranchis ou des esclaves publics (3), for-
» mant aussi des corporations, tels que les licteurs, les
» viateurs, et une *manus armata*, une troupe armée, prê-
» tant main-forte à l'occasion.

» Cette *manus armata* est employée par Verrès à com-
» mettre des exactions,... elle agit au fond comme une
» troupe de malfaiteurs, mais elle agit sous la direction
» d'un *accensus* (4), ministre officiel du magistrat romain
» (p. 51, 52).

» Indépendamment des licteurs, dont le nombre est
» limité, le magistrat a sous ses ordres une troupe d'hom-
» mes armés. Ce ne sont pas des soldats, car ce sont des

(1) Sur qui ? Sur quoi ? Le questeur était le trésorier comptable du gouvernement provincial ; il n'avait de contrôle à exercer sur personne.

(2) Ici le savant professeur se met en contradiction avec Cicéron, lorsqu'il sépare les scribes de la classe des affranchis. Cf. Cic., *Verr.*, III, 79, *Ernesti clav. Cic.*, voc. *ordo*.

(3) Comment M. Labbé a-t-il pu s'imaginer que l'*apparitio* d'un préteur du peuple romain comprît des esclaves à côté des licteurs, des viateurs, etc. ? Publics ou privés, tous les esclaves étaient de même condition, *servus res est non persona*. Ils ne différaient que par la qualité du maître ; incapables de toute fonction, de tout service officiel, il fallait être un Verrès pour leur mettre des armes à la main, et cela ne lui arriva qu'une fois, pour une seule expédition.

(4) L'*accensus* était un huissier de cabinet, un homme de confiance, une espèce de factotum, pris par le préteur parmi les gens de sa clientèle ou de sa maison, non salarié par l'État. Ce n'était point un agent officiel, comme les scribes, les licteurs, etc. Timarchide était affranchi de Verrès, homme à tout faire ; mais ce n'est pas en sa qualité d'*accensus* qu'il se mit à la tête d'une troupe de brigands, *fugitivorum manum*, pour piller le temple d'Agrigente. Voy. t. XXVI, p. 155, des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

» esclaves. Ils font partie de l'*apparitio*, ils entourent le
» magistrat, lorsqu'il rend la justice (p. 53).

» Des *præcones* qui transmettent les ordres, des licteurs
» qui exécutent les sentences, des esclaves organisés en
» troupe militante, voilà les agents, la force publique de
» la justice criminelle (1) (p. 55).

» Les amis faisaient partie de la cohorte, tout le monde
» en convient. Ce mot de *cohorte* embrassait-il également
» les agents inférieurs, les scribes, les viateurs, crieurs,
» licteurs ? M. Le Blant le soutient, M. Naudet le con-
» teste.

» Cicéron nous dit, dans un passage, que ces agents
» étaient *quasi ex cohorte*, et ailleurs il n'hésite pas à les
» comprendre sous le nom de cohorte. Il fait sortir de là
» cohorte cette troupe d'hommes armés, qui, conduits
» par l'*accensus*, exécutent les ordres iniques de Verrès,
» cette troupe d'hommes abjects (ce ne sont pas assurément
» des soldats) qu'il appelle des chiens et qu'il pré-
» sente, au jour de la justice, léchant le tribunal (2).
» Tels sont les principaux témoignages invoqués par
» M. Le Blant (p. 55, 56, 57).

» Il est un texte qui nous semble décisif en faveur de
» l'opinion de M. Le Blant. Cicéron invoque et fait lire
» une lettre de Timarchide, l'*accensus* de Verrès, lettre
» adressée à Apronius, qui devait être l'*accensus* du suc-
» cesseur de Verrès : Tu as du courage, tu as des res-
» sources, prends des scribes, des appariteurs, pille et
» coupe. Tu seras cher dans la cohorte (3) » (p. 57).

(1) Comment le savant rapporteur a-t-il pu écrire cette phrase sans que la plume lui tombât des mains ?

(2) Voilà une étrange cohorte, monstrueux amalgame d'amis du prêteur avec des affranchis, licteurs, viateurs, etc., et une troupe d'esclaves ; il faudra débrouiller cela tout à l'heure.

(3) J'avoue que cette traduction m'a paru très-inexacte. Apronius n'était point l'*accensus* du successeur de Verrès, Métellus. C'était un de ces négociants romains, qui se rendaient adjudicataires d'une partie

Voilà donc la cohorte du prêteur, embrassant, avec le questeur et les légats, les amis, les officiers ministériels, et une troupe d'esclaves, *manus armata*; assemblage hétérogène, dans lequel l'objet le plus frappant, qu'on ne connaissait pas, dont on n'avait jamais ouï parler avant la découverte de M. Le Blant, est la *manus armata*, entou-

de la dime des blés. On les appelait décimateurs. Celui-ci avait servi de prête-nom et d'instrument à Verrès dans toutes ses manœuvres frauduleuses en matière de perception et de ventes. On se demande à quel titre et pourquoi, après le départ de Verrès, il prendrait des appariteurs? Comment il se rendrait cher à la cohorte (de Métellus), en pillant et en coupant? Voici le texte transcrit au bas de la page 57 : « *Habes virtutem... habes sumtum unde facias... scribas, apparitores recentes arripe... cæde concide, in cohorte carus habebere.* » Je ne veux pas retraduire moi-même, ma traduction pourrait paraître suspecte; je prends celle de M. Le Clerc, éd. in-8°, t. VII, p. 393: « Tu as du courage... tu es en état de prodiguer l'or... saisis-toi des nouveaux greffiers et appariteurs... coupe, taille (avec Vulteius qui peut tout, *cum Vulteio qui plurimum potest*)... tu sauras te rendre cher à la nouvelle cour. » Il faut savoir que cette lettre est adressée d'Italie à l'ami Apronius en Sicile, afin qu'il engage Métellus et les hommes de sa suite, amis et officiers ministériels, à étouffer les plaintes des Siciliens et à faire disparaître les preuves des concussions, *fac diligentiam adhibeas quod ad existimationem prætoris attinet*. D'abord s'assurer des commis aux écritures, *arripe*. Le verbe *rapere*, dans ses formes composées, est susceptible de diverses acceptions pareilles à plusieurs locutions françaises. Ainsi Sénèque dit : On s'arrache cet avocat dans tous les tribunaux, *ille patronus toto foro diripitur*. Et dans le langage de Cicéron *arripere aliquem* équivaut à « s'emparer de l'esprit de quelqu'un. » La traduction donnée à la page 57 a négligé le mot *recentes*, mot essentiel, qui détermine l'individualité des appariteurs. Il ne s'agit point d'appariteurs en général, qu'Apronius prendrait à son service, mais de ceux de Métellus *nouvellement arrivés*. *Cæde concide* est encore une façon de parler analogue à cette locution « tailler, rogner » (Voir le Dictionnaire de l'Académie au mot *tailler*). La *cohorte*, et comme dit M. Le Clerc, la cour, est distinguée de l'*apparitio* dans la lettre de Timarchide; il faudra gagner tout le monde à prix d'argent; Apronius s'est assez enrichi avec Verrès, *habes unde sumptum facias*, seulement les prix seront différents selon la qualité des personnes.

Ou je me trompe, ou ces explications affaiblissent beaucoup la valeur de la citation *décisive*.

rant le tribunal du préteur, lorsqu'il rend la justice. Si l'on recherche l'origine et l'histoire de cette *manus armata*, on ne les trouvera que dans une seule et unique phrase des *Verrines* ; il n'y en a pas trace ailleurs. Le rapporteur transcrit consciencieusement cette phrase, p. 57 : « *Fama tota urbe percrebruit... ex domo atque cohorte prætoris manum fugitivorum instructam armatamque venisse ;... Duce Timarchide repente ... servorum fit concursus atque impetus.* » Mais telle est sa préoccupation pour la *manus armata*, qu'il accepte sans scrupule la qualité des hommes dont elle se compose, et qu'il ne regarde ni à l'ordre grammatical de la phrase, ni à la valeur relative de certains mots importants. Si la *manus armata* était une partie de l'*apparitio* des magistrats légalement établie, une sorte de compagnie d'ordonnance, les deux mots viendraient seuls et accolés ensemble pour former une dénomination officielle. Tout au contraire, l'orateur nous montre d'abord une troupe d'esclaves, *manum fugitivorum*, et quels esclaves ! dont le nom seul est une injure pour les esclaves eux-mêmes, et dont la qualité, dissimulée dans un marché, serait un cas rédhibitoire (1). Ensuite ces deux mots *instructam armatamque*, associés l'un à l'autre, nous font voir, à n'en pas douter, que cette troupe de vauriens a été organisée dans le moment, *instructam*, et a reçu des armes, *armatamque*, pour le coup médité par Verrès, le rapt nocturne de la statue d'Hercule. Tout cela s'est préparé dans la maison et parmi la cohorte, c'est-à-dire les *comites*, les amis du préteur, cohorte digne de lui et qu'il a caractérisée lui-même dans la prosopopée imaginée par Cicéron (2). Comment la troupe est-elle sortie de la maison et de la cohorte de Verrès ? Les amis, les *comites* des gouverneurs logeaient sous le même toit, étaient, selon l'expression de Pline le Jeune, ses *contubernales*.

(1) Dig., fr., *De edict. ædil.*, XXI, 1.

(2) Voir p. 57, note 2.

La *manus armata* semble maintenant fort compromise. M. Labbé a trouvé un moyen de la sauver : il la transforme. C'est maintenant une *manus militaris*. Il faut avouer qu'elle s'est fort ennoblie par la métamorphose. des *milites* au lieu d'esclaves ! pourvu que la métamorphose ne soit pas un simple déguisement, et que le savant rapporteur ne persiste pas à la retenir dans la condition servile ! L'idée lui sourit et il la recommande à l'attention des jurisconsultes. « Nous ferons remarquer aux jurisconsultes particulièrement voués à l'étude du droit civil romain, combien cette question les regarde et les intéresse » (p. 49, 50). Mais on prétend leur persuader que la *manus fugitivorum instructa armataque* n'a pas changé de nature en devenant *manus militaris*, qu'elle reste la même sous un autre nom, que des *servi* sont devenus les *milites* de l'*aparitio*. « Les magistrats ont-ils continué, sous l'empire, d'avoir sous leurs ordres une *manus armata* ? Cette troupe d'hommes armés, embrigadés, disciplinés à l'exemple des corps militaires, a-t-elle été appelée *manus militaris*, et les individus qui la composaient *milites* ? Les jurisconsultes ont une réponse toute prête » (p. 63). On appelle Ulpien en témoignage pour le prouver. Et plus loin : « Autour des magistrats civils investis d'une juridiction sur une population civile, un *officium* composé de scribes et d'hommes armés, *manus militaris*, recevant des dénominations empruntées à l'armée et exerçant un métier permanent. Cette *manus militaris* arrête, garde, torture, bat de verges, ou met à mort les criminels non militaires » (p. 79).

Le nom des esclaves s'est effacé prudemment. Toutefois, les jurisconsultes voués à l'étude du droit civil romain, pour peu qu'ils s'attachent au sens véritable des mots et aux données de l'histoire, ne se laisseront point prendre aux apparences nouvelles et aux artifices du langage. Ils n'oublieront pas la *manus armata* composée d'esclaves, qui se nomme aussi *manus militaris*. Ils savent

encore que le mot *manus* est susceptible de sens très-différents selon qu'il est joint à un substantif au génitif pluriel, ou à un adjectif ; que dans la première hypothèse, il signifie une troupe, exemple : *manus fugitivorum*, mais que dans la seconde, l'adjectif le ramène à sa signification propre et naturelle, et qu'il n'y a pas plus d'identité entre *manus militaris* et *manus militum*, qu'entre « poigne militaire » et « poignée de soldats. » Chez les légistes *manus militaris* a un sens tout à fait analogue à celui qu'avait autrefois en français l'expression de « bras séculier. »

Lorsque le gouverneur a rendu une ordonnance d'envoi en possession, le détenteur reçoit sommation *per viatorem aut officialem* ; on chargeait aussi les magistrats de la cité, *per magistratum* (1), d'aviser à ce que le jugement ressortît son effet. Si la résistance persistait, alors intervenait la *main militaire*, et il n'y avait pas besoin, dans ce cas, d'une troupe ; un ou deux soldats suffisaient, mais c'étaient de vrais soldats de l'armée. Les gouverneurs de provinces, même celles du sénat, que les auteurs qualifiaient de *inermes*, ἀμαχοί, avaient à leur disposition une force armée. Pline, dans sa province sénatoriale de Bithynie, donne dix soldats d'escorte à un commissaire de l'empereur, qui va parcourir les côtes du Pont. L'historien Josèphe nous apprend, par la bouche du roi Agrippa, que douze cents soldats suffisaient au maintien de l'ordre et de la paix dans la province d'Asie, province sénatoriale aussi. Ils étaient distribués par petits groupes sur différents points ; c'est ce qu'on appelait *stationes militum*, *stationarii milites* (2). D'où je conclus que la *manus militaris*

(1) Dans le digeste et les Codes, le nom de *magistratus* signifie toujours les autorités municipales par opposition au pouvoir public, *judex*, *præses*.

(2) *Est etiam generalis epistola divorum Marci et Commodi, qua declaratur et præsidēs, et magistratus, et milites stationarios dominum adjuvare debere in inquirendis fugitivis.* Dig., fr. 1, § 2, *De fugitivis*, XI, 4. Cf. Suet., *Aug.*, 32, *Tib.*, 37. Voy. p. 450, note 3.

était l'intervention de la force armée, des soldats proprement dits, en cas d'impuissance de la contrainte civile. S'il s'élève quelque doute à cet égard, on n'a qu'à lire cette loi de Théodose : « Si un propriétaire ou ses gens donnent asile à des criminels, ils seront sommés par les officiers civils, *officio civili*, de les livrer au gouverneur de la province, *provinciali judici*. S'ils s'y refusent, alors toutes les forces des autorités civiles sont requises pour les y contraindre, *omnia civilia dirigantur auxilia* (1). Si le nombre des habitants du domaine oppose une trop forte résistance à l'action civile, *civile adminiculum*, dans ce cas, que le gouverneur de la province sachant ce qu'exige de lui sa responsabilité, appelle à son secours le tribun ou les chefs militaires qui sont sur les lieux, *primatibus militum qui in loco sunt*, afin que les prévenus saisis par la main militaire, *per militarem manum correpti*, soient remis au pouvoir de la loi, pour être convaincus et punis (2).

Il est temps enfin de présenter l'état des choses normal et vrai, en l'édifiant sur les réalités de l'histoire et sur l'interprétation fidèle des textes.

Sous le régime républicain, le service officiel et officieux des gouverneurs était uniforme dans toutes les provinces.

Outre les légats et les questeurs, dont le nombre variait selon l'importance et l'étendue de leurs gouvernements, ils étaient accompagnés par une *apparitio* recrutée dans les collèges de scribes, de licteurs, de viateurs, de crieurs publics, *præcones*, et par un cortège de compagnons volontaires, qu'ils employaient à divers offices selon leurs capacités, conseillers, juges, commissaires, *præfecti*, et convives agréables pour les divertir. Au temps de Caton, ce cortège s'appelait les *amici*, et au temps de Cicéron, les *comites*, la *cohorte* (3).

(1) C'est-à-dire les gardes urbaines, commandées par les irénarques.

(2) C., l. 2; *De his qui latron.*, IX, 39.

(3) Cic., *ad Attic.*, V, 10; VII, 1, 2; Catull., *carm.* XI, XXVIII; Horat. *Sat.* I, 7, *Epit.*, I, 8; Tibull. *Eleg.*, III, 1.

Cicéron divise en deux catégories très-distinctes l'entourage du gouverneur : 1^o les collaborateurs que lui a donnés l'Etat, et dont la conduite n'engage pas, ou que jusqu'à un certain point, sa responsabilité : les légats, les questeurs ; 2^o les *appariteurs* qu'il a choisis, ainsi que les amis et particulièrement l'*accensus*, son homme de confiance, ordinairement un affranchi (1) ; pour ceux-là, il doit répondre de leurs actions et même de leurs discours (2). Cependant Cicéron ne confond pas la cohorte avec l'*apparitio* ; quand on parle de celle-ci, on peut dire par courtoisie qu'elle est comme une suite, comme une dépendance de la cohorte, *quasi ex cohorte appellari solent*. L'*apparitio* se composait d'affranchis. Des citoyens de condition beaucoup plus relevée, des chevaliers, des hommes et des jeunes gens de familles nobles ou riches, formaient la cohorte, non pas celle de Verrès.

L'Empire apporta de grands changements dans ce personnel administratif, en même temps que dans le caractère de la milice.

Deux espèces de provinces : celles du sénat et du peuple romain, celles de l'empereur ; les unes de régime civil, les autres de régime militaire.

Dans les premières, un proconsul avec des légats et un questeur, comme autrefois, et des scribes et des licteurs.

Quoique sans commandement militaire, et portant la toge, n'ayant pas droit de revêtir la chlamyde, il a des soldats sous ses ordres pour réprimer, s'il est nécessaire, ou prévenir les désordres violents (3).

Il a le pouvoir du glaive, *jus gladii*, sur les provinciaux. Il faut remarquer que depuis ce temps, le glaive est

(1) Timarchide était affranchi de Verrès. *Verr.*, III, 67.

(2) *Ad Quintum frat.*, I, 1 : *aut ex domesticis convictionibus aut ex necessariis apparitionibus*.

(3) *Nemo proconsulum statores suos (homines) habere potest, sed vice eorum milites ministerio in provinciis funguntur* (*Dig.*, fr. 4, § 1, *De off. proc.*, I, 16, voy. p. 457, note 2).

substitué à la hache comme instrument de supplice capital, du moins pour les personnes des classes supérieures ; pour les *tenuiores*, le feu , la croix , les bêtes féroces dans l'arène (1).

Les provinces de César sont gouvernées par des légats impériaux, *legati pro prætore Augusti*. Point de questeurs , les tributs et les impôts indirects sont l'affaire des procureurs de César.

Les légats impériaux réunissent le triple pouvoir du commandement militaire, de l'administration , de la justice civile et criminelle.

Un jurisconsulte du troisième siècle nous apprend que la partie civile de l'*apparitio* était devenue permanente et fixe. On ignore l'époque précise de ce changement. Quant à la justice répressive , depuis qu'elle frappait du glaive le coupable, et non plus de la hache, qui est-ce qui devait manier le glaive sous le gouvernement militaire ? était-ce un licteur ? qui est-ce qui torturait ? on l'a vu plus haut.

J'aurais beaucoup de choses à dire encore sur des détails d'interprétation et d'histoire , que je m'abstiens de relever, dans l'argumentation du savant professeur. Cette discussion ne s'est déjà que trop prolongée. Qu'on me permette seulement d'ajouter, pour finir, une observation générale. Il me semble que trois erreurs de parti pris ont entraîné les honorables contradicteurs de M. Naudet dans un dédale inextricable :

1° Le changement arbitraire du sens propre des mots dans le texte des écrivains sacrés ;

2° L'entourage du préteur Verrès admis comme modèle

(1) *Summa supplicia sunt crux, crematio, decollatio* (Paul. Sent., V, 17). *In honestiores poena capitis vindicari placuit* (Ibid., XXIII, 1). *Vita adimitur, ut puta si damnatur aliquis, ut gladio in eum animadvertatur. Sed animadverti gladio oportet, non securi, vel telo, etc.* (Ulpian. Dig., fr. 8, § 1, *De poenis*, XLVIII, 19).

et comme type de l'entourage officieux et officiel des préteurs en général ;

3^o La persuasion que le personnel administratif du gouvernement des provinces n'avait point changé durant le cours des siècles, depuis la République jusque dans le bas Empire (1).

Et nunc erudimini qui docetis gentes.

(1) « Cette organisation, qui est régulière et qui répond au génie » administratif des Romains, existait sous la république, existe sous » les empereurs chrétiens. A-t-elle été modifiée sous les empereurs » païens ? » (p. 79.) Ici la forme interrogative ne donne que plus de force à l'affirmation.

Mr. Duffin

EDMOND LE BLANT

OBSERVATIONS

SUR

UNE LETTRE SIGNÉE

LUCIUS SIMPLEX



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

LIBRAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE

ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

7, RUE DE MÉDICIS, 7



EDMOND LE BLANT

OBSERVATIONS

SUR

UNE LETTRE SIGNÉE

LUCIUS SIMPLEX



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

LIBRAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE

ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

7, RUE DE MÉDICIS, 7

—
1876

Extrait de la *Revue de Législation ancienne et moderne ,
française et étrangère* (Année 1875).

TOULOUSE , IMP. A. CHAUVIN ET FILS , RUE DES SALENQUES , 28.

Observations sur une lettre signée *Lucius Simplex*.

MESSIEURS LES DIRECTEURS ,

La *Revue de Législation* vient de publier un article dans lequel M. Labbé , professeur à l'Ecole de droit, n'est pas épargné, et j'ai ma part des objurgations adressées au savant romaniste. Son tort est d'avoir examiné, avec une parfaite courtoisie, les pièces produites de part et d'autre dans une controverse scientifique engagée entre mon vénérable confrère, M. Naudet, et moi, sur la question de savoir si les soldats romains étaient ou non employés comme exécuteurs réguliers des hautes œuvres. Le petit mémoire dont je parle ne porte pas le nom de M. Naudet; il est signé d'un pseudonyme, sous le voile duquel on nous accuse, M. Labbé et moi, de commettre *des erreurs de parti pris* (p. 458). Votre savante *Revue* n'a jamais autorisé l'usage de ce mode de signature; aussi le numéro de juillet-août 1875 fait-il précéder cet article de la note suivante, supprimée sans votre agrément, par l'auteur, dans son tiré à part, et qu'on me permettra de reproduire :

« On sait que jusqu'ici la *Revue* n'avait jamais consenti
» à recevoir des articles pseudonymes; mais il nous a
» paru qu'il était permis de faire, en faveur du vénéra-
» ble et savant *Lucius Simplex*, de ce partisan convaincu
» des idées de M. Naudet, que nos lecteurs n'auront sans
» doute pas beaucoup de peine à reconnaître, une excep-
» tion qui ne tirera pas à conséquence (Note de la Direc-
» tion). »

Aussi bien que votre comité de rédaction, et sans avoir vu, comme lui, le manuscrit de l'auteur, je n'ignore pas devant qui me place le mémoire « du vénérable et savant *Lucius Simplex*. » Celui dont on embrasse la cause eût sans doute hésité à se montrer lui-même, après avoir écrit, dans une brochure relative au même sujet : « Je me retire » de la lice bien résolu à n'y plus rentrer, quelque défi » qui m'y rappelle et de quelque part qu'il vienne ; je suis » trop vieux pour lutter désormais. »

Cæstus artemque repono (1).

Plus d'un trait me désigne l'érudit que veut cacher un si transparent pseudonyme ; il y a dans son mémoire un accent, une verdure qui ne peuvent laisser aucun doute, et il me faudrait ne pas connaître ceux près desquels j'ai l'honneur d'être assis, pour n'être pas averti tout d'abord par les citations de classiques français que, suivant une coutume familière à M. Naudet, *Lucius Simplex* mêle à son argumentation. C'est avec un passage des *Plaideurs* que celui-ci veut me corriger (2), comme M. Naudet l'avait tenté de faire avec des vers des *Femmes savantes* et d'une satire célèbre (3). Dans ce jeu extra scientifique de citations, souvent faites par à peu près, il serait facile de le suivre. Mais Racine, ni Molière, ni Boileau n'ont rien à voir en cette affaire, pas plus que le roi David par lequel *Lucius Simplex* parvient à faire gourmander M. Labbé (4).

Ce sont les seuls auteurs grecs et romains que nous devons ouvrir et consulter ici, et ce sont eux seuls que j'op-

(1) Lettre à M. Le Blant au sujet de sa brochure intitulée : *Recherches sur les bourreaux du Christ*, p. 9.

(2) P. 8 (*Revue de législation*, 1875, p. 447).

(3) *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, t. XXVI, 2^e partie, p. 163 ; Lettre à M. Le Blant, p. 9.

(4) P. 20 (*Revue de législation*, juillet-août 1875, p. 459).

poserai à *Lucius Simplex* dont ma profonde déférence pour le vénérable M. Naudet ne me permettra pas de prononcer le vrai nom. J'ai déjà largement fait voir le juste respect que m'inspire le grand âge de mon confrère. Deux attaques imprimées, dirigées contre moi, m'ont trouvé sans réponse, et il m'a fallu une troisième atteinte pour me faire songer à écrire quelques mots dans lesquels mon continuel souci a été de montrer ma vénération pour mon adversaire. J'ai très-sommairement indiqué quelques erreurs matérielles échappées à M. Naudet, dans le cours de sa discussion, et qui m'empêchaient d'accepter ses avis : « Je ne veux pas, » disais-je en terminant, « pousser plus » loin des observations qu'il me serait facile d'étendre, » mais auxquelles ma déférence pour un vénérable confrère me presse de mettre un terme (1). » Ce n'était pas là une vaine formule et puisque, pour une quatrième fois, on me sollicite à une controverse que je n'ai ni provoquée ni souhaitée, je vais donner une deuxième série des erreurs commises par mon savant contradicteur dans les pages déjà nombreuses qu'il m'a fait l'honneur de me consacrer. Le caractère et l'objet de la *Revue* qui veut bien admettre ces lignes me feront choisir dans mes relevés les inadvertances qui, de près ou de loin, se rattachent à l'étude du droit romain.

A six reprises différentes, M. Naudet affirme « qu'une » fois l'empire établi, il n'est plus question de cohorte » pour les gouverneurs de province, de cohorte civile... » J'ai beau chercher, » ajoute-t-il, « dans les historiens, » dans les poètes, dans les philosophes, dans les auteurs » de leçons grammaticales et de lexiques, dans les recueils » d'inscriptions, il m'est impossible d'en découvrir la » moindre trace... Ce fut désormais la prérogative des » empereurs et des membres de leur famille d'être entou-

(1) Lettre à M. l'abbé Corblet sur quelques observations de M. Naudet, p. 7 (*Revue de l'art chrétien*, t. XVII).

» rés d'une cohorte (1). » A l'appui de l'affirmation, la preuve. C'est Horace lui-même et Horace seul, qui l'apporte à mon vénéré confrère ; en rappelant comment il fut inscrit parmi les familiers de Mécène, le poète écrit au célèbre ministre :

..... jubesque

Esse in amicorum numero.

« Ce n'est pas par nécessité du vers qu'Horace emploie » ici, » nous dit M. Naudet, « le mot *numerus* au lieu de » *cohors*. Mécène, quoique le premier dans Rome, après » Octave, n'oubliait pas ce qu'on devait au futur empe- » reur (2). »

Si donc le poète n'a pas écrit ici le mot *cohors*, c'est qu'il eût été de suprême inconvenance de désigner par un tel mot le cercle des amis d'un homme qui n'était ni empereur ni membre de la famille impériale.

Voilà ce que nous affirme M. Naudet.

Je ne sais ce que d'autres penseront de la pénétration qui lui permet, après tant de siècles, de lire dans la pensée d'Horace ; pour moi, je ne puis me défendre de remarquer qu'au temps d'Alexandre Sévère, c'est-à-dire bien longtemps après le terme fixé par M. Naudet, le jurisconsulte Marcien s'occupe de ceux qui font partie de la cohorte du magistrat (3) ; et Juvénal, je le noterai en passant, parle de même de cette cohorte des gouverneurs qui avait évidemment survécu à l'établissement de l'empire (4).

(1) *Mémoire de l'Académie des inscriptions*, t. XXVI, p. 155, 526, 529, 545 et 554 ; *Lettre à M. Le Blant*, p. 5.

(2) *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XXVI, 2^e partie, p. 529, note c).

(3) L. 1. *De lege Julia repetundarum*, pr. (*Digest.*, XLVIII, 11). « Lex Julia repetundarum pertinet ad eas pecunias quas quis in magistratu, potestate, curatione, legatione vel aliquo officio, munere ministeriove publico cepit, vel cum ex cohorte cujus eorum est. »

(4) Sat. V, 127, 128. « Si tibi sancta cohors comitum si nemo tribunal Vendit acersecomes. »

Je ne puis donc suivre ici M. Naudet ni dans son dire , ni dans l'explication qu'il donne du mot d'Horace.

Aussi bien que l'affirmation que je viens de citer , une interprétation nouvelle d'un fragment du Digeste ne me semble pas pouvoir être acceptée. « Titius, » lisons-nous dans ce texte, « cum pecuniam mutuam accepit a Caio » Seio sub pignore culleorum, istos culleos cum Seius in » horreo haberet, missus ex officio Annonæ centurio cul- » leos ad Annonam sustulit (1). » Pour Denys Godefroy, comme pour Bethmann-Hollweg et le célèbre épigraphiste Marini, Scævola, qui vivait sous le règne de Marc-Aurèle, parle ici d'un centurion de l'*officium* de l'Annone, et la chose leur paraît si évidente qu'ils ne prennent pas même la peine de l'établir (2). M. Naudet, qui nie l'existence de centurions dans l'*officium* avant le temps de Constantin , cherche à tourner ce texte. C'est, dit-il, « un centurion, probablement frumentaire, qui alla de l'*officium* de l'Annone prendre des sacs de blé en dépôt dans un magasin (3). » Pas plus qu'à Godefroy, à Marini et à Bethmann-Hollweg, notre texte ne me paraît comporter une telle interprétation, et puisqu'il me faut démontrer ce qu'ils pensaient ne pouvoir être douteux pour personne, on me permettra de dire quelques mots sur le sens réel de la formule *missus ex* qu'offre ici le Digeste. Cette formule, si je m'en fie au témoignage des anciens, s'applique aux personnes détachées, pour une mission, du corps dont le nom suit le mot *ex*. *Missus ex senatu* indique un sénateur choisi dans le sénat, comme *missus ex officio* un appariteur pris dans l'*officium* pour une opération déterminée. J'en ai donné ailleurs des preuves tirées de ce passage des

(1) L. 43, § 1. *De pignorat. act.* (Digest. XIII, IV.)

(2) D. Godefroy, note 12, sur la loi 102. *De solut.* (Digest. XLVI, III); Bethmann-Hollweg, *Der civil Prozess*, éd. de 1685, t. II, p. 158; Marini, *Fratelli Arvali*, p. 614.

(3) *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XXVI, 2^e partie, p. 178.

Actes de saint Tryphon : « Missis ex officio apparitoribus » et d'une inscription romaine mentionnant une ambassade confiée à quelques-uns des leurs, par les membres d'un *ordo* provincial (1). Je puis encore citer les Actes des saints Félix et Fortunat (2) et de plus un passage du *Codex canonum Ecclesiæ Africæ* où l'on parle de deux évêques envoyés à l'empereur par les autres membres du concile (3). Le centurion *missus ex officio Annonæ* que mentionne le Digeste est donc pour moi, comme pour les célèbres jurisconsultes dont je viens de parler, un centurion de l'office de l'Annone, office dont les inscriptions et les auteurs nous font d'ailleurs connaître d'autres agents (4) et dont le chef suprême, le *præfectus Annonæ*, possédait, comme les proconsuls, la juridiction civile et criminelle. Je ne puis ainsi reconnaître, avec M. Naudet, un *frumentarius* dans l'officier désigné par le Digeste, ni voir, avec le même savant, une anomalie dans la présence notée en 315, par Constantin, de centurions dans les offices présidiaux. Sans compter celui dont parle Eusèbe et qui fut le père de Tertullien (5), né vers l'an 160, le Digeste nous signale, longtemps avant les empereurs chrétiens, deux officiers de même nature, sur lesquels les jurisconsultes ne se sont pas mépris (6).

(1) *Recherches sur les bourreaux du Christ*, p. 17 (Extrait de la *Revue de l'art chrétien*, t. XVI).

(2) § 2, Bolland., xi jun. « Tunc præses ex officio mittit ut Dei cultores ferro vinctos per omne corpus ad suum auditorium perducerent... Tunc prior officii qui erat comprehendit eos... Princeps vero officii qui erat suggessit dicens : Pro foribus sunt quos nos apprehendere præcepisti. »

(3) Can., 93. Cf. Tillem., *Mém. pour servir à l'hist. ecclés.*, t. XIII, p. 404.

(4) Orelli, 3489, 6520, 6569 ; Marini, *Arvali*, p. 531 et 614 ; c. 4, *De canone frumentario* ; c. 22. *De pistoribus* (*cod. Theod.*, lib. XIV, tit. 3 et 5), etc.

(5) *Chronic.*, a° 210. Voir, pour ce texte, mes *Recherches sur les bourreaux du Christ*, p. 16, note 4.

(6) Bethmann-Hollweg, *loc. cit.*

Un texte que j'ai le premier signalé à l'attention m'a paru important à produire pour la démonstration d'une thèse que je pourrais maintenant appuyer de nouvelles preuves. Ce sont, avais-je dit, des appariteurs et non des soldats proprement dits qui ont mis en croix Notre Seigneur. Or, saint Augustin dont le témoignage m'a semblé venir confirmer mon sentiment, saint Augustin, chez lequel la *Cité de Dieu* et tant d'autres livres révèlent une profonde connaissance des choses romaines, a écrit : « Ap- » paritores potestatis hora sexta crucifixerunt (1). » Pour M. Naudet, dont *Lucius Simplex* cite et transcrit un long passage, ces mots n'ont ici aucune valeur, attendu que d'après la *Notitia* et le code Théodosien, nous voyons, dit-il, de véritables soldats dans l'office du maître de la milice, et que par conséquent des appariteurs peuvent être des soldats. Que les chefs de l'armée aient été entourés d'un *officium* militaire, personne ne songe à le nier ; mais saint Augustin a-t-il pu penser qu'il en ait jamais été autant d'un procureur comme Pilate ? Je ne saurais le croire, et Jacques Godefroy, que je trouve à propos sur mon chemin, relève avec un tel dédain une confusion faite ainsi par Ræward entre l'entourage des chefs militaires et celui des *præsides*, que je ne saurais transcrire ici les termes mêmes de sa réfutation. Si l'*officium* des premiers devait être formé de soldats, de simples appariteurs, rappelle-t-il, assistaient les gouverneurs (2). Tel est le sentiment de ce maître, « prodigieuse lumière d'érudition, » comme l'appelle si justement M. Naudet (3).

La reproduction qu'en fait *Lucius Simplex* appelle de nouveau mon attention sur un trait que, par esprit de déférence, je m'étais abstenu de signaler. Cette reproduction,

(1) *Enarratio in Psalm. LXIII*, § 5.

(2) *Code Théodosien*, édition Ritter, note sur la constitution 1, *De custodia reorum* (IX, 3), t. III, p. 38.

(3) *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, 2^e partie, t. XXVI, p. 549.

qui atteste le prix qu'attache M. Naudet à cette part de sa discussion, me met en demeure de passer outre. En opposant les uns aux autres les appariteurs de différentes classes, M. Naudet écrit cette note que *Lucius Simplex* a jugée digne d'être réimprimée et répandue :

« Le même code (Théodosien) distingue expressément » les appariteurs civils et les appariteurs militaires, *togatus apparitor ullus aut militans*. L. 10, De Metatis, VII, » 9 (1). »

J'ai peine à m'expliquer, je le confesse, comment mon vénérable confrère voit un *togatus apparitor*, c'est-à-dire un seul et même personnage, dans un texte où il s'agit à la fois d'un *togatus* et d'un *apparitor*, comme l'ont reconnu, sans hésiter, les plus habiles jurisconsultes, Cujas, J. Godefroy, Hænel, les frères Kriegel (2) et comme le montrent surabondamment d'ailleurs les vieux interprètes grecs qui traduisent, en cet endroit, *togatus* par *συνήγορος* (3). A défaut de toute raison alléguée par M. Naudet et *Lucius Simplex*, pour justifier la nouveauté de leur sentiment, je me crois fondé à lire encore ici, avec les maîtres : *Quisquis administrator, togatus, apparitor ullus aut militans* et à y voir, comme eux, l'indication de ces *togati* si souvent mentionnés par les écrivains de la décadence, et dont l'un est rappelé par l'inscription depuis longtemps connue :

HIC REQVIESCIT IN PACE. BM. PETILIVS VS.
TOGATVS INLL PP etc. (4).

Ici, comme dans ma première et unique réponse aux

(1) Lettre à M. Le Blant, p. 8, note 4, et *Revue de législation*, juillet-août 1875, p. 447.

(2) Cujas, *ad cod. Just.* L. XII, tit. XL, l. 5; J. Godefroy, *Cod. Theod.*, c. 10, De metatis (VII, 8). Hænel, *Cod. Theod.. ibid.*; Kriegel, *cod. Just.*, l. 5, De metatis (XII, 41).

(3) Voir Cujas, *loc. cit.*

(4) « Vir spectabilis togatus inlustrum præfectorum. » (De Rossi.

diverses attaques de M. Naudet, j'ai hâte de m'arrêter. Le juste respect d'un grand âge domine chez moi le souci de la défense, et je sais d'ailleurs combien de telles discussions sont importunes aux lecteurs. Ce n'est pas toutefois que le relevé de mes observations soit près d'être épuisé. Je pourrais dire comment, en supposant les *quæstionarii* militaires inutiles et sans emploi s'ils n'eussent été les agents de la justice civile, M. Naudet se trompe faute de connaître exactement le rôle de ces hommes et d'avoir lu attentivement deux passages importants du Digeste; je pourrais signaler encore, sur les *stratores* de l'*officium*, une autre erreur que mon respecté confrère eût évitée en lisant avec soin les Actes des martyrs, un texte de saint Augustin et une démonstration de Jacques Godefroy. Ce sont là des particularités sur lesquelles j'aurai à revenir plus tard; sans aucune pensée de controverse, mais uniquement pour établir certains points qu'il importe de connaître dans l'histoire des persécutions.

Le précieux appui que m'a apporté le savant M. Labbé n'est pas le seul dont je m'honore. Dans mon appréciation du rôle, du caractère de l'*apparitio*, j'ai marché d'accord avec G. Marini, avec les plus grands jurisconsultes, Denys et Jacques Godefroy, Bethmann-Hollweg, Zimmern et tant d'autres (1) et l'homme qui de nous tous connaît le mieux l'histoire de l'Eglise primitive, M. Jean-Baptiste de Rossi, a déclaré tenir ma thèse sur les appariteurs pour pleinement démontrée (2). J'aime à me sentir d'accord

Inscr. christ. urb. Romæ, t. 1, n° 1003); cf. *cod. Theod.* c. 15, *De senatoribus* (VI, 2): « Togati prætorianæ atque etiam urbicariæ præfecturæ, qui delatis sibi senatoriis dignitatibus fruuntur...; » Cassiod. *epist.*, III, 33, etc.

(1) Voir mes *Recherches sur les bourreaux du Christ*, p. 18, note 2 (*Revue de l'art. chrét.*, t. XVI, p. 424).

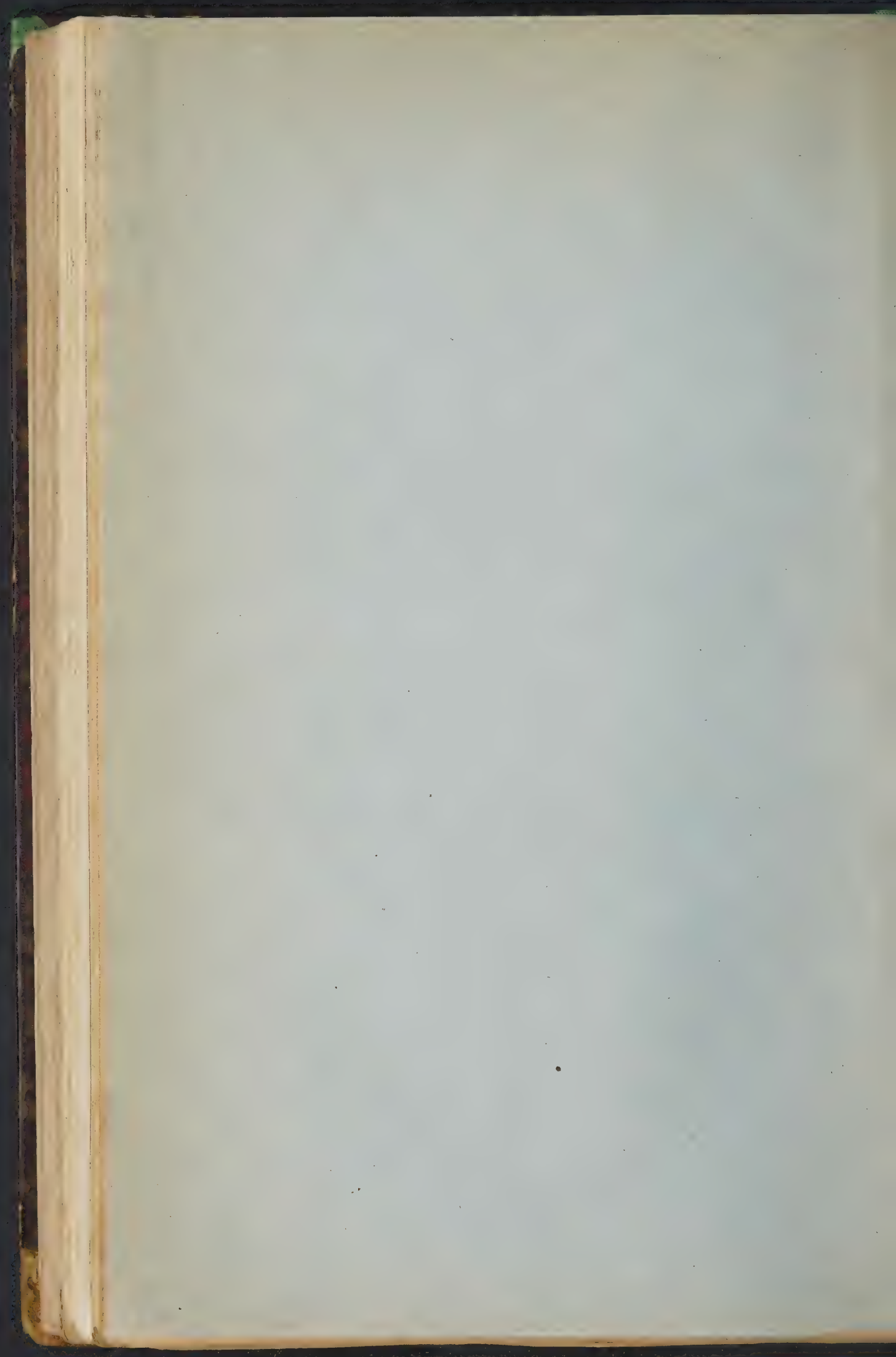
(2) « I veri militi presso i Romani non erano carnefici, ne esecutori di sentenze di morte; come ha pienamente dimostrato il ch. Sig. E. Le Blant nella dotta dissertazione sulla coorte di Pilato nominata dagli

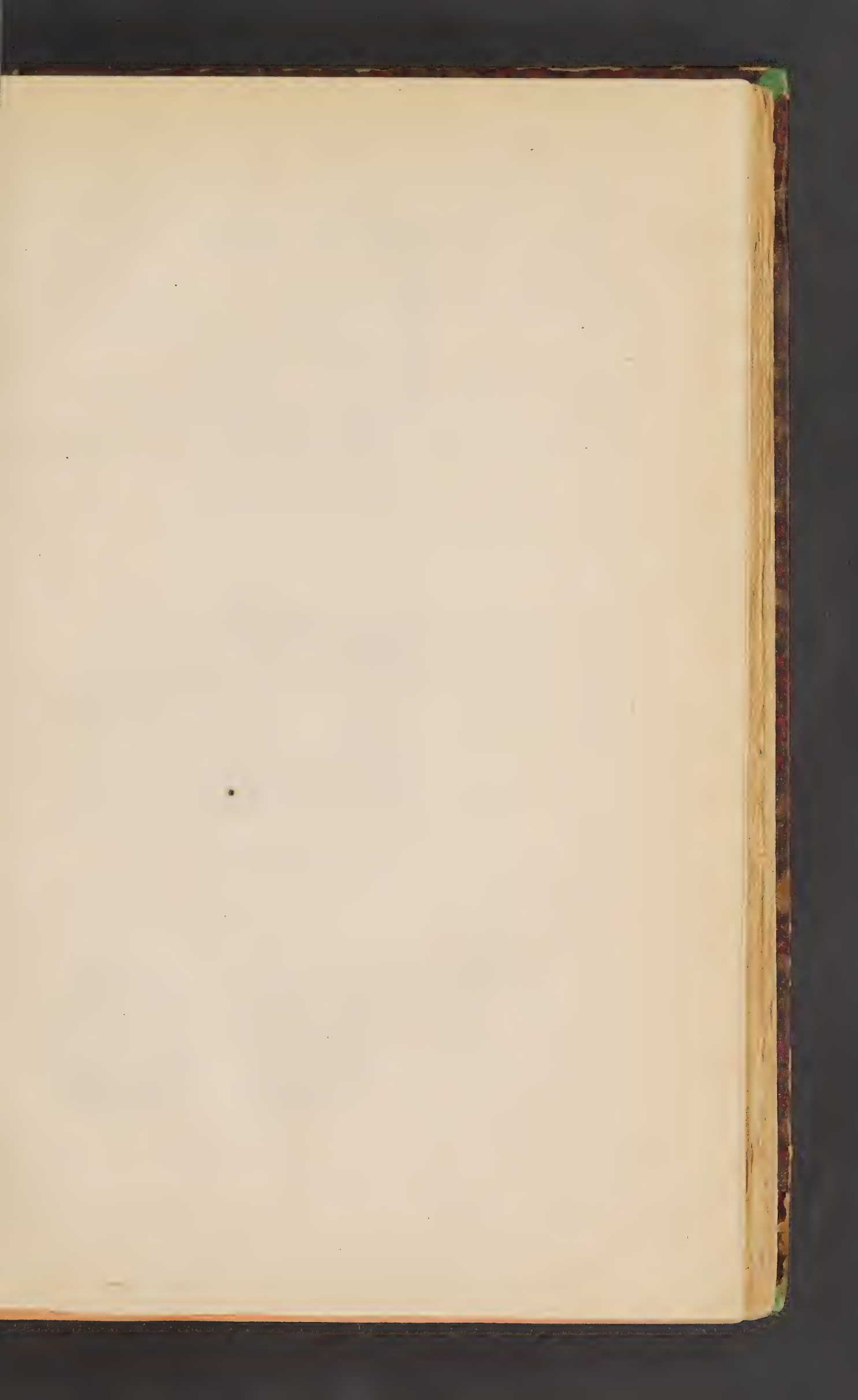
avec de pareils maîtres et l'appui que je trouve auprès d'eux m'encourage à maintenir des conclusions que votre savante *Revue* n'a pas jugées indignes d'être signalées à l'attention des jurisconsultes.

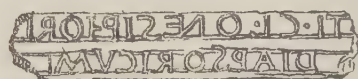
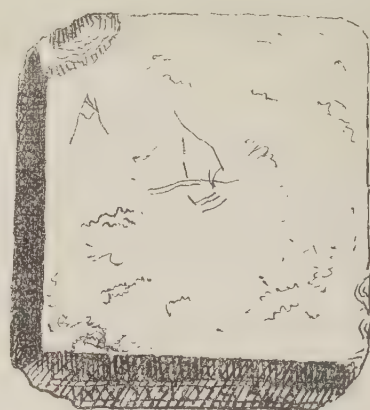
Agréez, etc.

EDMOND LE BLANT.

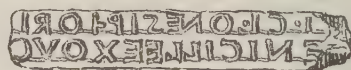
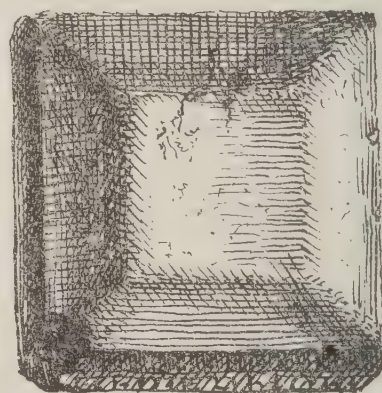
Evangelisti narranti la passione di Cristo nostro Signore. » (*Bullettino di Archeologia cristiana*, 1874, p. 22).



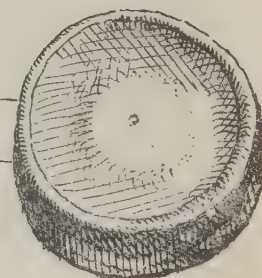
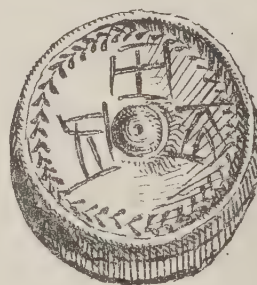




Arbois.



Mandeure.



Besançon.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

UNE FOUILLE A LA BAUME-NOIRE; — SOUVENIR D'UNE VISITE A MANDEURE;
— UN NOUVEAU CACHET D'OCULISTE ROMAIN; — UN POIDS ROMAIN DU
BAS-EMPIRE

Par M. Auguste CASTAN.

Extrait des Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs.
Séance du 14 novembre 1874.

I

UNE FOUILLE A LA BAUME-NOIRE.

En 1865, M. Alphonse Delacroix exposait, dans notre première séance publique, une de ces attributions neuves et hardies qui lui ont fait une place distinguée parmi les chercheurs de notre époque. Il essayait de prouver que c'est dans notre province qu'existe la caverne où Sabinus, grâce au dévouement de sa femme Eponine, demeura caché pendant neuf ans (1). M. Delacroix énumérait les conditions que doit nécessairement offrir le théâtre de cette touchante aventure, et il les trouvait toutes remplies par la grotte dite la *Baume-Noire*, située sur le territoire de Fretigney (Haute-Saône).

Cette magnifique caverne, ouverte dans un coteau boisé, à proximité de la grande route militaire qui reliait la capitale des Lingons à celle des Séquanes, dans une région couverte de *tumulus* dont le faible relief indique bien des sépultures faites à la suite d'une bataille; cette caverne, dis-je, est doublée d'une seconde crypte qui a son entrée dissimulée dans l'une des parois de la première et à laquelle on n'accède

(1) *Eponine et la Baume-Noire*, dans les *Mém. de la Soc. d'Emul. du Doubs*, 4^e série, t. I (1865), pp. 280-294.

qu'avec une échelle de six mètres de hauteur. Sur un point de cette mystérieuse retraite est un suintement d'eau dont le produit tombe goutte à goutte dans un bassin rustiquement établi de main d'homme. De plus, en avant de l'ouverture de la première caverne, existe, sur un pli de terrain qui interrompt la descente du coteau, les murailles ruinées d'un bâtiment qui semble n'avoir été construit que pour masquer l'entrée des salles souterraines : des tuiles romaines se trouvaient mêlées à ces ruines. C'était là encore une circonstance qui venait en aide à l'attribution de M. Delacroix, car, au dire de Tacite, de Plutarque et de Dion Cassius, la retraite de Sabinus fut une *villa* annexée à un souterrain.

Depuis longtemps nous avions le projet de faire une fouille à la *Baume-Noire*, car cette caverne étant exceptionnellement bien disposée pour servir de refuge, il devait y être resté des vestiges du séjour de plus d'un ménage humain. Dans les derniers jours du mois d'août dernier, je me décidai à tenter l'exécution de ce projet; il me fut malheureusement impossible de trouver à courte distance un logis commode, et je dus presque me borner à l'exploration de la bâtisse romaine placée à 38 mètres en avant de l'ouverture de la première grotte.

Ce bâtiment n'était remarquable que par sa situation; ce n'avait été qu'une remise pour des troupeaux ou un abri pour du fourrage. Son plan est un rectangle de 20 mètres sur les grandes faces et de 10 mètres sur les petits côtés. Parallèlement à ceux-ci, un mur de refend divise la maisonnette en deux chambres, dont l'une avait en largeur un mètre de plus que sa voisine. Les murs d'encadrement étaient en pierres sèches, faits avec des laves parementées; les fondations consistaient en laves posées de champ. Du côté de la caverne, les murs avaient un mètre d'épaisseur, tandis qu'ils ne présentaient que 60 centimètres d'épaisseur du côté de la descente du sol. Le mur de refend, épais de 80 centimètres, était grossièrement maçonné à chaux et à sable. Le toit avait été cou-

vert de tuiles à rebords associées à des tuiles creuses : les débris en ont été très nombreux. Mais à cela s'est bornée ma récolte ; jamais construction de l'époque romaine n'avait été pour moi aussi stérile. Si la *Baume-Noire* a servi de refuge à Sabinus, comme beaucoup de bonnes raisons semblent l'indiquer, le bâtiment qui nous occupe ne serait point celui que l'éphémère empereur fit embraser pour donner créance à son suicide, car aucune trace d'incendie ne s'est montrée dans l'intérieur de cette pauvre maisonnette. Suivant toutes les probabilités, elle s'est écroulée d'elle-même par suite du manque d'entretien.

Un autre grangeage paraît avoir existé au-dessus des premières voussures de la grotte, car un trou naturel, qui débouche dans ces voussures et dont le fourré du bois empêche de reconnaître l'orifice supérieur, est rempli de grains de blé rôtis par l'incendie. De temps immémorial, on en fait tomber en fouillant le trou avec un bâton. C'est l'indice qu'il y avait au-dessus de la *Baume-Noire*, à une époque très reculée, un abri pour emmagasiner les grains. Ce bâtiment était plus en vue que celui qui masquait l'entrée de la grotte, et comme il paraît n'avoir été qu'un chasal en bois, puisque son existence n'est accusée par aucune ruine perceptible, à double titre il se serait mieux prêté que l'autre à la scène d'incendie qu'avait imaginée Sabinus pour propager dans le pays le bruit de sa mort.

Avant de quitter les lieux, j'ai fait pratiquer quelques sondages dans la coulée de terre qui forme le plan incliné par lequel on pénètre sous les voussures de la première grotte. Ces sondages n'ont procuré que quelques débris de poterie de l'époque romaine, un manche d'outil en corne de cerf et un os qui semble avoir été taillé pour faire un poinçon. C'est la confirmation du jugement que nous avons porté sur les destinées anciennes de la *Baume-Noire* : de même que toutes ses analogues de nos contrées, elle a été, dès les plus vieux âges, un refuge pour les gens du pays aux époques calami-

teuses. Tout récemment, elle vient encore de remplir cette utile fonction : lors de l'invasion allemande de 1870-71, les fermiers de la *Grange-de-la-Montagne*, domaine voisin de la *Baume-Noire*, ont pu cacher dans cette catacombe, et cela durant plusieurs jours, la totalité de leur nombreux bétail.

II

SOUVENIR D'UNE VISITE A MANDEURE.

J'ai visité dernièrement le territoire où s'éleva l'importante ville d'Epomanduodurum, et j'ai pu me rendre compte du riche produit que donneraient encore des fouilles bien conduites dans cette mine archéologique de premier ordre.

Les murailles romaines sont là à fleur du sol, et dans les parties cultivées, il y a presque autant de débris de poterie que de terre végétale. Les trouvailles d'antiquités sont, pour ainsi dire, une portion de l'industrie locale. Chaque maison a sa petite réserve d'objets mis au jour par la culture, et que l'on peut acheter à des conditions très acceptables. Voulant rapporter un souvenir de mon excursion, il m'a suffi d'une demi-heure pour acquérir de deux habitants cinq monnaies et une bague.

Ces monnaies sont les suivantes : une pièce celtique en bronze, du type le plus grossier des Séquanes ⁽¹⁾; deux Auguste, moyen bronze, au revers de l'autel de Lyon ⁽²⁾; un Septime Sévère en argent ⁽³⁾; un petit bronze de *Constantinopolis*, frappé sous Constantin I ⁽⁴⁾.

La bague est un mince anneau de bronze qui comprend un petit buste d'empereur romain posé transversalement : la tête

(1) *Monnaies gauloises des Séquanes*, n° 7, dans les *Mém. de la Soc. d'Emul. du Doubs*, 4^e série, t. VII, 1872.

(2) H. COHEN, *Médailles impér.*, t. I, p. 71, n° 274.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 264, n° 262.

(4) *Ibid.*, t. VI, p. 177, n° 13.

a des cheveux crépus et une barbe épaisse formant des tire-bouchons ; il m'a semblé que cette image représentait l'un des Antonins. Toutefois c'est un objet assez rare, et je ne lui connaît d'analogue, dans les recueils d'archéologie, qu'une bague portant un buste de Jupiter Sérapis (1).

III

UN NOUVEAU CACHET D'OCULISTE ROMAIN

(*Lapis Arbosiensis*).

M. le docteur Rouget, l'un de nos érudits confrères, décrivait dernièrement, dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny* (juillet 1874), une pierre sigillaire qui venait d'être trouvée sur le territoire d'Arbois (Jura), « dans une vigne, disait-il, sise *en Champavant*, à gauche du chemin de ce nom, à 1 kilomètre environ du centre de la ville, non loin d'une ancienne voie se dirigeant sur Poligny ou sur Grozon par Glanon, ce village disparu de l'époque celtique, dont le nom, reproduit par quelques chartes, a été conservé par la dénomination du ruisseau qui en arrosait le territoire.

» Cette pierre, continuait M. Rouget, est en stéatite d'une teinte uniformément verte, du poids de 46 grammes. Elle figure un petit carré de 36 millimètres de côté sur 7 millim. d'épaisseur... Malgré quelques écornures aux angles, elle est assez bien conservée. Cependant on aperçoit, sur plusieurs de ses faces, diverses entailles dues, ainsi que les écornures, à la percussion par les outils de vigneron.

» La surface de la base est lisse, polie et parfaitement horizontale..... La face supérieure dessine, dans son milieu, un carré horizontal de 2 centimètres de côté. De l'extrémité de

(1) M.-A. DE LA CHAUSSE, *De vasis, annulis, etc.*, ap. GRÆV., *Thes. antiq. rom.*, t. XII, tab. VII, n° 5; — MONTFAUCON, *l'Antiquité expliquée*, t. III, pl. CXXXV.

chacun de ces côtés se dirigent, sous des angles obtus, des arêtes mousses circonscrivant des quadrilatères égaux inclinés en bas et en dehors. Ces surfaces sont complètement lisses.

» Les tranches antérieure et postérieure sont gravées *en creux et à rebours*. Chacune d'elles porte une inscription sur deux lignes, dont les caractères mesurent très approximativement 3 millimètres de hauteur. Au-dessus et au-dessous des lettres apparaissent, gravées aussi en creux, les lignes horizontales tracées à la règle qui ont servi à diriger l'artiste dans son travail. »

M. le docteur Rouget donnait ensuite le texte des inscriptions qui figurent sur deux des tranches de la pierre sigillaire qu'il a eu la bonne pensée de signaler. Désirant étudier à mon tour ce monument, je priai M. Rouget de m'envoyer les empreintes sur cire à cacheter des deux inscriptions, et c'est d'après ce document de première main (1) que j'ai fait la lecture qui va suivre.

Première inscription :



Deuxième inscription :



Je restitue ainsi ces deux inscriptions :

TIBERII CLAUDII ONESIPHORI
DIAPSORICVM

TIBERII CLAUDII ONESIPHORI
PENICILLE EX OVO

(1) Depuis, j'ai eu en communication le cachet lui-même, grâce à l'obligeance de M. Renaud, conservateur du musée naissant de la ville d'Arbois, et c'est ainsi que j'ai pu le dessiner sur la planche ci-jointe.

En somme, ce sont des étiquettes destinées à être empreintes sur les livraisons de deux remèdes fabriqués d'après les recettes de l'oculiste Tiberius Claudius Onesiphorus.

C'est la première fois que les noms de ce spécialiste se montrent sur une pierre sigillaire; mais ces noms appartiennent au fonds commun des désignations individuelles du monde romain. Le surnom (*cognomen*) Onesiphorus se trouve dans un assez grand nombre d'inscriptions latines (1) : il est emprunté à la langue grecque, et signifie *homme d'utilité*, sobriquet qui convenait bien à un maître en l'art de guérir.

Quant aux remèdes qui se débitaient sous le cachet de cet oculiste, ils sont l'un et l'autre très connus. Le *Diapsoricum*, mentionné sur un certain nombre de cachets (2), était un collyre des plus renommés : Marcellus Empiricus en fait un grand éloge et donne la formule de sa composition; nous savons ainsi qu'il y entrait du poivre blanc, du safran de Sicile, de la myrrhe, de l'amidon, de l'opium, du baume, de la gomme, le tout amalgamé par de l'eau de pluie (3). Le *Penicelle*, altération fautive du mot *Penicillus* ou *Penicillum*, était, au dire de Pline l'ancien, un petit pinceau d'éponge fine que l'on imbibait de vin miellé et dont on se servait pour déterger l'humeur visqueuse qui s'attache aux cils (4). Notre oculiste substituait le blanc d'œuf au vin miellé, et il n'était pas seul de cet avis, car on lit sur l'un des cachets de Mandeure :

(1) GRUTER, *Corpus Inscr.*, LXVI, 6; CCLXIX, 3; DCLXII, 7; DCCLX, 4; DCCCXXXI, 8; DCCCXLVIII, 6; DCCCCLXV, 9; DCCCCLXXVIII, 13; — MURATORI, *Thesaur. Inscr.*, MCCCXLIV, 4; MCDLXXXVI, 12; MDXCH, 9; — MAFFEI, *Mus. Veron.*, CCLXXXVI, 3; — MOMMSEN, *Corpus*, t. III, n^{os} 519 et 4150. — Dans la dernière de ces inscriptions, on trouve un PH géminé, identique à celui de la pierre sigillaire d'Arbois.

(2) DUCHALAIS, *Observations sur les cachets des anciens médecins oculistes*, dans les *Mém. de la Soc. des antiq. de Fr.*, t. XVIII, p. 196.

(3) MARCELLI *de Medicamentis*, cap. VIII.

(4) *Hist. nat.*, lib. XXXI, c. XLVII, 2.

Caii CLIMMVNIS PENICil
LE AD IMPET^{um} LIPPIT^{udinis} EX OVO (1).

On sait que les cachets d'oculististes appartiennent aux deuxième et troisième siècles de notre ère, et qu'on les rencontre surtout dans les contrées voisines du Rhin. Sur une centaine qui ont été signalés et décrits, la Séquanie en avait fourni dix pour sa part (2), cinq provenant de Vesontio (Besançon) et cinq d'Epomanduodurum (Mandeure). La pierre sigillaire d'Arbois (*lapis Arbosiensis*) ajoute une intéressante unité à ce contingent, et je ne terminerai pas sans remercier M. le docteur Rouget de l'empressement qu'il a mis à m'en faciliter l'étude.

IV

UN POIDS ROMAIN DU BAS-EMPIRE.

Le sous-sol de Besançon (Vesontio), si riche en monnaies de l'époque romaine, a rendu, au mois de septembre dernier, un petit monument d'une nature infiniment plus rare : il s'agit d'un poids romain des bas temps de la domination impériale.

Ce poids s'est rencontré à une profondeur de deux mètres cinquante centimètres, sur la rive droite de la grande voie romaine qui descendait de la citadelle et aboutissait au Doubs : on l'a recueilli en faisant une fouille, pour construire un embranchement d'égout, devant la maison qui porte le n° 147 de la Grande-Rue actuelle. C'est à notre con-

(1) Voir d'excellentes gravures des cinq cachets de Mandeure, dans la *Notice* de M. Cl. DUVERNOY, *sur le pays de Montbéliard antérieurement à ses premiers comtes* (1869-1872), pl. XI et XI bis.

(2) Voir ma *Notice sur un cachet inédit d'oculiste romain*, dans les *Mém. de la Soc. d'Em. du Doubs*, 4^e série, t. III, 1867, pp. 33-37, avec une pl.

frère M. Joseph Potier que je dois de l'avoir entre les mains.

A deux mètres en avant de la façade de cette maison et à la profondeur indiquée ci-dessus, se trouvait un alignement de gros blocs en pierre tendre, provenant d'édifices antérieurement ruinés et posés là comme matériaux de fondation : parmi ces blocs était une base de colonne ayant vraisemblablement appartenu au théâtre dont nous avons, non loin de là, dégagé les restes. C'était la fondation d'une maison probablement construite sous le règne de Julien, époque où Vésontio se releva, comme petite ville, du désastre qui avait anéanti, en 355, les édifices de l'antique métropole de la Séquanie. Le poids qui nous occupe gisait sous l'une des pierres de ladite fondation ; il est donc antérieur à la bâtisse dont nous venons d'indiquer l'époque probable, et, comme il est orné d'une croix, on ne saurait le faire remonter au delà de la conversion de Constantin au christianisme : il appartient à la première moitié du iv^e siècle.

C'est une rondelle en bronze, de 24 millimètres de diamètre et d'une épaisseur de 7 millimètres. Le pourtour est sillonné par deux filets, dont le supérieur est oblitéré en un endroit où l'on a enlevé du métal pour alléger l'objet et le ramener à sa valeur réglementaire. Les deux plats sont entourés d'un ourlet. Celui du revers ne présente aucune autre ornementation. Celui de la face porte au centre une petite bossette percée d'un trou ; l'ourlet y est doublé intérieurement d'une couronne gravée au burin. Au-dessus de la bossette est une croix pattée, également en gravure. De chaque côté de la bossette, le graveur a buriné une lettre capitale : à première vue, j'avais lu *Gamma* et *Lambda*, la troisième et la onzième des lettres de l'alphabet grec.

Je fis tout d'abord peser l'objet par les soins éclairés de mon savant ami M. Sire, et cette opération me donna le chiffre de 26 grammes 663 milligrammes, plus 5 dix-milligrammes. Je comparai ce chiffre avec ceux que l'on obtient en évaluant

d'après le système moderne les diverses unités de poids usitées chez les anciens. Quand j'arrivai à l'once romaine, l'identité avec mon chiffre fut presque complète. En effet, l'once romaine vaut 7 gros, ou 26 grammes 768 milligrammes ⁽¹⁾ : donc notre objet n'était que d'environ 1 centigramme inférieur en poids à l'once romaine, et ce faible écart s'expliquait naturellement par la diminution résultant de l'usure et de l'oxydation.

Il me fallut examiner ensuite si les marques gravées sur notre poids ne contredisaient pas cette assimilation. Ces marques sont empruntées à la langue grecque, celle que le monde antique adoptait généralement pour les affaires commerciales. *Once* se disait en grec *ὀνχία*, et, sur les poids, on abrégait ce mot par un *Gamma* dans lequel on insérait souvent un *Omicron* ⁽²⁾. Or, le premier sigle inscrit sur notre poids est un *Gamma*, suivi d'une bossette trouée pouvant avoir fait fonction d'*Omicron*. Ce sigle a comme pendant une lettre en forme de chevron : on la prendrait pour un *Lambda* ; mais moyennant une petite traverse, oubliée sans doute par le graveur, elle deviendrait un *Alpha*. Or, l'*Alpha*, première lettre de l'alphabet, était, dans la numération grecque, l'équivalent de notre chiffre 1.

La notation inscrite sur notre poids signifiant *une once*, et la pesée de cet objet donnant un chiffre qui concorde, à 1 centigramme près, avec la valeur connue de l'once romaine, c'est par cette dernière qualification qu'il convient de désigner la rondelle de bronze que nous venons d'étudier.

Plusieurs monuments du même genre ont été déjà signalés. Il y en a un à peu près identique au nôtre dans un mémoire

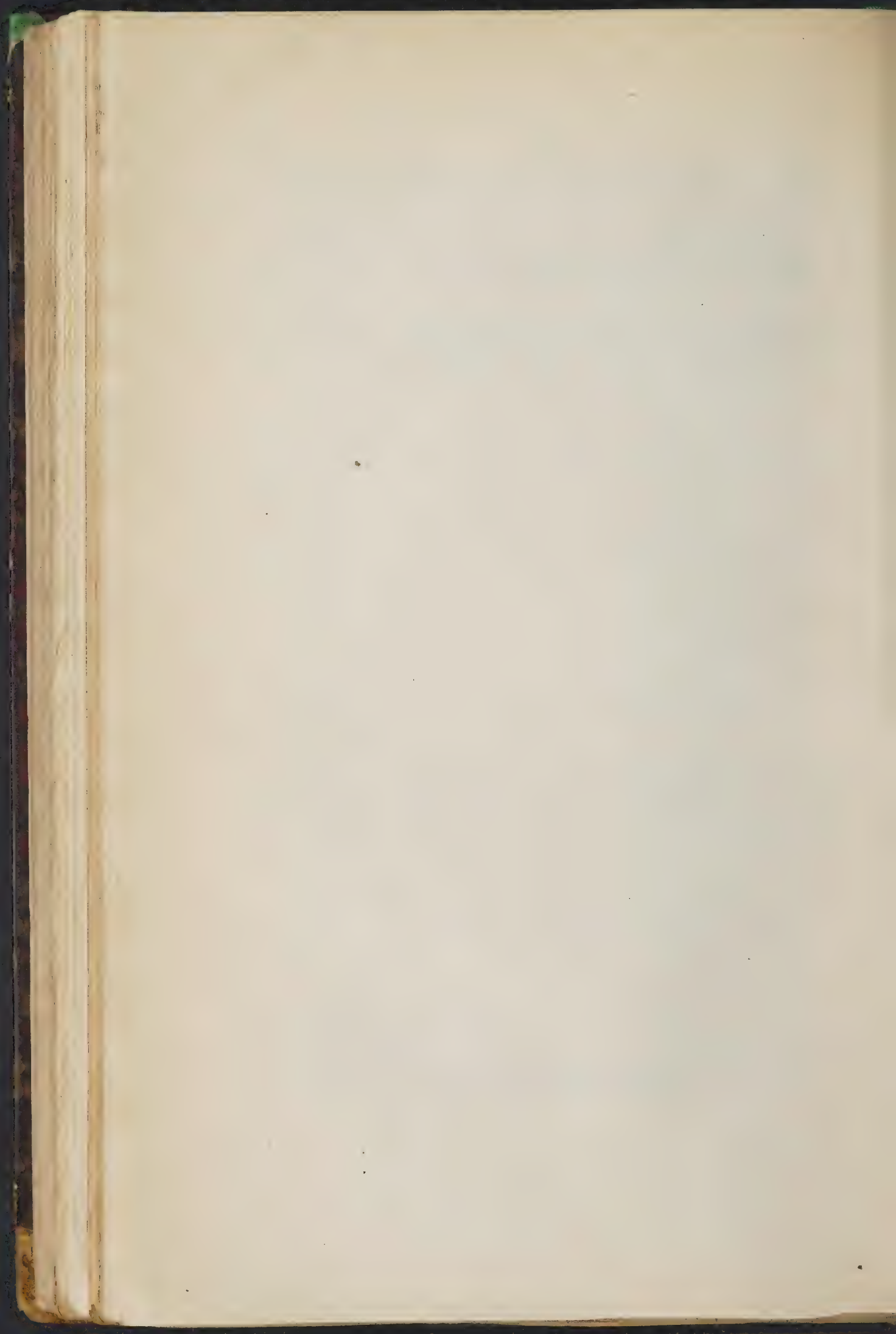
(1) ROMÉ DE L'ISLE, *Métrologie*, p. 39.

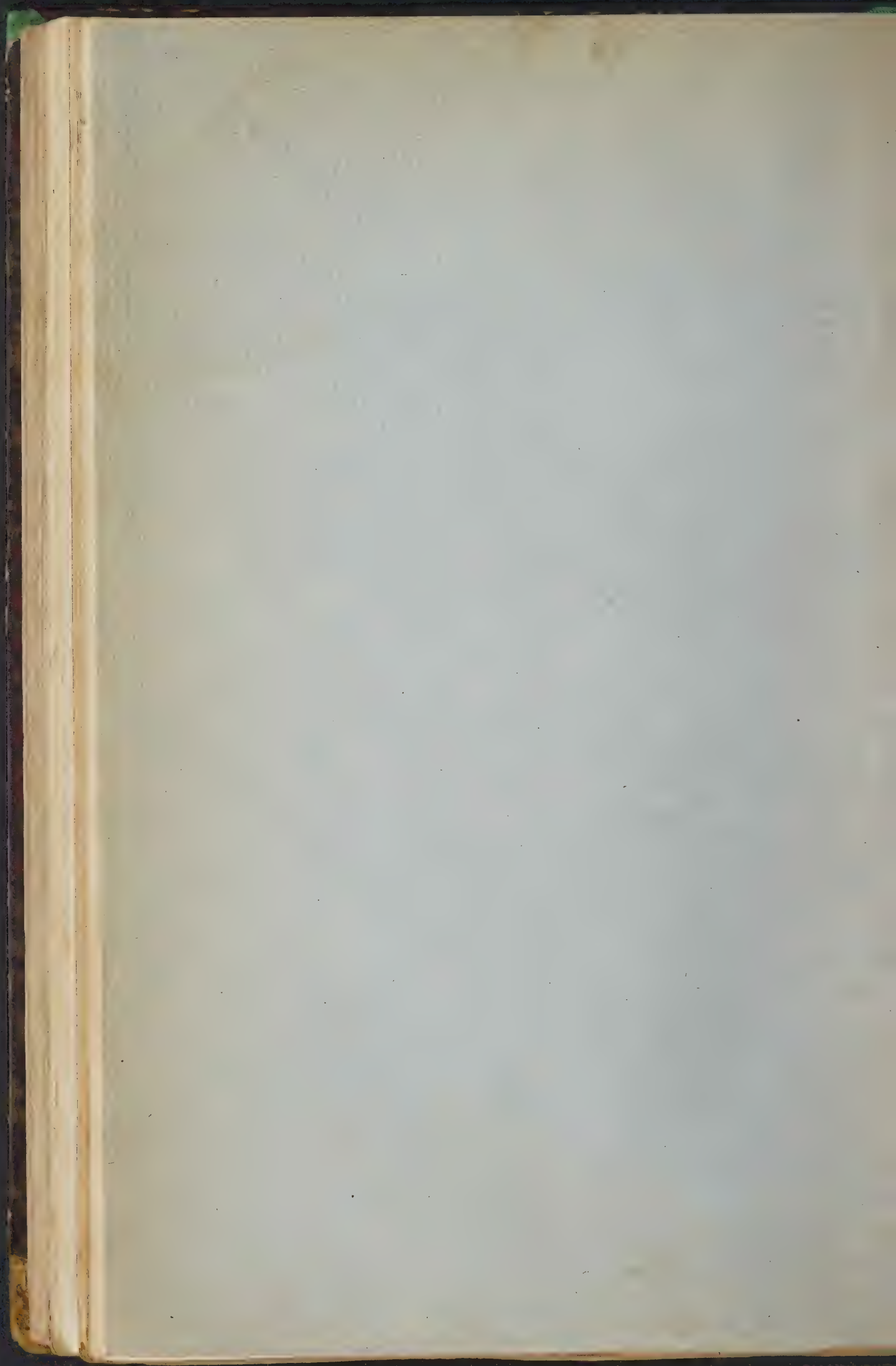
(2) GALÉNI *de Ponderibus et Mensuris doctrina*, cap. II et VI. — Cf. CL. DU MOLINET, *Cabinet de Sainte-Geneviève*, pl. XVIII ; — MONTFAUCON, *Antiquité expliquée*, t. III, pp. 169-170, pl. XCV ; — GRIVAUD DE LA VINCELLE, *Monuments antiques*, p. 237 et pl. XXIX, n° 4.

de M. E. Barry (1). Antérieurement, Gruter en avait reproduit un autre(2) dont la forme est carrée, mais qui porte les mêmes signes que le nôtre : l'*Alpha* y est muni de sa traverse, ce qui prouve bien que l'omission de ce complément sur notre poids résulte d'un simple oubli du graveur.

(1) *Notes pour servir à l'histoire de la stathmétique en France*, dans les *Mémoires d'archéologie lus à la Sorbonne*, 1867, p. 145.

(2) *Inscript. antiq.*, p. CCXXII, n° 13.





Manuscrit de l'abbé de Saint-Étienne
69, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100

DE LA SUBSTITUTION
D'UN
ÉPISCOPAT GERMAIN
A L'ÉPISCOPAT ROMAIN

EN GAULE

SOUS LES MÉROVINGIENS ET LES CAROLINGIENS

PAR

Ludovic DRAPEYRON

Docteur ès lettres, professeur d'histoire au lycée Charlemagne.



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

Libraire du Collège de France et de l'Ecole normale supérieure

7, RUE DE MÉDICIS, 7.

—
1875.



DE LA SUBSTITUTION
D'UN
ÉPISCOPAT GERMAIN

A L'ÉPISCOPAT ROMAIN

EN GAULE

SOUS LES MÉROVINGIENS ET LES CAROLINGIENS

PAR

Ludovic DRAPEYRON

Docteur ès lettres, professeur d'histoire au lycée Charlemagne.



BESANÇON

IMPRIMERIE DODIVERS ET C^{ie}, GRANDE-RUE, 87.

—
1875

Extrait des Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs

Séance du 14 mars 1874.

DE LA SUBSTITUTION

D'UN

ÉPISCOPAT GERMAIN A L'ÉPISCOPAT ROMAIN

EN GAULE

Sous les Mérovingiens et les Carolingiens

Plusieurs de nos mémoires avaient signalé à l'attention des érudits la substitution d'un épiscopat germain à l'épiscopat romain en Gaule, sous les Mérovingiens et les Carolingiens (1). Plus tard, nous lui avons consacré un chapitre de notre thèse : *De Burgundiæ historia et ratione politica Merovingorum ætate* (2). Un éminent historien, M. Amédée Thierry, dans les réunions annuelles des sociétés savantes; MM. Giraud, Duruy, Renan, Zeller et Hauréau, de l'Institut; MM. Wallon, Himly et Geffroy, à la Faculté des lettres de Paris; M. de Rozière, dans la *Revue de législation*, ont approuvé ou contesté nos conclusions. — Le moment nous semble venu de traiter à part, dans une courte notice, une question aussi importante et aussi ardue.

Qu'elle soit importante, on ne saurait le nier. En effet, la substitution d'évêques francs aux évêques gallo-romains, à partir du VII^e siècle, — si elle était bien constatée, — expli-

(1) Voir *Ebroïn et saint Léger : Origine, développement et résultats de la lutte entre la Neustrie et l'Austrasie* (1867); — *Essai sur l'organisation de l'Austrasie et la création de l'Allemagne* (1868).

(2) Soutenue en Sorbonne le 2 décembre 1869.

querait, mieux que toute autre cause, la chute des Mérovingiens, et, ultérieurement, l'établissement de la féodalité.

D'autre part, la question est ardue, puisque aucun historien ne l'a étudiée. Nous sommes obligés de nous frayer une route parmi tant de textes obscurs ou mal interprétés.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les Grecs et les Latins, intrépides missionnaires et docteurs éprouvés, étaient les seuls évêques de la Gaule. Ce sont des Latins, des Grecs surtout, qui conquièrent notre pays à une foi nouvelle. Est-il besoin de nommer saint Irénée, saint Denis, saint Martin? Dès que la conversion fut opérée, l'épiscopat devint l'apanage des familles sénatoriales (1). Fait considérable et qui justifie le caractère qu'affecta dans notre pays l'invasion germanique. En effet, c'est cet épiscopat gallo-romain, représenté par Sidoine Apollinaire, Avitus, Remigius, et beaucoup d'autres prélats, qui exerça une action si puissante sur les rois germanains et principalement sur Clovis. Par son entremise, les Francs évincèrent successivement les Visigoths et les Burgondes, moins barbares, il est vrai, mais sectateurs d'Arius. Qu'est Grégoire de Tours, sinon l'expression la plus complète, la plus saisissante de ce patriciat ecclésiastique, dont le procès de Prætextatus atteste la trop rapide décadence? Jusqu'à la fin du vi^e siècle, ce clergé, cet épiscopat tinrent bon. A peine peut-on, en y regardant de bien près, découvrir des noms et des visages germanains. Sous Clovis, saint Médard, né d'un Franc et d'une Romaine, devint évêque de Noyon, et sa dépouille mortelle, transportée à Soissons, capitale neustrienne, fut l'objet de la vénération assidue des conquérants (2). Si nous en croyons les auteurs du *Gallia Christiana*,

(1) « Apud Arvernos vero post Stremonium episcopum prædicatoremque, primus episcopus Urbicus fuit, ex senatoribus conversus, uxorem habens, etc. » (GREGOR. TURON. *Histor.* lib. I, c. 39), etc., etc. Il serait facile de relever plus de vingt passages.

(2) « Pater igitur hujus nomine Nectardus de forti Francorum genere... mater nomine Protagia Romana. » (*Brevis vita sancti Medardi*, apud *Historiæ franc. scriptorēs*, t. III, p. 451.)

le frère de saint Médard fut évêque de Rouen (1). Longtemps après, le roi Gontran reconnaissait Bertchramn, archevêque de Bordeaux, pour son proche parent (2). Il est également démontré que Ragnemod et Faramond (3), évêques de Paris, étaient Francs d'origine.

La révolte du faux mérovingien Gondowald, que soutinrent tant d'évêques gallo-romains, rendit suspect l'épiscopat tout entier (4). Alors, mais alors seulement, les conquérants comprirent combien superficielle, combien éphémère serait leur domination tant que dans les cités « régneraient » les évêques gallo-romains. Chilpéric et Frédégonde, les premiers, avaient entrevu le danger et poursuivi, à travers des hésitations que la superstition explique, l'abaissement du clergé national (5). On les voyait accorder partout la préséance aux rares prélats germains que possédait alors la Gaule (6). Ils ne se lassaient point d'intenter des procès criminels aux prêtres qui avaient excité leurs défiances (7). Grégoire de Tours

(1) « Primus e gente Francorum videtur Gildardus sedem Rothomagensis occupasse, qui, ut observavimus (t. IX, col. 979), frater sancti Medardi Nov. episcopi fuisse traditur. Affuit 511 concilio Aurelianensi primo. »

(2) « Scire enim te oportuerat, dilectissime pater, quod parens eras nobis ex matre nostra, et super gentem tuam non debueras inducere pestem extraneam. (GREGOR. TURON. *Histor.*, lib. VIII, c. 2.)

(3) Voir Augustin THIERRY, *Récits mérovingiens*.

(4) Voir le traitement infligé à Théodore, évêque de Marseille, et à Ægidius, évêque de Reims.

(5) « Nulli penitus, nisi soli episcopi regnant; periit honor noster, et translatus est ad episcopos civitatum. » (GREGOR. TURON. *Histor.* lib. VI, c. 46.) — « Testamenta quæ in ecclesiis conscripta erant, plerumque disrupta. » (Id., *ibid.*)

(6) « Ad dexteram ejus (Chilperici) Bertchramnus episcopus, ad lævam vero Ragnemodus stabat. » (Id., lib. V, c. 19.) — D'autre part, c'est Ragnemod qui baptise Théodoric, fils de Chilpéric et de Frédégonde (Id., lib. VI, c. 25). — Frédégonde, après la mort de Chilpéric, se réfugie dans l'église de Ragnemod (Id., *ibid.*, c. 46). — Bertchramn est chargé de dire à Prétextat : « Audi... quia regis gratiam non habes, etc. » (Id., *ibid.*, c. 19).

(7) Voir les procès de Prétextat et de Grégoire de Tours.

rend haine pour haine à ces ennemis du nom *romain*. On sait de combien d'exécutions *gallo-romaines* leur mémoire est restée chargée (1). Quoi qu'il en soit, les Mérovingiens ne pouvaient songer ni à délaisser le christianisme (2), qu'ils pratiquaient depuis trois générations, ni à substituer brusquement un épiscopat franc à un épiscopat gallo-romain. Les Francs, convertis au christianisme, n'en étaient pas moins restés barbares. Ils avouaient eux-mêmes leur incapacité et leur indignité. Ils s'en faisaient gloire à l'occasion. La profession des armes leur était à peu près réservée (3). Pouvaient-ils, sans déchoir, se livrer à celle des lettres ? Or les lettres seules donnaient accès dans l'Eglise. De plus, il fallait subir la tonsure. Tondu, on n'était plus roi ; on ne comptait plus parmi les guerriers. A grand'peine était-on encore Franc. Aussi bien des décrets royaux défendaient aux hommes libres d'embrasser la carrière ecclésiastique. Sous Brunehilde, comme sous Gontran, les rois francs conservèrent leur entourage d'évêques gallo-romains. C'est l'épiscopat gallo-romain qui tint, en Bourgogne, tant de conciles où l'Eglise, bien que suspecte, — nous l'avons montré tout à l'heure, — affermit et accrut encore sa puissance. Le concile de Mâcon édicta la première loi pénale concernant la dîme (585). La chute de Brunehilde fut suivie de la constitution perpétuelle de Paris qui établissait une juridiction spéciale pour les ecclésiastiques (615).

Chose remarquable ! l'Eglise gallo-romaine, avant de disparaître, avait créé, de toutes pièces, une puissance politique dont profitera l'Eglise gallo-franque.

(1) Chilpericus, Nero nostri temporis et Herodes. » (Id., *ibid.*). — Frédégonde est qualifiée d'ennemie de Dieu et des hommes ; Bertchramn n'est pas non plus épargné ; c'était un évêque germain.

(2) Voir le passage où Frédégonde exhorte Chilpéric à se réconcilier avec l'Eglise (GREGOR. TURON. *Histor.* lib. v, c. 35).

(3) Il faut noter cependant qu'en Bourgogne les armées furent souvent commandées par des Gallo-Romains : Mummolus, Protadius, Claudius, etc , etc.

Ni Gontran, ni Brunehilde n'avaient songé à introduire les Francs dans le sanctuaire et à en exclure les Gallo-Romains. Aussi la mémoire de Gontran fut-elle bénie universellement (1). Quant à Brunehilde, elle semble avoir voulu exclure seulement l'aristocratie sénatoriale. Elle en vint, vers la fin de son existence, à des mesures brutales qui la firent détester de ses sujets (2). — Vainqueur de Brunehilde, le fils de Frédégonde se réserva le privilège, si favorable aux seigneurs francs, de désigner au choix des cités les prêtres formés dans l'école du palais. Or, ces prêtres étaient ordinairement des Francs de haute naissance. L'anarchie qui régnait dans les municipes et l'ambition éhontée des familles sénatoriales assurèrent leur fortune (3). — Néanmoins on n'aperçoit d'une manière bien distincte l'église gallo-franque que sous le règne de Dagobert.

Comment avait-elle pris corps ? Vers la fin du règne de Gontran, l'Irlandais aventureux et mystique saint Colomban s'était voué à la conversion des Germains. Par une inspiration singulièrement heureuse, il se fixa à Luxeuil, au point de contact de l'Austrasie et de la Bourgogne, de la barbarie et de la civilisation, du christianisme et de l'odinisme (4). Il fit, parmi les Francs, de nombreux prosélytes. Les évêques gallo-romains, qui pressentaient le danger, se montrèrent constamment hostiles à son entreprise. Ils l'expulsèrent brutalement. Son successeur fut, à l'instigation des mêmes évêques, dénoncé par le moine Agrestius, interprète de leurs

(1) Grégoire de Tours et Frédégaire, si souvent en désaccord, ont sur Gontran le même avis.

(2) Célébrée par Grégoire de Tours (lib. IV, c. 27), elle est maudite par Frédégaire, qui l'appelle une autre *Jézabel* (c. 36).

(3) Voir un exemple frappant dans GRÉGOIRE DE TOURS (lib. III, c. 2), La Constitution perpétuelle disait : « Vel certe, si de palatio eligitur, per meritum personæ et doctrinæ ordinetur. »

(4) Voir notre mémoire sur la *Reine Brunehilde* (1866), et celui sur *Ebroïn et saint Léger* (1867), et le chapitre VIII de notre Thèse : *De Burgundiæ historia*.

rancunes et de leurs terreurs. Événement grave où on aurait grand tort de ne voir qu'une querelle de couvent.

Agrestius échoua et l'Eglise gallo-franque surgit tout à coup sous les auspices de la Bourgogne.

Eglise bien faible, bien timide à ses débuts ! Les moines de Luxeuil, appartenant aux familles les plus illustres de l'Austrasie, sortent enfin de leur solitude pour devenir évêques. Mais, ayant affaire à des diacres et à des prêtres gallo-romains, ils dissimulent volontiers leurs noms tudesques. Le neveu de saint Aunachaire, évêque de Sens, se fait appeler *Lupus*. C'est vraisemblablement Wolf qu'il faut lire. Saint Donatus, évêque de Besançon, était fils d'un comte Waldelen. Saint Aile (Agilis) avait pour père le comte Agnoald, etc. Les évêques germanins ne garderont franchement leurs noms germanins que lorsque leur entourage sera german comme eux.

D'ailleurs, dans la première moitié du vi^e siècle, c'est moins à titre d'évêques qu'à titre d'abbés que nous rencontrons les religieux austrasiens sortis de Luxeuil. Romaric avait fondé Remiremont. Le Jura et les Vosges se couvrirent de colonies monastiques (1). Vint ensuite le tour de la Neustrie, où grandirent Fontanelles, Jumièges et Saint-Omer. L'Austrasie fut envahie plus tard (2).

Chilpéric et Frédégonde avaient lutté contre l'épiscopat romain ; Dagobert, leur petit-fils, luttait contre l'épiscopat german. Dans sa tournée en Bourgogne, il frappa de terreur « les grands et les évêques, » *pontifices et procères*, dit expressément Frédégaire, qui nous montre l'aristocratie laïque et l'aristocratie ecclésiastique des Francs conjurées contre l'autorité royale. Quelle est, d'ailleurs, la partie de la Bourgogne

(1) Voir, pages 94-96 de notre thèse, l'énumération des fondations monastiques dues aux religieux de Luxeuil.

(2) Des mémoires ultérieurs détermineront la progression, par zones, de cette invasion germane ecclésiastique. Nous commencerons par l'Aquitaine.

que châtia Dagobert ? Celle qui est comprise dans le bassin de la Saône et où dominait Luxeuil.

Dagobert entreprend de reconstituer l'Eglise romaine, sans le secours de la noblesse sénatoriale, à peu près disparue. Ses inspireurs sont un Aquitain (Gallo-Romain pur), Eligius, notre saint Eloi, un Neustrien (Gallo-Franc), Audoenus, saint Ouen. Ceux-ci jugent opportun d'opposer des monastères neustriens aux monastères austrasiens. S'ils fondent Saint-Denis, c'est qu'ils veulent éclipser Luxeuil. La rivalité et parfois l'imitation sont visibles (1). Les abbayes austrasiennes ne comptaient guère que des abbés et des abbesses, voire des moines et des religieuses de naissance aristocratique, tandis que les abbayes neustriennes se peuplaient de réfugiés ou d'esclaves romains, gaulois, bretons, maures, saxons (2), etc. Tel est le cas de Solignac, création de saint Eloi, l'*Aquitain*. — Ainsi la royauté mérovingienne associe ses destinées à celles de l'Eglise gallo-romaine, si battue en brèche, si compromise; et c'est alors que commence la série des rois faibles! Coïncidence singulière, mais bien instructive!

Dagobert mort, un autre péril est dénoncé. Ces contrées païennes et sauvages de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin inférieur, qu'aucun missionnaire gallo-romain n'avait voulu, ce semble, évangéliser, les Austrasiens s'y rendent en foule. Eligius et Audoenus, pour mieux rivaliser, sur ce terrain tout nouveau, avec des ennemis si avisés, se font évêques. Evêque de Rouen, Audoenus surveillera les grands monastères de Fontanelles et de Jumièges, colonies de Luxeuil. Evêque de Noyon, Eligius, et ses collègues Amand et Rémacle, tous gallo-romains, marcheront sur les traces des prélats germaniques, Bavon, Hubert, Arnulf et Modoald.

(1) Voir la *Vie de saint Eloi* par SAINT-OUEN. Elle nous apprend que saint Eloi avait souvent visité Luxeuil.

(2) *Id.*, *ibid.* — A la politique aristocratique de ses adversaires, il opposait une politique toute démocratique. « Multitudo pauperum, sicut apes ad alvearium, undique quotidie ad eum confluebant. »

Le concile de Châlons (644) nous fournit sur ces compétitions religieuses de précieuses indications. Cette assemblée, où l'on comptait beaucoup plus de noms romains que de noms germains, et qui s'inspirait des idées de saint Ouen et de saint Eloi, nous apprend qu'il arrivait souvent que deux évêques se disputaient un diocèse, deux abbés un monastère (1). Il n'est pas téméraire de croire, et on a plus d'une fois la preuve certaine, que l'un de ces évêques ou de ces abbés était franc, tandis que l'autre était gallo-romain (2). On voyait des cités se partager entre un ecclésiastique, nommé par le roi et partisan de la Neustrie, et un autre ecclésiastique sorti d'une abbaye austrasienne.

Tel est bien le sens de la querelle d'Ebroïn et de saint Léger. Léodegar, né en Alsace d'un duc Athalric, neveu de Diddon, évêque de Poitiers, allié de la maison d'Héristall, est le plus instruit, le plus énergique de ces prélats austrasiens qui se substituaient de plus en plus aux prélats gallo-romains sur les sièges épiscopaux de la Gaule. Il lui était réservé d'achever, au prix de sa propre existence, la mémorable révolution ecclésiastique que nous étudions. Née dans le monastère de Luxeuil, cette Eglise germane, franque, gallo-franque si on veut, différait complètement de l'Eglise gallo-romaine sénatoriale du temps de Grégoire de Tours. Essentiellement monacale, elle affectait de mépriser et de châtier les séculiers « *Secularium terribilis judex exstitit*, » dit, par manière d'éloge, l'*Anonyme* qui nous retrace la vie de saint Léger. Il a pour lui « l'intégrité sacerdotale. » Augmenter le nombre des moines et les soumettre à la règle de saint Benoît (3) : tel est son but suprême, mais il y mêle beaucoup de passions politiques.

(1) Nous recommandons spécialement les articles 13 et 14 du concile de Châlons.

(2) A Digne, par exemple.

(3) Concile d'Autun, art. 5 : « *Numerus monachorum Deo propitio augebitur.* »

Les hagiographes se divisent en deux camps irréconciliables. Comparez, par exemple, la *Vie de saint Eloi* et la *Vie de saint Léger*, l'une écrite à Rouen, l'autre à Autun, presque à la même époque. Comme les mêmes événements y sont diversement interprétés ! Le biographe de saint Præjectus, de son côté, ne voit dans le rigide Leodegar qu'un vil criminel associé à d'autres scélérats (1).

Le clergé franc, conduit par Leodegar, ne songeait effectivement qu'à procurer la victoire à l'aristocratie dont il était issu. Qu'on lise la constitution de 670, arrachée au roi Childéric III. L'autorité centrale est mortellement atteinte ; chaque province réclame son autonomie, etc. (2).

Childéric envoie d'abord Ebroïn, puis, immédiatement après, saint Léger au monastère de Luxeuil ; mais à peine est-il mort que l'évêque regagne triomphalement sa cité sainte d'Autun et le maire « son repaire de la Neustrie. »

La lutte de l'évêque et du maire s'offre à nous avec un caractère tel qu'il est impossible de nier qu'on est en présence d'un épiscopat gallo-romain et d'un épiscopat germain *irréductibles*. Saint Ouen est le premier à conseiller au rusé Ebroïn l'énergie. « De Frédegonde te souvienns (3) ! » lui aurait-il écrit, si nous en croyons les *Gesta Francorum*. Lorsqu'il s'agit de poursuivre sans paix ni trêve l'inflexible Leodegar, c'est un gallo-romain, *Desideratus*, surnommé Dodon, qui reçoit et qui accepte cette cruelle mission. Ses dépouilles sont livrées à un évêque chassé naguère du siège de Valencé par

(1) Cap. x : « Alio sibi in scelere sociato nomine Leodegario. »

(2) Il est important de rappeler qu'Ebroïn, qui voulait évidemment châtier, comme l'avait fait Dagobert, les *pontifices* et les *proceres* de Bourgogne, avait, au dire de l'*Anonyme* (§ 3), ordonné : « ut nullus de Burgundiæ partibus præsumeret adire palatium, nisi qui ejus accepisset mandatum. »

(3) « De Fredegunde tibi subveniat in memoriam. » Et : « Ille ingeniosus ut erat, intellexit. » Ce mot, étrange dans la bouche de l'un des successeurs de Prétextat, signifiait sans doute qu'il fallait, dans une cause toute différente, imiter Frédégonde.

la faction de Leodegar. Dans la *Vie de saint Præjectus*, Ebroïn est ainsi qualifié : « *Alias strenuum virum, sed in nece sacerdotem nimis ferocem.* » En effet, il a fait périr Léger, Wilfrid, Lambert, Filibert, Ragnobert. Mais il n'immole pas indistinctement tous les évêques, et plusieurs restent ses amis jusqu'à la mort. Tout devient clair quand on constate l'opposition du clergé romain et du clergé germain. Ebroïn n'a pas été un impie, comme le déclare si souvent l'anonyme ; mais il a persécuté le clergé germain (1).

Ebroïn meurt, et Leodegar semble ressusciter pour conduire à la victoire l'aristocratie laïque et ecclésiastique. On lui fait de magnifiques funérailles ; on se dispute ses dépouilles mortelles. Le clergé romain garde un silence prudent. L'invasion de Pépin d'Héristall et des Austrasiens suit de près. Dans le manifeste que lui prêtent les Annales de Metz (687), Pépin ne dissimule pas que c'est à la demande des évêques et des nobles francs qu'il s'est mis en marche (2). Il en appelle « au jugement de Dieu. » Or, à Testry, Dieu condamne le clergé romain et exalte le clergé franc (3).

Et cependant une seule journée ne pouvait détruire l'œuvre de plusieurs siècles. Au clergé romain on avait, par la force même des choses, laissé nombre d'abbayes et d'évêchés. On avait conservé le *roi fainéant*, soutien de ce fragile, mais vénérable système politique. Un moine de la famille de Clovis, Chilpéric-Daniel, entreprit de rendre quelque vigueur au royaume gallo-romain de Neustrie. Bien vaine tentative ! La bataille de Vincy (717) mit en pièces l'Eglise de saint Eloi et de saint Ouen, mais le but que s'était proposé Leodegar fut

(1) « *Sane feminarum nobilium monasteria destruens.* » Saint Ouen, de son côté, sévissait contre saint Filibert : « *Credens sanctus Audoenus clericorum colloquiis, retrudi jussit ergastulo.* » Ce clergé qui dénonçait saint Filibert était un clergé gallo-romain.

(2) « *Excitor in primis querelis sacerdotum et servorum Dei, qui me sæpius adierunt, ut pro sublatiis patrimoniis ecclesiarum, propter amorem Domini ipsis interpellantibus dimicando subvenirem.* »

(3) « *Judicium Domini subituri.* »

un moment dépassé. Luxeuil avait péri, incendié par les Sarrasins. On ne disposait pas, pour remplacer les évêques gallo-romains, définitivement écartés, d'un nombre suffisant de prêtres austrasiens. Tous ceux qui avaient participé à la victoire se crurent en droit de s'improviser évêques. Ils ne furent, en réalité, suivant une expression du temps, que « des clercs séculiers. » L'épiscopat du ix^e siècle, bien que profitant de leur œuvre, s'est montré sévère pour l'évêque guerrier de Trèves, Milon, « laïque par les mœurs, l'habit et l'impiété, » pour « l'homicide » Gewillieb, archevêque de Mayence, et même pour Charles Martel, auteur de ce bouleversement (1).

Quoi qu'il en soit, les gallo-romains étaient à jamais privés de la suprématie religieuse. On signale en Neustrie une protestation isolée, celle de saint Eucher, évêque d'Orléans, que Charles Martel arracha à son siège. Mais l'Aquitaine tout entière s'insurgea. Elle fit aux Francs, spoliateurs de l'Eglise nationale, une longue guerre qui ne se place ici que parce qu'aux griefs politiques invétérés s'ajoutaient des griefs religieux.

Le christianisme menaçait de prendre, sous la conduite des guerriers tonsurés de Charles Martel et d'aventuriers mystiques tels qu'Adalbert, une direction étrange et funeste, lorsqu'un germain d'Angleterre, un Anglo-Saxon, pour parler catégoriquement, le fit rentrer dans sa voie traditionnelle et romaine (2). Mais qu'on ne s'y trompe point, ce n'est

(1) « Quod princeps Carolus contra hunc virum Dei fecit, episcopatum crudeli violentia ei adimendo, tum etiam aliarum ecclesiarum res usurpando, id justo Deus judicio reddidit in caput ejus... sanctorum judicio, qui in supremo mundi die cum Domino judicabunt, quorumque res abstulit, et exercitui suo distribuit... Pergentes ad monasterium, ubi Caroli cadaver humatum fuerat, tumulumque illius aperientes, subito draconem exire inde viderunt, totumque sepulcrum intus inventum est veluti incendio atrum. » (*Vita sancti Eucherii*, apud *Historiæ Francorum scriptores*, t. I, pp. 790-791.

(2) La grande institution chrétienne, celle des conciles, avait disparu ;

pas aux gallo-romains que saint Boniface eut recours pour rectifier l'œuvre violente de Leodegar et de Charles Martel (1). Il vénéra Leodegar; il réclama et obtint l'assistance de Charles Martel; il déposa « ces guerriers tonsurés (2) » qui troublaient l'Eglise et les dédommagea au moyen de précaires ou bénéfices temporaires sur les biens de l'Eglise. En attendant qu'il pût conférer les ordres aux Francs, aux Flamans, aux Bavarois, etc., « bornés et charnels, » il utilisa le au dévouement de ses compatriotes anglo-saxons.

Il est hors de doute qu'il réussit à former un clergé germain aussi instruit que zélé (3). C'est avec la coopération de ce clergé qu'il transféra, sur un mot du pape Zacharie (4), la couronne aux Carolingiens, les plus augustes représentants de l'épiscopat austrasien (5). C'est à ce clergé que l'on dut la conversion de la Saxe et l'organisation religieuse de l'Allemagne. L'avènement de l'Eglise franque se trouva justifié. Elle accomplit une œuvre que l'Eglise gallo-romaine n'avait jamais entreprise d'une manière sérieuse. Pour l'Eglise gallo-

il la fit revivre. Ce sont les conciles de Leptines et de Soissons (743 744) qui réformèrent les abus.

(1) M. CHÉRUÉL, dans le t. II de son *Dictionnaire des institutions de la France*, dit très nettement : « Il fut décidé que les terres ecclésiastiques seraient converties en *précaires*; qu'ils ne les conserveraient que pour un temps déterminé et à la condition de payer une redevance à l'Eglise. »

(2) Voir le beau mémoire de M. MIGNET sur la *Conversion de la Germanie*.

(3) Voir la *Lettre* très curieuse de SAINT BONIFACE à Fulrad, abbé de Saint-Denis, apud *Historiæ Francorum scriptores*, t. II, p. 662 : « Deprecor celsitudinem regis nostri ut mihi nunc venti indicare et mandare dignetur circa discipulos meos, qualem mercedem postea de illis facere voluerit. *Sunt enim pene omnes peregrini*. Quidam presbyteri per multa loca ad ministerium Ecclesiæ et populorum constituti. Quidam sunt monachi per cellulas nostras, et infantes ad legendas litteras constituti. »

(4) Cette mission fut remplie par Fulrad, abbé de Saint-Denis, né en Alsace, et par conséquent Austrasien.

(5) Nous rappellerons seulement ici Arnulf, évêque de Metz, premier ancêtre connu de cette maison.

romaine, comme pour le sénat romain, le Rhin avait été une barrière trop systématiquement respectée.

Ce sont les évêques austrasiens qui, formés par Alcuin (Anglo-Saxon, comme saint Boniface), firent revivre les lettres. Aussi bien ils furent choisis avec beaucoup de discernement et de scrupule par Charlemagne. Le moine de Saint-Gall nous donne de précieuses indications à cet égard (1).

Vers la fin du règne de Charlemagne, le clergé franc (un clergé instruit et respecté, bien différent de celui de Charles Martel) avait occupé tous les diocèses. On le rencontrait à Toulouse, à Avignon et à Marseille, aussi bien qu'à Mayence, à Metz et à Paris (2). Mais ce n'est pas, comme un siècle auparavant et un siècle plus tard, à des familles privilégiées que revenaient d'ordinaire les honneurs de l'épiscopat. (2 Ce n'est qu'après la mort du grand monarque carolingien qu'une aristocratie *permanente* se forma, dans l'Etat comme dans l'Eglise.

Une aristocratie permanente, maîtresse de l'Eglise et de l'Etat, fait effectivement son apparition au ix^e siècle. Les frères des ducs et des comtes héréditaires prirent alors possession des abbayes et des cités. Abbés et évêques entrèrent, au même titre que les ducs et les comtes, dans les cadres de la féodalité (3). La féodalité elle-même — c'est une remarque qui n'a pas été faite — ne poussa de si profondes racines que

(1) Voir le moine de Saint-Gall : *De gestis Caroli magni*, la première partie intitulée : *De religiositate et ecclesiastica domni Caroli cura*.

(2) Le moine de Saint-Gall (§ 3) nous représente Charlemagne surveillant l'éducation des futurs diacres, prêtres et évêques, et disant aux nobles paresseux : « Apud Carolum nihil unquam boni acquiretis. » Aux travailleurs de toutes conditions, il dit : « Nunc ergo ad perfectum attingere studete, et dabo vobis episcopia et monasteria permagnifica. » — Pour tout le règne de Charlemagne, voir la grande *Histoire d'Allemagne* de M. ZELLER ; deux volumes ont déjà paru.

(3) Telle ville, Limoges par exemple, eut jusqu'à trois souverains, le vicomte, l'évêque, l'abbé de Saint-Martial, chacun possesseur d'un quartier.

parce qu'elle avait une double origine, une double consécration, temporelle et spirituelle (1).

Mais déjà aux *Francs* avaient succédé les *Français*. C'était la conséquence, facile à prévoir, de cette fixité toute nouvelle des pouvoirs publics. Les *dignitaires* germaniques, établis d'une manière permanente dans le midi et dans le centre, à titre de ducs, de comtes, et conséquemment d'abbés ou d'évêques, se *romanisèrent* bien vite. Le phénomène se généralisa des Pyrénées et des Alpes à la Somme et à la Meuse. Cette transformation, qu'un observateur attentif eût constatée dès le règne de Charles le Chauve, n'était plus douteuse pour personne à l'avènement de Hugues Capet. Lors de la première croisade (1095), il n'y avait plus d'exception que pour la Flandre. Les noms *français* prédominent partout; seuls les prénoms sont francs et le demeurent à jamais (2). On sait que l'aristocratie terrienne posséda presque exclusivement l'Eglise de France jusque vers le xiv^e siècle, où elle dut faire une part de plus en plus large à la noblesse parlementaire ou de robe. Celle-ci ne cessa de grandir, celle-là de décliner jusqu'aux derniers temps de la monarchie. — A la fin du règne de Louis XIV, nous voyons l'abbé Louvois, fils du chancelier de France et frère du ministre de la guerre, occuper le premier siège du royaume, la duché-pairie de Reims. La roture fait franchement son apparition dans l'Eglise avec le cardinal Dubois. La Révolution française a fait de ce qui n'était alors qu'une exception scandaleuse la règle générale.

On voit maintenant par quelles phases a passé l'épiscopat dans notre Gaule depuis l'établissement du christianisme.

(1) Bien que les archevêques, les évêques, etc., fussent les cadets des ducs et des comtes, leur caractère sacré leur assura toujours la prééminence. Le clergé fut le premier des trois ordres, et le roi représenta à la fois la noblesse par sa naissance, et l'Eglise par sa consécration religieuse.

(2) Les Burkhardt (Bouchard), par exemple, prennent le nom de Montmorency, etc.

I. Evêques grecs et latins (missionnaires) jusqu'au v^e siècle.

II. Evêques gallo-romains (sénateurs provinciaux) jusqu'au viii^e siècle.

III. Evêques austrasiens (nobles pour la plupart) jusqu'au x^e siècle.

IV. Evêques français, nobles, puis parlementaires, et enfin roturiers à partir de cette époque (1).

Le x^e siècle est le terme de notre travail. Nous préciserons, dans cette limite, les points que nous avons voulu mettre en lumière.

1^o C'est en Bourgogne, et plus spécialement dans le bassin de la Saône (surtout à Luxeuil) que l'Eglise franque a pris naissance ;

2^o Issue d'un monastère, elle a gardé longtemps la marque de son origine ; elle a été avant tout monacale.

3^o Elle a fondé tout d'abord des colonies monastiques en Bourgogne, en Neustrie et en Austrasie (qu'on observe bien cette progression).

4^o Déjà maîtresse des évêchés d'Austrasie (Arnulf), elle a livré en Bourgogne, à Autun (saint Léger), sa grande bataille contre l'Eglise gallo-romaine.

5^o Successivement amendée, elle a prévalu jusqu'à l'extrême frontière, s'emparant des villes avant de s'emparer des campagnes, occupant les grandes villes avant les petites (2).

6^o C'est elle qui a causé la chute des Mérovingiens.

7^o On lui doit aussi l'affermissement de la féodalité.

Après avoir exposé d'une manière assez complète notre théorie sur la substitution d'un clergé germain au clergé romain en Gaule sous les Mérovingiens et les Carolingiens,

(1) Depuis l'installation de la papauté à Avignon jusqu'à la Pragmatic-Sanction de Bourges, les sièges épiscopaux ont été souvent occupés par des Italiens (1308-1438).

(2) Rien de plus naturel, car les Francs ont toujours été plus nombreux dans des capitales telles que Soissons, Paris, Orléans, centre d'occupation, que dans de simples bourgades.

il convient, croyons-nous, de passer en revue les objections qu'elle a soulevées de la part de membres éminents de l'Institut et de la Sorbonné. On a pu voir, par certains passages de ce travail, la grandeur et la nouveauté du rôle que nous attribuons à la Bourgogne dans l'histoire primitive de notre France (1). On comprend que nous ayons rencontré des incrédules et que l'on n'ait pas voulu accorder d'emblée à notre Bourgogne le droit de cité obtenu précédemment par l'Austrasie et la Neustrie d'Augustin Thierry. Le frère même d'Augustin, l'éminent Amédée Thierry avait accueilli avec une extrême faveur cette vue nouvelle (2). Mais des médiévistes justement réputés, MM. Himly, Geffroy, de Rozière, se montrèrent moins chaleureux. Pour dire nettement la chose, ils nous accusèrent « d'avoir inventé la Bourgogne. » Le mot est de M. Himly (3). Il nous importe de montrer que nous sommes moins ingénieux et plus véridiques que ne le pensent nos bienveillants contradicteurs.

Prenons une à une les objections qui nous ont été posées et les réponses que nous y avons faites (4).

Les Burgondes sont les plus faibles des Germains. Vaincus, ils n'ont aucune influence et s'absorbent promptement dans l'unité romaine ou franque. — Réponse : Pour avoir été vaincus, les Burgondes n'en sont pas moins Germains et Germains vivaces; leurs défaites multipliées les ont rendus

(1) Notre première communication au congrès des délégués des sociétés savantes avait pour titre : *Du rôle de la Bourgogne sous les Mérovingiens*; nous en fîmes la lecture le 10 mars 1866.

(2) Nous mentionnerons aussi l'adhésion formelle de M. Valentin Smith, ancien conseiller à la Cour de Paris, jurisconsulte consommé, auquel nous devons deux essais : 1^o *Etablissement de la monarchie tempérée à Lyon à la fin du v^e siècle*; 2^o *De la famille chez les Burgondes*.

(3) Nous avons été soutenu dans une certaine mesure par M. de Rozière, qui pense que peut-être, « dans le feu de l'argumentation, » nos contradicteurs « se sont montrés trop absolus. »

(4) Nous suivrons, autant que possible, pas à pas le compte-rendu de notre soutenance par M. Talbot, dans la *Revue de l'Instruction publique* du 17 février 1870.

plus souples à la civilisation romaine, et, comme ils ont été civilisés avant les autres populations soumises ensuite par les Francs, ils ont exercé sur ce peuple vainqueur une influence incontestable. C'est là toute ma thèse. La loi Gombette, en vigueur jusqu'au x^e siècle, montre quelle a été la persistance de l'élément burgonde dans la civilisation progressive de la France.

A l'époque mérovingienne proprement dite, après Gondebaud et Sigismond, la Bourgogne n'est plus guère un Etat vivant. La preuve, c'est que ses limites varient à chaque instant, et que, au lieu de conserver son unité, cette ombre de royaume est divisée contre elle-même. — Réponse : Les variations de territoire, dont on fait un argument d'instabilité contre le royaume de Bourgogne, prouvent plutôt des chances tantôt favorables, tantôt contraires, qu'une absence de durée. La France n'a-t-elle pas maintes fois acquis ou perdu de grandes provinces ? Et elle est toujours demeurée la France. La Bourgogne, dans les chroniques des vi^e et vii^e siècles, est sans cesse traitée comme un Etat distinct de la Neustrie et de l'Austrasie. Frédégaire n'y manque jamais.

N'est-ce pas une erreur que d'étendre les limites de la Bourgogne jusqu'aux rivages de la Méditerranée et de comprendre ainsi dans le royaume bourguignon des provinces qui ne lui ont appartenu que pendant un très petit nombre d'années ? — Réponse : Nous avons eu soin de dire que la *Provence* avait échappé quelquefois au royaume de Bourgogne. Désireux de marquer d'une façon précise l'opposition du bassin du Rhône et du bassin de la Saône, nous avons dû parfois nous soucier médiocrement d'une faible barrière politique à chaque instant rompue et relevée.

Le roi Gontran, malgré la prédilection de Grégoire de Tours, n'a pas le rôle prépondérant qu'on lui assigne ; il ne porte pas le nom de roi des Burgondes et son règne de trente ans n'a rien de civilisateur. — Réponse : Gontran n'a pu être roi des Burgondes, et pourquoi ? Parce qu'il appartient à

la nation victorieuse des Francs et à la dynastie mérovingienne; mais il réside à Chalon-sur-Saône, au cœur de la Bourgogne, au cœur de l'influence burgondo-romaine. Ne voit-on pas ce prince, naturellement cruel et ambitieux, se transformer peu à peu et acquérir des idées supérieures de providence, de justice, d'intérêt dynastique et faire au clergé une telle place dans l'Etat que les conciles deviennent des assemblées politiques ?

L'origine espagnole de la reine Brunehaut ne permet pas de supposer qu'elle ait emprunté à la Bourgogne ses idées politiques. — Réponse : L'Espagne et la Bourgogne ont eu leur part d'influence sur la reine Brunehilde. Elle a quitté l'Espagne fort jeune, et c'est en Bourgogne que, dans son extrême vieillesse, elle a développé ses projets.

Pourquoi attribuer la mairie du palais et la constitution perpétuelle de Paris à la Bourgogne? — Pour ce qui est de la mairie du palais, on peut admettre que cette charge a pu naître ailleurs qu'en Bourgogne. Que Radon, en Austrasie, ait obtenu les mêmes conditions que Warnachaire en Bourgogne, peu importe. C'est Warnachaire et non Radon qui a renversé Brunehaut. C'est avec Warnachaire, et en Bourgogne, que la mairie acquiert sa physionomie propre. La constitution perpétuelle de Paris n'est pas une œuvre exclusivement bourguignonne, j'en conviens; toutefois, c'est un fait important qu'on y voie les évêques de la Gaule entière consacrer les décrets des conciles antérieurement tenus en Bourgogne; et c'est encore de la Bourgogne qu'est partie la révolution de 613. On peut ne pas trouver extraordinaire que la Bourgogne ait été la première à renverser une reine qui s'inspirait des idées romaines; c'était un résultat provoqué par un despotisme devenu odieux aux Romains aussi bien qu'aux Francs et aux Burgondes, aux évêques gallo-romains autant qu'aux moines d'origine barbare.

Peut-on comparer, comme importance, la Bourgogne à la Neustrie et à l'Austrasie? — Réponse : Son rôle frappe moins

les yeux ; il est effectivement plus considérable, et d'ailleurs l'organisation et la lutte de la Neustrie et de l'Austrasie deviennent inintelligibles si on fait abstraction de la Bourgogne.

Une des questions capitales soulevées par notre travail, c'est l'époque de la conversion des Burgondes à l'arianisme. M. Geffroy pense que cette conversion s'opéra presque en même temps que celle des Goths, du vivant d'Ulphilas (vers 370). Suivant lui, la parenté des dialectes gothique et burgonde prouve que ces deux peuples ont vécu d'une vie commune. — J'ai répondu qu'en effet les Goths étaient apparentés aux Burgondes, si on se fie à un texte de Pline l'ancien (1). Mais cela ne fait absolument rien à leur conversion. Et d'abord, au temps d'Ulphilas, les Burgondes n'étaient pas absolument voisins des Goths ; ils étaient séparés d'eux par les Alamans. Ensuite, comment oublier qu'Ammien Marcellin, contemporain de cette conversion présumée, parle de leur grand-prêtre (le Sinistus), de la religion d'Odin ?

On voit l'enchaînement des choses : si les Goths avaient porté l'Evangile chez les Burgondes, ceux-ci auraient dès le principe pratiqué l'arianisme ; sinon, il est beaucoup plus probable qu'ils furent d'abord catholiques. — Paul Orose (vers 430) écrit : « *Omnes christiani modo facti, catholica fide.* » En vain on alléguerait qu'Orose écrivait en Afrique, loin des cantonnements burgondes ; il faut bien reconnaître que l'on ne se méprend pas à ce point touchant la religion de tout un peuple. Trente ans plus tard, le pape Hilaire appelait le roi Gondioc « son fils (2). » L'arianisme ne semble avoir pénétré chez les Burgondes que lorsqu'ils se trouvèrent, sur les bords de la Saône et du Rhône, en contact avec les Visigoths ! Le nom de l'un des missionnaires goths nous est connu (3). Aussi bien beaucoup de Burgondes échappèrent à l'hérésie. C'est ainsi

(1) « *Germanorum genera quinque : Vindeli, quorum pars Burgundiones... Guttones.* » (Lib. IV, c. 28.)

(2) « *Filius et vir celeber.* »

(3) Modaharius. (Voir SIDOINE APOLLINAIRE, lib. VII, 6.)

que Clotilde, restée orthodoxe, convertit Clovis au catholicisme. L'arianisme disparut de la Bourgogne, où il n'avait jamais poussé de profondes racines, — lors de la conquête franque (534).

M. Himly soutenait qu'il n'y avait pas de trace, au VII^e siècle, d'une lutte, dans l'Etat et dans l'Eglise, entre les Gallo-Romains et les Francs, et que les chroniqueurs ne distinguaient pas les vainqueurs et les vaincus. Nous avons répondu que Frédégaire mentionnait presque toujours l'origine (franque, burgonde ou romaine) des personnages dont il raconte les actes. C'est là un fait si considérable, si décisif en faveur de notre théorie, que nous citerons quelques-uns de ces précieux textes :

« Colenus, genere Francus, patricius ordinatur » (c. 18). Berthoaldus, genere Francus, majordomus palatii erat... Protadius, genere Romanus (c. 24), majordomus substituitur (c. 27). Subrogatur majordomus Claudius genere Romanus (c. 28). In patriciatum Richomerus Romanus genere substituitur (c. 29). Burgundiæ farones vero tam episcopi, quam ceteri leudes (c. 41). Erponem ducem genere Francum (c. 43). Dagobertus de universo regno Burgundiæ exercitum promoveri jubet, statuens eis caput exercitus, nomine Chadoindum referendarium. Quocum x duces cum exercitibus, id est, Arimbertus, Amelgarius, etc., *ex genere Francorum*, Ramlenus *ex genere Romanorum*, Willibadus patricius *ex genere Burgundionum*, Agino *ex genere Saxonum* (c. 78). Flaocatus genere Francus (c. 89). Ebruinus Ermenfrido Franco minas parat (c. 98). Bertharius honorem majorisdomus palatii suscepit... Francorum amicitiam atque consilia sæpe contemnens. Hæc indignantes Franci... relinquentes Bertharium ad Pippinum per obsides conjunguntur (c. 99). » Ainsi, il n'y a pas de doute, jusqu'à la fin du VII^e siècle on distinguait soigneusement les Romains, les Francs, les Burgondes (1). Nul

(1) Dira-t-on aussi, avec M. FUSTEL DE COULANGES (*Institutions de l'an-*

ne l'a fait avec plus de zèle que Frédégaire. Les hagiographes nous donnent la plupart du temps le lieu de naissance de leurs héros, moines et évêques. Ce sont eux qui nous apprennent que saint Léger, évêque d'Autun, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, étaient nés en Alsace.

Des détails très explicites concernant les familles changent très souvent la conjecture en certitude.

Mais enfin, poursuit notre savant contradicteur, quand l'origine n'est pas formellement indiquée, il ne faut point fonder des inductions trop rigoureuses sur l'aspect gallo-romain ou franc des noms d'abbés et d'évêques. Rien de plus juste, et l'on pourrait citer des exemples de prélats romains affublés de noms germaniques, etc. (1). Cependant la disparition progressive des noms romains n'est pas un argument tout à fait sans valeur. Aussi bien ne peut-on nier que Leodegar, le fameux évêque d'Autun, était Austrasien et dévoué à la cause austrasienne. Ce qu'on est obligé d'admettre, c'est que, par une contradiction que l'intérêt politique nous fait comprendre, des évêques gallo-romains ont pu soutenir la cause austrasienne, tandis que des évêques francs soutenaient la cause gallo-romaine. Audoenus était franc (Neustrien), et il fut, à côté de l'Aquitain Eligius, le champion des rois mérovingiens contre les maires du palais. *La question d'état civil est, après tout, secondaire.*

Nous nous empressons de reconnaître qu'il ne faut pas, en un tel sujet, vouloir suppléer à l'insuffisance des textes sévèrement contrôlés.

cienne France, etc.), que les termes de Francs, Burgondes, etc., sont de simples expressions géographiques ? Les textes que nous citons sont explicites ; ils disent : *genere Francus*, *genere Romanus*, etc., c'est-à-dire de race franque, romaine, etc.

(1) Augustin THIERRY (4^e *Récit mérovingien*) a dit avec beaucoup plus de hardiesse que nous : « S'il n'est pas permis de prendre pour Francs, jusqu'à preuve du contraire, les personnages des temps mérovingiens qui portent des noms germaniques, et pour Gaulois ceux qui portent des noms romains, l'histoire de ces temps est impossible. »

Une observation générale se dégage de nos études sur les temps mérovingiens et sur les temps carolingiens, c'est que les hommes libres d'Austrasie se sont opposés aux tendances romaines des Mérovingiens, et que, pour les combattre plus sûrement, ils ont cherché et réussi à s'emparer des dignités ecclésiastiques. Ce qui frappera tout observateur attentif, c'est que si l'épiscopat est certainement gallo-romain à l'époque de l'invasion des Barbares, il est non moins certainement gallo-franc au moment où les Carolingiens se substituent, à la requête d'un évêque et d'un abbé francs (1), aux Mérovingiens.

Se figure-t-on, sous Clovis et sous Dagobert, un parlement régulier où les évêques auraient siégé à côté des ducs et des comtes barbares ? Un tel parlement eût été la confusion des langues. Sous Charlemagne, non-seulement il était possible, mais il apparaissait comme la grande institution du règne. Hincmar nous dit formellement : « Les seigneurs laïques et ecclésiastiques siégeaient ensemble ou séparément, selon la nature des affaires qu'ils avaient à traiter, ecclésiastiques, séculières ou mixtes (2). » Cette communauté de langage et d'intérêts que Grégoire de Tours, n'a pas même entrevue et que constate avec tant d'autorité un des successeurs germains de saint Remi, nous montre l'importance politique et religieuse de la révolution que nous avons esquissée.

(1) Fulrad, abbé de Saint-Denis ; Burkhardt, évêque de Wurtzbourg.

(2) « Qui cum separati (clerici et laici) a ceteris essent, in eorum manebat potestate, quando simul vel quando separati residerent, prout eos tractandæ causæ qualitas docebat sive de spiritualibus, sive de sæcularibus, seu etiam commixtis. » (HINCMARUS REMENSIS, *ad proceres*, etc., *ex* ADELARDO.) — Sur plusieurs points auxquels touche ce travail, consultez le remarquable livre de M. Jules de LASTEYRIE : *Liberté politique pendant la barbarie* (Michel Lévy).

qu'il ne l'avoit pas été. M. Kotzbue auroit pu se contenter de nous faire connoître la satisfaction éclatante qu'il avoit obtenue, sans, pour y parvenir, écrire deux volumes. C'est bien ici qu'on peut applaudir au reproche que lui font ses compatriotes, d'être plus abondant que correct, plus imitateur qu'original, plus empressé de répandre ses fécondes productions, que de les rendre dignes du public.

A. J. D. B.

ANTIQUITÉS.

CHOIX de costumes civils et militaires des peuples de l'antiquité, leurs instrumens de musique, leurs meubles, et les décorations intérieures de leurs maisons, d'après les monumens antiques, avec un texte tiré des anciens auteurs; dessiné, gravé et rédigé par N. X. VILLEMIN; neuvième livraison. On souscrit, à Paris, chez l'auteur, seul propriétaire de l'ouvrage, au Musée des monumens français, rue des Petits-Augustins, faubourg Germain. Il paroît tous les deux mois une livraison de six planches, imprimées sur papier grand-raisin vélin de Buges, caractères de Didot, dont le prix est de 9 fr. chaque livraison; on souscrit pour les départemens et l'étranger. Chez Treuttel et Würtz, libraires, quai de Voltaire, n.º 2.

Les planches de cette livraison représentent des femmes grecques vêtues du Peplos et de la Xystis, différentes coiffures de femmes grecques, quelques figures supplémentaires qui offrent des habits, des ornemens et des bijoux de femmes grecques, quelques figures de héros en habit de voyageur et de chasseur.

ARCHÆOLOGISCHES Museum zur Erläuterung der abbildungen aus dem Classischen Alterthume für Studierende und Kunstfreunde; von C. A. BOETTIGER; Erster Hest; Ariadne; c'est-à-dire, MUSÉE archæologique, pour servir à l'explication

D d 3

des monumens figurés de l'antiquité classique, à l'usage des amateurs de l'art et de la littérature; par C. A. BOETTIGER; premier cahier; Ariadne. Weimar, au comptoir d'industrie. 1801. In-8.º de 102 pages.

Depuis un certain nombre d'années l'étude de l'antique s'est étendue, et est devenue la science de l'archæologie. Nous la voyons tous les jours appliquée aux ornemens d'architecture dans nos maisons et nos jardins, sur nos théâtres, dans nos meubles et même dans l'habillement et la coiffure des femmes. Il en résulte que, même dans les classes de la société qui ne s'occupent pas spécialement de l'étude de l'antiquité, les notions sur les objets qui ont rapport aux arts et à l'archæologie sont plus répandues. Les personnes de ces classes de la société ont ordinairement, par leur fortune ou par leur rang, ou par la situation dans laquelle elles se trouvent, beaucoup d'influence sur le goût dominant; il est donc important qu'on leur présente à elles-mêmes des objets en état de former le leur. M. Boettiger a pensé qu'un recueil de ce que les monumens antiques de l'art offrent de plus beau et de plus élégant, un recueil qui puisse plaire aux gens du monde, et servir en même temps à former le goût des jeunes gens, seroit favorablement accueilli. Il observe très-bien que le succès d'un ouvrage pareil exige d'éviter également la trop grande monotonie des objets et la trop grande variété; la première fatigue, et celle-ci nuit à l'instruction. Mais l'antiquité est si riche qu'il est facile de trouver un milieu entre ces deux écueils; c'est la méthode que M. Boettiger a adoptée, c'est-à-dire, de traiter, dans un même cahier, un seul cycle mythique employé par les artistes anciens comme objet de l'art.

Dans le premier cahier de l'ouvrage que nous annonçons, M. Boettiger a fait un essai de ce genre en traitant le mythe d'*Ariadne*, qui a souvent fourni

aux artistes et aux poètes anciens et modernes des sujets de compositions. Chaque livraison de cet ouvrage aura deux cahiers; l'un, in-4.^o, contiendra les planches dont l'exécution sera dirigée par M. Meyer; elles ne seront accompagnées que d'une explication succincte par M. Boettiger, et porteront le titre *Cahiers archæologiques* (1). Avec chaque livraison de ces Cahiers archæologiques, M. Boettiger se propose de publier un texte étendu, dans lequel il entrera dans tous les détails nécessaires. Cette partie de l'ouvrage sera imprimée en format in-8.^o, et portera le titre qui se trouve en tête de cet article. Chaque numéro des Cahiers archæologiques contenant cinq gravures, sera du prix d'à peu près 3 fr. 60 cent.; chaque numéro du Musée archæologique coûtera la moitié de ce prix.

Cette première livraison offre le mythe d'Ariadne. La première gravure représente la peinture d'Herculanum (2), sur laquelle on voit Ariadne s'éveillant à Naxos, après le départ de Thésée, dont on aperçoit le vaisseau dans le lointain. Cette gravure est colorée d'après la peinture originale. On sait que les exemplaires enluminés des *Pitture d'Erculano* sont extrêmement rares; cette gravure aura donc, même pour ceux des lecteurs qui connoissent cet ouvrage non enluminé, le charme de la nouveauté. — La deuxième planche offre la statue d'Ariadne endormie, autrefois au Musée Pio-Clémentin, aujourd'hui

(1) Le titre complet de cette portion des livraisons, est : *Archæologische Hefte oder Abbildungen zur Erläuterung des classischen alterthums aus alten zum Theil noch unbekannten Denkmählern für studirende und Kunst freunde, Herausgegeben, von C. A. BOETTIGER und H. MEYER.* C'est-à-dire, *Cahiers archæologiques, ou Gravures pour expliquer l'antiquité classique, d'après des monumens antiques en partie inédits, à l'usage des amateurs de l'art et de la littérature; par C. A. BOETTIGER et H. MEYER.* Veymar, au Comptoir d'industrie. 1801. In-4.^o

(2) *Pitture d'Ercolano.* Tom. II, tav. XV.

d'hui dans la salle des Saisons du Musée central des arts, au Louvre. Elle est copiée d'après la gravure que le C. Visconti a publiée dans le *Museo Pio-Clementino* (t. II, pl. 44), avec quelques corrections que M. Meyer y a faites d'après l'original. — La troisième planche offre, à l'occasion de la première planche, un vaisseau ancien, et à ce sujet M. Boettiger entre dans des détails fort intéressans sur cette matière. — La quatrième planche, qui est double et compte pour deux, offre quelques pierres gravées qui se rapportent aux nœces de Bacchus et d'Ariadne, et une copie du bas-relief du prélat Casali, à Rome, que le C. Visconti regarde comme représentant (3) Bacchus ramenant Sémélé de l'enfer, mais que M. Boettiger regarde comme la pompe nuptiale de Bacchus et d'Ariadne.

Cette planche offre encore trois monumens inédits, 1.^o une frise en terre cuite, sur laquelle on voit deux génies montés à cheval sur deux panthères qu'ils conduisent par des guirlandes de fleurs, et au milieu desquels se trouve un diota; 2.^o une herme de Silène avec les attributs bachiques, le thyrses et le scyphus, d'après une belle pierre gravée de M. Goëthe; 3.^o un masque bachique avec le thyrses, d'après une pâte antique.

Les explications étendues que M. Boettiger donne de ces différens monumens dans le cahier du Musée archæologique, se distinguent, autant que ses autres productions, par une érudition rendue intéressante par des détails curieux, des vues ingénieuses qu'il sait mêler à ses discussions archæologiques et philologiques. W...

MYTHOLOGIE.

MYTHOLOGIE comparée avec l'Histoire nouvelle; nouvelle édition corrigée, et augmentée de plusieurs chapitres sur les Druides, et ornée de seize planches en taille-douce, dans le genre antique,

(3) Museo Pio-Clementino. Tome IV, p. 15 et 86.

LITTÉRATURE GRECQUE.

GUERRE DE TROIE, depuis la mort d'Hector, jusqu'à la ruine de cette ville; poème en quatorze chants, par QUINTUS de Smyrne; faisant suite à l'Illiade, et traduit, pour la première fois, du grec en français, par R. TOURLET, médecin, membre de la Société académique des sciences et du portique républicain; avec cette épigraphe:

*nōn ego te meis
Chartis inornatum silebo,
Totve tuos patiar labores,
Impunè, Quinti, carpere lividas
Obliviones.*

HORAT. Carm. liv. IV, ad Lol. od. x.

Paris. An IX — 1800 (1).

CE poème grec, découvert par le cardinal Bessarion, dans une ville de Calabre, et publié pour la première fois par Alde-Manuce, a été l'objet des louanges et des critiques également exagérées. Parmi les érudits, les uns ont vanté Quintus jusqu'à

(1) Dans le tome 4 de la présente année, page 285, nous avons annoncé que, par mutation de commerce, cette traduction se vend chez Batilliot fils, libraire, rue du Foin-Saint-Jacques, au coin de celle Boutebrie. Prix, les 2 vol. in-8.° fig. broch. 7 fr.; le même ouvrage, 2 vol. in-12 (pour faire suite aux éditions de l'Illiade, de ce format), fig. broch. 5 fr.

l'égalier à Homère, dont il a voulu être le continuateur ; et les autres l'ont extrêmement déprécié.

Le traducteur a raison de désapprouver ces deux excès. On peut sans doute convenir de la grande distance qui sépare Quintus de Smyrne du génie que le traducteur appelle *le patriarche* de la poésie, et accorder encore à son continuateur un rang honorable, soit comme poète, soit comme mythologue.

Une rapide analyse du poème et quelques citations, donneront une idée de l'original, et feront juger du mérite de la traduction.

Après la mort d'Hector, Penthésilée, fille de Mars, arrive avec ses Amazones au secours de Troie, attaque les Grecs et périt sous les coups d'Achille qui, touché de sa beauté, déplore sa victoire. Thersite ose lui reprocher cette foiblesse, et Achille, indigné, le frappe de mort. Mars voudroit venger sa fille Penthésilée, mais la foudre de Jupiter l'arrête.

Les Troyens délibèrent sur le parti qu'ils ont à prendre : Memnon arrive parmi eux, les guide au combat. Achille se met à la tête des Grecs, et, après un combat acharné, il tue Memnon. L'Aurore, mère de ce guerrier, ordonne aux Zéphirs d'enlever le corps de son fils.

Les combats recommencent. Antiloque, fils de Nestor, périt. L'ardeur de le venger ramène Achille sur le champ de bataille. Vainement Apollon le menace ; Achille brave le dieu qui, s'enveloppant d'un nuage, l'atteint d'un trait meurtrier. Le fils

de Pelée expire en menaçant les Troyens , qui restent épouvantés de l'aspect de son cadavre. On sauve le corps d'Achille ; on lui rend les honneurs funèbres. Des jeux auxquels préside Thétis , sont célébrés : elle fait placer au milieu des Grecs les armes d'Achille , pour être la récompense du guerrier qui a empêché les Troyens de s'emparer de son corps. Ajax et Ulysse se disputent ce prix : les Grecs refusent de prononcer , et remettent cette décision à des prisonniers troyens qui décident en faveur d'Ulysse. Ajax entre en fureur et se tue.

Il est question de renoncer au siège de Troie ; mais Calchas déclare que le terme de dix ans de travaux qui devoient précéder la prise de cette ville , approche , et qu'il faut que Néoptolème , fils d'Achille , arrive de Scyros. Ulysse et Diomède partent. Les dieux qui favorisent les Troyens , envoient Eurypile pour défendre Ilion. Il attaque et poursuit les Grecs , les repousse jusqu'auprès de leur flotte , et accorde une suspension d'armes pour deux jours , afin de donner aux morts les honneurs de la sépulture.

Pyrrhus arrive de Scyros. Sa présence rend le courage aux Grecs : il tue Eurypile. Mars , venu au secours des Troyens , intimide les Grecs ; mais Pyrrhus résiste avec courage. Pallas descend à son secours contre le dieu de la guerre : Jupiter arrête Mars et Pallas. Ganimède s'intéresse à sa patrie , et en demande la conservation à Jupiter qui exauce sa prière : les Grecs se retirent.

Après une nouvelle suspension d'armes , les com-

bats recommencent. Neptune soutient les Grecs, et s'oppose à Apollon qui veut tuer Pyrrhus.

Calchas déclare que la présence de Philoctète laissé à Lemnos, est nécessaire. Ulysse et Diomède vont le chercher. Philoctète arrive. Les deux armées en viennent encore aux mains; Pâris est blessé par Philoctète, et meurt sur le mont Ida des suites de sa blessure.

Le combat s'engage près des portes d'Ilion. Apollon favorise les Troyens, et se présente sous les traits du prêtre Polymestor. Ænée et Eurymaque mettent les Grecs en fuite; Pyrrhus rétablit le combat. Les Troyens cèdent; les Grecs donnent un assaut à la ville, mais sont repoussés par Ænée.

Les Grecs construisent le cheval artificiel, dans lequel s'enferment les plus braves d'entre eux. L'armée quitte le camp, après avoir incendié les tentes. La flotte se retire à Ténédos. Les Troyens ajoutent foi aux mensonges de Sinon, qui leur assure que ce cheval de bois est une offrande des Grecs à Pallas. Les doutes de Laocoon sont punis; deux dragons dévorent ses deux fils, et lui-même est frappé de cécité. Cassandre prophétise en vain les malheurs de Troie: le cheval est introduit dans la ville. Pendant la nuit qui succède aux danses et aux festins, Ulysse et ses compagnons sortent des flancs du cheval. Les Grecs s'emparent de la ville; Priam est massacré, sa famille est captive; Ménélas reprend Hélène; l'incendie détruit Ilion.

Les Grecs partent avec leur butin. On sacrifie Polyxène. Les tempêtes et les écueils détruisent

presque toute la flotte des Grecs dont quelques-uns à peine échappent au naufrage.

Cette analyse très-succincte ne présente que les principaux traits qui composent le vaste tableau de ce poème ; mais elle suffira peut-être pour inspirer la curiosité de connoître le continuateur d'Homère.

Dans la foule des détails qui doivent faire juger avantageusement du poète grec et de son traducteur, nous choisirons le passage suivant du 1.^{er} livre.

« Ajax tue Déique, le vaillant Hillus, Eury-
« nome et le brave Enyée. Achille terrasse les cou-
« rageuses amazones Polemuse, Autandre, Hip-
« pothoé, Antibrote et Armothoé. Secondé du
« magnanime fils de Télamon, il abat les rangs
« entiers, et leurs efforts réunis dissipent les pha-
« langes pressées, aussi promptement que le feu
« animé par les vents pénètre dans des bois touffus.

« Penthésilée les voyant s'élancer sur les Troyens,
« comme ces animaux cruels que tourmente une
« faim dévorante, marche contre eux. Ils s'arrêtent :
« tels des chasseurs armés se font un rempart de
« leurs lances, lorsqu'ils voient venir à eux la pan-
« thère irritée ; tels les deux héros, tenant leurs
« piques en arrêt, laissent approcher la fière Ama-
« zone. Elle commence l'attaque, et lance contre
« Achille un long dard qui se rompt en frappant
« sur son bouclier, présent immortel de l'indu-
« strieux Vulcain. Aussitôt elle en prépare un autre
« contre Ajax, et menaçant à la fois les deux guer-
« riers : « Le premier trait, dit-elle, a trompé mon

« attente ; mais il m'en reste d'autres assez sûrs
« pour vous ôter la vie. Puissé-je , par votre mort ,
« faire cesser tous les maux des Troyens ! Appro-
« chez , et vous allez connoître quelle est la valeur
« d'une Amazone. Je ne dois point le jour à un
« mortel , un sang plus noble coule dans mes vei-
« nes : fille du dieu Mars , ma naissance m'assure
« la supériorité sur les hommes mêmes.

« Telle fut l'audace de Penthésilée ; mais les
« héros la méprisèrent : et en effet , la pointe de
« son fer ne fit que glisser sur les brodequins d'ar-
« gent du fils de Télamon , sans pénétrer jusqu'aux
« chairs. Les destins ne permirent pas que le fer
« ennemi fût rougi du sang de ce héros ; en même
« temps il s'enfonça dans la mêlée , sans rien crain-
« dre pour Achille qu'il laissa seul contre la guer-
« rière : quelque redoutable qu'elle fût , il savoit
« que le brave fils de Pélée en triompheroit aussi
« aisément que l'épervier déchire la timide co-
« lombe. »

Cette peinture d'Ajax qui dédaigne de se venger de l'attaque de Penthésilée , et qui va combattre ailleurs , sans craindre pour Achille , ne dépareroit peut-être pas l'Iliade.

Nous terminerons cet article , en citant la description que Quintus fait du bouclier d'Achille ; ce sera un objet de comparaison avec la description qu'Homère en a aussi faite.

« Pour couronner la pompe des jeux funèbres ,
« Thétis fit placer les armes d'Achille au milieu
« des Grecs rassemblés. Tous les yeux s'arrêtèrent

« sur le bouclier qui offroit des prodiges de l'art
« de Vulcain. Ce dieu, d'une main savante, y avoit
« gravé en traits inimitables la terre et les plaines
« liquides, le ciel et ses vastes régions. L'haleine
« des Zéphirs agitoient les feuilles des arbres; les
« nuages répandoient des ombres; le soleil, la
« lune, tous les astres brilloient chacun de sa
« clarté; les oiseaux, déployant leurs ailes, se
« jouaient légèrement dans le vague des airs. Ici,
« paroisoient les abymes profonds de l'Océan, où,
« après mille détours, venoient se perdre les fleu-
« ves dont les eaux portent partout une heureuse
« fécondité; là, régnoit une longue chaîne de mon-
« tagnes, où erroient confusément des lions terri-
« bles, des loups ravisseurs, des ours furieux, des
« léopards et des sangliers qui sembloient aiguiser,
« avec le frémissement de la rage, les défenses re-
« doutables dont leur gueule est armée. Plus loin,
« des chasseurs précédés de leurs chiens, et armés
« de pierres ou de flèches, poursuivoient les fé-
« roces habitans des forêts. Ailleurs, étoient dépeints
« les combats sanglans et le tumulte affreux des
« batailles: les hommes et les chevaux étoient pé-
« le-mêle égorgés, et le sang qui ruisseloit des plaies
« des guerriers inondoit la plaine. On y voyoit aussi
« la pâle Frayeur et la Crainte glacée; la barbare
« Enyo étendoit son bras avide de carnage. Auprès
« d'elle, les Furies vengeresses exhaloient de leur
« bouche enflammée des tourbillons de feu; et la
« Discorde farouche, qui se plaît à tourmenter les
« hommes, traînoit à sa suite la Violence et la

« Haine : au même lieu , les Parques inflexibles ;
« accompagnées de la Mort dévorante , cherchoient
« partout des victimes. A côté de la Mort , marchoit la
« Guerre homicide , dont les membres dégouttoient
« de sueur et de sang. Non loin de là , se montroient
« les hideuses Gorgones , dont les cheveux étoient
« hérissés de serpens entrelacés qui dardoient en
« sifflant leur langues menaçantes. »

« La même main qui avoit représenté les mons-
« tres effrayans , et les fléaux que désolent la terre ,
« s'étoit plu à dessiner les riantes images de la paix
« et de la tranquillité. On voyoit des cités florissan-
« tes où régnoit la justice ; des villes peuplées , où
« d'heureux habitans s'exerçoient à différens genres
« de travaux. Autour d'eux étoient des prés émaillés
« de fleurs , et des vergers remplis d'arbres et de
« fruits délicieux. Au sommet d'une montagne es-
« carpée , la vertu avoit un trône d'où elle portoit
« son front serein jusqué dans les cieux. La plupart
« de ceux qui , pour l'atteindre , s'étoient avancés
« jusqu'au pied du Mont sacré , trouvant un abord
« épineux , et des sentiers coupés par mille précipi-
« ces , s'en retournoient épouvantés ; quelques-
« uns bravoient les périls et franchissoient le pas-
« sage.

« Plus loin , les épis dorés tomboient sous la fau-
« cille aiguisée des moissonneurs , qui laissoient der-
« rière eux des gerbes nombreuses ; d'autres occu-
« pés à recueillir ces dons précieux de Cérès , con-
« duisoient des chariots aux lieux où l'on devoit les
« accumuler. A quelque distance , on ouvroit de nou-

« veaux sillons ; et , sous le soc tranchant , la terre
« prenoit une couleur fraîche et rembrunie. Deux
« conducteurs ; placés aux deux côtés du joug , te-
« nant en main l'aiguillon , pressoient la marche
« tardive des bœufs fatigués. On découvroit aussi
« des repas champêtres , qu'égayoit le son des ci-
« thares et des hautbois. Les jeunes bergers , d'un
« pas mesuré frappoient la terre de concert avec
« les femmes , qui marquoient la cadence avec en-
« core plus d'expression et de vivacité.

« Auprès des danses et des festins , Cypris , les
« cheveux humides et blanchis d'écume , sembloit
« être sortie tout récemment de l'onde amère ; Cu-
« pidon voltigeait autour d'elle en souriant , ou fo-
« lâtroit parmi les Graces. Les filles de l'antique
« Nérée conduisoient , avec pompe , des palais d'Am-
« phitrite , leur sœur promise à l'heureux descendant
« d'Æacus ; et les immortels , rassemblés sur les col-
« lines du Pélion , célébroient cet hymen par un
« banquet magnifique. Tout autour étoient des val-
« lons et des champs embellis de fleurs , de tapis de
« verdure , des herbes tendres et mouillées par les
« pleurs du matin : une eau fraîche et limpide jaillis-
« soit des fontaines ombragées par des bois touffus.

« Les vastes plaines de l'océan présentoient mille
« spectacles divers ; d'un côté , se voyoient la tem-
« pête et ses horreurs ; des vaisseaux emportés dans
« leur course rapide , ou penchés sur des abymes
« entr'ouverts , voguoient à la merci des vents et
« des flots. Les vagues mutinées battoient les flancs
« des navires ; les matelots pâles et tremblans plioient

« les voiles, ou s'empressoient de fendre les eaux
« écumeuses sous les avirons agités. D'un autre côté,
« environné de monstres que Thétis nourrit dans
« son sein, Neptune, armé de lanières dorées,
« pressoit ses coursiers agiles; les flots, en silence,
« s'abaissoient devant son char, et le calme enchaî-
« nant les ondes, annonçoit la présence du dieu
« des mers. Autour de lui bondissoient les dauphins;
« quoique gravés sur une simple lame d'argent, on
« croyoit les voir tressaillir à travers la noire épaisseur
« des eaux. Enfin, les courans impétueux du per-
« fide élément régnoient dans la surface entière du
« cercle, qui, formant le contour du bouclier, ser-
« voit à en appuyer toutes les parties. A ces chef-
« d'œuvres, et à mille autres merveilles de l'art, on
« reconnoissoit l'industrie du Dieu qui en étoit l'au-
« teur. R...

généraux d'artillerie, sur les pièces de cinq cents platines.

Il est mort au moment où il s'occupoit, d'après les ordres du ministre, à porter la même perfection dans toutes les autres parties de l'arme.

Heureusement, il laisse après lui tous les types et les matrices nécessaires pour arriver à ce résultat, et des élèves capables de le remplacer.

D A R Q U I E R.

Augustin DARQUIER, de l'Institut national, né à Toulouse le 23 novembre 1718, mort le 18 janvier 1802, fut déterminé de bonne heure vers l'astronomie par un penchant naturel, quoique dans une ville éloignée de la capitale, et il y a mis un zèle et une activité que son âge n'avoit pas affoibli. Dès 1748, il étoit connu et estimé des astronomes à qui il n'a cessé d'être utile. Il acheta des instrumens, il établit un observatoire dans sa maison, il fit imprimer à ses frais deux volumes d'observations. On a imprimé à Utrecht sa traduction des lettres cosmologiques de LAMBERT. Il formoit des élèves, il payoit des calculateurs; et, pouvant se passer des secours du gouvernement, il ne dut rien qu'à lui-même. J'ai imprimé ses dernières observations dans mon *Histoire céleste*, page 393; elles vont jusqu'au 19 mai 1798, et il en avoit encore à m'envoyer, quoique âgé de 80 ans. Le Lycée de

Toulouse nous donnera plus de détails sur cette longue et intéressante carrière. DE LALANDE.

Ecole de santé de Strasbourg.

Les professeurs de l'Ecole de santé et les autres médecins de Strasbourg, viennent de former une Société qui entrera en correspondance avec les Sociétés de médecine et d'histoire naturelle, établies soit en France, soit en Allemagne.

Navigation de l'Escaut.

Parmi les projets de navigation proposés pour réunir l'Escaut à l'Oise, celui d'un canal souterrain, passant par Saint-Quentin, a été reconnu le plus avantageux pour assurer une navigation florissante, et le gouvernement a envoyé, l'été dernier, des ingénieurs sur les lieux, afin de s'occuper des plans, nivellemens et autres opérations préliminaires pour l'exécution de ce grand monument national. Mais il restoit à décider entre deux directions à donner au canal souterrain, l'une proposée par l'ingénieur Devic; l'autre proposée et déjà commencée par feu Laurent. L'assemblée des ponts et chaussées, ayant à fixer son choix pour une de ces deux directions, a adopté le canal Laurent, à une majorité de 21 voix contre 9.

Société de Médecine de Lyon.

La Société de médecine de Lyon a proposé pour sujet d'un prix de 300 fr., donné par un anonyme, la question suivante : *Quel est le genre de fièvres qui surviennent aux femmes en couche, et connues sous le nom de fièvres puerpérales, et quel en est le véritable traitement ?*

P A R I S.

INSTITUT NATIONAL.

Mémoire sur les Sénéés, par le C. DELISLE, membre de l'Institut d'Ægypte.

On récolte en Ægypte deux sortes de séné, dont on fait un commerce considérable, et qui sont le produit de deux plantes très-distinctes, appartenantes au genre *cassia* de Linnæus. L'une, désignée par cet auteur, sous le nom de *cassia senna*, en françois *séné à feuilles obtuses* ou d'*Italie*, est bien connue des botanistes; l'autre, que Forskal appelle *cassia lanceolata*, *casse lancéolée*, l'est beaucoup moins. La première est une plante rameuse et herbacée, qui n'a communément que 4-5 décimètres de hauteur. Ses feuilles sont composées de 5-6 paires de folioles glauques, ovales-renversées, dont le petiole est dépourvu de glandes. Les fleurs naissent en grappes au sommet des rameaux. Les 5 divisions du calice sont

brunes ; les pétales jaunes et veinés. Elles portent des gousses aplaties, courbées en croissant et garnies sur chaque face de petites crêtes longitudinales. Elles renferment 8-10 graines. Suivant le C. Delisle, cette plante qui, comme l'on sait, est annuelle dans les jardins d'Europe, est vivace en Afrique. Ses feuilles fraîches exhalent une odeur désagréable. Elle croît spontanément aux environs de l'île Philoë et de la première cataracte du Nil où elle est aussi cultivée, ainsi que dans plusieurs autres cantons de la haute Égypte. Cette espèce de séné, dont on fait tous les ans la récolte, est portée à Sienné, où il se vend à bas prix. Les marchands qui l'achètent, ne le mêlent jamais avec le séné à feuilles aiguës. Cette seconde espèce, que l'on appelle *séné du Said*, *de la palte* ou *de la ferme*, est un arbrisseau rameux d'environ 7 décimètres de hauteur. Ses feuilles sont composées de 6-7 paires de folioles lancéolées aiguës, pubescentes ; et le pétiole est pareillement dépourvu de glandes. Les fleurs, comme dans l'espèce précédente, sont disposées en grappes à l'extrémité des rameaux. Le calice est à 5 divisions ovales et colorées ; les pétales sont jaunes, veinés de lignes brunes ; les gousses aplaties, un peu arquées, arrondies à l'extrémité, renferment 6-7 graines.

Les Ababdès et les Arabes de la tribu de Bicharié, vont cueillir le séné à feuilles aiguës dans le désert au midi, et à l'est de Sienné, où il croît naturellement dans les vallées arrosées par les pluies. On ne le trouve qu'au-delà de la première cataracte, mais dans une grande étendue de pays. Les Arabes

en coupent les rameaux à l'époque où les fleurs commencent à tomber. Ils les laissent exposés quelque temps à l'air, et ils les renferment dans des sacs avant qu'ils soient entièrement desséchés. Ce séné est également porté à Sienne, et acheté par des marchands. Une charge de chameau vaut 8-10 pataques, de 90 parats, ce qui fait environ 30 à 33 fr. de notre monnaie. Comme la récolte du séné à feuilles aiguës n'est pas assez abondante pour procurer aux Arabes un gain considérable, ils y mêlent des feuilles d'un arbrisseau, qui ressemblent beaucoup à celles du séné, mais dont les propriétés sont bien différentes. C'est une espèce d'apocinée du genre *cynanchum*, et connue dans le pays sous le nom d'*arghel*, dont le C. Delisle donne une description très-détaillée. Les feuilles détériorent le séné, et peuvent même produire des effets nuisibles.

Au commencement de l'automne, on met le séné dans des barques, et on le conduit sur le Nil jusqu'à Boular. Là, dans les magasins des négocians, on détache les feuilles des rameaux, on les vanne, on les passe au crible et on les monde complètement. On met à part une certaine quantité de celui à feuilles aiguës. Le reste est échangé avec plus ou moins d'*arghel* et de séné à feuilles obtuses. Il vient annuellement à Sienne, deux mille cantars de séné; et quand on a séparé le bois d'avec les feuilles, il se trouve presque réduit à la moitié du poids qu'il avoit auparavant. On en sépare aussi les follicules, sans en tenir compte aux marchands: ce qui produit un gain considérable, parce que dans les pharmacies

d'Europe, elles sont préférées aux feuilles ; mais en Ægypte, les droguistes les regardent comme inutiles, et même comme dangereuses. L'usage du séné vient des Arabes, et on lui a conservé le nom qu'ils lui ont donné.

Le mélange de l'arghel avec le séné à feuilles aiguës, en rend le choix très-difficile, parce que leurs feuilles se ressemblent tellement, qu'on peut à peine les distinguer.

La casse lancéolée de Forskal, que cet auteur a indiquée pour le vrai séné d'Alexandrie ou de la Mecque, et qui croît aux environs de Gedda, ne diffère pas sensiblement du séné de la palte, décrit par le C. Delisle : et il observe que celui de la Mecque se trouve quelquefois mêlé avec le séné à feuilles obtuses, mais jamais avec l'arghel : ce qui lui donne une préférence marquée sur l'autre.

On vend, dans les pharmacies du grand Caire, une graine connue sous le nom de *chinchin*, qu'on emploie pour guérir les maladies des yeux. Cette graine est apportée par les caravanes de Darfour et de Sennar. Le C. Delisle ayant semé plusieurs de ces graines, en a obtenu le *cassia absus* de Linnæus.

Le même savant a lu un mémoire sur le *doum* ou *palmier de la Thébaïde*.

Parmi le petit nombre d'arbres que produit l'Ægypte, on remarque deux palmiers ; l'un est le dattier qui fournit abondamment à la nourriture des habitans ; l'autre est le doum, qui, en offrant aux autres végétaux un abri sur les confins du désert, a étendu le domaine des terres cultivées. Ce n'est qu'au-delà de

Girgé que le doum s'est multiplié dans le Saïd. Cet arbre, suivant Bruce, croît aussi dans la Nubie; ce fait a été confirmé au C. Delisle par les nègres de Sennar et de Darfour, qui viennent au Caire.

Ce palmier, remarquable par ses branches bifurquées, étoit connu du temps de Théophraste; il a été décrit avec la plus grande exactitude par cet ancien naturaliste sous le nom de *Cucifera*. Le C. Delisle prouve évidemment que le doum de la Thébaïde est le cuciféra de Théophraste. Bruce l'avoit également pensé; mais il dit que le noyau du fruit ressemble à celui de la pêche, ce qui n'est pas exact, et qu'il est entouré d'une pulpe amère, tandis qu'elle est douce et agréable au goût. Cette erreur vient de ce qu'il avoit observé le fruit avant sa maturité. Le C. Delisle pense que le *cycas* ou *cucas* de Théophraste, espèce de palmier naturel à l'Æthiopie, est le même que celui de la Thébaïde. Quoi qu'il en soit, Pockocke a donné dans ses voyages un dessin et une description assez exacte du fruit du doum, qu'il nomme *Palma Thebaïca*, et qu'il regarde comme le *cuci* ou *cucifera* de Théophraste. L'Ecluse et les Bauhins en avoient aussi parlé brièvement. — Le tronc du doum a dix mètres de hauteur sur un de circonférence; sa surface est revêtue d'anneaux parallèles, peu saillans, larges de trois centimètres, formés par l'impression de la base du pétiole des feuilles; il se partage d'abord en deux branches dont les rameaux se bifurquent graduellement jusqu'à trois ou quatre fois, et chacune des dernières ramifications est couronnée d'une touffe de vingt à trente feuilles palmées, divisées.

jusqu'aux deux tiers , longue de deux mètres sur un de large ; elles présentent la forme d'un éventail circulaire obliquement ouvert ; les divisions sont plissées , et vont en se rétrécissant de la base au sommet. On remarque , entre chacune , un filament qui les tenoit unies avant leur développement : le pétiole est demi-cylindrique , creusé en gouttière , de moitié plus court que la feuille , élargi à la base et formant une gaine autour du tronc.

Les fleurs sont dioïques et disposées en grappes sur un spadix partagé en long rameaux de la grosseur du doigt. Le spathe se fend longitudinalement d'un côté lorsque les fleurs sont prêtes à s'épanouir. Le spadix est revêtu d'écailles alternes , serrées , qui se recouvrent comme les tuiles des toits , et forment des spirales redoublées autour des rameaux. Les fleurs naissent solitaires entre les écailles dont l'intervalle est garni de faisceaux de soie. Les mâles ont un calice à six divisions profondes ; les trois extérieures sont petites , étroites , appliquées contre un pédicelle qui soutient les trois intérieures ; celles-ci sont ouvertes , un peu plus grandes et plus épaisses. Les étamines , au nombre de six , ne dépassent pas le calice ; les filets sont réunis à leur base. Le calice des fleurs femelles est à six divisions presque égales ; il renferme trois ovaires supères , soudés ensemble , terminé chacun par un style surmonté d'un stigmate. Le fruit est une baie ovale couverte d'une peau mince et lisse qui entoure une pulpe jaune , d'une saveur mielleuse et aromatique , entremêlée de fibres dont les intérieures sont très-serrées , et forment une enveloppe

ligneuse autour d'une grosse amande cornée, blanchâtre, aplatie à l'une de ses extrémités, pointue à l'autre bout, où l'on remarque un enfoncement qui contient l'embryon.

Le tronc du doum est composé de fibres longitudinales ; on le fend en planches dont on fait des portes dans le Saïd. Les fibres sont noires, et la moelle qui se trouve entre elles est d'une couleur jaune ; les feuilles sont employées à faire des tapis, des sacs, des paniers : la pulpe du fruit est bonne à manger. Les habitans du Saïd s'en nourrissent quelquefois. On apporte au Caire un grand nombre de ces fruits, qu'on y vend à bas prix. Ils ont la saveur du pain d'épices : on en fait par infusion un sorbet assez semblable à celui qu'on prépare avec la racine de la réglisse, ou la pulpe des gousses du caroubier. Cette boisson passe pour salulaire ; l'amande en séchant se durcit et devient susceptible de poli : on en fait des grains de chapelet. D. C.

NOTICE des travaux de la classe de Littérature et Beaux-arts, par le C. VILLAR, secrétaire de la classe. Séance publique du 15 nivose an 10.

Depuis longtemps, les lettres et les arts soupiroient après le retour de la paix. La sagesse du gouvernement vient de combler leurs vœux ; et si les malheurs que la guerre traîne à sa suite n'ont pu ralen-

fir leur zèle pour la gloire de la patrie , que ne doit-on pas espérer de leurs nouveaux efforts , au milieu de cette heureuse harmonie qui règne enfin parmi tous les peuples de l'Europe , et les éclaire chaque jour sur leurs véritables intérêts ?

Pénétrée de ces sentimens , la classe de littérature et beaux-arts poursuit le cours de ses travaux. Nous allons rendre compte au public des divers objets dont elle s'est occupée pendant le premier trimestre de l'an 10.

Le C. AMEILHON lui a communiqué la première partie d'un mémoire fort étendu , *sur l'art de tisser chez les anciens* ; question importante pour les bons esprits qui savent apprécier les arts utiles et les richesses immenses qu'ils procurent aux états bien constitués. Nous tâcherons de donner une juste idée du travail de notre collègue , en indiquant , d'après lui-même , le plan qu'il s'est tracé , et la méthode qu'il a projeté de suivre.

Quand les premiers hommes songèrent à se défendre des intempéries de l'air , ils eurent d'abord recours aux peaux de bêtes , aux plumes , aux écorces , aux feuilles d'arbres. Peu à peu leurs vêtemens devinrent plus commodes , plus légers ou plus chauds , suivant les saisons ou la température du climat sous lequel ils vivoient. Le besoin leur apprit à fabriquer des étoffes. On sait que le besoin fut le père de l'industrie humaine. Il créa l'art de tisser. Cet art étoit simple dans son origine , et même assez grossier ; mais l'expérience hâta ses progrès , et polit ses ouvrages. Bientôt il se montra plus composé , plus

noble , plus fécond. Chacune de ses branches fournit à l'auteur du mémoire un article intéressant.

Dès les temps anciens, l'art de tisser mettoit à contribution les trois règnes de la nature. Il tiroit du règne végétal le lin , le chanvre , les fils d'ortie , le coton ; le règne animal lui prodiguoit les laines et les poils des animaux , les fils des vers à soie , ceux de quelques autres insectes , et même les filamens de la pinne marine ; enfin le règne minéral l'enrichissoit de ses fils d'or et d'argent , en y ajoutant d'autres fils extraits de quelques substances métalliques ou même pierreuses. Personne n'ignore que les anciens fabriquoient de la toile avec l'amiante.

Le C. Ameilhon , jaloux de satisfaire entièrement la curiosité de son lecteur , a pris soin de lui développer ce que les anciens ont écrit sur chacune de ces substances. Il a traité des différentes préparations qu'elles recevoient avant de passer dans les mains de l'art.

Telle est , en abrégé , la méthode qu'il a suivie ; maintenant nous entrons avec lui en matière.

Le premiêr article de son mémoire a pour objet la fabrication des toiles de lin : c'est par là que l'art de tisser a commencé. En effet , il est naturel de supposer qu'en inventant la manière de former des tissus , on a dû employer de préférence les substances qui présentoient des fils d'une certaine longueur , et presque tout faits. Les poils des animaux , étant plus courts , n'offroient pas la même facilité pour le *tissage*. Notre collègue , guidé par les an-

ciens, a observé le lin dans toutes ses métamorphoses, depuis le moment où le cultivateur en confioit la semence à la terre, jusqu'à l'époque où il étoit converti en toile, et où cette toile, après avoir reçu ses derniers apprêts, étoit livrée à des mains habiles qui en faisoient des vêtemens, ou du linge propre aux usages domestiques.

Il n'y a pas lieu de douter que la plante à qui les Grecs donnoient le nom de *λίνον*, et les Latins celui de *Linum*, ne soit identique avec celle que nous cultivons encore sous le même nom, à l'exemple des anciens, que nous préparons comme eux, et dont nous retirons les mêmes services. Les anciens se sont mis peu en peine de décrire cette plante; ils la supposoient suffisamment connue du vulgaire lui-même. Plutarque est peut-être le seul écrivain qui l'ait désignée par un caractère distinctif. Il dit que la couleur de la fleur de lin ressemble à la couleur de cet *éther*, dont l'univers est entouré. Il découvre dans le bleu tendre qui tapisse la voute du ciel, la raison mystique de la préférence que les prêtres égyptiens donnoient à la toile de lin sur la laine, pour se faire des vêtemens.

Mais quel est le pays où le lin a pris naissance? ce pays n'est guère facile à déterminer. Le lin paroît s'accommoder assez de tous les climats (1). Un sa-

(1) Théophraste dit expressément que le lin aime une terre grasse, parce qu'il a besoin de beaucoup de nourriture. Columelle assure qu'il demande un terrain gras et humide, sans quoi il ne formeroit qu'une production maigre et chétive. Tous nos cultivateurs, tous ceux qui ont traité de la culture du lin, conviennent que les terres grasses, fortes

vant, Cimbre ou Teuton, a fixé le lieu de son origine dans les contrées boréales. Du mot *lien*, les Grecs, selon lui, ont fait dériver *λίον* : or, dans la langue des Cimbres, le mot *lien* signifie *souffrir* ; ce qui convient d'autant mieux au *lin*, ajoute-t-il, qu'en effet il n'est point d'être dans la nature dont la destinée soit plus malheureuse ; il n'en est point qui soit plus tourmenté, plus outragé pendant toute la durée de son existence.

Pour le démontrer, Géropius Béranus (c'est le nom du savant) examine les divers états par où le lin est contraint de passer. Tous sont marqués par de nouvelles tortures ; mais l'instant le plus douloureux pour la plante est celui où, changée en papier, elle se voit réduite à *supporter bien des sottises*. Telle est l'opinion de Géropius. Il faut avouer qu'elle ne manque pas de fondement.

Au surplus, celle de notre collègue Ameilhon sur l'origine du lin nous paroît plus certaine. Il croit, sur la foi du plus ancien de nos livres, que l'Ægypte pourroit en avoir été le vrai berceau. Du temps de Moïse, le lin faisoit, en Ægypte, une branche d'agriculture considérable. Diverses autorités, parmi

et humides, sont les meilleures pour le lin ; elles donnent une récolte plus abondante, soit en graine, soit en fil. Lorsqu'on veut avoir un lin d'une grande finesse, il faut le semer bien dru, non dans un sol trop substantiel, mais dans un terrain maigre : c'est un précepte de Palladius. Dès-lors on n'auroit à reprocher à Pline que de n'avoir pas fait cette distinction entre les deux sortes de terrain propres à la culture du lin, et dont l'un doit obtenir la préférence sur l'autre, suivant qu'on vise à la quantité ou à la qualité.

lesquelles on distingue celle de l'inscription grecque trouvée à Rosette, dont le C. Ameilhon nous a donné, ainsi que nous le dirons plus loin, une explication lumineuse, prouvent qu'il y avoit dans ces mêmes contrées de grandes manufactures de lin établies dans l'enclos des temples.

Sous le règne des Ptolémées, on entretenoit des fabriques où le lin étoit travaillé pour le compte du souverain monarque. Orose rapporte qu'Auguste, après s'être rendu maître d'Alexandrie, fit mourir Quintus Ovinius, sénateur du peuple romain, pour avoir rabaissé l'auguste dignité dont il étoit revêtu, jusqu'à exercer l'emploi d'intendant des manufactures de lin et de laine, qui appartenoient à la reine Cléopâtre.

S'il est vrai, comme Pline le remarque et comme les modernes en conviennent d'un commun accord, que l'arrosage par voie d'irrigation est plus salutaire au lin que celui de la pluie, le lin devoit prospérer en Ægypte plus que dans tout autre pays, puisqu'il n'y étoit jamais mouillé que par les eaux du Nil. Malgré cet avantage, il n'avoit pas beaucoup de corps : *Ægyptio lino*, dit Pline, *minimum firmitatis* ; mais il n'en étoit pas moins cher, *plurimum lucri* : c'étoit sans doute à cause de sa finesse et de sa beauté.

Plusieurs cantons d'Espagne produisoient aussi du lin en abondance et de la meilleure qualité. Le lin surtout des environs de Tarragone avoit la plus grande réputation. L'Italie le disputoit à l'Espagne par la finesse, la force et la beauté de celui qu'elle

cultivoit. On estimoit beaucoup le lin qui croissoit dans la Campanie, et plus encore celui des environs de Cumes. Ce dernier étoit principalement employé à tisser des toiles pour prendre des sangliers. Quoique ces toiles fussent d'une extrême finesse, elles résistoient, dit-on, à tous les efforts des bêtes féroces. Pline nous dit à ce sujet une chose qui passe toute croyance. Il assure qu'il a vu des filets faits avec des toiles de Cumes, et qui étoient d'une si grande ténuité, qu'ils passaient avec leur monture dans une bague. Ils étoient même si légers, si peu volumineux, qu'un seul homme en pouvoit porter la quantité nécessaire pour enceindre une forêt. Le C. Ameilhon n'est pas convaincu de la vérité du fait. Sa profonde estime pour les anciens ne l'aveugle pas sur leurs erreurs, et le flambeau de la critique le guide sans cesse dans ses pénibles et utiles recherches.

« Je croirois aussi volontiers, dit-il, le conte de
« l'anneau de Gygès, que le fait avancé par Pline,
« quoique ce philosophe assure l'avoir vu de ses
« propres yeux. Peut-il entrer dans la tête d'un
« homme de sens, que des toiles tissées pour en-
« fermer des bêtes fauves et même des sangliers,
« fussent d'une assez grande finesse pour passer à
« travers une bague, avec les cordes sur lesquelles
« elles étoient montées? La bague d'un cyclope ou
« de l'un de ces géans qui escaladèrent le ciel, ne
« rendroit pas le fait plus vraisemblable. Le nom
« de Pline nous impose le devoir de supposer qu'il
« y a ici quelque mal-entendu, et qu'un Œdipe en

« érudition pourroit seul nous révéler ce mystère. »

Les Germains, les Gaulois et les Bataves cultivoient aussi le lin pour en faire des toiles et des voiles de navire. Pline, qui ne se trompe pas toujours, nous apprend, au sujet des Germains, une particularité assez remarquable. Il dit que ce peuple travailloit le lin dans des cavernes ou des souterrains : *In Germania autem defossi atque sub terra id opus agunt*. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nous. Les caves servent ordinairement d'ateliers à nos tisserands.

La Grèce ne le cédoit point aux autres nations dans l'art de cultiver le lin et d'en faire de la toile. Hérodote vante le lin de la Colchique. Il observe que les Grecs l'avoient nommé *le sardonique*.

Ce nom a inquiété quelques savans. Ils ont pensé qu'il y avoit erreur dans le texte du père de l'histoire, et qu'il falloit lire *sardique*, lin de Sardes, au lieu de *sardonique*, lin de Sardaigne. Le C. Ameilhon trouve la première leçon fort naturelle : il est surpris qu'on ait mis, d'un côté, tant de zèle à la défendre, et de l'autre, tant d'obstination à la combattre. Le texte est clair. Notre collègue l'appuie dans une sérieuse discussion, où les bornes d'une notice ne nous permettent pas d'entrer avec l'auteur. Nous sommes forcés de renvoyer à un autre temps la partie de son mémoire où il a détaillé les manipulations du tissage. Cette matière est très-importante pour les arts.

Pendant l'avant-dernier trimestre, après que la classe eut publié ses travaux, le C. TRAULLÉ, d'Abbeville

DES DOCUMENTS

QUI ONT SERVI AUX

ANCIENS HISTORIENS GRECS

PAR M. É. EGGER.

Les pages qu'on va lire résument les premières leçons d'un cours professé durant l'année classique 1874-1875 à la Faculté des Lettres de Paris, sur les documents originaux qui ont servi ou pu servir aux historiens grecs depuis le temps d'Hérodote jusqu'à celui de Dion Cassius (1); nous avons espéré que, même en leur rapidité, ces courts aperçus offriraient quelque intérêt aux amateurs de littérature ancienne et qu'ils pourraient les encourager à des études plus approfondies.

C'est dans les premières années du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, ou tout au plus dans les dernières du sixième, que commencent à se produire en Grèce la science et l'art historiques, dont les Grecs nous ont laissé de si beaux monuments, des monuments destinés à devenir des modèles dans toutes les littératures de l'Occident. Comment se constitua cette science des faits historiques et cet art de les raconter? quels furent les progrès et comment s'établirent les principes de la critique en ces matières? tel avait été le sujet d'un cours précédent; nous

(1) La première leçon de ce cours a été publiée dans la Revue politique et littéraire du 19 décembre 1874.

avons voulu en compléter l'étude en poursuivant d'une manière plus spéciale la recherche des matériaux qu'employèrent pour la rédaction de leurs livres les trois grands historiens de la Grèce classique et leurs imitateurs dans les temps qui ont suivi.

A l'époque où s'ouvre pour nous cette recherche, c'est-à-dire au siècle de Pisistrate et de Solon, la Grèce ne possédait guère d'autres documents sur sa vie passée que des poèmes, dont quatre seulement nous sont parvenus sous les noms d'Homère et d'Hésiode, poèmes longtemps conservés par la mémoire seule et dont les copies écrites commençaient à se multiplier. OEuvre des temps héroïques, produit de la brillante adolescence des Hellènes, ces épopées et ces poèmes didactiques, longtemps admis par la foi populaire comme une fidèle expression des événements d'autrefois, commençaient à rencontrer des auditeurs ou des lecteurs moins crédules. Un certain éveil de la raison critique suscitait bien des scrupules et des doutes sur l'authenticité des faits poétiquement racontés dans l'*Iliade* ou dans la *Théogonie*. Des événements si merveilleux, si surnaturels, et, en même temps, des dieux si rapprochés de l'homme par leurs passions et par des travers quelquefois ridicules, semblaient bien indignes de l'idée qu'un peuple raisonnable cherche à se faire de son histoire la plus ancienne, inférieurs à la perfection qu'une religion sensée aime à prêter aux êtres qui président à nos destinées. Après avoir été longtemps reproduites en vers, ces vieilles légendes passaient peu à peu dans des livres en prose. C'étaient autrefois les fidèles échos de la parole poétique et inspirée ; c'étaient les vers ailés (ἔπεα πτερόεντα), comme le dit si souvent Homère. Refroidies en quelque sorte et fixées sous une forme nouvelle par les *logographes* ou « écrivains de prose », la poésie homérique et la poésie hésiodique laissaient apercevoir plus clairement les invraisemblances et les contradictions grossières dont elles abondent et qu'avaient longtemps cachées la richesse et le charme du divin langage. Mais si Hésiode n'était

plus le fidèle et rigoureux historien des premiers âges du monde, si les drames homériques n'étaient plus l'exact témoignage de la vie héroïque des Hellènes aux yeux d'une raison plus exigeante de vérité positive, pouvait-on croire que tout cet éclat de poésie ne fût qu'illusion et mensonge, et qu'il ne recouvrit pas un fond de sérieuse réalité ? Malheureusement, ce fond de réalité, il était bien difficile de le retrouver et de le ressaisir sous le luxe d'images et de symboles dont l'avait jadis revêtu la féconde et vive imagination des Hellènes. Ce monde presque enfant des âges héroïques n'avait eu pour observateurs et pour témoins que des enfants, enfants sublimes sans doute par l'inspiration quand ils s'appelaient Homère, mais mêlés eux-mêmes à toutes les illusions de l'imagination populaire et comme entraînés par ce courant de la poésie guerrière et religieuse au milieu duquel s'agite la société des temps héroïques. Historiens et philosophes se mettaient à l'œuvre, les uns pour émonder le luxe des légendes homériques et pour en dégager le peu de faits certains ou vraisemblables qu'ils y croyaient distinguer, les autres pour ramener par l'allégorie tant de récits étranges à un sens plus acceptable pour la conscience des générations nouvelles (1). La tâche était laborieuse et bien délicate ; elle aurait exigé une maturité d'esprit dont les logographes et les philosophes étaient bien loin encore ; c'est à peine si, de nos jours, cette science de la poésie primitive et de ses naïfs symboles a pu se donner une méthode régulière, et cela surtout en s'éclairant par mainte comparaison entre les poésies des peuples primitifs et par une pénétrante connaissance de leurs langues. Aux temps des guerres médiques et jusqu'à celui d'Alexandre, la critique ne s'exerça d'ordinaire qu'au hasard et avec une hardiesse capricieuse à l'interprétation des récits épiques. Un disciple d'Isocrate, Éphore de Cyme, est le

(1) Voir, pour plus de détails, mon *Essai sur l'histoire de la Critique chez les Grecs*, p. 55 et suiv.

premier qui osa dire fermement que la vraisemblance des récits, pour une période fort ancienne de l'histoire, est d'autant plus grande qu'ils sont moins développés (1). Un siècle avant lui, Thucydide, comparant, dans la Préface de son livre, la guerre du Péloponnèse avec les guerres antérieures, interrogeait avec une discrète sagacité les témoignages homériques sur l'expédition des Grecs contre la ville de Troie : à quelques pages et presque à quelques lignes se réduisent les vérités qu'il en pouvait faire sortir. Ainsi l'histoire s'était vue, dès ses premiers débuts, en face des difficultés les plus délicates et les plus complexes : il n'est pas étonnant que son inexpérience ait usé bien des efforts sans les résoudre.

Cependant, à côté des documents poétiques, commençaient à se multiplier des pièces d'une autorité plus rassurante, celles que, dès l'origine, on avait écrites sur la pierre et sur le bronze. C'étaient des épitaphes, des listes de magistrats, de prêtres, de prêtresses, des généalogies de familles royales, et même des traités de paix et d'alliance entre les peuples. Là même, il y avait un choix à faire. La vanité des peuples et celle des familles royales ou sacerdotales s'étaient montrées peu scrupuleuses dans la rédaction de ces documents. Hérodote, qui ne néglige aucun moyen de s'éclairer et de s'assurer pour la connaissance des choses antiques, rencontrait sur sa route bien des documents suspects, dont il se défiait quelquefois, dont il ne se défie pas toujours assez. Les principaux sanctuaires de la Grèce étaient remplis de fausses reliques et d'offrandes à dédicaces mensongères. Ainsi à Delphes (c'est Hérodote lui-même qui nous l'apprend) les Lacédémoniens s'étaient approprié, au moyen d'une fausse inscription, l'honneur d'une offrande faite au dieu par le roi Crésus (2) ; dans le même sanctuaire, on voyait un trépied

(1) Fragment 2^e de ses *Histoires*, cité par Harpocraton, au mot Ἀρχαίως.

(2) *Histoires*, I, 51.

consacré, disait-on, par le roi Amphytryon, en souvenir d'une prétendue victoire qu'il avait remportée sur le roi des Téléboens (1). Ailleurs se lisaient des distiques qui nous sont parvenus et par lesquels Hercule honorait une nymphe, objet de ses passagères amours (2). Au temps de Plutarque, on déterra un jour une inscription en caractères indéchiffrables, où les habiles de ce temps crurent reconnaître l'épithaphe d'Alcmène (3). Dans les ruines d'Halicarnasse, les voyageurs modernes ont retrouvé une liste de prêtres de Neptune qui, de génération en génération, remontaient jusqu'à un fils de Neptune lui-même (4). Dans le Péloponnèse on voit jusque sous l'empire romain des personnages qui, sur leurs épithaphes, se donnent pour être, à tel ou tel degré, des descendants d'Hercule ou de l'un des Dioscures (5). A quel degré de ces généalogies étranges s'arrêtait la vérité et commençait la fable ? Il était bien difficile de le dire. C'est pourtant là, c'est dans les listes des vainqueurs aux jeux publics de la Grèce que l'on peut reconnaître les premiers jalons de la chronologie (6).

L'astronomie, naissante alors, contribuait pour sa part à fixer la date de certains événements, quand ses calculs se rattachaient, comme pour la fameuse éclipse de Thalès (7), à quelque fait signalé pour son importance dans le monde. En Béotie, le retour d'une fête religieuse était dé-

(1) Le même historien, V, 59.

(2) Pseudo-Aristote, *Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων*, c. 133 (145 éd. Beckmann).

(3) *Du Génie de Socrate*, c. 5.

(4) *Corpus inscr. græc.*, n. 2655. Le texte parvenu jusqu'à nous est une copie faite d'après une stèle plus ancienne. Cf. *ibid.*, n. 170 et 1050, des exemples semblables d'inscriptions recopiées dans l'antiquité même.

(5) *Corpus inscr. græc.*, n. 1340, 1353, avec lesquels on pourra comparer les nos 1273, 1349, 1355, 1374, etc.

(6) Voir le témoignage de Timée, relevé par Polybe, XII, 12.

(7) Sur cette éclipse il me suffira de renvoyer au mémoire de Saint-Martin, t. XII (nouv. série) du Recueil de l'Académie des inscrip-

terminé par un cycle lunaire (1) ; c'étaient là, comme les olympiades, autant de points assurés pour les écrivains qui se donnaient la tâche de rédiger soit les annales d'une ville, soit celles de la Grèce. Tout n'était pas authentique et sûr dans les éléments de cette chronologie. Le *disque* de cet Iphitus, à qui on attribuait la restauration des jeux Olympiques, jadis fondés par Hercule, pouvait bien paraître suspect, avec l'inscription qu'on y lisait (2) ; on le rangera tout près de la coupe donnée par Jupiter à Alcène et que l'on montrait à l'un des premiers logographes, Charon de Lampsaque (3), tout près d'autres reliques, comme le sceptre d'Agamemnon (4) et le poignard d'Iphigénie, prêtresse dans la Tauride, celui qui avait failli servir au meurtre de son frère Oreste. De ce dernier, hélas ! il y avait deux exemplaires conservés dans deux villes différentes (5), comme il y a tant de reliques doubles dans nos sanctuaires modernes. Mais quand Hérodote mentionne le trépied consacré à Delphes par les Grecs après la bataille de Platée (6), nous savons qu'il avait sous les yeux un monument sincère ; car de ce monument transporté plus tard sur une place de Byzance, on a récemment retrouvé la partie la plus importante pour nous, je veux dire la colonne torse sur laquelle se lisent encore, en caractères archaïques, les noms des trente-deux peuples qui prirent part à la victoire décisive de l'hellénisme sur les Asiatiques (7).

tions. Cf. Cicéron, *de Rep.*, I, 16, sur l'éclipse qui coïncide avec la mort de Romulus.

(1) Pausanias, IX, 3, 3, sur les fêtes appelées *Dædala*. Cf. Müller, *ad Chron. Par.*, p. 569, éd. de la Bibliothèque Firmin-Didot.

(2) Plutarque, *Lycurque*, c. 1.

(3) Athénée, XI, p. 475.

(4) Pausanias, IX, 40.

(5) Dion Cassius, XXXV, 11.

(6) *Histoires*, IX, 81.

(7) Le travail le plus complet sur ce monument est, je crois, celui de M. Frick (Leipzig, 1859, in-8°) ; on consultera aussi avec profit le mémoire de M. Bourquelot, dans le tome XXVII du Recueil de la Société des Antiquaires de France.

Hérodote cite aussi, et fréquemment, les oracles du dieu de Delphes et des autres divinités fatidiques, ceux des devins qui, comme Bacis (1), parcouraient le monde en y semant des prédictions souvent obscures et mensongères, souvent inspirées par une très-sage politique (2). Il connaissait encore des traités publics, gravés sur la pierre ou l'airain, et déposés dans des temples, sous une protection toute religieuse. Malheureusement, il n'en cite aucun exemple dans le texte authentique. Mais nous en avons de fort anciens, un même plus ancien qu'Hérodote, le fameux bronze d'Olympie, retrouvé, en 1815, dans le cours de l'Alphée, et qui est le premier, le plus vénérable document de la diplomatie européenne (3). Nous possédons aussi, depuis quelques années, d'autres conventions entre des peuples éolo-doriens, qui nous offrent une bien fidèle image de l'état de demi-barbarie où ils vivaient alors, toujours en armes les uns contre les autres, résignés à la piraterie comme à un mal nécessaire, et la soumettant du moins à certaines règles qui en atténuaient les ravages. Thucydide, qui a constaté ces mœurs de la Grèce primitive, perpétuées jusqu'au temps où il écrit (4), aurait pu s'autoriser, sur ce sujet, des tables de Chaleion et d'OEanthéa

(1) Il suffit, pour en trouver des exemples, d'ouvrir un *index* d'Hérodote au mot *Oracula*; consulter encore Plutarque, *Des oracles de la Pythie*, c. 19; *Vie de Lycurgue*, c. 6; *Contre Colotès*, c. 7.

(2) Voir sur ce sujet les judicieuses réflexions de M. Brunet de Presle dans son livre *sur les Établissements des Grecs en Sicile*, pages 75 et suiv. Quelques-uns de ces oracles se sont conservés sur les marbres. Voir, par exemple, le *Corpus inscr. gr.*, n. 459 et 2717, et les *Antiquités helléniques* de Rangabé, n. 819, 820.

(3) Sur ce monument et sur les autres pièces du même genre, qu'il me soit permis de renvoyer, une fois pour toutes, à mes *Études historiques sur les traités publics chez les Grecs et chez les Romains*, éd. de 1866, in-8°, et à un article inséré au *Journal des Savants*, cahier de janvier 1872.

(4) I, 6 : Πᾶσα γὰρ ἡ Ἑλλὰς ἐσιδηροφόρει ὥσπερ οἱ βάρβαροι. Σημεῖον δ' ἐστὶ ταῦτα τῆς Ἑλλάδος ἔτι οὕτω νεμόμενα τῶν ποτε καὶ ἐς πάντας ὁμοίων διαιτημάτων.

que des fouilles récentes ont rendues à la lumière. S'il ne l'a pas fait, du moins a-t-il eu l'heureuse idée d'insérer dans son texte les principaux instruments de la célèbre *paix de Nicias*. C'est un exemple que ses successeurs ont trop rarement suivi. Sans doute il fallait, pour ces documents comme pour tant d'autres, se défier des faussaires; on alléguait alors de faux traités inscrits sur la pierre, comme plus tard on alléguait de fausses chartes. Mais la critique n'était pas absolument désarmée devant ces apocryphes; Théopompe savait arguer de faux un prétendu traité entre les Grecs et les Perses, en se fondant sur le caractère trop moderne de l'écriture dans le document qu'il avait sous les yeux (1).

La correspondance épistolaire, dont l'usage commençait à se répandre, pouvait aussi offrir quelques ressources à l'histoire (2). C'est certainement une dépêche authentique que le billet du Lacédémonien Hippocrate que les Athéniens, un jour, interceptèrent, et que nous ont conservé Xénophon, puis Plutarque : « Tout va mal. Mindaros s'est sauvé. Nos hommes ont faim. Point de ressources. Que faut-il faire ? » On peut admettre aussi comme sincère pour le fond la lettre de Nicias aux Athéniens chez Thucydide; mais le style est si bien celui même de l'annaliste qu'elle est plusieurs fois citée par les anciens comme son ouvrage. Au reste, dès ce temps, circulaient sans doute beaucoup de lettres apocryphes, dont le nombre ne cessa plus d'augmenter, grâce à l'esprit inventif des sophistes, grâce à l'usage établi dans leurs écoles d'exercer les jeunes gens au style épistolaire sous le masque de personnages célèbres. Quand il nous donne la prétendue

(1) Il est vrai que le texte que Théopompe avait sous les yeux pouvait être une copie, d'ailleurs sincère, de l'original.

(2) Ici encore, je me permettrai de renvoyer, pour plus de détails, aux deux articles que j'ai publiés dans le *Journal des Savants* (cahiers de septembre et de novembre 1873) sur la collection des *Epistolographi græci* de Hercher, qui fait partie de la Bibliothèque grecque-latine de Firmin-Didot.

correspondance d'Amasis avec Polycrate, Hérodote ou bien se laisse prendre à quelque'une de ces fraudes innocentes, ou bien cède lui-même à la tentation de rédiger pour ses lecteurs des lettres dont l'idée générale lui était seule fournie par une tradition populaire. Bien des pièces semblables, et d'aussi peu d'autorité, circulaient sous les noms de Solon, d'Hippocrate, d'Héraclite, de Thémistocle. Il nous en reste un assez grand nombre, qui ne sont pas toutes dignes d'un égal mépris, mais dont bien peu nous offrent des garanties de réelle authenticité. Celles de Thémistocle ont trouvé récemment un très-habile défenseur, le savant russe M. de Koutorga, qui a, du moins, démontré la grande légèreté de Bentley dans ses attaques contre le prétendu faussaire (1). Ce qui est certain, c'est que, dans l'état du monde que nous dépeignent Hérodote et Thucydide, le commerce épistolaire devait être borné, parce qu'il était coûteux et peu sûr.

Si l'on écrivait peu de lettres, les orateurs écrivaient aussi rarement leurs discours (2), et laissaient aux historiens le soin de les refaire d'après des renseignements et des souvenirs plus ou moins trompeurs. Périclès tout le premier, Plutarque nous l'apprend (3), n'avait laissé d'autres écrits que les décrets proposés par lui au conseil et au peuple d'Athènes. De ces précieux modèles de la prose politique, pas une ligne n'est venue jusqu'à nous avec le marbre sur lequel alors on dut la graver, comme tant d'autres pièces qui méritaient moins de survivre et que nous lisons encore. Quelle joie ce serait pour les historiens et les antiquaires, si l'on déterrât un jour dans les ruines d'Athènes quelque décret portant la formule officielle : *Périclès auteur du décret*, mot à mot *Périclès*

(1) *Examen de la dissertation de Bentley sur l'authenticité des lettres de Thémistocle*. Paris, 1861, in-4°.

(2) Un témoignage trop peu remarqué, sur ce sujet, est celui de Platon, dans le *Phèdre*, c. 39, p. 257.

(3) *Vie de Périclès*, c. 8, éd. Sintenis (c. 11 de la trad. fr. de Ricard).

a dit, Περιελήεις εἶπε! De telles fortunes sont encore à espérer.

Les lois, nous le savons du moins pour celles de Solon, furent dès l'origine gravées sur une matière solide, capable d'en conserver sûrement le texte. Mais cela ne suffit pas pour nous donner toute confiance en des textes comme les préambules des lois de Zaleucus et de Charondas, tels que nous les a transmis la compilation de Stobée. Les extraits de la législation solonienne, dans les orateurs attiques et dans Plutarque, nous semblent plus clairement authentiques. Plutarque avait encore vu, au Prytanée d'Athènes, quelques débris des vénérables *axones* sur lesquels on l'avait originairement gravée et d'où elle avait été transcrite plus tard, avec une orthographe plus conforme au nouvel usage attique (1). Les lois de Dracon lui-même, antérieures à celles de Solon, et dont quelques articles n'étaient pas abrogés, étaient encore transcrites officiellement au iv^e siècle avant l'ère chrétienne, comme on le voit par une inscription naguère découverte dans les ruines d'Athènes (2). En 403, après la chute des Trente et le rétablissement de la démocratie, les Athéniens avaient ordonné une révision sévère et une transcription exacte de leurs vieux documents législatifs. Cette opération ne s'était pas accomplie avec une entière fidélité; nous en avons la preuve dans le discours de Lysias *contre Nicomaque*; mais ce discours même nous montre qu'on le surveillait avec une juste défiance, et que les archives du *Metroon* (temple de Cybèle, *mère* des dieux), comme celles de l'Acropole, n'admettaient pas sans contrôle les textes ainsi reproduits sur le marbre. Les historiens avaient donc là une riche mine à exploiter, et il est surprenant que Xénophon, ou l'auteur, quel qu'il soit, du petit

(1) *Vie de Solon*, c. 25.

(2) Rangabé, *Antiq. hell.*, n. 259 (cf. n. 425 et 430, au sujet des commissaires nommés pour les transcriptions); Kirchhoff, *Inscr. atticæ*, n. 64; et surtout le mémoire de Koehler, dans l'*Hermès*, II, p. 27 et suiv.

traité sur la *République des Athéniens*, n'y ait pas fait de plus larges emprunts. Ils nous eussent épargné bien des regrets dans l'étude de cette belle période de l'hellénisme, bien des embarras pour la reconstitution de l'histoire d'Athènes.

Non moins instructifs pour nous sont les décrets portés en exécution des lois et règlements, les pièces des procès soulevés par l'application de ces lois et de ces règlements. Quelques procès d'un intérêt public ont duré plus d'un siècle, comme celui du sanctuaire d'Amphiaräus, à Oropos, sur les frontières de l'Attique et de la Béotie, comme la controverse entre Samos et Priène sur la détermination de leurs frontières. On n'a que des fragments de ces dossiers qui nous seraient si précieux pour la connaissance du droit public chez les anciens (1). Il y a telle loi, tel usage, fort intéressant pour ce qu'on peut appeler l'histoire morale de l'hellénisme, qui nous est uniquement connu par les inscriptions : tel est le procédé d'affranchissement sous forme de vente à un dieu, dont pas un auteur grec ou latin conservé jusqu'à nous n'a conservé le moindre souvenir, et dont l'esprit, comme l'économie, nous est révélé par les centaines d'actes copiés sur le soubassement du temple d'Apollon, à Delphes, par nos compatriotes MM. Foucart et Wescher (2). Cela seul peut nous faire apprécier l'étendue de nos pertes.

Dans tout ce qui précède, on a dû remarquer que les documents mentionnés étaient d'ordinaire des textes gra-

(1) Sur le sanctuaire d'Oropos, voir, outre le discours récemment retrouvé d'Hypéride pour Euxénippe, Plutarque, *Vie de Démosthène*, c. 5 ; Rangabé, *Antiq. hell.*, n. 678 (t. II, p. 258-261). Sur la controverse entre Samos et Priène, mon mémoire sur les *Traités publics*, p. 70-71, où je renvoie aux textes anciens sur ce sujet.

(2) *Inscriptions recueillies à Delphes et publiées pour la première fois* par Wescher et Foucart, Paris, 1863, in-8°; Foucart, *Mémoire sur l'affranchissement des esclaves par forme de vente à une divinité*, Paris, 1867, in-8° (extrait des *Archives des Missions scientifiques et littéraires*).

vés sur la pierre ou sur le bronze ; c'est qu'en effet, jusqu'à la fin du siècle de Périclès, le papier était rare et coûtait fort cher en Grèce. La chose, à première vue, peut sembler étrange. Depuis trois mille ans environ les Égyptiens avaient trouvé dans le roseau papyrus la matière d'un papier poli, suffisamment léger pour être de facile transport, et qui, chez eux en particulier, grâce à l'heureuse température de leur pays, pouvait se conserver pendant bien des siècles sans détriment notable ; il nous en reste aujourd'hui de longs rouleaux, dont quelques-uns remontent jusqu'au temps de l'Exode (1). D'autre part, il est certain aujourd'hui que les pharaons eurent avec les États grecs de fréquents rapports, ne fût-ce que par la guerre, dès les temps qui, pour la Grèce, s'appellent l'âge héroïque (2). Néanmoins c'est seulement à partir de la dynastie Saïte, que des rapports réguliers paraissent s'être établis entre les Hellènes et les habitants de la vallée du Nil. On lit, sur un des colosses d'Ipsamboul, les noms de plusieurs soldats grecs qui avaient accompagné jusque-là le roi Psamméticus (3). Ces mercenaires sont les premiers, à vrai dire, qui fondèrent le long du Nil des comptoirs de commerce, et probablement les premiers qui répandirent dans le monde grec ce précieux produit de l'industrie égyptienne resté jusqu'alors presque inconnu en-dehors de l'Égypte (4). L'écriture cadméeenne, originaire aussi de l'Égypte (5), était sans doute depuis long-

(1) Fr. Lenormant, *les Livres chez les Égyptiens*, Paris, 1857. (extrait du *Correspondant*).

(2) E. de Rougé, *Extrait d'un mémoire sur les attaques dirigées contre l'Égypte par les peuples de la Méditerranée vers le XIV^e siècle avant notre ère* (Revue archéologique de 1867) ; *Corpus inscr. græc.*, n. 4979.

(3) *Corpus inscr. græc.*, n. 5126.

(4) Voir la note A de mon *Essai sur l'histoire de la Critique*, p. 485-493 : De l'influence que l'importation du papyrus égyptien en Grèce exerça sur le développement de la littérature grecque.

(5) On sait que cette origine a été démontrée dans le beau mémoire

temps pratiquée ; mais les seules matières sur lesquelles on la déposât étaient des plaques de pierre ou de métal, ou des peaux de bête plus ou moins grossièrement préparées. Cela ne pouvait guère suffire à la rédaction de pièces qui eussent quelque étendue ; et, en effet, les plus anciennes inscriptions grecques, celles où nous croyons reconnaître les premiers tâtonnements d'un ciseau inexpérimenté, sont toutes d'une brièveté extrême et elles ne remontent guère pour leur date au-delà du sixième siècle. Le traité de paix entre les Héréens et les Éléens, sur la plaque d'Olympie, que nous citons plus haut, n'a pas plus de onze lignes ; les formules funéraires ne sont pas moins concises. Tout témoigne de la difficulté que l'on éprouvait pour fixer par l'écriture de longs morceaux en vers ou en prose. L'importation du papyrus dut changer assez rapidement cet état de choses : on en a la preuve dans l'aspect tout nouveau que prend alors la littérature grecque ; c'est en ce temps que la prose y fait son apparition et qu'elle devient la forme habituelle du savoir humain, chez les médecins, chez les historiens, chez les philosophes. C'est au siècle de Pisistrate que pour la première fois, on voit mentionnées des *bibliothèques*, c'est-à-dire des dépôts de *biblia* ou d'ouvrages écrits sur papyrus (*biblos*). Mais le papyrus ne paraît pas avoir pris promptement possession du marché dans la Grèce, déjà si savante et si curieuse des plaisirs de l'esprit. Deux siècles environ après que ce papier circulait dans Athènes, on voit que le prix en était encore très-élevé, et qu'on employait toujours en concurrence avec lui des planchettes de bois. C'est ce que nous apprend le compte des dépenses faites par les Athéniens pour le célèbre temple d'Érechthée, dont quelques pages sont parvenues jusqu'à nous dans la copie sur marbre qui était déposée à l'Acropole. On y voit mentionnées ces planchettes, sous le nom des *sanides*,

de feu E. de Rougé, mémoire qu'on a cru longtemps perdu, mais que vient enfin de publier (Paris, 1874) son fils M. J. de Rougé.

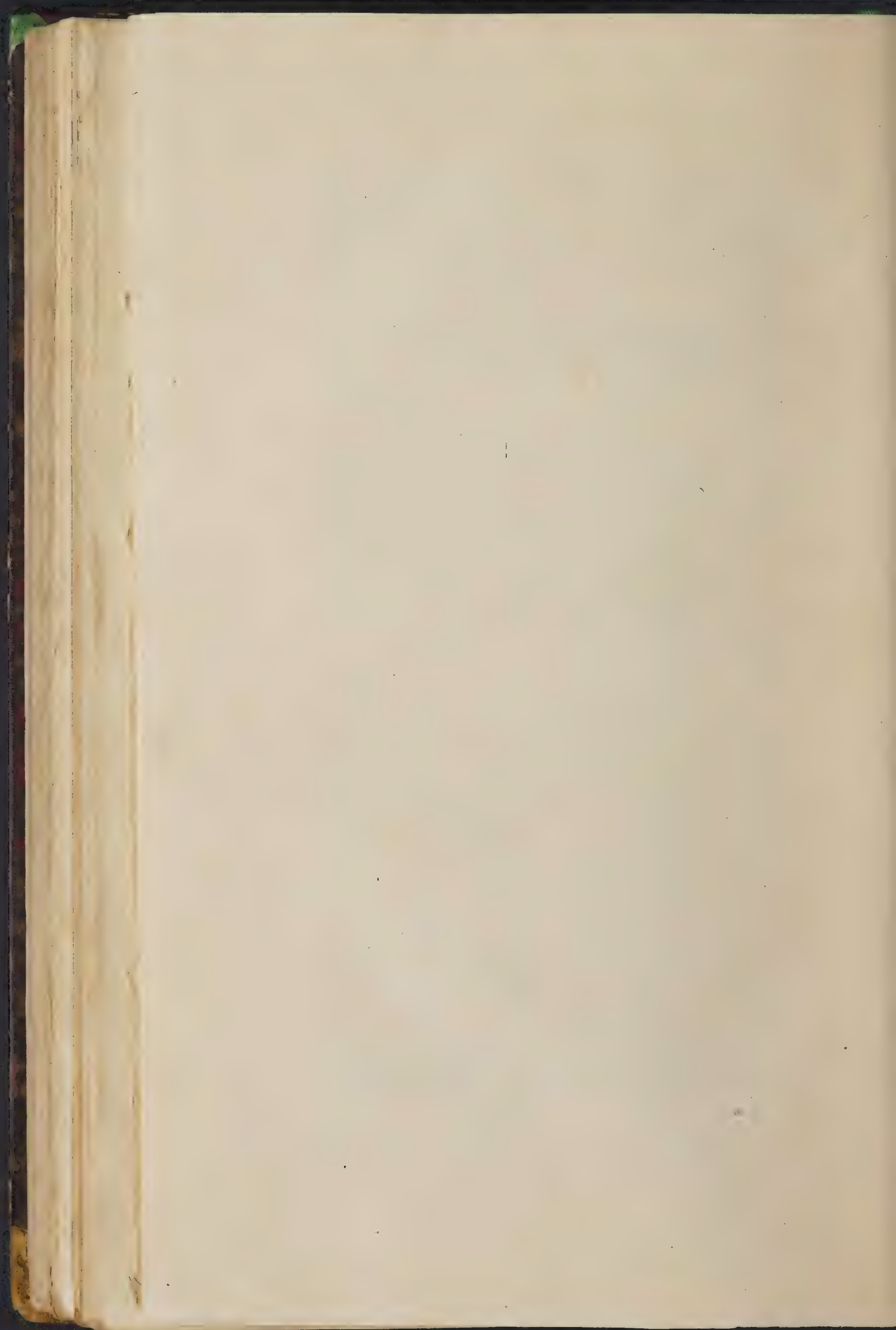
et les feuilles de papier ou *chartai* qui servaient chaque jour aux entrepreneurs de ces grands travaux (1). Or, la feuille de papier, dont le prix est coté sur le marbre, valait alors à peu près ce que vaut une rame de papier ordinaire pour l'usage de nos écoliers. Voilà des calculs et des rapprochements d'un caractère bien matériel ; mais comment n'en pas tirer les plus graves conséquences pour ce qui touche à la science historique ? Quand Hécatee ou Hérodote visitaient l'Égypte, ils trouvaient non-seulement de longues pages d'écriture sur les parois de ses monuments, mais d'innombrables documents sur papyrus dans les archives et les bibliothèques. S'ils n'en ont pas tiré meilleur parti pour nous faire connaître la civilisation égyptienne, c'est qu'ils ne connaissaient pas la langue du pays, c'est qu'ils n'en pouvaient déchiffrer les diverses écritures, et que dans les explications ou dans les récits de leurs guides ils ne pouvaient pas facilement distinguer le roman et l'histoire, les mensonges de la vanité sacerdotale et les témoignages véridiques (2). Mais, rentrés en Grèce, ils n'y rencontraient encore, dans les palais, dans les archives religieuses, que des documents bien maigres en comparaison des immenses richesses que l'Égypte leur avait offertes. Tant que l'histoire n'a pu être écrite sur une matière commode, en caractères courants, par des témoins et par des contemporains des événements, ou peut dire que la vérité historique, constatée seulement sur le marbre ou sur la pierre, ne formait pas un véritable corps et n'en offrait guère que des fragments épars. Ces réflexions, peut-être attristantes quand nous songeons au grand éclat que jetaient alors les arts dans la patrie de Périclès, tournent, au contraire, à l'honneur d'écrivains tels qu'Hérodote et Thucydide. Pour que, dans des conditions si difficiles, ces hommes aient

(1) Voir, dans mes *Mémoires d'Histoire ancienne et de philologie*, p. 135-140 : Sur le prix du papier au temps de Périclès.

(2) On a un exemple de ces méprises dans le trop court mémoire de M. Maspero qui fait partie du présent *Annuaire*.

produit des œuvres déjà si instructives et d'une exécution déjà si parfaite, il a fallu de leur part un prodigieux effort de curiosité, de patience et de talent. On se sent bien plus disposé à les louer de ce qu'ils ont fait, qu'à les blâmer de ce qu'ils ne savaient ou ne pouvaient pas faire.

(Extrait de l'*Annuaire de la Société pour l'encouragement des Études grecques en France*. — Année 1875.)



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ IMPÉRIALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

1864

TRIMESTRE

PARIS

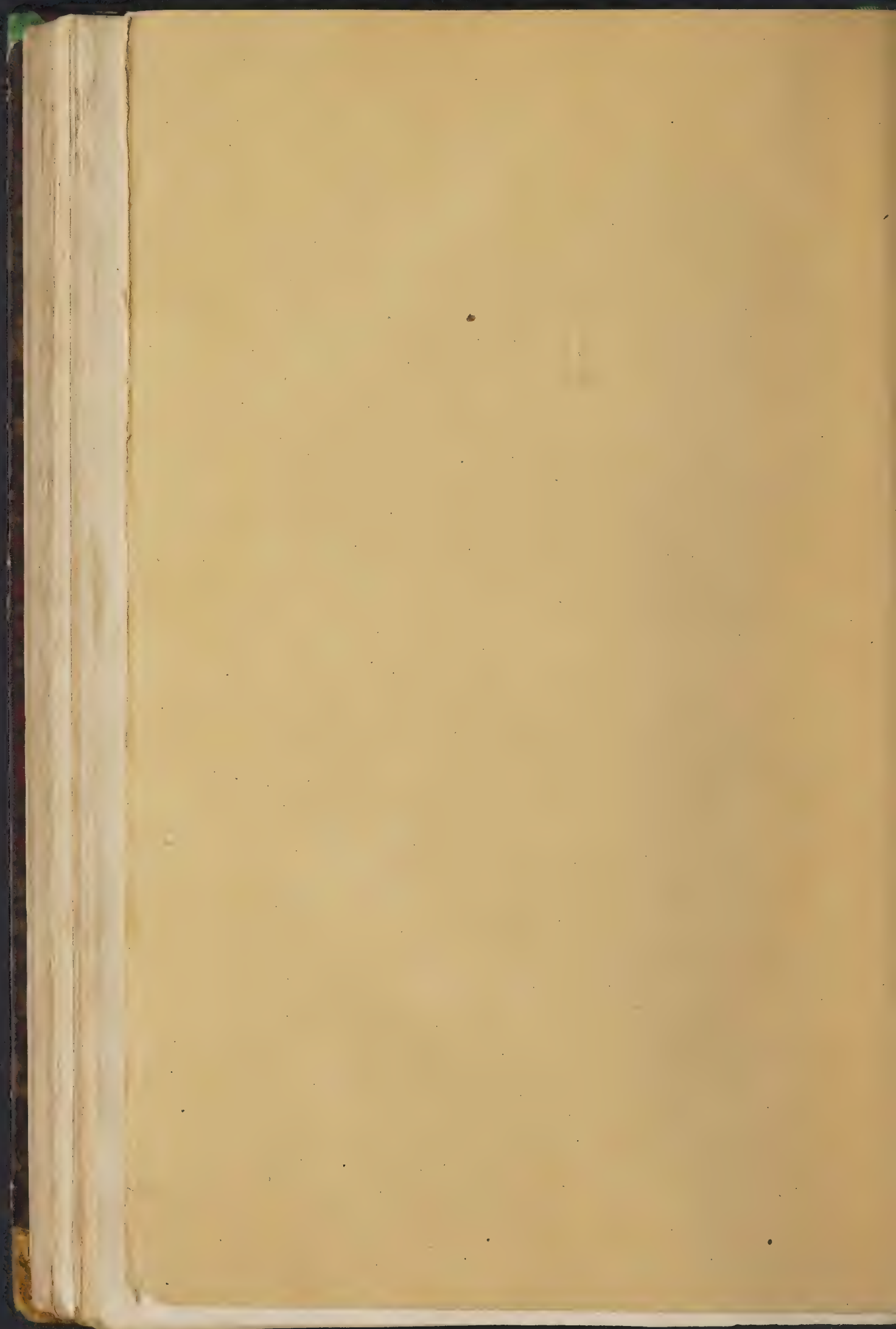
AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS DU LOUVRE

ET CHEZ M. DUMOULIN, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ

QUAI DES AUGUSTINS, 13

La planche qui doit être jointe au *Bulletin* de 1863, page 62 (Comm^{on} de M. Vieillard), ainsi que celle qui est annoncée au *Bulletin* de 1864, page 44 (Comm^{on} de M. Tailandier), seront distribuées avec le volume des *Mémoires* qui est sous presse.



EXTRAIT
DES
PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Du troisième trimestre de 1864.

Séance du 6 juillet.

Présidence de M. RENAN, président.

Correspondance.

Il est donné lecture d'une lettre du secrétaire du *Comité central de publication des inscriptions funéraires et monumentales de la Flandre orientale*, tendant à proposer l'échange du recueil qu'il a entrepris contre les publications de la Société. Cette demande est renvoyée à l'examen de M. Chabouillet.

M. Pol Nicart écrit une lettre dans laquelle il conclut à une réduction du tirage des *Mémoires* et du *Bulletin* : renvoyé pour rapport à la Commission des impressions.

M. de Longpérier annonce la mort de M. Matter.

Travaux.

Des rapports sont lus, au nom des commissions spécialement désignées pour examiner les titres fournis par

MM. Savy, Loriquet, Hart et le chanoine Gal, à l'appui de leurs candidatures. — Après avoir entendu MM. Bertrand, de Lasteyrie, Delisle et de Longpérier, rapporteurs, on passe au scrutin, et chacun des candidats réunit le nombre de suffrages exigé par le règlement. En conséquence, le président proclame associés correspondants MM. Savy, agent-voyer en chef à Châlons-sur-Marne; Loriquet, conservateur de la bibliothèque publique à Reims; et associés correspondants étrangers : MM. Hart, à Londres, et le chevalier Gal, prieur de l'insigne collégiale de Saint-Ours à Aoste (Italie).

MM. Egger et de Barthélemy lisent, au nom de la Commission des impressions, des rapports 1° sur le mémoire de M. le Blant traitant de la valeur des noms propres pour l'indication des nationalités à l'époque mérovingienne; 2° sur celui M. de Blacas relatif à des vases antiques trouvés à Albano : les conclusions favorables de ces deux rapports sont adoptées par la Société, qui vote l'impression de ces mémoires.

M. Quicherat commence la première lecture d'un travail sur les trois églises de Paris placées sous le vocable de Saint-Germain.

Séance du 13 juillet.

Présidence de M. RENAN, président.

Correspondance.

M. Savy remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses associés correspondants.

M. Loriquet annonce la création à Reims d'un musée

archéologique pour l'établissement duquel une souscription est ouverte.

M. des Noyers adresse une collection d'empreintes de sceaux du quatorzième siècle, de diverses juridictions de la sénéchaussée de Poitou. M. Vallet de Viriville se propose de présenter un travail sur ces monuments.

Travaux.

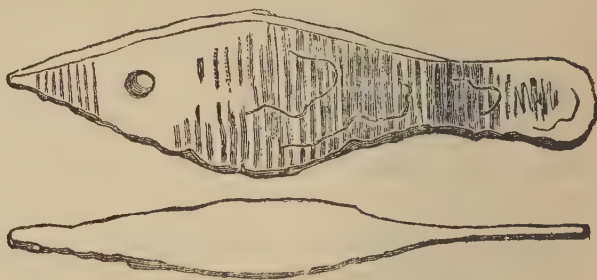
M. Peigné-Delacourt communique les détails suivants sur une découverte faite à la Varenne-Saint-Maur par M. le Guay, architecte :

« Parmi les blocs, ou *pierres levées*, que j'ai vus dans la forêt de Pinon (Aisne), j'en remarquai un qui m'a paru porter quelques traces du frottement employé pour polir les haches; mais il est loin d'offrir les marques du procédé technique usité par les Gaulois, comme celui que j'ai vu très-récemment dans une propriété, à la Varenne-Saint-Hilaire, chez M. Louis le Guay, architecte de Paris. La science archéologique doit à ses recherches empreintes d'une rare sagacité, et appliquées à l'étude d'un coin de terre à sa portée, la découverte d'une foule d'objets d'art et d'industrie, sépultures, etc., provenant des premiers habitants de la presqu'île formée par la Marne. Entre autres monuments de l'*Age de pierre*, se trouve un large grès dont une partie creusée en cuvette ovale par l'action du frottement des haches en silex qui y recevaient leur poli, offre en outre, sur le côté, deux rainures propres à user la pierre pour former, puis pour affûter le taillant. M. Louis le Guay a également recueilli des nombreux débris d'armes de pierre en voie d'exécution, et un tombeau celtique, qui est au musée de Cluny. »

M. Bertrand résume les résultats de fouilles exécutées sous des *tumulus*, dans le Morbihan, par MM. René Galles et de Ciosmadeuc. Il fait remarquer que, d'après ce dernier

archéologue, dans plusieurs communes autour de Vannes, des colliers de jaspe analogues à ceux que l'on retrouve sous les dolmens servent encore d'amulettes. M. de Longpérier, à ce sujet, rappelle que, près d'Alençon, on croit encore que des *phallus* suspendus au cou des femmes sont une garantie contre les couches malheureuses.

M. de Longpérier dépose sur le bureau des objets en fer trouvés dans les ruines de Khorsabad, rapportés en France par M. Victor Place et donnés par lui au musée du Louvre : ils faisaient partie d'un amas considérable de socs de charrue, de chaînes, etc., également en fer, ce qui prouve l'emploi de ce métal au huitième siècle avant l'ère chrétienne.



Une discussion s'engage sur l'usage auquel purent servir ces morceaux de fer ressemblant à des marteaux double-tranchants. Étaient-ce des masses de fer destinées à être travaillées, ou des marteaux à l'usage des ouvriers en pierre. Après des observations présentées par MM. Quicherat, Bourquelot et Brunet de Presle, la question reste encore douteuse.

M. de Godefroy Méniglaise lit une dissertation sur un procès en sortilège et empoisonnement de 1317. Il en sera entendu une seconde lecture.

M. Quicherat continue la lecture de son mémoire sur les trois Saint-Germain de Paris.

Séance du 20 juillet.

Présidence de M. RENAN, président.

Correspondance.

M. Loriquet remercie la société de l'avoir admis au nombre de ses associés correspondants.

Travaux.

Au sujet des objets rapportés de Khorsabad et communiqués par M. de Longpérier dans la séance précédente, M. le général Creuly, se fondant sur l'éclat et la pureté du son rendu par ces masses de fer, émet l'avis qu'elles pourraient avoir appartenu à un instrument de musique : il a vu des instruments analogues au Sénégal.

M. le Blant donne un relevé des inscriptions chrétiennes à dates certaines qui accompagnent le *vase de sang*; il fait observer que la presque totalité de ces épitaphes appartient au quatrième et au cinquième siècle, c'est-à-dire à une époque postérieure à l'ère des persécutions.

M. Brunet de Presle met sous les yeux de la Société une tête rapportée de Babylone par M. Tessier, et donnée par lui à M. Berger de Xivrey : cet objet, bien que trouvé en Assyrie, a un caractère évidemment égyptien. M. Renan fait observer que les antiquités égyptiennes ont voyagé de très-bonne heure et voyagent encore de nos jours.

M. de Godefroy Ménilglaise fait la seconde lecture de son travail sur un procès d'empoisonnement au quatorzième siècle.

M. Quicherat termine la seconde lecture de son travail sur les trois Saint-Germain de Paris.

Ces deux mémoires sont renvoyés à la Commission des impressions.

Séance du 3 août.

Présidence de M. RENAN, président.

Correspondance.

M. le Président annonce la mort de M. Faustin Poey-d'Avant, associé correspondant à Maillezais (Vendée).

M. le chevalier Gal, prieur de l'insigne collégiale de Saint-Ours, à Aoste, adresse ses remerciements au sujet de son admission au titre d'associé correspondant étranger.

M. Paul Raymond, archiviste des Basses-Pyrénées, demande à faire partie de la Société à titre d'associé correspondant; ses présentateurs sont MM. Delisle et de Barthélemy : la Commission chargée d'examiner les titres de M. P. Raymond est composée de MM. Boutaric, Bourquelot et Vallet de Viriville.

M. G. Brunet, associé correspondant à Bordeaux, envoie, en promettant une collaboration plus active, un exemplaire d'une réimpression d'ouvrage rare intitulé : « Description et ordre du camp et festiement et joustes des très-chrétiens et très-puissans roys de France et d'Angleterre en 1520. »

M. A. Dubois, chef de bureau à la mairie d'Amiens, adresse une note tendant à établir que les haches en silex, primitivement taillées en bois, ont ensuite été pétrifiées.

M. l'abbé de Cagny, associé correspondant, signale une découverte de bijoux mérovingiens faite au commencement

de cette année, sur l'emplacement de l'ancien village d'Emme, aujourd'hui Mesnil-Bruntel. On trouva une vingtaine de tombeaux en pierre, dont quelques-uns renfermaient deux squelettes : entre ces tombes on recueillit des poteries ornées de filets, un scramasaxe, une lame longue, une trentaine de couteaux, plusieurs boucles et ardillons. Dans les tombes même on ne trouve qu'un petit dé en verre rouge orné sur chaque face d'un sautoir jaune, et une fibule composée d'une feuille d'or fixée sur une rondelle de fer par quatre clous d'argent et ornée de verroteries bleu, jaune et rose, imitant des pierres précieuses. Ces objets font partie de la collection de M. Alfred Danicourt, avoué à Péronne.

M. l'abbé de Cagny, dans une seconde communication, présente des nouveaux arguments à l'appui de l'hypothèse qui place à Allaines-Mart-Saint-Quentin, près Péronne, le *Vicus Helena* où Sidoine Apollinaire, met la défaite des Francs par Majorien au milieu du cinquième siècle : « Jusqu'à ce jour, dit M. de Cagny, les historiens qui ont fait mention de cette célèbre bataille s'accordent à placer le *Vicus Helena* qui en fut le théâtre soit à Lens (Nord), soit à Hesdin (Pas-de-Calais). Seul, M. Vincent, dans une savante dissertation (Lille, imprimerie Danel), a exposé les motifs qui l'autorisaient à attribuer au village d'Allaines, près Péronne, le titre du *Vicus Helena* où eut lieu cette défaite sanglante de l'armée de Clodion. Il a paru intéressant pour la vérité historique de confirmer cette opinion par de nouvelles preuves, spéciales à la localité, qui ne sont pas sans valeur.

« 1° La dénomination d'Allaines, autrefois Halaines, se rapproche bien plus du mot *Helena* que celle de Lens et Hesdin.

« 2° Il en est de même de l'appellation latine des anciennes chartes *Alania super fluvium Halæ* si bien en rapport avec *Helena*, et aussi *Alania Morchiarum* avec un surnom distinctif qui emporte toujours l'idée d'un grand mas-

sacre dans l'endroit auquel il est appliqué. (Titres de 977-1046-1070-1423, ann. B.B., t. III, f° 719. — Gal. X., t. IX, col. 1108.)

« 3° Le lieu de la bataille et de la défaite des Francs est désigné entre deux collines et auprès d'un cours d'eau. Or ces circonstances ne pourraient se rencontrer dans les plaines qui environnent Lens et Hesdin. On les retrouve, au contraire, d'une manière bien précise, dans la localité d'Allaines, dont la position a tous les caractères d'une antique habitation gauloise. On y voit le cours d'eau appelé *fluvius Halæ* dans les anciens titres ; il coule au milieu d'une vallée longue et étroite que dominant deux collines importantes : l'une au nord et l'autre au midi sur le sommet de laquelle a été établie, deux siècles plus tard, la célèbre abbaye du Mont-Saint-Quentin.

« 4° Il ne paraît pas qu'on allègue à Lens ou à Hesdin quelques vestiges d'une bataille aussi meurtrière ; tandis que sur le territoire d'Allaines on a souvent découvert d'antiques armures de l'époque, et cette année même on y a mis au jour, au N. O. vers Cléry-Créqui, une vaste sépulture dont on ne connaît pas les bornes, et qui a été fouillée sur un espace de plus d'un kilomètre. C'est une longue suite de tombeaux ayant appartenu presque exclusivement à des hommes et renfermant des armes et autres objets d'époque romaine, dont plusieurs ont été conservés par M. Alfred Danicourt, de Péronne. On cite aussi sur le même territoire des *lieux-dits* assez significatifs, tels que : *le champ des Parois, la vallée et le chemin de l'Ouette*.

« 5° Enfin, ne peut-on pas encore supposer avec assez de fondement que l'importante forteresse de Cléry, si rapprochée d'Allaines, a été primitivement le camp retranché des Romains au *Vicus Helena*. Cette ancienne forteresse, bâtie sur pilotis dans la rivière même de la Somme, fort étendue en cet endroit, pouvait aisément renfermer trois mille soldats. Une levée en pierre, formant une demi-lune de près d'un kilomètre de longueur, l'entourait à l'exté-

rieur depuis les marais de Hailles jusqu'à la Somme. On y éleva depuis des remparts et autres constructions imposantes qui en firent une des forteresses les plus considérables de la France. Les restes indestructibles qu'on en découvre encore démontrent bien l'œuvre du génie des Romains, surtout quand on retrouve, entre Allaines et Cléry, une de ces anciennes voies qu'ils avaient tracées dans la direction de Soissons à Sangatte, longeant Péronne, qu'elle laisse à gauche, et le Mont-Saint-Quentin sur la droite. Ce camp romain devait défendre le *Vicus Helena*, beaucoup plus considérable au cinquième siècle, et que les rois francs auront eu intérêt à faire disparaître, en vue d'effacer le souvenir d'une défaite si humiliante pour leur nation. Cléry ne se forma guère que vers le douzième siècle dans le voisinage et sur les ruines de cette antique bourgade. On y retrouve partout de précieux vestiges du séjour des Romains, et les anciens seigneurs de ce domaine, qui appartint successivement aux comtes de Péronne, aux Saint-Simon et aux Créqui, purent aisément y élever une redoutable forteresse sur les fondations massives du camp retranché que les Romains y avaient construit sur la Somme et qu'ils occupaient sans doute à l'époque de la célèbre bataille de *Vicus Helena*.

« Puisse cette étude fort restreinte jeter quelque jour sur le véritable lieu qui fut le théâtre d'un combat si important dans les annales de notre histoire ! »

Il est donné une première lecture du mémoire de M. Henri Bordier sur les statues du musée de Cluny provenant de l'ancienne église Saint-Jacques, à Paris. La Société, accédant au vœu formulé par M. Bordier, décide qu'une commission sera nommée pour rechercher les derniers débris encore enfouis sous le sol de l'ancien hôpital Saint-Jacques. M. le président désigne, pour faire partie de cette commission, MM. Michelant, le Blant et Guérin. Il sera fait une seconde lecture du mémoire de M. Bordier.

Séance du 10 août.

Présidence de MM. Renan et Michelant.

Correspondance.

M. le ministre de l'instruction publique accuse réception des exemplaires du *Bulletin* et des *Mémoires* qui lui ont été envoyés, et annonce qu'une allocution a été accordée à la Société comme témoignage de l'intérêt porté par Son Excellence aux travaux de la compagnie.

M. Auguste Prost, associé correspondant à Metz, adresse une note détaillée sur les antiquités gallo-romaines découvertes récemment à la *Sainte-Fontaine*, non loin du village de Merlebach, et dans le voisinage de Betting (Meurthe) : la Société, reconnaissant l'intérêt archéologique attaché à cette découverte, décide que le rapport de M. Prost sera lu de nouveau au mois de novembre, afin qu'un plus grand nombre de membres puisse étudier utilement les détails et les dessins envoyés par M. Prost.

Travaux.

M. Vallet de Viriville donne une première lecture d'un mémoire sur des sceaux ayant appartenu à diverses juridictions de la sénéchaussée de Poitou.

M. Egger communique une lettre de M. Contejean, professeur suppléant à la Faculté des sciences de Clermont. M. Contejean, qui pense déjà avoir retrouvé un *Vicus* gaulois dans la commune de Saint-Pierre-le-Châtel (Puy-de-Dôme¹), signale cette fois un *Castellum* également gaulois

1. Voyez *Revue archéologique*, nouvelle série, t. VIII, p. 159.

qu'il suppose remonter à une époque antérieure à l'occupation romaine :

« Le *Castellum* de *Servière* (c'est, je crois, le nom qu'il convient de lui donner) est assis à une centaine de mètres ouest-sud-ouest du lac de *Servière*, à moins d'un kilomètre de la route des *Monts-Dore*. Les bergers le connaissent sous le nom de *Trou-aux-Loups*, et la tradition rapporte que c'était autrefois un village. L'altitude du lieu dépasse onze cents mètres.

« Situé dans de vastes pâturages, ce *Castellum* a la forme d'une ellipse orientée à peu près est-ouest. Il est entouré d'un rempart extérieur de terre qui s'élève à environ trois mètres au-dessus du sol ambiant dans les lieux où il est bien conservé, mais qui parfois se dégrade au point de marquer à peine une saillie de un mètre à un mètre cinquante. Ce rempart entoure un fossé également elliptique, à parois inclinées vers le centre, mesurant encore trois à quatre mètres de profondeur dans ses parties les plus intactes, sur huit mètres au moins de largeur prise aux bords. Vient ensuite un mur intérieur aussi elliptique, formé de terre amoncelée, et quelquefois de pierre et de terre, dont la hauteur et l'épaisseur primitives peuvent être facilement estimées, en raison des dégradations qu'il a subies. En général, l'épaisseur dépassait un mètre cinquante. Ce mur intérieur circonscrit un espace uni rempli de cases et d'habitations absolument semblables à celles des *Chazaloux* et de *Saint-Nectaire*, c'est-à-dire de forme très-irrégulière, souvent elliptique ou quadrilatère à angles arrondis, de dimensions très-diverses, et qui paraissent avoir été jetées au caprice sur le terrain, sauf peut-être celles en contact avec le mur circulaire, qui faisait ainsi double emploi ; mais tout l'espace enveloppé par le fossé était rempli de semblables demeures, que des fouilles, même superficielles, mettraient facilement à découvert. En un mot, le *Castellum* de *Servière* est aussi complet que le *Vicus* des *Chazaloux*, quoique moins bien conservé. J'ai remarqué que, comme aux *Chazaloux* et à *Alaise*, les habita-

tions n'ont ni entrées ni ouvertures, au moins à une certaine hauteur du sol, de sorte qu'on ne pouvait pénétrer dans leur intérieur qu'en escaladant les murs. Ceux-ci sont construits en pierres sèches mêlées de terre, car les pierres doivent être cherchées fort loin; elles sont généralement employées pour les angles et les revêtements. La dimension intérieure des cases varie de 12 à 14 mètres sur 9, de 10 mètres sur 6 ou 7; il est rare qu'elle ne soit au moins de 6 mètres dans le sens de la plus grande longueur. L'épaisseur des murs varie de 1^m.50 et plus à 0^m.60; la hauteur n'atteint 1 mètre nulle part; généralement elle reste au-dessous de 0^m.40, ce qu'il faut attribuer au mode de construction, à la nature des matériaux et sans doute aussi aux mutilations survenues. Comme à Alaise, aux *Chazaloux*, à Saint-Nectaire, ces murs reposent sur le sol sans aucune espèce de fondation.

« Je n'ai pu découvrir de traces de voie ni de chemin antique aux alentours du *Castellum*. Dans son intérieur, deux bandes sinueuses se remarquent où le gazon est plus vert, plus uni, où les vestiges des murs font défaut, et qui paraissent avoir été les anciennes rues. Ce qui me confirme dans cette manière de voir, c'est qu'elles aboutissent toutes deux à des endroits où les murs, les remparts et les fossés sont interrompus, et qui se présentent comme les entrées du *Castellum*, l'une à l'ouest, l'autre au sud. Je n'oserais cependant affirmer que ces deux ouvertures, principalement celle du sud, n'eussent été pratiquées postérieurement à l'abandon des cases.

« A l'extrémité orientale de l'ellipse s'élève un dôme très-régulier formé de terres rapportées. Quoique un peu écorché du côté du sud, ce dôme est couvert de gazon, ainsi que toute la superficie des ruines, malheureusement labourée de sillons ouverts par l'administration forestière. Sa hauteur m'a paru d'environ 8 mètres et son diamètre d'au moins 15 mètres à la base. C'est dans le pourtour de cette butte de terre que le rempart et les fossés sont le mieux

conservés. Elle n'est d'ailleurs bordée par le fossé que du côté oriental, son pied se trouvant à l'intérieur (ouest) au même niveau que l'aire sur laquelle sont assises les habitations. Les murs de celle-ci paraissent interrompus pour permettre à la voie d'aborder le monticule. Quant aux dimensions de l'ensemble du *castellum*, il m'a paru que le grand diamètre de l'ellipse est de 120 à 130 mètres, mesuré au rempart extérieur, et le petit diamètre de 70 à 80 mètres.

« Je ne donne toutes ces estimations qu'approximativement et en employant des formules dubitatives. Cela vient de ce que je n'ai pu relever mes mesures qu'*au juger* ou en comptant le nombre d'enjambées qui séparaient deux objets dont je voulais apprécier la distance. Ne prévoyant pas qu'à une altitude pareille et dans une contrée ensevelie pendant près de six mois sous la neige il pût exister des ruines quelconques, je m'étais borné à emporter mes instruments ordinaires de géologue.

« Quant à l'attribution des ruines de *Servière*, elle ne saurait être douteuse, à nos yeux du moins. L'identité est complète avec le Châtaillon d'Alaise, les Chazaloux et Saint-Nectaire ; de sorte que je n'hésite pas à les considérer comme un *Castellum* de l'époque gauloise antérieure à l'occupation romaine, au plus contemporaine de la conquête.

« Je termine cette note en ajoutant que, dans une exploration au *Gour de Tazanat*, j'ai découvert les vestiges d'un nouveau *Vicus* ou *Castellum*. Mais ici les habitations, situées au milieu de terres labourées, ont presque toutes disparu, démolies par les propriétaires des champs voisins dans le but d'agrandir leur domaine. Les pierres ont été amoncelées sur les affleurements granitiques qui percent le sol en maint endroit. Une case est cependant encore à peu près intacte : elle mesure environ 6 mètres sur 8. Non loin, un mur d'enceinte peut être suivi sur une longueur de plus de 20 mètres. Ces ruines, qu'on pourrait appeler de

Tazanat, se trouvent à 3 kilomètres sud du *Gour* de même nom, à 4 kilomètres ouest du *Puy-de-Chalard*, au pied duquel existent, me dit-on, des débris romains. »

Séance du 17 août.

Présidence de M. RENAN, président.

Correspondance.

M. Th. PISTOLLET de Saint-Ferjeux, à Langres, réclame contre l'omission de son nom dans la liste des associés correspondants, au *Bulletin* de 1864.

La Société décide que ses *Mémoires* seront adressés à la Commission impériale archéologique de Saint-Petersbourg.

Travaux.

Il est fait une seconde lecture du mémoire de M. H. BORDIER, relatif aux statues provenant de l'ancienne église Saint-Jacques de Paris.

M. Vallet de Viriville fait une seconde lecture de son mémoire sur plusieurs sceaux de l'ancienne sénéchaussée de Poitiers.

Ces deux mémoires sont renvoyés à la Commission des impressions.

M. A. de Barthélemy lit la note suivante sur les *boursiers* de Paris et sur les méreaux qu'il attribue à la corporation formée par ces artisans :

« Il y a deux ans, parmi les plombs trouvés dans la

Seine, M. Forgeais faisait connaître un méreau dont, grâce à son obligeance, je puis reproduire ici le type :



« La Vierge, couronnée et nimée, tenant l'enfant Jésus ; à sa gauche un prélat mitré et nimé, accosté des initiales S. B. : il bénit de la main droite, et de la gauche tient une crosse.

« R. Une bourse à fermoir, et deux bourses à lacets¹.

« Depuis, M. Forgeais a découvert un autre plomb, celui-ci inédit, et qui doit être rapproché du petit monument que je viens de rappeler :



« Sur ce nouvel exemplaire nous retrouvons, avec un revers analogue, la Vierge et le même prélat ; entre ces personnages on aperçoit une fontaine. L'état très-frustre de ce méreau ne laisse pas deviner le sens des légendes : il n'est guère permis d'interpréter que les initiales N D, *Notre-Dame*, placées au-dessus de la fontaine.

1. Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine et recueillis par Arthur Forgeais. Paris, 1862, p. 37.

« Ces pièces paraissent avoir servi de méreaux à la confrérie de la corporation des *boursiers* de Paris; j'ai pensé pouvoir soumettre à la Société quelques notes que j'ai recueillies sur ces artisans. Ces notes intéressent également l'histoire de Paris et celle de Bretagne.

« Tout d'abord je citerai un passage de lettres-patentes données par Charles VI le 25 février 1398 : par ces lettres, le roi permet « à plusieurs bonnes gens faiseurs de bourses, « nez de la nacion du pays de Bretagne et d'ailleurs, de- « meurans en nostre ville de Paris, qui avoient pris nagai- « res et encores ont voulonté et devocion à *Saint-Brieuc* « des Vaux, de, en l'honneur et remembrance de Dieu et « de la benoite *Vierge Marie* et d'icellui saint, se assembler « volontiers une fois l'an, en l'une des églises de nostre « dicte ville par manière de confrarie¹. »

« Ces quelques lignes donnent l'explication du premier plomb : le vingt-quatrième article des statuts de la corporation, datés de 1749, et reproduisant évidemment un texte plus ancien, nous aidera à comprendre le type du second méreau : « Nul maître de la communauté ne pourra mon- « trer, vendre ni débiter des marchandises, les fêtes solen- « nelles de l'année, les jours de dimanches, fêtes de Notre- « Dame, fête de *Saint-Brieux* et de *Notre-Dame de la* « *Fontaine*, patrons de la communauté. »

« La nationalité des premiers boursiers de Paris ne peut être douteuse : ils étaient de Bretagne, et j'ajouterai de Saint-Brieuc. Cette ville, en effet, placée entre les deux vallées de Gouët et de Gouëdic, portait jadis le nom de *Saint-Brieuc des Vaux*². Bien plus, Notre-Dame de la Fontaine

1. Ordonnances des rois de France, VIII, p. 346. — Il est à remarquer que dès le treizième siècle, dans les statuts recueillis par Étienne Boiliane, prévôt de Paris, il est déjà question d'une confrérie : « Et est à savoir que quiconques ira contre ces choses dessusdites, qu'il paiera au roi III souz d'amende, et II souz à leur confrairie. »

2. Dom Morice, preuves, t. II, col. 277, mentionne Hélié du Rouvre, seigneur du Bois-Boissel, capitaine de *Saint-Brieux des Vaulx*.

était, pour des Bretons, une réminiscence du pays natal associée tout naturellement à leur vénération pour le saint qui avait donné son nom à la cité.

D'après une tradition que l'on retrouve dès le quatorzième siècle, lorsque Saint-Brieuc, ou Briok, émigrant de la Bretagne insulaire, aborda sur le point du rivage armoricain où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Brieuc, il bâtit auprès d'une fontaine un petit oratoire dédié à la Sainte Vierge : c'était la plus ancienne chapelle de la ville, un souvenir de la fondation même de la cité¹. D'après le rentier capitulaire, ce lieu appartenait au chapitre de la cathédrale, depuis la donation que saint Brieuc en aurait faite à ses disciples. En 1417, dans une contestation entre l'évêque Jean de Malestroit et son chapitre, cette chapelle est ainsi désignée : *Sancta Maria Fonte Orel, infra metas parochialis ecclesie* ; la fontaine elle-même, dans quelques actes de fondations, est nommée tantôt *fontaine d'Orel*, tantôt *fontaine de Saint-Brieuc*.

« Pendant tout le moyen âge, l'oratoire de Notre-Dame de la Fontaine fut non-seulement « la dévotion de Saint-« Brieu, » suivant l'expression du *grand terrier épiscopal*, mais aussi un pèlerinage en grand renom dans la province. Olivier de Clisson, portant au roi de France des plaintes contre le duc de Bretagne, disait que l'on avait pris « aucuns habitants qui alloient en pèlerinage à Nostre-Dame « de la Fontaine de Saint-Brieuc. » La duchesse de Bretagne venait y faire ses dévotions, lorsque Clisson tenta de l'enlever.

« Au commencement du quinzième siècle, Marguerite de Clisson reconstruisit cette chapelle autour de laquelle se tenait pendant huit jours la plus ancienne foire de Saint-

1. La ville de Saint-Brieuc doit son origine au monastère qu'y fonda le saint de ce nom vers la fin du cinquième siècle. Quelques auteurs ont avancé qu'auparavant, et dès l'époque gallo-romaine, il y avait eu là une cité du nom de *Biduë*. Rien ne justifie cette hypothèse, d'invention peu ancienne.

Brieuc : cette assemblée était connue sous le nom de *Foire-Fontaine*, et pendant sa durée on avait coutume de se faire des cadeaux comme au premier jour de l'an. En 1536, Jean de Plédran, doyen et chanoine de la cathédrale, ordonnait par son testament « que le pignon de la chapelle de Saint-Brieuc près de Notre-Dame de la Fontaine, qui est commencé, sera parachevé. »

« Un procès-verbal assez détaillé, rédigé en 1652, a conservé la description des vitraux de cet oratoire : les armoiries et les représentations de plusieurs membres de la maison de Clisson y figuraient. En 1710, les marchands et les artisans de Saint-Brieuc obtinrent la permission d'y tenir une confrérie qui, peu après, fut transférée dans la chapelle Saint-Pierre : c'est dans cette dernière que l'an II de la République se réunissait « le comité épuratoire de la société régénérée des sans-culottes de Saint-Brieuc, affilié aux Jacobins de Paris. »

« De l'ancienne chapelle de Notre-Dame de la Fontaine il ne reste d'un peu ancien que la fontaine elle-même qui était à son chevet, et derrière laquelle est une petite crypte, aujourd'hui sans caractère bien marqué et que l'on croit avoir été l'oratoire de Saint-Brieuc lui-même.

« Après avoir parlé du monument breton dont le souvenir paraît sur un des deux plombs parisiens de la collection de M. Forgeais, passons aux trois bourses qui, sur l'un et l'autre méreau, forment en quelque sorte les armoiries de la corporation. Je suis naturellement amené à rechercher ce que c'était qu'une *bourse de Saint-Brieuc*.

« En parcourant, dans l'inépuisable collection réunie par les Bénédictins, les inventaires dressés après la mort de la duchesse-reine Anne, je notai, il y a longtemps déjà, la mention d'un objet que je crois pouvoir aujourd'hui déterminer : je transcris les quelques lignes de l'inventaire qui y sont relatives¹ :

1. Bibl. imp., coll. des Bl.-Mant., t. XLIX, p. 56.

« Une bourse de Saint-Brieu, de cuir rouge, couverte de
« broderies de soie, en laquelle a de petites pastenotres
« blanches¹ et cinq signets d'or persés à jour, et plusieurs
« reliques enveloppées, non escriptes; avecques une petite
« burette de voirre rompue en laquelle a des cheveulx non
« escripts; et une petite chesne d'or, a l'un des bouts de la-
« quelle a ung diamant faict à fleur dont l'anneau est es-
« maillé de rouge et de blanc; et pendent à ladicte chesne
« vingt-huit perles a petiz branlans faiz en fasson de feuil-
« les; et a l'autre bout de ladicte chesne a ung petit cro-
« chet, le tout pesant ugne once demy gros. — Une petite
« croix de nacle de perle enveloppée en ung petit drapeau
« blanc remise en *ladicte bourse*. — Plus un grand anneau
« d'or pour servir au pontificat d'ung évesque, un signet de
Cassidoïne auquel a une émeraude, et ung signet d'or
« ronc; le tout remis en *ladicte bourse de Saint-Brieu* et
« audit coffre. »

« Ce coffre était « faict a personnaiges a demy bosse, les-
« quieulx ymaiges sont pains; » nous le trouvons mentionné
une seconde fois dans les inventaires²; « Ung coffre d'ivoire
« ferment à clef, faict a personnaiges a demie bosse, iceulx
« personnaiges pains, dont la claveure, clef, charniere et
« garniture sont d'argent doré; auquel coffre a doze pate-
« notres de Cassidoïne et jaspe enfilées en ung cordon et
« au bout d'une hampe de soye... plus y a audit coffre la
« *bourse de Saint-Brieu* avecques plusieurs reliques...
« plus une petite bourse de velours cramoisy, etc; »

« Dans les pièces justificatives publiées par M. Leroux
de Lincy dans son ouvrage sur Anne de Bretagne³, nous
retrouvons le coffret d'ivoire qui nous occupe en ce mo-
ment : il s'agit alors d'une époque antérieure à 1498, date
de l'inventaire dont je viens de citer des extraits. Il conte-

1. Un renvoi en marge note que « la royne a retenu les petites paste-
notres blanches. »

2. Bl.-Manteaux, p. 61.

3. Le Roux de Lincy, t. IV, p. 141.

nait alors une bourse de velours vert à laquelle paraît avoir succédé ensuite la bourse de cuir rouge dite de Saint-Brieuc : « Ung coffre d'ivoire taillé a personnaiges tout au-
« tour, dont les garnitures et charnières sont d'argent doré,
« doublé de velours noir dedans : ouquel a une coeiffe de
« vellours vert brodée à l'environ, dedans laquelle a plu-
« sieurs reliques non escriptes, avecques une petite croix de
« boys en laquelle a plusieurs reliques couvertes de verres. »

Bien que la *coeiffe de velours vert* ne porte pas de nom spécial, je suppose que, comme celle de cuir rouge qui lui fut substituée plus tard dans le même coffret, elle avait la même origine. C'étaient des *bourses de Saint-Brieuc*, c'est-à-dire des chefs-d'œuvre offerts à la reine par la corporation qui avait saint Brieuc pour patron. Je lis, en effet, dans les statuts de 1719 que les chefs-d'œuvre des boursiers consistaient en : « une bourse ronde à quarre de cuir ; une
« bourse de velours brodée d'or et d'argent, avec les cré-
« pines et boutons de même ; une gibecière de maroquin
« à fer, garnie de son ressort avec des courans et boutons
« de cuir ; une gibecière de maroquin à fer courbé, pareil-
« lement avec ressort ; un sac de maroquin dont les hom-
« mes se servent à mettre sur leurs genoux. »

« La corporation des boursiers ne laissait pas que d'avoir une industrie assez étendue. Un livre contient ses statuts, et a eu les honneurs de deux éditions¹ ; on y remarque de nombreux arrêts obtenus par la corporation pour s'opposer aux envahissements d'autres artisans. Les boursiers ne firent d'abord que des *bourses et braieus* de cuir² ; plus

1. L'une, in-4°, a été éditée en 1556, chez Desprez ; l'autre, in-12, en 1774, chez Valade, tous deux imprimeurs à Paris.

2. Voyez le titre 77 du « registre des mestiers et marchandises de la ville de Paris. » Le 23 juin 1749, Louis XV renouvelait les règlements donnés par son prédécesseur à la communauté des « maîtres et marchands boursiers, seuls faiseurs de brayes, gibeciers, culottiers, faiseurs de bonnets, etc., de la ville et fauxbourgs de Paris. » Il rappelait les ordonnances de Philippe de Valois, 1342, de Charles VI, 1398 et 1444, de Louis XII, 1514, de Charles IX, 1574, et de Louis XIV, 1659.

tard ils eurent le monopole de toutes les bourses, depuis les riches escarcelles de cuir et de velours brodées d'or jusqu'aux simples sacoches; eux seuls faisaient les vêtements confectionnés en cuir et en peau, ensuite les gibernes, les bandages employés par les chirurgiens, et enfin les parapluies; pour ces derniers objets ils eurent maille à partir avec plus d'un concurrent, même avec un serviteur de la maison du roi qui aurait fait un très-mauvais parti à l'un des maîtres de la corporation, si on n'avait eu la prudence de lui ôter à temps son épée.

« Maintenant il resterait à déterminer dans quelle église de Paris se réunissait la confrérie des boursiers: jusqu'ici les nombreuses recherches que j'ai faites ne m'ont pas donné de résultats bien positifs. Quelques auteurs ont avancé que le siège de la confrérie qui nous occupe était aux Cordeliers; je n'ai pu en trouver la moindre trace ni aux Archives de l'Empire, ni à celles de la préfecture de police.

« Jusqu'à preuve du contraire, je pencherais pour l'église Saint-Barthélemy où Sauval et l'abbé Lebeuf signalent une chapelle de *Saint-Brieuc des Vaux*: primitivement cette chapelle était dédiée à saint Étienne; mentionnée dès 1403, elle fut reconstruite par suite de l'agrandissement de l'église en 1520. A la fin du seizième siècle, elle porta le nouveau vocable qu'elle conserva ensuite.

« L'église Saint-Barthélemy, pour une corporation dont les premiers membres étaient Bretons, présentait un caractère tout particulier qui devait la faire préférer. C'était là, en effet, que Hugues Capet, alors duc de France, avait donné asile aux reliques de dix-neuf saints armoricains apportées par des prélats et des moines qui fuyaient les ravages des invasions normandes. »

M. le Président rappelle que les membres de la Société, pendant les vacances, seront convoqués par lettres spéciales pour assister à la séance du mercredi 5 octobre prochain.

BIBLIOGRAPHIE

(jusqu'à la dernière séance de mai 1864).

L — Z.

LOIRE-INFÉRIEURE. *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure*. Année 1862, in-8.

LOIRET. *Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais*. Du 3^e trimestre de 1862 au 2^e trimestre de 1863, in-8.

MARNE. *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*. Année 1862, Châlons-sur-Marne, in-8. — *Travaux de l'Académie impériale de Reims*. Année 1861-1862, n^o 1 à 4, in-8.

MOSELLE. *Bulletin de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle*. 5^e année, Metz, 1862, in-8. — *Mémoires de l'Académie impériale de Metz*. 1861 à 1863, in-8.

NORD. *Mémoires de la Société impériale d'agriculture, de sciences et d'arts séant à Douay*. T. VI, 1859-1861, in-8. — *Société archéologique de l'arrondissement d'Avesnes*. Feuilles 12 à 15 (p. 141 à 182), in-8. — *Société des antiquaires du Nord*. N^o 8.

OISE. *Mémoires de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise*. T. V, 1^{re} partie. Beauvais, 1862, in-8.

PAS-DE-CALAIS. *Mémoires de l'Académie d'Arras*. T. XXXV, 1863.

SAVOIE. *Mémoires et documents publiés par la Société savoie-*

sienne d'histoire et d'archéologie. T. VI, Chambéry, 1862, in-8. — Revue savoisienne. 15 février 1864, in-4.

SEINE. *Annuaire historique pour l'année 1863, publié par la Société de l'histoire de France. Paris, 1863, in-12.*

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUES DE FRANCE. 33^e session, séances générales tenues à Reims, à l'Aigle, à Dives et à Bordeaux en 1861, Paris et Caen, 1862, in-8.

SEINE-INFÉRIEURE. *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, table alphabétique et analytique des vingt-quatre premiers volumes, par M. le conseiller Renault. Paris, 1863, in-4.*

SOMME. *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres, arts, agriculture et commerce du département de la Somme. 2^e série, t. II, Amiens, 1860-1863, in-8. — Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie. Année 1862, n^{os} 2 à 4; année 1863, n^{os} 1 et 2. — Séance extraordinaire de la Société des antiquaires de Picardie, du 20 mai 1860. Inauguration de l'exposition artistique et archéologique. Amiens, 1860, in-12.*

VAR. *Bulletin de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var, séant à Toulon. 28^e et 29^e années, 1860-1861, in-8. — Compte rendu de la séance du 16 juin 1862 de la même Société. In-8.*

VENDÉE. *Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée, 8^e année, 1862, in-8.*

VIENNE. *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest, 4^e trimestre de 1862; 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres de 1863, in-8. — Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest. Année 1862, in-8.*

VOSGES. *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges. T. XI, 1^{er} cahier, 1861.*

YONNE. *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. XVI^e volume, année 1862; XVII^e vo-*

lume, année 1863, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestres, Auxerre, 1863, in-8.

Sociétés étrangères.

ANGLETERRE. *Archæologia, or Miscellaneous trach relating to antiquity*, by the society of antiquaries of London. London, 1863, in-4. — *List of the Society of antiquaries of London*, on the 23rd april 1863, in-8.

BAVIÈRE. *Neunter Jahresbericht des Germanischen national-museum zu Nürnberg*. Année 1862, Nurenberg, 1863, in-4. — *Urkundlicher Beitrag zur Geschich te der Land-frieden in Deutschland*. Nurenberg, 1863, in-4.

CANADA. *The Canadian journal of industry, science and art*, conducted by the editing committee of the Canadian institute. De novembre 1832 à septembre 1863, in-8.

ÉCOSSE. *Proceedings of the Society of antiquaries of Scotland*. Vol. IV, part. 1, Edinburg, 1862, petit in-4.

ETATS-UNIS. *Constitution and bylaws of the Boston Society of natural history, with a list of the Members*, 1855. — *Journal of natural history*. Vol. VII, n^{os} 1, 2 et 3, Boston, 1859-1862, in-8. — *Memoirs of the american Academy of arts and sciences*. New series, vol. VIII, part. 2. Cambridge and Boston, 1863, in-4. — *Proceedings of the american Academy of arts and sciences, Selected from the records*. Vol. V, feuilles 49 à 58; vol. VI, feuilles 1 à 10. 1862-1863, in-8. — *Proceedings of the american philosophical Society*. N^{os} 67 et 68, vol IX, 1862 et janvier 1863, in-8. — *Proceedings of the Boston Society of natural history taken from the Society's rccords*. Vol. VIII, 1861; vol. IX, 1862, feuilles 1 à 11, in-8. — *Transuctions of the american philosophical Society, held at Philadelphia, for promoting useful Knowledge*. Vol. XII, new series, part. 2, and 3. Philadelphia, 1862-1863, in-4.

EXTRAIT
DES
PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Du quatrième trimestre de 1864.

Séance du 5 octobre.

Présidence de M. RENAN, président.

Correspondance.

Le secrétaire de l'Académie de Lisbonne annonce un envoi des publications de cette société.

M. Grellet-Balguerie, associé-correspondant à La Réole, communique deux dessins, l'un représentant une boucle de ceinturon, de l'époque franque, en cuivre étamé, trouvée dans une sépulture près de Duras (Lot-et-Garonne) : cet objet n'est pas sans analogie avec un monument du même genre trouvé à Saint-Martin-de-l'Herm ; le second dessin reproduit une plaque en os, ou ivoire, sur laquelle est gravé au trait un sujet qui paraît au correspondant être l'entrée du cheval de bois dans la ville de Troie. Cet objet a été trouvé à Saint-Bazeilles (Lot-et-Garonne) parmi des antiquités gallo-romaines, en avril 1864. — M. Quicherat pense que ce petit monument peut être attribué au dixième siècle. M. Mi-

Michelant fait observer que la scène représentée sur cet ivoire est probablement empruntée à la *Guerre de Troie* de Benoît de Sainte-More. C'était généralement dans les romans de chevalerie en vogue que les artistes allaient volontiers chercher les sujets qu'ils se proposaient de représenter sur les meubles. M. Michelant ajoute qu'il a vu un coffret d'ivoire dont toutes les faces représentaient divers épisodes du roman du *Chevalier au lion* de Chrestien de Troyes, et un autre sur lequel se voyaient également quelques aventures du roman de *Perceval*, du même trouvère.

M. de Montaiglon lit un rapport au nom de la commission chargée d'examiner les titres présentés par M. H. Baudot, de Dijon, à l'appui de sa candidature. M. H. Baudot ayant obtenu au scrutin le nombre de suffrages exigés par le règlement est proclamé associé-correspondant national dans la Côte-d'Or.

Travaux.

La Société entend la lecture d'un rapport de la commission des impressions sur la proposition faite par M. P. Nicard, à l'effet, dans un but d'économie, de diminuer le chiffre du tirage des Mémoires et du Bulletin. — Les conclusions motivées du rapport sont adoptées, et il est décidé qu'il ne sera apporté aucune modification au tirage des publications de la Société dans le cours de la troisième série des Mémoires, tel qu'il se fait à présent.

M. P. Nicard, au nom de M. le maire de Luxeuil (Haute-Saône), dépose sur le bureau une crosse émaillée de la fin du douzième ou du commencement du treizième siècle. M. P. Nicard ajoute qu'il a vu à Luxeuil un buste de Lucius Verus auquel, dans le pays, on attribue une certaine valeur. — M. de Longpérier fait observer que les bustes de cet empereur, généralement d'un travail médiocre, ne sont pas très-rares.

M. Bertrand dépose sur le bureau une collection de poteries mexicaines qu'il est chargé de soumettre à l'appréciation de la Société, de la part de la personne qui l'a récemment apportée. — M. de Longpérier, après avoir examiné ces nombreux objets, fait observer qu'ils sont tous et sans exception, de fabrication récente : il y a déjà à Paris une assez grande quantité d'objets faux analogues, rapportés de Mexico depuis plusieurs années. On reconnaît facilement la fraude aux caractères suivants : 1° la terre n'est pas poreuse comme celle des vases antiques ; 2° les ornements en relief n'adhèrent qu'artificiellement à l'aide d'un peu de terre glaise, tandis que dans les vases authentiques ils sont cuits en même temps que ceux-ci ; 3° les ornements sont empruntés à des objets de caractères divers, de sorte que le plus souvent ils ne sont nullement à leur place.

M. Châtel, associé-correspondant à Caen, communique le premier volume du *Domesday-Book*, reproduit au moyen de la photozinguographie, par les soins du colonel Henry James, directeur de l'*Ordnance Survey*.

M. Châtel donne ensuite quelques détails sur une découverte d'antiquités faite près de Chambois (Orne) ; il promet d'envoyer une note complète.

M. Creuly expose les résultats d'une excursion à Mayenne, où il est allé étudier un gué antique et une borne milliaire découverts au lieu dit Saint-Léonard : son rapport détaillé a été inséré dans la *Revue archéologique*.

M. Huillard-Bréholles signale dans la forêt de Compiègne, près du Mont-Berny, un lieu appelé *Rue-Melaine* : selon lui il y aurait peut-être là un souvenir du nom de *Mediolanum* que M. de Longpérier, d'après des plombs antiques, attribue à une ville dont les ruines ont été reconnues sur ce point.

Séance du 2 novembre.

Présidence de M. RENAN, président.

Correspondance.

M. Ponton-d'Amécourt demande à faire partie de la Société à titre d'associé-correspondant; ses présentateurs sont MM. Brunet de Presle et Grézy. La commission chargée de faire un rapport sur sa candidature est composée de MM. de Longpérier, Chabouillet et de Barthélemy.

M. Spach, associé-correspondant à Strasbourg, adresse un volume intitulé : *Mélanges d'histoire et de critique littéraire*, ainsi qu'une brochure dont le titre est : *Simplicissimus*.

L'Académie royale des beaux-arts de San Fernando de Madrid adresse ses publications. — La Société décide que ses Mémoires seront envoyés à cette Académie.

Travaux.

M. Egger lit, au nom de la commission des impressions, un rapport sur le mémoire de M. Quicherat relatif aux trois églises consacrées dans l'ancien Paris sous le vocable de Saint-Germain. — La Société, adoptant les conclusions du rapporteur, vote l'impression de ce travail dans le volume de ses Mémoires.

M. de Longpérier annonce la découverte d'objets d'archéologie faite récemment dans un caveau voûté, auprès du théâtre de Lillebonne, sur la propriété de M. Lemaitre : cette découverte se compose de statuettes de bronze, de strigilles, et de figurines en terre cuite, dont l'une offre des traces de peinture.

M. Peigné-Delacourt, associé-correspondant, lit en communication l'extrait d'un mémoire sur Wissant, et le *Portus-Itius*, qu'il destine à la Société des antiquaires de Picardie. Il ne prétend nullement prendre parti dans cette question, depuis si longtemps débattue entre les partisans de l'une et l'autre thèse. Mais il lui paraît utile d'indiquer, aux deux opinions en présence, une épreuve facile à exécuter. « Il suffirait à l'une des passes, celle située sur l'emplacement même de Wissant, de pratiquer une tranchée par le travers du passage étroit. En lui donnant quelques mètres de largeur, sur ce point où les épaves abondent dans tous les lieux où existent des ports, il y aurait grande chance de trouver sur le sol ancien quelques débris de charpente ou de vases, portant le caractère de l'époque de leur fabrication. On saurait ainsi à quelle époque fut comblé le port par la masse des sables rejetée du sommet de la ligne montueuse des dunes qui s'étendent d'une passe à l'autre, et forment un bourrelet complet.

« Dans la partie voisine de la passe du Nord, on a trouvé sous des fouilles faites pour les fondations de plusieurs maisons de Wissant, voisines de la côte, des matériaux de constructions qui furent enfouis depuis l'époque romaine à une profondeur de plusieurs mètres. »

« Une arête étroite qui, de l'est se dirige à l'ouest vers Wissemant, se termine brusquement à quelques centaines de mètres de ce lieu qu'elle domine. Outre trois tombelles, dont l'une fut ouverte il y a peu de temps et fournit des haches en silex, la croupe de ce promontoire offre de nombreuses traces de dépressions circulaires de 2 mètres 25 centimètres en moyenne de diamètre. Ce sont très-probablement des parties qui furent creusées pour permettre de donner une moindre élévation aux toitures grossières des huttes gauloises formées de pièces de bois écartées à leur base et réunies au sommet. Elles présentaient ainsi moins de prise pour les vents d'ouest. »

M. Peigné-Delacourt a recueilli sur ce point, conjointe-

ment avec M. l'abbé Haigneré, plusieurs pointes de flèches et de dards, détachées par percussion et clivage des noyaux des silex de la craie.

M. Egger rend compte des fouilles qui se font en ce moment à Vieux (Calvados), ainsi que d'une découverte de nombreux vases gallo-romains entre Serquigny et Brioude, dans la tranchée du chemin de fer.

Il est donné une seconde lecture de la lettre de M. Prost, associé-correspondant à Metz, relative aux sculptures découvertes auprès de Merlebach et de Betting (Moselle). — M. de Barthélemy est chargé de faire un rapport sur cette communication.

M. Renan, président, annonce qu'étant sur le point de faire un voyage de plusieurs mois en Orient, il tient à exprimer à la Société tout le prix qu'il attache à l'honneur qui lui a été conféré par son élection à la présidence, et tout l'intérêt qu'il a trouvé aux séances de l'année 1864 : il reste convaincu que la Compagnie, en persévérant dans la voie qu'elle suit, est appelée à conserver le rang élevé qu'elle a conquis dans le monde scientifique, et à rendre de grands services à l'histoire et à l'archéologie.

Séance du 9 novembre.

Présidence de M. CREULY, vice-président.

Travaux.

M. Aurès, ingénieur en chef à Nîmes, présenté à la Société par M. Creuly, lit un mémoire sur les mesures employées dans la construction des monuments antiques. La Société décide qu'elle entendra une seconde lecture de ce travail important.

M. V. Guérin communique une note sur l'emplacement du tombeau de Josué, découvert pendant les explorations qu'il a faites récemment en Syrie.

M. Quicherat lit en communication une nouvelle note de M. Contejean relative à un *vicus* gaulois, situé au lieu dit Servières (Puy-de-Dôme).

M. Bertrand met sous les yeux des membres de la Société divers dessins envoyés par M. René Galles, associé-correspondant à Vannes, qui représentent l'élévation et la coupe du tumulus-dolmen de Kergonfols.

Séance du 16 novembre.

Présidence de M. CREULY, vice-président.

Correspondance.

M. Aurès, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Nîmes, demande à faire partie de la Société à titre d'associé correspondant; ses présentateurs sont MM. Creuly et Bertrand. La Commission, désignée pour examiner les titres du candidat, est composée de MM. Quicherat, Chabouillet et le Blant.

Travaux.

M. Huillard-Bréholles lit la note suivante sur le nom de *Articlavi* donné à la ville de Verdun au quatrième siècle :

« Il n'est point douteux que Verdun au quatrième siècle et pendant un certain nombre d'années a pris ou reçu le nom d'*Articlavi*. En 346, au concile de Cologne, l'évêque de Verdun, Sanctinus, souscrivit, en qualité d'*episcopus Articlavorum*, à côté de Victor *episcopus Mediomatricorum*, de Dyscolius, *episcopus Remorum*, d'Eulogius, *episcopus Ambianorum*, etc. Quoique cette dénomination singulière ne

se rencontre pas sur les monnaies mérovingiennes frappées à Verdun, la tradition s'en était conservée jusqu'au temps de Sigebert de Gemblours et de Hugues de Flavigny qui appellent Verdun *urbs Clavorum*; et une monnaie de l'évêque Thierry, émise vers 1047, porte encore cette désignation. De même la ville de Laon est appelée dans les plus anciens textes et même sur les *triens* mérovingiens *Laudunum clavatum*, *Lugdunum clavatum castrum*, *ecclesia Lugdunensis clavata*, *Mons clavetus*, etc. Au delà des Alpes, en Piémont, on trouve aussi la petite ville forte de Chivas, dont le nom ancien *Clavasium* doit avoir une étymologie analogue ¹.

« Rappelons, en quelques mots, les interprétations diverses auxquelles a donné lieu ce nom d'*Articlavi*. Les uns, avec l'abbé Clouet, y ont vu le nom d'un peuple, et, supposant même une altération du texte, ont cru qu'il s'agissait d'une tribu Slave, *urbs Sclavorum*; les autres y ont trouvé l'indication d'une industrie particulière à Verdun, celle de clous artistement fabriqués. Tout récemment, M. Digot, dans son *histoire d'Austrasie*, s'est imaginé que ce nom était la corruption du mot *Flaborum*, qui aurait désigné la solitude de Flabas où saint Sanctinus avait formé un premier groupe de prosélytes chrétiens.

« Enfin, le P. Bach, dans le dernier volume des *Mémoires de la Société d'Archéologie de la Moselle*, propose une nouvelle conjecture. Repoussant absolument le sens de clous, il prend le mot *clavi* au sens de bandes de pourpre comme dans *laticlave*, *angusticlave*. Selon lui, les Gaulois de Verdun auraient eu l'habitude de porter des tuniques avec des bandes purpurines en losanges : ce qui les faisait paraître, en quelque sorte, *articulées*, et les Romains, frappés à la vue de ce genre de vêtements, auraient appelé les Verdunois *Articlavati* ².

1. Même observation pour les noms de Chiavari, Chiavenna, qui doivent venir aussi de *Clavus*, *Clavo*, *Chiavo*.

2. Mémoires précités, ann. 1863, p. 244, 245.

« Selon nous, cette dernière explication n'est pas plus admissible que les autres. Le terme *clavus* ou l'épithète *clavatus* appliqué à des villes comme Verdun, Laon, Chivas, qui sont dans une très-forte assiette, ne peut avoir qu'une signification topographique. Quant à *arti*, pourquoi en demander l'étymologie au substantif *artus*, d'où *articulus*, quand on a l'adjectif *artus* ou *arctus*, étroit, serré? Dans cet ordre d'idées les vers suivants de Fortunat sur Verdun conduisent très-probablement à l'explication si laborieusement et si vainement cherchée. Que dit, en effet, le poète :

Urbs Vereduna, *brevi quamvis claudaris in orbe*
Pontificis meritis amplificata places.

puis, s'adressant à l'évêque Ageric, il renforce immédiatement sa pensée en ajoutant :

Major in *angusto* prae^{ful}get gratia *gyro*,
Agerice, tuus quam magis auxit honor¹.

« Fortunat savait le gaulois : c'est lui qui nous a donné le sens de *ver-nemetum*, *ingens fanum*. Il n'ignorait pas, par conséquent, que *Verdunum* voulait dire la grande éminence, la grande colline, et, jouant sur les mots, il établit une antithèse entre le nom primitif de la ville et la petitesse de son enceinte actuelle, *brevis orbis*, *angustus gyrus*. Il faut donc en revenir pour expliquer *articlavi* à l'idée de remparts, idée vers laquelle penchait dom Calmet et que le P. Bach rejette trop vite, quoiqu'elle ait pour elle l'autorité d'une vieille tradition dont on retrouve l'écho dans Hugues de Flavigny. Mais comment étaient ces remparts? en bois ou en pierre. *Clavus*, à l'époque de la décadence de la langue latine, a pu signifier pieu aussi bien que *clava*, et, se composant avec *artus*, servir à désigner une enceinte de pieux serrés. En vieux français du nord *clavier* signifiait pieu, et l'on disait *claver* la terre pour indiquer l'opération de la

1. Fortunati Carmina, lib. III, xxix.

soutenir avec des pieux afin de faire une digue. Si l'on préfère voir dans *clavus* la forme latine du mot gaulois *clap*, pierre, mot dont M. Houzé a tiré un si bon parti pour expliquer les noms de lieu, Clapiers et Claviers, *articlavi* signifierait les pierres serrées, bien jointes, ce qui concorde parfaitement avec le témoignage de Hugues de Flavigny : « Etymologiam nominis hujus, quod est *urbs clavorum*, ipsa nobis quae sola praeteritarum rerum habet scientiam, signavit antiquitas : quod scilicet ob id ita sit appellata quod *lapidibus* praemaximis ferro plumboque compactis et *consertis* ingenti cura et studio sit extructa¹. »

« En résumé, qu'on fasse venir *articlavi* du latin *clavus* ou du gaulois *clap*, que ce mot indique une palissade ou une enceinte de pierres, nous pensons que l'expression *clavatus* a dû concorder avec l'époque où des villes naturellement fortes, comme Verdun ou Laon, furent en outre resserrées dans des remparts bâtis de mains d'hommes. »

M. de Longpérier signale les objets trouvés en 1863 dans un tumulus situé à Walbetz, province de Liège, et conservés au musée de Bruxelles :

« Je ne parlerai pas ici, dit M. de Longpérier, de quelques beaux vases de bronze doré qui furent recueillis dans la fouille avec des vases de verre, divers objets d'ivoire et d'os, et des monnaies de Néron et de Faustine, femme d'Antonin. Mais je signalerai une quantité assez considérable de clous de fer *creux*. La fiche est parfaitement évidée, très-régulière à l'intérieur comme on en peut juger par les fragments que j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de mes confrères.

« La fabrication de ces clous demeure un mystère pour les métallurgistes belges, et, alors même qu'on pourrait expliquer de quelle manière ils ont été faits, on se demande

1. Chronique de Verdun, ap. Bouquet, Script. rer. franc., t. III, p. 353.

comment la main-d'œuvre n'entraînait pas une dépense de beaucoup supérieure à la valeur du métal économisé.

« Il faut, quoi qu'il en soit, rapprocher de ce fait si curieux l'existence des monnaies romaines de cuivre à âme de fer; pièces du haut-empire, très-bien frappées sur un flan adroitement plaqué de bronze.

« Plusieurs antiquaires se refusent à croire que ces monnaies aient été faites pour réaliser un bénéfice sur la valeur du bronze, tant la main-d'œuvre leur paraît avoir d'importance. Et cependant la fabrication de clous de fer creux dans toute la longueur de la fiche à quatre pans, paraît encore plus difficile. »

M. le baron de Witte lit la note suivante sur une coupe en terre cuite dont il fait passer le dessin sous les yeux des membres de la Société :

« On connaît un assez grand nombre de vases de terre, modelés au tour, à couverte noire et enrichis d'ornements et de sujets en relief, procédé d'estampage qui s'exécutait quand la terre était encore molle et fraîche. Les formes de ces sortes de poteries sont très-variées; mais c'est surtout le petit vase à parfums désigné par les Italiens sous les noms de *guttò* ou *lucerna* qu'on rencontre le plus fréquemment dans les tombeaux de la Grande-Grèce. Les vases à reliefs ne se trouvent qu'en petit nombre en Étrurie. »

« On connaît aussi des plats, aiguères à vis (*œnochoé*), des coupes, des phiales à ombilic, enrichis d'ornements de ce genre. Le sujet que l'on voit le plus souvent montre autour de l'ombilic quatre quadriges guidés par la Victoire et montés par des divinités. (Gori, *Museum etruscum*, I, tab. VI. — P. Birch, *History of ancient pottery*, tom. I, p. 237. — *Mon. Catal. Durand*, n° 1364.) D'autres fois on y voit le vaisseau d'Ulysse passant devant le rocher des Sirènes. » (*Catal. Durand*, n° 1380.)

« Les plats, quelquefois d'assez grande dimension, sont décorés de têtes de Méduse, de Bacchus, de Silène, d'animaux de diverses espèces. Ce qui est curieux à constater

c'est qu'on y voit aussi des reliefs produits par l'empreinte de pierres gravées, et l'on connaît de charmantes petites coupes ou cylix, ayant à l'intérieur l'empreinte d'un médaillon de Syracuse de la belle époque de l'art grec (P. Birch, *Loc. cit.*, tom. I, p. 234), ce qui démontre avec évidence que ces coupes sont contemporaines ou postérieures à Denys le Tyran, mort en 367 av. J.-C.

« Mais, jusqu'à ce jour, on n'avait pas encore constaté la présence de sujets romains sur ces sortes de poteries, quoique l'on sût d'une manière positive que la fabrique de ces vases appartenait aux siècles postérieurs à Alexandre le Grand. Deux plats qui ont fait partie de la collection Campana et qui se trouvent actuellement au musée d'armures et d'antiquités, à Bruxelles, montrent Romulus et Rémus allaités par la louve.

« Le premier de ces plats a 26 centimètres de diamètre. Dans le centre est un médaillon en relief, montrant la louve et les deux enfants ; au fond est un arbre sur lequel sont posés deux oiseaux.

« Le second n'a que 17 centimètres de diamètre. Le médaillon plus petit que dans le grand plat montre le même sujet. Autour sont quatre cercles concentriques formés d'espèces de hachures, et dans le champ du médaillon est estampé un nom, probablement un nom de potier, très-difficile à lire, OJAO ou ODAO, et trois autres caractères.

« On ne sait pas, d'une manière certaine, de quelle contrée viennent ces deux plats ; mais il est probable qu'ils ont été trouvés dans l'Italie méridionale. Dès le milieu du quatrième siècle avant notre ère, les Romains intervinrent dans les affaires des peuples qui habitaient la Grande-Grèce. En 326, ils assiégèrent Naples, et le nom d'un des magistrats qui gouvernaient à cette époque les Napolitains, Charilaüs, est inscrit sur des didrachmes frappés à cette époque. (Ch. Lenormant, *Rev. numism.*, 1844, p. 251.) »

La Société entend le commencement de la seconde lecture

du travail de M. Aurès sur les mesures des bâtiments antiques.

Séance du 6 décembre.

Présidence de M. CREULY, vice-président.

Correspondance.

M. Allmer, associé correspondant, envoie la copie d'inscriptions récemment trouvées à Lyon ; l'examen de cette communication est confié à M. Egger.

M. Baudot, associé-correspondant, remercie la Compagnie de l'avoir admis au nombre de ses membres.

M. Emmanuel Michel, associé-correspondant, fait hommage d'une brochure intitulée *Recherches sur les tournois de Chauvancy en 1285*. M. Boutaric est prié de rendre compte de cet ancien poème.

M. Ragut, archiviste du département de Saône-et-Loire, demande à faire partie de la Société à titre de correspondant. Ses présentateurs sont MM. Marion et Bertrand ; MM. Delisle, Boutaric et Huillard-Bréholles sont désignés pour former la Commission chargée de faire un rapport sur les titres scientifiques du candidat.

Une demande semblable est présentée par M. Delayant, conservateur de la bibliothèque de la ville de la Rochelle. Ses présentateurs sont MM. Bertrand et de la Villegille. La Commission, chargée de faire un rapport sur la candidature de M. Delayant est composée de MM. Vallet de Viriville, de Blacas et Grésy.

Travaux.

L'ordre du jour appelle le renouvellement du bureau.
La Société procède au vote, et nomme pour l'année 1865 :

<i>Président,</i>	MM. CREULY.
<i>Premier vice-président,</i>	H. MICHELANT.
<i>Deuxième vice-président,</i>	DE BARTHÉLEMY.
<i>Secrétaire,</i>	DE BLACAS.
<i>Secrétaire-adjoint,</i>	V. GUÉRIN.
<i>Trésorier,</i>	BORDIER.
<i>Bibliothécaire-archiviste,</i>	P. NICARD.

La Commission des impressions se compose de MM. Huillard-Bréholles, Egger, et de M. Chabouillet, nommé en remplacement de M. de Barthélemy, membre sortant.

La Commission des fonds est composée de MM. de la Villegille, Brunet de Presle et Renan ce dernier, élu en remplacement de M. Grézy, membre sortant.

MM. de Longpérier et Boutaric lisent chacun un rapport au nom des commissions chargées d'examiner les titres fournis à l'appui des candidatures de MM. Mathon et P. Raymond. On passe au scrutin, et la majorité des suffrages exigée par le règlement ayant été obtenue pour cette double élection, les conclusions favorables des rapporteurs sont adoptées. En conséquence, M. Mathon est proclamé associé-national correspondant à Beauvais, et M. Paul Raymond est également proclamé associé-correspondant à Pau.

M. P. Nicard communique un sceau en argent du quinzième siècle, trouvé en Auvergne, et sur lequel il propose de lire le nom de *Guille Legueyt*.

M. Egger annonce à la Société que les dernières nouvelles reçues d'Égypte font connaître le projet de M. Renan de remonter le Nil en compagnie de notre confrère, M. Ma-

riette, directeur du musée des monuments historiques de l'Égypte.

Séance du 14 décembre.

Présidence de M. Creuly, vice-président.

Correspondance.

M. Magen demande à faire partie de la Compagnie, à titre d'associé-correspondant : ses présentateurs sont MM. Huillard-Bréholles et Vallet de Viriville. Le président désigne MM. Bourquelot, Boutaric et Quicherat pour former la commission chargée de faire un rapport sur les titres présentés par le candidat.

Une demande semblable est adressée par M. Cougny, professeur au lycée de Versailles, présenté par MM. Creuly et Bertrand. MM. Boutaric, Egger et V. Guérin sont désignés pour former la Commission chargée d'examiner les titres du candidat.

MM. Truc et Aube font hommage à la Société de deux brochures sur *Forum Voconii* : M. de Blacas est chargé de faire un rapport sur ces publications qui sont intéressantes au point de vue de la géographie antique de la Gaule.

M. de Vogüé, membre résidant, fait hommage des deux dernières livraisons de l'ouvrage qu'il publie sur le temple de Jérusalem.

Travaux.

M. Huillard-Bréholles, au nom de la commission des impressions, lit un rapport sur le mémoire de M. Vallet de Viriville, ayant pour sujet une étude sur des sceaux de la sénéchaussée du Poitou. Les conclusions favorables de ce rapport sont adoptées par la Société qui vote l'impression de ce travail dans le volume de ses Mémoires.

M. Paul Nicard fait la communication suivante au nom de M. Despine, associé-correspondant :

« En considérant une carte de la Savoie, pays hérissé de montagnes, on est frappé du grand nombre de cols qui relient les vallées du Dauphiné à celles des départements nouvellement réunis à la France. Les neiges s'amoncellent et persistent dans ces zones élevées; elles forment sans doute de graves obstacles à de fréquentes relations : toutefois la plupart de ces passages sont praticables pendant quatre ou cinq mois; ils ont donc dû être traversés par les peuplades robustes et guerrières qui colonisèrent ces régions ou qui les traversèrent en envahisseurs.

« Des fouilles pratiquées sur les hauts plateaux, principalement dans le voisinage des anciennes routes, doivent mettre au jour des monuments précieux pour l'histoire archéologique. Une circonstance importante pourrait même diriger les recherches. En effet, presque toujours les traditions religieuses chrétiennes se sont fixées aux localités qui furent célèbres dans l'antiquité. L'existence d'un sanctuaire ancien peut donc révéler celle plus ancienne d'une localité consacrée par le paganisme. Les recherches intelligentes auprès de ces sanctuaires ouvriront presque toujours de riches filons pour notre histoire, c'est du moins ce qui s'est déjà réalisé à Mont-Jou, près de la Dent-du-Chat, aux Voirons, etc.

« Mais les explorations de cette nature sont rares : d'un côté, la crainte de se heurter contre des croyances jalouses, et, d'autre part, les frais assez considérables pour les travaux de fouille en diminuent la fréquence. Le hasard, presque seul, amène des découvertes précieuses, et alors, malheureusement, des mains avides ou ignorantes se hâtent de soustraire, ou brisent et dispersent des débris exhumés.

« Une seconde circonstance à noter est celle-ci : plusieurs de nos routes vicinales sont établies suivant les tracés adoptés par les anciens habitants ou par les conquérants de

nos montagnes. Ce sera donc auprès de ces mêmes tracés que l'on trouvera plus nombreuses les épaves des siècles écoulés. Nos vallées aujourd'hui si riches ne formèrent, pendant longtemps, que des marais impraticables : les voitures étaient presque inconnues ; aussi les routes affectionnèrent-elles les hauteurs, et loin de se plier aux cours des rivières, elles escaladaient les montagnes, ne reculant devant aucune difficulté et cherchant, par des lignes droites, à racheter la perte de temps qu'entraînaient les pentes rapides de la direction adoptée. C'est précisément dans une localité où se réunissent toutes ces circonstances que furent faites les découvertes, objet de cette notice.

« Presque aux portes de Moutiers en Tarentaise (Savoie) s'ouvre une longue vallée se dirigeant vers le *Grand-Perron* (hauteur 2 825 mètres), et de là s'élevant jusqu'au col des *Encombres* pour descendre par des chemins abrupts vers Saint-Michel en Maurienne et remonter enfin auprès du *Galibrée* (Dauphiné) par la vallée de Valloires. Elle marche en ligne droite du nord au sud, et, franchissant ainsi deux des chaînes de nos plus hautes Alpes, elle relie le petit Saint-Bernard avec le Briançonnais. Ce passage présente la voie la plus courte ; il dut être fréquenté surtout lorsque, menacé par ces terribles envahisseurs qu'enfantèrent les siècles barbares, les peuplades, propriétaires du sol, éprouvaient une nécessité plus pressante d'unir leurs efforts contre l'ennemi commun.

« Environ à une heure de distance de Moutiers se trouve Saint-Martin, puis Saint-Jean-de-Belleville, et à cette commune se rattache le hameau de Villarly. Plusieurs sanctuaires renommés existent dans cette vallée ou dans celles qui l'avoisinent, ce sont, entre autres, N.-D.-des-Neiges et N.-D.-des-Grâces. Saint-Martin lui-même remonte à une haute antiquité : vers 1150 son église faisait déjà partie de la manse archiépiscopale de Moutiers, et vers 1347 elle fut unie aux dignités de la cathédrale.

« Il y a huit ans environ quelques travaux en élargisse-
ANT. BULLETIN.

ment de la route tendant à Moutiers ouvrirent, entre le chef-lieu de Saint-Jean et Villarly, cinq tombes où se trouvaient, dit-on, des ossements, des bracelets, une agrafe en bronze et même des monnaies. Tous ces objets ont disparu, perte regrettable, principalement au sujet des monnaies qui eussent pu aider à fixer une date.

« Dans le mois d'avril passé, M. le marquis de Costa, dont la mémoire est si regrettée, pria M. Borel, architecte de l'arrondissement, de tenter de nouvelles recherches. Celles-ci furent heureuses : une vingtaine de tombes assez rapprochées les unes des autres, mais paraissant pour la plupart établies sans ordre régulier, furent découvertes. Toutes offraient les mêmes caractères, et ceux-ci paraissent se rattacher à l'époque gallo-romaine.

« Les tombeaux sont formés de dalles simplement accolées, grossièrement travaillées et d'un grain analogue à celui des carrières voisines. Leur orientation est presque toujours de l'ouest à l'est, la tête du squelette étant placée à l'extrémité ouest. Cependant parmi ces tombes trois sont établies du nord au sud, et les cadavres y sont alors disposés alternativement du sud au nord et du nord au sud. Ce changement de disposition ne s'est rencontré jusqu'ici que pour les corps de femmes.

« Au-dessus de la partie où reposait la tête, on remarque assez souvent une petite élévation formée de cinq pierres superposées, dans le but sans doute de protéger la figure et d'honorer d'une manière plus spéciale la mémoire du défunt.

« Les ossements réduits en poussière perdent leur forme et s'affaissent au contact de l'air. Les têtes seules et principalement les dents sont assez bien conservées, toutefois il en est peu d'entières. Une seule tête fait exception et présente un fort beau type de la race celtique ; elle a dû être envoyée à Paris.

« En septembre dernier, M. de Costa fit pratiquer de nouvelles fouilles, heureuses aussi, et il se proposait de

reprendre l'exploration d'une mine si riche lorsque sa mort est venue mettre la Savoie en deuil.

« Parmi les objets recueillis, je signalerai la tête dont j'ai déjà parlé : des grains d'ambre, de grosseur inégale, ayant fait partie d'un collier ; des bracelets en bronze ou en cuivre, tantôt formant un anneau et tantôt une verge repliée concentriquement : l'ornementation en est simple, mais de bon goût ; des épingles de forme droite ou roulées en crosse à l'une de leurs extrémités, ou enfin retenues par un ressort destiné à les fixer aux vêtements. Ces dernières sont les plus remarquables. Toutes ces pièces ont enrichi le Muséum déjà si remarquable de l'ancien président de l'Académie de Savoie.

« La disposition des tombes, surtout de celles où ont été recueillis les squelettes de femmes, est remarquable. C'est peut-être l'unique circonstance où l'on reconnaisse une modification systématique dans l'orientation. Devons-nous y voir la consécration d'un système religieux, ou bien seulement le désir de grouper jusque dans la mort les membres d'une même famille ?

« Le territoire de Saint-Jean-de-Belleville, autrefois habité par les Ceutrons et situé à l'extrémité sud de la vallée qui se prolonge vers Moutiers, offre, sur le point dont je m'occupe, un petit plateau admirablement propre à l'établissement d'un camp retranché, protégé, d'un côté, par de hautes roches, et, de l'autre, par des ravins ; il domine toutes les avenues.

« En transmettant ces quelques notes à la Société impériale des Antiquaires, je m'empresse de déclarer que j'en dois la plus grande partie à l'obligeance de mon frère, sous-préfet à Moutiers. Il recueillit plusieurs détails de la bouche même de M. de Costa, et rapporte ainsi dans notre Savoie ce goût intelligent pour les souvenirs d'un autre âge qui, pendant son séjour de quatorze mois en Sardaigne, l'avait déjà poussé à diriger lui-même des fouilles intéressantes. »

M. Quicherat lit, en communication, une réfutation du mémoire sur les armes antiques trouvées à Alise-Saint-Reine et publié par M. de Reffye dans un des derniers cahiers de la *Revue archéologique*.

Séance du 21 décembre.

Présidence de M. CREULY, vice-président.

Correspondance.

M. de Barthélemy lit un rapport au nom de la commission chargée d'examiner les titres de M. Ponton d'Amécourt. On passe au scrutin, et M. Ponton d'Amécourt ayant réuni le nombre de suffrages exigé par le règlement, est proclamé associé-correspondant national à Trilport (Seine-et-Marne).

M. Levot, bibliothécaire de la marine, à Brest, demande le titre d'associé-correspondant. Ses présentateurs sont MM. Creuly et Bertrand. Le président désigne MM. de Barthélemy, Cocheris et Marion pour former la commission chargée d'examiner les titres fournis à l'appui de cette candidature.

Une demande semblable est formulée par M. Chazeau, d'Aubigny-Ville (Cher), présenté par MM. Boutaric et Bertrand. La commission d'examen sera composée de MM. de Barthélemy, Bourquelot et Chabouillet.

Une autre demande semblable est adressée par M. le Brun d'Albanne, présenté par MM. Bourquelot et de Lasteyrie. La commission d'examen sera composée de MM. de Vogüé, Chabouillet et de Montaiglon.

Travaux.

M. Bourquelot lit un mémoire sur les *noms de personnes*

au temps des deux premières dynasties, en France. Une seconde lecture sera entendue.

M. de Montaiglon fait la communication suivante sur Lodovico Heliano, de Vercell, poète des quinzième et seizième siècles :

« M. Jules Quicherat avait communiqué à M. de la Saussaye, qui les a insérées dans la dernière édition de son Histoire du château de Blois, deux épigrammes latines d'un certain Lodovico Heliano, trouvées dans un manuscrit formé par Robertet. Plus tard, comme elles se rapportaient à un artiste dont elles nous révélaient de nouveaux ouvrages, à Guido Paganino de Modène, ramené en France par Charles VIII, dont il a fait le tombeau à Saint-Denis, je les ai reproduites et commentées de nouveau, à ce point de vue, dans les *Archives de l'art français*, 2^e série, tome II, mai 1863, p. 219-28. Mais ni eux, ni moi ne savions sur leur auteur autre chose que ce qui résultait des petites pièces recueillies par Robertet, c'est-à-dire que c'était un Italien attaché à la cour de France et un rival de son compatriote Fausto Andrelini. Depuis le hasard et la rencontre m'ont servi plus que n'avait fait la recherche, et il m'est possible de lui constituer un commencement de biographie et de bagage littéraire.

« Le premier ouvrage que je doive signaler est un mince manuscrit latin, in-8° sur parchemin, conservé à Sainte-Geneviève, autrefois F5 et maintenant Y8. C'est un épithalame, ou plutôt un *Epigramma nuptiale*, en l'honneur du mariage d'une fille de France. Heliano n'avait pas l'haleine bien longue, car sa pièce n'a que huit distiques ; c'est, comme dans son épigramme sur la statue équestre de Louis XII sur la porte du château de Blois, un dialogue entre un passant qui interroge et Heliano, qui répond et conclut à la fin que Charis et Apollon sont ressuscités en la personne des deux fiancés. Le reste du volume, c'est-à-dire 47 pages, est occupé par un commentaire de l'épi-

gramme, reprise vers par vers et appuyée de tous les noms possibles pris à la mythologie et à l'histoire de l'antiquité. Un seul passage mérite peut-être d'en être extrait, c'est celui où, après avoir parlé de la libéralité de Charles VIII, il ajoute que son cœur était exceptionnellement gros, en des termes d'assez méchant goût puisque, pour en donner une idée, il le représente plus gros qu'un cœur de cheval ou d'ivrogne : « Quum, exemptis intestinis, balsamo conde-
« retur, sicut mos est regibus Francis, inventum est cor
« ejus bibulo aut equino longe majus. »

« Quant à la personne à laquelle le volume est adressé, l'épître dédicatoire nous l'apprend, c'est Anne, duchesse de Bourbon, c'est-à-dire M^{me} de Beaujeu, la fille aînée de Louis XI et la sœur de Charles VIII, et, celui-ci étant mort le 7 avril 1498, la pièce est postérieure à cette date. Quant à la fiancée, il s'agit de Suzanne de Bourbon, fille de Pierre II et d'Anne de France, née le 10 mai 1491, accordée, par traité passé le 21 mars 1499, à Charles, duc d'Alençon, fiancée à Moulins en février 1501 avant Pâques, mais mariée le 10 mai 1503 au château du Pau-lez-Moulins à son cousin Charles III, duc de Bourbon, comte de Montpensier et connétable de France. C'est au mariage de Suzanne et non à ses fiançailles que notre manuscrit se rapporte ; on le pourrait conclure de ce qu'il n'est question, ni dans l'envoi ni dans le commentaire, des louanges du duc de Bourbon son père, qui était mort dans l'intervalle, le 8 août 1503 ; mais l'argument du commentaire dispense de tout raisonnement : « Carolus, Giliberti Monpensierii reguli filius, duxit
« Susannam Petri et Anne, Borboniensium ducum, filiam
« in uxorem. » Cependant la signature de l'envoi : « Pari-
« siis, kalendas februarii, » c'est-à-dire dans les derniers jours de janvier, qui se rapportent bien plus aux fiançailles de février 1501 qu'au mariage de mai 1503, pourrait faire penser que la pièce, écrite originairement pour les fiançailles, a été représentée au mariage en changeant nom du mari.

« Le plus important, c'est qu'elle nous donne quelques détails sur Heliano. Il fait suivre son nom, dans l'adresse de son épître, de la qualification de *Vercellensis* et du titre de *utriusque juris doctor*; il parle des bienfaits qu'il a reçus de Charles VIII, le frère de la duchesse et de Gilibert, père de Charles, son gendre. Il veut, lui aussi, apporter un présent, mais il n'a rien : « *Quandoquidem bellis siculis*, » c'est-à-dire aux guerres de Naples, « *omnia perdidit. Superfuerunt tamen* » « *quidam versiculi quos ex adolescentie mee scrinolis deprompsi*; eos, cum interpretatione, ad tuam amplitudinem » « *micto.* »

« J'ajouterai que je doute que l'exemplaire de Sainte-Geneviève soit l'exemplaire de présentation; comme il commence à un verso, le premier recto était destiné à un titre enluminé ou à une miniature, et il est resté blanc; peut-être même le commentaire n'est-il pas entier, car, si nous ne trouvons nécessaire d'y rien ajouter, il n'en est pas moins vrai qu'il est singulier de ne lui voir mettre que cinq lignes à la suite de la transcription de l'avant-dernier vers :

Si verum est animas aliena in corpora nasci,

ce qu'Héliano a du reste changé dans son texte par une correction postérieure en :

Si verum est animas nascentum in membra reverti,

« La variante n'importe pas plus que le manque de la fin du commentaire; il a moins de raison pour poursuivre qu'il n'en a pour s'arrêter; ce qui nous intéresse comme éclaircissement d'histoire littéraire, c'est de savoir qu'Héliano était de Verceil, docteur dans les deux droits, et qu'avant d'être l'un des poètes de Louis XII, il a eu pour Mécènes, Charles VIII, Anne de Beaujeu et Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier; celui-ci, qui mourut à Pozzuolo le 5 octobre 1496 après avoir été créé vice-roi de Naples et archiduc

de Sesse par Charles VIII avant son départ, est peut-être celui qui l'a attaché à la cause de la France.

« Ce qui reste à mettre à son compte est plus important; il n'a pas été seulement le poète, il a été sinon l'ambassadeur, au moins l'orateur de Louis XII dans une circonstance des plus importantes, et son discours se trouve reproduit avec d'autres pièces à la suite d'une histoire de Venise. Le titre du discours suffira pour montrer dans quelle affaire il fut employé :

« Ludovici Heliani, Vercellensis, Christianissimi regis
« Francorum senatoris ac oratoris, de bello incipiendo ad-
« versus Venetianos et Turcas oratio, Maximiliano Augusto,
« in conventu præsulum, principum, electorum et civitatum
« romani imperii dicta in Augusta Vindelicorum, IV idus
« aprilis, anno a partu Virginis M. D. X., rerum a Venetis
« gestarum succinctam continens epitomen venetique im-
« perii arcam reserans.

« Ce morceau d'éloquence est précédé d'une lettre de « Jacobus Bannicius a Cæsareis secretis », c'est-à-dire de Jacob Bannich, secrétaire de Maximilien, qui envoie ce discours à Étienne Poncher, évêque de Paris, en lui apprenant que Maximilien a voulu qu'il fût imprimé immédiatement. A la suite vient un poème élégiaque, *Venatio Leonum*, dans lequel le Pape, l'Empereur, le roi de France et le roi d'Espagne, c'est-à-dire les quatre alliés contre les Vénitiens, sont les chasseurs; c'est en latin ce qu'est en français la chasse du cerf des cerfs de Gringore, un pamphlet allégorique. La troisième pièce revient au lyrisme : « Ad reverendissimos et
« illustrissimos sacri romani imperii electores reliquosque
« inclytos in concilio Augustensi germanorum principes,
« carmen exhortatorium. » Tout cela occupe les pages 9-27 de « Ad rerum venetarum Petri Justiniani historiam appendix, Argentorati, 1611, in-folio. »

« Mais il reste à savoir de l'Allemagne dans quelle ville, par les soins de quel imprimeur, dans quel format, avec quel titre précisément a paru l'impression ordonnée par

Maximilien. Du reste, maintenant que le compte d'Héliano est ouvert et que sa personnalité a commencé à se préciser, on trouvera certainement autre chose sur lui, et des articles dans les comptes royaux, et des mentions dans les chroniques, et peut-être d'autres ouvrages dans les histoires littéraires de l'Italie.

M. de Blacas fait le rapport suivant sur des brochures relatives à *Forum Voconii* :

« Forum Voconii était situé sur la voie romaine entre Forum Julii et Matavonium. Il fut détruit de fond en comble par les Sarrasins, et sa position géographique a donné lieu à de nombreuses controverses. On l'a placé tour à tour au Cannet-du-Luc, à Gonfaron, à Brignolles, à Taradeau, à Draguignan et enfin aux Arcs. Cette dernière opinion est toute nouvelle, elle a été émise par M. Truc, maire des Arcs ; acceptée par M. Rossignol, elle lui a fourni le sujet d'un rapport à la réunion des sociétés savantes au printemps dernier. M. Aube, notaire au Luc, a publié, sur le même sujet, une brochure, dans laquelle il attaque les assertions de M. Truc et soutient que Forum Voconii était à l'endroit où est aujourd'hui le Luc, ou du moins dans les environs.

Avec l'incertitude des distances marquées dans les itinéraires, on comprend ces divergences d'opinion. Le sol de cette partie de la Provence est jonché de restes antiques, et des tronçons de voies romaines se reconnaissent dans une foule de directions. Chaque localité voit dans ces divers tronçons la véritable voie aurélienne, et tout vestige de village ou de ville antique est devenu, pour les habitants actuels, Forum Voconii, quand il n'a pas fallu faire par trop violence aux textes anciens et aux distances indiquées.

« C'est ce qui est arrivé à M. Truc ; il a découvert, entre les Arcs et le chemin de fer, des traces de voie romaine, des pierres tombales, un cimetière assez étendu, une construction en forme de *columbarium*, et il a cru avoir retrouvé l'emplacement de Forum Voconii.

« Cette assertion ne semble pas pouvoir s'accorder avec le Livre X des Épîtres de Cicéron. En effet, Antoine battu près de Modène se dirige vers la Gaule. Lépide et Plancus s'y trouvent, le premier sur les bords du Rhône, et Plancus dans le pays des Allobroges. Ils devaient se prêter mutuellement secours suivant qu'Antoine arriverait par les Alpes ou par le littoral. Antoine arrive à Fréjus, Lépide engage Plancus à venir le rejoindre et à réunir leurs armées, il a établi son camp sur l'Argent, en avant de Forum Voconii. « Itaque continuis itineribus ad Forum Vocontium veni et « *ultra* castra ad flumen Argenteum contra Antoninianos « feci. » Il est donc clair que le camp d'Antoine était sur la rive gauche et celui de Lépide sur la rive droite de l'Argent. Or, puisque Lépide engage Plancus à venir le rejoindre à Forum Voconii, il est évident que cette ville devait se trouver sur la rive droite du fleuve ; il ne pouvait pas lui donner rendez-vous sur la rive gauche puisqu'elle était occupée par les légions d'Antoine.

« C'est ce que M. Aube établit fort bien, et nous devons avouer que M. Truc a été, plus d'une fois, obligé de forcer le sens des mots pour tirer des lettres de Lépide et de Plancus la preuve que Forum Voconii se trouvait sur la rive gauche.

« Mais sur quel point de la rive droite du fleuve se trouvait Forum Voconii ? Il devait se trouver en arrière de l'Argent et non sur les bords mêmes du fleuve, puisque Plancus écrivait à Cicéron : « Lepidus ad Forum Voconii « castra habet ; qui locus a Foro Julii quatuor et viginti « millia passuum abest. Ibi me expectare constituit sicut « ipse scripsit. » Lépide, lui-même, écrit ensuite à Cicéron comme nous l'avons vu plus haut : « Ad Forum Voconii veni « et *ultra* castra ad flumen Argenteum contra Antoninianos « feci. »

« Quel est donc le point situé à 24 milles de Fréjus, sur la rive droite de l'Argent, et à quelque distance de ce fleuve, où l'on pourrait placer cette station romaine ?

« Sera-ce au Cannet-du-Luc, entre le Cannet et Vidauban, ou bien dans la plaine aux environs du Luc, comme l'ont pensé divers auteurs ?

« M. Aube répond que le Cannet se trouve à 2 kilomètres du tracé de la voie aurélienne, sur une colline élevée, d'un accès difficile et sans eaux ; que la plaine, entre le Cannet et Vidauban, était encore, au dix-huitième siècle, couverte d'épaisses forêts que l'on ne commença à défricher qu'en 1704 et 1709. La plaine du Luc, au contraire, est riche, fertile, abondamment pourvue de sources, on rencontre à chaque pas, dans son terroir, des traces d'antiquités. De plus, Bouche, l'historien de Provence, assure que de son temps on voyait encore au Luc les restes d'un temple. A ces preuves, M. Aube ajoute l'importance du Luc, l'ancienneté de ses franchises, le droit de tenir un marché, dont il fait remonter l'origine aux anciens habitants de la localité. Ces dernières preuves nous semblent moins probantes, puisque le bourg de Forum Voconii avait été ruiné de fond en comble par les Sarrasins. M. Aube pense que le Luc actuel, dont l'origine remonte au moyen âge, a été construit, dans un but de défense, sur le mamelon du *Lucus*, bois sacré qui se trouvait au-dessus de la plaine fertile dans laquelle était placé l'ancien Forum Voconii. — En résumé, si Forum Voconii n'était pas au Luc il n'en était pas fort éloigné, et certainement l'opinion de M. Aube est celle qui se rapproche le plus de la vérité. Si l'honorable M. Truc ne peut détruire les arguments que nous avons exposés en commençant, toujours est-il que son travail aura contribué à éclaircir ce point obscur de l'histoire, en provoquant une discussion ; si les ruines importantes dont nous lui devons la découverte ne sont pas Forum Voconii, peut-être indiquent-elles la place d'une autre bourgade ancienne dont le nom est encore inconnu, et dont il aura enrichi la carte de la Provence romaine. »

M. Bertrand présente une statuette en bronze, apparte-

nant à M. l'abbé Canéto, d'Auch, trouvée dans un cimetière situé dans le département du Gers. Ce petit monument qui représente la *Fortune* fournit à M. de Longpérier l'occasion de donner quelques détails sur les statuettes analogues qui portent la coiffure d'Isis. Les traces de cette coiffure se distinguent facilement sur le bronze de M. l'abbé Canéto.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ IMPÉRIALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ IMPÉRIALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE

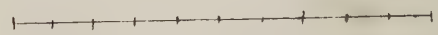
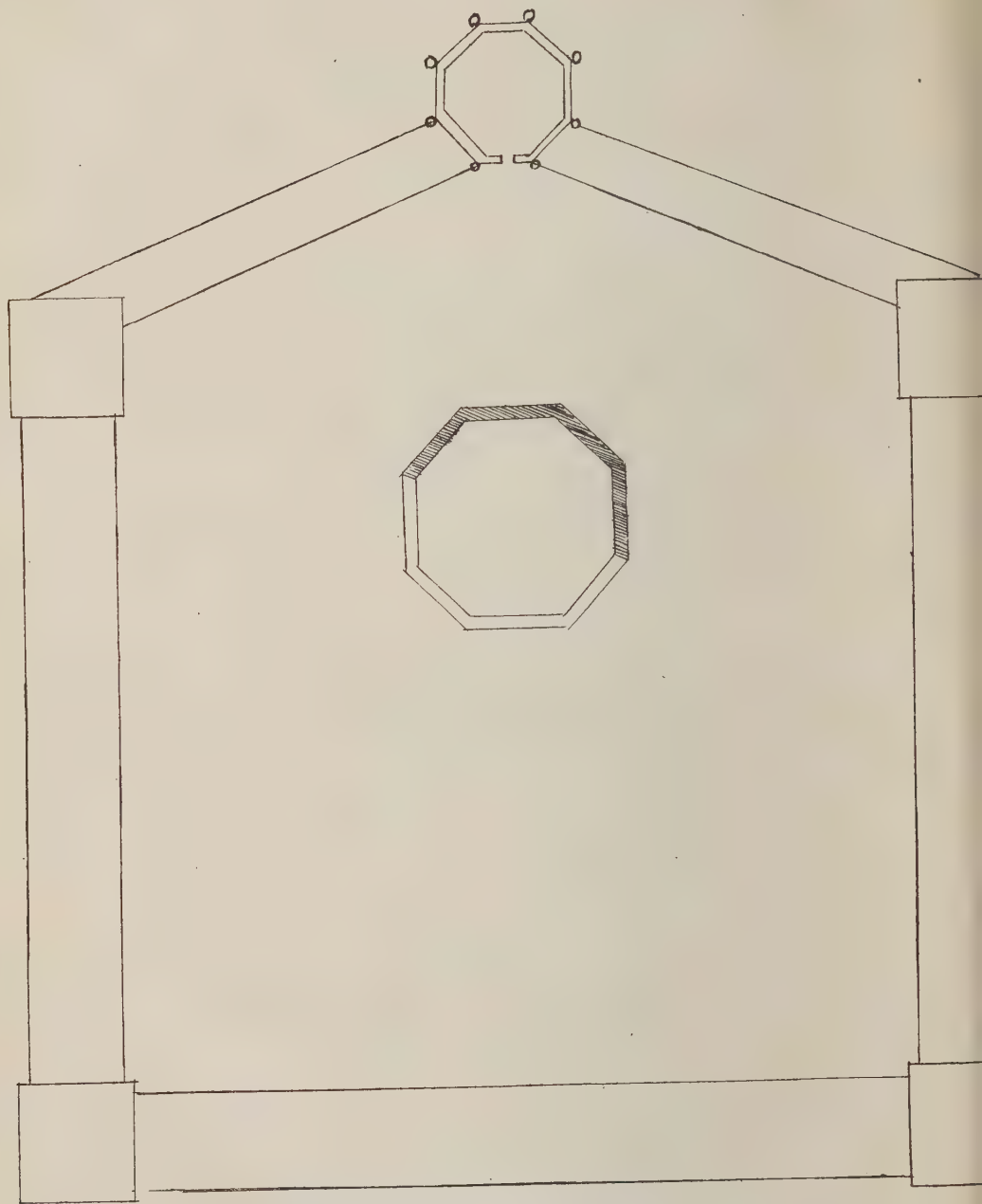
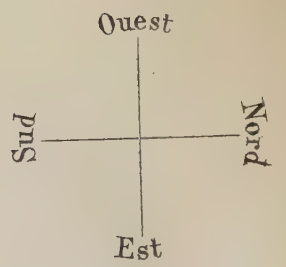
1868



PARIS
AU SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ
AU PALAIS DU LOUVRE
ET CHEZ
DUMOULIN, quai des Augustins, 13
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ



RÉDUCTION DU PLAN
DE L'OUVRAGE DE MONTFAUCON



Echelle de 200 pieds.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ IMPÉRIALE
DES ANTIQUAIRES
DE FRANCE.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ANNÉE 1868.

MM. CHABOUILLET,	President.
DE GUILHERMY,	premier Vice-Président.
H. COCHERIS,	deuxième Vice-Président.
L. HEUZEY,	Secrétaire.
E. AUBERT,	Secrétaire-adjoint.
DE LA VILLEGILLE,	Trésorier.
A. DE MONTAIGLON,	Bibliothécaire-archiviste.

Membres de la commission des impressions.

MM. HUILLARD-BRÉHOLLES.
MICHELANT.
A. DE BARTHÉLEMY.
E. BOUTARIC.

Membres de la commission des fonds.

MM. CREULY.
BOURQUELOT.
L. PASSY.

LISTE

DES MEMBRES HONORAIRES,

Au 1^{er} avril 1868.

MM.

1. GUIZOT (F.) G. C. ✻, membre de l'Institut (Académies française, des inscriptions et belles-lettres et des sciences morales et politiques), rue Billaud, 10 (1828).
2. MARTONNE (G. M. DE) ✻, ancien magistrat, rue Oudinot, 16, et à la Vallée-Guyon, près Vendôme (1853).
3. BRETON (Ernest) ✻, rue Richer, 12 (1838-1854).
4. NIEUWERKERKE (le comte DE) G. O. ✻, sénateur, membre de l'Institut (Académie des beaux-arts), surintendant des beaux-arts, au Louvre (1854).
5. BERNARD (Auguste) ✻, inspecteur général honoraire de l'imprimerie et de la librairie, rue Cassini, 16 (1843-1856).
6. MAURY (Alfred) O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), bibliothécaire de l'Empereur, professeur au Collège de France, rue de Seine, 1, au pavillon du palais de l'Institut (1842-1858).
7. BATAILLARD (Charles), avocat à la Cour impériale de Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, 65 (1842-1859).
8. VINCENT (Alexandre-Joseph-Hidulphe) O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre honoraire du comité des travaux historiques

et des sociétés savantes, rue Notre-Dame-des-Champs,
passage Stanislas, 2 (1842-1861).

9. SAUSSAYE (LOUIS DE LA) O. ✻, membre de l'Institut
(Académie des inscriptions et belles-lettres), membre
du comité impérial des travaux historiques et des
sociétés savantes, recteur de l'Académie de Lyon, rue
de l'Université, 34 (9 mars 1843).
10.

LISTE

DES MEMBRES RÉSIDANTS,

Au 1^{er} avril 1868.

MM.

1. VILLEGILLE (Arthur NOUAIL DE LA) ✻, secrétaire du co-
mité impérial des travaux historiques et des sociétés
savantes, rue de Seine, 12 (29 novembre 1836).
2. LONGPÉRIER (Adrien PRÉVOST DE) O ✻, membre de l'In-
stitut (Académie des inscriptions et belles-lettres), con-
servateur des antiques et de la sculpture moderne des
Musées impériaux, rue de Londres, 50 (9 avril 1838).

MM.

3. BOURQUELOT (Félix) ✱, professeur à l'École impériale des chartes, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, rue du Helder, 12 (9 juin 1841).
4. LACABANE (Léon) O. ✱, directeur de l'École impériale des chartes, conservateur adjoint du département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, avenue des Ternes, 81 (9 juin 1841).
5. MARION (Jules) ✱, membre de la commission des archives près le ministère de l'intérieur, et du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, place de la Madeleine, 17 (9 février 1843).
6. QUICHERAT (Jules) ✱, professeur à l'École impériale des chartes, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, rue Casimir-Delavigne, 9 (9 mai 1845).
7. RENIER (Léon) O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), vice-président du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes (section d'archéologie), administrateur de la Bibliothèque de l'Université, professeur au Collège de France, à la Sorbonne (9 mai 1845).
8. VILLOT (Frédéric) O. ✱, secrétaire général des Musées impériaux, rue de la Ferme-des-Mathurins, 26 (10 décembre 1849).
9. KOENIGSWARTER (Louis) ✱, docteur en droit, correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), rue de Marignan, 11 (10 décembre 1849).
10. FAVE (Ildefonse) C. ✱, général de brigade, commandant l'École polytechnique, aide de camp de l'Empereur, à l'École polytechnique (9 août 1850).

MM.

11. MONTAIGLON (Anatole DE COURDE DE), professeur à l'École impériale des chartes, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, place Royale, 9 (10 février 1851).
12. ROUGÉ (le vicomte Emmanuel DE) O. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), conseiller d'État, professeur au Collège de France, conservateur honoraire des antiquités égyptiennes du Musée du Louvre, rue de Babylone, 53 (10 mars 1851).
13. BRUNET DE PRESLE (Wladimir) ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur de grec moderne à l'École impériale des langues orientales vivantes, rue des Saints-Pères, 61 (9 avril 1851).
14. HUILLARD-BRÉHOLLES (Alphonse) ✱, chef de section aux archives de l'Empire, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, rue de Madame, 53 (9 avril 1851).
15. LASTEYRIE (le comte Ferdinand DE), membre libre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), quai Voltaire, 11 (9 avril 1851).
16. BORDIER (Henri), rue Joubert, 21 (9 avril 1851).
17. RENAN (Ernest) ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), bibliothécaire honoraire au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, rue Vanneau, 29 (9 avril 1851).
18. NICARD (Pol), rue de Sèvres, 38 (9 mai 1851).
19. SAULCY (Félicien DE) C. ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), sénateur, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, rue du Cirque, 17 (6 juin 1851).

MM.

20. MICHELANT (Henry-Victor) ✱, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, et de la commission du catalogue des manuscrits des départements, bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, rue Forest, 5 (19 décembre 1853).
21. WADDINGTON (William-Henri), membre de l'Institut, (Académie des inscriptions et belles-lettres), rue Fortin, 14 (19 décembre 1853).
22. DEVÉRIA (Théodule), conservateur adjoint au Musée égyptien du Louvre, rue des Fossés-Saint-Jacques, 10 (8 novembre 1854).
23. COCHERIS (Hippolyte), bibliothécaire à la Bibliothèque Mazarine, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, secrétaire de la commission du catalogue des manuscrits des départements, au palais de l'Institut (8 novembre 1854).
24. DELISLE (Léopold) ✱, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, président de la commission du catalogue des manuscrits des départements, bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, rue d'Hauteville, 13 (9 juillet 1855).
25. MARIETTE (Auguste) C. ✱, conservateur honoraire des antiquités égyptiennes du Musée du Louvre, directeur du musée des monuments historiques de l'Égypte, au Louvre (9 janvier 1856).
26. DELOCHE (Jules-Edmond-Maximin) ✱, chef de bureau au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, rue de l'Université, 34 (16 avril 1856).

MM.

27. EGGER (Émile) O. ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur à la Faculté des lettres de Paris, maître de conférences honoraire à l'École normale, rue de Madame, 48 (5 mai 1858).
28. LE BLANT (Edmond) ✻, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), rue Debelleye, 3, avenue de l'Impératrice (2 mars 1859).
29. CREULY (Casimir) C. ✻, général de brigade dans le cadre de réserve, membre de la commission de la topographie des Gaules, rue d'Amsterdam, 49 (16 novembre 1859).
30. BOUTARIC (Edgard) ✻, sous-chef de section aux Archives de l'Empire, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, boulevard Saint-Michel, 115 (4 janvier 1860).
31. VOGÜÉ (le comte Melchior DE), membre libre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), rue de l'Université, 93 (4 juillet 1860).
32. BARTHÉLEMY (Anatole DE) ✻, membre du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, et de la commission de la topographie des Gaules, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9 (10 avril 1861).
33. PASSY (Louis), docteur en droit, rue de Clichy, 49 (7 août 1861).
34. BERTRAND (Alexandre) ✻, conservateur du musée impérial de Saint-Germain-en-Laye, membre de la commission de la topographie des Gaules, rue de Tournon, 8 (7 août 1861).
35. CHABOUILLET (P. M. Anatole) ✻, conservateur sous-directeur du département des médailles et antiques à la Bibliothèque impériale, secrétaire de la section d'ar-

chéologie du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, rue Boursault, 22 (4 novembre 1861).

36. GUILLAUME-REY (Alban-Emmanuel) ✱, rue Billaut, 35 (5 février 1862).

37. GUÉRIN (Victor) ✱, docteur ès lettres, rue de Vaugirard, 57 (3 décembre 1862).

38. RIAnt (le comte Paul), rue de Vienne, 2 (2 mai 1866).

39. GUILHERMY (le baron de) ✱, conseiller à la Cour des comptes, membre du comité impérial des sociétés savantes et de la commission des monuments historique, rue d'Alger, 6 (4 juillet 1866).

40. READ (Charles), chef de la division des archives et des travaux historiques à la préfecture de la Seine, boulevard Saint-Germain, 2 (6 mars 1867).

41. HEUZEY (Léon) ✱, professeur à l'École des beaux-arts, quai de la Mégisserie, 8 (1^{er} mai 1867).

42. AUBERT (Édouard), rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9 (3 juillet 1867).

43. MABILLE (Émile), employé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, rue Saint-Louis-en-l'Île, 64 (8 janvier 1868).

44. PERROT (G.) ✱, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, rue Jacob, 21 (8 janvier 1868).

45.

LISTE
DES ASSOCIÉS CORRESPONDANTS
NATIONAUX ET ÉTRANGERS.

Associés correspondants nationaux¹.

Ain.

MM.

SIBAND (Alexandre), juge au tribunal de première instance,
à Bourg (9 avril 1846).

MARTIGNY (l'abbé) ✠, curé de Bagé-le-Châtel (20 mars
1861).

GUIGUE (M. C.), receveur des finances, à Champagne en
Valromey (5 février 1868).

Aisne.

PÉCHEUR (l'abbé), à Fontenoy, près Soissons (4 mars 1857).

FLEURY (Édouard) ✠?, à Laon (3 juin 1863).

Allier.

CHAZAUD, archiviste du département, à Moulins (4 mars
1863).

Alpes (Basses).

ARBAUD (Damase), à Manosque (7 août 1867).

1. Le Comité de publication croit devoir rappeler qu'aux termes de l'article 2 du Règlement, la qualification d'*Associé correspondant national* ou *étranger* est la seule qui puisse être prise par les personnes dont les noms suivent. La qualification de *Membre de la Société des Antiquaires de France* est réservée aux 45 associés résidents et aux 40 associés honoraires.

Aube.

MM.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (D') ✱, archiviste du département, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Troyes (12 janvier 1859).

LE BRUN DALBANNE, à Troyes (5 avril 1865).

COFFINET (l'abbé) ✱, chanoine, à Troyes (7 juin 1865).

BOUTIOT (Théophile), à Troyes (6 juin 1867).

Aude.

TOURNAL ✱, secrétaire de la commission archéologique, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Narbonne (11 avril 1866).

Bouches-du-Rhône.

ROUARD (E.) ✱, conservateur de la Bibliothèque de la ville, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Aix (9 novembre 1834).

JACQUEMIN (Louis), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Arles (4 décembre 1861).

Calvados.

CAUMONT (A. DE) O. ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre non résidant du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, à Caen (9 mars 1826).

CHATEL (Eugène), archiviste du département, de la Société des Antiquaires de Normandie, de l'Académie de Caen, à Caen (4 février 1863).

DU FRESNE DE BEAUCOURT (G.), au château de Morainville, par Blangy; à Paris, rue de Bellechasse, 44 (1^{er} mars 1865).

Charente-Inférieure.

MM.

DELAYANT, conservateur de la Bibliothèque publique, à la Rochelle (4 janvier 1865).

Côte-d'Or.

LAPÉROUSE (Gustave), membre du conseil général de la Côte-d'Or, à Prusly-sur-Ourse (3 juin 1863).

BAUDOT (Henri), président de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, à Dijon (5 octobre 1864).

D'ARBAUMONT (Jules), à Dijon (15 novembre 1865).

BEAUNE (H.), substitut du procureur général, à Dijon (15 novembre 1865).

AUBERTIN (Charles), conservateur du musée, à Beaune (10 janvier 1866).

GARNIER (Joseph), conservateur des archives du département de la Côte-d'Or, à Dijon (11 avril 1866).

Côtes-du-Nord.

ROPARTZ (Sigismond), avocat, à Guingamp (5 mars 1862).

GAULTIER DU MOTTAY (Joachim), président de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, à Plérin (7 janvier 1863).

Creuse.

DUGENEST, à Guéret (9 décembre 1837).

FILLIOUX (A.), conservateur du musée, à Guéret (14 mars 1866).

GAUCHERAUD (Hippolyte), à la Souterraine ; à Paris, rue du Cherche-Midi, 5 (12 juin 1867).

Deux-Sèvres.

BEAUCHET-FILLEAU, juge de paix à Chefboutonne (11 mai 1865).

MM.

RONDIER, juge honoraire à Melle (7 juin 1865).

DUVAL, conservateur de la bibliothèque, à Niort (5 février 1868).

Dordogne.

DESSALLES (Léon), au Bugue (29 mars 1851).

Eure.

BORDEAUX (Raymond), avocat, à Évreux (4 juillet 1860).

DEVOUCOUX (Mgr) ✠, évêque d'Évreux (4 juin 1862).

LEBEURIER (l'abbé), archiviste du département, à Évreux (4 juin 1862).

MÉNANT (Joachim), juge au tribunal à Évreux (1^{er} avril 1863).

Finistère.

LEVOT (P.), conservateur de la Bibliothèque du port, à Brest (1^{er} février 1865).

LEMIÈRE (P. L.), à Morlaix (13 décembre 1865).

Gard.

MICHEL (Emmanuel) ✠, ancien conseiller à la Cour impériale de Metz, à Alais (19 mai 1846).

AURÈS ✠, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Nîmes (11 janvier 1865).

Haute-Garonne.

BARRY (C. E. A. Edward), professeur à la Faculté des lettres, à Toulouse (7 juin 1865).

ROSCHACH (Ernest), archiviste de la ville, à Toulouse, rue Hélot, 11 (16 janvier 1867).

Gironde.

MOULINS (Charles DES), à Bordeaux, rue de Gourgues, 5 (29 août 1851).

MM.

BRUNET (Gustave), à Bordeaux (8 mai 1852).

DROUYN (Léo), à Bordeaux, rue Desfourniel, 30 (2 décembre 1859).

Hérault.

RICARD (Adolphe), à Montpellier, secrétaire de la Société archéologique (9 octobre 1852).

AZAÏS (Gabriel), secrétaire de la Société d'archéologie, à Béziers (4 mars 1863).

Ile-et-Vilaine.

ANDRÉ ✱, conseiller à la Cour impériale, à Rennes, rue des Carmes, 9 (30 septembre 1829).

MORIN (E.) professeur à la Faculté des lettres, à Rennes (5 février 1868).

Indre-et-Loire.

DU PLESSIS (G), à Loches (9 avril 1840).

Isère.

PILOT, archiviste du département, à Grenoble (30 novembre 1846).

GABRIEL, conservateur de la Bibliothèque, à Grenoble (4 juillet 1866).

Jura.

GUICHARD, à Cousance (12 mars 1862).

Loire.

CHAVERONDIER (Auguste), archiviste du département, à Saint-Étienne (6 juin 1866).

Loire (Haute-).

AYMARD, archiviste du département, correspondant du ministère de l'instruction publique, conservateur du Musée, au Puy (9 novembre 1848).

Loire-Inférieure.

MM.

CAILLIAUD (Frédéric) ✱, directeur conservateur du Musée, à Nantes (29 mai 1830).

GIRARDOT (le baron DE) O. ✱, membre non résidant du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, secrétaire général de la préfecture, à Nantes (9 avril 1847).

Loiret.

VERGNAUD-ROMAGNÉSI, à Orléans (9 juin 1826).

MANTELLIER ✱, président à la cour impériale, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Orléans (10 février 1845).

DU FAUR comte DE PIBRAC, (Germain-Philippe-Anatole), ancien élève de l'École polytechnique, de la Société des Sciences et de la Société archéologique d'Orléans, (15 mai 1865).

Loir-et-Cher.

ROCHAMBEAU (le comte Achille DE), au château de Rochambeau, commune de Thoré (6 novembre 1867).

Lot-et-Garonne.

BARRÈRE (l'abbé), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Agen (9 janvier 1851).

MAGEN, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Agen (1^{er} février 1865).

Maine-et-Loire.

GODARD-FAULTRIER, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Angers (11 avril 1866).

Marne.

DUQUENELLE, à Reims (9 janvier 1856).

MM.

BARBAT (L.) ✱, à Châlons-sur-Marne (10 avril 1861).

SAVY ✱, agent-voyer en chef du département de la Marne, à Châlons-sur-Marne (6 juillet 1864).

LORQUET, conservateur de la Bibliothèque publique et du Musée, à Reims (6 juillet 1864).

GIVELET (Charles), membre de l'Académie impériale, à Reims (9 janvier 1867).

Marne (Haute-).

PISTOLLET DE SAINT-FERJEUX (Th.), à Langres (10 avril 1837).

Meurthe.

GUILLAUME (l'abbé), aumônier de la chapelle ducale de Lorraine, à Nancy (10 avril 1843).

BEAUPRÉ, conseiller à la cour impériale, à Nancy (9 avril 1844).

MOUGENOT (Léon), à Nancy (10 juin 1861).

ROUYER (Jules), directeur des postes du département de la Meurthe, à Nancy (2 mars 1864).

Meuse.

DUMONT, juge au tribunal de première instance, à Saint-Mihiel (20 juillet 1844).

WIDRANGE (le comte DE), à Bar-le-Duc (9 juin 1855).

BUVIGNIER (Charles), avocat, à Verdun (4 mars 1863).

Morbihan.

ROZENSWEIG (Louis), archiviste du département, à Vannes (16 janvier 1867).

Moselle.

ROBERT (Charles) C. ✱, intendant général, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-let-

tres), à Metz, et à Paris, rue des Saints-Pères, 9 (9 mai 1848).

MARDIGNY (Paul DE) ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Metz (4 août 1858).

PROST (Auguste), à Metz (5 mars 1862).

PUYMAIGRE (le comte DE), au château d'Inglange, par Metz-zerwisse, et à Metz, place Saint-Martin (4 juin 1862).

CHABERT (F.), à Metz (5 novembre 1862).

ABEL (Charles), avocat, à Metz (4 février 1863).

BOUTEILLER (Ernest DE), ancien capitaine d'artillerie, à Metz (2 février 1864).

VAN DER STRATEN PONTBOZ (le comte), à Metz (18 janvier 1865).

DURAND DE DISTROFF (Anatole), avocat, à Metz (5 avril 1865).

THILLOY (Jules), conseiller à la cour impériale (7 mars 1866).

Nord.

COUSSEMAKER (Edmond DE) ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre non résidant du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, à Lille (19 mai 1851).

GODEFROY-MÉNILGLAISE (le marquis DE) ✱, à Lille, et à Paris, rue de Grenelle-Saint-Germain, 73 (9 mai 1855).

MANNIER (E.), ancien notaire, à la Bassée, et à Paris, rue de l'Université, 8 (5 juin 1861).

Oise.

COLSON (le docteur) ✱, à Noyon (9 juillet 1852).

LONGPÉRIER-GRIMOARD (Alfred DE), à Longpérier, près Lagny-le-Sec (5 mars 1856).

PEIGNÉ-DELACOURT ✱, à Ribecourt (16 avril 1856).

MM.

DE LÉPINOIS, conservateur des hypothèques, à Clermont (16 novembre 1859).

MATHON, conservateur du Musée, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Beauvais (7 décembre 1864).

DEMARSY (Arthur), conservateur du musée Vivenel, à Compiègne, et à Paris, boulevard Saint-Germain, 69 (12 décembre 1866).

Orne.

CHENNEVIÈRES-POINTEL (le marquis Philippe de) ✱, inspecteur des Musées des départements, chargé des expositions, à Belleyme (Orne), et à Paris (9 avril 1854).

Pas-de-Calais.

DESCHAMPS DE PAS (Louis) ✱, ingénieur des ponts et chaussées, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Saint-Omer (19 février 1839).

HÉRICOURT (le comte Achmet d') ✱, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Souchez, près Arras (9 décembre 1846).

BOULANGÉ (Georges) ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Arras (9 février 1853).

VAN DRIVAL (l'abbé), chanoine, directeur du grand séminaire, à Arras (9 janvier 1854).

LINAS (Charles de) ✱, membre non résidant du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, à Arras (2 mars 1859).

MARMIN (Charles), conservateur du Musée, à Boulogne-sur-Mer (2 décembre 1863).

Puy-de-Dôme.

BOUILLET (J. B.) ✱, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Clermont-Ferrand (19 mars 1836).

Pyrénées (Basses-).

MM.

LAGRÈZE (BASCLE DE) ✱, conseiller à la cour impériale, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Pau (9 août 1847).

RAYMOND (P.), archiviste du département, à Pau (7 décembre 1864).

Rhin (Bas-).

LEVRAULT (Louis), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Obernay (9 décembre 1843).

MORLET (Charles-Gabriel DE) O. ✱, colonel du génie en retraite, à Saverne et à Strasbourg (6 juin 1860).

SPACH (Louis) ✱, archiviste du département, à Strasbourg (6 janvier 1864).

CHÉRUÉL (A.), O. ✱, recteur de l'Académie, à Strasbourg (7 août 1867).

Rhin (Haut-).

CHAUFFOUR (Ignace), avocat à Colmar (7 juin 1865).

MOSMANN, archiviste de la ville de Colmar, aux Unterlinden (6 février 1867).

Rhône.

REY (Étienne), peintre et architecte, à Lyon, cours Morand, 16 (9 mars 1834).

ALLMER (A.), place du Prince-Impérial, 9, à Lyon (6 mars 1861).

SOULTRAIT (le comte Georges DE) ✱, membre non résidant du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, à Lyon (2 février 1864).

MARTIN DAUSSIGNY (le docteur), conservateur du Musée des antiques, à Lyon (20 avril 1864).

MORIN-PONS (Henri), à Lyon (4 janvier 1865).

Saône (Haute-).

MM.

SUCHAUX (Henri), à Vesoul (6 juin 1866).

Saône-et-Loire.

FOUQUE (Victor), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Chalon-sur-Saône (9 avril 1853).

CHABAS (F.) ✱, à Chalon-sur-Saône (9 juillet 1856).

BULLIOT, président de la société Éduenne, à Autun (6 novembre 1862).

RAGUT (Camille), archiviste du département, à Mâcon (7 juin 1865).

CHARMASSE (Anatole DE), à Autun (14 mars 1866).

Sarthe.

HUCHER (E.) ✱, correspondant du ministère de l'instruction publique, au Mans (18 novembre 1863).

Savoie.

DESPINE (le Dr baron Constant), inspecteur des eaux minérales, à Aix-les-Bains (6 mars 1861).

TRÉPIER (l'abbé), à Chambéry (10 juillet 1867).

Savoie (Haute-).

DESPINE (A.), à Annecy (4 juin 1862).

Seine.

LECLERC (Lucien), médecin major de 1^{re} classe au 43^e de ligne, rue Crozatier, 21 (20 novembre 1851).

LEGUAY (Louis), architecte, à La Varenne-Saint-Maur, et à Paris, rue de la Sainte-Chapelle (6 juin 1867).

Seine-Inférieure.

DELAQUERRIÈRE (E), à Rouen (29 mars 1823).

MM.

COCHET (l'abbé) ✱, membre non résidant du comité des travaux historiques et des sociétés savantes, à Rouen, rue des Carmélites (9 août 1853).

SEMICHON (E.), boulevard Beauvoisine, 31, à Rouen (2 avril 1862).

BELLEVAL (René DE), au château de Bois-Robin, par Aumale (4 mars 1863).

Seine-et-Marne.

CARRO (A.), imprimeur, bibliothécaire de la ville, à Meaux (12 décembre 1860).

PONTON D'AMÉGOURT (le vicomte DE), à Trilport (21 décembre 1864).

LE ROY (G), bibliothécaire de la ville, à Melun (4 décembre 1867).

Seine-et-Oise.

MOUTIÉ (Auguste), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Rambouillet (9 mars 1849).

VINET (Ernest), à Sannois, et à Paris, rue de Madame, 1 (5 juin 1861).

BENOIT ✱, conseiller à la Cour impériale, à Paris, rue Joubert, 45, et à Mantes (9 août 1855).

DAVILLIER (Charles), à Morainvillers (3 juin 1863).

COUGNY (E.), professeur au lycée impérial, à Versailles (4 janvier 1865).

MASQUELEZ ✱, bibliothécaire de l'École impériale militaire, à Saint-Cyr (1^{er} février 1865).

Somme.

DUSEVEL (H.), membre non résidant du comité impérial des travaux historiques et des sociétés savantes, à Amiens (9 janvier 1831).

MM.

GARNIER (Joseph) ✱, correspondant du ministère de l'instruction publique, secrétaire perpétuel de la Société des Antiquaires de Picardie, conservateur de la bibliothèque de la ville, à Amiens (9 mai 1851).

CAGNY (l'abbé Paul DE), curé d'Ennemain, par Athies (5 mai 1858).

CORBLET (l'abbé Jules) ✱, chanoine, historiographe du diocèse, directeur de la revue *l'Art chrétien*, à Amiens (12 mai 1858).

CAUVEL DE BEAUVILLÉ (Victor), à Montdidier (8 décembre 1858).

SEPTENVILLE (le baron DE), au château de Lignièrès, canton de Poix (1^{er} mars 1865).

Tarn.

CLAUSADÉ (Gustave DE), avocat, à Rabastens (9 juin 1847).

GRELLET-BALGUERIE, juge à Lavaur (3 juin 1863).

Tarn-et-Garonne.

MARCELLIN (l'abbé), à Montauban (9 décembre 1843).

MARY-LAFON ✱, à Montauban (9 mars 1853).

LAGRÈZE-FOSSAT (A.), à Moissac (16 janvier 1867).

DEVALS, ancien archiviste, à Montauban (1^{er} mai 1867).

Var.

GIRAUD (l'abbé Magloire), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Saint-Cyr (11 avril 1866).

Vaucluse.

DELOYE (Auguste), conservateur du musée Calvet, à Avignon (2 mai 1866).

Vendée.

FILLON (Benjamin), à Fontenay (10 décembre 1849).

Vienne.

MM.

LECOINTRE-DUPONT (G.), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Poitiers (9 janvier 1844).

AUBEN (l'abbé), chanoine titulaire, historiographe du diocèse, à Poitiers (9 janvier 1851).

Vosges.

LAURENT (Jules), conservateur du Musée, à Epinal (6 février 1867).

Yonne.

SALMON (Philippe), correspondant du ministère de l'instruction publique, à Cerisiers, près Sens, et à Paris, rue de Lyon, 1 (9 mai 1855).

Algérie.

GALLES (René), sous-intendant militaire (4 avril 1864).

Associés correspondants nationaux, résidant à l'étranger.

Espagne.

TIRAN (Melchior) ✱, consul de France et chancelier de l'ambassade de France, à Madrid (29 décembre 1845).

Associés correspondants étrangers.

Angleterre.

ELLIS (Sir Henry), ancien directeur du Musée britannique, à Londres (19 décembre 1829).

AKERMAN (John-Yonge), secrétaire de la Société des Antiquaires de Londres, à Londres (19 novembre 1841).

HALLIWEL (James Orchard), membre de la Société des Antiquaires de Londres, à Londres (9 décembre 1849).

MM.

BIRCH (Samuel), conservateur des antiquités égyptiennes et assyriennes du Musée britannique, à Londres (9 décembre 1850).

ROACH SMITH (Charles), membre de la Société des Antiquaires de Londres, à Rochester (9 avril 1851).

WRIGHT (Thomas), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Londres (9 janvier 1852).

PETRIE (G.), membre de l'Académie royale d'Irlande, à Dublin (10 janvier 1853).

COLLINGWOOD BRUCE (John), membre de la Société des Antiquaires de Londres, à Newcastle-sur-Tyne (9 mai 1853).

LOFTUS, à Ettrick, en Écosse (4 novembre 1857).

PARKER (John-Henri), à Oxford (2 juin 1858).

MAYER (Joseph), à Liverpool (11 août 1858).

FRANKS (Augustus-Wollaston), directeur de la Société des Antiquaires de Londres (5 février 1862).

HARTH (William-Henry), à Londres (6 juillet 1864).

Bade.

PFÄFFENHOFFEN (le baron Frantz von), chambellan de S. A. R. le grand-duc de Bade, à Donaueschingen (6 novembre 1867).

Belgique.

VAN DER MEERSCH, archiviste de la Flandre orientale, à Gand (9 mars 1845).

ROULEZ (J.) ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie de Belgique, professeur d'archéologie à l'Université, à Gand (19 mai 1846).

WITTE (le baron J. DE), associé étranger de l'Institut

(Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie de Belgique, à Anvers, et à Paris, rue Fortin, 5 (19 mai 1846).

CHALON (Renier), correspondant de l'Académie de Belgique, à Bruxelles (29 août 1851).

POLAIN (Matthieu-Lambert) ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie de Belgique, administrateur de l'Université, à Liège (9 mai 1853).

SCHAEPKENS (A.), artiste peintre, à Bruxelles (2 juillet 1856).

OTREPPE DE BOUVETTE (D'), président de l'Institut archéologique de Liège, à Liège (6 juin 1860).

DEL MARMOL, président de la Société archéologique de Namur, à Namur (20 mars 1861).

DOGNÉ (Eugène, M.-O.), à Liège (6 juin 1867).

Danemark.

WORSAAE, inspecteur des monuments historiques du Danemark, à Copenhague (9 août 1854).

MULLER (Louis), inspecteur du cabinet royal des médailles, à Copenhague (25 mars 1858).

Espagne.

CASTELLANOS DE LOSADA (Basile-Sébastien), membre de l'Académie d'archéologie, à Madrid (9 avril 1851).

DELGADO (Antonio), membre de l'Académie royale de l'histoire et conservateur des antiques de cette compagnie, à Madrid (9 janvier 1852).

MARTINEZ Y REGUERA (D^r Léopoldo), à Bujalance, province de Cordoue (6 novembre 1867).

États Pontificaux.

ROSSI (le chevalier J. B. DE) ✱, correspondant de l'Institut

(Académie des inscriptions et belles-lettres), interprète des manuscrits à la bibliothèque du Vatican, membre de la commission des antiquités chrétiennes et du collège philologique de l'Université, à Rome (10 janvier 1853).

GARRUCCI (le P. Raffaele), professeur au collège romain, à Rome (9 juillet 1854).

HENZEN (le Dr Wilhelm), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Rome (16 janvier 1867).

États-Unis.

SQUIER (E. G.), à New-York (9 juillet 1851).

EVERETT (Edward), à Boston (9 juillet 1851).

Francfort.

DIEFENBACH (Lorenz), à Francfort-sur-le-Mein (9 janvier 1852).

Grèce.

RANGABÉ (A. Rizo), correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Athènes (19 octobre 1849).

Hollande.

JANSSEN (L. J. F.), conservateur du Musée d'antiquités, à Leyde (10 décembre 1849).

WAL (J. DE), professeur à l'Université, à Leyde (10 décembre 1849).

NAMUR (A.), à Luxembourg (29 août 1850).

LEEMANS (Conrad), directeur du Musée d'antiquités, à Leyde (9 janvier 1852).

Italie.

CIBBARIO (Louis) G. O. ✱, correspondant de l'Institut (Aca-

démie des sciences morales et politiques), membre de l'Académie royale des sciences, à Turin (20 août 1832).

MORBIO (le chev. Charles), secrétaire perpétuel de l'Académie royale, à Milan (9 mars 1839).

BONNEFOY (l'abbé), à Jarsy (9 mars 1842).

FUSCO (Joseph-Marie), membre de l'Académie Ercolanese, à Naples (9 décembre 1850).

CITTADILLA (Luigi-Napoleone), conservateur des Archives, à Ferrare (6 juin 1860).

CONESTABILE (le comte Giancarlo), professeur à l'Université, à Pérouse (6 mars 1862).

Portugal.

MACEDO (le conseiller commandeur DE), secrétaire perpétuel de l'Académie royale, à Lisbonne (9 décembre 1836).

Prusse.

FRIEDLAENDER (Julius), conservateur du Musée des médailles à Berlin (9 décembre 1850).

ZUMPET (A. W.), membre de l'Académie des sciences, à Berlin (9 janvier 1852).

MOMMSEN (Théodore) ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie des sciences, à Berlin (9 janvier 1852).

LEPSIUS (Richard) ✱, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), membre de l'Académie des sciences, à Berlin (10 novembre 1858).

PERTZ (Georges), membre de l'Académie royale des sciences, directeur de la Bibliothèque royale, associé étranger

de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres), à Berlin (16 novembre 1859).

JAHN (Otto), professeur à l'Université, à Bonn (10 janvier 1853).

BOCK (le chanoine), à Aix-la-Chapelle (1^{er} mai 1867).

Russie.

LABANOFF (le prince A. DE), à Saint-Petersbourg (9 février 1827).

KOEHNE (Bernard DE), conseiller d'État actuel, à Saint-Petersbourg (10 décembre 1849).

BARTHOLOMEI (le général J. DE), membre de l'Académie impériale d'archéologie, à Tiflis (9 décembre 1850).

SABATIER, membre de l'Académie impériale d'archéologie, à Saint-Petersbourg, et à Montmartre, rue Cauchois 6 (29 août 1851).

OUVAROFF (le comte), recteur de l'Université, à Moscou (4 novembre 1857).

Suisse.

QUIQUEREZ, à Bellerive, près Délémont, canton de Berne (19 février 1847).

VULLIEMIN (Louis), à Lausanne (10 décembre 1849).

SCHNELLER, à Lucerne (1^{er} juillet 1857).

FAZY (Henry), professeur à Genève (4 février 1863).

MOREL-FATIO (Arnold), conservateur du Musée, à Lausanne, et à Paris, rue de Clichy (11 juillet 1866).

Wurtemberg.

KELLER (Adelbert von), professeur de littérature du moyen âge à l'Université de Tubingue (2 avril 1862).

LISTE
DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec lesquelles la Compagnie est en correspondance.

Sociétés françaises.

ACADÉMIE des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut
impérial de France.

AISNE, *Saint-Quentin*. Société Académique.

ALLIER. Société d'Émulation.

AUBE, *Troyes*. Société d'Agriculture, Sciences, Arts et
Belles-Lettres du département.

CALVADOS, *Caen*. Société des Antiquaires de Normandie.
— Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-
Lettres de Caen.

— *Bayeux*. Société d'Agriculture, Sciences, Arts et
Belles-Lettres. Société française d'Archéologie.

CHARENTE, *Angoulême*. Société d'Agriculture, Arts et Com-
merce du département.

CHER, *Bourges*. Commission Historique du Cher.

CÔTE-D'OR, *Dion*. Commission d'Archéologie.

CÔTES-DU-NORD, *Saint-Brieuc*. Société Archéologique et
Historique des Côtes-du-Nord.

CREUSE, *Guéret*. Société des Sciences naturelles et Archéo-
logiques de la Creuse.

EURE-ET-LOIR, *Chartres*. Société Archéologique du dépar-
tement.

GARD, *Nîmes*. Académie.

GARONNE (HAUTE-), *Toulouse*. Académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres. — Société Archéologique du midi de la France.

GIRONDE, *Bordeaux*. Commission des Monuments et Documents historiques de la Gironde.

HÉRAULT, *Montpellier*. Société Archéologique.

— *Béziers*. Société Archéologique.

INDRE-ET-LOIRE, *Tours*. Société Archéologique.

ANDES. Société des Lettres, Sciences et Arts.

LOIR-ET-CHER, *Blois*. Société des Sciences et Lettres.

LOIRE (HAUTE-), *Le Puy*. Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Commerce.

LOIRET, *Orléans*. Société Archéologique de l'Orléanais.

MAINE-ET-LOIRE. Répertoire archéologique de l'Anjou.

MARNE, *Reims*. Académie impériale de Reims.

— *Châlons sur Marne*, Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts.

MARNE (HAUTE-), *Langres*. Société Historique et Archéologique.

MEUSE, *Verdun*. Société Philomatique.

MEURTHE, *Nancy*. Académie de Stanislas.

MOSELLE, *Metz*. Académie impériale de Metz. — Société d'Archéologie et d'Histoire.

NORD, *Lille*. Société impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts.

— *Cambrai*. Société d'Émulation.

— *Douai*. Société impériale et centrale d'Agriculture, Sciences et Arts.

— *Dunkerque*. Société Dunkerquoise pour l'encourage-

ment des Sciences, des Lettres et des Arts. — Société Archéologique de l'arrondissement d'Avesnes.

OISE, *Beauvais*. Société académique d'Archéologie, Sciences et Arts.

PAS-DE-CALAIS, *Arras*. Académie d'Arras.

— *Saint-Omer*. Société des Antiquaires de la Morinie.

RHIN (BAS-), *Strasbourg*. Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace.

RHÔNE, *Lyon*. Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

SAÔNE-ET-LOIRE, *Autun*. Société Éduenne.

SAVOIE, *Chambéry*. Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie.

— *Aunecy*. Société Florimontane.

SEINE, *Paris*. Société de l'Histoire de France. — Institut Historique. — Société Philotechnique. — Société d'Archéologie parisienne.

SEINE-ET-MARNE, *Melun*. Société d'Archéologie, Sciences, Lettres et Arts du département.

SEINE-ET-OISE, *Rambouillet*. Société Archéologique.

— *Versailles*. Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts.

SEINE-INFÉRIEURE, *Rouen*. Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts. — Commission départementale des Antiquités de la Seine-Inférieure.

SÈVRES (DEUX-), *Niort*. Société de Statistique.

SOMME, *Amiens*. Société des Antiquaires de Picardie. — Académie du département de la Somme.

TARN, *Castres*. Société littéraire et scientifique.

VAR, *Toulon*. Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

VIENNE, *Poitiers*. Société des Antiquaires de l'Ouest.

VIENNE (HAUTE-), *Limoges*. Société Archéologique et Historique du Limousin.

VOSGES, *Épinal*. Société d'Émulation du département.

YONNE, *Auxerre*. Société des Sciences historiques et naturelles.

— *Sens*. Société Archéologique de Sens.

ALGÉRIE, *Alger*. Société Historique algérienne.

— *Constantine*. Société Archéologique.

Sociétés étrangères.

ANGLETERRE, *Londres*. Société royale des Antiquaires. — The Archeological Institute of Great Britain and Ireland. — Société des Antiquaires d'Écosse. — Société Numismatique.

AUTRICHE, *Vienne*. Académie impériale des Sciences.

— *Laybach*. Société Historique de la Carniole.

— *Grätz*. Société Historique de Styrie.

BADEN, *Manheim*. Société Historique.

BAVIÈRE, *Munich*. Académie royale des Sciences.

— *Bamberg*. Société Historique.

— *Nuremberg*. Muséum Germanique.

— *Ratisbonne*. Société Historique du Haut-Palatinat.

BELGIQUE, *Bruxelles*. Académie royale de Belgique.

— *Liège*. Société liégeoise de littérature Wallonne. — Académie d'Archéologie.

— *Mons*. Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut.

DANEMARK, *Copenhague*. Société royale des Antiquaires du Nord.

— *Odensée*. Société Littéraire de Fionie.

ESPAGNE, *Madrid*. Académie royale d'Histoire.

— Académie royale des Beaux-Arts de San-Fernando.

ETATS-UNIS, *Boston*. Société des Antiquaires.

— *New-York*. Société Ethnologique.

— *Philadelphie*. Société Philosophique américaine.

— *Washington*. Institut Smithsonian.

GRÈCE, *Athènes*. Société Archéologique.

HESSE-DARMSTADT, *Mayence*. Société des Antiquaires.

ITALIE, *Turin*. Académie royale des Sciences.

LUXEMBOURG, *Luxembourg*. Société Archéologique.

NASSAU, *Wiesbaden*. Société des Antiquaires.

PORTUGAL, *Lisbonne*. Académie royale des Sciences.

RUSSIE, *Saint-Petersbourg*. Académie impériale des Sciences.

SUÈDE, *Stockholm*. Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

SUISSE, *Bâle*. Société nationale des Antiquaires. — Société Historique.

— *Zurich*. Société des Antiquaires.

SUISSE, *Lausanne*. Société d'Histoire de la Suisse Romande.

— *Lucerne*. Société Historique des Cinq Cantons.

— *Genève*. Société d'Histoire et d'Archéologie.

TURQUIE, *Constantinople*. Société Centrale.

EXTRAIT
DES
PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Du premier trimestre de 1868.

Séance du 8 janvier.

Présidence de MM. DE BARTHÉLEMY et CHABOUILLET.

M. de Barthélemy, président sortant, adresse à ses confrères l'allocution suivante :

Messieurs,

Dans la plupart des Sociétés savantes, il appartient au secrétaire de résumer, à la fin de chaque année, l'ensemble des faits qui représentent à la fois les travaux et la vie intérieure de la Compagnie. Jadis il en fut ainsi à la Société des Antiquaires : mais depuis longues années l'usage s'est établi de laisser ce soin au Président dont le mandat va expirer. Un tel usage me semble excellent à perpétuer.

Pour le Président sortant, ce coup d'œil rétrospectif présente plus d'une difficulté, bien que l'obligation d'être exact aux séances paraisse le mettre naturellement à même de traiter un pareil sujet. En indiquant les points sur lesquels doit se fixer de préférence l'attention de son successeur, il peut faciliter à celui-ci les moyens de mieux faire, et aussi

de compléter ce qui est resté inachevé; il lui appartient de compter les précieuses collaborations acquises durant cet intervalle de douze mois. Il doit enfin, en rappelant la mémoire des membres enlevés par la mort, interrompre le silence involontaire qui se fait autour de leurs tombes; je dis *involontaire*, car c'est uniquement par suite des trop nombreuses occupations qui dévorent nos heures, que nous laissons trop souvent s'écouler les mois et les années sans nous conformer à l'article 23 des statuts, et sans remplir nos devoirs envers des confrères qui, presque toujours, furent nos amis.

Pendant l'année 1867 nous avons eu à déplorer des pertes cruelles. Dans une Société dont les membres sont en nombre limité, chacun est connu de tous; aussi ces vides affectent douloureusement. Puis, c'est que de tous les sentiments, l'amitié est celui qui s'accorde le mieux avec l'amour de la science. Les amitiés du monde ont leurs saisons; les amitiés politiques ont leurs vicissitudes; les amitiés purement littéraires se défendent rarement de l'envie. Mais celles qui naissent entre érudits — il en a du moins toujours été ainsi dans notre Société, — s'entretiennent de l'appui que l'on se prête mutuellement par ces échanges de bons procédés qui sont, en réalité, la raison d'exister des Sociétés savantes. Chez nous, Messieurs, nous pouvons nous rendre cette justice, les relations affectueuses loin de s'altérer par le droit de critiquer librement, se cimentent par ces avertissements que l'on se donne les uns aux autres avec une franchise qui s'allie toujours à l'urbanité.

A peine aviez-vous appris la mort de M. Noël des Vergers, ce savant aimable qui avait consacré ses loisirs à l'étude des plus anciens monuments de la Haute Italie, que nous arrivait la triste nouvelle du décès de M. Taillandier. Très-prochainement l'un de nos confrères retracera la vie si bien remplie de cet homme distingué que son mérite personnel appela à représenter son pays, et aussi, comme magistrat, à siéger au plus haut rang de la hiérarchie judiciaire. Après

avoir fourni sa collaboration à nos *Mémoires*, et avoir présidé la Compagnie, M. Taillandier ne cessa jamais de paraître à nos réunions, alors que l'honorariat lui en faisait une moins stricte obligation. — Puis ce fut M. Labat : il y avait quelques années que ses fonctions administratives, dont l'importance s'était accrue, le tenaient trop souvent éloigné de nous, lorsque la mort est venue frapper cet obligeant confrère qui a laissé plusieurs ouvrages estimés. Le dernier qui manque dans cette assemblée fut encore l'un de vos derniers présidents : c'était M. Grésy, cet homme si affable, si zélé et si exact, que nous aimions tous, et que nous étions accoutumés à entendre souvent, et à écouter ; il est mort inopinément, alors que nous pensions le voir encore longtemps apporter à la Compagnie la double collaboration de son crayon habile, et de son érudition appliquée surtout à l'archéologie du moyen âge.

Vous avez perdu un associé correspondant national, le doyen des archéologues de l'Est de la France, M. Désiré Monnier de Lons-le-Saunier. Son imagination lui faisait prendre parfois pour certain ce qui était à peine probable, et le lançait alors dans le champ sans bornes de la conjecture : mais ce défaut ne peut faire oublier qu'il eut le mérite de constater des faits archéologiques nombreux : pendant 24 ans, grâce à M. Monnier¹, l'*Annuaire du Jura* enregistra toutes les découvertes faites dans une partie de la Franche-Comté. Après une interruption, de 1863 à 1866, M. Monnier alors âgé de 80 ans se remettait courageusement à ce travail, lorsque la dernière heure a sonné pour lui.

1. M. Monnier, né à Lons-le-Saunier, le 24 juin 1788, est mort à Domblans, où il a rempli les fonctions de maire. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur la Séquanie*, 1820 ; *Mœurs et usages singuliers du peuple*, et *Vocabulaire de la langue rustique dans le Jura*, 1823 et 1824 ; *les Jurassiens recommandables*, 1828 ; *le Culte des Esprits et des Fées dans la Séquanie*, 1834 ; *Études archéologiques sur le Bugey*, 1841 ; *Traditions populaires comparées*, 1854. M. Monnier a laissé beaucoup de travaux manuscrits, et plusieurs albums remplis de dessins.

Je dois aussi mentionner la perte faite par la Société dans la personne de l'un de ses associés correspondants étrangers les plus illustres : vous avez déjà prononcé avant moi le nom de Gerhard, ce savant qui fut un novateur, et resta, pendant trente ans, l'âme du mouvement archéologique en Allemagne. L'Institut de la Correspondance archéologique de Rome doit beaucoup à Gerhard qui la dirigea et fut un centre autour duquel gravitait l'Europe savante. Par ses nombreuses publications et par l'autorité qu'il avait conquise, notre confrère fut l'homme qui, de notre temps, fit faire à la science les plus grands progrès.

Un autre de nos confrères étrangers est mort aussi ces jours-ci : moins célèbre que Gerhard, il eut cependant une réputation méritée dans ce pays d'Aoste, jadis territoire gaulois, et aujourd'hui encore plus français qu'italien par sa langue, ses usages et le caractère de ses habitants. Le chanoine Antoine Gal, né en 1795, successivement professeur de théologie dogmatique, préfet des études, chanoine de la cathédrale d'Aoste, vicaire général, et prieur de l'insigne collégiale de Saint-Ours, savait s'occuper des sciences sans négliger les devoirs de son ministère. Il connaissait l'histoire de sa vallée, la botanique, la géologie et l'archéologie ; il avait inventorié les archives de la ville d'Aoste et des paroisses du diocèse ; il fut l'un des plus zélés collaborateurs de l'*Historiæ patriæ monumenta* dont la Société des Antiquaires possède la collection dans sa bibliothèque. Ce bel ouvrage honore le règne du roi Charles-Albert qui institua la Commission chargée de le publier, et s'empressa de désigner le chanoine Gal au nombre de ses membres.

Le chanoine Gal fonda la Société académique du duché d'Aoste et la présida jusqu'au jour de sa mort avec une activité qui n'avait d'égale que la courtoisie et l'infatigable complaisance qu'il témoignait à tous ceux qui faisaient appel à ses lumières et à son dévouement.

Nos justes regrets, Messieurs, ne doivent pas faire ou-

blier ceux qui depuis quelques mois sont venus s'asseoir à nos côtés. Ici, comme au premier rang d'une bataille, on n'est jamais incomplet; quand un vide se fait dans nos rangs, nous voyons aussitôt surgir de nombreux prétendants qui se montrent jaloux de s'enrôler parmi nous. Tous les candidats qui se présentent, chacun dans son genre d'études, ont une notoriété qui ne permet pas à vos suffrages de s'égarer. Aussi, ceux que le scrutin ne désigne pas immédiatement, peuvent, en s'armant de quelque patience, espérer, tôt ou tard, voir leur tour arriver. Une preuve, d'ailleurs, du discernement qui préside à vos choix, c'est que souvent le sénat de la science se recrute parmi nos confrères qui, sans nous abandonner, vont siéger dans cette illustre académie, la seule à laquelle la Société des Antiquaires s'enorgueillit de céder le pas. En 1867, l'un des nôtres est encore entré à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres¹, et le titre de correspondant a été conféré à un de nos laborieux associés de la province². Je ne crois pas être trop hardi en affirmant que parmi vous, Messieurs, il y a plusieurs noms que l'opinion publique, dans le monde savant, désigne pour l'avenir.

Vos suffrages ont appelé dans la Société trois nouveaux collaborateurs qui contribueront à tenir la Compagnie dans sa haute position scientifique³.

L'un, zélé promoteur des travaux relatifs à l'histoire du protestantisme, rend chaque jour aux antiquités parisiennes les services les plus fructueux.

Le second⁴ est sorti de cette école d'Athènes, véritable pépinière d'archéologues classiques qui nous font mieux connaître la Grèce, mine inépuisable pour les érudits, et complètent par l'étude des ruines, par la recherche des in-

1. M. E. Le Blant.

2. M. d'Arbois de Jubainville.

3. M. Ch. Read.

4. M. L. Heuzey.

scriptions, et par l'inspection souvent pénible des localités, les documents légués par les historiens. Notre nouveau confrère, non content de faire profiter le public de ses travaux personnels, concourt encore à faire participer à son expérience cette jeunesse studieuse qui étudie la peinture, la sculpture et l'architecture dans la brillante école à laquelle est attaché le nom de Mazarin.

Quant au troisième¹, Messieurs, je ne craindrais pas de me laisser aller à une partialité bien naturelle, si je vous disais tout le bien que je pense de lui; il me suffit de vous rappeler que vos suffrages en confirmant le jugement de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur ses travaux déjà publiés, sont une garantie de la bienveillance avec laquelle vous semblez disposés à accueillir les nouvelles études qu'il est sur le point de vous soumettre.

Treize personnes, dans la province, ont demandé le titre d'associé correspondant; il est peu de départements dans lesquels vous ne comptiez aujourd'hui au moins un confrère. Permettez-moi de vous rappeler les noms de nos nouveaux collaborateurs.

Ce sont MM. Boutiot (Aube), Givelet (Marne), Devals aîné (Tarn-et-Garonne), de Rochambeau (Loir-et-Cher), Leroy (Seine-et-Marne), qui, chacun dans leur département, recueillent avec zèle et patience tout ce qui touche à l'archéologie et à l'histoire du pays qu'ils habitent; M. Rosenzweig, l'infatigable archiviste du Morbihan, auteur d'un excellent répertoire archéologique, et qui chaque année est écouté avec faveur aux Congrès de la Sorbonne; M. Rochach (Haute-Garonne), qui écrit comme il dessine, avec élégance et fidélité; M. Mosmann (Haut-Rhin), si versé dans la connaissance des institutions et des mœurs de l'ancienne Alsace; M. Cheruel (Bas-Rhin), toujours regretté au Comité Impérial des Sociétés savantes; M. Laurent (Vosges), auquel le musée d'Épinal doit sa prospérité; M. Leguay (Seine), dont

1. M. Édouard Aubert.

les travaux combinés avec des fouilles intelligentes rendent de vrais services à l'archéologie pré-historique; M. Damase Arbaud, auteur de l'histoire de Manosque et d'une étude philologique estimée sur les anciennes poésies populaires de la Provence; enfin M. l'abbé Trépier (Savoie), qui a consacré ses efforts et sa science à défendre l'authenticité du cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble avec une ardeur qui n'exclut ni la logique dans le raisonnement, ni la consciencieuse appréciation des documents invoqués; M. Trépier, dans un tableau esquissé à grands traits de l'origine et de l'influence des monastères et prieurés en Savoie, a su faire preuve des connaissances profondes au point de vue de la géographie savoisiennne au moyen-âge.

Des savants étrangers ont recherché aussi l'honneur d'être affiliés à votre Compagnie : c'est une preuve de la bonne renommée dont la Société jouit au delà des frontières de la France.

C'est ainsi que vous avez admis au titre d'associé correspondant étranger M. le chanoine Bock (Prusse), rival de notre confrère d'Arras M. de Linas dans la connaissance des tissus et de l'orfèvrerie du moyen-âge; M. le docteur Martinez y Reguera (Espagne); M. le baron de Pfaffenhoffen (grand-duché de Bade) qui sait unir l'érudition allemande à la facilité et à la clarté de style des Français. M. E. Dognée (Belgique), un archéologue zélé et actif. — Enfin vous avez conféré le même titre, de votre propre initiative, à M. Guillaume Henzen (Rome); en honorant le vrai mérite, les Sociétés savantes s'honorent elles-mêmes, et vous ne pouviez mieux le prouver qu'en donnant à M. Henzen un diplôme qu'il a accepté avec la plus vive reconnaissance. En effet, ses travaux sur l'épigraphie grecque, latine et italienne, sur la topographie, l'histoire militaire et administrative, la céramographie, la numismatique et les institutions sacerdotales, forment un ensemble de mémoires et de volumes qui suffiraient à faire un habile archéologue de celui qui les posséderait à fond dans sa mémoire.

Vos publications, Messieurs, pourraient paraître avec plus de promptitude. En ce qui concerne le volume des *Mémoires*, il n'y a, à bien dire, aucun retard; si le volume est long à vous être livré, chacun de nous aussi est un peu lent à donner de l'occupation à la Commission des impressions. C'est que vous venez à nos réunions pour mettre en commun vos idées avec cordialité, j'ajouterai avec la plus ancienne et la meilleure des libertés françaises, la liberté de la bonne compagnie où tout peut se dire en tout temps, pourvu qu'on le dise bien; de là naissent de courtes communications, des conversations nourries de faits et d'érudition qui font de votre *Bulletin* un recueil précieux; mais qui ne laissent les *Mémoires* arriver que lentement jusqu'à la dernière page : nos confrères nouvellement élus me permettront de faire appel à leur zèle.

Je viens de parler du *Bulletin* : en 1867, il a, je l'avoue, trop tardé à paraître, malgré la bonne volonté de la Commission des impressions. Je puis assurer que cet état de choses cessera; d'ailleurs, pour être attendues, les livraisons de notre recueil trimestriel n'en sont pas moins accueillies avec faveur par le monde savant.

En prenant possession de ce fauteuil, j'ai été surpris des nombreuses lacunes qui existaient dans notre bibliothèque : je veux parler des volumes qui manquent sur nos rayons dans les collections des sociétés savantes étrangères avec lesquelles nous sommes en correspondance. Ces lacunes ont pour unique cause l'interruption des relations; l'envoi irrégulier de nos volumes a peu à peu fait cesser les échanges. Une Société savante, je crois, ne vit pas toujours d'elle seule; elle a besoin d'être en communauté d'idées avec les Compagnies qui travaillent comme elle; elle a besoin de savoir ce qui se fait au dehors, elle a besoin d'avoir à sa disposition une bibliothèque spéciale, et personne n'est mieux placé que nous pour réunir les livres qui chaque année constatent les progrès de la science. J'ai donc cherché à renouer officiellement nos rapports à l'étranger, et par-

tout où je me suis adressé j'ai pu constater la haute estime qui est professée pour notre Société, et la bonne volonté à renouer les relations. En Angleterre, en Allemagne, dans le grand-duché de Luxembourg, en Suisse, on s'est empressé de nous envoyer de nombreux volumes : je n'ai pas eu le temps de frapper partout, mais les premiers pas étant faits, je ne doute pas que, dans peu d'années, en continuant, nous ne possédions une bibliothèque peut-être unique à Paris, surtout si nous y joignons les travaux des Sociétés savantes de la France ; pour celles-ci, chacun de nous, par ses relations personnelles, peut facilement aider le bureau à accomplir cette œuvre utile. — Il y aurait ingratitude de ma part à ne pas signaler ici le concours empressé que m'a prêté M. Nicard dans cette tâche.

M. le Trésorier vous fournira des détails sur la position financière de la Société.

Un mot encore, Messieurs : permettez-moi de vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant au fauteuil que je vais quitter. Dans notre Compagnie, cette faveur, très-désirée, a un charme tout particulier : c'est que la brigue lui est étrangère ; or, là où la brigue est absente, il n'y a ni mécompte ni jalousie. La conformité des goûts, l'attrait des mêmes études, l'égalité académique laissent au président sortant des souvenirs dont sa position éphémère a augmenté l'intimité : ces souvenirs rendent plus complet encore, s'il est possible, son dévouement aux intérêts de la Société. C'est avec une cordiale satisfaction que je me vois appelé à céder la place à ceux que vous avez désignés par vos dernières élections ; votre choix résume l'article 1^{er} de vos statuts, en composant votre Bureau de 1868 de trois noms qui représentent éloquemment l'archéologie antique, l'archéologie du moyen âge et l'histoire.

M. Chabouillet, président élu, prend place au fauteuil sur l'invitation de M. de Barthélemy, et s'exprime en ces termes :

Messieurs,

Je m'associe de tout cœur à l'appréciation de vos choix qui termine le discours que vous venez d'applaudir, mais, si vous le permettez, ce sera sauf réserves pour ce qui m'y concerne. Nouveau venu parmi vous, je m'étonnerais de me voir précéder au fauteuil tels de nos confrères que vous y appellerez bientôt, si je ne croyais pas avoir compris la signification des suffrages qui m'ont été donnés. C'est une vie entièrement dévouée aux intérêts de la science que vous avez voulu honorer, et les services que j'ai pu rendre au Cabinet des Médailles et Antiques ont certainement plaidé en ma faveur. Veuillez recevoir, Messieurs, mes sincères remerciements pour cette nouvelle preuve, la plus flatteuse de toutes, de l'extrême bienveillance que j'ai rencontrée dans la Compagnie depuis le jour où j'y ai été accueilli.

Pendant le cours de cette année qui s'écoulera, il faut le souhaiter, sans faire parmi nous des vides cruels comme ceux qui ont attristé celle qui vient de finir, je voudrais ne pas vous donner lieu de trop regretter la présidence de l'excellent confrère qui vient de me céder si cordialement sa place ; j'aurai fort à faire, car, sans craindre qu'on puisse attribuer mes paroles à une affectueuse partialité, je puis dire qu'il l'a occupée avec succès. Intelligence des intérêts de la Société, zèle pour maintenir et agrandir sa renommée, fermeté tempérée par cette urbanité française dont les antiquaires garderont peut-être seuls un jour la tradition, toutes ces qualités qui d'ailleurs n'ont pas manqué à ceux de vos présidents que j'ai déjà vus se succéder, M. A. de Barthélemy a su montrer qu'il les possédait à un haut degré. A la vérité, la bonne harmonie qui règne dans cette enceinte, rend plus facile qu'on ne pourrait le croire l'accomplissement des devoirs variés du président, et puis, il n'est pas seul au bureau, et mon prédécesseur a été admirablement secondé par les lumières et le dévouement des secrétaires, du trésorier, du bibliothécaire et des membres

de vos commissions permanentes. Les secours qu'il a trouvés ne me feront pas défaut; je me vois bien entouré comme il l'a été et comme l'ont été avant lui ses devanciers. Aussi, Messieurs, sans me dissimuler l'importance de la charge qui m'incombe, j'en prends possession avec l'espoir de la remplir dignement. J'y ferai du moins tous mes efforts.

Vous voterez, Messieurs, j'en suis assuré, au Président et aux membres du bureau dont le mandat vient d'expirer, les remerciements auxquels nos confrères se sont acquis des droits si légitimes.

Sur la proposition du président, la Société vote des remerciements aux membres du bureau sortant.

Correspondance.

M. A. Morel-Fatio, associé correspondant étranger fait part de ses démarches pour donner une nouvelle activité aux rapports académiques entre la Compagnie et la Société d'archéologie de la Suisse romande.

Travaux.

La Société procède à l'élection de deux membres résidents, en remplacement de MM. Labat et Grésy, décédés. — MM. Delisle, Egger, Nicard et de Longpérier lisent les rapports au nom des commissions chargées de présenter des conclusions sur les candidatures de MM. Mabille, Perrot, Duplessis et Geslin. On procède au scrutin, et MM. Mabille et Perrot ayant obtenu la majorité exigée par le règlement, sont proclamés membres résidents de la Société impériale des Antiquaires de France.

Séance du 15 Janvier.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

Le président donne lecture d'une lettre adressée par M. A. Pictet, de Genève, qui sollicite le titre d'associé correspondant étranger. Les présentateurs sont MM. Creuly et de Barthélemy. La commission chargée d'examiner cette candidature est composée de MM. Bordier, Bertrand et de Longpérier.

M. Egger fait hommage à la Société, de la part de l'auteur, de deux brochures de M. Ch. Renard, intitulées : l'une « *De la particule nobiliaire* », l'autre « *Rapports de Henry Grégoire, ancien évêque de Blois, sur la bibliographie, la destruction des patois et les excès du vandalisme faits à la Convention, du 22 germinal au 24 frimaire.* » M. Egger appelle l'attention de la Société sur l'intérêt véritable que présente la seconde de ces publications.

Travaux.

M. Mossmann, associé correspondant à Colmar, transmet la note suivante relatant trois passages de Bohémiens à Colmar au quinzième siècle :

« L'apparition des Bohémiens en Alsace et sur le haut Rhin a été signalée par plusieurs de nos historiens. Dans sa *Cosmographie*, Sébastien Munster fait mention de leur arrivée en Allemagne en 1417¹. Le chroniqueur strasbourgeois Trausch, cité par feu M. L. Schneegans², part de là

1. Édition allemande de Bâle, 1550, pages 385 et 386.

2. Aug. Stoeber, *Sagen der Elsasses*, Saint-Gall, 1852, pages 440 et suivantes.

pour constater leur présence à Strasbourg en 1418. Il en compte quatorze mille dispersés en divers groupes sous le commandement du duc Michel. Würsteisen ou Urstisius, dans sa *Chronique de Bâle*¹, prétend qu'ils se montrèrent pour la première fois dans cette ville en 1422, toujours sous le commandement du duc Michel d'Égypte. Mais il faut remarquer que ces témoignages ne remontent pas au delà du milieu du seizième siècle.

« J'ai été heureux de trouver dans les archives de Colmar quelques textes authentiques qui mentionnent des passages de Bohémiens, quoique à des dates plus récentes que ceux dont parlent Munster, Trausch et Urstisius.

« Les comptes hebdomadaires de Colmar connus sous le nom de *Kaushauffbücher*, et qui, sauf quelques lacunes, remontent à l'année 1414, mentionnent, dans le compte apuré le dimanche de la Trinité (27 mai) 1442, une première apparition de païens ou de Bohémiens, à qui la ville fit une aumône de 4 schillings pour du pain :

Item den heyden vmb brot : iiij sz.

« Deux ans plus tard, le dimanche après la Saint-Jean (28 juin) 1444, les registres constatent un second passage de Bohémiens : cette fois la ville leur donne deux cents pains coûtant 8 schillings 4 deniers.

Item als die heyden aber hie gewesen sint vnd inen geschencket wart ij^e brots : tut viij sz iiij d.

« Ces expressions méritent une attention particulière : rapprochées de la note précédente, elles prouvent que c'était bien la seconde fois seulement qu'on voyait des Bohémiens à Colmar, et en y regardant de près, tout porte à croire que c'était la même bande.

« Il serait intéressant de connaître en poids la quantité de pain que représentent les dépenses en question : en l'ab-

1. P. CCX.

sence de données plus directes, je me bornerai à dire que la livre de bœuf valait à cette époque deux deniers, monnaie de Colmar; ainsi pour la première somme de 4 schillings, on aurait pu se procurer 24 livres; pour la seconde de 8 schillings 4 deniers, 50 livres de viande.

« Quant au nom de païens que nos comptes donnent aux Bohémiens, ce synonyme ne présente aucune difficulté; nos chroniqueurs les connaissent également sous ce nom, et de nos jours encore, dans les campagnes de la basse Alsace, le peuple ne les désigne pas autrement.

« Il semble que les Bohémiens ne reparurent plus à Colmar qu'en 1450 : sous la date du dimanche après la Saint-Matthias (1^{er} mars), le *Registrum missivarum*, de 1449 à 1452, renferme, pages 193 et 194, le passe-port suivant que la ville eut occasion de délivrer à ces nouveaux hôtes.

Wir der burgermeister vnd der rate des heiligen Richs statt zu Colmer kundent aller mænglich : das der edel herrn Philippus graue von der kleynen Egipten mit sinem volck vnd siner gesellschaft, mannen, wiben vnd kinden, ettlich tage vnd zijt by vns gewesen vnd gelegen ist, sich cristenlich, erberlich vnd vollen bescheidenlich gehalten hat, vnd also von vns gezogen ist one vnser vnd der vnsern groptlichen schaden, also das wir ime des danck sagent, ouch vnser almüsen mitgeteylt noch vnserm vermogen.

Vnd darumb so bittent wir alle die den dann diser brieff furkomt vnd gezoget wurt, das ir den obgenanten herr Philippus mit sinem volck fruntlich halten, furderen, nit hindern, sunder dem almehtigen got zu lobe vnd zu eren vnd der heiligen cristenheyt zu erhebung, uwer almusen gutlich vnd milteklich mitteylen wollent, domitte sie das ellend desterbasz erliden, in cristenem glouben beston, sich dorinne geüben vnd verharren mogent.

Vrkunde dis briefes habent wir vnser stette secret ingesigel geton trucken by ende dirre geschrifft in disen offenen brieff, vff sonnentag noch sant Mathis tag apostoli, anno domini M^o Cccc^o quinquagesimo.

« Nous le bourgmestre et le conseil de la ville impériale de Colmar faisons savoir à tous : que le noble seigneur Philippus,

comte de la Petite Egypte, a passé et demeuré quelques jours et temps dans notre ville, avec son peuple et sa compagnie, hommes, femmes et enfants; qu'il s'est comporté chrétiennement, honnêtement et très-prudemment, et qu'il nous a quittés sans nous avoir, non plus que les nôtres, gravement (ou grossièrement) endommagés : de quoi nous lui faisons nos remerciements et lui avons fait part de nos aumônes selon nos facultés.

« En conséquence nous invitons tous ceux qui les présentes verront, à accueillir favorablement le susdit seigneur Philippus et son peuple, à les assister et à ne pas leur susciter d'empêchement, voire même à leur faire miséricordieusement l'aumône, à la louange et en l'honneur de Dieu tout-puissant et pour l'avancement de la foi chrétienne, afin qu'ils puissent d'autant mieux supporter leur malheur, se maintenir dans la foi chrétienne, s'instruire dans sa pratique et y persévérer.

« En foi de quoi nous avons fait mettre l'empreinte de notre sceau secret au bas des présentes lettres patentes, le dimanche après saint Mathias apôtre M cccc cinquante. »

« J'aurais bien aimé ajouter à ce document le montant de la dépense que la ville fit à l'occasion de ce dernier séjour des Bohémiens : malheureusement le *Kauffhadsbuch* de 1450 ne s'est pas retrouvé. »

« A ma connaissance la bande qui reconnaissait un comte Philippe pour son chef, n'a pas encore été signalée à l'attention des curieux : du moins n'en est-il pas question dans la savante monographie de M. Paul Bataillard, publiée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1^{re} série, t. V, et 3^e série, t. I. Ces textes sont, je crois, les premières traces certaines de l'apparition des Bohémiens en Alsace; le silence de nos livres de comptes à leur égard, avant 1442, me paraît même de nature à mettre en suspicion les tardifs témoignages de Trausch et de Wursteisen : il est difficile d'admettre que les Bohémiens se soient montrés en 1418 à Strasbourg, en 1422 à Bâle, sans avoir été vus, vers la même époque à Colmar. Quoi qu'il en soit, j'ose dire que dans nos archives rien n'est plus rare que des do-

cuments aussi anciens sur les Bohémiens. Ainsi, pour n'en citer qu'une preuve, M. J. F. Mone, l'éminent directeur des archives grand-ducales à Carlsruhe, qui a tant fait pour le dépouillement des richesses diplomatiques du Haut-Rhin, de la rive droite surtout, ne cite qu'un seul texte du quinzième siècle concernant ces vagabonds : c'est la mention d'un de leurs passages à Mosbach, sur le Neckar, en 1463. »

Il est donné lecture de deux lettres de M. Allmer, associé correspondant à Lyon, l'une en date du 20 décembre 1867, et l'autre du 5 janvier 1868. Dans la première, M. Allmer signalé à la compagnie un article qui a paru dans le numéro d'octobre du *Bulletin de l'Institut archéologique de Rome*, et dans lequel M. Henzen résume les réflexions faites par MM. Mommsen et Willmanus sur une inscription bilingue en vers grecs et en prose latine découverte à Genay (Ain), et conservée aujourd'hui dans le musée de Lyon. Le monument épigraphique avait fait l'objet d'une dissertation insérée dans le tome XXVIII des Mémoires de la Société, pages 4 et seq.

« Un des derniers bulletins de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, celui d'octobre 1867, contient un résumé par M. Henzen, d'un travail qu'un savant d'Allemagne, M. Willmanus de Berlin, aidé par M. Mommsen, vient de faire sur cette même inscription de Genay, d'après des estampages que M. Martin Daussigny et moi avons eu l'occasion de remettre à M. Henzen, lors de son passage de très-agréable souvenir, à Lyon en 1866. L'on se rappelle sans doute que l'inscription est en deux langues, la première partie en vers grecs, la seconde en prose latine, et que l'état fruste de la pierre, principalement de tout le bord du côté gauche, rend très-difficile la lecture des premiers mots de chaque ligne. Je crois devoir attirer un instant l'attention de la Société sur le travail de M. Willmanus, qui répand de nouveaux éclaircissements sur le curieux monument du musée de Lyon; il me semble être

venu à bout de résoudre plusieurs difficultés qui avaient résisté à mes efforts.

« A la 3^e ligne, au commencement du second vers, au lieu de *δεκαλός* M. Willmanus propose de lire *εσθλός* qui a le même sens. Cette lecture répond parfaitement aux vestiges de lettres encore apparents; je la crois certaine.

« 5^e ligne, 3^e vers. Le texte présente *ΒΟΥΛΕΥΤΗΣ ΠΟΛΙΗΣ ΤΕ*. *Πολίης* ne pouvant être, sans une faute, le génitif de *πόλις*, M. Willmanus corrige, heureusement à mon humble avis, par *πολί(τ)ης τε*. On lit ensuite à la même ligne : *ΚΑΝΩΘΑΙΥΝ ΕΙ... ΣΥΡΙΗΣ*. Dans ma notice imprimée dans les Mémoires de l'Académie de Lyon, j'ai proposé la restitution *Κάνωθαι(ῶ)ν ἐ(πὶ) Συρίης* et j'ai fait remarquer (p. 11) que *Κάνωθαιῶν* se rencontre sur une médaille de Domitien au lieu de l'ethnique ordinaire *Κάναθηνῶν*. C'est aussi *Κάνωθαι(ῶ)ν ἐ(πὶ) Συρίης* qu'adopte M. Willmanus. Je ne puis que partager entièrement une interprétation que je me félicite d'avoir été le premier à signaler. On a sans doute aussi bien pu dire *πολίτης Κάνωθαιῶν* qu'on a pu dire sur une inscription latine de Vienne *COLONIS VIENNENSIIUM*.

8^e ligne, 5^e vers. D'après une conjecture de M. Mommsen, M. Willmanus lit *ες πρᾶσιν*, ce qui peut sembler tout d'abord constituer une sorte de pléonasme avec ce qui suit : *ἔχων ἐνπόριον ἀγορασμῶν*; car du moment « qu'on possède une boutique de marchandises » c'est évidemment « pour la vente », sans que cela ait besoin d'être dit. Mais M. Willmanus explique par ces mots « pour la vente », que notre Syrien ne faisait qu'un commerce de commission, vendant, à Lyon, pour le compte de marchands d'Aquitaine, des marchandises envoyées de cette province : *ἐκ Ἀκουιτανίης ὧδ' ἐπὶ Λουγυδοῦνοις* : « pour la vente, possédant une boutique de marchandises d'Aquitaine, ici à Lyon ». Ce qui s'oppose à cette conjecture ingénieuse, c'est que l'espace mesuré très-exactement avec le compas jusqu'à l'angle de la pierre, paraît être insuffisant pour contenir *ΕΣΠΑΣΙΝ*

et ne peut même qu'à toute rigueur contenir EN ΠΑΣΙΝ qui offre une lettre de moins; en sorte qu'il y aurait, je crois, lieu de s'en tenir, non pas à ὅδ' ἐν πᾶσιν beaucoup trop long, mais à ἐν πᾶσιν, en supprimant ὅδε qui n'est pas absolument nécessaire à la construction de la phrase.

« 9^e ligne, 6^e vers. M. Willmanus lit μετόν. Cependant on aperçoit à peu près distinctement à la dernière syllabe un Ω et devant cette lettre un P et non un T; outre cela μετόν dépasserait le bord de l'inscription. Le mot qui commençait cette neuvième ligne ne me paraît pas encore trouvé.

« Selon M. Willmanus le mot *septimiano*, qui dans le texte latin précède le mot *canotha*, se rapporterait à *decurioni* à la suite duquel il vient; et *Canotha*, peut-être une colonie, se serait appelée *colonia Septimia Canotha*, mais non *Septimiana*. De plus, le surnom *Septimianum* n'étant pas accompagné du mot *municipium* aurait dû suivre et non précéder le nom même. Ce fut aussi ma première pensée que *Canotha* avait pu s'appeler *Septimia* et être une colonie de Septime Sévère, par analogie avec ce qui avait lieu pour les légions qui portaient le nom même des empereurs qui les avaient formées; tandis qu'elles ne portaient que des surnoms tirés de noms d'empereurs lorsqu'il s'agissait simplement d'honorer des empereurs à qui elles ne devaient pas leur création. D'après l'avis d'un épigraphiste que son érudition place au premier rang des princes de la science, j'ai renoncé à cette opinion et j'ai attribué le mot *Septimiano* à *Canotha* qui devait être un municipe et s'appeler de son nom complet *municipium Septimianum Canotha*. On comprend que dans le langage habituel on était très-naturellement porté à abréger des dénominations trop longues et à se laisser aller à dire *Septimianum Canotha* au lieu de *municipium Septimianum Canotha*. Je me demande aussi, dans le cas où *Septimiano* se rapporterait à *decurioni*, pourquoi l'on n'aurait pas employé pareillement, au lieu de *Canotha*, son ethnique *Canothano*?

« Sans avoir la hardiesse déplacée de reprendre des savants qui, de toute manière, me sont infiniment supérieurs, mais qui ont plutôt voulu émettre une conjecture que prétendre établir une démonstration rigoureuse, je me crois permis de dire, avec la réserve qui convient à mon inexpérience, que les raisons alléguées contre le nom de *Septimianum Canotha*, sont peut-être par trop subtiles et que je n'y découvre pas des motifs assez concluants pour m'engager à désertir l'opinion à laquelle je me suis attaché. Ainsi la supposition qui fait de *Canotha* une ancienne colonie que *Septime Sévère* aurait réorganisée ou augmentée de nouveaux colons amenés du dehors et appelés *Septimiani*, rencontre une difficulté sérieuse dans cette particularité que *Θαῖμος*, né dans le pays, malgré cela un de ces nouveaux colons septimiens, en même temps décurion de sa colonne, était nécessairement citoyen romain et aurait dû, en acquérant le droit de cité, avoir pris un nom de famille latin et fait de son nom arabe son surnom, tandis qu'il a continué à s'appeler de son ancien nom *Θαῖμος*, en se contentant d'y ajouter le surnom latin de *Iulianus*, que même le texte grec ne lui donne que comme un surnom de superfétation : *ὁ καὶ Ἰουλιανός*. Toutefois M. Henzen connaît quelques exemples de ce cas exceptionnel. Mais cette même supposition s'accorde peu également avec ce que j'ai rappelé dans mes deux notices, pages 17 et 12, au sujet des villes de *Pella*, *Dium* et *Canatha*; en mémoire de ce qu'elles furent reprises par *Pompée* sur les Juifs qui s'en étaient emparés, et rendues à leurs anciens citoyens et à leurs anciennes lois, elles se sont servies, depuis la fin de l'année 64 avant *Jésus-Christ* jusqu'au moins après 211, d'une ère particulière attestée, en ce qui concerne *Canotha*, par des médailles à son nom, datées des années 112, 150, 156 et 275 de cette ère, autrement dit des années 58, 86, 92 et 211 de *Jésus-Christ*. (Abbé *Belley*, *Mémoires de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres*, volume 28.) Comment une colonie du droit de cité romaine aurait-elle eu le privilège de battre de

la monnaie à son nom et de la dater d'une ère prise en souvenir de son indépendance? ce privilège en contradiction avec le caractère essentiel des colonies de citoyens romains, qui, réputées fictivement n'être autre chose que des parties de Rome même, devaient avoir pour monnaies celles de Rome, devaient dater leurs annales et leurs monuments d'après le système officiel romain. Ne serait-ce pas plutôt que Canotha n'était pas une colonie, mais un municipe, redevable à Septime Sévère de quelque bienfait considérable?

« Avidius Agrippa, que l'inscription appelle le frère de Θαῖμος, ne portait pas le même nom que lui; c'est parce qu'il aurait obtenu avant lui le droit de cité; et il l'aurait reçu en même temps que son nom, d'Avidius Cassius, gouverneur de la Syrie sous Marc-Aurèle, de 166 à 172.

« Θαῖμος n'était pas natif de Canotha, mais d'un vicus voisin qui en dépendait et dont le nom, qui est actuellement Aathil ou Atil, est désigné dans le texte latin par les mots : DE VICO ATHELANI. M. Willmanus fait observer avec raison que le lapicide a gravé le nom des habitants pour le nom de l'endroit. On peut inférer du texte grec que le nom antique de ce vicus était Athélé. »

M. Allmer discute ensuite les observations faites par M. le général Creuly au sujet de l'interprétation d'une inscription taurobolique de Valence communiquée par lui (*Voy. Bulletin de 1867*, pages 71 à 74). Il s'agit des lignes suivantes :

. . VS. SACERDOS. . .

. . . . VTVS.

M. Allmer ayant d'abord proposé *C(laudius Restit)utus*, M. Creuly avait fait remarquer que les dimensions mêmes de la ligne ne permettaient pas d'y supposer un mot aussi long que *Restitutus*; qu'il y aurait lieu, tout au moins, de n'admettre que la forme contractée *Restutus*; qu'il serait peut-être plus probable de supposer *C. Jun. Tutus, Putus* ou *Mutus*, le prénom *Junius* étant assez fréquent à Valence.

M. Allmer n'admet pas cette hypothèse, et en propose

une nouvelle, *C. Fl. Restitutus* : il se fonde sur ce qu'un personnage de ce nom paraît jusqu'à trois fois, en qualité de *tibicen*, sur des inscriptions tauroboliques de Lyon. Rien ne s'opposerait, ajoute notre correspondant, à ce que le *tibicen* lyonnais ait été appelé à prendre part au taurobole de Vienne.

Sur une autre inscription (*loc. citat.* p. 73) se trouve le mot GRADA, dans lequel M. Allmer voit l'indication d'un escalier, ou d'un ensemble de marches conduisant à un perron. M. le général Creuly fait observer qu'il était peut-être préférable de prendre ce mot comme une abréviation de GRADATIONEM, ce qui permettrait de ne pas prêter un barbarisme au lapicide. M. Allmer se refuse à admettre que « GRADA puisse être l'abréviation de *gradationem* ou même une abréviation quelconque. L'inscription de Valence est bien faite, ajoute-t-il; quand même elle offre quelques ligatures, elle n'est pas d'une mauvaise époque; d'après l'exécution des lettres je ne la crois pas postérieure au second siècle. D'ailleurs, dès avant la fin du second siècle, les libéralités des particuliers aux cités avaient cessé d'être communes, puisque déjà longtemps auparavant Trajan avait cru devoir chercher, dans une institution nouvelle, un remède au défaut de zèle des citoyens pour l'embellissement des villes. La place, il s'en faut de beaucoup, ne manquait pas sur la pierre pour y graver le mot GRADATIONEM en entier. L'on ne paraît donc pas fondé à y supposer une abréviation excessivement irrégulière. Si l'on eût voulu écrire abréviativement le mot *gradationem*, on aurait mis GRADAT, ou tout au moins GRAD, et dans aucun cas on n'aurait écrit GRADA. » M. Allmer conclut que ce mot est une acquisition nouvelle à ajouter à plusieurs autres déjà dues à l'épigraphie, comme *sacerda*, *sodala* ou *sodalìa*, etc.

M. de Longpérier fait remarquer qu'il était dans les habitudes gauloises de faire tomber les abréviations sur une voyelle plutôt que sur une consonne, suivant ainsi les usages grecs; il en a constaté plusieurs exemples en Gaule.

Séance du 22 janvier.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. Nicard communique une lettre de M. Despine, associé correspondant à Annecy, annonçant la découverte récente de 4500 monnaies romaines dans un champ signalé déjà par d'importantes trouvailles (*Voy. Bulletin de 1867, page 173*).

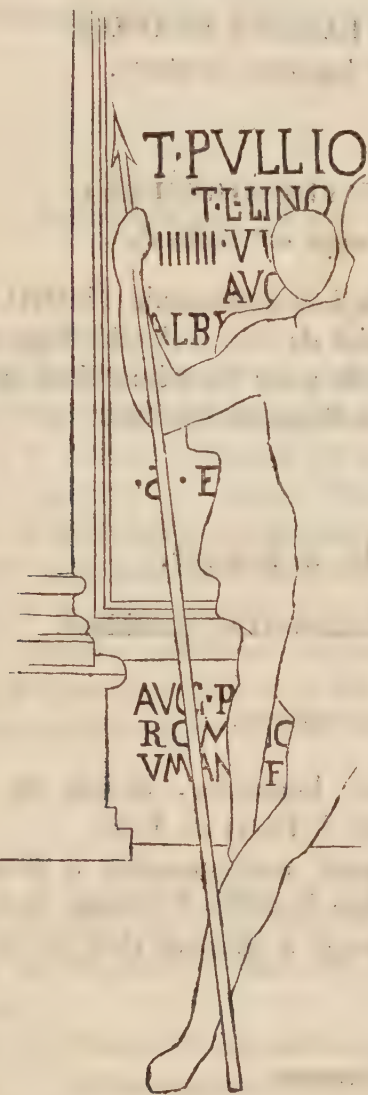
Travaux.

M. de Longpérier fait part d'une note adressée par M. Plessier sur un tumulus appelé la *motte seigneuriale*, à Douë, près de Coulommiers (Seine-et-Marne).

M. Nicard demande la parole pour exposer l'in vraisemblance d'une anecdote rapportée par Dion Cassius (LXVIII, 8), et dont M. Frœhner a cru retrouver la représentation sur la colonne Trajane : il s'agit d'un grand champignon sur lequel aurait été écrite en caractères latins, une dépêche adressée à Trajan par le peuple des Bures. — Plusieurs membres pensent qu'il doit y avoir une leçon fautive dans le manuscrit primitif, et que d'ailleurs rien n'établit absolument que ce fait soit celui qui fait le sujet du bas-relief en question.

M. Heuzey signale dans une fresque de Mantegria, aux Tremitani de Padoue, le fac-simile d'une inscription latine employé par le peintre comme motif de décoration dans un fond d'architecture romaine; c'est l'épithaphe d'un sévir augustal portant tous les caractères d'une copie authentique.

Ce texte épigraphique, sans importance par lui-même, prouve que les inscriptions décoratives que l'on rencontre dans les ouvrages des maîtres de cette époque ne sont pas indignes de toute attention.



T(ito) pullio,

T(iti) l(iberto) lino,

(Se)vi[ro]

Aug(ustali)

Albu.

S. E.

Autre fragment.

M. Read dépose sur le bureau le dessin d'une bouteille en terre gallo-romaine, présentant la forme d'une couronne,

avec un goulot, et la trace d'un pied rapporté. Le vase a été trouvé dans la Cité, sur l'emplacement de la rue Glagny, dans les fouilles faites pour les fondations du nouvel Hôtel-Dieu : sur l'une de ses faces, il porte tracée au pinceau, en couleur blanche, l'inscription suivante :

OS'PITA REPLE LAGONA CERVESA
(*hospita, reple lagenam cervisia*).

Sur l'autre face :

COPOCNODI TVABESESTREPLEDA
(*caupo... tu abes est repleta*).

M. de Guilhermy signale à la Compagnie l'intérêt que pourraient présenter, au point de vue de l'archéologie parisienne, les travaux entrepris pour les démolitions qui se font autour de l'église Saint-Germain des Prés.

Séance du 5 février.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. A. Bernard, membre honoraire, envoie un mémoire sur *les livres imprimés à Cluny en 1493*.

M. Lagrèze-Fossat, associé correspondant à Moissac, transmet une dissertation dans laquelle il examine la *valeur de quelques monnaies en usage à Moissac dans la seconde moitié du quinzième siècle*.

Travaux.

MM. Bourquelot, Huillard-Bréholles et Passy lisent successivement des rapports au nom des commissions chargées

de présenter des conclusions sur les candidatures de MM. Duval, Guigue et Morin. On procède au scrutin, et chacun des candidats ayant réuni le nombre des suffrages exigé par le règlement, le président proclame associés correspondants nationaux : MM. Duval, à Niort; Guigue, à Champagnes-en-Valromey, et Morin à Rennes.

Séance du 12 février.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. Morin adresse ses remerciements à la Compagnie à l'occasion de son élection comme associé correspondant.

M. P. Gras, archiviste de la Diana, à Montbrison, se porte candidat au même titre : ses présentateurs sont MM. de Montaignon et Cocheris. MM. Huillard-Bréholles, Mabille et Aubert sont désignés pour former la commission chargée de présenter des conclusions sur cette demande.

M. Robert, associé correspondant à Metz, adresse à la Société l'ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Sigillographie de Toul*.

Travaux.

M. le président annonce que M. Melchior de Vogüé, membre titulaire de la Société, vient d'être élu membre libre de l'Institut (académie des inscriptions et belles-lettres).

M. Paul Nicard lit la notice nécrologique de M. Taillandier. — La Compagnie décide qu'elle en entendra une seconde lecture.

Séance du 18 février.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. Guigue adresse ses remerciements à la Compagnie, à l'occasion de son élection au titre d'associé correspondant national.

Travaux.

M. Le Blant fait une seconde lecture d'un mémoire intitulé : *Recherches sur les accusations de magie dirigées contre les premiers chrétiens*. La Société décide que ce travail sera renvoyé à la Commission des impressions.

M. Édouard Aubert fait la communication suivante au sujet d'une lettre tirée de la correspondance manuscrite des Bénédictins (Bibl. imp., mss. fr. 19657, f^o 187) :

« Un de mes amis, employé à la Bibliothèque impériale, M. L. Courajod, occupé d'un travail important sur les abbayes de France, dépouille en ce moment la correspondance manuscrite des Bénédictins.

« Sachant que tout ce qui a trait à l'orfèvrerie religieuse intéresse mes études, il m'a signalé une lettre écrite par un moine bénédictin de l'archi-monastère de Saint-Remy, de Reims. Cette lettre, en date du 29 mai 1690, rapporte un fait qui m'a semblé digne d'attirer un instant votre attention, car il constate que la destruction des trésors de nos abbayes et de nos églises a commencé bien avant la Révolution, et prouve que de tout temps les rois, comme les partis politiques ou religieux, ont pratiqué l'annexion des biens du voisin. La fonte de la plus grande partie des reliquaires et des ornements des églises du diocèse de Reims, que dé-

plore la lettre de dom Serpe, remonte au commencement de la ligue d'Augsbourg, au temps où Louis XIV cherchait partout des ressources que la France appauvrie par la guerre ne pouvait déjà plus lui fournir par les moyens réguliers.

« Je transcris littéralement la lettre de dom Serpe.

« Au R. P. Jean Mabillon.

« Mon révérend Père,

« Il y a longtemps que je vous dois une réponse avec des
« remerciements pour les nouvelles du chapitre que vous
« m'avez envoyées. J'ay esté tout occupé ces jours passez à
« ôter nos saintes reliques des lieux où elles estoient enchâs-
« sées pour en envoyer l'argent à la Monnaie. Car tout *archi*
« que nous sommes, nous n'avons pas esté plus considéré
« que les autres. De tout notre trésor qui estoit assez beau,
« il ne nous reste plus que les images de la sainte Vierge, de
« saint Rémi et de saint Benoist, avec six chandeliers et une
« croix pour l'autel. Tout le reste, chandeliers, croix, images,
« reliquaires et mesme jusqu'à des bras couverts de feuilles
« d'argent, tout est passé par le feu. Nous n'avons eu que
« deux ou trois jours pour tout délai, car il faut que tout
« soit fondu avant le départ du seigneur qui sera mercredy.
« Il n'y a pas une église qui ne s'en sente. On regrette par-
« ticulièrement notre belle résurrection de vermeil doré sur
« laquelle il y a mill livres de perte ce qui est la moitié de ce
« qu'elle avait coûté. MM. (les chanoines du chapitre de la
« cathédrale) de Notre-Dame qui sont les plus riches n'ont
« pas donné le plus, on les a traités fort honnestement, les
« laissant à une discrétion. Ils avaient promis deux cent
« marcs et tout s'est terminé à cent vingt-cinq. Il y a plu-
« sieurs églises dans le diocèse qui ont donné davantage, la
« nôtre en particulier et mesme quelques unes des (or-
« dres) mendiants, qu'on a tous réduit à cet égard sur le

« pied des capucins. On a conservé notre autel et le tom-
« beau de saint Rémi. J'ay pris la liberté de parler pour
« tâcher de nous conserver encore quelque'autre chose et
« cela m'a attiré les dernières duretez; car il n'y a pas
« eu d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance, et à
« ce prix là j'ai ménagé ma grâce et fait ma paix un jour
« après. Si on en use avec la mesme rigueur dans les autres
« diocèses et surtout à Paris, on fera rentrer bien de l'argent
« dans le commerce. Le seul diocèse de Reims fournit cent
« mille livres ou environ. Mandez-moy, s'il vous plaist, ce
« qui se passe là-dessus chez vous ou ailleurs.

« Je seray toujours, mon Révérend père, votre très-
« humble et très-affectionné confrère.

« FR. SÉBASTIEN SERPE.

« Ce 29 may 1690. »

M. de Montaiglon lit, au nom de M. Auguste Bernard, un mémoire *sur les livres imprimés à Cluny en 1493*. La Société décide qu'elle en entendra une seconde lecture.

M. L. Passy communique une fibule mérovingienne d'un travail remarquable, trouvée à Gisors dans un tombeau de pierre : il promet de donner à la Société un dessin de ce bijou accompagné d'une note explicative.

Séance du 4 mars.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

M. le président annonce la mort de M. Vallet de Viriville et se fait l'interprète des sentiments de vifs regrets causés à la Compagnie par cette mort prématurée qui la prive de la collaboration d'un confrère savant et dévoué. — M. Bourquelot est désigné pour rédiger la notice nécrologique de M. Vallet de Viriville.

Correspondance.

M. L. Duval, de Niort, écrit pour remercier la Société à l'occasion de son élection au titre d'associé correspondant national.

M. le préfet de la Seine offre un volume intitulé *Paris et ses historiens au XIV^e siècle*. Cet ouvrage, édité avec un grand luxe, a été rédigé par MM. Leroux de Lincy et Tisserand, aux frais de la ville. Des remerciements seront adressés à M. le baron Haussman.

Travaux.

La Société s'occupe exclusivement de propositions faites au sujet de son administration intérieure.

Séance du 10 mars.

Présidence de MM. CHABOUILLÈT, président, et COCHERIS, vice-président.

Correspondance.

M. Duplessis écrit pour faire connaître sa résolution de se présenter comme candidat à la place devenue vacante parmi les membres titulaires, par le décès de M. Vallet de Viriville.

Travaux.

La Société décide que l'élection à la place vacante dans son sein aura lieu le premier mercredi de mai.

A l'occasion d'une note qui figure dans l'ouvrage sur
ANT. BULLETIN.

Paris et ses historiens au XIV^e siècle, M. Nicard fait observer qu'il ne peut plus y avoir d'incertitude sur le nom du peintre Orcagna, écrit quelquefois Orgagna, depuis que l'on connaît par les archives *dell'opera del Duomo di Firenze*, le nom complet de cet artiste, *Andrea di Cione Archagnialo* : ce nom, par suite d'altérations successives, est devenu *Archagnio*, *Archagno*, *Arcagno*, *Lo'rchagnio*.

M. Aubert commence la lecture d'un travail intitulé : *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*.

M. Chabouillet cède le fauteuil à M. Cocheris, vice président, pour faire une communication : il lit une notice sur quelques monnaies du règne de Charles VI, du cabinet de M. Anatole de Barthélemy, attribuées par M. Deschamps de Pas au duc de Bourgogne, qui aurait contrefait la monnaie royale. M. Chabouillet donne ces pièces au dauphin qui fut Charles VII, et traduit la légende KAROLVS FRANCORVREFL par *Karolus francorum regis filius*, tandis que M. Deschamps de Pas proposait *Karolus francorum rex Flandrie*. M. Chabouillet suppose que cette légende inventée par quelque monnayeur patriote, répondait au titre de *heres Francie* dont se paraient les rois d'Angleterre sur leurs monnaies anglo-françaises.

Séance du 18 mars.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. Wescher écrit pour faire connaître qu'il se porte candidat à la place laissée vacante parmi les membres titulaires par le décès de M. Vallet de Viriville ; ses présentateurs sont MM. Brunet de Presle et Chabouillet. Le président désigne MM. Egger, V. Guérin et Riant, pour

former la commission chargée de faire un rapport sur cette candidature.

La Société des antiquaires de Bâle demande à entrer en relation d'échange avec la Compagnie : cette proposition est acceptée par la Société.

Travaux.

M. de Montaiglon signale la *fable de la Corneille et de l'Urne* au nombre des sujets qui sont représentés sur la couverture de l'évangélaire de Noyon, dont la Société a eu communication à sa séance du 18 décembre dernier.

M. Heuzey annonce que l'inscription romaine, signalée par lui dans une fresque de Montegria à la séance du 22 janvier dernier, a été retrouvée dans les recueils épigraphiques, par M. Léon Rénier, qui se propose d'en faire le sujet d'une communication à la Société.

M. Heuzey dépose ensuite sur le bureau, le dessin d'une pierre tombale encastée dans la muraille turque de Durazzo en Albanie : elle porte un écusson d'un galbe très-étudié, et le nom de *Antonius Copelitijs* avec la date de 1447.

M. Aubert continue la lecture de son mémoire sur le *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*.

Séance du 1^{er} avril 1868.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. Allmer, associé correspondant à Lyon, transmet la photographie d'un médaillon en pierre, appartenant au musée de Vienne, et qui représente, croit-on, la Ferronnière : comme il paraît qu'une date est gravée sur le mé-

daillon qui pend à une chaîne sur la poitrine de la personne représentée, et que cette date ne peut se déchiffrer sur la photographie, M. Allmer promet, dans un prochain voyage à Vienne, d'étudier cette sculpture et de transmettre à la Société le résultat de ses observations.

M. Huillard Bréholles lit un rapport au nom de la Commission chargée de présenter des conclusions sur la candidature de M. Pierre Gras, archiviste de la Diana à Montbrison; on procède au scrutin, et M. Gras, ayant réuni le nombre des suffrages exigé par le règlement, est proclamé associé correspondant national.

Après une discussion, la Compagnie décide qu'à dater du présent mois, et provisoirement, le Bureau et les Commissions permanentes se réuniront le quatrième mercredi pour s'occuper de la marche des travaux et de l'expédition des affaires.

M. Nicard propose de faire imprimer le catalogue de la bibliothèque de la Société; cette proposition est renvoyée à l'examen de la Commission des impressions.

M. Egger lit un extrait de son mémoire sur les fragments inédits de l'orateur Hypéride. Ces fragments, conservés sur les débris d'un rouleau de papyrus, donnent lieu à certaines observations de paléographie et d'histoire que M. Egger a cru devoir développer parce qu'elles intéressent tous les philologues qui s'occupent de la critique et de la restitution des textes grecs et latins d'après les variantes des manuscrits.

Séance du 7 avril 1868.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Travaux.

M. Aubert continue la lecture de son mémoire sur le *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais*.

M. P. Nicard demande que la Société donne son avis sur des têtes de bronze et autres antiquités découvertes près d'Annecy et acquises par M. Aug. Parent. La Compagnie émet le vœu que des photographies de ces monuments lui soient communiquées.

M. de Montaiglon lit un rapport au nom de la Commission chargée d'examiner les titres de M. Parrocel, de Marseille. On passe au scrutin, et M. Parrocel ayant obtenu le nombre de suffrages exigé par le règlement, est proclamé associé correspondant national.

M. de la Villegille donne lecture de son rapport sur l'état des finances de la Société.

Séance du 15 avril.

Présidence de M. COCHERIS, vice-président.

Correspondance.

MM. Abel et Rouyer adressent deux mémoires manuscrits ; le premier sur *des antiquités découvertes dans le département de la Moselle* ; le second sur *un jeton inédit d'un prévôt des marchands de Paris*. Ces deux mémoires seront inscrits à l'ordre du jour de l'une des premières séances.

Travaux.

M. le docteur Colson, associé correspondant à Noyon, communique la statuette dont il avait envoyé la photographie au mois de décembre 1867. La Compagnie avait émis le vœu de voir en nature ce monument dans lequel M. Colson propose de reconnaître Hercule, chez le roi des Thespiens, tenant une corne d'abondance remplie de *phallus*. — MM. de Witte et de Vogüé s'accordent à

croire à une supercherie opérée à l'aide de quelques coups de lime : le but aurait été de donner aux objets contenus dans la corne d'abondance une forme toute différente de celle qu'ils avaient primitivement.

M. P. Nicard présente la photographie d'un calice d'origine sicilienne, envoyée par M. Despine, associé correspondant à Annecy, et dont le travail remonte à la seconde moitié du seizième siècle.

M. Peigné Delacourt rappelle que le 18 décembre 1867, la Société a eu communication de l'évangélaire de Morierval, appartenant aujourd'hui à M. le curé de Noyon : il ajoute que, dès cette époque, il avait réuni les éléments d'une notice sur ce précieux manuscrit, et qu'il tient à l'affirmer de nouveau afin de conserver un rang d'antériorité, que certains travaux postérieurs semblent vouloir lui contester.

M. Aubert termine la lecture de son mémoire sur le *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice en Valais* : la Société décide qu'elle en entendra une seconde lecture.

M. Tournai, associé correspondant à Narbonne, signale la découverte récente d'une inscription gallo-romaine dans cette ville : renvoyé à l'examen de M. Creuly.

Séance du 6 mai 1868.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. Waldemar Schmidt, de Copenhague, présenté par MM. de Barthélemy et Mabilie, demande le titre d'associé correspondant étranger. La commission chargée de faire un rapport sur cette candidature est composée de MM. Renan, Boutaric et Riant.

MM. Nicard et Egger lisent successivement des rapports

au nom des commissions chargées de présenter des conclusions sur les candidatures de MM. Duplessis et Wescher, qui se présentent pour remplir la place laissée vacante parmi les membres titulaires de la Société, par le décès de M. Vallet de Viriville. On procède au scrutin, et, après cinq tours, aucun des candidats n'ayant réuni le nombre des suffrages exigé par le règlement, l'élection est remise à la première séance de juin.

M. Bordier lit un rapport au nom de la commission chargée d'examiner les titres scientifiques présentés par M. A. Pictet, de Genève. Le scrutin ayant donné le nombre de suffrages exigé par le règlement, M. Adolphe Pictet est proclamé associé correspondant étranger.

Il est donné lecture, au nom de M. H. Beaune, associé correspondant à Dijon, d'un acte de 1464 par lequel Charles d'Orléans fait payer à Jean Le Tonnelier, une somme de 13 écus d'or, pour frais d'écriture de trois livres sur parchemin.

M. de Witte communique à la Société la gravure d'un miroir grec trouvé à Corinthe et conservé, depuis l'année 1844, au Musée de Lyon. Ce miroir, en forme de boîte, montre à l'intérieur du couvercle un sujet, gravé au trait, de la plus grande élégance. On y voit un Génie hermaphrodite ailé, tourné à gauche et assis sur une chlamyde qui, en tombant, laisse entièrement à nu son beau corps; il tient dans ses deux mains un coq. Pour parure il porte des boucles d'oreilles, un bracelet au poignet et une périscélide à la cheville gauche. Une double guirlande qui semble être formée de petites perles se croise sur sa poitrine, descendant des épaules sur les flancs. Au doigt annulaire de la main gauche est une bague. Une coiffure de femme achève de caractériser ce Génie dans lequel M. de Witte reconnaît le Génie du combat des coqs. On sait que ces sortes de combats étaient chers aux Grecs et surtout aux Athéniens, chez lesquels ils étaient établis par une loi comme institution publique.

Le siège destiné au prêtre de Bacchus, dans le théâtre de Bacchus à Athènes, montre sur les deux faces latérales un Génie nu et ailé, accroupi et mettant aux prises deux coqs.

Un grand nombre de monuments de toute espèce représentent des combats de coqs.

M. de Witte rappelle aussi le rôle que les coqs jouaient dans le gymnase. Outre les nombreuses peintures de vases qui offrent des sujets licencieux dans lesquels le coq intervient, on connaît des bas-reliefs gallo-romains et entre autres celui trouvé à la Sainte-Fontaine (départ. de la Moselle), où des éphèbes reçoivent des coqs en cadeau. Voir *Bull.* 1865, p. 61.

Séance du 13 mai 1868.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. Boucher de Molandon, président de la Société archéologique de l'Orléanais, à Orléans, qui demande le titre d'associé correspondant national. Les présentateurs sont MM. Chabouillet et Aubert. La commission chargée de faire le rapport sur cette candidature se compose de MM. de Barthélemy, de Guilhermy et Guérin.

Travaux.

M. Perrot présente à la Société la dernière livraison de son voyage en Asie Mineure; il expose son opinion sur les tombeaux dont elle contient la description et qui ont été trouvés à Amasia; il les attribue à la dynastie des Mithridate, et signale à l'attention des membres présents les dé-

tails architectoniques de ces monuments qui sont construits de façon à isoler complètement la chambre funéraire.

M. Creuly trouve quelque analogie entre ces tombeaux et ceux qu'il a visités dans les environs de Constantine, où on les rencontre creusés dans les rochers au milieu des montagnes.

M. le général Creuly communique à la compagnie trois inscriptions envoyées par M. Tournal, associé correspondant à Narbonne. La première trouvée à Saint-Pons, dans les Cévennes; la deuxième, trouvée à Narbonne, a été publiée dans le dernier N° de la Revue archéologique et M. Creuly ne la rappelle que pour signaler une légère différence entre sa lecture et celle de M. Tournal. La troisième inscription a été découverte à un kilomètre de Narbonne. La Société remercie M. Creuly de cette communication et réclame de son obligeance une note pour le Bulletin.

M. de Vogüé fait passer sous les yeux des membres présents les photographies : 1° d'une statue en marbre trouvée à Beyrouth dans les fouilles d'une maison en construction : 2° d'un vase en terre cuite découvert dans l'île de Chypre et sur lequel sont tracées à l'encre des inscriptions en caractères phéniciens. M. de Vogüé fait remarquer que le marbre appartient à une belle époque de l'art, et donne l'explication des caractères tracés sur le vase.

M. Aubert commence la seconde lecture de son mémoire sur le *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*.

Séance du 20 mai.

Présidence de MM. DE GUILHERMY, vice-président,
et CHABOUILLET, président.

Correspondance.

MM. Ét. Parrocel, et A. Pictet adressent leurs remerciements à la Compagnie à l'occasion de leur élection.

MM. P. de Cessac, de Guéret, Edm. Labattut, de Toulouse, présentés, le premier par MM. Boutaric et de Barthélemy, le second par MM. Egger et Mabilie, posent leurs candidatures au titre d'associé correspondant national. Les commissions chargées de faire des rapports sur ces demandes sont composées, pour M. de Cessac, de MM. de Montaignon, Nicard et Bourquelot; pour M. Labattut, de MM. Passy, Bourquelot et Nicard.

Travaux.

M. Chabouillet communique à la Société un magnifique camée, représentant un roi Sassanide; ce précieux monument, malheureusement brisé par la moitié, vient d'être acquis pour le département des antiques de la Bibliothèque impériale.

M. G. Perrot demande la parole pour signaler à la Compagnie deux inscriptions recueillies en Thrace; il s'exprime en ces termes :

« Je mets sous les yeux de la Compagnie, de la part de M. Tissot, ancien consul de France à Andrinople, aujourd'hui sous-directeur aux Affaires Étrangères, deux inscriptions qu'il a relevées en 1861, dans les environs d'Andrinople. Intéressantes par elles-mêmes, elles prennent encore plus d'importance quand on songe combien la région où elles ont été trouvées, le bassin de la haute Maritza, s'est montrée jusqu'ici pauvre en textes épigraphiques.

I

« Dans le mur d'une maison du bazar, à *Kirk-Kiliseh* (Σάραντα ἐκκλησιαίς). L'inscription a été découverte il y a une quarantaine d'années à *Heraklitza*, lieu voisin de *Kirk-Kiliseh*. *Kirk-Ki-*

lisseh est à huit ou dix lieues environ vers l'est d'Andrinople.
Sur une sorte de base rectangulaire.

ΑΠΟΛΛΩΝΙ	Ἀπόλλωνι
ἌΛΣΗΝΩ	ἄλσηνῳ
ΘΕΩ ΠΡΟΓΩΝΙ	θεῷ πρόγονι.

Il s'agit là d'un Apollon local, d'un Apollon thrace, qui porte un surnom inconnu jusqu'ici. L'adjectif ἄλσηνός, si on le tire du grec, se rattachera régulièrement au mot ἄλσος, bois sacré; ce sera « l'Apollon du bois sacré. » Quant à πρόγονι, s'il faut y voir aussi un mot grec, il n'y a guère moyen de comprendre cette épithète qu'en y voyant un dérivé barbare de πρόγονος, ancêtre, et un synonyme inconnu de πατρῷος, de προγονικός. Ces noms topiques de divinités sont fréquents en Thrace, comme notre confrère M. Heuzey l'a montré dans le travail qu'il vient de lire devant l'Académie des Inscriptions sur les noms propres thraces.

II

« A Vyza, l'ancienne Byza, à la métropole. Vyza est à quelques milles au sud-est de Kirk-Kilisseh.

ΒΑΣΙΛΕΥΣΚΟΤΥΣΒΑΣΙΛΕΑΣΑΔΑΛΑΝ
ΚΑΙΒΑΣΙΛΙΣΣΑΝΠΟΛΕΜΟΚΡΑΤΙΑΝ
ΤΟΥΣΕΑΥΤΟΥΤΟΝΕΙΣΘΕΟΙΣΠΑΤΡΩΙΣ.

Βασιλεὺς Κότυς βασιλέα Σαδάλαν
καὶ βασίλισσαν Πολεμοκρατίαν
τοὺς ἑαυτοῦ γονεῖς· θεοῖς πατρωοῖς.

Le roi Cotys à ses parents le roi Sadalas et la reine Polémocratia : sous l'invocation des dieux de nos pères.

« Il faut sous entendre ἐτίμησε ou quelque verbe analogue. Ce qu'il y a là d'un peu insolite, c'est l'hommage à ses

parents et aux θεοὶ πατῶροι réunis dans la même formule. J'expliquerais le θεοῖς πατράοις à peu près comme l'ἀγαθῇ τύχῃ des décrets des cités grecques.

« Ce qui fait l'intérêt de cette inscription, c'est qu'elle paraît contenir les noms de trois membres de la famille qui, pendant longtemps, régna en Thrace sur la puissante tribu des Odryses; or, nous n'avons jusqu'ici, sur cette dynastie, que de bien courtes mentions éparses chez les auteurs, et les noms gravés sur des médailles qu'il est souvent difficile de classer. Voici, si nous ne nous trompons, la première inscription historique qui vienne ajouter quelque chose à ces maigres renseignements. Il s'agit seulement de déterminer quel est le Cotys qui se donne ici comme fils de Sadalas et de Polémocratia.

« Au premier moment, la chose paraît difficile. En effet, pendant le dernier siècle de notre ère, on voit sans cesse alterner, dans la famille à laquelle obéissent les Odryses, ces noms de Sadalès ou Sadalas et de Cotys; c'est ce dont on se convaincra en jetant les yeux soit sur les listes dressées par Mionnet¹ et par Ch. Lenormant², soit sur l'ouvrage déjà ancien, mais encore utile à consulter de Cary³.

« Nous trouvons mentionné dans Cicéron, comme régnant en Thrace vers l'an 80 av. J. C. un Sadalas⁴, auquel succède un Cotys. Il ne serait évidemment pas impossible que ce Sadalas ait eu une femme appelée Polémocratia et qu'à lui se rapporte notre inscription. Nous avons pourtant, pour douter qu'elle remonte si haut, une première raison, une raison préjudicielle. On n'a jamais beaucoup écrit en Thrace, comme le prouve la rareté des textes épigraphiques provenant de ce pays, et surtout on n'y a que peu

1. *Description*, t. I, p. 447. *Supplément*, t. II, p. 555 et 557.

2. *Trésor de numismatique*. Rois grecs, p. 9, pl. VI.

3. *Histoire des rois de Thrace et de ceux du Bosphore Cimmérien éclaircie par les médailles*. Paris, Desaint, 1752, in-4.

4. *In Verrem* II, l. I, chap. xxiv.

ou point écrit avant que Rome, plus puissante que la Grèce, eût subordonné à l'empire ces vaillantes et sauvages tribus et fait passer à travers leur territoire, dont les Grecs avaient à peine entamé la lisière, de grandes voies militaires et commerciales. C'est à la suite des conquérants romains que se répand en Thrace la pratique habituelle et familière de la langue et de l'écriture; aussi, pour tout l'intérieur de la Thrace, n'avait-on pas jusqu'ici une seule inscription antérieure au second siècle de l'empire. A quelque Sadalas qu'on la rapporte, notre inscription de Vyza est certainement, à ma connaissance et à en juger d'après le *Corpus inscriptionum Græcarum*, la plus ancienne inscription grecque que nous possédions de l'intérieur de la Thrace. Or, vu la barbarie du pays, plus nous ferons descendre notre inscription vers le temps des derniers rois de Thrace, vers le temps où la Thrace, mêlée aux luttes des chefs romains et traversée en tout sens par des armées romaines, sort de son isolement, plus nous serons dans la vraisemblance historique.

« J'avais cru devoir me borner à cette indication très-générale encore et très-vague, quand j'ai découvert un texte d'Appien qui permet de serrer de plus près ce document épigraphique et de proposer sur l'époque à laquelle appartiennent les trois personnages ici mentionnés, une conjecture au moins très-spécieuse. Voici un épisode que nous raconte Appien du séjour que Brutus fit en Macédoine, avant de passer en Asie Mineure pour s'y joindre à Cassius (43 av. J. C.)¹. « Au moment où Brutus cherchait ainsi à « rassembler des soldats et de l'argent, voici l'heureuse sur-
« prise que lui fit la Thrace. Polémocratia, femme d'un des « petits rois de ce pays², ayant vu son mari succomber sous

1. *De Bel. Civ.* IV, 75.

2. Il y a dans le texte (édit. Didot) : γυνή τινος τῶν βασιλικῶν, ce qui voudrait dire femme d'un courtisan; nous traduisons comme si le texte portait γυνή τινος τῶν βασιλίσκων, et nous ne doutons pas que ce

« les coups de ses ennemis, et craignant pour son fils, qui
« était encore tout jeune, l'amena à Brutus, et le lui remit
« entre les mains; elle lui confia aussi les trésors de son
« mari. Brutus donna l'enfant à élever aux Cyzicéniens, en
« attendant qu'il eût le loisir de le rétablir dans sa royauté.
« Quant au trésor, il y trouva une énorme quantité d'or
« et d'argent, qu'il frappa, pour en faire de la monnaie. »

« L'histoire de cette reine, dont Brutus utilisa si cavalièrement le trésor, s'arrête là. Appien ne nous donne point d'autres détails ni sur elle, ni sur l'enfant qui fut confié aux Cyzicéniens; il a des événements plus importants à raconter. Voyons donc, à l'aide d'autres textes, si le mari de Polémocratia pouvait s'appeler Sadalas. Or, nous trouvons précisément au temps de la guerre civile entre César et Pompée, en 49, un Sadalas qui commande les troupes envoyées par son père Cotys, roi des Odryses, au secours de Pompée¹. Cotys paraît être mort pendant la guerre, car Dion, racontant que César ne dépouilla pas les princes d'Orient qui s'étaient montrés dévoués aux intérêts de Pompée, cite comme ayant obtenu du vainqueur leur pardon « le Galate Déjotare et le Thrace Sadalas². »

« Plus loin³, Dion, en racontant les événements de l'année 43, parle d'une expédition de Brutus en Thrace pour y

ne soit là la vraie leçon. D'abord il serait bizarre que l'historien parlât ainsi des courtisans d'un roi, sans avoir dit un mot de ce roi; il y aurait là quelque chose d'inattendu et de gauche. Puis l'importance de ce trésor montre qu'il s'agit du trésor d'un roi, d'un de ces amas d'or, d'argent et d'objets précieux que les chefs enfermaient dans une forteresse, dans un γαζοφυλάκιον, comme dit Strabon : c'était avec cela que, comme un *déré-bey* turc, ils pouvaient payer le grand nombre de serviteurs armés qui vivaient auprès d'eux et à leurs dépens. Enfin, ce qui est concluant, c'est que trois lignes plus loin, Appien dit que Brutus déposa l'enfant chez les Cyzicéniens, μέχρι σχολάσειεν ἐπὶ τὴν βασιλείαν καταγαγεῖν. Il s'agit donc bien d'un fils de roi ou plutôt de roitelet thrace. Un manuscrit aura omis le σ, et les éditeurs n'auront jamais songé à le restituer.

1. César. *De Bel. Civ.* III, 4. Dion. XLI, 54. Lucain. V, 54.

2. XLI, 63.

3. XLVII, 25.

prendre possession du territoire de Sadalas; car, ajoute-t-il, « mourant sans enfants, il avait légué son royaume aux « Romains. » Cette prise de possession fut suivie d'une incursion dans le pays des Besses, grands ennemis de ces Odryses qui se trouvaient ainsi rangés sous la protection de Rome.

« Il semble que le texte de Dion devrait nous arrêter dans la conjecture que nous avons formée, dans la tentative que nous faisons pour rattacher la Polémocratia qui vint implorer le secours de Brutus au Sadalas qui combattait à Pharsale. Nous croyons pourtant qu'il ne faut pas s'exagérer la gravité de l'objection. Quoique Appien et Dion ne nous parlent pas dans les mêmes termes de cette promenade militaire de Brutus en Thrace, et que chacun d'eux ait des détails qui manquent à l'autre, ils placent tous les deux ces événements au même moment et, dans l'ensemble, leurs récits sont trop concordants pour que l'on ne voie pas qu'il s'agit ici des mêmes faits diversement racontés. Nous ne verrions donc dans cette parenthèse de Dion « mort « sans enfants, il avait laissé son royaume aux Romains, » qu'une explication que l'historien avait cru devoir ajouter pour expliquer ce fait de la remise du royaume des Odryses aux Romains, explication que lui avait suggérée l'analogie d'autres cas semblables. Les fils devaient bien rarement manquer dans ces familles des chefs thraces, qui paraissent avoir pratiqué la polygamie; ce qui est continuel au contraire dans cette histoire, ce sont des guerres de succession entre plusieurs fils qui se disputent le royaume. Nous croirions volontiers que Dion, manquant de détails sur cette occupation du territoire des Odryses et ne se souciant guère d'ailleurs d'en chercher, a légèrement altéré en les interprétant des faits qu'Appien aurait présentés d'une manière plus exacte. Ce n'est pas parce qu'il n'avait point de fils, mais parce qu'il n'avait qu'un fils mineur, que Sadalas, au moment de périr, aurait légué son royaume aux Romains, ou plutôt, comme cela arriva plusieurs fois pour ces roya-

mes d'Orient, le leur aurait confié à titre de dépôt, en nommant le Sénat tuteur de son fils en bas âge. L'arrivée de Polémocratia auprès de Brutus, avec son fils et son trésor, ne serait que l'accomplissement des dernières volontés de Sadalas, qui, en se voyant perdu, aurait ordonné à sa veuve d'invoquer la protection de ces suprêmes arbitres et de se livrer, avec l'enfant royal, entre leurs puissantes mains. La manière dont Brutus en use avec le trésor du défunt nous indique bien que Brutus se regarde, ainsi que l'indique Dion, comme héritier et légitime possesseur.

« Si on n'a pas refusé de nous suivre jusqu'ici, si l'on a consenti à admettre l'identité des événements racontés par Dion et de ceux que nous rapporte Appien, si on admet avec nous que Dion, pour rendre son récit plus clair, a pu supposer ce qu'aucun texte ne lui apprenait, que Sadalas aurait institué le peuple romain son héritier parce qu'il n'avait pas d'enfants, on ne sera pas embarrassé pour trouver le Cotys, fils de Sadalas et de Polémocratia, qui aurait régné en Thrace et aurait, pendant son règne, honoré ses parents en leur élevant le monument dont nous devons à M. Tissot de connaître l'inscription. L'enfant qui fut amené par sa mère à Brutus, enfant en qui nous croyons pouvoir reconnaître le fils de Sadalas et de Polémocratia, était trop jeune pour pouvoir tout de suite être mis à la tête de tribus indociles et sauvages; la protection que lui avait accordée Brutus ne dut d'ailleurs pas contribuer à lui gagner les bonnes grâces d'Antoine et d'Octave, vainqueurs à Philippes. Ce fut donc quelque autre chef, peut-être un membre de la même famille, qui fut mis à la tête des Odryses, dont le territoire, en dépit du testament mentionné par Dion, ne devait pas être encore de si tôt réuni à l'empire. Parmi les rois barbares qui, dans la guerre d'Actium, étaient venus apporter leur concours à Antoine, Plutarque nomme Sadalas, roi de Thace¹. C'est ce Sadalas qui, dans les listes

1. Plutarch. *Anton.* 64.

dressées par les savants dont nous avons cité plus haut les ouvrages, porte le nom de Sadalas III. Or, après Actium, ce chef fut certainement dépouillé par Octave; celui-ci, Dion nous le dit de la manière la plus formelle, dépouilla tous les princes qui avaient soutenu la cause d'Antoine¹. Archelaüs de Cappadoce et Amyntas de Galatie, qui sut faire défection au bon moment, furent seuls épargnés².

« Dion ni aucun autre historien ne nous parle du successeur de Sadalas III; mais en 16 av. J. C., Dion nous parle des opérations qu'entreprit en Thrace Marcellus Lollus pour soutenir contre une nouvelle invasion des Besses les héritiers légitimes du royaume des Odryses, les jeunes fils de Cotys, que ne suffit pas à défendre contre ces cruels ennemis leur oncle et tuteur Rhymetalkès³. Un peu plus loin, Dion nous donne le nom d'un de ces fils de Cotys, Rhascuporis, qui fut tué par les Besses⁴.

« Le Cotys dont nous pouvons conclure de cette mention l'existence et le règne est celui que les modernes appellent Cotys IV. Après Actium, Octave, « enlevant, comme dit Dion, à tous les dynastes et à tous les rois les territoires et les villes qu'ils avaient reçus d'Antoine, » dut songer à cet enfant qui, demeuré dans la retraite au temps où les triumvirs, vainqueurs à Philippes, récompensaient ceux qui les avaient servis, avait grandi dans l'exil, et pouvait passer pour un prétendant. Le souvenir de Brutus, au bout de douze ans, était bien effacé. L'intervention de Brutus en faveur de l'enfant que ses parents avaient confié au peuple romain, s'était bornée à donner à la mère quelques bonnes paroles et à battre monnaie avec son trésor. Il n'y aurait

1. Dion. LI, 2.

2. Il conviendrait d'ajouter à la liste de ceux que Dion cite seuls comme ayant su obtenir leur pardon et rentrer en grâce auprès d'Octave Hérode le Grand.

3. Dion. LIV, 20.

4. *Ibid.* 34.

donc rien eu d'étonnant à ce qu'Octave, voulant mettre à la tête des plus civilisés et des plus vaillants d'entre les Thraces un homme à lui, eût fait porter son choix sur celui dont la place avait été prise depuis Philippes par la créature d'Antoine, sur un Cotys héritier direct de ce Sadalas qui avait obtenu son pardon du grand César, et qui était mort en invoquant l'appui des généraux romains.

« Nous n'avons réussi, en étudiant la série de ces princes thraces, qu'à réunir des vraisemblances, qu'à grouper des probabilités ; espérons que la découverte de nouveaux textes pourra fortifier et confirmer ces inductions. En ce moment même, un membre de l'École française, M. Albert Dumont, explore méthodiquement toute cette Thrace intérieure qui n'a pour ainsi dire jamais encore été étudiée par un voyageur épigraphiste et archéologue. On pourra peut-être retrouver, non-seulement des textes, mais des portraits de ces princes, portraits qu'il serait intéressant de rapprocher des médailles ; en effet, l'inscription que nous venons de commenter semble avoir été gravée sur la base d'un monument ; on dit à M. Tissot que cette pierre avait été trouvée, il y a vingt-cinq à trente ans, avec des fragments de sculptures, et une tête de femme ornée d'un diadème et d'un voile. Cette tête était sans doute celle de Polémocratia : il est plus que probable qu'il y avait là, au-dessus de cette plinthe, deux statues assises ou debout qui représentaient le roi et la reine des Odryses. Qui sait si on ne retrouverait pas ce débris intéressant dans ce musée de Sainte-Irène qui est si mal connu, et qu'il importerait d'étudier et de décrire enfin en détail ? On assura à M. Tissot, dans le pays, que, lors de la découverte, cette tête avait été envoyée à Constantinople. »

M. Aubert continue la seconde lecture de son mémoire sur le trésor de l'abbaye de Saint-Maurice.

Séance du 3 juin.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. Gras, de Montbrison, adresse à la Compagnie ses remerciements à l'occasion de son élection.

M. André, associé correspondant à Rennes, fait hommage du *Catalogue du musée archéologique* de cette ville, rédigé par lui.

MM. de l'Espinasse, de Nevers, présenté par MM. Michelant et Mabillet; l'abbé Baudry, du Bernard (Vendée), présenté par MM. de la Villegille et de Montaiglon; de Longuemar, de Poitiers, présenté par MM. de Barthélemy et Bertrand, posent leurs candidatures au titre d'associé correspondant national. — Les commissions chargées de faire des rapports sur ces candidatures sont composées, pour M. de l'Espinasse, de MM. Bourquelot, Quicherat et de Barthélemy; pour M. Baudry, de MM. Egger, Boutaric et Bertrand; pour M. de Longuemar, de MM. Quicherat, Guillaume Rey et Passy.

Travaux.

La Société procède à l'élection d'un membre résidant, en remplacement de M. Vallet de Viriville, décédé : deux candidats se sont présentés, MM. Duplessis et Carl Wescher. M. Wescher ayant réuni, au second tour de scrutin, le nombre de suffrages exigé par le règlement, est proclamé membre titulaire de la Société impériale des antiquaires de France.

M. Riant lit un rapport au nom de la Commission désignée pour proposer des conclusions sur la candidature de M. Waldemar Schmidt, de Copenhague. M. W. Schmidt

ayant réuni, au scrutin, le nombre de suffrages réglementaire, est proclamé associé correspondant étranger.

M. Quicherat annonce que les démolitions faites dans le faubourg Saint-Marceau ont mis à jour les restes du porche de l'église Saint-Marcel, monument du onzième siècle. — M. Read promet de procurer à la Compagnie la copie d'une inscription chrétienne qui aurait été trouvée sur ce point.

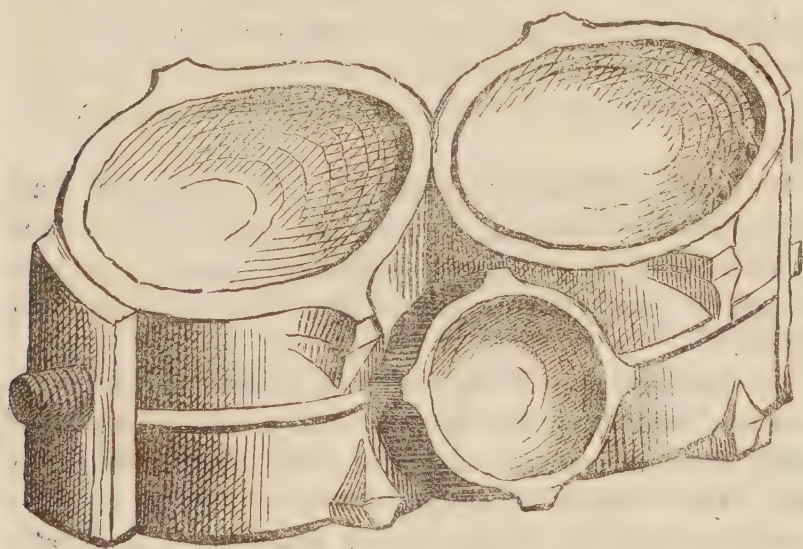
M. de Witte présente une coupe à boire en métal, décorée à l'intérieur d'une inscription latine et de figures gravées à la pointe; il promet de donner une note sur ce curieux monument qu'il considère comme un ouvrage carthaginois du quatrième siècle. — M. de Vogüé fait remarquer que l'une des figures rappelle la Victoire représentée sur certaines monnaies carthaginoises, et sur un sceau de Tunis publié par M. de Rossi.

Il est donné lecture de la communication suivante de M. de Chamasse, associé correspondant à Autun :

« Dans la séance du 13 novembre dernier, M. Aymard, associé correspondant, a communiqué à la Société le dessin et la description de cinq ustensiles de pierre qu'il avait observés dans le Velay, sans se prononcer sur l'usage auquel ils étaient destinés. Je demanderai à la Société de lui présenter le dessin d'un ustensile de ce genre, qui a la particularité d'offrir six récipients au lieu de quatre, et d'expliquer en quelques mots sa destination.

« L'ustensile dont le dessin est joint à cette note existe dans la cour d'une ferme voisine de l'ancien château de Toulonjon, canton de Mesvres (Saône-et-Loire). C'est tout simplement un mortier, et son possesseur a d'autant mieux pu m'en expliquer l'usage qu'on s'en servait encore il y a à peine trente ans. Il était alors fixé sur des montants également en pierre, percés de deux trous dans lesquels s'adaptaient les tourillons placés aux extrémités du mortier, de façon à faire manœuvrer celui-ci très-facilement, et par un simple mouvement de bascule.

« Quant au nombre des récipients qui est de quatre dans les mortiers produits par M. Aymard, et de six dans celui-ci, il avait pour objet d'offrir à chaque matière en usage un récipient spécial et d'éviter par ce moyen qu'en se succédant dans le même vase, l'une contractât le goût de celle qui l'aurait précédée. Ainsi, l'un de ces récipients était consacré à recevoir les noix dont on voulait extraire l'huile; le second, la navette, employée au même usage; le troisième, le froment, céréale rare alors dans le pays, et dont la farine servait seulement à faire des gâteaux;



le quatrième, l'avoine; le cinquième, le sarrasin; le sixième, le maïs : toutes denrées qu'on ne récoltait, et surtout qu'on ne consommait qu'en trop petite quantité à la fois pour les envoyer au moulin. Sans me prononcer sur l'antiquité, peut-être un peu reculée, que M. Aymard attribue à ces ustensiles, j'ajouterai cependant que celui-ci ne me paraît pas d'une origine très-ancienne. S'ils ne sont pas contemporains, ils ont au moins le même but, et, à ce titre, l'un peut servir de commentaire et d'explication aux autres. »

M. Bertrand présente deux clous en fer provenant d'une

muraille gauloise récemment découverte à Mursceint (Lot), ainsi qu'une photographie montrant les trous des poutres qui reliaient la construction contenant encore en place ces clous qui servaient à les assujettir. M. Bertrand donne quelques explications sur ce monument qui permet de mieux comprendre un texte des Commentaires de César, et sur une couche ou chasse de terre glaise qui préservait la charpente intérieure de la muraille de toute infiltration. Cette importante découverte a été mise en lumière par le préfet du Lot, M. de Pébeyre.

M. de Saulcy complète cette communication en signalant quelques monnaies gauloises trouvées dans les fouilles de Mursceint, et qui, longtemps attribuées aux Volks Tectosages, paraissent devoir être définitivement classées aux Cadurques.

M. Creuly fait remarquer que des clous analogues, dont la destination n'était pas connue, ont été découverts dans d'autres enceintes gauloises, comme Écorneboeuf, près de Périgueux, Ussel (Corrèze), et le Mont-Beuvray (Saône-et-Loire).

M. Quicherat appelle l'attention de la Compagnie sur les localités dont les noms, comme ceux de Murchint, Morsaint, Morsant, etc., se rattachent, ainsi que Mursceint au latin *Muro cinctum*, et désignent très-probablement d'anciennes enceintes sur l'emplacement desquelles il serait très-intéressant de faire des fouilles.

M. Passy commence la lecture d'un mémoire sur l'Hercule Mastai.

Séance du 10 juin.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. Martin Daussigny, associé correspondant à Lyon, adresse le compte rendu des séances du Comité archéologique de Lyon (1859-1867).

M. Van Hende, de Lille, présenté par MM. Deveria et Chabouillet, demande à être admis au nombre des associés correspondants nationaux. La Commission chargée de faire un rapport sur cette candidature est composée de MM. Marion, de Saulcy et de Barthélemy.

Travaux.

M. Read signale, parmi les découvertes faites récemment près de l'église Saint-Marcel, l'inscription suivante :

Mente pia summo feli.
Funde preces Christo.
Quem quondam mundus.
Creditur astra poli
Nomine dictus agemb.
Nunc jacet exanimis.
Dum bis namque decem.
Lumina complerat
XIII Kl. Febr. obitus a.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. de Guilhermy, Delisle, Quicherat et le Blant, la Société semble disposée à attribuer cette inscription au onzième siècle.

M. Aubert continue la seconde lecture de son mémoire sur le trésor de l'abbaye de Saint-Maurice.

Séance du 17 juin.

Présidence de M. CHABUILLET, président.

Correspondance.

La Société archéologique du Vendômois demande à entrer en relation d'échange avec la Compagnie.

Travaux.

M. le comte de Pibrac présente à la Société le dessin d'un groupe polychrome trouvé à Meung-sur-Loire le 9 mars 1868

et représentant la sainte Trinité. Ce groupe, découvert dans l'ancien emplacement de l'église de Saint-Pierre, paraît remonter au seizième siècle.

Il se compose du Père Éternel assis dans un fauteuil; sa tête est ornée d'une tiare à trois couronnes et sur son dos il porte une chape couleur écarlate. Entre ses genoux, l'on voit un crucifix qu'il soutient avec ses deux mains et dont la croix est faite en forme de *Tau*. Une colombe descend de sa bouche et se dirige vers la tête du fils, qui est attaché sur la croix. Quoique l'usage de grouper ainsi les trois personnes de la Trinité remonte à une époque assez reculée, cependant la présence de la tiare à trois couronnes dans ce groupe indique la Renaissance, et cette opinion se trouve encore confirmée par les ornements des panneaux du trône sur lequel est assis le principal personnage de ce groupe. Ces panneaux renferment en effet des espèces de feuilles de papier repliées sur elles-mêmes, si communes dans les menuiseries de cette époque.

La hauteur totale de ce petit monument est de 1 mètre, et sa largeur à la base est de 0,35; les parties nues du corps sont couleur de chair. La barbe est brune ainsi que les cheveux; la tunique et les souliers du Père Éternel sont de couleur blanche, la chape est rouge, le siège jaune, et le socle qui supporte le tout est peint en vert.

Cette statue a été retirée de terre en plusieurs fragments qu'il est facile de rapprocher. Pour assurer sa conservation, M. de Pibrac, après l'avoir fait restaurer, se propose de la placer dans une niche que l'on construira dans le lieu même où on l'a trouvée. Elle y sera d'autant mieux placée, qu'elle servira alors de but à la procession qui se rend chaque année en cet endroit en commémoration de la translation des reliques de saint Lyphard, cérémonie qui eut lieu le 11 octobre 1104, après le siège que l'église collégiale de Meung eut à soutenir contre Louis le Gros¹.

1. Voyez l'abbé Suger, *Hist. des Gaules*, t. XII, p. 45.

M. le comte de Pibrac met encore sous les yeux de la Société un bas-relief faisant partie du tympan de la porte d'une chapelle antique située près de Janville, en Beauce. L'existence de ce monument lui avait été révélée par une note de M. de Vandeborgues, écrite en 1823; et c'est sur ce renseignement qu'il s'est déterminé à aller, le 17 août 1867, relever avec soin l'inscription ainsi que le bas-relief qu'elle entoure; ce bas-relief a la forme d'un demi-cercle et renferme six personnages.

Le premier, appelé saint Georges, est assis sur une chaire curule; il tient une arme dans la main gauche, la droite est dirigée vers un chevalier à genoux, couvert d'une cotte de mailles, qui lui présente une offrande. Derrière ce chevalier est un troisième personnage qui garde son cheval et son épée. De l'autre côté de saint Georges on voit un prêtre revêtu de ses insignes, qui quitte l'autel au moment de la consécration pour venir attester le don que fait le chevalier. Dans le coin du bas-relief, le scribe, assis sur un fauteuil, achève de tracer l'inscription. Au-dessus de la tête de saint Georges est le Père Éternel, bénissant de la droite, et tenant de la gauche le livre des Évangiles; sur sa tête est une couronne surmontée d'une croix, et de chaque côté, des anges qui l'encensent.

Quant à l'inscription semi-circulaire, les lettres majuscules qui la composent se détachent en relief sur le fond et sont d'un style assez barbare. Voici le texte de ce monument épigraphique :

GVILERMVS SIMILITER CVNCESSIT RENBAVDVS MILES
MICH I 9TVLIT
EI9 HERES GAZAS PSENTES VT HABERET FINE CAREN-
TES, — HERBERTVS.

que M. de Pibrac traduit :

« Guillaume m'a fait cette concession ainsi que le chevalier Rimbaut, dont l'héritier a voulu me conférer des trésors périssables pour obtenir ceux qui sont éternels : Herbert. »

M. de Pibrac a, du reste, le projet de donner beaucoup plus de détails dans les deux notices qu'il doit composer sur les monuments dont il vient de nous signaler l'existence.

M. Heuzey lit en communication une notice sur plusieurs monuments découverts par lui à Caléani, dans l'intérieur de la Macédoine : il signale particulièrement une stèle de marbre représentant Pluton ayant Cerbère à ses côtés ; une inscription grecque, de l'époque romaine, fait connaître que cette stèle a été, par suite d'un ordre donné en songe, consacrée à Pluton et à la ville d'Eané, par T. Flavius Léonas : ce texte fixe ainsi l'emplacement d'une ville mentionnée seulement par Étienne de Byzance.

M. Quicherat rend compte à la Société d'une exploration archéologique qu'il vient de faire à Ballancourt (Seine-et-Oise), en compagnie de M. Henri Martin.

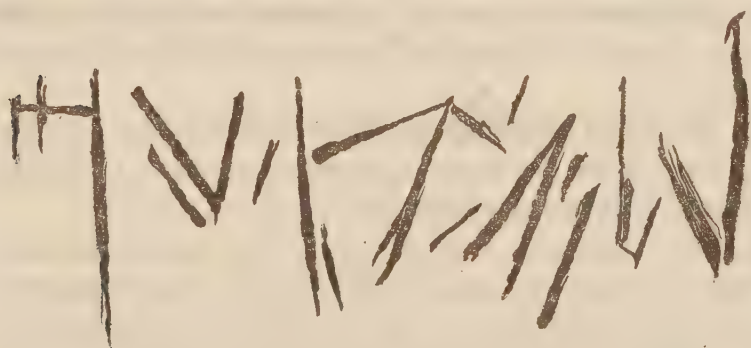
« Ballancourt est situé près de la Ferté-Aleps, dans la vallée de l'Essonne, et au pied d'une butte naturelle appelée *le Mont*, qui s'élève isolément du milieu de la plaine, comme un immense tumulus. Ce monticule peut avoir 20 mètres de hauteur. Il est formé d'un entassement de roches de grès pareilles à celles qui abondent dans la forêt de Fontainebleau. Plusieurs des blocs qui s'élèvent au-dessus du sol présentent des dispositions singulières. Informés de ce fait par M. Francis Castan, capitaine d'artillerie attaché à la poudrerie du Bouchet, MM. Henri Martin et Quicherat sont allés le vérifier.

« Au sommet du Mont se dressent deux grosses roches, entre lesquelles la nature a ménagé un étroit passage. Un bloc d'environ 6 mètres de long a été couché artificiellement au-dessus de ce défilé, ce qui a produit un dolmen gigantesque, ou plutôt une espèce de porte triomphale. La pierre couchée engrène par ses saillies dans les coches de l'un des rochers qui la supportent, et en outre elle est calée. Le travail de la main de l'homme est manifeste.

« A quelques pas en descendant du côté de l'ouest, une

autre pierre plate, d'un gros volume, a été dressée et calée sur un rocher de peu d'élévation qui lui sert de piédestal. Il semble que par la disposition donnée à cette pierre, on ait voulu mettre en évidence une de ses faces sur laquelle l'érosion des eaux a produit des reliefs bizarres, un entre autres qui rend assez bien la figure d'un gros reptile à tête de vipère.

« Plus bas encore, du même côté, existe un autre bloc qui a été creusé artificiellement, de manière à former une petite grotte où pourraient tenir trois personnes; mais ce n'est pas pour servir d'abri que ce travail a été fait, car le sol sous la voûte a été évidé en forme de cratère. Ses pentes aboutissent à une cuvette, très-régulière, profonde de 30 centimètres. Sur les parois de la grotte on remarque des entailles pratiquées au moyen d'un outil grossier, tel qu'aurait pu être une hache en pierre dure. La paroi du fond présente en outre une suite de traits gravés profondément (près de 2 centimètres par endroits) qui ne peuvent avoir été faits qu'avec une lame tranchante de métal. Ces traits semblent former des caractères, dont M. Henri Martin s'est rappelé avoir vu les analogues dans la chambre sépulcrale de plusieurs tumulus de l'Irlande. En voici la figure :



« Telles sont les curiosités du mont de Ballancourt. Personne, avant M. Castan, ne les avait remarquées. Elles sont

inconnues des gens du village. MM. Martin et Quicherat ne doutent pas qu'il n'y faille voir des monuments de l'époque celtique. Ballancourt a été très-anciennement habité. On y voit une église dont quelques parties, notamment la façade, appartiennent à l'architecture romane la plus primitive. Elle est dédiée à saint Martin, vocable de beaucoup d'églises qui ont remplacé des temples du Mars romain ou de l'Esus gaulois. »

MM. Marion et Riant font observer que les sigles ci-dessus reproduits ont de l'analogie avec ceux qui sont gravés sur des monuments d'Écosse.

M. Passy termine la lecture d'un mémoire sur l'Hercule Mastai. La Société décide qu'elle en entendra une seconde lecture.

La Compagnie admet la Société archéologique du Vendômois au nombre des Sociétés savantes avec lesquelles elle est en correspondance.

Séance du 1^{er} juillet.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. Rey fait hommage à la Compagnie, au nom de son père, feu Étienne Rey, associé correspondant national, d'un ouvrage intitulé : *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant*.

La Société d'émulation du Doubs demande à être inscrite au nombre des sociétés savantes qui sont en relations d'échange avec la Compagnie.

M. Ch. Cournault, conservateur du Musée lorrain, adresse une note sur les rouelles antiques, dans laquelle il examine les explications données par M. H. de Longpérier. (*Bull.* 1867, p. 92 et seq.) — Cette note sera lue dans une des prochaines séances après avoir été communiquée à M. de Longpérier, suivant le désir de l'auteur.

Travaux.

M. de Barthélemy lit successivement deux rapports au nom des Commissions désignées pour présenter des conclusions sur les candidatures de MM. Van Hende et R. de l'Espinasse. On procède au scrutin, et chacun des candidats ayant obtenu le nombre de suffrages exigé par le règlement, le Président proclame associés correspondants nationaux, M. Van Hende, à Lille, et M. de l'Espinasse, à Nevers.

M. L. Passy lit ensuite un rapport au nom de la Commission désignée pour examiner les titres présentés par M. Edm. Labatut. On procède au scrutin, et la majorité des suffrages ayant confirmé les conclusions des rapporteurs, M. Labatut est proclamé associé correspondant national à Toulouse.

La Société entend une seconde lecture du mémoire de M. Auguste Bernard sur *les livres imprimés à Cluny en 1493*. Ce travail est renvoyé à la Commission des impressions.

M. P. Nicard commence la seconde lecture de l'article nécrologique rédigé par lui sur M. Taillandier.

La Compagnie décide qu'elle entrera en relations d'échange de publication avec la Société d'émulation du Doubs.

Séance du 15 juillet.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

MM. Labatut, Van Hende et de l'Espinasse adressent leurs remerciements à la Compagnie, à l'occasion de leurs élections.

Travaux.

M. Egger donne connaissance d'une lettre de M. l'ingénieur Daux, relative à une inscription gréco-byzantine en mosaïque, trouvée auprès d'Hadrumète, dans un des hypogées voisins de la nécropole romaine. — Cette lecture donne lieu à quelques observations de MM. Guérin et Perrot.

M. Huillard-Bréholles communique de la part de M. Parrot le moulage d'un sceau qui aurait été trouvé à Angers, sur la place du Ralliement. M. Parrot propose d'y lire le nom de *Ragobertus* autour d'une croix, et au revers *episcopus* ; ce serait le sceau d'un évêque d'Angers qui vivait en 670, et qui est appelé ordinairement *Godobertus*. M. Huillard-Bréholles fait observer que la forme même de cet objet et le sens de l'écriture ne permettent guère d'y reconnaître un sceau matrice ; il ajoute que le nom paraît devoir être lu *Agobertus*. En présence des objections présentées par plusieurs membres sur l'authenticité du monument, la Société tarde à donner son avis jusqu'à ce que M. Parrot ait bien voulu le communiquer en nature.

M. Nicard termine la seconde lecture de l'article nécrologique sur M. Taillandier. Cette notice est renvoyée à la Commission des impressions.

Séance du 18 juillet.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

M. G. Leroy, archiviste de la ville de Melun, remercie la Compagnie de lui avoir fait l'honneur de l'admettre au nombre de ses associés correspondants nationaux.

Le secrétaire de la Société archéologique du Vendômois adresse les remerciements de cette Compagnie à l'occasion de son inscription au nombre des Sociétés correspondantes.

Travaux.

M. Egger annonce la réunion à Bonn d'un congrès archéologique international.

Il est donné lecture d'une note de M. Cournault, conservateur du Musée lorrain à Nancy, sur les rouelles, ainsi que des observations présentées sur cette note par M. Henri de Longpérier. — M. Quicherat est chargé de résumer les faits et les arguments présentés par ces deux archéologues, et ce résumé sera inséré dans le Bulletin.

M. Bertrand donne des détails sur la découverte d'un cimetière de l'âge de pierre aux environs de Worms.

M. Quicherat communique à la Société un passage de la chronique de Cologne, attribuée jusqu'ici au moine Gotfried, que M. Pertz a réimprimée sans nom d'auteur sous le titre : *Annales Coloniae maximi*, dans le tome XVII (p. 723) de ses *Monumenta germanicae historiae*. La meilleure rédaction de cette chronique, qui date de la première moitié du treizième siècle, relate à l'année 1174 le fait suivant :

Apud Anturnacum quidam fodientes corpus Valentiniani imperatoris invenerunt, sicut in superscriptione denarii, qui una secum repertus est, continebatur. Ad caput quoque ejus corona, ad pedes vero urna, ad latus autem gladius rubigine peresus, aureum habens capulum et lapidem Victoriae, est inventus; qui gladius est imperatori ad videndum delatus.

« Ainsi en faisant une fouille à Andernach, on découvrit la sépulture d'un guerrier qui avait pour insignes une couronne d'or et une épée de fer à poignée d'or ornée d'un camée de la Victoire. Le squelette était en outre accompagné d'un vase placé vers les pieds et d'une pièce d'argent au nom de Valentinien. Les savants de la ville, guidés par ce dernier indice, jugèrent que c'était le corps de l'empereur Valentinien qui venait d'être retrouvé, et, sur cette opinion, qui fut aussitôt celle de tout le monde, on porta l'épée à l'empereur Frédéric Barberousse pour qu'il vît de

quelle façon étaient armés les souverains de Rome, ses prédécesseurs.

« Il est à peine nécessaire de réfuter l'attribution d'une sépulture à un empereur romain, fondée uniquement sur la rencontre d'une monnaie de cet empereur avec des ossements et des armes de prix. Pour que cela fût acceptable, il faudrait que l'un des trois empereurs qui portèrent le nom de Valentinien eût fini ses jours à Andernach ou au moins dans la vallée du Rhin. Or nous savons par l'histoire que Valentinien I^{er} mourut à *Bregentio* en Pannonie, Valentinien II à Vienne sur le Rhône, et Valentinien III à Rome. Nous savons en outre que les deux premiers Valentinien eurent leur sépulture à Milan. L'assertion consignée dans la chronique de Cologne n'est donc qu'une conjecture erronée. Toutefois elle a de l'intérêt parce qu'elle témoigne d'une certaine critique dont, selon toute apparence, on n'aurait pas fait preuve, à la même époque, dans un autre pays. Ainsi en France, au douzième siècle, on n'aurait pas su reconnaître l'image de la Victoire sur une pierre antique, attendu que pour les Français de ce temps-là tous les camées et intailles représentaient soit des sujets de la Bible, soit des figures cabalistiques appropriées à la guérison des maladies.

« Il y a toute apparence que la sépulture découverte à Andernach en 1174 était celle d'un chef barbare, probablement celle d'un roi ripuaire inhumé là à la fin du quatrième ou au commencement du cinquième siècle. Conformément à l'usage observé chez les Germains, on avait déposé dans sa fosse les attributs de sa dignité. La couronne n'était pas un de ces attributs pour les premiers rois germains qui servirent dans les armées romaines avec le rang de préfets militaires. Sans doute on aura pris pour une couronne un cercle d'or qui avait formé la bordure inférieure d'un casque de cuir entièrement détruit par le temps. »

Il est donné lecture d'un mémoire de M. Rouyer, asso-

cié correspondant à Nancy, relatif à des jetons municipaux de la ville de Paris du quinzième siècle. La Société décide qu'elle en entendra une seconde lecture.

M. Passy commence la seconde lecture de son travail sur la statue de l'Hercule Mastai.

Séance du 7 octobre.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Le président, en ouvrant la séance de rentrée, annonce la perte douloureuse que la Compagnie vient de faire en la personne de M. Auguste Bernard, membre honoraire. M. Cocheris est chargé de rédiger la notice nécrologique, prescrite par l'art. 23 du Règlement.

Le président rappelle ensuite les promotions récentes dans l'ordre de la Légion d'honneur de MM. de Rougé, Cocheris et Devéria.

Correspondance.

Le président donne lecture d'une lettre de S. Exc. le ministre de l'instruction publique qui accorde à la Société une allocation de 600 fr. La Compagnie prie le président de transmettre à Son Excellence l'expression de sa reconnaissance ; elle le charge également d'adresser ses remerciements au ministre de la justice du royaume de Belgique pour l'envoi de l'ouvrage intitulé : *Costumes des pays et comté de Flandres* (Tome I).

Travaux.

M. Peigné-Delacourt soumet à l'examen de la Société une brique portant une inscription en caractères semblables à des chiffres arabes, trouvée à Dammartin, et le dessin des fonts baptismaux d'Annoy. Il fait part également de la décou-

verte d'une chaussée en charpente qu'il a trouvée près de Clermont (Oise) dans des tourbières, où elle s'est parfaitement conservée. Il la regarde comme un travail romain destiné à faciliter le passage des marais.

La Société entend la seconde lecture du mémoire de M. Rouyer, associé correspondant à Nancy, intitulé : *Jetons municipaux de la ville de Paris au XV^e siècle*. Ce travail est renvoyé par un vote à la Commission des impressions.

Un des membres présents donne ensuite lecture d'un mémoire de M. Lagrèze-Fossat, associé correspondant à Moissac (Tarn-et-Garonne) qui a pour titre : *Valeur de quelques monnaies employées à Moissac dans la seconde moitié du XV^e siècle*. La Société décide qu'elle en entendra une seconde lecture.

Séance du 14 octobre.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Travaux.

M. Bertrand donne quelques détails sur les fouilles qui sont entreprises au mont Beuvray, près d'Autun, par les ordres de l'Empereur, et sous la direction de M. Bulliot. Sans préjuger la question de l'emplacement de l'ancienne Bibracte, M. Bertrand constate qu'on y retrouve l'enceinte d'un oppidum gaulois avec la trace des poutres employées dans la construction et avec des clous en métal, comme à l'oppidum de Mursceint. M. Bertrand signale, en outre, des poteries dites samiennes, des poteries jaunâtres à raies brunes comme on en trouve sur le littoral de la Méditerranée, des amphores, dont dix-sept sont percées et emmanchées bout à bout l'une dans l'autre, sans doute pour un usage funéraire; enfin, un grand nombre de monnaies.

M. de Barthélemy ajoute, au sujet de ces monnaies,

qu'elles sont au nombre de trois cents environ, et presque toutes gauloises. Plusieurs sont entièrement nouvelles, par exemple celles qui portent la légende ΔΙΑVCOS ; celles-ci sont en bronze, et on peut supposer qu'elles sont de fabrication éduenne. Les médailles du mont Beuvray appartiennent à la classe des monnaies à légendes, qui représentent la dernière époque de la numismatique gauloise.

M. de Barthélemy lit le rapport de la commission des impressions sur le mémoire de M. Rouyer, intitulé : *Jetons municipaux de la ville de Paris au XV^e siècle*. Les conclusions du rapport sont adoptées, et l'impression de ce travail est décidée par un vote.

M. de Witte fait une première lecture d'un mémoire *sur un Vase de terre rouge du Musée d'Orléans*, décoré de figures représentant des Larves. La Société décide qu'elle en entendra une seconde lecture.

M. de Barthélemy communique l'empreinte d'un sceau dont M. Delisle croit pouvoir restituer ainsi la légende :

S. COLLEGII MAGRORV

//////////

REGĒTIV PAR [ISIVS ?]

[IN FACVLTA. ?]

M. de Barthélemy soumet également à ses confrères plusieurs calques exécutés par M. Chauffier, ancien élève de l'École des chartes, sur un coffret conservé dans le trésor de la cathédrale de Vannes, dont celui-ci donne la description ainsi qu'il suit :

« Ayant obtenu la permission de classer les archives du Chapitre de Vannes, il m'a été donné de découvrir un des objets les plus curieux du trésor de cette cathédrale, détruit à la Révolution française comme celui de beaucoup d'autres églises de France. Après avoir enlevé la plupart

des liasses, j'aperçus derrière de gros antiphonaires parisiens un coffret en bois recouvert de parchemin peint, rempli d'ossements dont on ne pouvait plus constater l'authenticité, la serrure ayant été forcée.

« Les costumes des personnages qui sont représentés sur toutes ses faces me firent penser qu'il datait du douzième siècle. Quelques fragments de parchemin attachés aux ossements qu'il renfermait portaient les noms des saints en écriture de la même époque. Je cherchai aux archives du Chapitre si je ne trouverais pas quelque document qui pourrait me donner des renseignements sur son histoire. Je n'ai trouvé rien de bien précis, cependant je crois pouvoir l'établir ainsi qu'il suit.

« De 1177 à 1217, Vannes avait pour évêque Guéthenoc. Ce prélat, lors de la lutte des Bretons contre Jean sans Terre, prit part au mouvement national. Il se joignit, à Saint-Malo de Baignon, aux évêques et aux principaux seigneurs de la province, qui le nommèrent maître et précepteur du jeune duc Arthur. Revenu dans son évêché, il enrichit sa cathédrale d'un grand nombre de reliques. Albert le Grand nous en donne l'inventaire (Vie des Saints de Bretagne). Elles se trouvaient placées derrière le maître-autel de la cathédrale dans un reliquaire en argent, bien connu de tous sous le nom de *Corpora sanctorum*. Elles étaient ainsi exposées à la vénération des fidèles depuis longtemps, lorsque le 16 août 1637, Sébastien de Rosmadec, alors évêque de Vannes, fit ouvrir ce reliquaire. Il cherchait à remettre en honneur le culte de saint Vincent Ferrier, dont une partie des reliques avait disparu pendant la Ligue. Menacées par les Espagnols qui voulaient, disaient-ils, les rendre à leur patrie, elles furent cachées dans la sacristie par deux vieux chanoines, qui moururent sans avoir dévoilé leur secret. L'évêque de Vannes voulut donc voir si le *Corpora sanctorum* ne renfermait pas quelques ossements du grand patron de la ville de Vannes. Le procès-verbal de cette visite, qui existe aux archives du chapitre, dit que,

après avoir ouvert la châsse en argent, on trouva un coffret en bois, peint à la flamande, renfermant un grand nombre d'ossements qui sont décrits avec les plus petits détails. Cet inventaire concorde entièrement avec celui que nous donne Albert de Morlaix. Le reliquaire fut ensuite remis à son ancienne place, lorsqu'à la Révolution française on l'ouvrit de nouveau, et les reliques auraient sans doute été jetées au vent, si le coffret, dont la matière était peu faite pour exciter la cupidité des spoliateurs, ne les eût protégées. L'évêque constitutionnel Charles Le Masle désirant les conserver précieusement, fit, le 6 mai 1796, un inventaire à l'occasion de la réintégration des châsses de saint Vincent à leur place primitive. « Nous y fîmes, en « même temps, porter une petite boîte de bois, peint à la « chinoise, bien fermée à clef, contenant des reliques de plusieurs saints, appelée *Corpora sanctorum*. » L'état de vétusté où elle se trouvait fit tomber la serrure, et le coffret fut placé dans le fond de l'armoire des archives, où on l'oublia complètement. C'étaient les ossements inventoriés en 1643.

« Je suis donc porté à croire que ce coffret, objet précieux pour l'époque, fut donné à l'évêque Guéthenoc. Il y renferma les nombreux dons que lui firent sans doute les évêques et les abbés chez lesquels il séjourna pendant les grands voyages que l'état politique de la Bretagne le força d'entreprendre. Ce coffret aurait été ensuite déposé dans un reliquaire en argent, digne des ossements qui s'y trouvaient renfermés. Deux inventaires assez récents, mais dont on ne peut nier l'authenticité, nous constatent son existence dans la cathédrale et nous disent sa destination.

« Les scènes qui le couvrent n'ont aucun caractère religieux; en voici la description :

« Sur le couvercle, à droite, une femme placée à la fenêtre d'une tour, présente un bouclier à un cavalier qui s'apprête à monter à cheval : près de lui est sa bannière; à gauche deux cavaliers galoppent dans la direction de la

tour, le premier est armé d'une lance, le second d'une épée.

« Sur une face, à droite, on voit une tente : à l'une des extrémités est un varlet offrant un faucon à une dame couronnée qui se trouve à la gauche de la tente, et qui montre de la main droite un cavalier couronné, couvert d'un manteau doublé d'hermine et tenant à la main un faucon ; entre le cavalier et la dame se dresse une colonne.

« Sur le côté de droite, un ménestrel joue du rebec ; devant lui une dame semble l'écouter.

« Sur le côté de gauche, deux fantassins armés de longues épées sont placés face à face ; ils sont couverts de grands boucliers qui paraissent blasonnés ; l'un d'or à l'étoile évidée de sable, et une bordure du même ; l'autre bandé d'or et de gueules, à la bordure de sable semée de besants d'or.

« Sur l'autre face, à droite, est un cheval sellé et bridé, au pied d'un arbre ; à gauche, une femme donne la main à un clerc ou moine qui tient une escarcelle jaune.

« Tous ces sujets sont représentés moitié sur fond vert très-sombre, moitié sur fond rouge ; une bordure formée de rectangles peints les uns fond jaune orangé, treillissé de jaune plus clair, les autres fond noir avec quatre feuilles longues et jaunes disposées en sautoir et cantonnées de quatre points entourés chacun d'un cercle.

« L'habillement des cavaliers peints sur le couvercle a une grande analogie avec les costumes militaires de la *tapisserie de la reine Mathilde* ; seulement il est à remarquer que les signes héraldiques des boucliers sont reproduits sur la selle et peut-être sur le heaume de chaque personnage.

« Quant aux fantassins, l'un est complètement couvert par un bouclier qui ne laisse apercevoir que ses chaussures ; et l'autre porte un vêtement mi-parti vert clair et rouge orangé, broché de trèfles jaunes. Les épées sont longues, arrondies aux extrémités. Les éperons sont jaunes, et les courroies des chevaux sont noires, couvertes de clous jaunes.

« Les femmes portent des robes collantes, mi-parties de deux couleurs, et alors les manches se trouvent contrariées, quelques-unes ont des manches terminées par de longues bandes d'étoffe en forme de fanons ou manipules. Les cheveux ramenés en arrière et tressés retombent en queue sur le dos. Les étoffes sont vertes ou rouges, presque toujours pointillées de jaune.

« Le clerc porte une large tonsure; il est vêtu d'une soutane qui n'est point serrée autour des reins, et derrière la tête se trouve un petit capuchon. Le varlet a une casaque mi-partie rouge, mi-partie verte, pointillée de blanc, son maillot est jaune, il a la tête découverte.

« Le ménestrel porte une casaque mi-partie rouge et verte, un justaucorps jaune paraît dessous son maillot; il est également jaune.

« Tels sont les principaux caractères des costumes de ce coffret. A quelle époque appartient l'artiste qui l'a dessiné? quel sujet a-t-il voulu représenter? tels sont les deux problèmes que je vais m'efforcer de résoudre dans un prochain travail, car, aujourd'hui, je n'ai voulu que signaler cet objet qui, pour l'archéologie du moyen âge, me paraît d'un grand intérêt. »

M. Michelant croit qu'une des scènes reproduites sur le coffret fait allusion à une aventure de Gauvain, qui est indiquée par Brunet, en ces termes : (V. Gauvain. *Manuel du Libraire*, etc.) « Belle et délectable histoire du noble « chevalier Gauvain et de ses chastes amours, depuis qu'en « costume de moine il délivra une duchesse, jusqu'à ce « qu'il fut proclamé duc de Bretagne, (en allemand), Stras-
« bourg, 1540. » En effet, le costume porté par le clerc semble bien être une robe de moine et non le vêtement d'un prêtre, et si l'on pouvait consulter l'ouvrage allemand, qui malheureusement n'existe pas à la Bibliothèque impériale, peut-être y trouverait-on l'explication des autres scènes. L'origine du coffret rend vraisemblable l'hypothèse qu'on a voulu y représenter des sujets empruntés aux

Roman de la Table ronde, dont la Bretagne revendique l'origine et la propriété, et si l'aventure en question ne se trouve pas dans les *Romans* qui nous sont parvenus, il ne faut pas perdre de vue que les héros de la Table ronde ont donné lieu à un certain nombre de légendes et de récits fabuleux qui ne se sont pas toujours conservés jusqu'à nous. Ces sujets étaient, en outre, ceux que préférait le moyen âge, et on les a vus représentés sur des monuments de genre tout différent.

M. Aubert consulte aussi la Société à propos d'une scène figurée sur une châsse du trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, représentant le roi Sigismond sur son trône, et près de lui trois personnages dont l'un semble lui présenter une épée dans le fourreau. Cette scène rappellerait-elle le couronnement du roi, ou, simplement, ce personnage accompagné de son porte-épée. M. Delisle fait observer que l'explication que l'on cherche se trouverait peut-être dans la légende de saint Sigismond.

Séance du 24 octobre.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Travaux.

Le Président annonce qu'il a retrouvé dans la *Collection des Sceaux de l'empire*, le type du sceau qui a été présenté à la Société dans la séance précédente : c'est un sceau de la Faculté de droit qui s'appelait alors Faculté de *Decretis*.

M. Brunet de Preslès fait part à la Société du résultat des fouilles exécutées avec sa participation par M. Delestre, à Montigny-Lencoup, près de Provins. On a découvert en cet endroit un certain nombre de sépultures éparses et sans orientation fixe, creusées simplement dans le sol crayeux

et marquées par des pierres brutes. M. Brunet de Presles fait passer sous les yeux de la Société des colliers, des bracelets et des anneaux de bronze qui ont été retrouvés dans ces tombes, ainsi qu'une belle épée en fer avec les restes d'un fourreau de même métal. Ces objets paraissent appartenir à l'époque de la domination romaine dans les Gaules.

M. de Witte fait la seconde lecture de son *Mémoire sur un vase de terre du musée d'Orléans*, décoré de figures représentant des Larves. M. Egger, en raison du caractère épicurien qu'offre ce genre de représentation, rappelle qu'il existe au Musée de Rouen un vase à boire en verre, qui porte cette inscription :

Εὐφραίνου, ἐφ' ὃ παρεῖ.

La Société décide que ce *Mémoire* sera renvoyé à la Commission des impressions.

M. Cocheris donne lecture d'un *Mémoire* de M. Ch. Abel, associé correspondant à Metz, intitulé : « *Notice sur des statues de Dirona, d'Hygie, d'Apollon Télesphore, trouvées à Sainte-Fontaine (Moselle)*. Après quelques observations la Société décide qu'elle en entendra une seconde lecture.

Séance du 4 novembre.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Correspondance.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. Palmé, libraire-éditeur, qui demande l'autorisation de reproduire pour le *Recueil des historiens de France* la carte des Gaules de la Table de Peutinger, qui a été publiée par la Société des Antiquaires. Cette autorisation est accordée.

Travaux.

M. F. Bourquelot lit la notice suivante :

« Le *Dictionnaire archéologique de la Gaule*, dont la première livraison a paru il y a quelques mois, a signalé l'existence dans l'Auxerrois d'une pierre renommée, qui porte le nom de *Pierre de Saint-Martin*. Me trouvant dans le pays, j'ai voulu la visiter; les paysans que j'ai interrogés la connaissent tous et me l'ont facilement indiquée.

« C'est une grande table, en grès ferrugineux, ayant 2 mètr. 10, de longueur, 1 mètr. 80, de largeur, et posée à plat sur un sol de sable qu'elle ne dépasse pas de plus de 30 à 40 cent. Des cavités profondes, dans lesquelles les eaux de pluie séjournent très-longtemps, sont creusées sur sa surface. Indépendamment de sa dimension, sa disposition par rapport au sol auquel elle n'est qu'en partie adhérente, et son isolement dans le pays lui donnent toute l'apparence d'un monument mis intentionnellement en cet endroit par la main de l'homme.

« La pierre de Saint-Martin gît à la lisière d'un bois, à la limite de quatre territoires, marqués chacun par des chemins qui se croisent : les territoires de Perigny, de Charbuy, de Branches et d'Appoigny; elle occupe l'angle que forme sur ce point le pays d'Appoigny. On y arrive du côté d'Auxerre, en suivant la route d'Auxerre à Guerchy et en détournant à droite, au delà de la huitième borne, dans un chemin de traverse, sur lequel on la trouve du même côté à 6 ou 800 mètres de la route.

« Je n'ai pu obtenir de renseignements sur l'origine de la pierre de Saint-Martin et sur son nom. On se borne à dire que c'est une ancienne pierre de finage. Serait-ce un dolmen ou un demi-dolmen dont les supports auraient disparu? Il est permis de le croire; mais on ne peut rien affirmer. On sait qu'en beaucoup d'endroits le nom de Saint-Martin a été appliqué à des monuments celtiques et a servi à consacrer des souvenirs païens. »

M. L. Delisle donne lecture d'une note ainsi conçue :

« La Sorbonne possédait avant la Révolution une cloche remarquable : par les temps calmes on l'entendait de tous les points de Paris. Différents auteurs ont dit qu'elle avait été fondue sous le cardinal de Richelieu ; mais elle remontait à une époque beaucoup plus reculée. L'abbé Lebeuf (*Histoire de Paris*, éd. de M. Cocheris, t. II, p. 71) n'hésitait pas à la considérer comme la plus ancienne cloche de Paris : il y avait aperçu une inscription dont il avait lu quelques mots : EGO VOCOR MARIA.... MCCCLVIII. Il en avait conclu que la cloche était de l'année 1358. Cette date ressort encore plus évidemment du texte complet de l'inscription inséré dans une note que Claude Guillaud, bibliothécaire de la Sorbonne, a tracée, en 1529, au fol. 13 du registre qui porte aujourd'hui le n° 576 à la bibliothèque Mazarine. La première ligne de l'inscription, qui ne devait plus être lisible au dix-huitième siècle, rappelait le nom du fondateur, Gautier Juvente. Il est donc utile de mettre en lumière la note de Claude Guillaud, qui permettra de combler une lacune dans l'ouvrage de l'abbé Lebeuf et d'ajouter un nom sur la liste des anciens artistes de Paris. Voici le texte de la note :

In symbolo magno capelle collegii Sorbone hoc modo tribus lineis scriptum est :

GALTERUS DICTUS JUVENTE ME FECIT

EGO VOCOR MARIA EX PARTE UNDECIM MILIUM VIRGINUM.

UNDE ISTA ECCLESIA FUNDATA EST ANNO DOMINI MILLESIMO TRECENTESIMO QUINQUAGESIMO OCTAVO.

Claudius Guillaudus, socius hujus domus et præfectus bibliothecæ. 1529. Ita est. »

M. Pol Nicard signale à la Société les découvertes faites récemment près du Lindenhoff, à Zurich, par M. Keller et

consistant en inscriptions, ustensiles divers et bijoux, parmi lesquels on remarque des bracelets formés de plaques d'or ajustées et représentant des couleuvres.

M. Quicherat fait passer sous les yeux de ses confrères le dessin d'une poignée d'épée en bronze, trouvée près de Nancy et appartenant à M. Cournaud. Cette poignée, considérée au congrès archéologique de Bonn comme une épée visigothique, est munie d'une sorte de garde non fermée. Ce détail et le travail du bronze font croire à M. Quicherat qu'il ne faut voir dans cet objet que la poignée d'une arme du quinzième ou du seizième siècle, probablement de fabrication slavo-hongroise.

M. Quicherat présente ensuite quelques observations sur les *tumuli* qu'il a observés sur les crêtes des montagnes de la Forêt-Noire.

M. Cocheris donne lecture de la note suivante extraite de M. l'abbé Magloire Giraud, correspondant de la Société intitulée : [*Nouvelle étude sur la paroisse de Saint-Cyr (Var)*].]

« Depuis la publication de mes deux mémoires sur Tauroentum¹ et celle du répertoire archéologique du canton du Beausset², ouvrages où sont décrites les antiquités de cette contrée, on a trouvé en dernier lieu quelques objets antiques à Saint-Cyr et aux environs. La Société impériale des Antiquaires de France me saura bon gré, je l'espère, de lui en donner la liste.

1° « Médaille coloniale impériale de Nîmes, moyen bronze. IMP. DIVI F. Têtes adossées d'Octave et d'Agrippa,

1. *Mém. sur Tauroentum ou Recherches archéolog. topog. et hist. sur cette colonie phocéenne*, in-8° avec planches, Toulon, Eug. Aurel, 1853.

Nouvelles recherches topog. hist. et archéolog. sur Tauroentum et description des médailles trouvées dans les ruines et la campagne de cette ville, in-8° avec planches, Toulon, Eug. Aurel, 1862.

2. *Recherches relatives à la géog. et aux antiquités, ou dict. topog. et répertoire archéolog. du canton du Beausset*, in-8°, Toulon, Eug. Aurel, 1864.

l'une couronnée de laurier, et l'autre nue. — COL. NEM; crocodile à droite, enchaîné à un palmier orné de bandellettes; deux rejetons partant à droite et à gauche de la tige¹.

« Les médailles de la colonie de Nîmes, portant le même type et le même revers, ne sont pas rares. Celle-ci, trouvée au lieu dit *les Pradeaux*, est la cinquième que j'ai recueillie provenant des ruines ou de l'ancien territoire de Tauroentum, dont une partie forme aujourd'hui la circonscription territoriale de la commune de Saint-Cyr².

2° « Gordien III, en argent, petit module, trouvée en 1867 au lieu dit le *petit moulin*, terroir de la Cadière, formé, comme celui de Saint-Cyr, de l'ancien territoire de Tauroentum: IMP. CAES. M. ANT. GORDIANVS AVG. Sa tête radiée, à droite. — LIBERALITAS AVG. II. La Liberté debout, couronnée de laurier, tenant de sa main gauche une corne d'abondance, et de la droite une tessère; dans le champ S. C.

« Ce revers se retrouve sur une médaille de Gordien III, grand bronze, que M. de Pina a décrite et qu'il croit *inédite*³. Le même savant fait mention d'une médaille de Pertinax, portant le même revers⁴, et Banduri en a décrit plusieurs au type de Trajan Dèce, petit bronze, qui ont un revers semblable⁵.

« Gordien III (*Marcus Antonius Gordianus*), petit-fils de Gordien l'Africain, fut créé César par les empereurs Balbin et Pupien, leur succéda en 238 et fut assassiné par les intrigues de Philippe en 244.

1. V. la *Numismatique de la Gaule Narbonnaise*, par M. de la Saussaye, in-fol., p. 456 et suiv. — V. aussi l'*Essai sur les médailles de Nemausus*, par M. Aug. Pelet, inséré dans les Mém. de l'Académie du Gard, année 1860, p. 63 et suiv.

2. V. mes *Nouvelles recherches topog. hist. et archéolog. sur Tauroentum*, p. 54 et 55.

3. *Leçons élémentaires de numismatique romaine*, p. 214.

4. *Loc. cit.* p. 464.

5. *Numismatique imperatorum romanorum*, t. I, p. 48 et 28.

3° « Monnaie d'Otton I^{er}, empereur d'Allemagne, denier d'argent appelé *denier ottonien*, monnaie très-répandue en Provence dans les dixième et onzième siècles.

« Ce denier porte le monogramme d'Otton dans un cercle



autour duquel est la légende IMPERATOR en caractères gothiques. — Le revers a pour inscription : OTTO PIVS. Dans le champ on lit : PAPIA, parce que ces deniers avaient été frappés à Pavie ¹.

« Cette monnaie, trouvée dans les ruines de Tauroentum en 1866, est la seconde au type du même prince, découverte par moi au milieu des antiques débris de cette ville ², et prouve une fois de plus qu'il restait encore quelques habitants à Tauroentum vers la fin du neuvième siècle.

4° « Une grande jarre à deux anses, en terre cuite, de la contenance d'environ 70 litres, dans l'habitation champêtre du sieur Esprit Ducros, au lieu dit le *pas de Gréne*, servant à des usages domestiques. Plusieurs jarres semblables ont été découvertes dans les ruines et aux environs de Tauroentum ³.

5° « Un fragment d'inscription, trouvé dans les ruines de Tauroentum, au lieu dit *la madrague*, sur le rivage de la mer, est encastré aujourd'hui par mes soins dans un mur

1. *Mém. de Fauris de Saint-Vincens dans Papou, Hist. gén. de Provence*, t. II, p. 541 et 604. *Mém. sur les monnaies de Provence*.

2. *Nouvelles recherches top., hist. et archéolog. sur Tauroentum*, p. 62.

3. V. mon *Mémoire sur Tauroentum*, p. 51, pl. IV, n° 4.

de la chapelle de la sainte Vierge à Saint-Cyr, à droite de la porte d'entrée :

Q. ATIL.

T A U R O E N T

LEG. Q.

« Quel était ce Quintus Atilius dont le nom se lit sur ce marbre, portant le nom de Tauroentum ? Exerçait-il une magistrature dans le pays ? Appartenait-il à la quatrième ou à la cinquième légion ? Nous l'ignorons. Au reste, ce qui rend précieux ce fragment d'inscription, c'est le nom de Tauroentum qu'on y lit, preuve certaine de la position de cette ville à *Taurento*. Jusqu'à cette découverte importante qui ajoute à l'histoire de cette ville phocéenne, le nom de Tauroentum ne se trouvait sur aucun des monuments épigraphiques découverts dans ses ruines.

« Le nom de Quintus Atilius se rattache à d'autres inscriptions trouvées dans le département du Var.

1° « Sur un fragment de pierre retiré en 1821 des décombres de la chapelle des pénitents blancs du Val, et qui est actuellement déposé à la maison commune :

CHO. VI

Q. ATILIV

PYTHEE

ET ATILI a

FEC.

2° « Il existe dans la ville d'Hyères une pierre tumulaire placée dans le mur extérieur, à côté de la porte d'une maison, rue Sainte-Catherine, avec l'inscription suivante :

Q. ATILIVS

Q. L. PREPON

SIBI ET SVIS

VIVOS F.

3° « Bouche dit que Solery avait lu de son temps l'inscription

QVINTVS ATILI. VI.

sur la pierre d'une muraille, à l'entour de l'église des Augustins d'Aix.

« Je pense donc, dit l'auteur que nous citons¹, qu'Atilius devait être un officier gouverneur dans ces contrées du temps des empereurs, et peut-être sous Tite Antonin, époque à laquelle appartient le plus grand nombre des inscriptions et des médailles trouvées en Provence.

« Tacite, liv. IV, chap. LXII de ses Annales, parle d'un Atilius, de race affranchie.

« An 69. — L'histoire cite un Atilius Verus, capitaine d'une légion de l'armée de Primus, sous le règne de Vitellius.

« An 185. — Un Atilius, consul subrogé, sous l'empire de Commode.

« Ajoutons que le nom d'Atilius se retrouve sur deux inscriptions du département des Alpes maritimes.

« N° 198. — A Saorge, inscription découverte dans les ruines de l'ancien *Castrum Malamartis* et scellée à droite de la principale porte d'entrée de Saorge,

M. ATILIO. L. FAL. ALPINO. AED.

A

V. ATILIAE. M. F. VEMONAE

L. ATILIO. M. F. CVPITO.

C. ATILIO. M. F. ALPINO.

M. ATILIO. M. F. PRISCO.

ANTILIAE. M. F. POSILLAE.

ANTILIAE. M. F. SECVNDAE.

LICINIAE. C. F. CVPITAE. NEP.

T. F. I.

1. *Annuaire du département du Var*, 1835, p. 82-83.

c'est-à-dire Marco Atilio, Lucii Silio Falerina (*nempe tribu*) Alpino Ædili (leçon de l'abbé Tisserand), etc. Nepotes titulum seu tumulum fieri jusserunt.

« Tite-Live, liv. IX, et Pierre Apien (de suscrip. ant. totius orbis *marm. nic.*) font mention de la tribu Falerina.

(Bourquelot, *inscrip. ant.*, p. 117. — Durante, *chorog.* p. 181).

« Ce même M. Atilius est désigné avec la qualité de *flamen divi Cæsaris Nervæ*, sur l'inscription suivante qu'on voit dans l'église rurale de Saint-Blaise (banlieue de Nice):

N° 166.

M. ATILIO. L. F. FALER. ALPINO
FLAMINI. DIVI. CAESARIS.

NERVAE.

PERPETVO.

PATRONO MVNICIPII.

TRIB. MILIT. COOR. 7.

LIGVRVM.

D. D.

« La fréquence de la mention de la tribu *Falerina* dans les inscriptions des Alpes maritimes, dit Durandi (*Piem. Cisp.*, p. 67), provient de ce que la ville de *Cemelium* (Cimiez) y fut comprise¹.

6° « Une cornaline, de forme ovale, d'une convexité fortement prononcée, un peu fruste. Sur la partie convexe est gravée en creux une autruche et quelques lettres effacées par le frottement; peut-être était-ce le nom de l'artiste ou du propriétaire?

« Cet objet a été trouvé en 1867 au lieu dit *la Mure*, près

1. V. *Congrès archéologique de France*, XXXIV^e session. 1867, p. 400 et 416. Vestiges épigraphiques de la domination gréco-marseillaise et de la domination romaine dans les Alpes maritimes, par M. Carlone.

du village de Saint-Cyr, en démolissant un mur de soutènement.

7° « Un fragment de stèle en marbre blanc, représentant la partie supérieure d'une figure drapée, tenant de la main gauche un rameau ou tige de fleurs, et portant derrière la tête le tranchant d'une faux, emblème de la mort. Le style de la sculpture appartient à l'art dégénéré du Bas-Empire.

« Si grossière que soit la sculpture, ce fragment est une des plus heureuses trouvailles faites dans les ruines de Tauroentum, car il complète celui qui fut découvert dans ces mêmes ruines en 1860 et dont j'ai publié le dessin¹. Les deux fragments rapprochés l'un de l'autre forment la stèle entière, laquelle représente une figure sacrifiant sur un autel. Il est regrettable que ce petit monument ne porte aucune inscription; elle nous aurait appris quel était le personnage qui l'avait érigé et en l'honneur de qui il avait été élevé.

« Cette stèle a 15 centimètres de hauteur et 7 de largeur.

8° « Au bas du château des Beaumèles, bâti sur le flanc de la montagne de la *Gache* et situé non loin des ruines de Tauroentum, existe un grand réservoir ou bassin destiné à recevoir les eaux abondantes d'une source voisine. Un aqueduc de construction romaine les y amène. Tel qu'il est, la construction de ce bassin ne remonte pas au delà du seizième siècle; mais on y voit trois têtes sculptées en pierre, qui méritent l'attention des antiquaires. Elles versent de leur bouche béante les eaux amenées par l'aqueduc dont je viens de parler. Cet aqueduc se prolongeait jusques aux ruines de la ville phocéenne, comme l'attestent plusieurs vestiges qu'on aperçoit encore. L'une de ces têtes porte des cornes de bouc; la seconde est barbue et la troisième paraît appartenir à l'époque celtique. Celle-ci ressemble parfaitement

¹ *Nouvelles recherches sur Tauroentum*, p. 46, pl. II, n° 3.

aux têtes qui ont été décrites dans la Revue des Sociétés savantes, iv^e série, t. IV, p. 508-509.

9° « Au lieu dit *le Moutin*, on voit un bassin ou réservoir à peu près semblable, derrière lequel est une longue galerie avec voûte à berceau. Il y avait là, à l'époque gallo-romaine, une fabrique de poterie. On y a trouvé la marque d'un fabricant, des fragments de vases communs en terre cuite et un fragment de bas-relief en marbre blanc, représentant un chien et un panier ¹.

10° « A 100 mètres de là, et vers le nord, on a découvert en 1866 : 1° plusieurs tombeaux en tuiles à rebords; 2° une grande jarre en terre cuite, de la contenance d'environ 70 litres; elle a deux anses, et le fond est plat comme celles dont nous avons parlé plus haut; 3° un vase à liqueur en terre cuite, d'une pâte grossière et jaunâtre. Ce vase, destiné à être fixé en terre, a 16 centimètres de hauteur, la circonférence de la panse a 24 centimètres, elle est ornée de raies. La partie inférieure de ce vase, au lieu d'être en pointe comme tant d'autres vases de ce genre, est terminée par un boudin ou rondin coupé à plat.

« Ces deux objets, ainsi que les fragments de vases et les tombeaux composés de briques à rebords, ont été trouvés à quelques mètres de la *bonne fontaine (alma mater)*, ancienne fontaine sacrée, près de laquelle on a bâti une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, chapelle dont il est fait mention dès le douzième siècle. Un aqueduc souterrain de construction romaine, comme le prouve la voûte à berceau et l'appareil des murs en pierre par assises régulières, conduit les eaux de la source du *Défends* à cette fontaine, où se trouve un vaste et profond réservoir fermé par un mur, d'où l'eau coule dans un bassin extérieur par la bouche de quatre têtes grossièrement sculptées. En réparant cet aqueduc, on a trouvé beaucoup de fragments de poterie antique, de couleur sanguine.

1. V. mon *Mém. sur Tauroentum*, p. 78, pl. I, n° 8 et 43.

11° « Serrure de la porte principale de l'ancienne église des Accoules (*ecclesia de Accuis*) de Marseille, reconstruite au douzième siècle¹. Cette serrure a 46 centimètres de longueur et 22 de largeur; la clef pèse 630 grammes. Après la destruction de cette antique église, dont il ne reste que la tour, et sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui l'église du Calvaire, la serrure et la clef sont devenues la propriété d'un habitant de Saint-Cyr. La porte, en bois de noyer, ornée de pentures et d'enroulements, avait été acquise par M. d'Arquier de Berbegal, qui la revendit au sieur François Souchet, menuisier, lequel l'utilisa et vendit au sieur Noble, maréchal ferrant, la serrure et la clef. Quant aux pentures romanes, celui-ci n'en connaissant pas le prix, les fit servir à divers ouvrages de son art : ce qui est d'autant plus regrettable que nous n'avons pu en obtenir au moins le croquis.

12° « Dans l'église paroissiale de Saint-Cyr, bâtie sur l'emplacement d'une ancienne chapelle construite elle-même sur les ruines d'une antique et plus grande église, d'après Peiresc², et dont il est fait mention au douzième siècle, on voit un buste en bois de saint Pierre, ouvrage dû au ciseau d'un excellent maître, dont le nom est inconnu. Ce buste paraît appartenir au treizième ou au quatorzième siècle. La tête du saint est barbue et surmontée d'une tiare en forme de bonnet à double couronne perlée. Le prince des apôtres est revêtu d'une aube tuyautée et d'une chape brodée fermée par un pectoral.

« C'est Boniface VIII qui ajouta, comme on le croit communément, une seconde couronne à la tiare. Ce pape occupait le Saint-Siège de 1294 à 1303. Urbain V (1364-1370) y ajouta la troisième³. Selon Marangoni, il faut attribuer

1. V. la *Notice sur l'église des Accoules*, par Casimir Bousquet, in-8°, Marseille, Marius Olive, 1854.

2. Manuscrits de la bibliothèque de Carpentras. *Regist. ou Recueil de Peiresc*, n° L, t. II, n° 1, fol. 282. Note sur l'église de Saint-Cyr.

3. V. le dict. d'*Archéologie chrétienne*, par le chanoine Bourassé, t. II,

à Jean XXII l'inauguration de la tiare à double couronne. Ce qu'il y a de certain, c'est que de 1316 à 1362 les papes ont porté la tiare à double couronne. Le buste de saint Pierre, conservé dans l'église de Saint-Cyr, remonte par conséquent au commencement ou au milieu du quatorzième siècle. Plusieurs artistes qui ont examiné cet ouvrage assurent qu'il est d'un bon travail et qu'il a un grand mérite.

13° « L'église de Saint-Cyr possède en outre deux bassins en cuivre jaune de forme circulaire, destinés aux usages ecclésiastiques. Ils sont l'un et l'autre travaillés au repoussé et ornés de feuillages et de figures. L'un représente dans le fond une rosace de fruits entourée d'une couronne d'épines, d'un cercle et d'une couronne de fleurs. Le bord du bassin est entouré de deux cercles, dont l'un est formé de M majuscules gothiques, et l'autre de petites croix de Malte. Ce bassin a 20 centimètres 30 millimètres de diamètre.

« Le second bassin a 36 centimètres de diamètre. Le fond représente une rosace formée par des fruits, autour de laquelle est une inscription composée d'un seul mot, probablement allemand, cinq fois répété en caractères gothiques. Est-ce le nom du fabricant ou celui de la ville où le bassin a été fabriqué? je l'ignore. L'inscription est encadrée dans une petite bordure en dehors de laquelle on voit une plus grande bordure formée d'un gros cordon ou torsade. Le bord du bassin est terminé par une couronne de fleurs. Je crois devoir faire remarquer que ces motifs de décoration sont tous au repoussé, à l'exception de l'inscription qui est gravée en relief. Ces ouvrages me paraissent être du quatorzième ou quinzième siècle. »

Séance du 11 novembre.

Présidence de M. CHABOUILLET, président

Travaux.

M. L. Delisle lit un Mémoire intitulé : *Recherches sur les comtes de Dammartin au-treizième siècle*. La Société décide qu'elle entendra une seconde lecture de ce travail.

M. Passy commence la seconde lecture de son *Mémoire sur l'Hercule Mastai*.

Séance du 18 novembre.

Correspondance.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. Foncin, secrétaire de la Société des lettres, sciences et arts du département des Landes, dans laquelle il annonce la découverte que l'on a faite à Saint-Cricq-Villeneuve des restes d'une villa romaine décorée de mosaïques importantes.

Travaux.

M. Heuzey met sous les yeux de ses confrères le dessin d'une sculpture romaine découverte à Bayeux. Cette figure, sculptée sur un chapiteau de pilastre, provient d'un arc de triomphe ou d'une porte monumentale dont les débris ont été retrouvés vers 1850, près du portail méridional de la cathédrale. C'est un petit génie nu, qui ne paraît être au premier abord qu'une figure décorative; mais les cornes gravées en creux sur la tête de l'enfant, le croissant sculpté derrière son cou, la pomme de pin qu'il présente horizon-

talement de la main gauche par un geste hiératique souvent reproduit sur les monuments assyriens, sont autant de signes qui font reconnaître une représentation du dieu asiatique Mên ou Lunus, qui personnifiait la lune sous la forme d'un être mâle. L'image de ce dieu aura très-bien pu pénétrer dans cette partie reculée de la Gaule vers le troisième siècle de l'Empire, à l'époque de la grande diffusion des cultes orientaux.

M. Heuzey signale ensuite à l'attention de la Société les études de précision, qui sont entreprises en ce moment, au *Castrum* romain de Jublains, près de Laval, par M. Morin, architecte, ancien élève de l'École des Beaux-Arts, et communique le dessin d'un chapiteau corinthien, trouvé dans les soubassements de l'une des tours de la forteresse. Les feuilles d'acanthé de ce chapiteau, d'une disposition particulière, paraissent avoir entouré un buste de divinité ou d'empereur.

Ces communications donnent lieu à diverses observations de MM. Leroy, associé correspondant à Melun, Perrot, Guérin, Quicherat et Egger.

M. de Linas, associé correspondant à Arras, consulte la Société sur des tapisseries anciennes, dont il présente des reproductions photographiques.

M. Delisle fait la seconde lecture de son mémoire : *Sur les comtes de Dammartin au treizième siècle*. Ce travail est renvoyé par un vote à la Commission des impressions.

M. F. Bourquelot donne lecture de la notice suivante :

« Au mois de septembre 1868, M. Dantigny, propriétaire à Chalaudre-la-Petite, près Provins, a trouvé dans un petit champ qui lui appartient, situé au lieu dit les *Méances*, territoire de Chalaudre-la-Petite, des vases qui étaient enfouis dans le sol, sous une grosse pierre, à une petite profondeur (environ 50 cent.). Ces vases, d'une destination évidemment funéraire, quoique la découverte de cendres ou d'ossements n'y ait pas été signalée, sont au nombre de cinq, de dimensions différentes, de forme et de pâte gros-

sières; il y en deux en terre noire, deux en terre brune, et un en terre rouge. Chacun d'eux était recouvert d'un fragment de poterie épaisse. Deux étaient dans un bon état de conservation; deux autres avaient été brisés par le poids des terres ou par la pioche, mais on a pu les rétablir; le cinquième, en terre rouge, était en petits morceaux. »

« Les vases de la vallée des Méances sont, comme je l'ai dit, extrêmement grossiers de forme et de matière, à l'exception du pot de terre rouge; leur cuisson est aussi très-imparfaite. On peut, à ce qu'il semble, les rapporter à une époque antérieure à la conquête romaine, quoique le vase de terre rouge, plus fin de pâte, plus soigné de forme, indique une date plus récente. »

« Grâce à l'intervention de MM. Michelin et Lenoir, vice-président et secrétaire de la Société d'archéologie de Seine-et-Marne (section de Provins), les objets trouvés aux Méances ont été donnés par M. Dantigny au musée de Provins, où l'on peut les étudier. M. Dantigny pense que de nouvelles fouilles, qui ne peuvent se faire cette année, mais qu'on pourra tenter quand la terre sera libre, amèneront d'autres découvertes. »

Séance du 2 décembre.

Présidence de M. CHABOUILLET, président.

Le Président annonce à la Société la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de M. Vincent, de l'Institut, membre honoraire.

Travaux.

En exécution du règlement, la Société procède ensuite au renouvellement du bureau pour l'année 1869, lequel est ainsi composé :

Président,	MM. de GUILHERMY.
1 ^{er} vice-président,	COCHERIS.
2 ^e vice-président,	LE BLANT.
Secrétaire,	AUBERT.
Secrétaire-adjoint,	MABILLE.
Trésorier,	BORDIER.
Bibliothécaire-archiviste,	P. NICARD.

La Commission des impressions se compose de MM. Michelant, de Barthélemy, Boutaric et Huillard-Bréholles, ce dernier réélu.

La Commission des fonds se compose de MM. Bourquelot, L. Passy et Chabouillet, ce dernier en remplacement de M. Creuly.

M. de Barthélemy lit un rapport au nom de la Commission chargée d'examiner les titres de M. Boucher de Molandon, qui sollicite le titre d'associé correspondant. On procède au scrutin, et conformément aux conclusions du rapport, M. Boucher de Molandon est élu associé correspondant national de la Société des Antiquaires à Orléans (Loiret).

M. de Montaiglon lit ensuite deux rapports sur les candidatures de M. Ch. de Cessac et de M. l'abbé Baudry; conformément aux conclusions du rapporteur, à la suite de deux scrutins, M. de Cessac est élu associé correspondant national à Guéret (Creuse), et M. l'abbé Baudry, au Bernard (Vendée).

M. Ch. Read donne lecture en ces termes de la description d'une miniature sur vélin, qu'il fait passer sous les yeux de ses confrères :

« Cette miniature, dont l'encadrement mesure 0,38 cent. de hauteur avec 0,285 millim. de large, est divisée en trois parties superposées et rectangulaires, formées et séparées par des encadrements intérieurs à ressauts dorés et ombrés. Au bas se trouve une inscription en deux distiques.

« I. Dans la partie supérieure, qui représente une sorte

de champ avec un ciel bleu au-dessus, on voit suspendu à trois cordelettes une sorte de drap sur lequel est écrite, en caractères gothiques, l'inscription suivante :

« ARMIS CON CUTIMUR. MORBIS ABSUMIMUR.
TEMPESTATIBUS OBRUIMUR. JUDICIBUS OPPRIMIMUR.
CENSURIS VEXAMUR. A PRINCIPIBUS NON DEFENDI-
MUR. EXACTIONIBUS GRAVAMUR. ET SIC AB
OPERIBUS DESISTERE ET MUNDUM DESERERE COGIMUR.
ANNO 1499¹. »

« A gauche, se trouve une troupe de bourgeois et marchands avec leurs manteaux, leurs bonnets ou leurs chaperons, écoutant un ouvrier, tête nue et cheveux ras, qui leur parle. Derrière lui, et sous le drap portant l'inscription dont nous venons de parler, on voit une foule d'instruments de travail jetés à terre; on distingue des haches, serpettes, truelle, pique, poignée de lance, marteau, alène, enclume, ciseaux, râteau, fléau, etc. A droite, une troupe de manans, de manouvriers et paysans, têtes nues ou couvertes de *casquettes*, de calottes, etc. L'un d'eux tient une pelle, il a les habits troués, l'autre tient un fléau. Un d'entre eux les harangue, et ils ont l'air de délibérer sur ce qu'on leur dit. Les paroles de l'inscription sont sans doute adressées par les paysans et les ouvriers aux bourgeois ou habitants des villes, et expriment un malaise et un mécontentement indiqués par leur attitude, par celle de leur député et celle des bourgeois. »

« II. Au milieu et dans le même ordre se trouve représentée une autre scène. C'est une salle conventuelle à pou-

1. Du moins semble-t-il qu'il faut lire ainsi, au lieu de 1400. Le chiffre offrirait alors cette particularité que les queues des deux 9 seraient alors comprises dans les deux zéros. Il faudrait qu'il en fût fait ainsi, car la miniature étant évidemment de la fin du quinzième siècle, le millésime ne saurait être de 1400.

tres apparentes et travées voûtées en bois, à baies de croisées à plein-cintre, vitrées de losanges unis, au fond, une garniture de stalles. Un cartouche est suspendu par des cordelettes dorées au haut du cadre, et couvre, comme dans la première partie, le milieu de la scène. Ici l'inscription est ainsi conçue :

« DEO INGRATI. PONTIFICES DESPICITIS.
SACERDOTES IRRIDETIS. LIBERTATES ET DECIMAS ECCLESIIIS SUBTRAHITIS. FIDEM ET CHARITATEM SUBVERTITIS. ERGO GRATIA DEI ET PACE CHRISTI CARETIS. »

« A gauche, sur un trône à revêtements sculptés, représentant un écu soutenu par un ange et sans armoiries, mais échancré à senestre (à la mode germanique), portant un baldaquin droit à lambrequins avec rideaux, le tout de couleur verte (sinople) à bordures dorées, se tient assis un pape, avec la main droite bénissant, la tiare pourpre à trois couronnes en tête, une chape pourpre bordée d'or et l'aube blanche. A côté de lui, un évêque en aube, avec chape bleue bordée et semée d'or, mitre d'or, sans crosse. Plus loin un cardinal en rouge, avec le chapeau et le capuce de même, doublé de blanc, sans les houpes. En face de ce groupe, et dans l'attitude de l'ouvrier député du premier cadre, un abbé en aube, robe noire, manteau vert et pourpre brodé d'or, mitre pourpre à raies d'or, qui semble parler au pape. — Le dallage est gris et bleu en damier, dans lequel se trouve placé un cadre à fond bleu portant les lettres majuscules

PAPA INT ou PNT (Pontifex).

— A droite, un groupe de religieux de tous les ordres, parmi lesquels se font remarquer, au premier rang, un abbé

en robe blanche avec la mitre de même ; un autre en robe noire avec mitre d'or ; derrière, un cellerier à robe blanche et manteau brun avec son aumônière à la ceinture ; audessus, les têtes d'autres moines avec capuchons et couronnes de cheveux, couverts de différents habits.

« III. Au bas, et toujours dans le même ordre, se voit une salle carrée, à plafond rouge soutenu par des poutres apparentes, et percées de baies de croisées à plates-bandes et meneaux droits, garnie de stalles à droite seulement ; au milieu est encore suspendu un cartouche plus petit, avec cette inscription :

« IMPERIO REBELLES. DOMINIS INFIDELES.
INVICEM FRAUDANTES. INJUSTE CONQUERIMI-
NI. ERGO MERITO DETERIORA PATIEMINI. »

« A gauche, un trône à siège qui paraît de bois, avec pieds et accoudoirs en bronze doré, un dais rond en couleur de pourpre avec lambrequins brodés d'or, les rideaux verts bordés d'or, sur lequel est assis un empereur à barbe rousse, avec la couronne fermée en tête et le sceptre dans la main gauche, la droite faisant geste de parler ou répondre ; il est vêtu d'un surtout ou manteau à manches, de pourpre, à collet d'hermine ; un pourpoint de même avec crevés aux bras, l'épée sur les genoux, et les jambes couvertes d'un haut-de-chausses blanc et collant, avec des souliers découverts, à bouffants et crevés. A côté, un conseiller ou ministre, vêtu d'une robe rouge à revers de menu vair, une barette blanche sur la tête. Derrière lui une tête qui paraît celle d'un clerc, et de l'autre côté une tête coiffée d'un chapeau noir à haute forme et ganse d'or, pourpoint et gorgerin brodés d'or. En avant et en attitude de parler à l'empereur, un chevalier debout, tête nue, vêtu d'un pourpoint marron et or avec crevés aux bras et gorgerin, sur le tout un manteau blanc à grandes manches

ouvertes, bordure d'or, sous lequel passe le bout du fourreau de l'épée.

« Sous le cartouche, un dallage en damier vert et blanc. Au milieu, un écu oblong à pointe posée sur la barre, supporté par deux pages, tête nue, à crevés blancs. Le champ est rouge, et on y distingue à peine des lettres majuscules d'or qui semblent former le mot « PRÆS RS; » il est à supposer que la première lettre qui manque serait un I et donnerait le mot IMPERATOR, comme au-dessus on lit nettement *Papa*. Tout à côté, à droite et sous le cartouche, la tête droite et la queue relevée, regardant le groupe de droite, on voit un petit lion de couleur fauve et à crinière courte. A droite, un groupe, qui est celui des seigneurs, composé : d'un homme blond barbu, à longs cheveux, la tête coiffée d'un grand chapeau fauve à larges ailes doublées de rouge et couronne ducale ou royale autour de la forme, vêtu d'un pourpoint à jaquette bleu brodé d'or à manches, à crevés bleu et or, le pourpoint échancré et laissant voir au cou une chemisette plissée blanche, haut-de-chausses blanc, collant, avec jarretière d'or, souliers noirs à brides et crevés d'or. Épée à fourreau bleu et or, sur le tout un manteau à manches ouvertes, pourpre-pâle et fourré de vair au collet et aux manches. Dans la main droite, un sceptre d'or appuyé sur le bras gauche; à la droite de ce personnage, un autre homme à barbe brune, coiffé d'un chapeau bleu à revers de même, dont la forme est entourée d'une couronne ou *tortil* d'or; le chapeau posé sur une calotte à oreillettes rouges; vêtu d'un manteau fermé à grandes manches, brodé d'or, chaussé de noir et de souliers à crevés d'or; tenant dans sa main droite un sceptre renversé et paraissant s'appuyer dessus. A droite, sur la bordure, un personnage jeune, sans barbe et à cheveux ras, coiffé d'une grande toque à ailes rouge et or, vêtu d'un pourpoint court à collet droit, bleu et or, haut-de-chausses long de couleur fauve, à croissants bleus sur la cuisse, une jarretière rouge au jarret; souliers à brides

bleus et crevés d'or, une épée à fourreau noir et ceinturon de même, sur le tout, manteau fauve fourré et colleté de vair. A côté un personnage sans barbe avec un turban blanc et manteau blanc (sans doute un chevalier des ordres militaires), et derrière une dizaine de têtes coiffées de calottes rouges; un turban ou chaperon blanc et quelques chapeaux noirs.

Au bas du cadre sont ces deux distiques :

« ROMA VETUS VETERES CUM TE REXERE QUERETIS¹.
NEC BONUS IMMUNIS NEC MALUS ULTUS ERAT.
DEFUNCTIS PATRIBUS SUCCESSIT PRAVA JUVENTUS.
QUORUM CONSILIO PRECIPITATA RUIS. »

« On ignore d'où vient cette miniature, mais le dessin, les costumes et les personnages indiquent l'Allemagne. On y voit que les trois divisions adoptées par l'auteur sont les suivantes :

1^o *Le Peuple*, bourgeois et manants, ou encore *commerçants* et *ouvriers*, citadins et paysans (la hanse et le laboureur). Il est à remarquer que les plaintes sont adressées aux *riches* de l'époque par les *prolétaires* de la même époque, idée que corrobore la teneur des deux autres inscriptions.

2^o *Le Clergé*, ou *l'autorité* morale et religieuse, représentée par le pape et son conseil. La plainte porte, non pas sur le pape et sa cour, mais bien sur les ordres religieux qui ne respectent pas *l'autorité* papale. C'est contre ces ordres qu'est dirigée assurément la plainte, et en la rapprochant du premier tableau, on peut croire que la protection est demandée au pape contre les exactions des bourgeois riches et des moines.

3^o *La Noblesse*, ou *l'autorité* civile et militaire, re-

1. Évidemment *quirites*.

présentée par l'empereur (d'Allemagne) et son conseil aulique. La plainte porte sur les exactions et l'irrévérence de la noblesse envers *l'autorité* impériale. C'est encore une autre sorte de protection demandée contre les nobles, parmi lesquels un duc ou même un roi. On doit remarquer la présence du lion paraissant menacer le groupe de la noblesse et défendre le représentant de *l'autorité* impériale. »

Le déchiffrement de la date inscrite sur cette peinture donne lieu à diverses interprétations de la part de MM. Delisle, Quicherat, de Montaiglon et de Guilhermy.

Séance du 9 décembre

Présidence de M. DE GUILHERMY, vice-président,

Correspondance.

Le Président donne lecture d'une lettre adressée par M. le docteur Jousset, médecin de l'Hôtel-Dieu de Bellême (Orne), qui sollicite le titre d'associé correspondant. Les présentateurs sont MM. Boutaric et de Barthélemy; la commission chargée d'examiner les titres du candidat est composée de MM. de la Villegille, Delisle et Mabilley.

Travaux.

M. de Barthélemy lit, au nom de la Commission des impressions, un rapport qui conclut à l'impression du Mémoire de M. de Witte *Sur un vase en terre trouvé en 1865 dans le département de l'Eure*. Les conclusions de la Commission sont adoptées au scrutin.

M. Michelant lit également un rapport qui conclut à l'impression du Mémoire de M. Delisle : *Sur les comtes de Dammartin*. Les conclusions sont adoptées au scrutin.

M. Pol Nicard communique une inscription trouvée en Tarentaise et contenant des noms qu'on n'a pas encore vus fi-

gurer jusqu'ici. Il consulte la Compagnie sur l'authenticité de ce monument. A la suite d'une discussion à laquelle prennent part MM. Quicherat, Perrot, Huillard-Bréholles et Bourquelot, M. de Barthélemy propose de faire venir un estampage qui permettra de juger avec plus de sûreté qu'une simple transcription. Cette proposition est acceptée.

M. Fournier, président du tribunal de Dinan, présente un fragment d'inscription et le plan de constructions antiques découverts près de Corseult (Côtes-du-Nord) ; il rend compte en ces termes des fouilles qu'il a entreprises au Haut-Bécherel avec la coopération de M. Lesage.

« A neuf kilomètres à l'ouest de Dinan, et à 2 kilomètres à l'est de l'ancienne ville de Corseult, on voit, sur le sommet d'une colline dominant le pays, les ruines d'une construction encore importante, qui sont connues sous le nom de tour du Haut-Bécherel, de tour du Haut-Tribut (noms de deux villages voisins) et même de temple de Mars. Ces ruines ont, de tout temps, attiré l'attention des antiquaires ; les uns se sont bornés à décrire ce qui subsistait hors terre, ce qui subsiste encore ; les autres ont voulu reconstituer, et basant leurs suppositions sur l'aspect, sur les accidents du terrain, ont donné une forme au temple et à ses dépendances. Deux mémoires ont servi de base à tout ce qui a été écrit sur Corseult ; il me paraît opportun d'en citer les parties qui ont trait aux ruines du Haut-Bécherel. Je donnerai en outre l'extrait d'une lettre qui montrera avec quelle défiance il faut accepter certains documents publiés dans le siècle dernier. »

« En 1709, l'ingénieur Simon de Garangeau, qui exécutait à Saint-Malo les projets du maréchal de Vauban, pour la défense de cette place, visite Corseult, et voici ce qu'il dit des ruines dans un rapport adressé à l'Académie des inscriptions, et inséré textuellement dans les mémoires de cette Compagnie :

« Environ à 800 toises de l'église, au sud-est, sur une « hauteur, on voit la moitié d'un temple octogone, qui

« subsiste encore hors de terre, de 31 pieds de haut, revêtu par dedans et par dehors de petites pierres de quatre pouces en carré, taillées proprement et posées par assises réglées. Les angles, le bas et le haut, à quatre pieds près du sommet, sont écorchés, comme s'il y avait eu une base, une corniche et quelque incrustation. Entre les pans de l'octogone on remarque aussi quantité de trous. Aux côtés de ce temple on découvre quelques vestiges d'une levée, couverte d'un enduit de ciment appliqué sur des pierres à sec. »

« Cette description est exacte et dépeint les ruines telles qu'elles subsistent aujourd'hui. Je dois pourtant constater que ce n'est pas entre les pans de l'octogone, mais dans les pans eux-mêmes qu'on remarque un certain nombre de trous placés symétriquement sur sept lignes horizontales, à distances à peu près égales; ils traversent les murailles.

« En 1724, dans un supplément à son ouvrage intitulé : *l'Antiquité expliquée*, t. II, p. 234, dom Bernard de Montfaucon, après avoir cité la partie du rapport de Garangeau, concernant le temple octogone, ajoute :

« Voilà le rapport de l'ingénieur. Pour en avoir une connaissance plus exacte et même le dessin, s'il se pouvait, je priai dom Martin Corneau, Prieur de Lehon, près Dinan, qui sait dessiner, de se rendre sur les lieux. Il s'y rendit, et m'envoya le plan tel qu'on le donne ici, et le profil, où des gens qui ont été sur les lieux, ont fait quelque petite correction, et comme ceux-ci conviennent tous entre eux et conviennent aussi avec le rapport de l'ingénieur, j'ai cru les devoir suivre. Le R. P. Prieur de Lehon marque dans ses observations que, selon toutes les apparences, cet édifice n'a jamais été plus élevé ni couvert. Les trous qu'on y remarque n'ont jamais été fermés. La maçonnerie est à chaux et à sable. Les petites pierres carrées dont l'édifice est revêtu, ont la surface arrondie comme sont ordinairement les pavés des rues. Ces pierres sont à peu près blanches comme le tuf. Le dedans

« est revêtu de ces pierres comme le dehors, et elles man-
« quent aux mêmes endroits, c'est-à-dire aux angles, au
« bas et sur le haut, et cela d'une manière égale sur les
« quatre pans qui subsistent. Ces lieux, dégarnis de pierres
« et écorchés, comme dit l'ingénieur, ont un enfoncement
« dans le mur qui, dans le haut, a bien deux pieds de pro-
« fondeur, mais il n'en a pas plus d'un dans le bas. Le
« même enfoncement paraît aussi au dedans et n'a pas plus
« d'un pied de profondeur tant en haut qu'en bas. Le
« P. Prieur conjecture que les angles, tant intérieurs
« qu'extérieurs, et tous les endroits dénués de petites pier-
« res carrées étaient ornés de pierres de taille qui ont été
« depuis enlevées pour d'autres bâtiments. »

« Outre ce plan et profil, et ces observations du P. Prieur
de Lehon, j'ai encore eu d'autres mémoires de dom Alexis
Lobineau. Il m'a donné, avec ses observations et le plan
de ce temple, celui de la levée à l'angle de laquelle est
le temple, comme on verra dans la figure. Voici ce qu'il
observe : les encoignures tant dehors que dedans sont
vides, aussi bien que la place de la corniche. Il paraît
qu'on en a ôté les colonnes et les pilastres, de même que
les pierres de la corniche. Au bas de la colline où est ce
temple, on voit un tronçon de colonne qui a trois pieds de
diamètre, ce qui comporte trente pieds de hauteur, et cela
fait juger qu'elle peut avoir servi à ce temple, qui en a
trente-six en tout, y compris l'attique au-dessus de la cor-
niche.

« L'ingénieur ne met que trente et un pieds de hauteur,
mais c'est qu'apparemment il n'y comprend pas ce qui est
au-dessus de la corniche; les mesures du P. Prieur de
Lehon concordent parfaitement avec celles de dom Alexis
Lobineau, qui croit qu'à chaque angle il y avait une co-
lonne pareille à celle dont nous donnons ici le tronçon.
Suivant cela, il a mis dans son plan, que nous donnons ici,
la place de huit colonnes. Ce plan comprend toute la grande
levée, qui n'était pas à négliger. Pour ce qui est des co-

lonnes, on pourrait s'éclaircir, si elles étaient effectivement aux angles de l'octogone, en fouillant pour en trouver les fondements.

« Il est à regretter que Montfaucon n'ait pas vérifié les renseignements qu'on lui fournissait. On peut voir par le calque du plan joint à son ouvrage que le Prieur de Lehon n'a pas suivi, comme le dit Bizeu, la nouvelle méthode de recherches qui va demander au sol les renseignements que refuse, pour certains lieux, pour certaines époques, l'histoire écrite tant ancienne que moderne.

« En 1743, dans le numéro du mois de juillet du *Mercur de France*, p. 1500 et 1503, parut l'extrait d'une lettre de M. W..., Prieur de Moulins-en-Puisayè, au sujet des antiquités de Corseult en Bretagne, et il dit des ruines du Haut-Bécherel :

« Il est donc naturel de penser, à la vue de ces antiquités, que le séjour que fit Jules César dans la contrée de Corseult, lorsqu'il parcourut la plus grande partie des Gaules, donna lieu aux monuments que je viens de décrire et à d'autres qui se trouvent répandus dans le même canton. Telles sont les ruines d'un temple élevé jadis de l'autre côté de la baye de Corseult et séparé de cette ville par le bras de mer qui formait la baye. Ce temple est rond dans son contour extérieur, mais pentagone ou hexagone en dedans, car j'écris sur l'idée qui m'en reste, ayant manqué d'en prendre les dimensions sur le lieu. Il régnait tout autour, à la hauteur d'environ vingt pieds, une corniche soutenue par des pilastres. »

« Ce sont ces ruines si diversement décrites que j'ai commencé à fouiller dans le courant de cette année, avec la coopération de mon ami, M. Le Sage, ancien maire de Dinan, et propriétaire principal des terrains où se trouvent les substructions.

« La forme de la partie centrale du monument, que je continuerai d'appeler temple, est hexagone à l'extérieur,

et octogone à l'intérieur. Aux deux angles de la façade de l'hexagone, existent à l'intérieur deux demi-circonférences, dont les diamètres font deux côtés de l'octogone intérieur. Des deux côtés et à l'arrière du temple se trouve une enceinte carrée, ouverte d'un côté sur une galerie qui s'étend au-devant du temple et se prolonge à droite et à gauche. Cette enceinte et cette galerie sont munies d'un dallage épais en ciment, posé sur une couche de pierres sèches, généralement du quartz. Au milieu de cette galerie et devant ce temple, devait être un escalier ; les marches n'existent plus.

« Je n'essayerai pas de décrire les chambres ; toutes les parties teintées sont à découvert ; les murs sont affranchis des deux côtés. Tous sont construits en petit appareil ; les pierres en granit ont un décimètre carré et sont séparées les unes des autres par des couches de ciment de deux centimètres.

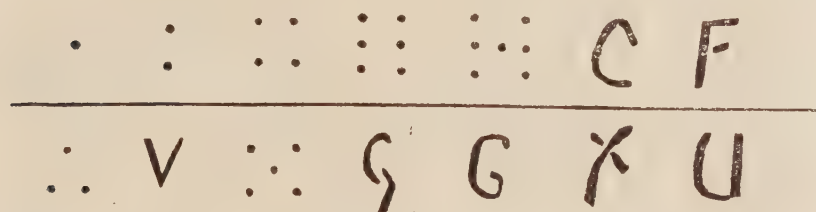
« Aucune brique n'apparaît dans ces constructions. Dans quelques parties des murs, j'ai constaté sur les pierres cubiques une couche peu épaisse de ciment très-fin et coloré en rouge par un léger enduit de poussière de brique. Les sections des pierres sont indiquées par un petit trait en creux tiré à la règle. Dans l'intérieur du temple, la couche de ciment est plus épaisse ; mais ce ciment est rouge et se termine par un boudin au-dessus du dallage. J'ai trouvé deux morceaux de marbre gris encore adhérents sur ce boudin. Le déblaiement complet de l'intérieur du temple montrera si ce système existe dans tout le pourtour.

« Quoique je me sois borné jusqu'à présent à dégager seulement les murs, j'ai pu recueillir dans les tranchées une assez grande quantité de morceaux de marbre de toutes couleurs, quelques fragments de poterie commune rouge et noire, des briques à rebords, des tuiles convexes, des briques plates, des plaques de schiste maclifère.

« Il me reste encore beaucoup à faire pour compléter le travail que j'ai entrepris. Il m'a fallu louer certaines parties

de champs où les fouilles devaient se continuer. Par l'état du terrain, je peux déjà conclure que jamais ces ruines n'ont été fouillées d'une manière régulière ni complète. Aussi, je désire vivement qu'une commission de Paris vienne vérifier et constater la parfaite exactitude du plan que j'ai dressé. »

M. G. Leroy, associé correspondant, à Melun, communique un dé à jouer qui lui paraît remonter à une époque ancienne. Ce dé appartient à M. le docteur Gillet, de Melun. Il a été trouvé à Crouy-sur-Ourcq, arrondissement de Meaux, en 1852, lors de la construction d'une route, dans le voisinage d'une fontaine dite de Sainte-Hélène; il gisait au milieu de substructions anciennes, mélangé à des monnaies romaines dont les plus récentes se rattachaient à l'époque des Constantin. Il est en cuivre rouge, taillé à quatorze pans, sur chacun desquels sont gravés des points et des lettres ainsi disposés :



D'après l'examen qui en est fait et eu égard à la forme de certaines lettres, plusieurs membres pensent qu'on ne peut faire remonter cet objet au delà du dixième siècle.

M. Allmer, associé correspondant à Lyon, communique la notice suivante :

« M. de Berlhe, propriétaire à Saint-Sorlin, commune de Moras, dans le département de la Drôme, possède, parmi divers objets d'antiquité recueillis pour la plupart à Andance, petite ville du département de l'Ardèche, située sur la

rive droite du Rhône, une pierre milliaire avec l'inscription suivante :

IMP. CAE/////

FLAVIO

CLAVDIO

CONSTANTIO

PIO NOB. CAES

DIVI CONSTANTI

PII. AVG. NEPOTI

M. P. XIII/////

« Cette inscription me paraît intéressante en ce qu'elle est peut-être la seule connue où Constance, fils de Constantin le Grand, porte le nom de Claude. Du moins je suis conduit à cette présomption, en n'en trouvant aucun exemple sur la table que le troisième volume d'Orelli consacre aux empereurs. Elle est gravée sur le fragment d'une colonne qui n'a que 25 centimètres de diamètre, et dont la partie supérieure se termine par une astragale, ce qui témoigne qu'elle n'avait pas été destinée à servir pour un itinéraire. Je connais des inscriptions milliaires au nom de Constantin le Grand et même de Constance Chlore, qui ont été gravées aussi sur des colonnes d'emprunt, d'où l'on peut sans doute inférer qu'à l'époque de ces princes beaucoup d'édifices publics étaient en ruines et qu'on était dans l'impossibilité de les réparer. Bientôt une loi de Théodose allait décréter la destruction des temples et l'emploi de leurs débris à la restauration des routes, des aqueducs et des fortifications des villes. »

M. Passy achève la seconde lecture de son *Mémoire sur l'Hercule Mastai*. La Société décide que ce travail sera renvoyé à la Commission des impressions.

M. Peigné-Delacourt, associé correspondant, présente une pierre plate, taillée en biseau sur les bords, qui a été

trouvée au Mont de Noyon. Il suppose qu'elle était destinée à servir de tablette à écrire, comme les ardoises. M. de Montaiglon, en raison de l'épaisseur de cette pierre, pense qu'elle a dû servir plutôt à broyer des couleurs, et cite plusieurs exemples à l'appui de son opinion.

Séance du 16 décembre.

Présidence de M. CHABOUILLET, président,

Travaux.

Le Président annonce la mort de M. Félix Bourquelot, membre résident, et se fait l'interprète des regrets unanimes que cette perte douloureuse cause à la Compagnie.

M. de Barthélemy est chargé de faire la notice nécrologique de M. Bourquelot.

M. Huillard-Bréholles, au nom de la Commission des impressions, lit deux rapports qui concluent à la publication dans les Mémoires de la Société : 1° de la notice de feu M. Auguste Bernard, membre honoraire, sur les livres imprimés à Cluny, en 1493 ; 2° du mémoire de M. Le Blant *Sur les accusations de magie portées contre les premiers chrétiens*. Ces conclusions sont adoptées par un double vote.

M. de Barthélemy lit une notice de M. Longnon sur le Morvois (Pagus Morivensis). La Société décide qu'elle entendra une seconde lecture de ce travail.

M. Nicard signale les résultats obtenus par M. Keller en étudiant les refuges des Gaulois sur les sommets des Alpes. Ces refuges fournissent des monuments tout à fait semblables à ceux des anciens établissements lacustres. A l'occasion des anciennes fortifications gauloises armées de pieux, dont M. Keller propose une explication nouvelle ; diverses observations sont présentées par MM. Brunet

de Presle, de Montaignon, Heuzey et Boutaric. M. Egger, rappelant les haies vives entrelacées dont César parle aussi comme de l'un des moyens de défense employés par les Gaulois, rapporte, d'après le témoignage de M. le maréchal Vaillant, que de semblables haies furent un sérieux obstacle pour nos troupes lors du siège d'Anvers, M. Nicard offre de communiquer à la Société une traduction du travail de M. Keller.

M. Cocheris donne lecture de la note envoyée par M. Beauchet-Filleau, associé correspondant à Chefboutonne (Vendée), sur des textes relatifs aux voies antiques du Poitou :

Voie de Poitiers à Limoges.

« Don Fonteneau, dans son Étude sur les voies romaines qui sillonnaient notre province ¹, M. Ménard, l'honorable secrétaire de la Société des Antiquaires de l'Ouest, dans son Essai sur la topographie du pays des Pictons ², ont parlé l'un et l'autre de la voie romaine de Limonum à Augustoretum.

« La carte de l'État-Major indique également une partie du tracé de cette ligne qui ne s'éloigne pas sensiblement des jalons plantés, pour ainsi dire, par le savant bénédictin.

« Aux investigations de nos prédécesseurs, nous demandons la permission de joindre, pour une petite partie du parcours de cette voie, le résultat de nos recherches. Les notions que nous avons recueillies dans les actes viennent confirmer leurs données et témoignent de l'exactitude de leurs renseignements.

« Voici quelle est la direction donnée par dom Fonteneau à cette voie, depuis le passage de la Vienne au bourg de Queaux, jusqu'à la hauteur de celui de Monterre :

1. Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Année 1836.

2. Bulletin de la même Société, 1856-58.

« Elle s'avancait ensuite vers le bourg de Queaux, baigné
« par la Vienne et passait au-dessous du port où il y a un
« gué. Cette voie a été fort dégradée vers Queaux; c'est
« la raison pour laquelle on l'appelle aujourd'hui *le Chemin*
« *ferré*. De là elle va passer au village du Mas, de la pa-
« roisse de Persac; à ceux de la Cotte, de la Grâce-de-
« Dieu¹, où la voie est encore appelée populairement le
« *Chemin ferra*, et à ceux de Chantouillet et des Hommes,
« tous de la paroisse de Moussac, etc. »

I. 1402, 11 octobre. Aveu et dénombrement rendu aux
Carmes de Mortemart pour le fief de la Rolandière².

Universis presentes litteras inspecturis et audituris Johan-
nes Bertrandi, filius deffuncti Guillelmi Bertrandi de Boeri-
cia³ salutem in domino. Noveritis.... quod ego.... confi-
teor.... me tenere.... a religiosis.... viris fratre Guillelmo
Sucorio, humili priore Mortui Maris, ordinis B. Marie de
Monte-Carmeli et.... conventus.... ad homagium ligium et ad
quinque solidos de achaptamento persolvendos.... herber-
gamentum meum de Rollanderia.
Item una pecia vinee que vocatur vinea de *Via Cava*.
. Item una pecia terre sita juxta *iter de la*
Chavau.... Item una pecia vinee sita in *Via Chave*.... Item
duas solmas vini.... super vinea de *Via Cava*.... Datum....
undecima die mensis octobris anno domini millesimo CCCC
secundo.

(Copie en papier).

1. Un peu au nord de ce village, à la hauteur de celui de Laudon-
nière, le chemin de grande communication n° 34, de Lussac à L'Île Jour-
dain, par Persac, emprunte la voie romaine sur une longueur d'environ
2700 mètres jusques vis-à-vis le hameau des Fonds.

2. Aujourd'hui *la Relandière*, commune de Moussac-sur-Vienne. Ce-
pendant le dénombrement dans lequel nous transcrivons ces extraits jus-
tifie que l'on devrait dire la Rollandière, et que cet hébergement tirait
son nom d'une famille Rolland qui le possédait avant les *Bertrand*, aux-
quels succédèrent ensuite les Bonnin de Messignac, comme nous le verrons
plus loin.

3. De Bouresse, bourg situé à quelque distance sur l'autre rive de la
Vienne.

II. 1479, 19 févr. — Baillette par Thibaud Bonnin, écuyer Sgr. de Messignac à Guillaume Nebout, etc.

Sachent tous que en droit en la Cour du scel estably aux contractz à l'Isle Jourdain.... Noble homme Thibaud Bonyn, escuyer, seigneur de Messignac.... d'une partie et Guillaume Nebout, dit de Losane, demourant à la Rollandière..., d'autre partie.... Ledit escuyer.... baille à rente.... audit Guillaume Nebout.... Assavoir six prevendiers de terre ou environ, estant à présent en la fresche, assise et située au dedans des confrontations qui s'ensuivent et premièrement.... *tenant d'une part au GRANT CHEMIN DE LA CHAUSSÉE et suivant icelluy chemin jusques à la terre de.... Johannet.... et d'autre part tenant au chemin qui va de Messignac au village Pudrat, tenant par le dessoubz au chemin qui va du village des Osmes à Chantouillet* ¹.

Donné et faict, tesmoins ad ce présens Mery Bonyn et Jehan Chavane, le dix septième jour de février, l'an mil quatre cent soixante et dix neuf (Signé) Jor.

Orig. Parchemin — deux scels perdus.

III. 1526, 9 février. — Baillette par François Bonnin, sieur de Messignac, à Jacques et Mathurin Debyan frères, etc.

Sachent tous que en droict et ès Cours du scel estably aux contraictz à l'Isle Jourdain, pour Monsieur dudit lieu.... establys François Bonnyn, escuyer sieur de Messignac pour luy et les siens.... d'une partie, et Jacques et Mathurin Debyan frères.... d'autre partie.... ledit escuyer avoir baillé, arrenté.... c'est assavoir.... certaines terres estant à present en boyges², brugières et labourages.... tenant et estant entre les domaignes des Grelières *et* LE GRANT CHEMYN DE LA CHAUSSÉE tenant par le dessus tout à bout DUDIT GRANT

¹. Le village des *Osmes* est aujourd'hui dénommé Les Hommes.

². *Boyges*, aujourd'hui *Bouiges*, mot patois, signifiant terres incultes couvertes de bruyères.

CHEMYN DE LA DYCTE CHAUSSÉE, un fourré et boysson¹ entre deux.

Le neuvième jour du mois de février l'an mil cinq cents vingt et six.

Signé I. Delavergne, J. Gaud, notaires. — Parchemin, le scel est perdu².

« La voie romaine de Poitiers à Angers, dite aussi le chemin de Saint-Hillaire ou des Vieilleries, suivait, d'après D. Fonteneau et M. de la Fontenelle (Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1841-43, p. 92), la ligne suivante, à partir de Marnes, Saint-Jouin de Marnes, Nerzé, passait le Thouet près du moulin de Montguimier, traversait partie de la commune de Saint-Generoux, arrivait aux justices de Saint-Hillaire (Cassini), de là se dirigeait vers le Monceau³ et au gué établi dans le Thouaret, remplaçant le pont de Vaulebine, près du village du Chillas⁴, puis cette voie romaine, ajoute M. de la Fontenelle, sépare la commune de Saint-Varent de celle de Luzais dans toute son étendue, fait ensuite la ligne séparatrice d'entre Coulonges-Thouarsais et Higné et va longer le Parc-Chalon⁵.

« D. Fonteneau relève en passant une mention de cette voie et du pont au moyen duquel elle passait le Thouaret, dans un coin de la terre de Luzais rendue au seigneur de Thouars le 16 mars 1568 ; on y lit : « *Item* Mathurin et Guillaume les Audouars tiennent de moi sous ledit hom-

1. Boisson, buisson. Le mot *boisson* est encore usité aujourd'hui dans le patois du pays.

2. Les originaux des pièces ci-dessus transcrites m'appartiennent.

3. Lieu omis par la carte du dépôt de la guerre.

4. M. de la Fontenelle contredit ici D. Fonteneau et prétend qu'il faut dire le Chilloux. D'après la carte du Dépôt de la guerre, le Chilloux est beaucoup trop au midi, et c'est bien le *Chillas* qui touche à la voie romaine.

5. Nous citons les expressions de l'honorable et savant antiquaire, mais un coup d'œil jeté sur la carte du Dépôt de la guerre suffit pour remarquer que les indications qu'il donne ici sont fautives et qu'il a été induit en erreur.

mage une pièce de terre plantée de bois, à savoir au Monceau contenant 6 boisselées environ, tenant d'une part au chemin appelé *le grand chemin de la chaussée*, par lequel on va dudit lieu de Monceau au pont de Volubine¹. Cette citation viendra s'ajouter au texte de celles que nous avons données plus haut.

Voie romaine de Poitiers à Angers.

I. 876 Aout. — Don à l'abbaye de S. Jouin par Radbalus d'un alleu qui est in pago Pictavo, in vicaria Castelli Toarcinse, in villa cujus vocabulum Regniaco² cum mansionibus et vineis et ortis et cum illa capella quæ est sita in honore S. Hyllarii et do terram S. Hyllarii *in fronte via publica* . . . (Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jouin, p. 13).

II. 916. — Don par Fulquardus sacerdos, fait à l'abbaye de S. Jouin, de possessions qu'il avait in comitato Toarcinse, in loco qui dictus est Lusiaco³. Parmi les confrontations des pièces de terre qui font l'objet de la donation nous trouvons : habet ipse mansus, vel ipsa vinea uno latus et una fronte, vineas Ermingis et Ermentario, alio latus terra S. Hyllarii, fronte quarto *via publica*. Habet adjacencias alias vineas. Uno latus vinea S. Hyllarii, uno latus et uno fronte vineas Magnentio, tertio latus vinea Actone, quarto fronte *via publica*. (Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jouin, p. 14).

III. Vers 997. — Vente par Aimery à Robert, abbé de S. Jouin, d'un alleu situé, in villa que dicetur Regniaco,

1. Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1841-43, p. 92.

2. Regniacum, Rigné, commune du canton de Thouars (Deux-Sèvres.)

3. Luzais, commune du canton de Saint-Varent (Deux-Sèvres).

in tribus locis. In uno loco.... habet lateraciones ex una parte, terra S. Jovini; ex alia, terra Aymerici; ex alia, *via publica*. (Cartulaire de l'abbaye de S. Jouin, p. 16).

IV. Vers 994. — Don par un nommé Ebbon et Ana sa femme d'un alleu à l'abbaye de S. Jouin et à Bérenger son abbé.... Videlicet de alodo, juctum unum in villa Regniaco prope ecclesiam S. Hillarii, habet lateraciones, ex una parte, terra S. Martini et S. Jovini ex alia alodus meus, ex alia parte *via publica*.... (Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jouin, p. 17).

V. 3 juin 1427. — Lettre du roi Charles VII autorisant les religieux de l'abbaye de S. Jouin à prendre *un chemin* touchant à leur monastère pour y faire un fossé.

L'on voit par ce document que les Religieux, voulant augmenter leurs moyens de défense, désiraient creuser *un bon et grand fossé ou douve* dans un endroit où est *un grand chemin publique* « en baillant toutevoies par iceulx suppléans autant de terre joignant icelui fossé ou douve pour convertir audit chemin publique.... » (Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jouin, p. 82).

« Dans notre pensée le mot *via publica* doit ici être traduit par *voie romaine*. Non pas que l'on doive toujours lui donner cette acception, mais quand il s'agit de chemin desservant un pays dans lequel on sait déjà qu'il existait des voies romaines, nous croyons que l'on peut, sans grande chance d'erreur, donner à *via publica* le sens que nous lui attribuons.

« Reprenons les indications contenues dans les documents qui précèdent.

« Regniaco (villa), Rigné ou Rigny est mentionné dans les n^{os} 1, 3 et 4. Luzais (Lusiacum) dans la pièce n^o 2 et Saint-Jouin au n^o 5.

« Rigné, d'après le texte de ces documents, devait se trou-

ver bien près, pour ne pas dire tout à fait, sur la *via publica*. En effet, si dans le n° 1 nous voyons que l'alleu donné par Radbaletus est situé *in villa Regniaco*, avec une chapelle élevée en l'honneur de saint Hilaire¹, et que d'un bout cet alleu touche à la *voie publique*, du texte du n° 4, il ressort que le *juctum* donné est situé près de l'église, qu'il touche d'un côté à la terre de Saint-Martin et de l'autre à la *voie publique*.

« Or, en admettant pour nos contrées ce que M. Guérard² a démontré être vrai pour les possessions de Saint-Germain des Prés, que l'étendue du *juctum* est égale à celle de l'*aripennum*, que ce dernier représente environ 12 ares 64 centiares, l'on en doit conclure que la *via publica* devait passer bien près de l'église et du bourg de Rigné. Cependant nous devons reconnaître que ce n'est pas la direction que les savants qui se sont occupés de cette voie lui donnent, et que le tracé relevé sur la carte du dépôt de la guerre, au lieu de paraître se diriger sur le Parc-Chalon, prend ou semble prendre la ligne de Coulonges-Thouarsais. La chapelle Gaudin va rejoindre Voutegon et former ainsi une voie transversale allant se relier à celle de Poitiers à Nantes. Toujours est-il que nous ne nous expliquons pas le brusque changement de direction que lui fait subir M. de la Fontenelle avant d'arriver à Coulonges pour la faire courir du sud au nord sur la partie ouest du Parc-Chalon, aucun motif apparent, aucun accident de terrain ne nous paraissant expliquer cette résolution.

« Ne pouvant étudier cette question que sur la carte, nous n'osons pas naturellement aller jusqu'à contredire nos devanciers, mais si leur opinion doit être adoptée, il y aurait peut-être des recherches à faire dans la direction de Luzais et Rigné pour retrouver les traces de ce *chemin public* qui, dès

1. L'église paroissiale sans doute, qui est encore aujourd'hui sous le même patronage.

2. Polyptique d'Irminon, t. I, p. 167.

le neuvième siècle, desservait le second de ces deux bourgs et devait le relier tout au moins à la voie romaine, si toutefois il n'en était pas une branche. Les autres indications relevées plus haut ne font que confirmer le tracé déjà connu, établir les points de repère du parcours. Relevons seulement cette particularité agricole, que le pays qui sépare Luzais de la voie romaine, la *via publica* des chartes, est encore aujourd'hui couvert de vignes, comme il l'était déjà en 916 (charte n° 2), et en terminant, demandons-nous si ce *chemin public* qui passait au pied des murs de l'abbaye de Saint-Jouin, et que Charles VII permit aux religieux de ce monastère de transformer en *un grand et bon fossé*, ne serait pas la voie romaine qui en effet traversait le bourg de Saint-Jouin. »

LISTE

DES OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ DEPUIS LE
1^{er} JANVIER 1868 AU 31 DÉCEMBRE SUIVANT.

Ouvrages divers.

ABEL (Charles). *Étude sur le pallium et le titre d'archevêque jadis porté par les évêques de Metz*. Metz, 1867, in-8.

ANDRÉ. *Catalogue raisonné du musée d'archéologie de la ville de Rennes*. Rennes, 1868, in-8.

ARBAUD (Damase). *Alaunium, Catuaca. La voie romaine entre Sisteron et Apt*. Paris, Dumoulin, 1868, in-8.

ARBAUMONT (Jules D'). *Posanges et ses seigneurs*. Paris, 1867, in-8.

— *Une oraison funèbre au seizième siècle, éloge de Frédéric Frégose, abbé commendataire de Saint-Bénigne de Dijon*. Paris, 1867, in-8.

AUBERT (E). *Reliquaires donnés par saint Louis à l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*. Paris, Didier, 1868.

AUBERTIN (Charles). *Les découvertes archéologiques dans l'arrondissement de Beaune*. Dijon, 1867, in-8.

AURÈS (Auguste). *Concordance des vases Apollinaires et de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem dans leurs parties*

communes, et comparaison de ces textes avec l'itinéraire d'Antonin et la table Théodosienne. Nîmes, 1868, in-8.

ARGENSON (*Journal du marquis d'*), publié par la Société d'histoire de France. T. IX, Paris, 1867, in-8.

BARTHÉLEMY (Anatole DE). *Mélanges historiques et archéologiques sur la Bretagne.* Deuxième série, premier fascicule. Paris, Aubry, 1868, in-8.

— *Les assemblées nationales dans les Gaules avant et après la conquête romaine.* Paris, Palmé, 1868, in-8.

— *De la qualification de chevalier.* Paris, 1868, in-8.

BATAILLARD (Charles). *Les origines de l'histoire des procureurs et des avoués depuis le cinquième siècle jusqu'au quinzième.* Paris, 1868, in-8.

BAUCHEZ (Jean). *Journal de — publié par MM. Abel et de Bouteiller, 1551-1651.* Metz, Rousseau, 1868, in-8.

BAUDRY (l'abbé). *Antiquités celtiques du Bernard.* Napoléon-Vendée, 1861, in 8.

— *Mémoires sur les fouilles archéologiques du Bernard (Vendée).* Napoléon-Vendée, 1850, in-8.

— *Antiquités celtiques de la Vendée, traditions et légendes. Arrondissement des Sables d'Olonne, canton de Talmond.* 1864, in-8.

— *Fouilles archéologiques du Bernard, cimetière chrétien.* Napoléon-Vendée, 1862, in 8.

— *Rapport sur l'ouverture des septième et huitième puits funéraires de Troussepoil.* Napoléon-Vendée, 1867, in-8.

— *Troisième mémoire sur les fouilles archéologiques du Bernard.* Napoléon-Vendée, 1861, in-8.

— *Notes sur l'ouverture d'un nouveau puits sépulcral sur la colline de Troussepoil*. Paris, imp. impériale, 1866, in-8.

— *Deuxième mémoire sur les fouilles archéologiques du Bernard*. Napoléon-Vendée, 1860, in-8.

— *Nouvelles fosses gallo-romaines de Troussepoil*. Nantes, 1864, in-8.

— *Mémoires lus au congrès de Fontenay-le-Comte en 1864*. Niort, 1865, in-8.

— *Chapelle de Notre-Dame du Breuil*. Napoléon-Vendée, 1864, in-8.

— *Compte-rendu des fouilles archéologiques de Troussepoil en septembre 1865*. Imp. impériale, 1867.

— *Mémoire sur les fosses gallo-romaines de Troussepoil*. Orléans, 1863, in-8.

BEAUCHET-FILLEAU. *Étude sur un point de géographie gauloise*. Paris, 1868, in-8.

BEAUNE (H.). *Les réformes judiciaires dans les cahiers de 1789, discours de rentrée*. Dijon, 1867, in-8.

— *Les sorciers de Lyon, épisode judiciaire du dix-huitième siècle*. Dijon, 1868, in-8.

BERNARD (Auguste). *Essai historique sur les vicomtes de Lyon du neuvième au douzième siècle*. Saint-Étienne, 1867, in-8.

BERNOULLI (J. J.). *Ueber die Minerven-Statuen*. Basel, Schultze, 1867, in-8.

BOUCHER DE MOLANDON et A. COLLIN. *Études sur une bastille anglaise du quinzième siècle en la commune de Fleury, près Orléans*. Orléans, 1858, in-8.

- *Note sur Guillaume Giraut, notaire au châtelet d'Orléans, sur la levée du siège.* Orléans, 1858, in-8.
- *Nouvelles études sur l'inscription romaine de Mesve, relative à la détermination géographique de Genabum.* Paris, 1868, in-8.
- BOURQUELOT (F.). *Inscriptions antiques d'Auxerre* (Extrait du 30^e vol. des Antiquaires). In-8.
- BOYER (H.). *Fouilles de Neuvy-sur-Barançon. Réponse à M. Léon Renier.* Bourges, 1862, in-8.
- BRANTÔME (PIERRE DE BOURDEILLE DE). *Oeuvre socomplètes de.* Tome troisième. *Grands capitaines français.* Paris, Renouard, 1867, in-8.
- BROSSET. *Études de chronologie technique.* Saint-Petersbourg, 1868, in-4.
- BURCKHARDT (C. L. A.) et RIGGENBACH (Ch.). *Die Dominikanerkloster-Kirche in Basel.* Basel, Bahnmaier, 1855, in-4.
- BURCKHARDT (C. L. A.) et RIGGENBACH (Ch.). *Der Kirchenschatz des Münsters zu Basel.* Basel, Bahnmaier, 1862, in-4.
- BURCKHARDT (Carl). *Der Kirchenschatz des Münsters zu Basel.* Basel, Detloff, 1867, in-4.
- BUNGE (Al.). *Generis astragali species gerontogæ pars prior. Claves diagnosticæ.* Saint-Petersbourg, 1868, in-4.
- Catalogue de la bibliothèque de M. le comte CHARLES DE L'ESCALOPIER.* Paris, Dehin, 1867, 3 vol. in-8.
- CAUMONT (DE). *Le mur de Landunum (Côte-d'Or) comparé aux murs de l'oppidum découvert à Mursens (Lot).* Caen, Leblanc-Flondel, 1868, in-8.

CESSAG (P. DE). *Rapport sur les fouilles de la tour Saint-Austrille*. Paris, 1867, in-8.

— *Les forts vitrifiés dans la Creuse*. Laon, 1868, in-8.

— *Monastères de l'ordre de Fontevrault dans le diocèse de Limoges*.

CHALON (Renier). *Une médaille inconnue à Van Loon*. In-8.

— *Don Antonio, roi de Portugal. Son histoire et ses monnaies*. Bruxelles, 1868, in-8.

— *Monnaies de don Antonio*. Supplément, in-8.

— *Curiosités numismatiques*. 10^e article, in-8.

CHARMA (A.). *Fouilles pratiquées à Evrecy par la Société des Antiquaires de Normandie en 1867*. Caen, 1868, in-8.

CITTADELLA (Cav. Luigi-Napoleone). *Documenti ed illustrazioni risguardanti la Storia artistica Ferrarese*. Ferrara, Taddei, 1868, in-8.

CORBLET (l'abbé J.). *Les Fêtes religieuses au château de Moreuil*. Amiens, 1868, in-8.

COREA (Gaspard). *Lendas da India*. T. IV, part. 1. Lisboa, 1864, in-4.

COURAJOD. *Les sépultures des Plantagenets à Fontevrault*. Paris, 1867, in-8.

DELISLE (Léopold). *Notice sur le Cartulaire du comté de Rethel*. Paris, 1867, in-8.

DEMARSY (Alfred). *Les abbesses de Maubuisson*. Paris, Dumoulin, 1868, in-8.

— *Note sur Marc Lescarbot, avocat Vervinois.* Vervins, Flem, 1868, in-8.

DESCHAMPS DE PAS (H.). *Contrefaçon des monnaies de Charles VI par Jean Sans-Peur.* In-8.

DESPINE (A.) et VALLIER. *Une charte du duc de Savoie.* Annecy, 1868, in-8.

DEVERIA (Théodule). *Le Papyrus judiciaire de Turin et les Papyrus Lee et Rollin, étude égyptologique.* Paris, imp. impériale, 1868, in-8.

DUVAL (L.). *Mémoire sur les Acadiens présents à l'assemblée du clergé de France en 1775.* Niort, 1867, in-8.

EGGER (E.). *Rapport sur le concours des antiquités de la France.* 1866, in-4.

— *Note sur une stèle en marbre.* Rome, Imp. Tibérine, 1868, in-8.

FAMINTZIN (A.). und BORANETZKY. *Zur Entwicklungsgeschichte der Gonidien und Zoosporenbildung der Flechte.* Saint-Pétersbourg, 1867, in-4.

FIRDOUSI (Aboulkasim). *Le livre des rois, publié, traduit et commenté par M. Jules Mohl.* T. V, Paris, Imp. impériale, 1866, in-fol.

FRANCKLIN (Alfred). *Préface du Catalogue de la Bibliothèque Mazurine, rédigée en 1751 par le P. Desmarais.* Paris, 1867, in-18.

— *Recherches sur la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris.* Paris, 1864, in-8.

— *Les anciennes bibliothèques de Paris, églises, monastères, collèges.* T. I^{er}, Paris, 1867, in-4.

— *Histoire de la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor à Paris*. Paris, Aubry, 1865, in-8.

— *Recherches sur la Bibliothèque de l'église Notre-Dame de Paris au treizième siècle*. Paris, 1863, in-8.

FRIEDLAENDER (le docteur Julius). *Andrea Guazzaloti, scultore prataje*. Prato, 1862, in-4, brochure.

GARIEL (H.). *Bibliothèque historique et littéraire du Dauphiné*. T. I^{er}, in-8, Grenoble, 1864 (*Mélanges inédits de Guy Allard*).

GIRAUD (l'abbé Magloire). *Archives paroissiales de la Cadère*. Toulon, 1858, in-8.

GODARD-FAULTRIER. *Musée des Antiquités d'Angers fondé en 1841. Inventaire*. Angers, 1868, in-8.

GOZZADINI (Giovanni). *Studii archeologico-topografici sulla città di Bologna*. Bologna, Regia tipografia, 1868, in-4.

GROS (L. P.). *Observations sur l'ouvrage de M. Auguste Callet, intitulé la Légende des Gagats*. Montbrison, 1866, in-8.

— *Notes sur quelques blasons de la Diana*. Lyon, 1866, in-8.

— *Dictionnaire du patois Forézien*. Lyon, 1863, in-8.

— *Voyage à Pierre-sur-Haute et sur les bords du Lignon*. Saint-Étienne, 1864, in-8.

GRÉGOIRE (l'abbé). *Rapports sur la bibliographie, la destruction des patois et les excès de vandalisme faits à la Convention*. Réédités sous les auspices de M. Egger, par M. Ch. RENARD. Caen, 1867, in-8.

GRUBER (Wenzel). *Ueber das Spatium intraaponevroticum suprasternale, und dessen Sacci coeci retro-sternocleidomastoidei*. Saint-Petersbourg, 1867, in-4.

— *Ueber die Varietäten des musculus palmaris longus*. Saint-Petersbourg, 1868, in-4.

GUIGUE. *Lettre à M. Valentin Smith sur une inscription bilingue trouvée à Genay (Ain)*. Lyon, 1863, in-8.

HELMERSEN (G. V.). *Das Vorkommen und die Entstehung der Riesenkessel in Finnland*. Saint-Petersbourg, 1867, in-4.

HENZEN (G.). *Nuovi frammenti degli atti de' fratelli Arvali*. Roma, 1867, in-8.

HÉRICOURT (Le comte Achmet d'). *Notice sur l'église de Béthune*. Arras, Tierny, 1868, in-4.

HEUZEY (Léon). *L'exaltation de la fleur, bas-relief grec de style archaïque, trouvé à Pharsale*. Paris, Imp. impériale, 1868, in-4.

— *Le Sanctuaire de Bacchus tasibastenus, dans le canton de Zikeva (en Thrace)*. In-8.

HUILLARD-BRÉHOLLES (J. L. A.). *Notice sur M. le duc de Luynes*. Paris, Plon, 1868, in-8.

JOUSSET (le docteur). *Archéologie percheronne. Découverte d'une ville romaine à Saint-Ouen-de-la-Cour, près Bellême*. Orne.

— *Bellême. Archéologie, le Crochemélier*. In-8.

— *Bellême sous l'eau avant la création de l'homme*. Nogent-le-Rotrou, Gouverneur, 1868, in-8.

— *Promenade archéologique à Saint-Jean-la-Forêt*. Nogent-le-Rotrou, Gouverneur, 1857, in-8.

- *Bellême. Un détail sur la vie de Henri IV.* In-8.
- *Bellême. Son âge antéhistorique.* In-8.
- *Pierre de la Reinière, gouverneur de Bellême.* Nogent-le-Rotrou, Gouverneur, 1868, in-8.
- *Le Gui des Druides retrouvé à Bellême.* In-8.
- *Les silex taillés primitifs.* In-8.
- *Bellême. Les haches celtiques.* In-8.
- *Bellême. Le Désordre de l'année 1590.* In-8.
- *Documents historiques sur la Herse, forêt de Bellême.* In-8.
- *Bellême. Archéologie. Brais et sa chapelle miraculeuse.* In-8.
- *Estat militaire des villes et chasteau de Bellesme aux seizième et dix-septième siècles.* In-8.
- *Prieuré de Chêne-Galon.* Alençon, Thomas, 1868, in-8.
- *Le Gouverneur de Bellême au siège de la Ferté-Bernard, 1590.* In-8.
- *Le vieux Bellême. Une page de son histoire religieuse.* Gouverneur, 1868, in-8.
- *Bellême. Une lettre inédite de Catherine de Médicis.* In-8.
- *Mauves au Perche.* In-8.
- *Bellême. Age antéhistorique.* Caen, Lebland-Hondel, 1868, in-8.
- *Bellême. Le prieuré de Saint-Martin. Une lettre royale inédite et autres.* In-8.
- *Le saint Pierre de Bellême, Sa dernière existence.* In-8.

KIESSLING (Adol.). *Horatianische Kleinigkeiten*. Basel, Schultze, 1867, in-4.

LAGRÈZE-FOSSAT (A.). *La Ville des Vicomtes et la coutume d'Auvillar*. Montauban, 1868, in-8.

LAISNÉ (A. M.). *Agitations de la Fronde en Normandie (1639 à 1649)*. Avranches, 1863, in-8.

LA QUERRIÈRE (E. DE). *Discours prononcé lors de l'inauguration du monument érigé à la mémoire de Eustache Hyacinthe Langlois*. In-18.

LEGUAY (Louis). *Note sur une sépulture à incinération découverte à La Varenne Saint-Hilaire*. In-8. Paris, 1867.

LENZ (R.). *Ueber den Zusammenhang zwischen Salzgehalt des Seewassers*. Saint-Petersbourg, 1868, in-4.

LEROY (G.). *L'effroyable assassinat commis à Sermaise, commune de Bois-le-Roi, Seine-et-Marne, par la bande des Chauffeurs, le 17 germinal an iv*. Melun, 1866, in-8.

— *Estranges effets du tonnerre à Melun en 1656*. Melun, 1867, in-8.

— *Causerie sur Poinsinet*. Fontainebleau, in-8.

— *Néricault Destouches, membre de l'Académie française, gouverneur des ville et château de Melun*. Paris, Dumoulin, 1862, in-8.

— *Historique sommaire de l'enseignement à Melun du douzième au quatorzième siècle*. Melun, 1867, in-8.

LESPINASSE (René DE). *Deux comtes de Nevers*. 1868, in-8.

— *Hervé de Donzy, comte de Nevers*. Nevers, Fay, 1868, in-8.

LINAS (Ch. DE). *Ornement de bronze conservé au musée de Saint-Omer*. In-8.

LONGPÉRIER (HENRI DE). *Des rouelles et des anneaux anti-ques considérés comme agents de suspension*. Paris, 1868, in-8.

LONGUEMAR (M. DE). *Fresque de la chapelle de Jouhé-sur-Gartempe*. Poitiers, 1852, in-8.

— *Statues équestres du moyen âge en Poitou*. 1854, in-8.

— *Notice sur le portail de Saint-Hilaire de Fonssay*. Poitiers, 1854, in-8.

— *Observations sur une peinture murale à Nizy-le-Comte*. Poitiers, 1855, in-8.

— *Les souterrains-refuges découverts dans l'ancien Poitou*. 1855, in-8.

— *Correspondance inédite de la famille de Moussy-la-Contour*. Poitiers, 1860, in-8.

— *Excursion archéologique dans le Loudunais*. Poitiers, 1861, in-8.

— *Confrontation de deux autels gallo-romains trouvés pres de Poitiers*. Poitiers, 1862, in-8.

— *Album historique de Poitiers*. Poitiers, 1862, in-8.

— *Mémoire sur les monuments primitifs et les voies anti-ques du département de la Vienne*. Poitiers, 1863, in-8.

— *Compte-rendu d'explorations archéologiques*. Poitiers, 1863, in-8.

— *Compte-rendu du congrès archéologique de Fontenay-le-Comte*. Poitiers, 1864, in-8.

— *Rapport sur une excursion dans le marais vendéen*. Caen, 1865, in-8.

— *Les dolmens du Haut-Poitou*. Poitiers, 1866, in-8.

— *Rapport sur une exploration des grottes du Chaffaud.* Poitiers, 1866, in-8.

— *Réfutation d'un mémoire sur les dolmens de la Charente.* Poitiers, 1867, in-8.

— *L'archéologie française à l'exposition de 1867.* Poitiers, 1867, in-8.

— *Notice de poteries antiques découvertes à Poitiers.* Poitiers, in-8.

— *Communications diverses d'archéologie.* Poitiers, 1867, in-8.

LUZEL (F. M.). *Chants populaires de la Basse-Bretagne recueillis et traduits* (Gwerziou), 1^{er} vol. Lorient, Corfmat, 1868, in-8.

MALTE-BRUN (V. A.). *Histoire de Marcoussis, de ses seigneurs et de son monastère.* Paris, Aubry, 1867, in-8.

— *Notice sur l'ancienne commanderie du Déluge.* Paris, Aubry, 1867, in-8.

MARTIN DAUSSIGNY. *Le Campo Santo à Pise.* Lyon, 1862, in-8.

MATHON fils. *Le droit de gîte à Saint-Louis, à Beauvais.* Beauvais, 1867.

— *Une fête d'arquebusiers à Creil en 1615.* Paris, 1868, in-8.

MILET. *Notice sur M. Jean-Baptiste Mathon, père, bibliothécaire de Neufchâtel (1786-1868).* Rouen, 1868, in-4.

MONLUC (*Commentaires de Blaise de*), publiés par la Société de l'Histoire de France. Paris, t. III, 1867, in-8.

MORBIO (Carlo). *Monographia storica delle Zecche Italiane*. Asti, Raspi, 1868, in-8.

MORIN (Eugène). *Esquisse comparative des dialectes néo-celtiques*. Rennes, Verdier, 1868, in-8.

MOSSMANN (M. X.). *La guerre des Six Deniers (Sechs-Plappert-Krieg)*. Paris, Berger-Levrault, 1868, in-8.

MULLER (l'abbé E.). *Quelques mots sur l'évangélaire de la cathédrale de Noyon*. Noyon, 1868, in-8.

ODOBESCO. *Notice sur les antiquités de la Roumanie*. Paris, Franck, 1868, in-8.

D'OTREPPE DE BOUVETTE. *A quoi bon. Essai de tablettes Liégeoises*, 76^e, 77^e et 78^e livraisons. Liège, 1868, in-12.

OWSIANNIKOW (Ph.). *Ein Beitrag zur Kenntniss der Leuchtorgane von Lampyrus noctiluca*. Saint-Petersbourg, 1868, in-4.

PEIGNÉ-DELACOURT. *Les Normans dans le Noyonnais, Neuvième et dixième siècles*. Noyon, 1868, in-8.

— *L'hypocauste de Champlieu, près de Pierre-Pont*. Beauvais, 1867, in-8.

PICTET (Adolphe). *Les origines Indo-Européennes ou les Aryas primitifs, essai de paléontologie linguistique*. Paris, 1859-1863, 2 vol. in-8.

PISTOLLET DE SAINT-FERJEUX (Théodore). *Notice sur les monnaies des Lingons et sur quelques monnaies des Leukes, des Séquanais et des Éduens*. Paris, Dumoulin, 1867, in-8.

PONVRAT (Pierre). *Description du Forez, en vers, composée en 1669*. Montbrison, 1865, in-8.

QUESNET (Édouard). *Inventaire sommaire des archives départementales d'Ille-et-Vilaine antérieures à 1790*. Rennes, Oberthur, 1868, in-8.

REY (E.). *Voyage pittoresque en Grèce et dans le Levant, fait en 1843-1844. Journal de voyage*. T. I^{er}. Lyon, 1867, in-fol.

ROBERT (Charles). *Sigillographie de Toul*. Metz, 1868, in-4.

RABUT (Laurent). *Habitations lacustres de la Savoie. Deuxième mémoire*. Chambéry, 1868, in-8, avec atlas in-4.

ROSENZWEIG (L.), archiviste. *Recherches sur les archives communales du Morbihan*. Vannes, 1867, in-18.

ROTH (K. L.). *Die Römischen Inschriften des Kantons Basel*. Malt, 1843, in-4.

SARASIN (Adolf). *Die Barfüsser Klosterkirche*. Basel, 1845, in-4.

SCHMIDT (Waldemar). *Le Danemark à l'Exposition universelle de 1867, étudié au point de vue de l'archéologie*. Paris, 1868, in-8.

— *Reise i Grekenland, Ægypten og det Hellige Land*. Copenhagen, 1863, in-8.

SILVA (Le chevalier J. P. N. DA). *Mémoire de l'archéologie sur la véritable signification des lignes qu'on voit gravées sur les anciens monuments du Portugal*. Lisbonne, imp. nat., 1868, in-4.

SPACH (L.). *Le moine Lamprecht et son poème d'Alexandre le Grand*. In-8.

— *Charte de l'évêque Guebhard, de Strasbourg, sur les privilèges de l'abbaye de Saint-Walburg*. In-8.

— *Euloge Schneider, comme poète et écrivain.* In-8.

SUGER (Oeuvres complètes de), publiées par la Société de l'Histoire de France. Paris, 1867, in-8.

TROUDE (O.). *Batailles navales de la France, publié par Levot.* T. IV, Paris, Challamel, 1868, in-8.

VAN HENDE. *Numismatique lilloise, ou Description des monnaies, médailles, méreaux, jetons, etc., de Lille.* Lille, 1858, in-8.

— *Deux médailles d'Aquilius Sabinius et de Mirabeau.* Lille, 1866, in-8.

— *Une décoration de Philalèthes.* Lille, 1859, in-8.

— *Méreau de la collégiale de Saint-Pierre et deux louis d'or frappés à Lille.* Lille, 1860, in-8.

— *Un plomb des Innocents et deux jetons inédits.* Lille, 1867, in-8.

VIAN (Louis). *La particule nobiliaire.* Paris, 1868, in-8.

VINCENT. *Mémoire sur le calendrier des Lagides, à l'occasion de la découverte du décret de Canope.* Paris, 1868, in-8.

VISCHER (Docteur Wilh.). *Der Münzfund von Reichenstein.* Basel, Detloff, 1853, in-4.

— *Antike Schleuder-Geschosse.* Basel, Balmer, 1866, in-4.

VULLIEMIN (L.). *Pierre le Grand et l'amiral Lefort.* Lausanne, 1867, in-8.

WACKERNAGEL (Wilhem). *De goldene Altarapfel von Basel.* Basel, Detloff, 1857, in-4.

WESCHER (C.). *Décret en dialecte dorien provenant de l'île de Carpathos*. Paris, in-8.

— *Notice sur deux inscriptions de l'île de Théra, relatives à une société religieuse*. Rome, in-8.

— *Inscription inédite d'Halicarnasse en dialecte dorien et en vers*. Paris, in-8.

— *Note sur un prêtre d'Alexandrie et des Ptolémées*. Paris, in-8.

— *Notice sur un fragment de stèle trouvé à Athènes*. Paris, in-8.

— *Note sur un passage de la paléographie grecque*. Paris, in-8.

— *Notice sur deux inscriptions grecques monumentales récemment découvertes en Égypte*. Roma, 1866, in-8.

— *Inscription archaïque sur un rocher près de Delphes*. Roma, 1866, in-4.

— *Éclaircissement sur une inscription grecque d'Alexandrie, du règne de Cléopâtre*. Roma, 1866, in-8.

— *Traité sur la poliorcétique des Grecs*. Paris, imp. impériale, 1867, in-4.

— *Étude sur le monument bilingue de Delphes*. Paris, imp. impériale, 1868, in-4.

WIDRANGES (H. DE). *Notice sur Saulx-en-Barrois*. In-8.

WITTE (DE). *Note sur quelques amphores panathénaïques*. In-8.

— *Discours lu au Capitole le 26 avril 1867 à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de Rome*. Paris, 1867, in-8.

Revue et journaux.

Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France.
1866 et 1867. 2 vol. in-8.

Bulletin archéologique du musée Parent. N° 1. Octobre 1867,
Paris, Claye, 1867, in-fol.

Bulletin du bouquiniste. 12^e année. 1868, Paris, Aubry,
in-8.

Congrès archéologique de France. XXXIV^e session. Séances
générales tenues à Paris en 1867 par la Société fran-
çaise d'archéologie. Paris, Derache, 1868, in-8.

Distribution des récompenses accordées aux sociétés savantes,
le 18 avril 1868. Paris, imp. impériale, 1868, in-8.

Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique.
Paris, imp. impériale, 1867, in-4.

Journal des savants. 7^e année, 1868, in-4.

Le Moniteur de l'archéologie. Montauban, deuxième série.
T. I, n° 7, janvier 1867. T. II, n° 7, janvier 1868,
in-8.

L'Institut, 32^e année, n° 383-4, nov. et déc. 1867; 385-6,
janvier-février 1868; 387-8, mars-avril 1868.

L'Investigateur, journal de l'Institut historique de France.
35^e année. Paris, 1868, in-8.

Mémoires lus à la Sorbonne. Histoire et sciences morales.
Archéologie. Paris, 1868, 2 vol. in-8.

Revue africaine, 12^e année, Alger, 1868, in-8.

Revue de l'art chrétien, 12^e année. 1868, in-8.

Revue des sociétés savantes des départements, quatrième sé-

rie. T. VII et VIII, 1868. Paris, imp. impériale, 1868, in-8.

Revue Forézienne. Histoire et archéologie. Année 1868, Saint-Étienne, in-8.

Revue Savoisienne, journal publié par la Société florimontane d'Annecy. 1868, 9^e année. Annecy, Thésio, 1868, in-4.

MÉMOIRES DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Sociétés françaises.

AISNE. — *Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin. 42^e année, troisième série. T. VII. Travaux de 1866 et 1867. Saint-Quentin, 1867, in-8.*

— *Bulletin de la Société académique de Laon. T. XVI. Laon, 1867, in-8.*

ALGÉRIE. — *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine. 1^{er} vol. de la deuxième série, 1867. 11^e vol. de la collection. Constantine, 1867, in-8.*

AUBE. — *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube. T. XXXI de la collection. T. IV, troisième série. Année 1867, Troyes, Dufour.*

— *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, publié par ordre du Ministre de l'intérieur. Département de l'Aube. Archiviste : M. Darbois de Jubainville. 6 et 7^e livraisons. Troyes, 1868, in-4.*

CALVADOS. — *Mémoires de l'Académie impériale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*. Caen, 1868, in-8.

— *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*. 8^e année. Déc. 1867. T. IV. 1868, in-8.

— *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*. Troisième série, 6^e vol. T. XXVI de la collection. Paris, Derache, 1867, in-8.

CHARENTE. — *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*. Quatrième série. T. V. Année 1867, Angoulême, in-8.

CHARENTE-INFÉRIEURE. — *Académie de la Rochelle. Section de littérature. Choix de pièces lues aux séances*. La Rochelle, 1868, in-8.

CREUSE. — *Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*. Guéret. T. II, 3^e bulletin. T. III, 3^e bulletin.

— *Compte rendu du congrès archéologique et des assises scientifiques de Guéret*. Guéret, 1866, in-8.

DOUBS. — *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*. Quatrième série, III^e vol., 1867. Besançon, Dodivers, 1868, in-8.

GARD. — *Mémoires de l'Académie du Gard*. Années 1866-1867. Nîmes, Clavel, 1868, in-8.

GARONNE (HAUTE-). — *Revue archéologique du midi de la France*. Vol. 11. Toulouse, 1868, in-4.

HÉRAULT. — *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, Hérault*. Deuxième série. T. IV, III^e livraison. Béziers, Malinas, 1868, in-8.

INDRE-ET-LOIRE. — *Mémoires* de la Société archéologique de Touraine. T. XVIII et XIX. Tours, 1866 et 1867, in-8.

— *Bulletin* de la Société archéologique du Vendômois. Années 1862, 1863, 1864, 1865, 1866 et 1867. Vendôme, in-8.

LANDES. — *Bulletin* de la Société des lettres, sciences et arts du département des Landes. Année 1868. Mont-de-Marsan, in-8.

LOIRE. — *Revue Forézienne*. 1^{re} et 2^e années, 1867 et 1868. Saint-Étienne, in-8.

— *Annales* de la Société impériale d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire. T. XI. Saint-Étienne, 1867, in-8.

LOIRE (HAUTE-). — *Annales* de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy. T. XXVIII, 1866-1867. Le Puy, 1867, in-8.

LOIRET. — *Bulletin* de la Société archéologique de l'Orléanais. 2^e, 3^e et 4^e trimestres de l'année 1867. 1^{er} trimestre de 1868. In-8.

MAINE-ET-LOIRE. — *Mémoires* de la Société académique de Maine-et-Loire. T. XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, 1865-1868. Angers, in-8.

— *Répertoire historique et archéologique de l'Anjou*, publié par la Commission archéologique. Année 1868. Angers, 1868, in-8.

MANCHE. — *Mémoires* de la Société impériale académique de Cherbourg. Année 1867. Cherbourg, in-8.

MARNE. — *Mémoires* de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne. Années 1865 et 1866. Châlons-sur-Marne, in-8.

— *Travaux* de l'Académie impériale de Reims. 42 et 43^e volumes. Année 1865-1866. Reims, 1867, in-8.

MOSELLE. — *Mémoires* de l'Académie impériale de Metz. 48^e année, 1866-1867. Deuxième série. 15^e année. Metz, 1867, in-8.

— *Bulletin* de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle. IX^e et X^e volumes. Metz, 1867, in-8.

NORD. — *Mémoires* de la Société d'émulation de Cambrai. T. XXIX, 3^e partie. T. XXX, 1^{re} partie. Cambrai, in-8.

— *Mémoires* de la Société impériale des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille. Année 1867. Troisième série. IV^e et V^e volumes. Paris, 1868, 2 vol. in-8.

— *Mémoires* de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts. 1866-1867. XII^e volume. Dunkerque, 1867, in-8.

OISE. — *Mémoires* de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise. T. VI. Beauvais, 1867, in-8.

PAS-DE-CALAIS. — *Bulletin* historique de la Société des antiquaires de la Morinie. Année 1868. Saint-Omer, in-8.

— *Mémoires* de l'Académie impériale d'Arras. Onzième série. T. II. Arras, 1868, in-8.

RHIN (BAS-). — *Bulletin* de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace. Strasbourg, 1868 (Deuxième série. T. V. 2^e livraison).

RHONE. — *Mémoires* de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Classe des lettres. T. XIII. Paris, Durand, 1866-68, in-8.

SAVOIE. — *Mémoires et documents* publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie. T. XI. Chambéry, 1867, in-8.

SEINE-INFÉRIEURE. — *Procès verbaux* de la commission départementale de la Seine-Inférieure. T. II. Rouen, 1867, in-8.

— *Précis analytique* des travaux de l'Académie impériale des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, pendant l'année 1866. Rouen, 1867, in-8.

SOMME. — *Mémoires* de l'Académie des sciences, belles-lettres, arts, agriculture et commerce du département de la Somme. Deuxième série. T. VI. Amiens, 1868, in-8.

— *Bulletin* de la Société des antiquaires de Picardie. Années 1865, 1866, 1867 et 1868. Amiens, 1867-1868, in-8.

— *Mémoires* de la Société des antiquaires de Picardie. Troisième série. T. I. Amiens, 1867, in-8.

VIENNE. — *Bulletin* de la Société des antiquaires de l'Ouest, troisième et quatrième trimestres de 1867. In-8.

— *Mémoires* de la Société des antiquaires de l'Ouest. T. XXXI, année 1866. Poitiers, 1867, in-8.

VIENNE (HAUTE-). — *Bulletin* de la Société archéologique et historique du Limousin. T. XVII, année 1867, p. 4-92.

— *Armorial*. T. II, feuilles 21 à 25.

— *Registres consulaires* de la ville de Limoges. T. II, feuilles 1 à 20.

VOSGES. — *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*. T. XII. 3^e cahier. Épinal. Gley; Paris, Gouin, 1867, in-8.

YONNE. — *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*. Année 1868. 21^e et 22^e volumes. 1 et 2 de la deuxième série. Auxerre, 1868, in-8.

Sociétés étrangères.

ANGLETERRE. — *Archaeologia : Or Miscellaneous tracts relating to antiquity, published by the Society of antiquaries of London*. Volume XLI. London, Nichols, 1867, in-4.

— *Proceedings of the Society of antiquaries of London*. Années 1865, 1866, 1867, 1868. In-8.

AUTRICHE. — *Mittheilungen des historischen Vereins für Steiermark*. 15^e et 16^e fascicules. Gratz, 1868, Leuschner, in-8.

— *Beiträge zur Kunde Steiermärkischer Geschichtsquellen vom historischen Verein für Steiermark*. 5^e année. Gratz, 1868, in-8.

— *Archiv für Kunde Oesterreichischer Geschichtsquellen*. 38 et 39^e volumes. Vienne, 1867, in-8.

— *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Academie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Classe*. T. LV, LVI, LVII. Vienne, 1867, in-8.

— *Fontes rerum austriacarum. Oesterreichische Geschichts-*

quellen, zweite Abtheilung: *Diplomataria et acta*. 27^e volume. 2 part. 1868, in-8.

BAVIÈRE. — *Sitzungsberichte der K. Bayer. Akademie der Wissenschaften zu München*, 1867-1868. München, 1867 et 1868, in-8.

— *Verhandlungen des historischen Vereins von Oberpfalz und Regensburg*. 25^e volume. Regensburg, Restman, 1868, in-8.

BELGIQUE. — *Revue numismatique belge*. Quatrième série. T. VI. 1868, in-8.

— *Coutumes des pays et comté de Flandre*. T. I. *Coutume de la ville de Gand*, par A. E. Gheldoft. Bruxelles, Gobbarts, 1868, in-4.

— *Recueil des ordonnances des Pays-Bas autrichiens*. Troisième série. 1700-1794. 2 vol. Bruxelles, 1867, in-folio.

— *Recueil des ordonnances du duché de Bouillon*, 1240-1795. Bruxelles, 1868, in-folio.

— *Bulletin de la Société liégeoise de littérature wallonne*. 9^e année, deuxième et dernière livraison. Liège, 1867, in-8.

— *Bulletin des commissions royales d'art et d'archéologie*. Bruxelles, 3^e année. Septembre-Décembre 1866. 2 numéros. 6^e année. Janvier-Août 1867. 4 numéros.

DANEMARK. — *Acta universitatis Lundensis*, 1865. *Mathématiques, sciences naturelles*, Lund, 1865-6; *droit et sciences juridiques; philosophie et histoire*. 3 vol. in-4.

— *Tillaeg til Aarbøger for Nordisk Oldkyndighed og Historie*. Aargang 1867. Kjöbenhavn, 1868, in-8.

ESPAGNE. — *Monumentos arquitectonicos de España*. Cua-

dermos 30, 31. Madrid, Imprenta y calcografía nacional, grand in-fol.

ÉTATS-UNIS. — *Memoirs of the American Academy of arts and sciences*. New series. Vol. IX. Part. 1. Cambridge and Boston, 1867, in-4.

— *Condition and Doings of the Boston Society of natural history as exhibited by the Annual reports of the Custodian treasurer, librarian and curators*. May 1868. Boston, 1868, in-8.

— *Memoirs read before the Boston Society of natural history; being a new series of the Boston Journal of natural history*. Vol. I, part. 3. Boston, 1868, in-4.

— *Smithsonian contributions to Knowledge*. Vol. XV. Washington, 1867, in-4.

— *Annual of the Boston Society of natural history*. 1868-69. I. Boston, 1868, in-8.

— *Proceedings of the Boston Society of natural history*. Vol. XI. 1866-1868. Boston, 1868, in-8.

— *Annual report of the Board of Regents of the Smithsonian institution*. Washington, 1867, in-8.

— *Proceedings of the American philosophical Society held at Philadelphia, for promoting useful Knowledge*. Vol. X. 1867. N° 77. In-8.

— *The Canadian journal of science, literature and history*. Vol. XII. Toronto, 1867, in-8.

GRAND DUCHÉ DE HESSE. — *Zeitschrift des Vereins zur Erforschung der Rheinischen Geschichte und Alterthümer in Mainz*. Dritten Bandes erstes Heft. Mainz, von Zabern, 1868.

PORTUGAL. — *Portugalliæ monumenta historica. Leges et consuetudines*. Vol. I. Fasciculus 4. Lisbona, 1864, in-folio.

— *Memorias da Academia real das sciencias de Lisboa. Classe de sciencias mathematicas*. Nova serie. T. III. Parte 2. Lisboa, 1865, in-4.

— *Historia e memorias da Academia real das sciencias de Lisboa, classe das sciencias morales, politicas e bellas lettras*. Nova serie. T. III. Parte 2. Lisboa, 1865, in-4.

RUSSIE. — *Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*. T. XII. Feuilles 11-36. Nos 3, 4, 5. In-4.

SUISSE. — *Der Geschichtsfreund. Mittheilungen des historischen Vereins der fünf Orte, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug*. XXIII^e volume. Einsiedeln, 1868, in-8.

— *Mittheilungen der Gesellschaft für vaterländische Alterthümer in Basel*. Cahiers 1-10. Bâle, in-4.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE BULLETIN DE L'ANNÉE 1868

Bureau de la Société pour 1868.	5
Liste des membres honoraires au 1 ^{er} avril 1868.	6
Liste des membres résidants au 1 ^{er} avril 1868.	7
Liste des associés correspondants, nationaux et étrangers au 1 ^{er} avril 1868.	13
Liste des Sociétés savantes en correspondance avec celle des Antiquaires.	32
Allocution de M. de Barthélemy, président sortant.	37
Discours de M. Chabouillet, président.	46
Note relatant trois passages de bohémiens à Colmar, au quinzième siècle, par M. Mossmann, associé correspon- dant.	48
Résumé par M. Henzen dans le bulletin de l'Institut archéo- logique de Rome, des réflexions faites par MM. Mommsen et Willmanus, de Berlin, sur une inscription bilingue en vers grecs et en prose latine, découverte à Ge- nay (Ain) et conservée au musée de Lyon; lettre de M. Allmer, associé correspondant.	52
Discussion des observations faites par M. Creuly sur l'in- terprétation d'une inscription taurobolique de Valence, par M. Allmer.	56
Découverte de monnaies romaines à Annecy annoncée par M. Despine associé correspondant.	58
Discussion d'une anecdote de Dion Cassius, par M. Nicard.	58
Inscription latine d'une fresque de Mantegna aux Eremi- tani de Padoue, signalée par M. Heuzey.	58-67

Bouteille en terre, gallo-romaine, trouvée sur l'emplacement de la rue Glatigny dans la Cité; communication de M. Read.	59
Lettre de Dom Serpe, religieux bénédictin de l'archi-monastère de Saint-Remi, relative à la fonte des reliquaires et ornements des églises du diocèse de Reims en 1690; communication de M. Aubert.	62
Notice sur des monnaies du règne de Charles VI, du cabinet de M. A. de Barthélemy, attribuées au duc de Bourgogne, par M. Chabouillet.	66
Pierre funéraire encastrée dans la muraille de Durazzo en Albanie; communication de M. Heuzey.	67
Photographie d'un médaillon en pierre du musée de Vienne, représentant la Ferrière, transmise par M. Allmer.	67
Statuette d'un Hercule tenant une corne d'abondance remplie de <i>phallus</i> , envoyée par M. Colson, associé correspondant à Noyon; opinion émise par MM. de Witte et de Vogüé.	69
Photographie d'un calice d'origine sicilienne, du seizième siècle, envoyée par M. Despine.	70
Évangélaire de Morienval; revendication de M. Peigné-Delacourt, associé correspondant.	70
Découverte d'une inscription gallo-romaine à Narbonne, signalée par M. Tournai associé correspondant.	70
Paiement de 13 écus d'or à Jean le Tonnelier, par Charles d'Orléans; communication de M. Beaune, associé correspondant à Dijon.	71
Gravure d'un miroir grec trouvé à Corinthe et conservé au musée de Lyon; communication de M. de Witte.	71
Inscription de Narbonne, envoyée par M. Tournai; communication de M. Creuly.	73
Communication de M. de Vogüé sur une statue trouvée à Beyrouth et un vase de terre avec inscription phénicienne, découvert dans l'île de Chypre.	73
Camée représentant un roi Sassanide, communiqué par M. Chabouillet.	74
Inscriptions grecques relevées à Andrinople en Thrace par M. Tissot; communication de M. Perrot.	74
Observations de M. de Chamasse, associé correspondant, sur des ustensiles en pierre en usage à Toulonjon, analogues aux vases de pierre de Velay, signalés par M. Aymard.	84
Clous en fer provenant de la muraille gauloise de Mursceint;	

communication de M. Bertrand ; observations de MM. de Saulcy, Creuly et Quicherat.	86
Communication d'une inscription latine du onzième siècle, découverte près de l'église Saint-Marcel, par M. Read. .	87
Dessin d'un groupe polychrome trouvé à Meung-sur-Loire, représentant la Trinité ; communication de M. de Pibrac, associé correspondant.	87
Bas-relief au tympan de la porte d'une chapelle près de Janville, en Beauce ; communication de M. de Pibrac. .	89
Notice de M. Heuzey sur plusieurs monuments découverts par lui à Caléani en Macédoine.	90
Exploration archéologique de M. Quicherat à Ballancourt (Seine-et-Oise).	90
Note de M. Cournault, sur les rouelles antiques.	92-95
Inscription gréco-byzantine en mosaïque trouvée à Hadru- mète ; communication de M. Daux	94
Moulage d'un sceau trouvé à Angers, envoyé par M. Par- rot ; observations de M. Huillard-Bréholles.	94
Découverte d'un cimetière de l'âge de pierre aux environs de Worms, annoncée par M. Bertrand.	95
Note de M. Quicherat, sur un passage de la chronique de Cologne attribuée au moine Godefroid et relatif à une sépulture barbare trouvée à Andernach.	96
Découverte d'une chaussée en charpente près de Cler- mont (Oise), par M. Peigné-Delacourt, associé corres- pondant.	98
Communication de M. Bertrand, sur les fouilles entreprises au mont-Beuvray, près Autun.	98
Communication de l'empreinte d'un sceau de la faculté de droit de l'Université de Paris, par M. de Barthélemy. .	99-104
Notice de M. Chauffier sur un coffret, conservé dans le trésor de la cathédrale de Vannes.	99
Observations de M. Michelant sur les sujets représentés sur ce coffret.	103
Communication de M. Brunet de Presles sur les fouilles exécutées par lui à Montigny-Lencoup, près de Provins. .	104
Notice de M. Bourquelot sur la pierre de Saint-Martin au territoire d'Appoigny, près Auxerre.	106
Note de M. Delisle sur l'inscription d'une cloche de la Sor- bonne.	107
Communication de M. Nicard sur les découvertes faites près du Lindenhoff, à Zurich.	107

Communication de M. Quicherat sur la poignée d'une épée en bronze trouvée près de Nancy.	108
Extrait du mémoire de M. l'abbé Magloire Giraud, associé correspondant, sur la paroisse de Saint-Cyr.	108
Communications de M. Heuzey sur une sculpture romaine découverte à Bayeux et sur les études de M. Morin au <i>Castrum</i> romain de Jublains, près de Laval.	118
Notice de M. Bourquelot sur des vases découverts dans la vallée des Méances, à Chalautre-la-Petite, près Provins.	119
Élections du bureau pour 1869.	120
Description d'une miniature sur vélin du quinzième siècle, par M. Read.	121
Communication d'une inscription trouvée en Tarentaise, par M. Nicard.	127
Notice sur des constructions antiques trouvées près de Corseult (Côtes-du-Nord), par M. Fournier, à Dinan.	128
Communication de M. Leroy, associé correspondant, sur un dé à jouer ancien.	133
Notice de M. Allmer sur une inscription gravée sur une pierre milliaire trouvée à Andance (Ardèche).	133
Communication de M. Nicard sur les refuges des Gaulois découverts sur les sommets des Alpes par M. Keller, associé étranger à Zurich; observations de MM. Egger, Brunet de Presles, etc., à ce sujet.	135
Note de M. Beauchet-Filleau, associé correspondant à Chefboutonne (Vendée), sur des textes relatifs à des voies antiques du Poitou.	136
Liste des ouvrages offerts à la Société depuis le 1 ^{er} janvier 1868, jusqu'au 31 décembre suivant.	144

ERRATA

Bulletin de 1866.

P. 119. l. 18, *au lieu de* : bulla fieret, communis, *lisez* : bulla fieret sit communis.

Bulletin de 1868.

P. 58. l. 23, *au lieu de* : Mantegria, *lisez* : Mantegna.

» l. 24, » Tremitani, » Eremitani.

P. 59. La restitution de l'inscription doit être lue ainsi :

T (ito) Pullio.

T (iti) l (iberto) Lino.

(Se) vi (ro).

Aug (ustali).

Albu.

.

s. e.

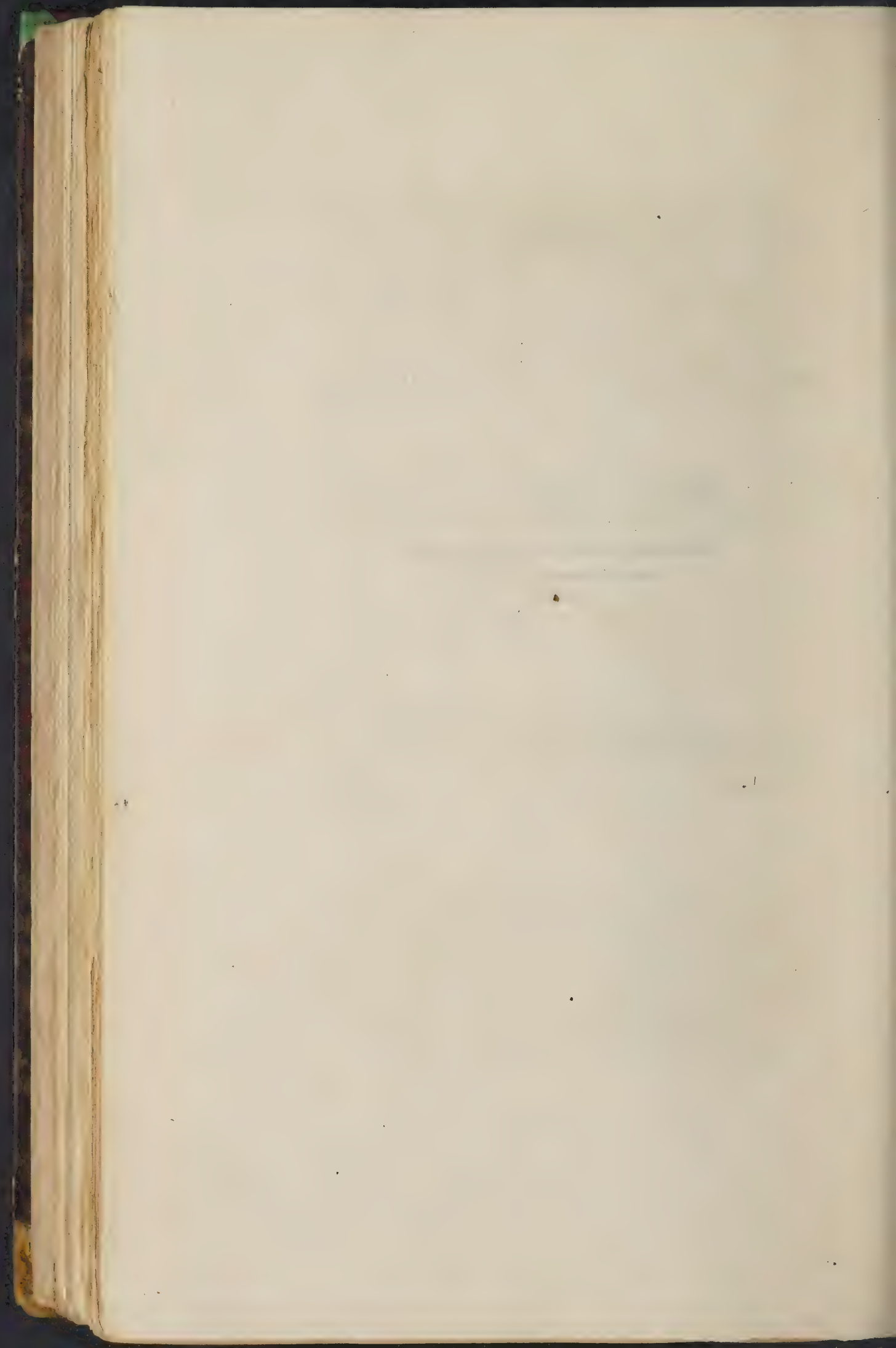
P. 67. l. 12, *au lieu de* : Mantegria, *lisez* : Mantegna.

» l. 17, » tombale encastrée, *lisez* : funéraire encastrée.

P. 108, l. 16, » extraite de, » extraite du mémoire de.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE

Rue de Fleurus, 9, à Paris





INSCRIPTION INÉDITE

DE MANTINÉE

PAR M. PAUL FOUCART.

Il n'y a aucune inscription de Mantinée dans le *Corpus inscriptionum græcarum* ni dans le Voyage archéologique de Le Bas. Aucun village ne s'élevant sur les ruines de l'antique cité, les pierres sont restées enfouies dans le sol ou ont été transportées dans les bourgs voisins. En les parcourant et en faisant quelques recherches dans l'intérieur de l'enceinte, j'ai recueilli un assez grand nombre d'inscriptions ; réunies à quelques textes déjà relevés dans ces dernières années, elles formeront, dans la deuxième partie du Voyage archéologique, *Inscriptions du Péloponnèse*, un chapitre supplémentaire contenant vingt-trois inscriptions, pour la plupart inédites (1).

Parmi les pierres transportées au bourg de Tschipiana, et préservées de la destruction par les soins d'un démarque intelligent, M. Réveillottis, je remarquai surtout deux stèles de même forme, avec un pied pour les ficher en terre. Elles contiennent deux décrets de sociétés religieuses, qui avaient leur siège dans un temple que mentionne Pausanias. « D'un côté est le temple des Dioscures ; de l'autre, celui de Déméter et de Coré. On y entretient un feu qu'on veille soigneusement à ne pas laisser éteindre (2). » Sui-

(1) Le Bas et Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*, section VI, iv bis.

(2) Ἔστι δὲ καὶ Διοσκούρων καὶ ἑτερώθι Δήμητρος καὶ Κόρης ἱερὸν · πῦρ δὲ ἐνταῦθα καίησιν, ποιούμενοι φροντίδα μὴ λάθῃ σφίσιν ἀποσβεσθέν — *Paus.*, VIII, ix, 1. La dénomination exacte des temples ou des divinités n'est pas toujours donnée par Pausanias. Par exemple, les dieux de Mantinée ne sont pas les Dioscures, mais les Anaces ; une des tribus de la ville en avait tiré son nom (*Inscr. du Péloponnèse*, 352 p.).

vant les indications des deux stèles, ce dernier temple s'appelait Coragion; il comprenait une enceinte sacrée, ἱερόν, une cella ou ναός dans laquelle était une partie plus vénérable, μέγαρον. Les deux déesses, quoique adorées dans le même sanctuaire, avaient leur culte distinct. Déméter était servie par un collège de prêtresses, Coré par une société dont les membres portaient le nom de Coragoi. C'est le décret de ces derniers dont je donne ici la transcription (1).

Ἀγαθαὶ τύχαι

- Ἐπεὶ Νικίππα Πασία ἀπὸ προγόνων ὑπάρ-
 χουσα φιλοδόξων καὶ αὐτὰ τειρεῖν ἐξελομέ-
 να τὰν τῶν προγόνων ἀρετὰν, ἐτήρησεν οὐ μόνον τὰ πρὸς
 5 τοὺς ἀνθρώπους δίκαια ἀλλὰ καὶ πρὸς τοὺς θεοὺς, εὖσ[εβῶ]ς
 διακειμένα καὶ τι[μ]ῶσα πάντας [τοὺς θεοὺς, τὰν δὲ θεό]ν ἐμ-
 παντὶ καιρῷ θεραπεύουσα καὶ συνευκ[ο]σμ[οῦ]σα τοῖς ἀεὶ γι-
 νομένοις ἱε[ρεῦσι]ν ὧ[ν παρ]έχει ἐκάστοις [χρείας πρὸς τὰν τᾶς θε-
 οῦ τιμὰν καὶ κ[όσμησ]ιν ἀπρο[φ]ασίστως [ὑπηρετοῦσα καὶ] ἐν τῷ πέμ-
 10 πτω καὶ ὀγδοηχοστῷ ἔτει, μηνὸς?..... ὑπογυίου
 οὔσας τᾶς τῶν Κοραγίων θυσίας καὶ [πομπᾶς], μελλόντων ἐπι-
 τελεῖσθαι τῶν περὶ τὰν θεὸν μυστικῶν... α. ἡτων, ἐμφανι-
 σάντων τῶν ἱερέων, [ἐ]πεδέξατο Νικίππα τὰν λειτουργίαν ἀνε-
 πικωλύτως καὶ ἐποίησατο πᾶσαν [δα]πάν[αν ἀ]φειδῶς καὶ ἐκ[τε]-
 15 νῶς ἂν ἔδε[ι εἴ]ς τ[ε] τὰν θεὸν καὶ τὰν σύνοδον, ἀγαγε δὲ καὶ
 τὰν πομπὰν τῶν Κοραγίων ἐπισάμως καὶ μεγαλοπρεπῶς
 καὶ ἔθυε τᾶι θε[ῶι] καὶ ἐκαλλιέρει ὑπὲρ τὰν σύνοδον ἀξίως
 αὐσαυτᾶς καὶ τᾶς συνόδου, προσεπέδωκε δὲ καὶ εἰς κα-
 τεπείγουσαν χρεῖαν δ[ρ]αχ[μ]ὰς ὀγδοήκοντα, εἰσήνε(γ)-
 20 κε δὲ καὶ τᾶι θεῶι πέπλο[ν κ]αὶ ἐσκέπασεν καὶ εὐσχημό-
 νισεν τὰ περὶ τὰν θεὸν ἄρρητα μυστήρια, [ὑ]πεδέξατο
 δὲ καὶ τὰν θεὸν εἰς τὴν ἰδίαν οἰκίαν, καθὼς ἔστιν ἔθος
 τοῖς [ἀ]ε(ι) γινομένοις ἱερεῦσιν, ἐποίησε δὲ καὶ τὰ νομι-
 ζόμενα ἐν τοῖς τριαχοστοῖς τᾶι ἀνοίξει τοῦ ναοῦ

(1) Le texte épigraphique paraîtra dans le second volume du Voyage archéologique, *Supplément aux inscriptions*.

INSCRIPTION INÉDITE DE MANTINÉE.

3

- 25 μεγαλομερῶς, προενοήθη δὲ καὶ ἄς προσεδεῖτο ὁ
ναὸς [ο]ικοδομᾶς · διὰ οὖν ταῦτα ἔδοξε ταῖ συνό-
δωι τῶν Κοραγῶν ἐπαινέσαι Νικίππαν ἐφ' αἷ ἔχει
φιλανθρωπίαι καὶ πρὸς τοὺς θεοὺς εὐσεβεί-
αι καὶ ταῖ πρὸς τὴν σύνοδον εὐνοίαι, καλεῖν δὲ αὐ-
30 τὴν καὶ ἐπὶ τὰ ἱερὰ τοὺς αἰὶ ὑποδεχομένους κα-
θῶς καὶ τοὺς λοιποὺς τοὺς τὴν σύνοδον τετι-
μακότας ἐν ταῖς αὐταῖς ἀμέραις, πέμπειν δὲ
αὐταῖ καὶ αἶσαν ὡσαύτως · ε[ἰ δέ τ]ις μὴ καλέσει
τῶν ὑποδεχομένων κα. ιωμα καὶ
35 ἐπαναγκαζέ(σ)θω καλεῖν [αὐτάν · ὀφειλέσ]θω ὁ
τούτων τι μὴ ποιήσας [δραχμὰς? πεντήκοντ]α · ἔ-
στω δὲ καὶ ὑπεύθυνος Νι[κίππαι ὡς κατ]αλύων
τὰ δεδομένα αὐταῖ [ὑπὸ τᾶς συνόδου] τίμια, ἔ-
να τούτων συντελ[ομένων φ]αίνεται ἅ σύ[ν-
40 οδος εὐχάριστος οὔ]σα ἔχουσα τ]ε καὶ περὶ τῶν
μελλόντων ἀγαθὰς ἐ[λ]πίδας · καταστασά-
τωσαν δὲ οἱ ἱερεῖς τοὺς ἀναγράψοντας τοῦ-
δε τοῦ δόγματος τὸ ἀντίγραφον ἐν στάλαι
λιθίνοι καὶ ἀναθήσοντας ἐν τῷ ἐπιφα-
45 νεστάτῳ τοῦ ἱεροῦ τόπῳ · ὁμοίως δὲ καὶ
εἰς τὴν κοινὰν πινακίδα κατέσταθεν Ἀ-
λεξίνικος Ἀλέξωνος, Θουωνίδας Θουωνί-
δα, Σιμίας Ἀνθεμοκρίτου, Ἀρίσταρχος Με-
νίππου, Φιλήσιος Σαμίδα, Ἀλκαμένης Μαν-
50 δρηκίδα, Αἴθων Φιλοσθένης, Μηνᾶς Μηνᾶ.

L. 1. L'i est régulièrement adscrit.

L. 2. τειρεῖν, quoique, à la ligne suivante, on ait gravé ἐτήρησεν.

L. 4-5. J'ai restitué ce passage d'après un décret des prêtresses de Déméter que j'ai copié à Mantinée et qui provient du même sanctuaire. Ἐπειδὴ Φαηνά..... ἀνέστραπται τε καλῶς ἐν ὅλῳ τῷ βίῳ καὶ εὐσεβῶς πρὸς πάντας μὲν τοὺς θεοὺς, μάλιστα δὲ πρὸς τε τὴν Δάματρα καὶ τὴν Κόραν καὶ τὰς ἱερείας τᾶς Δάματρος. *Inscr. du Péloponnèse*, 352 i.

L. 10. La lecture du mot μηνός n'est pas certaine ; à Mantinée, les mois étaient désignés par un chiffre : c'est ce que prouve une autre inscription inédite que j'ai copiée dans cette ville : ἄγειν δὲ αὐτῆς καὶ γενέθλιον ἡμέραν αἰ τοῦ πέμπτου μηνός. *Inscr. du Péloponnèse*, 352 j.

L. 11. La restitution πομπᾶς est indiquée par le nombre de lettres

qui manquent et la suite du décret (l. 16); sur l'estampage je crois distinguer les deux traits verticaux du Η.

L. 12. α et η sont douteux dans le substantif qui suit *μυστικῶν* : il n'y a de certain que *των*.

L. 18. *αὐσαντᾶς* est une altération de *αὐτός* répété, qui est fréquemment employée dans les inscriptions de cette époque; on trouve le premier *αὐτός* d'abord invariable, puis abrégé en *αυς* ou *ως*.

L. 19. Le γ de *εἰσήνεγκε* manque sur la pierre.

L. 23. Il y a sur la pierre Δ Ε; les lettres sont très-serrées et peu distinctes. J'ai corrigé *ἀεί* qu'indique le rapprochement avec la lig. 7.

L. 35. Sur la pierre ΕΠΑΝΑΓΚΑΙΕΘΩ.

L. 36. Le chiffre de l'amende est douteux.

L'inscription est gravée en caractères très-petits et, en certains passages, difficiles à lire. Les lignes, quoique occupant toute la largeur de la stèle, sont composées d'un nombre inégal de lettres; à partir de la ligne 4, le lapicide, craignant de n'avoir pas assez de place, les a serrées et a diminué leur dimension; elles sont beaucoup plus espacées dans la seconde moitié. En deux endroits le frottement a usé la pierre; de là deux lacunes dans le milieu des lignes 6-12 et 33-40.

Il n'y a plus trace du dialecte arcadien, tel que le font connaître les textes plus anciens de Tégée et de Mantinée. Les seules formes dialectiques sont celles qui ont persisté dans les pays éolo-doriens, comme l'emploi de α pour η; l'ι est régulièrement adscrit. La langue est la langue commune que l'on retrouve dans la plupart des inscriptions postérieures à la conquête romaine. Le style est verbeux et souvent embarrassé. Malgré ces défauts de rédaction, le monument est d'un grand intérêt; il nous donne des renseignements précieux sur une partie du culte arcadien, les mystères de Coré, et sur la société qui les célébrait.

TRADUCTION.

« Nicippa, fille de Pasias, issue d'ancêtres désireux de s'illustrer, et voulant, elle aussi, pratiquer leur vertu, non-seulement a observé la justice envers les hommes,

mais encore à l'égard des dieux. Animée de pieuses dispositions et honorant tous les dieux; en toute occasion, pour le service et la toilette de la déesse, elle a aidé les prêtres successivement en charge, prêtant à chacun ses offices pour honorer et parer la déesse, sans chercher d'excuses; dans l'année 85..... à l'approche du sacrifice et de la procession des Coragia, au moment où l'on devait célébrer les..... mystiques de la déesse, conformément à la déclaration des prêtres, Nicippa se chargea sans difficulté des frais de la cérémonie, et fit, sans épargne et généreusement, toutes les dépenses nécessaires pour la déesse et la société; elle conduisit aussi la procession des Coragia avec éclat et magnificence, offrit des victimes et un sacrifice favorablement accueilli, au nom de la société, d'une manière digne d'elle-même et de la société. Elle fit encore don, pour une nécessité urgente, de la somme de 80 drachmes; elle apporta en outre un péplos à la déesse, abrita ses mystères ineffables et mit tout en bon état pour leur célébration; de plus, elle reçut la déesse dans sa propre demeure, comme ont coutume de le faire les prêtres en charge; elle accomplit encore avec générosité les cérémonies prescrites dans les trentièmes jours, à l'ouverture du temple; elle s'occupa aussi des constructions dont le temple avait encore besoin.

« Pour ces raisons, la société des Coragoi a décidé de décerner un éloge à Nicippa pour sa générosité, sa piété envers les dieux, son dévouement à l'égard de la société; ceux qui seront successivement chargés de la réception l'inviteront au repas sacré, de même que les autres qui ont fait honneur à la société dans ces mêmes jours, ils lui enverront également une part. Si quelqu'un d'entre eux manque à l'inviter..... qu'il soit contraint de le faire; celui qui aura manqué à quelque'une de ces prescriptions, paiera une amende de cinquante drachmes. Qu'il soit, de plus, responsable envers Nicippa, comme portant atteinte aux honneurs que la société lui a décernés. L'accomplissement de ces prescriptions montrera d'une ma-

nière évidente la reconnaissance de la société et sa confiance dans l'avenir. Que les prêtres désignent ceux qui feront graver une copie de cette décision sur une stèle de pierre et l'exposeront dans l'endroit le plus en vue de l'enceinte sacrée.

« Semblablement, ont été inscrits sur le tableau de la société : Alexinicos fils d'Alexon, Thyonidas fils de Thyonidas, Simias fils d'Anthémocritos, Aristarchos fils de Ménippos, Philésios fils de Samidas, Alcaménès fils de Mandrécidas, Æthon fils de Philosthénès, Ménas fils de Ménas. »

L'inscription est la copie d'un décret rendu par la société des Coragoi en l'honneur d'une femme de Mantinée appelée Nicippa, fille de Pasias.

La date est fixée par la mention de la 85^e année (l. 10). Les villes qui avaient appartenu à la ligue achéenne faisaient usage d'une ère dont le point de départ était la prise de Corinthe par Mummius (146), ou plutôt l'année dans laquelle les commissaires romains donnèrent une nouvelle constitution à la province d'Achaïe (1). L'année 85 correspond donc à l'année 61 avant notre ère. La femme dont les Coragoi récompensèrent les services n'est pas tout à fait inconnue. Parmi les édifices de Mantinée, Pausanias mentionne, près du théâtre, un temple d'Aphrodite Symmachia. Les habitants l'avaient élevé en mémoire de la bataille d'Actium, où, seuls des Arcadiens, ils combattaient comme alliés d'Octave. « Il n'en restait que des ruines et la statue ; l'inscription gravée sur la base faisait connaître qu'elle avait été consacrée par Nicippé, fille de Paséas (2). » Il ne peut y avoir de doute sur l'identité de la personne : le nom de la femme et celui de son père sont les mêmes ; l'auteur ou les copistes en ont seulement modifié la forme

(1) Pour les inscriptions dans lesquelles est employée l'ère d'Achaïe, voyez la note du n° 116 a (*Inscr. du Péloponnèse*).

(2) Τοῦ θεάτρου δὲ ὀπισθεν ναοῦ τε Ἀφροδίτης ἐπὶ κλησὶν Συμμαχίας ἐρείπια καὶ ἄγαλμα ἐλείπετο · τὸ δὲ ἐπίγραμμα ἐπὶ τῷ βάθρῳ τὴν ἀναθεῖσαν τὸ ἄγαλμα ἐδῆλου θυγατέρα εἶναι Πασέου Νικίππην (*Paus.*, VIII, 1x, 3).

dialectique. Les dates s'accordent d'une manière suffisante : Nicippa, honorée dans un monument de l'année 61, pouvait très-bien être encore vivante trente ans plus tard, lors de la bataille d'Actium. La consécration de la statue d'Aphrodite dans un temple construit par les Mantinéens, pour perpétuer le souvenir d'une alliance dont ils étaient fiers, convient également à la générosité et à la piété de la donatrice que célèbre l'inscription.

Les premières lignes (l. 2-7) ont peu d'intérêt : ce sont des éloges, en termes généraux, des ancêtres de Nicippa, de son équité, de sa piété. Au milieu de ces banalités, il faut remarquer les expressions *θεραπεύειν* et *κόσμεῖν*, qui ont un sens précis dans la langue religieuse. Les anciens regardaient le sanctuaire comme la demeure réelle de la divinité ; la statue n'était pas une image inanimée, c'était, jusqu'à un certain point, la divinité elle-même. En dehors des cérémonies solennelles, les prêtres et les autres ministres du temple lui rendaient les mêmes offices qu'un serviteur à son maître : des repas servis sur la table de la déesse avec les portions réservées de la victime, des bains et des ablutions, ces soins journaliers et d'autres analogues étaient ce qu'on appelait le service de la divinité, *θεραπεία*. Le mot *κόσμησις* se rapporte au même ordre d'idées, mais désigne un office particulier, la toilette de la déesse. Chez les Athéniens, elle était confiée à une femme désignée par le titre de *ῆ κοσμή*, et qui assistait la prêtresse d'Athéné Polias (1). Il en était de même pour la déesse de Mantinée, et c'est dans ce service que Nicippa assista les prêtres qui furent successivement en charge (2).

(1) *Lycurg.*, fr. 48, Orat. attic., t. II, éd. Didot.

(2) M. Carl Curtius a trouvé à Samos une longue inscription de l'année 346 avant notre ère ; elle contient un inventaire fait par les trésoriers de Héra et dans lequel les vêtements appartenant à la déesse sont énumérés sous ce titre : *κόσμος τῆς Θεοῦ* (Verhandl. der 28 philolog. Versammlung in Leipzig, p. 177). Cf. les inventaires des objets sacrés de l'Acropole d'Athènes, publiés dans le recueil de Le Bas, *Attique*, et en particulier les numéros 229-232.

L. 9-15. La fête des Coragia lui fournit l'occasion de montrer avec plus d'éclat sa piété et sa générosité. Les dépenses étaient supportées à tour de rôle par les membres de la société, c'était une liturgie. Comme personne, dans cette année, n'était obligé d'y subvenir et que la fête était proche, sans qu'on eût trouvé un liturge pour en faire les frais, Nicippa s'en chargea volontairement et s'en acquitta avec magnificence. La lacune de la ligne 11 est regrettable; malgré tous mes efforts, je n'ai pu déchiffrer le commencement du substantif auquel se rapporte l'adjectif *μυστικῶν*, ni trouver une restitution satisfaisante.

Fort heureusement, dans leur désir de mieux louer, les membres de la société ne se sont pas contentés de cette indication générale; ils ont repris en détail les différentes parties de la cérémonie célébrée par les soins et aux frais de Nicippa. L'emploi des particules permet d'introduire une distinction parmi les propositions principales, accumulées dans les lignes 15-25. Chacun des actes divers qui composaient la fête est distingué par les mots *δὲ καί*; au contraire la particule *καί* toute seule sert à réunir les diverses scènes d'un même acte. L'ordre suivi dans l'énumération étant sans doute le même que celui des cérémonies, nous pouvons essayer de reconstituer le drame religieux des Coragia.

1° Tout d'abord une procession et un sacrifice offert à la déesse au nom de la société (1); l'inscription marque que les résultats en furent favorables. Les signes auxquels les anciens reconnaissaient que la divinité accueillait avec faveur le sacrifice, variaient suivant les cultes, mais dans tous on y attachait une extrême importance (2).

(1) Voyez dans l'inscription des mystères d'Andanie les minutieuses prescriptions sur la composition, l'ordre et les costumes de la procession, la fourniture et l'examen des victimes (*Inscr. du Péloponnèse*, 326 a).

(2) Plusieurs inscriptions de l'Attique contiennent le rapport de prêtres, de magistrats ou de prytanes sur les résultats favorables de sacrifices offerts pour le peuple athénien, et les distinctions honorifi-

2° La nécessité urgente pour laquelle Nicippa donna la somme de 80 drachmes ne peut être que le repas sacré qui suivait le sacrifice. Dans le règlement des mystères d'Andanie, un festin appelé *ιερόν δεῖπνον*, suivait aussi la procession et le sacrifice; le paragraphe 19 fixe les portions des victimes qui seront servies, les personnes qui auront droit d'y prendre part, la somme d'argent nécessaire pour les autres dépenses du festin.

3° Ces cérémonies, procession, sacrifice, repas sacré, n'étaient que la préparation à la célébration des mystères. A cette occasion, Nicippa offrit à la déesse un péplos, dont on parait sa statue.

Elle s'occupa également de toutes les mesures à prendre pour dérober aux regards des profanes les mystères ineffables et leur donner l'éclat convenable. La statue de la déesse ou, comme le dit l'inscription, la déesse, parée du péplos, assistait à ces représentations mystiques et y jouait un rôle. Les inscriptions des Orgéons de la Mère des Dieux au Pirée donnent quelque idée de ce genre de cérémonies. La prêtresse de l'association était chargée de dresser le lit pour la double fête d'Attis (1); elle avait également à préparer les deux trônes sur lesquels prenaient place Attis et la Mère des Dieux; pendant le premier jour de ces mystères, un cortège de femmes et de servantes portant des phiales (2) entourait la déesse. Ce sont des soins semblables auxquels eut à pourvoir Nicippa.

ques par lesquelles le peuple, après avoir entendu ce rapport, récompensait ceux qui avaient ainsi servi la cité en lui conciliant la bienveillance des dieux (Le Bas, *Attique*, 383, 406-421). Parmi les exordes attribués à Démosthène, le 54° est précisément le rapport d'un prytane annonçant, au nom de la tribu qui avait la prytanie, l'heureux résultat d'un sacrifice. Cet usage était si fréquent qu'il y avait quelque ridicule à s'en acquitter avec trop de solennité. C'est un des traits que marque Théophraste dans le caractère du *μικροφιλότιμος* (*Theophr.*, 21).

(1) Foucart, *des Associations religieuses chez les Grecs*, p. 196, n° 8.

(2) *Ibid.*, p. 191, n° 4.

L'inscription de Mantinée ne donne naturellement aucun renseignement sur les mystères ineffables ; la déesse elle-même, si souvent mentionnée dans ce texte, n'est pas une seule fois désignée par son nom. On verra cependant quels renseignements il est possible de dégager des indications si discrètes du décret, et comment il révèle le sujet du drame mystique.

Le temple s'appelle Κοράγιον, la fête Κοράγια, les membres de la société Κοραγοί. La cérémonie d'où est tiré ce nom, constamment répété, est évidemment la principale. On en reconnaîtra la nature en la rapprochant d'une glose d'Hésychius, dont elle fixe le véritable sens. Κοραγεῖν τὸ ἀπάγειν τὴν κόρην. Deux interprétations ont été proposées, entre lesquelles le Thesaurus ne se prononce pas. Κοραγέω, *puellam seu virginem abduco ; de rapta abductaque Proserpina intelligit Wesseling ad Diodorum, V, 3.* Il est clair maintenant que, dans la glose d'Hésychius, il s'agit, non pas de la jeune fille enlevée et emmenée dans la maison de son nouvel époux, mais de Coré. L'explication de Wesseling est donc juste sur ce point, mais, préoccupé du passage de Diodore où il est question de l'enlèvement de Proserpine, il a eu tort de rapporter à cette légende le verbe cité par Hésychius. Une légère correction est nécessaire. Un calendrier qu'un habitant de Cyzique grava sur l'ordre de la déesse, mentionne ses deux fêtes ἀνοδος et κάθοδος (1). Le verbe ἀπάγειν ne conviendrait pas pour la seconde ; il faudrait κατάγειν. Au contraire, ἀνάγειν s'éloigne très-peu de la leçon des manuscrits et donne un sens tout à fait satisfaisant (2). Nous voyons donc clairement quelle était la fête célébrée par les Coragoi de Mantinée : c'était le retour ou ἀνοδος de Coré.

Qu'il s'agisse du retour de Coré au monde supérieur et non de la descente aux enfers, c'est ce que prouve encore

(1) *Corpus inscr. gr.*, n° 6850. Musée du Louvre, n° 33.

(2) La correction ἀνάγειν a déjà été admise dans la dernière édition d'Hésychius, publiée par M. Schmidt (Iéna, 1858).

la cérémonie rappelée dans la ligne suivante de l'inscription : « Nicippa reçut la déesse dans sa propre demeure. » Il fallait donc qu'elle fût censée avoir quitté le séjour infernal. Elle était alors transportée hors du temple, et se rendait chez la personne qui lui donnait l'hospitalité. Avec elle, sans doute, on recevait et on hébergeait le cortège qui l'escortait. Ainsi s'explique une inscription de la ville de Cius en Bithynie, dans laquelle on rappelle qu'un certain Anubion ὑπεδέξατο τὰ Χαρμόσυνα τῆς Ἰσιδος (1). Cette hospitalité donnée à une divinité était un titre d'honneur, et plusieurs noms propres semblent composés pour en perpétuer le souvenir dans la famille. Tel sont Διόξενος, Ἡρόξενος, Θεόξενος ; tel est aussi le vrai sens de Ματρόξενος, *hôte de la Mère des Dieux* (2). L'hospitalité donnée par Nicippa à la déesse ne fut pas un acte exceptionnel du culte ; elle se renouvelait à chaque fête, que l'hôte de la déesse fût le prêtre alors en charge (l. 28) ou un autre membre de la société.

5° Peut-être faut-il rattacher aux Coragia l'ouverture du temple et les cérémonies prescrites à cette occasion. Elles avaient lieu également chaque trentième jour. On sait que la plupart des temples, et surtout ceux des cultes les plus anciens, restaient d'ordinaire fermés et ne s'ouvraient qu'à certaines époques solennelles.

On peut ainsi résumer les diverses parties de la fête des Coragia, qui durait plusieurs jours (3) : 1° Cérémonies préparatoires, procession, sacrifice, repas sacré ; 2° mystères, dans lesquels était représenté le retour de Coré sur la terre ; 3° promenade de la déesse à travers la ville et hospitalité reçue dans la demeure d'un mortel ; 4° retour dans le sanctuaire, qui, ce jour-là, était ouvert à la foule.

Quelle conclusion peut-on légitimement tirer de ces détails pour fixer le caractère propre des mystères de

(1) Le Bas et Waddington, *Inscr. d'Asie Mineure*, n° 1143. — Cf. Foucart, *des Associations religieuses chez les Grecs*, p. 118 et 240.

(2) *Inscr. du Péloponnèse*, notes du n° 34 e.

(3) Ἐν ταῖς αὐταῖς ἡμέραις, l. 32.

Mantinée? Tout d'abord, on voit qu'ils diffèrent de ceux d'Éleusis et qu'ils se rattachent à un culte différent et probablement plus ancien. Il n'est pas question de Iacchos, introduit par l'influence des Orphiques et qui tient une si grande place dans la triade éleusinienne. La Coré athénienne est une figure un peu effacée, et ne joue qu'un rôle secondaire; le premier appartient à Déméter; ce qu'on rappelle, ce sont les douleurs et les courses de la déesse-mère à la recherche de sa fille. Tout au contraire, dans les mystères de Mantinée, Déméter ne paraît pas; elle est adorée, il est vrai, dans le même temple, mais elle est l'objet d'un culte distinct et a ses prêtresses particulières (1). L'inscription ne parle jamais des *deux déesses*, unies et presque confondues dans les textes de l'Attique; elle nomme toujours *la déesse*. En effet, dans les mythes arcaïens, Coré était une divinité toute-puissante, mystérieuse; son nom véritable était révélé aux seuls initiés; les autres l'appelaient Κόρη, Δέσποινα, Σώτειρα, épithètes dont on faisait usage pour éviter de prononcer son nom mystique.

Le culte de Mantinée offre plus d'analogie avec celui des colonies grecques, détachées à une époque fort ancienne de la mère-patrie. Dans la Sicile, particulièrement consacrée à Déméter et à Coré, on ne trouve pas non plus le Iacchos d'Éleusis. Le culte des deux déesses était aussi séparé; chacune d'elles avait ses fêtes distinctes. Les auteurs anciens nous font connaître la grande fête des Coreia à Syracuse, le temple souterrain de la déesse où l'on descendait pour prêter le serment le plus redoutable (2). Même analogie dans l'inscription archaïque récemment trouvée à Sélinonte (3) : Πασικράτεια se rapproche de la toute-puissante Coré de l'Arcadie, tandis que Μαλοφόρος, comme la Déméter du Coragion, a surtout le caractère de

(1) *Inscr. du Péloponnèse*, 352 i.

(2) *Diodor.*, V, 4. — *Plutarch.*, *Dio*, 56.

(3) *Rhein. Museum*, 1872, p. 353.

la divinité qui préside aux fruits de la terre (1). La fête de Coré à Alexandrie présente, au premier abord, plus d'une ressemblance avec celle de Mantinée : fête de nuit avec chants et musique, promenade d'une antique statue de bois tirée de son sanctuaire souterrain ; mais il serait difficile de démêler ce qui appartient au culte grec et au culte égyptien (2). A Cyzique, les Coreia étaient une des grandes fêtes de la cité ; des spondophores et des théores allaient dans tous les pays grecs annoncer la trêve sacrée et les jeux (3). Les renseignements ne sont pas assez précis pour autoriser à attribuer à ces divers cultes une origine commune ; il est plus prudent de se borner pour le moment à ces simples rapprochements.

Après les considérants, vient le décret lui-même énumérant les récompenses accordées à Nicippa : éloge, invitation au repas sacré, droit à une part ; puis les mesures pour assurer la publicité et l'exécution du décret. Toute cette partie, rédigée avec prolixité, ressemble trop à d'autres textes épigraphiques déjà connus pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter.

Il y a plus d'intérêt à réunir les détails épars sur l'organisation des Coragoi. Ils formaient une société au nom de laquelle étaient offerts les sacrifices (l. 18) ; maîtresse absolue de ses affaires intérieures, elle rendait des décrets obligatoires pour ses membres, et pouvait, en cas de désobéissance, les frapper d'une amende.

Parmi ceux auxquels elle déléguait, pour un temps limité, une part de son autorité et le soin d'exécuter ses décisions, nous connaissons seulement les prêtres et les οἱ ἀεὶ ὑποδεχόμενοι.

(1) Le décret des prêtresses de Déméter, trouvé dans le Coragion de Mantinée, montre que les sacrifices étaient suivis de σιταρχίαι, repas dans lesquels la prêtresse distribuait le grain donné aux hommes par Déméter (*Inscr. du Péloponnèse*, 352 i).

(2) Fragment de saint Épiphane, publié dans le *Philologus*, XVI, p. 355.

(3) *Strab.*, II, III, 4, 5.

Le prêtre serviteur de la déesse accomplissait, au nom de la société, les actes journaliers du culte (l. 7-8); d'ordinaire, c'était lui qui donnait l'hospitalité à la déesse (l. 23). Ses fonctions étaient temporaires, οἱ ἀεὶ γινόμενοι ἱερεῖς (l. 8 et 23), probablement annuelles. Mais, à l'expiration de leur charge, les anciens prêtres formaient une sorte de conseil auquel était remis le soin de veiller à la célébration de la fête des Coragia (l. 13) et à l'exécution des décisions de la société (1); ici, en particulier ils désignent ceux qui graveront une copie du décret et l'exposeront dans l'endroit le plus apparent du hiéron (l. 41 et sv.).

La réception de la déesse et les frais qu'elle entraînait constituaient une liturgie (l. 13), c'est-à-dire une dépense supportée à tour de rôle par les membres de la société. C'était régulièrement le prêtre en charge qui s'en acquittait; mais, lorsqu'il en était dispensé pour une raison quelconque, un autre membre était désigné ou acceptait cette charge volontairement, comme le fit Nicippa (l. 13). Ils sont appelés, d'après la nature même de leurs fonctions, οἱ ἀεὶ ὑποδεχόμενοι (l. 30); ils invitent au festin les membres auxquels le décret des Coragoi avait attribué ce privilège; dans le cas où ils y manqueraient, ils sont frappés d'une amende, et, de plus, exposés à des poursuites de la part des personnes aux privilèges desquelles ils portent atteinte (l. 30-35).

Les dernières lignes (l. 45-50) contiennent les noms de huit personnages inscrits sur le tableau de la société, par une décision des Coragoi. Cette liste ne fait point partie du décret rendu en l'honneur de Nicippa; elle a été gravée sur la même stèle, parce qu'elle se rapporte à des services rendus dans la même circonstance. Ce sont ceux qui sont désignés plus haut de la façon suivante : « de même que les autres qui ont fait honneur à la société dans les mê-

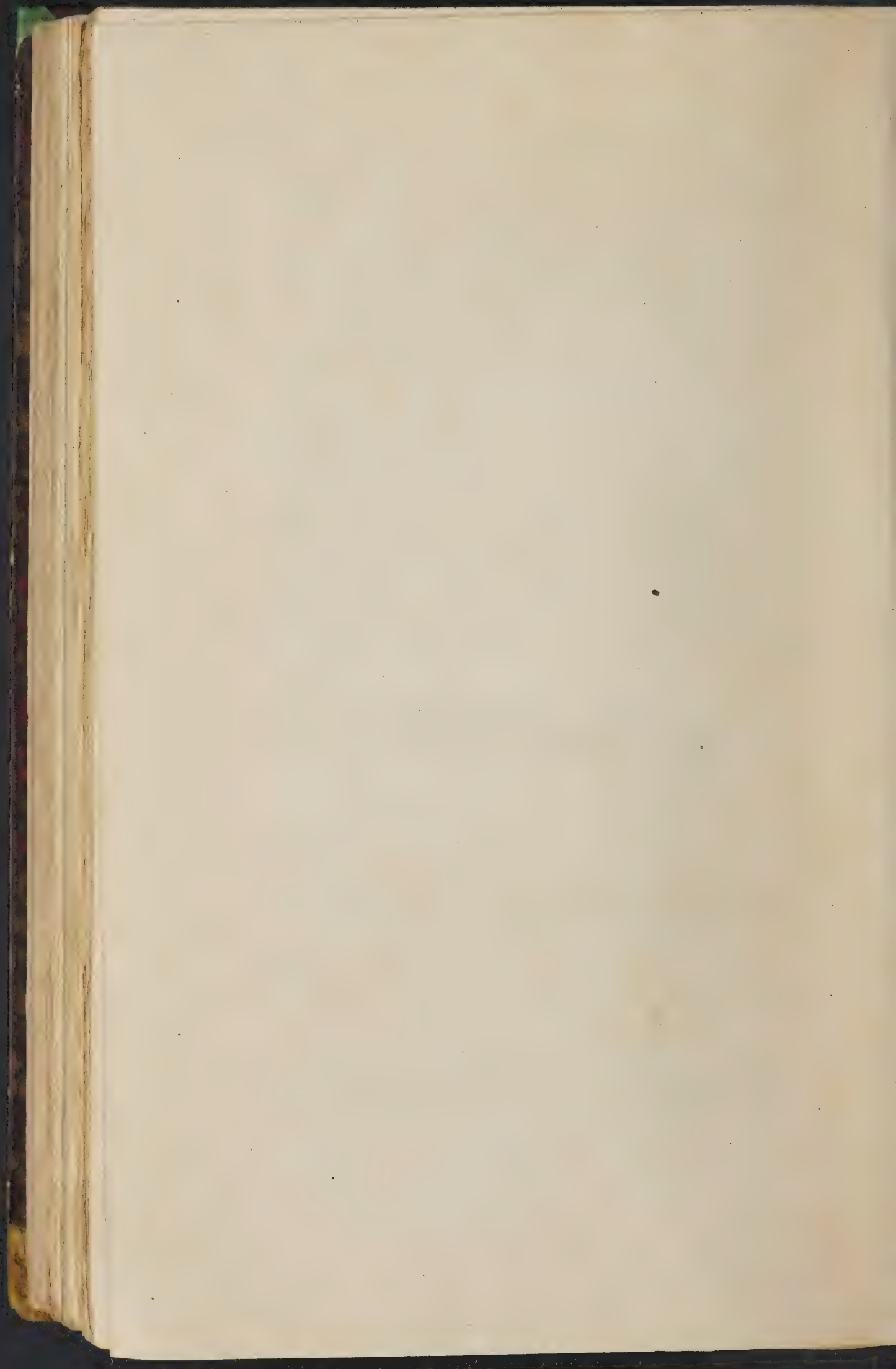
(1) D'autres inscriptions de Mantinée nous font connaître un conseil des prêtresses de Déméter et des prêtres d'Asclépios (*Inscr. du Péloponnèse*, 352 i, 353 j).

mes jours » (l. 30-32). Leurs mérites n'avaient pas été assez grands pour qu'on rédigeât en leur faveur un acte aussi développé que celui de Nicippa ; la société avait seulement décidé qu'en récompense de leur conduite pendant la fête des Coragia ils seraient invités au festin sacré. La mention de leur nom sur le tableau et la copie de cette mention sur la stèle suffisaient à constater leur droit.

Tous étaient des hommes libres, puisque leur père est nommé, et très-vraisemblablement des citoyens de Mantinée, puisqu'aucun ethnique n'est ajouté à leur nom. De là cette conclusion, que le culte de Coré n'était pas un culte privé, mais un culte de l'État. Un autre décret, exposé dans le même temple, prouve évidemment que le Coragion était un temple de la cité. Dans les actes des associations privées, dont on connaît maintenant un assez grand nombre, on ne voit jamais intervenir les magistrats de la cité. Au contraire, le décret des prêtresses de Déméter, se réfère, pour l'exposition de la stèle dans le temple, à une décision des magistrats et des membres du conseil (1).

(1) Αναγράψαι δὲ τὸ ψάφισμα τοῦτο εἰς στάλαν λιθίναν καὶ ἀναθεῖναι εἰς τὸ Κοράγιον, καθὼς ἔδοξε τοῖς ἄρχουσι καὶ τοῖς συνέδροις τοῖς ἐν τῷ τρίτῳ καὶ ἑκατοστῷ ἔτει. (*Inscr. du Péloponnèse*, 352 i, l. 40-42.)

Extrait de l'Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France. — Année 1875.



US

31

.501

W51

8-1

C-1

72816





